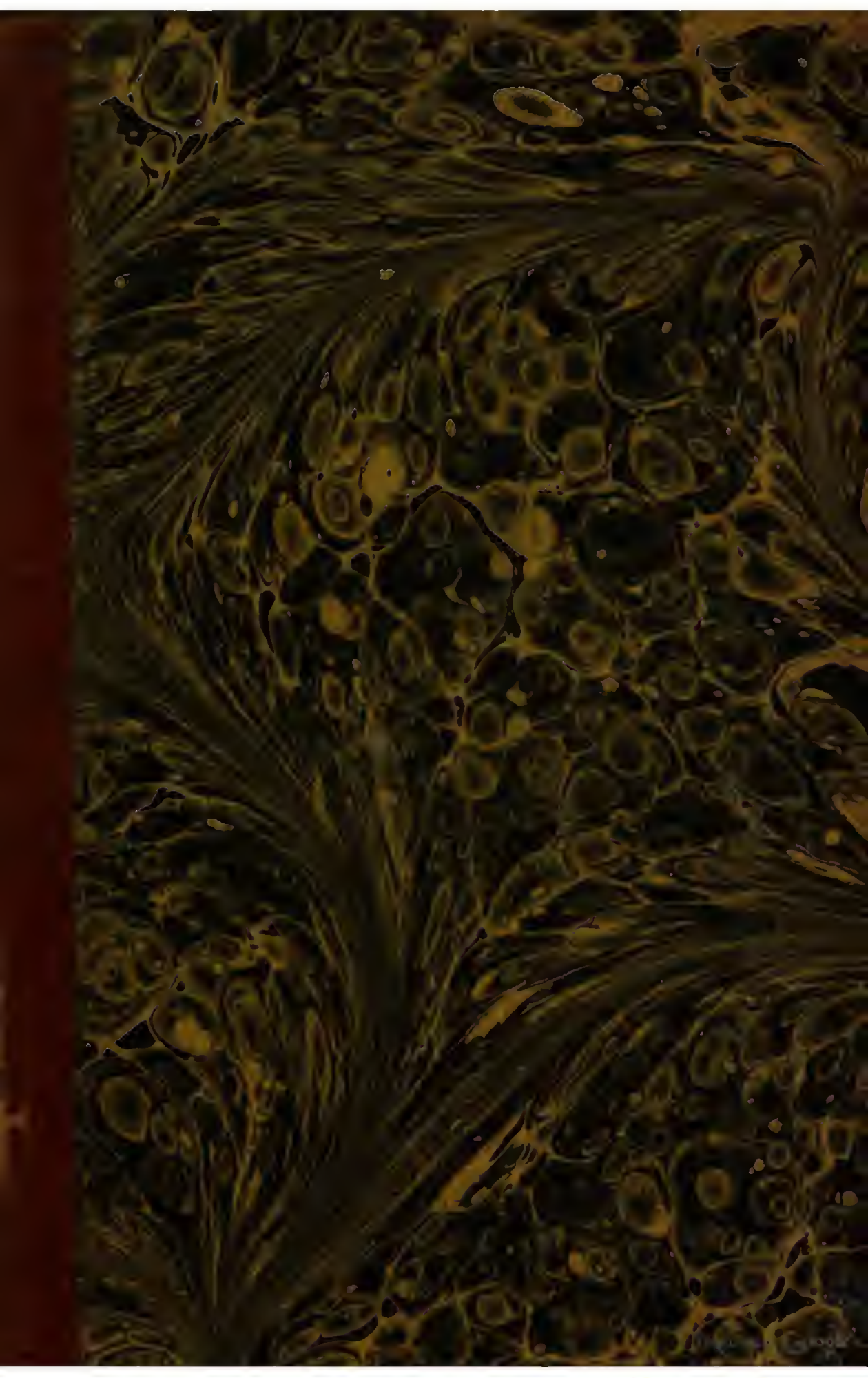


FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XIX

Palchetto G

Num.° d' ordine 153-9-44

NAZIONALE

B. Prov.

II

1525

NAPOLI

R. BIBLIOTECA

VITT. EM. III

83. Pont.
II
1525

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

610758

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

Rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les Géographes, les Naturalistes, les Voyageurs et les Auteurs de Statistique des nations les plus éclairées,

Destinée principalement aux Maisons d'Éducation, aux Professeurs de Géographie, aux Négocians et aux Bibliothèques des Hommes d'Etat,

Publiée par { EDME MENTELLE, de l'Institut national;
MALTE BRUN, Géographe Danois.

Les détails sur la France, par HERBIN, Employé au ministère du Grand-Juge, et Membre de la Société de Statistique de Paris.

Dédiée au Consul CAMBACÉRÈS.

ONZIÈME VOLUME,

Contenant l'Introduction générale à l'Asie; l'Arabie; la Perse; les Afghans; l'Hindoustan; l'Empire Birman; le royaume de Siam et la presqu'île de Malaca.

BIBLIOTECA PROVINCIALE
NAPOLI

A PARIS,

Chez { H. TARDIEU, Impr.-Libraire, rue des Mathurins.
LAPORTE, Libr., rue de Savoie St.-André-des-Arcs.

AN XII (1803).

Digitized by Google

AVIS DES ÉDITEURS.

Le onzième volume de *la Géographie mathématique physique et politique* ne renferme aucun article qui n'ait une supériorité marquée sur ceux qui jusqu'ici ont paru, sur les mêmes objets, dans les géographies universelles soit anglaises, soit allemandes.

L'*Introduction générale* contient, sur la géographie physique, sur l'hydrologie, sur la population, des vues et des recherches aussi neuves qu'interessantes. Les anciennes et immortelles vérités du grand *Hippocrate*, se trouvent ici à côté des observations de *Tournefort*, de *Duhalde* et de *Pallas*. Les idées ingénieuses et fertiles de *Montesquieu* y ont été développées et examinées (1).

La description de l'Arabie n'est, pour le fond, que le résumé de celle de *Niebuhr*; on ne peut faire mieux que ce savant voyageur, membre associé de l'Institut national; mais on a par-tout inséré ce qui se trouvait d'éxact et d'instructif dans les relations des voyageurs plus modernes, tels que *Volney*, *Ferrières-Sauvebœuf* et autres.

Pour la *Perse*, les matériaux authentiques et utiles n'éxistent, comme on sait, qu'en très-petit nombre. Les anciens voyageurs, *Tournefort*, *Chardin*, *Ta-*

(1) Voyez la *note générale* à la fin de ce volume.

vernier, nous ont paru mériter un très-grand dégré de confiance. Nous avons choisi quelques nouvelles observations dans les relations de *Niébuhr*, *Ferrières-Sauvebœuf* et autres. Pour les provinces de Ghilan et de Masenderan, nous avons profité des observations de *Hablizl*, publiées en allemand à Pétersbourg (1).

Les limites entre la *Perse* actuelle et l'*empire des Afghans* sont fort incertaines; les Afghans à ce qu'il paraît, ne reconnaissent ni ne respectent aucune frontière. De semblables doutes existent sur les limites entre l'Inde et les Afghans. Nous avons indiqué les diverses opinions. Pour la description des États soumis aux Afghans, nous nous en sommes rapportés au voyage de *H. Franklin* et aux observations de *G. Forster*.

L'*Hindoustan* méritait d'être décrit d'une manière détaillée; il l'a été. Les vastes recherches de *Rennel*, les savantes observations de *Pinkerton*, les voyages de *Néarque*, de *Donald-Campbell*, de *Percival*, enfin tous les ouvrages connus ont été analysés par M. *Henry*, qui pouvait d'autant mieux comparer avec fruit les travaux de ces divers auteurs, qu'il en a traduit plusieurs avec succès. Dans aucune autre description géographique de l'Hindoustan on ne trouvera des remarques aussi instructives, mêlées à d'aussi agréables détails.

L'*empire Birman* a été décrit d'après la relation du voyage du major *Symes*, comparée à celle de *Hunter*, etc.

Pour le royaume de *Siam*, on a comparé l'histoire de *Turpin* aux relations antérieures des missionnaires

(1) Nous nous expliquerons autre part sur la relation de M. *Olivier*.

et à la relation du voyage de *Forrest* à l'archipel des îles de Mergui.

La presqu'île de *Malaca* est peu connue ; nous avons profité entre autres de deux sources excellentes, savoir : du voyage de *Legentil* et de l'histoire de Sumatra par *Marsden*; mais, en général, ce qui regarde la propagation étonnante de la langue et de la nation malaise dans les îles du Grand-Océan, il en sera question dans *l'introduction à la cinquième partie du monde*; article détaillé, scientifique et entièrement nouveau, qui paraîtra sous peu de tems dans le *douzième* volume.

Les *Mémoires de Calcutta* ou les « *asiatic researches* » ont servi pour tous ces articles et spécialement pour les chapitres *de littérature et des mœurs;* ces chapitres sont très-détaillés et plairont sans doute aux lecteurs sensibles et philosophes. Comme nous allons donner un tableau classificatif des langues orientales, nous tirerons encore parti de ces excellens mémoires et sur-tout des recherches de M. *Jones*.

La description de l'Asie se terminera dans le volume suivant; nous y donnerons une *Dissertation historico-géographique sur les peuples de l'Asie centrale et septentrionale*, ou de cette vaste étendue de terres comprise dans les géographies ordinaires sous la fausse et absurde dénomination de *Grande-Tartarie*.

Enfin nous n'affectons pas de surcharger nos pages de citations fastueuses, et qui la plupart du tems ne sont d'aucune nécessité pour les savans, en même tems qu'elles ennuyent la majorité des lecteurs. S'il

fallait toujours citer en fait de géographie, la moitié de chaque page serait perdue en notes. Nous nous sommes également dispensés de relever à chaque pas les fautes dans lesquelles nos prédécesseurs sont tombés. Pour dévoiler le faux, il suffit de montrer au grand jour la verite. D'ailleurs, notre géographie sera terminée par une *Bibliographie géographique* qui renfermera beaucoup de notes critiques.

ASIE.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

PAR M. C. BRUN.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

L'Asie, la plus vaste des trois parties de l'ancien continent, est en même tems la plus riche en productions étonnantes et précieuses, la plus intéressante par la variété de son sol et de son climat, la plus anciennement peuplée, et celle ou la civilisation a pris son premier essor. Nous allons parcourir cette antique patrie du genre humain, ou du moins des races les plus dignes du beau nom d'hommes. Nous allons fouler un sol fertile en grands souvenirs; ici, la riche Tyr couvrait la Méditerranée de ses flottes ou en peuplait les bords de ses colonies; là, les champs où fut Troye nous rappellent le plus beau présent que le génie et l'imagination firent jamais au genre humain, la divine Iliade; plus loin, la superbe Babylone, par son origine reculée dans la nuit des siècles, par l'invention de l'astronomie, nous arrache un respect involontaire; tout près de cette Mésopotamie où naquirent les premiers Empires, nous voyons ces montagnes d'où Cyrus descendit à la tête de ses guerriers indomptables; cette Persépolis, où le luxe et la molesse préparèrent la ruine de ses successeurs; nous retrouvons cette plaine d'Arbelles, tombeau de la monarchie persanne; la gloire marque encore de ses rayons les traces d'Alexandre-le-Grand. En les suivant, nous allons pénétrer dans cet Orient mystérieux et sacré, d'où, comme d'une source intarissable, ont coulé tous nos systèmes de philosophie, tous nos codes de morale; d'où les prophètes de la Perse, de la Judée, de l'Arabie, comme les sages de la Grèce, ont emprunté leurs doctrines utiles et consolantes; mais d'où, en même tems, la superstition, comme une immense mer de brouillards, s'est répandue sur le reste du globe. Nous allons contempler ces contrées jadis si

florissantes, aujourd'hui si malheureuses; ces riches cités, dont l'avide étranger, dans le cours de plusieurs siècles, n'a pas pu achever le pillage; ces trônes, dont les diamans et l'or ont pâli devant le fer des brigands; et ces nations éternelles qui restent debout au milieu des débris de tant d'Empires.

Fidèles au plan que nous avons suivi à l'égard de l'Europe, nous présenterons au lecteur un tableau général de l'Asie, qui servira d'introduction et de complément à toutes les descriptions particulières. Nous commencerons par les rapports immuables de la géographie physique et mathématique.

I. Situation. Limites et Etendue (1).

L'Asie s'étend, à l'est de l'Europe et au nord-est de l'Afrique, jusques aux confins de l'Amérique-Septentrionale, entre le 43me. et le 207me. parallèle du méridien de l'île de Fer (23 — 187 deg. longitude est de Paris), et entre les 1er. et 78me. parallèle de latitude septentrionale. En ne considérant que la partie continentale, l'Asie touche presque à l'équateur, et s'approche de très-près au pôle; dans sa longitude, elle s'étend, à 16 degrés près, dans la largeur d'un hémisphère.

Les limites de l'Asie sont en partie naturelles et constantes, en partie susceptibles d'être contestées. Au sud-ouest (2), le détroit de *Babel-Mandel* et le golfe d'Arabie la séparent de l'Afrique, avec laquelle l'isthme de Suez la joint. Vers l'occident, la mer Méditerranée, l'Archipel, les détroits des Dardanelles et de Constantinople, la mer Noire et le détroit de Caffa, forment la séparation de l'Asie et de l'Europe; mais depuis le détroit de Caffa jusqu'à celui de Vaigatz, près de la Nouvelle-Zemble, la frontière devient incertaine. Nous avons exposé, dans l'*Introduction à l'Europe*, les différentes traditions et opinions là-dessus; nous avons cherché à prouver que la seule frontière naturelle est celle qui

(1) Pour l'étymologie du nom, voyez l'*Introduction à l'Europe*.

(2) Nous parlons toujours comme si nous étions placés au centre de l'Asie.

suivrait le mont Caucase, les bords septentrionaux de la mer Caspienne, le fleuve Ural (ou Iaik), et les monts Ural et Poyas. C'est aux géographes penseurs à choisir entre cette proposition, fondée dans la nature des choses, et une routine aveugle (1).

Depuis ledétroit de Vaigats, la mer Glaciale borne l'Asie. Il est incertain si les terres, aperçues de tems en tems au nord de la Sibérie, sont des îles comme la Nouvelle-Zemble, ou des extrémités du Nouveau-Continent. Le dernier devient peu probable, s'il est vrai que *Mackenzie* ait pénétré jusqu'à la mer Glaciale; malheureusement ce voyageur peu instruit ne nous donne que des notions assez vagues sur ce qu'il a vu. Le capitaine *Bellings* ne nous a procuré aucune nouvelle lumière. Quoiqu'il en soit; que la mer Glaciale soit une véritable mer, ou seulement une longue manche resserrée par des terres et des îles, il est certain aujourd'hui qu'elle baigne l'Asie-Septentrionale de tout côté, et que cette partie du monde est parfaitement séparée de l'Amérique-Septentrionale, par le *détroit de Behring*.

A commencer par ce détroit, le Grand-Océan (ou la mer du Sud) forme la limite orientale de l'Asie. Les îles Aleutiennes et voisines paraissent, d'après les cartes russes, appartenir à l'Amérique, et n'être qu'un prolongement de la presqu'île d'Alaschka.

Mais quelle frontière donner à l'Asie vers le sud-est? Faut-il suivre les anciens erremens? Faut-il dire que les îles Marianes, les Philippines, les Moluques, Célèbes, Bornéo et Java, font partie de l'Asie, tandis que la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne ne lui appartiennent pas? Il n'y a aucune limite naturelle, dès qu'on entre dans cet immense archipel, qui s'étend entre le Grand-Océan et la mer des Indes.

---

(1) Outre les bonnes raisons que nous avons données dans l'*Introduction à l'Europe* en faveur de cette frontière, on pourrait encore en invoquer une assez spécieuse. Les plus anciens auteurs grecs semblent l'adopter. *Homère* semble regarder le Phasis comme l'écoulement oriental de la mer intérieure dans l'Océan. (Voyez *la Mappemonde homérique* dans la traduction allemande de l'*Iliade* par *Voss*, et les notes de ce savant commentateur. *Eschyle* fit aussi de ce fleuve la limite de l'Asie; voyez le *Periple du Pont-Euxin*, attribué à *Arrien*).

Nous ne pouvons nous empêcher de voir, dans le détroit de la Sonde et le passage entre les Philippines et l'île de Formose, la frontière la plus naturelle de l'Asie. Toutes les îles, à l'est de cette séparation, jusqu'à la Nouvelle-Zélande et aux îles de la Société forment évidemment une cinquième partie du monde, de laquelle la Nouvelle-Hollande est le tronc principal. Un coup d'œil sur une carte moderne de la mer du Sud, suffira pour convaincre tout homme instruit de la vérité de cette idée et des avantages qui résulteraient de son adoption, pour la distribution méthodique des descriptions géographiques.

Au sud, la mer des Indes sépare l'Asie de l'Afrique, ensorte que les îles Maldives appartiennent à l'Asie; celles de France, de la Réunion et de Mahé, à l'Afrique; quoique dans l'idiôme des commerçans et des navigateurs français, on parle quelquefois comme si ces dernières îles fesaient partie des Indes-Orientales. L'île de Socotora, qui incontestablement appartient à l'Afrique, est cependant, dans beaucoup d'ouvrages, décrite comme étant en Asie.

Nous trouvons l'étendue de l'Asie ainsi qu'il suit:

	lieues carrées.
Le continent de l'Asie seul.	2,076,000
—— avec les îles de Ceylan, de Sumatra, du Japon et autres très-voisines. . .	2,146,300
—— avec toutes les îles qu'on y comprend ordinairement.	2,218,900

Les dimensions les plus remarquables de cette partie du monde sont celles que voici:

	lieues terrestres anc.
De l'isthme de Suez au détroit de Behring. . (*Longueur de l'Asie*).	2,680
Du cap de Romania, au sud de Malacca, au cap Timurskaia, sous 78 d. lat., 120 d. long. (*Plus grande largeur de l'Asie*).	1,925
Du cap Comorin, dans l'Inde, au détroit de Vaigatz . . . . . (*Largeur la plus apparente*).	1,510
Longueur sous le tropique, de Canton à Jambo, près la Mecque.	1,800
Du détroit des Dardanelles à la mer de Corée. . (*Longueur sous le 40ème. parallèle à l'équateur*).	2,030
Longueur sous le cercle polaire.	1,320

On voit, par ces dimensions, que la principale masse du continent de l'Asie est située dans la zône tempérée septentrionale. Ce qui se trouve dans la zône torride, nous paraît former $\frac{1}{3}$ du total. Seulement $\frac{1}{7}$ se trouve au-delà du cercle polaire; mais nous verrons dans la suite que le froid polaire règne jusqu'au milieu de l'Asie.

II. Conformation du terrain. Montagnes. Volcans. Climats physiques.

Pour se former une idée exacte des climats si opposés qui règnent en Asie, il faut commencer par distinguer les *cinq grandes régions physiques*, dans lesquelles la nature elle-même a partagé cette partie du monde.

Remarquons d'abord cet immense plateau qui s'élève entre les 30me. et 50me. parallèles, et qui s'étend de la mer Caspienne au lac Baikal, et des sources de l'Inde à la muraille de Chine. Il est connu sous le nom de *Plateau de la Tartarie* (1), que Buffon lui donne; on peut plus exactement l'appeler *Asie-Centrale*. C'est un assemblage de montagnes nues, de rochers énormes et de plaines très-élevées; le granit primordial perce ici par-tout; mais on distingue sur-tout deux massifs de montagnes qui s'élèvent au-dessus même de cette région déjà si élevée, et qui forment le noyau de toutes les grandes chaînes qui parcourent l'Asie. L'un est formé par les *montagnes de Thibet*, dont les hautes vallées conservent des neiges éternelles, quoique sous 30 degrés de latitude; elles doivent probablement avoir une élévation de 12 à 18,000 pieds. Les formes gigantesques et bizarres de ces monts inspire aux voyageurs une admiration mêlée d'effroi; nulle part on ne voit des abîmes plus profonds, ni un plus grand nombre d'affreux précipices. C'est d'ici que partent les chaînes de montagnes qui, sous les noms de *Kontaïssè*, de *Kentsian* et autres (2), s'étendent vers l'Indostan, et

(1) Il est reconnu aujourd'hui que l'on doit écrire *Tatarie* avec un seul *r*. (*Voyez* les *Actes de l'académie de Pétersbourg*, les *Voyages de Pallas*, etc., etc.)

(2) Nous citerons par-tout les noms asiatiques comme *Pallas* l'a fait. Il n'y en a point d'autres connus, et même ils ne le sont pas tous.

s'unissent, dans la presqu'île, à la chaîne dite des *Gates*, qui finit par le cap Comorin, à moins qu'on ne veuille regarder Ceylan et les Maldives comme en étant des prolongemens sous-marins. Le *Mustag*, qui est le *mont Imaus* des anciens, s'étend de son côté dans la Tartarie, et s'unit par les monts Bucarie, à l'Ararat et au Caucase, noyaux de l'Asie-Occidentale. D'un autre côté, de nombreuses chaînes descendent dans la presqu'île au-delà du Gange, et la coupent en de longues vallées parallèles; une d'elles se prolonge jusques dans la presqu'île de Malacca, et semble, de là, passer dans l'île de Sumatra, où l'on trouve, sous la ligne même, le *mont Ophir*, haut de 13,400 pieds. Les monts au nord-est du Bengale, appelés *Garrows* par les Anglais, ne peuvent pas être moins élevés, puisque la neige y reste éternellement en quelques endroits. Des montagnes aussi hautes, mais plus rapprochées, remplissent les provinces septentrionales et occidentales de la Chine, et finissent par des pentes rapides en terrasse. Au nord, et sur-tout au nord-est de ce *plateau du Thibet*, au sein même des chaînes de montagnes très-considérables; il se trouve une plaine élevée, peut être la plus haute de tout le globe; c'est le vaste désert de *Kobi* ou de *Chamo*; on ne voit que quelques arbres chétifs, plusieurs lacs salés, de petites sources qui se perdent dans un amas de sable et de gravier; quelques pâturages d'une belle verdure et d'une végétation puissante.

Le plateau septentrional que nous appellerons *Plateau de Mongolie*, se trouve au nord et nord-ouest du grand désert; il a sa plus grande hauteur au-dessus des sources de l'Obi et de Jenisséi, entre le pays de Calmouk et celui de Mongol. Le plus haut sommet, selon *Pallas*, se nomme *Boghdo*. De là, comme d'un centre commun, partent quatre chaînes de montagnes, deux moyennes et deux grandes. Celle qui va au sud sous le nom de *Mossart*, n'est qu'un anneau qui lie le plateau de Mongolie à celui du Thibet; une semblable branche secondaire, sous le nom d'*Alak*, s'écarte vers l'occident, traverse la Tartarie indépendante, nommément la Bukarie, et se rapproche, vers le lac Aral, des monts Uraliens (1), tandis que de l'autre côté, elle est liée avec les

(1) Voyez *Russie d'Europe*.

monts *Hendou-Khos* ou *Parapamisus*, qui viennent du Thibet par le Cachemire et le Candahar. Ainsi les deux massifs principaux sont liés en tous sens, et l'on peut les regarder comme deux sommets d'un seul et même plateau. Mais retournons aux grandes branches du Boghdo; l'une d'elles s'étend, vers l'orient, sous le nom de *Kangai*, remplit la Mongolie, la Tartarie-Chinoise, et finit vers les mers de Corée et du Japon. L'autre grande chaine s'appelle *Altaïs*, et se prolonge dans la Sibérie-Occidentale; c'est enfin par une réunion de quelques branches de l'*Altaïs* et du *Kangai* que se forment, à l'est du lac Baikal, les *montagnes de la Daourie* ou de *Nertschinsk*, qui s'étendent vers le Kamtchatka et le détroit de Behring.

Voilà l'enchaînement des Alpes de l'Asie; c'est le plus vaste système de montagnes qu'on ait reconnu sur le globe. Il n'y a que celui des Cordillières, et probablement celui des montagnes centrales de l'Afrique, qui semblent l'égaler en étendue, *peut-être* le surpasser en élévation. Cependant l'immense hauteur du plateau central de l'Asie est prouvée d'abord par ces nombreux et grands fleuves qui en sortent de tous côtés; ensuite par la stérilité du sol et l'intensité du froid qui y règne en toutes les saisons, même dans les plaines et les vallées. *Laxmann*, au moyen du baromètre, a trouvé le petit Altaï de 6,560 pieds; mais ce n'est là qu'une des moindres chaînes du plateau septentrional, qui, lui même, est le moins élevé.

Contemplons maintenant les trois régions de l'Asie qui s'appuient directement à ce centre commun.

Semblable à un magnifique parterre de fleurs, sur lequel l'art du jardinier a concentré les rayons du soleil, l'*Asie-Méridionale* ou l'*Inde*, appuyée aux montagnes du Thibet, garantie du souffle de Borée, s'incline fortement vers les tropiques et l'équateur. Arrosé par de nombreux et puissans fleuves, son riche sol reçoit toujours les feux du soleil, et s'imprègne des exhalaisons d'une mer que l'hiver n'enchaîne jamais.

Quel contraste que celui de l'*Asie-Septentrionale*, avec cette Sibérie qui, toute entière penchée vers le pôle et vers la mer Glaciale, n'aspire jamais le doux parfum des vents du tropique, et dont l'atmosphère ne reçoit des mers voisines que des particules chargées du froid polaire!

La nature a donné à chacune de ces régions une physiono-

mie particulière, un caractère physique que l'industrie humaine ne réussira jamais à changer, ou seulement à modifier sensiblement. Les glaces s'amoncelleront toujours dans les embouchures de l'Oby et de la Léna ; les vents siffleront toujours dans les déserts de Shamo, et le Thibet ne verra point les glaciers de ses Alpes disparaître devant les rayons du soleil, quoique si près du tropique. Ainsi le Tartare est appelé à la vie agricole et pastorale, comme le Sibérien à la chasse. L'Indien, en apparence plus heureux, doit en grande partie à son climat cette mollesse, cette indolence qui appelle la tyrannie domestique et les brigands étrangers. Ainsi tout se compense ; rien n'est parfaitement bien, et rien absolument mal.

Les localités cependant font dans ces climats généraux des exceptions, qu'il n'est pas dans notre plan d'énumérer ni d'analyser. Citons quelques exemples seulement. Les contrées de l'Inde, voisines du plateau central du Thibet, jouissent d'une température moyenne, constante et peu humide ; les exhalaisons pluvieuses et quelquefois malsaines de la mer, ne peuvent point s'élever à ces hauteurs. Tel est l'heureux sort du royaume d'Ava. Au contraire, la presqu'île en-deçà du Ganges offre dans ses vallées autant de récipiens pour les exhalaisons maritimes. Il n'est donc point étonnant d'y essuyer souvent les inconvéniens de la constitution chaude et humide, ni de voir les deux penchans de la presqu'île (le Coromandel et le Malabar) avoir des saisons directement opposées, selon que *les vents de six mois*, nommés *moussons*, soufflent vers le nord-est, ou vers le sud-ouest.

La troisième région, dominée par le plateau central d'Asie, est celle qui s'incline vers l'orient. Elle est divisée en trois parties distinctes. Une large chaîne de montagnes, couvertes de neiges éternelles, s'étend du plateau de Mongolie jusqu'en Corée. Au nord de ces montagnes, l'Amour se tourne d'abord vers le sud-est, mais bientôt vers le nord-est. Cette dernière exposition est la plus froide possible dans la zône tempérée boréale. D'ailleurs, le sol paraît être très-élevé. Ces contrées, sous les latitudes de la France, ont l'hiver dès la fin de septembre ; elles sont à-peu-près semblables à l'Asie-Septentrionale. La zône montagneuse dont j'ai parlé, se ressent encore moins de l'avantage d'être à 20 degrés du tropique. Mais cette masse d'air froid d'un

côté, et de l'autre, la température constante de l'Océan, sont deux circonstances qui, jointes à une exposition directement orientale, donnent à la Chine propre un de ces climats moyens, qui, d'après l'expérience de tous les siècles, sont les plus favorables aux progrès de la civilisation. La Chine, quoiqu'elle dépasse un peu le tropique, et ne s'élève guère au-delà du 40e. degré de latitude boréale, renferme tous les climats européens. Dans la partie méridionale, l'hiver, comme dans l'Europe-Méridionale, se montre sur-tout par des orages et des pluies. Au nord, vers la grande muraille, cette même saison est fort rigoureuse et fort longue. La Chine est le pays le plus humide et le mieux arrosé de toute l'Asie. S'il était entrecoupé de plusieurs golfes, il ressemblerait beaucoup à l'Europe.

Nous ne devons pas quitter la région orientale de l'Asie, sans remarquer cette prodigieuse chaîne d'îles et presqu'îles volcaniques; qui s'élèvent à peu de distance du continent, et forment comme une immense haie de palissades, contre laquelle la fureur de l'Océan vient se briser. L'origine de cette chaîne volcanique est dans l'Amérique-Septentrionale; peut-être n'est-ce qu'une continuation des Cordillières à travers le Mexique, le Nouveau-Mexique et le Quiviro. Mais attendons, pour décider cela, des observations plus nombreuses, et bornons notre attention aux faits positivement connus.

Les îles Aleutiennes contiennent plusieurs volcans en activité, et on en a reconnu un plus grand nombre d'éteints. *Cook* et *La Peyrouse* ont vu, dans le voisinage, sur le continent même, des énormes volcans, qui surpassaient, ou du moins égalaient le Chimborasso. En suivant la chaîne vers l'Asie, nous trouvons le Kamtchatka, presqu'île constamment minée et ébranlée per des feux souterrains. Le cuivre natif que la mer jette sur les côtes de l'île de Behring, a probablement été fondu dans un brasier volcanique, d'où il a pu être vomi avec des torrens de lave qui se sont écoulés dans la mer. De l'autre côté du Kamtchatka, même forme pyramidale, même alignement régulier des îles; les Kuriles, l'île de la Compagnie, celle des Etats, celles de Jeso, forment une liaison évidente et intime entre le Japon et le Kamtchatka. Dans toutes ces îles, on reconnaît des traces de feux souterrains; on n'y voit que des pics volcaniques,

du tuf, du soufre. Les îles du Japon ne renferment pas moins de huit volcans, dont on connaît les éruptions, et qui, pour la plupart, continuent à jeter des flammes et de la fumée. Les tremblemens de terre sont fort ordinaires; et, comme ils sont accompagnés de mouvemens terribles dans l'Océan voisin, les Japonais ont la tradition très-remarquable *que les éruptions volcaniques sont causées par la respiration d'une grande baleine, qui pénètre dans les cavités souterraines.* C'est l'opinion des physiciens d'Europe, exprimée dans le langage oriental. En quittant le Japon, nous voyons, toujours dans le même alignement, les îles Liqueyo, où le soufre abonde tellement, que le roi paye, en grande partie, son tribut à l'empereur de la Chine avec cette production volcanique. Ces îles forment une chaîne presque continue entre le Japon et l'île de Formose. Cette dernière est remplie de volcans.

Ici les foyers volcaniques semblent s'étendre sous tout l'Archipel des Indes. Les îles Philippines ont de nombreux volcans, parmi lesquels *Mayon*, dans l'île Luçon, est le plus considérable; parmi les îles Moluques, il y en a plusieurs qui jettent du feu; Java est fréquemment bouleversée par la fureur de ses montagnes ignivomes, parmi lesquelles la *Géte* a 8,000 pieds de hauteur; Sumatra renferme également plusieurs volcans, dont un est élevé de 1,377 pieds. Enfin, il y a très-peu d'îles dans toute l'étendue du Grand-Océan qui n'offre soit le spectacle des éruptions actuelles, soit les indices les moins équivoques de bouleversemens anciens. Tout cet hémisphère est volcanique, comme nous l'avons remarqué dans la géographie générale. La chaîne qui environne l'Asie, du côté de l'Est, n'est qu'une petite partie d'un immense et étonnant ensemble.

Il nous reste à considérer l'*Asie-Occidentale*, ou cette partie qui comprend l'Arabie, la Turquie d'Asie, la Perse et les pays vers le Caucase. On pourrait, sans affectation, dire que cette région est aussi opposée à la région orientale, que l'Asie-Méridionale l'est à celle Septentrionale. L'Asie-Orientale est en général humide, celle Occidentale est sèche et même en quelques endroits aride; l'une souvent a le ciel orageux et nébuleux, l'autre jouit de vents constans et d'une grande sérénité d'atmosphère; l'une a de grandes montagnes graniti-

ques et des plaines marécageuses, l'autre a le sol d'une moyenne élévation et d'une nature calcaire, avec des plaines sablonneuses ; dans l'une on trouve beaucoup d'eaux ferrugineuses, dans l'autre les sources salées et bitumineuses dominent. Mais n'insistons pas trop sur ce contraste, quelque intéressant qu'il puisse être ; les analogies sont trompeuses, lorsqu'on les rend trop générales. L'Asie-Occidentale est d'ailleurs un composé de partie fort hétérogènes, comme nous allons le montrer par l'exposé suivant.

Les montagnes de l'Arménie, vers les sources de l'Euphrate et de l'Araxe font le partage des eaux de l'Asie Occidentale ; peut-être même, forment-elles les sommet le plus élevé de cette région. Il est très-incertain que le *Kschocs* dans le Caucase, trouvé par *Reinegg* de 5,360 pieds d'élévation, soit plus haut que l'*Ararat* en Arménie, sur le sommet duquel *Tournefort* rencontra des plantes du Groënland. Quoiqu'il en soit, on peut prendre l'Arménie pour le centre des chaînes de l'Asie-Occidentale. Une branche va directement au nord et joint le *Caucase*, chaîne granitique, quant au sommet, mais fortement recouverte de montagnes calcaires et d'ardoise ; elle s'étend, selon *Reinegg*, dans la longueur de 95 milles allemands, ou 158 lieues, et de 26 à 88 lieues en largeur ; leur direction va nord-ouest et sud-est des sources du fleuve du Kuban vers la ville de Derbent, sur la mer Caspienne. Il y a des glaciers sur le Caucase ; cette montagne est extrêmement féconde en sources (1). Une autre chaîne de montagnes non moins célèbre s'étend à l'ouest de l'Ararat, sous le nom de *Taurus* ; les anciens la regardaient comme la plus haute qu'il y eût au monde ; il s'en faut quelque chose ; cependant elle est très-élevée et renferme quelques sommets toujours couverts de neiges. La chaîne principale va du nord-est au sud-ouest ; et finit, selon les anciens, par le *cap Chélidoni* ; cependant une branche très-haute s'étend encore vers les caps de *Macri* et de *Crio*, c'est-à-dire, à la pointe du sud-ouest de l'Asie-Mineure. Ce plateau central de cette presqu'île, qui se trouve entre les villes du Cutaye, d'Angora et de Cogni, est une plaine élevée, appuyée au

(1) Le nom de la *Mingrélie* vient de *Ming-réul*, c'est-à-dire, mille sources.

Taurus et inclinée au nord. De l'autre côté de ce plateau, quelques branches secondaires vont dans des directions divergentes vers l'Archipel, le Pont-Euxin, les Dardanelles et Constantinople; ces deux dernières chaînes lient le système du Taurus à celui du Hémus en Europe. On y remarque l'*Olympe*, une Alpe isolée, toujours couverte de neiges, et la colline d'*Ida*, immortalisée par Homère. La longueur du Taurus depuis le cap Chélidoni vers les sources de l'Euphrate est de 240—250 lieues.

Toutes les montagnes de la Syrie partent comme d'un centre commun, de la partie du Taurus, resserrée entre le Halys et le Haut-Euphrate. De-là leur masse principale s'étend le long de la Méditerranée; c'est encore la même chaîne, mais abaissée, qui dans l'Arabie suit parallèlement la mer Rouge; ici des collines formées par gradins et d'une montée très-rapide, indiquent la retraite successive du golfe Arabique. Une branche moins considérable suit l'Euphrate et le golfe Persique; elle est liée à la branche occidentale par ce terrain élevé qui s'étend du détroit d'Ormus à celui de Babel-Mandel. Le triangle décrit par ces chaînes renferme les fameux déserts de l'Arabie, grande mer de sable, où rarement une île de verdure offre au voyageur égaré l'ombre de ses palmiers; aucune source, point de lacs; une chaleur suffoquante, parce que le terrain est peu élevé, d'ailleurs situé sous le tropique. C'est le second grand désert que nous rencontrons en Asie; il est d'un tiers moins étendu que celui de la Mongolie (*Tartarie*); les deux ensemble font peut-être une douzième ou onzième partie de l'Asie.

En remontant vers l'Ararat, nous découvrons, après quelques districts montagneux, une immense plaine, traversée par l'Euphrate et dont la surface se confond presque avec celui du golfe Persique. C'est une seule et même vallée, dont la Mésopotamie occupe le haut, et le golfe la partie basse. Plus fortement inclinée et par-là moins marécageuse, cette vaste plaine serait le plus beau séjour que l'innocence et la paix pourraient se choisir. Ce n'est pas sans raison que les poètes hébreux ont placé ici la scène de leurs idylles sur l'âge patriarchal.

Au nord-ouest de ces fameuses plaines de Sennaar, où la superbe Babylone n'a laissé que des souvenirs, on découvre

les *montagnes des Kurdes*, qui, venant directement de l'Ararat, entrent dans la Perse; sous d'autres noms peu connus, cette chaine parcourt toute la Perse-Méridionale, et, après plusieurs affaissemens, se lie enfin aux *monts Saleyman*, qui séparent l'Inde de la Perse et qui ne sont qu'une branche du *Mustag* ou *Imaus*. Les montagnes de Kurdes ont une liaison encore moins douteuse avec les monts calcaires de Ghilan et d'autres provinces situées au sud de la mer Caspienne; celles-ci, de leur côté, touchent à l'*Imaus*, grande et haute branche, sortie du Thibet, et qui sépare la grande et la petite Bukarie. Toute la Perse-Centrale est une plaine assez élevée, sans pente remarquable, puisqu'il y a des rivières et des lacs qui n'ont point d'écoulement; on trouve au centre des déserts sablonneux, très-étendus.

Il s'ensuit nécessairement de cette disposition du terrain de l'Asie-Occidentale, une telle variété de climats physiques, qu'il est difficile d'en donner une idée générale. On peut cependant faire les observations suivantes. Si l'on se place au mont Ararat, toute la Perse, la Mésopotamie, la Syrie et l'Arabie s'inclinent *généralement* vers le sud-est. Dans toute cette vaste étendue (à quelque exceptions locales près), l'air est d'une extrême siccité; souvent il devient brûlant sur-tout dans les plaines sablonneuses et découvertes; les miasmes des eaux quelquefois presque stagnantes du golfe Persique et de la mer Rouge s'y répandent, les exhalaisons des lacs sulfureux et salés augmentent en quelques lieux la matière peccante; si alors quelque dérangement d'équilibre vient donner un mouvement rapide à une colonne d'air ainsi constituée, il naît ce vent de sud-est, mal-sain et souvent pestilentiel, connu sous le nom de *Samum* ou *Sam - Yéli*, il est sur-tout mortel sur les frontières de l'Arabie, en Syrie, en Mésopotamie; ce doit être ainsi d'après l'hypothèse que nous adoptons sur son origine. Sur les côtes de Perse, il est souvent chargé de brouillards de la mer.

Toute la partie de l'Asie-Mineure, exposée au midi, a une température brûlante et mal-saine; celle penchée vers l'ouest et vers l'Archipel, est célèbre par son heureuse température; qui cependant aujourd'hui est gâtée par l'influence des marais et des eaux stagnantes, causées par l'incurie des habitans et des gouvernans. Dans tous les pays inclinés vers le Pont-

Euxin et vers la mer Caspienne, les mêmes causes produisent les mêmes effets. D'abord, la pente rapide des montagnes et des côtes vers le nord, diminue l'action des rayons solaires, dont l'angle d'incidence devient presque aussi obtus, que si les pays était à 10 degrés plus au nord. Ensuite, l'atmosphère épaisse, aquatique et brumeuse, qui se développe au-dessus de la mer, est, par son propre poids, sollicitée à se porter vers les côtes, où elle chasse l'air chaud plus léger et plus délié. Ainsi, la constitution froide et humide doit, selon notre théorie, régner dans tous ces pays; et c'est justement ce que l'observation nous apprend. Cependant, sur toute la côte de la Natolie, exposée directement aux vents du nord, l'air purifié par ces vents est plus sec; dans la Colchide ou la Mingrélie, où dominent les vents de sud ouest, l'humidité est retenue, comme dans un bassin; elle est telle que les plantes perdent leurs vertus aromatiques, le venin des reptiles est moins dangereux, les fruits mûrissent lentement, et ont peu de saveur. (1). Nous retrouverons les mêmes phénomènes le long de la mer Caspienne, où néanmoins quelquefois l'air devient d'une chaleur suffoquante, lorsque les vents brûlans des déserts, parviennent à franchir les montagnes. On observe la même chose en Biscaye et dans les Asturies, situées sous les mêmes latitudes et dans la même position.

Ces observations suffisent, pour mettre l'amateur de la géographie physique, sur le vrai chemin, pour se former une idée *raisonnée* sur les climats de l'Asie (2).

III. Hydrographie terrestre.

A. FLEUVES. — Dans le tableau ci-après, on trouve indiqués dans un ordre systématique, les fleuves les plus remarquables de l'Asie. Ils sont classés, d'après les bassins dans lesquels ils se jettent, et les pentes d'où ils coulent. Les ri-

---

(1) Suivant les témoignages de *Chardin*, Voyage en Perse, vol. 1, page 41, et de *Lamberti*, Relazione della Colchide, cap. 35, page 237.

(2) Voyez l'*Analyse du Traité d'Hippocrate sur les airs, les eaux et les localités*, dans le premier volume. Voyez aussi la *Théorie des climats*, Géographie générale, liv. IX; et le *Tableau des régions physiques de l'Europe*.

vières qui tombent dans un autre fleuve, sont marquées dans une ligne plus avancée.

Bassin de la mer Glaciale; pente septentrionale du plateau de la Mongolie.

L'Obi.	longueur de sa course.	780 lieues.
L'*Irtych*	———	480
Le *Tobol*	———	180
Le Jenissei.	———	760
La *Tunguska* supérieure.	———	300
La *Tunguska* inférieure .	———	310
Le *Piasiga*.	———	110
La *Chatonga*.	———	150
L'*Olenek*	———	180
La Lena.	———	750
Le *Wilui*.	———	220
L'*Aldan*.	———	280
La *Iana*.	———	140
L'*Indigirka*.	———	250
La *Kolyma* ou *Kowyma*. . .	———	340

Bassin septentrional du Grand-Océan; pentes orientales de la Sibérie et du plateau de la Mongolie.

L'*Anadyr*.	long. de sa c.	180 lieues.
Le *Kamtchatka*.	———	100
L'Amour ou *Sagalien*.	———	660
(en y comprenant la *Szilka*).		
Le *Songari-Ula*.	———	250

Bassin de la mer de Chine; fesant partie du bassin du Grand-Océan; pente orientale du plateau du Thibet.

Le Hoang-Ho (le fleuve Jaune). . .	long. de sa c.	550 lieues.
Le Yan-Tsé, Kiang (le fleuve Bleu).	———	500
Le *Hon-Kiang*.	———	220

Pentes méridionales du plateau du Thibet.

a *Bassins de la mer de Chine et du golfe de Siam.*

Le Mé-Kom ou *Cambodja* (1). . . .	long. de sa c.	580 lieues.
Le *Me-Nan*.	———	200

(1) D'autres l'appellent *Menan-Kom*, en regardant *Menan* comme un mot signifiant *fleuve;* mais il est vrai de dire que l'on ne sait rien de positif ni du nom ni du cours de ces fleuves. Il est possible que la partie supérieure du cours de *Mé-Kom* appartienne réellement à *Me-Nan* de Siam; la même erreur pourrait avoir lieu quant aux fleuves de *Pégu* et d'*Ava*.

b *Bassin de la mer des Indes.*

Le fleuve de PÉGU. . . . . long. de sa c. 420 lieues.
Le fleuve d'AVA. . . . . ——— 300
(*Irabetti* ou *Mé-Namuhic?*).
Le TSAMPO ou *Buremputer* . . . . ——— 400
Le GANGE. . . . . ——— 450
L'INDUS ou *Sind*. . . . . ——— 290

Pentes et bassins de l'intérieur de l'Asie.

a *Bassin du lac Aral, pente occidentale du grand plateau central.*

Le *Syr-Daria*. . . . . long. de sa c. 240 lieues.
L'*Amu-Daria* ou *Gihon*. . . . . ——— 260

b *Dans la petite Bukarie, vers le désert Kobi.*

Le *Jerken* ou *Mehescha*. . . . . long. de sa c. 220

c *Bassin du lac Baikal.*

Le *Selinga*. . . . . long. de sa c. 180

Pentes de l'Asie-Occidentale ou du Caucase, de l'Ararat, du Taurus, etc.

a *Vers la mer Caspienne.*

Le *Kur* ou *Cyrus*. . . . . long. de sa c. 160 lieues.
L'Araxe. . . . . ——— 150

b *Vers le golfe Persique.*

L'EUPHRATE (jusqu'au golfe). . . long. de sa c. 440
Le TIGRE. . . . . ——— 260

c *Vers le golphe Arabique.*

Aucune rivière et peu de ruisseaux.

d *Vers la Méditerranée et l'Archipel.*

L'*Oronte*. . . . . long. de sa c. 75
Le *Méandre*. . . . . ——— 90

e *Vers la mer Noire.*

Le *Sangarius* (Sakaria). . . . . long. de sa c. 80
Le *Halys* (Kisil-Irmak). . . . . ——— 120
Le *Phasis* ou *Rione*. . . . . ——— 60

En comptant toutes les petites rivières de l'Asie, nous avons trouvé que les volumes, ou pour parler plus exactement, les superficies des eaux courantes de cette partie du monde, étaient dans les proportions suivantes.

Le total pris pour unité. 1,00
Les fleuves de Sibérie { coulans vers le nord. . 0,37
——— l'est. . 0,02
Les fleuves de la Chine et de la Tartarie chinoise. 0,15
——— de toute l'Inde. 0,21

Du

Du centre de l'Asie.	0,06
De la Turquie d'Asie.	0,10
De la Perse (avec Armenie).	0,06
De l'Arabie.	0,03

On ne peut pas directement conclure de ces données, si un tel pays est plus sec qu'un autre; il faut avoir égard à la grandeur du pays en question. L'Arabie, p. ex., est certainement beaucoup plus sèche que la Perse ou la Turquie; mais l'Inde et la Chine ne sont pas moins copieusement arrosées que la Sibérie. C'est la moindre étendue du terrain qui occasionne la différence entre ces pays.

Mais voici ce qu'on peut en conclure, sans craindre de se tromper. D'abord, il est évident que le grand partage des eaux et par conséquent le sommet de l'Asie se trouve entre l'Inde et le Thibet. De-là, le terrain penche vers la mer Glaciale, mais insensiblement, par de longues terrasses, même avec quelques interruptions. Au contraire il descend rapidement vers le sud, en formant des montagnes secondaires et des collines, jusques à ce que, vers l'équateur, il s'élève de nouveau, mais seulement par des chaînes isolées. Vers le sud-est, les montagnes secondaires sont rangées par longues traînées parallèles. Vers l'est, au contraire, le terrain s'abaisse rapidement de terrasse en terrasse, pour se perdre dans une vaste plaine. Quant aux pentes occidentales, elles sont moins considérables, parce qu'elles se terminent vers le bassin de la mer Caspienne, dont la surface est certainement élevée au-dessus de celle de l'Océan.

B. Lacs. — L'Asie, formant une masse de terres si considérable et si peu entre-coupée de mers, doit naturellement contenir de grands amas d'eau dans son intérieur. Elle renferme même le plus grand lac connu; je veux parler de la mer Caspienne. En général, les lacs de l'Asie se distinguent par leurs eaux salées ou saumâtres ou sulphureuses; il y en a aussi beaucoup qui n'ont point d'écoulement. Par ces qualités, ils offrent des contrastes frappans avec ceux de l'Amérique.

On trouve en Natolie les deux lacs d'*Isnik* ou *Nicée* et de *Sabaudgi*, qui n'ont point d'écoulement, quoique voisins de la Propontide.

La *Caramanie* ne renferme pas moins de huit lacs qui n'ont

point d'écoulement; savoir : celui de *Tazla*, qui est salé, et long de 14 lieues, ceux de *Koniè*, d'*Akscheri*, de *Becsheri*, et quatre autres. Ces lacs reçoivent de petites rivières. Leur présence prouvent que c'est une plate-forme élevée et peu inclinée, qui fait le centre de l'Asie-Mineure. Mais ce plateau a peu d'étendue; ce n'est encore qu'un échantillon de la grande Asie.

Dans la *Syrie*, nous voyons le lac salé d'*Acla*, et le lac du vieux Alep, qui reçoit une rivière, dont le cours est de 25 lieues, et qui n'a point d'écoulement visible. Plus loin, nous trouvons le lac *du Pré*, près Damas, de la même nature. Il y a un lac ou marais salant, près Palmyre; les plaines de la Mésopotamie ont un lac de bitume. Mais un des plus célèbres phénomènes de ce genre, c'est le lac *Asphaltite*, ou la mer Morte dans la Palestine, qui a les eaux bitumineuses et qui exhale une forte odeur de soufre; ce lac couvre une étendue de 60 — 70 lieues carrées; il reçoit le fleuve Jourdain, dont les eaux sont très-douces et limpides. Il est très-probable que le lac Asphaltite s'écoulait autrefois dans la Méditerrannée ou dans le golfe Arabique, et qu'une révolution volcanique, ayant soulevé le terrain, l'a barré et lui a communiqué ses qualités particulières. En général, tous les lacs de Syrie, étant situés sur une ligne à-peu-près droite, le long d'une chaîne de montagnes, bien reconnue pour volcanique, on est fondé d'y soupçonner l'effet d'un grand tremblement de terre.

L'*Arabie* entière n'a d'autres lacs que ceux formés par le confluent des eaux de pluie ou de sources, qui se perdent ou s'imbibent dans le sable. Mais toutes ces eaux ont extrêmement peu d'étendue.

Les déserts de la *Perse*, si semblables d'ailleurs à ceux d'Arabie, nous offrent le même genre de lacs, mais plus grands. Celui de *Zéré* couvre une étendue de 140 lieues carrées, et reçoit une rivière dont le cours est de 150 lieues, sans compter d'autres petites. Un autre lac sans écoulement est celui de *Bakteghian*, qui est salé, quoiqu'il reçoive une infinité de rivières d'eau douce. On compte en Perse, plus de trente rivières, qui se perdent dans le sable ou qui terminent leurs cours dans des lacs sans écoulement. Preuve certaine que le centre de la Perse est une plaine élevée.

Le centre de l'Asie-Occidentale nous présente les deux

remarquables lacs de *Wan* et d'*Urumia*, qui n'ont aucun écoulement, et qui reçoivent chacun une douzaine de petites rivières. Le premier a une surface de 200 à 220 lieues carrées, l'autre est d'un tiers de moins. Les eaux du premier sont un peu saumâtres; quant au second, les rapports varient. Le niveau de ces lacs doit être très-élevé, puisqu'ils se trouvent presque exactement sur le partage des eaux et entre les sources de tous les grands fleuves de cette région.

Le penchant occidental du plateau de la Tartarie, est couvert de lacs salés, et sans écoulement. La *mer Caspienne*, couvre une étendue de 16,850 lieues carrées. C'est le plus grand lac salé qui soit connu, et on peut hardiment dire, qu'il y ait sur le globe. Elle reçoit presque toutes ses rivières remarquables du côté de l'Europe; c'est pour cela que nous en avons fait la description dans cette partie du monde. Nous reviendrons dans cette introduction sur cette question, si la mer Caspienne à eu un écoulement dans la mer Noire, par les Palus-Méotides, comme quelque savans voyageurs l'ont prétendu.

Le lac ou *mer d'Aral*, de 1,280 lieues carrées; le *lac Salé*, entre l'Aral et la Caspienne, le lac d'*Aksakol*, de 100 lieues carrées, et de *Telegul*, de 80 lieues; celui de *Balkaschi* ou *Palcati*, de 200 lieues carrées, et un nombre de moindres lacs salés ou du-moins saumâtres, distinguent cette région, qui, de terrasse en terrasse, penche du centre de l'Asie vers la mer Caspienne, et qui est vis-à-vis d'une autre région, inclinée du centre de la Russie d'Europe vers la même mer; cette dernière région est également imprégnée de sel. On en a conclu que la mer Caspienne autrefois couvrit ces deux contrées; mais, c'est fort douteux, sur-tout quant aux contrées situées à l'est; car le terrain s'y élève considérablement, même entre la mer d'Aral et celle Caspienne, encore plus entre l'Aral et les autres lacs salés; il y a d'ailleurs de ces lacs salés, bien au-delà des limites que la mer Caspienne, dans sa plus grande extension, aurait pu atteindre. Les *penchans septentrionaux* du plateau de la Tartarie, en offrent un grand nombre, tels que *l'Ebelai*, le *Jamysch*, le *Karazuzkie*, et autres. Le lac *Czany*, qui n'a point d'écoulement, est aussi saumâtre, et c'est peut-être le cas de toutes les eaux stagnantes, lorsqu'elles se décomposent en s'arrêtant sur un sol im-

prégné de sel. Ainsi, les petits lacs des déserts d'Arabie, le lac de Wan, la mer d'Aral et la mer Caspienne ne diffèrent l'un de l'autre que par leur étendue; elle est proportionelle à la masse d'eaux que les rivières leur apportent. C'est l'idée la plus naturelle qu'on peut se former sur ces lacs salés, et il ne faut jamais la perdre de vue. Cependant, des savans estimables, pour expliquer ces phénomènes, ont recours à la retraite générale de l'Océan, qu'on suppose avoir couvert jadis tout le globe, et avoir laissé sur ses traces ces dépôts de sel. Nous combinons ces deux explications (Voyez *Géographie générale*. Liv. VI).

Les penchans septentrionaux de l'Asie offrent encore d'autres lacs ordinaires, en grand nombre, comme c'est toujours le cas dans les pays montagneux, sur-tout au nord; ils s'écoulent la plupart vers la mer Glaciale, et ceux qui n'ont point d'écoulement, sont plutôt des marais. Ces circonstances prouvent que la pente vers le nord, est douce, mais continue. On remarque sur-tout le lac *Baikal*. . . . . 1,800 l. c.

— *Saisan* 240
— *Kosogol* 200
— *Telezkoe* 80

Le niveau de ces quatre lacs est au moins de 1,500 à 1,800 pieds au-dessus de celui de la mer Glaciale. On peut conclure cela de la pente des fleuves qui en sortent.

Le plateau de Mongolie et de Calmoukie même est composé de plaines tellement enfermées par des montagnes, qu'il s'y trouve une quantité de lacs sans écoulement, qui reçoivent de petites rivières. Le *Kirker-Nor* (1), lac qui se trouve au-dessus des montagnes, d'ou sort l'Irtych et l'Oby, reçoit une rivière dont le cours est de 70 à 80 lieues. Quelle prodigieuse hauteur doit donc avoir le terrain, d'où cette rivière sort!

La plaine élevée entre le plateau de Mongolie et celui du Thibet, entre les deux sommets de l'Asie, est remplie de ruines, souvent assez considérables, qui se perdent dans le sable ou qui forment des lacs sans écoulement, comme le *Yerkin*, qui forme le lac de *Lop*. *Montesquieu* a donc fort bien caractérisé cette contrée en disant *que c'était une vaste montagne plate*. Car si elle ne l'était pss, il y aurait parmi une centaine de rivières, du-moins une ou deux assez fortes pour se

(1) Le mot *nor*, en langue tartare, signifie *lac*.

frayer une libre issue. Mais le pays n'ayant absolument aucune pente générale, les eaux y restent prisonnières.

Le Thibet, ou le plateau méridional et le plus élevé de l'Asie, est singulièrement riche en lacs, et un grand nombre d'eux n'a point d'écoulement. Le *Terkiri* a 300 lieues carrées de surface. Sur deux alignemens, l'un, au nord de Terkiri, de 80 lieues; l'autre, à l'ouest, de 160 à 170 lieues, on trouve 23 autres lacs qui n'ont point d'écoulement, ou qui coulent l'un dans l'autre; preuve certaine que le plateau du Thibet conserve, pendant un long espace, le même niveau. Il descend en formant d'abord deux vallées; l'une pour le Gange, l'autre pour le Tsampou. Dans ces vallées il n'y a, sur une douzaine de lacs, que deux qui ne s'écoulent point dans ces fleuves.

Dans le Tangut, au nord-est du Tibet, on remarque, entr'autres, le *Hoho-nor* ou *Koko-nor*, lac de 240 lieues carrées de surface, dans une situation très-élevée, et qui n'a point d'écoulement.

Les plus grands lacs de la Chine se trouvent dans les contrées basses et marécageuses du milieu; ce sont le *Tonting-hu*, de 130 lieues carrées; le *Poyan-hu*, de 120 lieues carrées. Il y en a, entre ces deux, 46 autres plus petits; le *Tsiao-hu*, le *Tay-hu*, de 90 lieues carrées; le *Kao-yen-hu*, le *Hontsè-hu*, et une dixaine d'autres. Les lacs ne sont remarquables pour la géographie-physique que par leur rapprochement: ils semblent confirmer la tradition des Chinois, selon laquelle une partie de ce pays aurait été assez récemment laissée au sec par la mer, ou plutôt par deux longs golfes, formées par les deux fleuves *Hoang-ho* et *Yan-tsè-kiang*.

Les deux presqu'îles des Indes n'ont guères de lacs remarquables, encore moins de lacs sans écoulement; preuve manifeste que leur terrain a par-tout de la pente, et par conséquent que, par la conformation de sa surface, il ressemble à celui de l'Europe.

IV. *Considérations générales sur la Géographie Physique de l'Asie.*

On dit souvent que l'Asie est composée de vastes plaines: c'est vrai, mais seulement lorsqu'on fixe bien le sens très-vague des mots. Par une plaine, on se figure le plus souvent

une plaine basse, peu élevée au-dessus du niveau de la mer. L'Asie a sans doute plusieurs plaines de ce genre, sur-tout une immense le long de la mer Glaciale; une autre beaucoup moindre dans la Chine; une à l'embouchure du Gange; le Téhama de l'Arabie; la Mésopotamie; la plaine du Méandre, et d'autres. Mais l'immense majorité des plaines de l'Asie, sont plutôt de vastes plates-formes posées sur le dos des montagnes. Tantôt elles s'élèvent de loin en loin par terrasses; elles portent encore d'autres montagnes avec leurs vallées; tantôt elles s'étendent au loin, en conservant le même niveau, quoique légèrement interrompu par des pentes locales. De-là ces lacs sans écoulement, ces fleuves qui naissent et meurent dans le même désert.

De-là ces passages subits d'un froid rigoureux à une chaleur insupportable, lorsque l'on descend du Thibet dans l'Inde, ou de l'intérieur de la Perse aux côtes maritimes. C'est le changement subit du niveau qui produit cet effet, quoiqu'on n'ait pas sensiblement changé de latitude. Le changement de température qu'on éprouve en allant de la Suisse en Lombardie, en donne une faible idée.

C'est aussi à la conformation du terrain qu'il faut attribuer ces vents à période constante qui règnent, même dans l'intérieur de l'Asie. Je ne parle pas des moussons de l'Inde, qui dépendent du mouvement annuel du soleil; mais de cette longue durée du même vent, qu'on observe dans les contrées assez éloignées du tropique. Elle vient de ce qu'il n'y a point de golfes et de mers dont les exhalaisons et les courans peuvent altérer la nature du vent, ou changer sa direction. Les vents glacés de la Sibérie remontent jusqu'aux montagnes du centre; et, s'ils sont assez élevés pour dépasser les premiers sommets, ils peuvent s'étendre jusqu'aux sommets du Thibet. Le vent d'est, chargé de brouillards, couvre, dans le même instant, toute la partie basse de la Chine. L'uniformité des saisons dépend aussi en partie de ce que le terrain est uni. L'éloignement de la mer y contribue pour les contrées du centre, et, au contraire, le voisinage de la mer produit la même régularité pour les pays méridionaux. Ceci n'est point contradictoire. Quant au dernier, on sait que les vents alizés et les moussons qui règnent entre les tropiques, sont soumis à des lois fixes (voyez *Géographie générale*, livre VIII);

donc les saisons pour l'Asie-Méridionale ont des retours invariables. D'un autre côté, si l'on s'enfonce dans la zône tempérée, toute régularité dans les mouvemens si intimement combinés de l'Océan et de l'atmosphère cesse peu-à-peu. Voilà pourquoi un pays maritime de la zône tempérée est sujet à une température très-variable, sur-tout s'il a la mer des deux côtés. Ainsi au Japon l'on voit le froid et la chaleur, les orages et le calme se succéder presqu'avec la même rapidité que dans la Grande-Bretagne. La Chine est soumise à ces variations moins sensibles, que la Hollande éprouve, soit par l'humidité des vents maritimes, soit par la siccité de ceux qui ont passé sur les terres. Enfin, si l'on pénètre des pays orientaux tempérés (1) vers le centre, les saisons deviennent toujours plus constantes, mais aussi en proportion plus froides. Ce sont exactement les mêmes changemens qu'on éprouve en allant de l'occident à l'orient en Europe.

Ces retours réguliers des saisons, cette immobilité de la nature physique (comme *Hippocrate* déjà l'observe), a dû influer sur le caractère moral des peuples asiatiques, tant en modifiant uniformément leur système nerveux et musculaire, qu'en frappant leur imagination par le retour des mêmes sensations. Elle a dû contribuer à rendre le Tartare vagabond aussi invariable dans son penchant pour la vie pastorale, que l'Indien l'est dans sa servile indolence, et le Chinois, dans son infatigable industrie. Les nations éternelles ne naissent guère sous les climats variables. Les Japonais sont peut-être la seule exception de cette règle générale; mais ces discussions nous entraîneraient ici trop loin de notre but.

Nous remarquerons les limites des deux zônes dans lesquelles l'Asie est partagée, par rapport à son climat, à ses productions, et même en partie à ses animaux. Si l'on tire de la Mingrélie une ligne le long du Caucase, autour de la mer Caspienne, le long des montagnes qui bornent en partie la Perse, vers Cachemire, à travers le Tibet; ensuite, en

(1) Je ne parle ici que de la fixité des saisons, et je ne prends pour exemple que le Japon, la Chine et le Thibet ou le Tangut; car, en allant plus loin vers le nord, le froid augmente constamment vers l'est. C'est un phénomène particulier à la zône glaciale de l'Asie, et dont je parlerai dans la suite.

tournant au nord-est, à travers les parties septentrionales, jusqu'au nord de la Corée, alors on aura à-peu-près tracé la limite entre les climats chauds et froids de l'Asie. Il est naturel que les frontières de l'une et l'autre zône se confondent quelquefois. C'est aussi sur les frontières que se trouvent quelquefois des climats semblables à ceux de l'Europe, surtout dans l'Asie-Occidentale. Généralement parlant, la limite indiquée marque le passage rapide du froid à la chaleur. Ce changement ne dépend pas des latitudes. Le Haut-Tibet, sous 35 d., est aussi froid que le Caucase sous 43 d. Il faut donc en chercher la cause autre part; elle se trouve dans la pente générale des pays, soit au nord, soit au midi.

Mais pourquoi le froid de l'Asie-Septentrionale s'accroît-il toujours en allant vers l'est? Cette augmentation est telle, que, sur les côtes de la Manche de Tartarie, située sous les latitudes de la France, l'hiver commence dès le mois de septembre. Plusieurs causes concourent sans doute à produire ce phénomène. D'abord, il y a d'immenses montagnes, couronnées de glaciers, entre la Corée et les pays sur le fleuve Amour; un second amas de montagnes, plus large encore, sépare l'Amour de la Léna; toutes les côtes du nord-est sont horriblement escarpées. On peut ajouter que les mers qui environnent ces contrées glaciales, sont presque toujours couvertes de brouillards épais et froids, qui interceptent et amortissent les rayons du soleil. La même cause semble contribuer au froid continuel qui règne au Groënland, même au 59e. degré de latitude, ainsi que dans les baies de Baffin et d'Hudson. Une troisième cause pourrait se trouver dans le manque absolu d'habitans. Dans la Sibérie-Orientale, d'après les recensemens officiels, on compte à peine *un* individu par lieue carrée.

Néanmoins ces causes ne suffiraient peut-être pas, s'il n'y avait ici lieu d'appliquer une règle générale que nous avons indiquée dans la *Théorie des Climats*. Il faut considérer la masse d'air, étendue sur un continent comme un ensemble, dont la modification générale dépend en partie des modifications partielles. Si un continent s'étend loin dans la zône torride, la masse d'air échauffée réagit sur la masse tempérée, lui communique une partie de son calorique; et, en le dilatant, la force par-là de s'étendre un peu plus au nord,

et ainsi de resserrer les limites du froid ; en sorte que les pays se refroidissent vers les pôles, non seulement en raison directe de leurs latitudes, mais aussi en raison inverse de la masse des pays chauds qui leur sont contigus au sud. Voilà pourquoi la Turquie d'Asie et l'Europe méridionale sont plus chaudes qu'aucun autre pays du monde sous les mêmes latitudes. C'est qu'elles ont près d'elles l'immense fournaise, l'Afrique. Par la même raison, l'Amérique-Septentrionale est nécessairement froide ; car la masse de ce continent, qui s'étend au-delà du tropique, n'est rien en comparaison avec le reste : donc il n'y a ici aucune masse d'air chaud qui puisse réagir sur les masses tempérées et froides ; l'action de la masse froide n'est pas même contrebalancée. Si nous regardons l'Asie, nous la voyons toujours aller en se rétrécissant, depuis la Chine jusqu'au détroit de Behring ; elle n'a plus ici aucun pays chaud ; l'air, naturellement froid de ces contrées, est encore refroidi par l'influence de la mer Glaciale que le Grand-Océan ne peut pas contrebalancer par plusieurs raisons ; d'abord parce que la mer Glaciale dégorge beaucoup de glaçons par le détroit de Behring, lesquels, arrêtés entre les îles Aleutiennes et d'Andrianow, occasionnent les froids brouillards dont la mer est ici couverte, et qui, par le mouvement général de l'Océan, se portent de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, de l'Amérique vers l'Asie, et s'accumulent dans les golfes fermés du nord-est de l'Asie. Une autre raison empêche même cette masse d'humidité de pénétrer dans l'intérieur des terres ; les côtes escarpées et élevées l'arrêtent dans sa marche. Il s'ensuit de ce raisonnement, que les presqu'îles plus ouvertes à l'influence de l'Océan, doivent avoir un froid plus humide et moins glacial que le continent ; et voilà justement ce qui a été observé par les voyageurs qui, de la Sibérie, sont allés au Kamtchatka. Les îles de Behring et d'Andrianow, quant à leurs bords, sont encore moins froides que le Kamtchatka. Ainsi les faits confirment ici la théorie sur tous les points.

Il nous resterait encore à tracer le caractère général des cinq grandes régions physiques de l'Asie, quant à leurs productions et leurs animaux ; mais ce serait, d'un côté, trop empiéter sur le travail de ceux qui ont composé les descriptions particulières, et, de l'autre côté, répéter ce que nous avons dit dans la *Zoologie géographique*, livre X de la *Géo-*

graphie générale, où l'on trouve un tableau de la distribution des animaux, et sur-tout des quadrupèdes, dans les différentes régions du globe. Nous avons, dans le même endroit, parlé de la distribution des végétaux.

V. *Hydrographie marine.*

La mer Caspienne, les Palus-Méotides, la mer Noire et la Méditerranée ont déjà été décrites dans l'introduction à l'Europe, et de l'autre côté, tout ce qui regarde le grand Archipel des Indes mérite d'être traité dans un tableau général à part; ainsi il ne s'agit pas ici de donner une hydrographie complète des mers; mais seulement d'exposer certains points qui intéressent intimement la géographie de cette partie du monde.

1. *De l'irruption de la mer Noire dans l'Archipel, et de l'hypothèse d'une communication ancienne entre la mer Caspienne et les Palus-Méotides.*

On s'aperçoit bien qu'il n'est question ici que d'un état de choses, qui ne remonterait pas à des siècles très-reculés, et d'une révolution postérieure à la retraite générale de l'Océan. Car ce n'est que depuis cette époque qu'il y a pu avoir des changemens locaux et partiels sur la surface de la terre, et des évènemens assez rapprochés de nous pour pouvoir être discutés géographiquement. Les géographes ne doivent s'occuper qu'à constater et à examiner les faits; et ce sont deux faits intéressans que cette position unique de la mer Caspienne, et cette séparation non moins frappante des continens de l'Asie et de la Grèce, qui au reste se rassemblent et se touchent de si près.

C'est proprement une double hypothèse, basée sur plusieurs faits, qui formera l'objet de notre discussion, qu'on va lire. M. *Pallas* et d'autres savans ont donné cours à la proposition suivante : *Que la mer Caspienne s'est autrefois étendue beaucoup plus loin vers le nord-ouest, le nord et le nord-est; que la mer d'Azof a également dû couvrir une partie des terres qui la bordent, et qu'il y a eu un détroit entre ces deux mers.* Cette hypothèse se lie essentiellement et nécessairement à celle de *Tournefort* (1), qui, d'après les témoignages

(1) Les idées de ce célèbre naturaliste ont été adoptées et étendues par *Buffon*, ensuite exagérées et défigurées par bien d'autres que nous ne nommerons pas.

des-anciens, et sur une inspection exacte du canal de Constantinople, crut pouvoir assurer : *Que la mer Noire a dû être au commencement un grand lac fermé, mais que, gonflée par les eaux des fleuves, elle a brisé la digue qui la contenait, et s'est frayé un chemin vers la Méditerranée, à travers l'Archipel, dont elle submergea en même tems plusieurs îles.* Les deux problêmes, ainsi combinés, acquièrent un grand degré d'intérêt et de probabilité apparente.

D'abord, combien de faits semblent attester le récent séjour de la mer Caspienne sur les plaines qui l'avoisinent! Ces nombreux lacs salés, que nous rencontrons au nord de cette mer ; ces eaux, incrustées de sel et remplies d'énormes cristaux de la même matière ; ces plaines d'Astrakan, imbibées d'eaux saumâtres, et qui ne produisent, à quelque distance du Wolga, que des plantes salines, comme le *kali* et autres ; tous ces phénomènes extraordinaires, et même, par leur réunion et leur étendue, uniques sur le globe ; peut-on les expliquer d'une manière plus naturelle, qu'en supposant une retraite, lente ou subite, de la mer Caspienne qui, en se rétrécissant, aurait laissé dans les inégalités de son ancien fond les dépôts de sel formés dans son sein? Il y a plus, dit-on ; d'où viennent les phoques, les poissons de mer, les coquilles marines, que la mer Caspienne a de mêmes espèces que la mer Noire? La présence de ces animaux dans la Caspienne, prouve que cette mer a autrefois eu une communication avec l'Océan ; en ne considérant les localités que dans leur état actuel, on conçoit que, pour une semblable communication, il n'y a point d'emplacement plus convenable que la lande, qui s'étend entre le Wolga et le Don, au nord du Caucase. Les marais qui se trouvent au nord et à l'est des Palus-Méotides, semblent indiquer les anciennes limites de cette mer ou plutôt de ce lac marécageux, dont *Polybe* atteste la diminution qu'il attribue au limon apporté par les fleuves. De l'autre côté, les apparences de côtes, formées par les terres hautes de la Russie, vers Saratow, et au sud d'Orenbourg ; la nature du sol et les dépôts marins déterminent l'ancien bassin de la mer Caspienne, qui a également dû comprendre celui de la mer d'Aral. On peut voir dans le 3e. volume des *Voyages de Pallas*, une carte qui représente ces mers dans leur étendue ancienne supposée.

Maintenant, pour ce qui regarde l'irruption du Pont-Euxin dans la Propontide, et de-là dans l'Archipel et la Méditerranée, elle semble être prouvée par les témoignages des anciens auteurs.

Pline nomme le Bosphore et l'Hllespont, parmi les détrois formés par l'action violente de la mer (*Hist. nat.* l. II, chap. 90); il est vrai que Pline, autre part, l'attribue à l'*irruption de l'Océan*, système qu'on ne peut soutenir. *Diodore* de Sicile, *lib.* 5, rapporte: « Que les peuples de Samothrace, île située au nord-ouest du détroit des Dardanelles, n'avaient pas encore oublié *de son tems* (an 20 de l'ère chrétienne), les prodigieux changemens qu'avait fait dans l'Archipel, l'irruption du Pont-Euxin, qui, d'un grand lac qu'il était auparavant, augmenta de telle sorte par une suite des pluies subites et extraordinaires, qu'il déborda dans la Propontide (aujourd'hui mer de Marmara), et inonda les îles de l'Archipel, réduisant les habitans de ces contrées à fuir sur les sommets des montagnes ». Lorsque les eaux furent baissées, les pêcheurs tiraient avec leurs filets des chapiteaux de colonnes et d'autres ornemens d'architecture. On prétend même que ce débordement couvrit une partie des côtes continentales de l'Asie et de l'Europe, et l'on croit pouvoir rapporter à cet événement, tout ce que les anciens ont dit du *déluge de Deucalion*, et de celui d'*Ogygès*: « Quel changement les îles de la mer Egée ne reçurent-elles pas alors, dit *Tournefort*, (lettre 15 de son *Voyage au Levant*), et sur-tout celles qui se trouvent exposées comme en ligne droite, puisque Samothrace, qui est à côté du canal, en fut tellement inondée, que les habitans ne savaient à quel Dieu se vouer (1). Est-il surprenant, ajoute-t-il, que les plus anciens auteurs historiens et poètes aient publié, que plusieurs îles s'étaient autrefois abimées dans l'Archipel, et qu'il s'en était formé de nouvelles? Peut-être que la fameuse *Dèlos* ne parut que dans ce tems-là etc., etc.» Tournefort examine ensuite

(1) Observons que l'île de Samothrace était le siége du culte des dieux Cabires et des mystères que Cicéron (*de Nat. Deor. l.* 1.) place à côté de ceux d'Eleusis. (Voyez *Meursii Græcia feriata*, au mot *Cabiria*). Des traditions conservées dans les mystères de l'antiquité sont toujours d'un grand poids.

le bassin et les côtes de la Propontide et des deux détroits; il y trouve de nouvelles preuves d'une irruption subite et violente du Pont-Euxin.

Cette irruption et la communication de la mer d'Azof avec la Caspienne, une fois admises, il est évident que le débordement du Pont-Euxin, dans la Méditerranée, a dû causer la retraite des eaux de la mer Caspienne et le desséchement de l'ancien détroit qui liait cette mer aux Palus-Méotides. Le niveau de la Caspienne étant plus élevé que celui de la mer Noire (sur-tout dans la suppositon de son ancienne étendue), l'écoulement subit du Pont-Euxin devait nécessairement encore entraîner un écoulement plus considérable de la mer Caspienne, qui n'a laissé rester de cette mer que la partie la plus profonde.

Tels sont à-peu-près les raisonnemens de ceux qui croient à l'ancienne liaison de ces mers, qui alors ont dû former une séparation naturelle de l'Europe et de l'Asie. Mais quelque plausible que puisse paraître cette hypothèse, nous ne pouvons pas l'adopter; et voici les considérations qui déterminent notre opinion.

Le partage actuel des eaux entre la mer Caspienne et la mer Glaciale, est formée d'un côté par les monts Uraliens, entre les sources des fleuves Tobol et Ural; de l'autre part, par une branche intermédiaire, qui lie l'Ural au petit Altai, et qui passe au sud des sources de l'Iszym. Il est évident que la mer Caspienne n'a pu dépasser cette limite; autrement il aurait dû avoir son écoulement dans la mer Glaciale, puisque le terrain, depuis les sources du Tobol et de l'Iszym, penche continuellement vers cette mer. Or, il y a beaucoup de lacs salés, et même des plus célèbres (comme le Jamysch et l'Ebelai), au-de-là de cette limite par rapport à la mer Caspienne; donc ils ne tirent point leur origine de cette mer. De même il y a des phoques et des coquilles marines dans le lac Baikal, séparé de la Caspienne comme de l'Océan, par des montagnes immenses, et dans un espace de 500 à 700 lieues. Ces phénomènes ne prouvent donc rien en faveur de la prétendue grandeur ancienne de la mer Caspienne; ils exigent une explication plus générale, ils indiquent une cause première, commune à eux tous, commune même à la mer Caspienne; car dès que cette mer ne peut plus être regardée comme la

source de ces lacs, elle rentre elle-même dans la classe de ces lacs; comme eux, elle doit son origine, soit à la seule accumulation des eaux courantes qui s'y écoulent, et qui, en s'y décomposant, forment des dépôts de sel; soit à l'ancien séjour de l'Océan sur toute l'étendue de la terre. (Voyez *Géographie générale*, l. VI, VII et IX). Les mêmes causes qui ont produit le desséchement général de la terre, ou (ce qui selon nous revient au même), l'imbibition générale des eaux primitives, ont donc pu suffire pour le desséchement particulier de ces contrées. Ce desséchement rentre ainsi dans une classe des événemens, très-différente de celle des écoulemens et des irruptions modernes, dont il est question dans l'hypothèse que nous discutons.

Ceux qui croient à un écoulement subit de la mer Caspienne, dans le Pont-Euxin, devraient penser à trouver une cause assez puissante pour provoquer cette catastrophe. Il ne suffit pas de nous renvoyer simplement au débordement subit du Pont-Euxin; ce prétendu fait a lui-même besoin d'être examiné de plus près et d'être réduit à sa juste valeur.

Il est d'abord clair que les anciens, en attribuant l'irruption du Pont-Euxin, purement à des pluies extraordinaires, n'ont en aucune manière expliqué la possibilité de l'événement dont ils nous ont conservé le souvenir. Car, supposez un moment, que le Pont-Euxin fut un lac fermé, il est évident que ce lac, pendant une série de siècles, a dû suffire pour dernier réservoir aux eaux des fleuves qui s'y écoulent. Or, il semble qu'un réservoir capable de recevoir tant de fleuves, sans s'écouler, ne pouvait guères, par le seul effet des pluies, se hausser assez pour avoir besoin de dépasser et de briser ses antiques digues. Supposze même ce cas, tout invraisemblable qu'il est, le débordement de ce prétendu lac aurait dû se faire suivant les lois ordinaires que la nature suit dans ces cas. Si la mer Noire, étant un lac fermé, s'était gonflée au point de ne plus pouvoir se contenir dans ses anciennes limites, son trop plein a dû se porter également sur tous les points de sa circonférence, et se hausser par-tout également, jusqu'à ce qu'il se trouvât en quelque endroit plus élevé que la digue qui le contenait; là, il aurait pu ou renverser et applanir la digue, si elle eût été faible et étroite, ou former une chute d'eau comme le Niagara. Mais ni l'un ni l'autre n'ont eu lieu dans le

Bosphore et l'Hellespont. Ce n'est pas une faible digue que cette large chaîne de montagnes qui borde la mer de Marmara de tous les côtés. Le double canal qui serpente entre ces montagnes, n'est formé ni par un simple éboulement de terres molles, comme on en voit très-certainement et en grand nombre, dans les détroits de la Baltique; ni par un écroulement violent de rochers, comme on en voit près les grands lacs de l'Amérique-Septentrionale. Le Bosphore porte les caractères d'une vallée ancienne et naturelle, élargie et approfondie lentement, et insensiblement par l'action des eaux de la mer Noire, qui, de tout tems, a dû s'écouler par cette ouverture. Cette supposition simple et naturelle admise, il n'y a pas même lieu à croire qu'un débordement aussi considérable que celui décrit par Diodore, pourrait avoir été occasionné par des pluies. Dans la zône tempérée, l'action des pluies n'est ni assez subite ni assez puissante, pour pouvoir faire subir à une mer aussi considérable, une augmentation assez grande pour produire un débordement violent ou seulement sensible (1). Il a fallu des causes bien plus puissantes, et ces causes s'offrent d'elles-mêmes à nos regards. Le vaste brasier volcanique sur lequel les îles d'Archipel sont suspendues, n'a-t-il point créé à nos yeux des îles nouvelles? Pourquoi n'en aurait-il pas, en d'autres tems, englouti quelques-unes? Les anciens le disent expressément; et les traces des révolutions violentes se présentent dans toute l'étendue de l'Archipel. Les îles de Milo, de Santorini, de Thermia et plusieurs autres dans leur voisinage sont volcaniques. En 1710, la ville d'Isnikmid, en Natolie, et en 1754 et 1766, Constantinople (2) même éprouvèrent des tremblemens de terre. D'un autre côté, les cavernes d'Antiparos, de Policandro, de Samos et autres, indiquent un terrain de peu de densité, et de cohérence, par conséquent sujet à de grands affaissemens.

(1) Il paraît cependant que tel est l'opinion de M. *Desmarets* dans l'*Encylopédie géogr. phys.*, au mot *Tournefort*. Nous nous écartons avec regret du sentiment d'un géographe aussi savant et aussi judicieux.

(2) Au moment où cet article est livré à l'impression, on apprend qu'un tremblement de terre s'est fait ressentir presque en même tems à Moscou, à Riew, à Bucharest, et dans toute la Valachie; à Constantinople, dans les îles Ioniennes et même à Alger. Il paraît qu'un tremblement, à-peu-près dans la même direction, aurait pû causer des bouleversemens dans l'Archipel.

Il est donc naturel de présumer que les déluges d'Ogygès et de Deucalion, l'irruption du Pont-Euxin, et autres semblables catastrophes, dont les anciens font mention, ne se rapportent qu'aux suites d'un tremblement de terre qui a pu donner à l'Archipel sa forme actuelle. Tout le monde sait que, par ces terribles secousses, l'équilibre des mers est troublé au point d'occasionner les inondations les plus affreuses même en des endroits éloignés. Les premiers spectateurs de ces révolutions ont même dû les attribuer uniquement à la force si apparente et si imposante de la mer. Peut-être les poètes grecs en donnant constamment à Neptune l'épithète de *celui qui secoue la terre*, ont-ils eu en vue ces événemens désastreux, dont le souvenir était si profondément gravé dans le cœurs de leurs compatriotes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les anciens déluges de l'Archipel n'ont pu être produits par l'action faible et lente des pluies, et qu'ils s'expliquent facilement par des tremblemens de terre. Nous abandonnerons volontiers cette explication, dès qu'on nous en indiquera une plus naturelle et plus convenables aux localités.

2. *De la mer des Indes et de ses golfes.* La mer des Indes s'étend au midi de l'Asie et à l'est de l'Afrique, jusques au cap de Bonne-Espérance d'un côté, et jusques à la pointe sud-ouest de la Nouvelle-Hollande de l'autre ; telle est du moins sa frontière la plus naturelle. A l'est, la Nouvelle-Hollande et l'Archipel des Indes la séparent du Grand-Océan ou de la mer du Sud.

Le bassin de cette mer est profond et bien dégagé vers le sud et l'est ; mais dans la ligne du cap Comorin dans la presqu'île en deçà du Gange, et de l'île de Madagascar, on voit une suite presque continue de bancs de sable, des îlots, formés par des coraux et des madrépores, et même quelques îles volcaniques. Cependant, il est juste d'observer que les îles volcaniques, comme le sont celles de la Réunion et de France, sont situées un peu hors de la ligne ; celles de St.-Paul et d'Amsterdam, se trouvent même absolument isolées vers les confins de la mer Glaciale du Sud. Il paraît qu'on n'est point autorisé à regarder tout ce terrain comme étant d'origine volcanique. Cette chaîne de montagnes marines est très-remarquable en géographie physique, parce qu'elle détermine en partie les phénomenes les plus apparens de la mer des Indes, les

les courans et les moussons. Nous avons rassemblé tout ce qui regarde ces deux objets dans la *Géographie générale* (1), où nous renvoyons le lecteur.

Le *golfe de Bengale*, entre les deux presqu'îles de l'Inde, pourrait bien devoir en partie sa figure aux efforts continuels du courant nord qui règne dans la mer des Indes, et qui est produit par la pression du grand Océan sur la partie sud-est de la mer des Indes, laquelle se fait en partie à travers le détroit *de Basse*, nouvellement découvert entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Diemen (2).

Les nombreux fleuves qui s'écoulent dans le golfe de Bengale, apportent une immense quantité de limon, de sable et d'autres terres légères ou dissolubles : ces matières, repoussées par le courant du golfe, ont formé de vastes *Delta*, principalemnt à l'embouchure du Ganges et à celle de l'Irabatty. Le Delta du Ganges est plus grand et plus fertile que celui d'Egypte.

Le *golfe Persique* est, comme je l'ai déjà observé, le prolongement de la vallée de l'Euphrate : le réservoir de toutes les eaux qui s'écoulent des montagnes de l'Arménie, de la Perse occidentale, d'une partie de l'Asie-mineure ; même la seule rivière considérable de l'Arabie, celle d'*Aftan* ou *Achsa*, se jette dans le golfe Persique. Ce golfe, celui de Venise, la mer Noire et la Baltique sont de la même nature. Il communique avec la mer des Indes par le *détroit d'Ormus*. Dans ce détroit, comme dans toutes les passes étroites, les courans de mer et les raffales sont de la plus grande violence.

Le golfe *Arabique* est d'une nature beaucoup plus singulière : il s'étend entre deux chaînes de montagnes, l'une en Arabie, l'autre en Abyssinie, Nubie et Egypte ; il est terminé au nord par l'isthme de Suez, langue de terre basse et sablonneuse. Ces circonstances ont dû éveiller l'imagination de ceux qui croient au déluge universel (dans le sens vulgaire), et qui regardent ce déluge comme ayant été occa-

(1) Liv. V, article 442—447, page 383 du premier volume. Comparez en outre l'article *Isle-de-France et de la Réunion*, dans le volume XIII.

(2) *Voyez* les endroits précités.

sionné par un mouvement violent du grand Océan et de la mer des Indes, dans une direction du sud-est au nord-ouest. Le golfe Arabique a par hasard cette direction : qu'avait-on besoin de plus pour décider que ce golfe n'est rien autre chose qu'un ancien détroit qui, formé par l'irruption violente de l'Océan dans les terres, s'est ensuite bouché par les amas de sable que l'Océan, en se retirant, n'a pu entraîner avec lui. Toute cette hypothèse du célèbre *Pallas*, et, en général, toutes celles où il est question d'un *soulèvement des eaux de la mer*, sont contraires aux lois de l'équilibre, qui retiennent et ont toujours retenu la *mer actuelle* dans son lit. Qu'à une époque éloignée, l'Océan ait couvert les continens ; que, par sa retraite lente ou subite, il ait laissé telle partie à sec, telle autre partie sous l'eau ; que le golfe Arabique, entre autres, soit le résidu d'une Méditerranée plus étendue, voilà des idées qu'on ne saurait prouver, mais qui ne contiennent rien d'invraisemblable, et qui n'ont aucun rapport avec le déluge universel.

Le golfe Arabique a le fond rocailleux et sablonneux, comme le terrain qui l'environne des deux côtés. Il y a beaucoup de rochers de corail. Aucune rivière ne s'y écoule ; il ne reçoit même que très-peu de ruisseaux. C'est le seul grand golfe de cette nature. Le *Téhama* de l'Arabie s'accroît tous les ans, à ce qu'on dit ; du moins il paraît sûr qu'il s'est accrû autrefois par des retraites successives des eaux, qui ont laissé à sec une terrasse après l'autre ; car toute cette côte basse de l'Arabie est terminée vers l'intérieur par des collines schisteuses, placées par gradins l'une sur l'autre, et qui renferment beaucoup de débris d'animaux marins, assez bien conservés. Outre ces révolutions lentes, le golfe d'Arabie en a subi d'autres d'une nature plus violente. Le *Gebel-Tar*, c'est-à-dire, montagne de feu, est un volcan éteint, qui se trouve dans le milieu du golfe, vers l'embouchure, dans une petite île. Il est très-probable que le *Jourdain* s'écoulait dans le golfe Arabique, avant d'être comme englouti dans le lac Asphaltite, dont l'origine volcanique est prouvée par tant de circonstances.

3. Les *parties du grand Océan* qui avoisinent l'Asie, commencent par le *détroit de la Sonde* et celui de *Malacca*. L'étendue de mer entre Borneo, Java et Sumatra, n'a guères

de nom généralement reçu ; mais au nord de Bornéo on lui donne assez communément le nom de *mer de Chine*. Elle forme deux golfes qui entrent dans le continent de l'Asie, savoir celui de *Siam* et celui appellé, *Hoang-Hay* ou la *mer Jaune* entre la Chine et la Corée. Il n'est pas vrai, comme on trouve dans quelques géographies, que ce dernier golfe reçoive peu de rivières ; voici celles qui y tombent :

Tatsin-Ho.	long. de sa course.	90 lieues.
Pay-Ho	———	120
Huto-Ho.	———	80
Yau-Ho.	———	60
Shantou ou *Lan-Ho.* . . .	———	125
Léao ou *Sira-Moren.* . . .	———	180
Ya-Lo.	———	90

outre un nombre considérable d'autres plus petites. Ainsi le bassin de la mer Jaune est, tout comme celui du golfe Persique, le confluent et le dernier réservoir des eaux voisines.

La *mer de Corée*, qu'on appelle aussi *mer de Japon*, est d'une nature tout-à-fait différente. Elle est d'une forme presque ronde et ne communique avec l'Océan que par les détroits de Corée, au sud-ouest, et de *Songaar* ou *Matsumai* à l'est. Elle se termine au nord dans la *Manche de la Tartarie*, reconnue et ainsi appellée par l'infortuné *La Peyrouse*. C'est un canal, qui sépare le continent de la Tartarie chinoise des îles de Jeso (ou avec leurs noms propres de *Tchoka* et de *Chicha*); le canal se rétrécit vers le nord et en même tems le fond s'élève ; de sorte que le détroit par lequel ce canal au nord s'unit à la mer d'Okotsk, est occupé dans toute sa largeur par un banc de sable, et sera probablement un jour entièrement comblé, ce qui fera de l'île Tchoka (qui est la même que *Sagalien*) une presqu'île. Mais à l'est il y a, entre les deux îles ci-dessus nommées, une autre profond canal, nommé *détroit de La Peyrouse*; et c'est par-là seulement qu'un vaisseau peut pénétrer de la mer de Corée dans celle d'Okotsk, ou si l'on veut, de Jeso. La mer de Corée ne reçoit que très-peu de rivières ; elle est de toute part environnée de côtes hautes et escarpées ; des brouillards épais la couvrent presque sans interruption ; les ouragans et les trombes de mer y sont extrêmement fréquens.

La *mer d'Okotsk*, sur les cartes russes, et *de Jeso*, sur celles des Hollandais, ne sont point réellement séparées; ce sont deux parties d'un golfe ou d'une Méditerranée, qui est séparée de l'Océan par une chaîne d'îles, entre lesquelles on remarque sur-tout le *détroit d'Uries* et le *canal de la Boussole*. Les parages entre l'île de Sagalien et le Kamtchatka portent proprement le nom de mer de Jeso; ceux entre la Sibérie et le Kamtchatka, forment la *mer d'Okotsk*, et l'extrémité vers le nord se nomme *golfe de Pensinsk*. Cette mer ne reçoit aucune rivière considérable, excepté *l'Amour*, qui n'y tombe pas directement; ses côtes sont aussi escarpées que celles de la mer de Corée; mêmes brouillards éternels et mêmes dangers pour les navigateurs.

La *mer* dite *de Kamtchatka* est une partie du Grand-Océan, renfermée entre les îles Aleutiennes et autres, les continens de la Sibérie et de l'Amérique-Occidentale, et le détroit de Bering. On y remarque le *golfe d'Anadir*.

4. La *mer Glaciale* s'étend du *détroit de Bering* au nord de la Sibérie, jusques vers la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg. Cette mer est presque toujours couverte de brouillards épais et remplie de glaces flottantes ou fixes. Ces glaçons s'amoncèlent souvent les uns sur les autres, se brisent, se renversent et prennent par-là les formes les plus bizarres et un aspect, qui surpasse toute idée que l'imagination pourrait nous en donner. Tantôt on croit voir des montagnes d'un pur cristal et des vallées semées de diamans; tantôt des tours grisâtres avec leurs flèches resplendissantes semblent s'élever au-dessus d'un rempart crénelé de glaces. L'atmosphère brumeuse, qui agrandit et rapproche les objets, rend ce spectacle encore plus gigantesque. Mais il faut avoir un cœur de bronze, comme dit *Horace*, pour oser s'enfoncer dans ces mers inhospitalières; car si le navigateur n'a point à craindre des tempêtes, extrêmement rares sous ces latitudes; si les syphons, les ouragans y sont inconnus, il court d'autres dangers, bien plus capables d'effrayer les esprits les plus téméraires. Tantôt des glaçons énormes, agités par le vent et les courans de mer, viennent se heurter contre son frêle navire; point de rocher ou d'écueil si dangereux ni si difficile à éviter; tantôt ces montagnes flottantes entourent perfidement le voyageur et lui ferment toute issue; son vaisseau

s'arrête, se fixe; envain la hache impuissante veut briser ces masses énormes; envain les voiles appellent les vents; le bâtiment est comme soudé dans la glace; et le navigateur téméraire, comme éloigné de l'univers, reste seul avec le néant. Qu'elle est affreuse, la situation de ceux, qui, ainsi enfermés par la glace, n'ont d'autre ressource que de quitter leur vaisseau, et de marcher sur cette croûte consolidée de la mer, qui à chaque moment peut s'entr'ouvrir sous leurs pieds! Heureux encore, si, mourans de froid et de faim, tous rassemblés sur un morceau de glace flottante, ils peuvent-être jetés sur les rivages de la Sibérie, ou de la Nouvelle-Zemble! Mais la plupart du tems, il ne reste aucun espoir de vie aux malheureux naufragés sur cette terrible mer. Ou l'onde glaciale les engloutit, ou le despote de cet affreux Empire, l'ours blanc les dévore, ou enfin, l'intensité du froid étouffe la chaleur vitale; leurs pieds se collent sur la glace; le sang s'arrête dans leurs veines, et pour eux, la nuit polaire devient une éternelle nuit.

Il paraît que la mer Glaciale est plus remplie de glaces vers le détroit de Bering. *Cook* y trouva des glaces fixes qui s'étendaient d'un continent à l'autre. Il y aurait donc lieu de croire que la mer Glaciale serait une espèce de manche resserrée de plus en plus par des îles ou peut-être même par une partie de l'Amérique-Septentrionale, qui s'étendrait au nord et à l'ouest de la baye de Baffins, vers le pôle. Même plus loin, vers l'ouest, les découvertes de *Mackenzie* et de *Hearne* laissent encore beaucoup de latitude aux conjectures.

La mer Glaciale forme dans la Sibérie les golfes d'*Oby* et de *Taz* (en russe *Tazowskaïa guba*), ainsi qu'une manche entre la Nouvelle-Zemble et la Sibérie, nommée *mer de Kara*.

V. Population.

Presque tous les géographes répètent, les uns après les autres, que le nombre des habitans de l'Asie monte à 580 millions. Nous croyons qu'il y a beaucoup d'exagération dans cette évaluation; mais il est impossible d'en prouver exactement le nombre. Le défaut absolu de données sur la plus grande partie de l'Asie, nous réduit à un genre de calcul qui ne mérite pas même le nom d'approximatif; mais, s'il nous est impossible de mettre la vérité au grand jour,

nous réussirons du moins à dissiper les prestiges de l'erreur.

Nous présenterons, 1°. dans un tableau, le résultat de nos recherches; 2°. dans une série d'observations, les raisons sur lesquelles nous fondons notre opinion.

NOMS DES PAYS.	ETENDUE en lieues carr.	POPULATION.
Turquie d'Asie.	66,000	13,600,000 habit.
Arabie.	126,000	10,000,000
Pays du *Caucase*. , ... (Géorgie, Circassie, etc.)	20,000	3,000,000
Perse.	110,000	19,000,000
Inde, en-deça du Gange. .	194,000	80,000,000
—— au-delà du Gange. .	100,000	24,000,000
Empire Chinois. *Chine*, proprement dite.	190,000	110,000,000
Empire Chinois. *Thibet*.	70,000	33,000,000
Empire Chinois. *Petite-Bucharie*. . . .	60,000	1,000,000
Empire Chinois. Pays des *Calmoucks* avec la *Soongarie*.	80,000	850,000
Empire Chinois. *Mongolie* avec *Sifan*. . .	100,000	800,000
Empire Chinois. Pays des *Mantcheou*. . .	120,000	1,200,000
Empire Chinois. *Corée*.	15,000	3,000,000
La *Sibérie* jusqu'à l'Ural. . .	700,000	2,000,000
Pays des *Kirguis*.	70,000	880,000
La *Grande-Bucharie* et pays adjacens.	65,000	4,000,000
Continent de l'Asie. . .	2,076,000 l. c.	306,330,000 habit.

ISLES attenantes au continent.	ETENDUE en lieues carr.	POPULATION.
Maldives, *Lakedives*, *Nicobates*, etc., etc. . . .	1,000	400,000 habit.
Ceylan.	4,800	1,000,000
Sumatra.	22,500	2,250,000
Formosa et *Hainan* comprises dans la Chine.		
Les îles du *Japon*.	24,000	10,000,000
Les îles de *Jesoo* ou *Chicka*, de *Sagalien* ou *Tchoka*, les *Kuriles*, etc.	18,000	600,000
Total de ces îles. . . .	70,300 l. c.	14,250,000 habit.
Total de l'Asie, dans le sens le plus précis.	2,146,300 l. c.	320,580,000 habit.

ISLES communément ajoutées à l'Asie.	ÉTENDUE en lieues carr.	POPULATION.
Java.	6,600	916,000 habit.
Borneo.	40,000	6,000,000
Celèbes.	8,000	2,000,000
Les *Moluques*, avec *Timor*, *Cumbava*, *Gilobe*, etc. .	8,000	2,000,000
Les *Philippines*, avec *Magendanao* et *Jolo*.	20,000	3,000,000
Total de ces îles. . .	62,600 l. c.	13,916,000 habit.
Donc l'Asie, dans le sens le plus étendu.	2,218,900 l. c.	334,496,000 habit.

On pourrait tout-au-plus mettre en chiffres ronds *trois cent quarante millions*, c'est-à-dire, *deux cent quarante millions* de moins qu'on ne dit ordinairement. Cette différence est grande ; mais il s'agit seulement de savoir de quel côté est la raison. Or voici les principales observations sur lesquelles je fonde mon estimation.

1. *Turquie d'Asie.* Il y a en Natolie, en Syrie, en Diarbékir, plus de 6,000 lieues carrées de terrain désert, occupé uniquement par quelques pasteurs errans. La Caramanie est très-peu habitée. L'île de Chipre ne compte pas, sur 1,090 lieues carrées, plus de 84,000 habitans, c'est-à-dire, 77 à 78 habitans par lieue carrée. La population des grandes villes a été beaucoup exagérée, pour tout l'Orient; Constantinople, par exemple, devait avoir 900,000 habitans; *Eton*, dans son *Survey of the turkish empire*, a prouvé qu'il n'y en avait pas 300,000. Le Caire en avait 700,000, selon le baron de *Tott*; les Français n'y en ont pas trouvé la moitié. Canton en avait un million, et Pékin trois millions ; personne ne le croit aujourd'hui. Ainsi les grandes villes de la Turquie d'Asie ne doivent point nous éblouir. C'est beaucoup que d'accorder pour les 60,000 lieues carrées de terrain habité, 220 habitans par lieue, ce qui est presque le triple de la population de l'île de Chipre; cela fait 13,200,000; j'y en ajoute 400,000 pour les déserts, et pour ne pas craindre de dire trop peu. Cette évaluation est bien plus favorable que celle de M. *Eton*.

et celle de *Bruns*, dans le *Magasin européen* (allemand); ils ne vont qu'à 9 millions.

2. Pour l'Arabie, la Perse et les pays du Caucase, j'espère de n'essuyer que très-peu de contradictions. Les rapports les plus favorables ne donnent au premier de ces pays, que 12 millions d'habitans. Il est difficile d'en admettre plus de 10 millions, sans supposer, dans l'intérieur du désert, l'existence de plusieurs *Oasis* ou districts habités, encore inconnus. *Dalloway* dit que l'on estimait, en 1796, à Constantinople, la population de la Perse à 19 millions. Il faut se rappeler que la moitié de ce pays consiste en déserts, et le reste a été agité de guerres civiles pendant un demi-siècle. Quant aux nations caucasiennes, les géographes russes disent qu'ils peuvent mettre sur pied 100,000 guerriers; cela indiquerait environ 3 à 4 millions d'habitans pour une nation civilisée; mais ici l'on parle de tribus presque sauvages, et dont le brigandage est le métier favori. Ainsi 3 millions sont un total plus que suffisant pour la Cabardie ou Circassie, la Diketie, l'Alanie, la Swanetie, le Ratscha, le Dagistan, le Lesgistan, le Caballa ou les Schecks et les Truchmènes, avec la Géorgie persanne et independante, à présent russe.

3. Pour l'Inde, en-deça du Gange, j'adopte l'estimation de M. *Rennel* et de presque tous les géographes. C'est environ 412 habitans par lieue carrée; il y a des districts qui en ont le triple; mais aussi, des contrées désertes, des forêts très-vastes et des tribus sauvages. Rappelons-nous que l'Europe, dans son ensemble, n'a pas 390 habitans par lieue carrée. L'Inde, au-delà du Gange, est communément estimée trop haut, parce qu'on croit pouvoir l'assimiler à l'autre; mais c'est assurément à tort. On sait que les longues chaînes de montagnes, qui ne sont habitées que par des peuplades sauvages; d'un autre côté, que les côtes du royaume d'Ava ou de l'empire des Birmans (qu'on nous donne pour l'Etat le plus puissant et le plus civilisé de cette presqu'île), sont presqu'inhabitées. Il me semble donc qu'on accorde déjà trop à cette partie de l'Inde, en lui donnant 240 habitans par lieue carrée.

4. Nous voilà près de l'*Empire chinois*; c'est-là que gît le nœud de la question. Les missionnaires ont donné à la Chine propre 200 millions d'habitans; *Busching*, dans son *Magasin*,

149,662,000; *Deguignes*, 100,000,000; d'autres, parmi lesquels *Sonnerat*, veulent réduire cette immense population à 70 ou même à 27 millions. Voici notre raisonnement : la Chine propre renferme de hautes montagnes vers l'est, des marais au milieu ; il y a, au sud, une peuplade qui s'est long-tems maintenue indépendante ; donc la Chine est loin d'être bien peuplée partout. La population est accumulée dans quelques provinces, comme dans la Russie d'Europe. La généralité de la culture du riz ne peut qu'être nuisible à la salubrité de l'air ; autre raison pour douter. On nous parle des villes chinoises qui ont 1, 2, 3 millions d'habitans ; mais ces mêmes villes n'ont que huit à dix lieues de circonférence, et elles sont bâties et habitées à la manière orientale ; c'est-à-dire, elles sont formées de petites cabanes et de larges jardins, comme Moscou, comme Astrakan et tant d'autres villes de Russie ; tous les voyageurs tombent d'accord sur ce point. Il est donc juste de conclure que, puisque la ville de Pékin a deux fois la circonférence de Moscou, elle n'aura aussi que deux fois sa population, c'est-à-dire, tout au plus 700,000 habitans. Canton n'a, d'après les observations de *Sonnerat*, que 75,000 habitans, au-lieu de 500,000 qu'on lui donnait autrefois. Ce point étant presque décidé (du moins pour tous les gens sensés), il est inévitable de réduire, dans la même proportion, la population générale, telle qu'elle se trouve dans les géographies chinoises officielles. Le gouvernement chinois donna à entendre à son excellence l'ambassadeur *Macartney*, qu'il y avait en Chine 333 millions d'habitans : d'où je me permets de conclure que le gouvernement chinois croit réellement avoir 110 millions de sujets; car tous ceux qui ont été à Canton, savent que les Chinois mentent ordinairement dans la proportion de 1 à 3. Peut-être, l'empereur actuel a-t-il abandonné cette politique (qui n'est pas inconnue en Europe) ; peut-être, la notice sur la population, dernièrement extraite de la *Gazette de Pekin*, par tous les journaux anglais, est plus authentique que ne le veulent les défenseurs des merveilles chinoises. Cette notice, publiée comme le résultat d'un recensement officiel, donne à la Chine 55 millions d'habitans. On s'est récrié contre cette notice ; on a prétendu qu'il ne s'agissait que des hommes capables de porter les armes.

C'est une explication bien arbitraire ; il se pourrait fort bien que 55 millions fut toute la population de la Chine. Cependant, pour ne pas heurter de front les préjugés reçus, supposons qu'il s'agit, dans le recensement précité, des *mâles* seulement; les missionnaires et autres voyageurs nous disent que l'on fait le plus souvent les recensemens pour les impositions de cette manière, non-seulement dans la Chine, mais dans tout l'Orient. Cette manière de supposer, nous donnera encore la somme de 110 millions, que nous avons adoptée. Ce total, comparé à l'étendue de la Chine, donne environ 578 habitans par lieue carrée, en général ; cela est beaucoup plus que l'Inde ; c'est même un peu plus que l'Europe n'aurait, supposé que l'on mît la Norvège, la Suède et la Russie hors du calcul.

5. J'ai laissé au Thibet ses 33 millions d'habitans, quoique je sois persuadé que ce nombre soit chimérique et seulement fondé sur la superstition des Orientaux, qui regardent ce pays comme *la Terre-Sainte*, et qui ont un aussi prodigieux respect pour le nombre 3, que certaines bonnes gens en Europe. Le Thibet aurait donc 471 habitans par lieue carrée ; ce qui est évidemment exagéré ; car c'est un pays rempli de rochers et de lacs, très-froid en général, et avec peu d'industrie.

6. La vaste étendue de pays, désignée, sur les cartes géographiques, sous le nom vague et faux de *Tartarie-Chinoise*, ressemble, sur tous les points, à la Sibérie. Il n'y a que la petite Bucharie et quelques contrées sur les bords de l'Amour, où l'on connaisse l'agriculture. Les *Mongols* et leurs cousins germains, les Calmoucks sont des hordes nomades. Leur pays est si froid qu'il y gèle dès le commencement de septembre. Une grande partie de ces pays est occupée par le désert *Shamo*. *La Peyrouse* trouva les côtes de la province de Ningouta presque sans habitans. Nous croyons qu'en donnant à tous ces pays pris ensemble, deux fois la population de la Sibérie, nous avons surpassé de beaucoup le nombre exact.

Quant à la véritable Tartarie, c'est-à-dire, la Grande-Bucharie et les pays adjacens, nous ne pouvons pas les croire très-peuplés, d'après les derniers rapports des voyageurs russes. Les contrées vers la mer Caspienne ne sont

qu'un désert, où errent les Turcomans nomades. Entre l'Aral et le Syr-Daria, on trouve encore un vaste désert.

7. Pour la Sibérie, je n'ai compté que les gouvernemens d'Irkutsk, de Tobolsk, de Perm (pour la partie qui est à l'ouest de l'Ural), d'Orenbourg et d'Astrakan : c'est la Sibérie, dans le sens ordinaire; mais les gouvernemens d'Astrakan et d'Orenbourg devraient être compris dans l'Europe; ceux de Kasan, de Viatka, de Simbirsk, de Penra et de Saratow, le sont déjà sur les mappemondes du célèbre *Danville*; c'est donc bien à tort qu'on les compte quelquefois dans la Russie-Asiatique, à laquelle, *dans cette supposition*, on donne cinq millions d'habitans.

8. Quant aux îles, nous ne croyons pas avoir besoin de justifier en détail notre évaluation. *Huysen*, auteur hollandais, cite un recensement qui donne à l'île de Java 915,588 habitans de toutes les couleurs. *Gentil* estime la population des îles Philippines à 700,000; nous avons préféré l'opinion de *La Peyrouse*. Quant au Japon, on doit convenir qu'une population de 416 habitans par lieue carrée, est déjà assez grande pour un pays qui n'est pas très-fertile, nous ne nous rappelons aucun géographe distingué, qui ait assigné un plus grand nombre d'habitans à ces îles.

On opposera peut-être à ce système sur la population de l'Asie, une raison d'autant plus spécieuse, que l'on peut l'appuyer du grand nom de *Montesquieu*. Le *riz* est, comme on sait, la nourriture principale des peuples de l'Asie : « Dans » les lieux où croît le riz, dit *Montesquieu* (1), il faut de » grands travaux pour ménager les eaux; beaucoup de gens » peuvent donc y être occupés; il y a plus, il y faut moins » de terre pour fournir à la subsistance d'une famille, que » dans les pays qui produisent d'autres grains; enfin la terre » qui est employée ailleurs à la nourriture des animaux, y » sert immédiatement à la subsistance des hommes; le tra- » vail que font ailleurs les bêtes de somme, est fait là par » les hommes; ainsi la culture des terre devient pour les » hommes une immense manufacture ». C'est à ces circonstances, jointes à la chaleur du climat, que *Montesquieu* attribue la grande population de la Chine et des Indes.

(1) *Esprit des Lois*, l. 23, ch. 14.

Nous répondons d'abord, que *Montesquieu* n'a pas voulu *prouver* l'existence de cette population; mais cette existence une fois *supposée* (sur la foi des missionnaires qu'il traite lui-même de suspecte en beaucoup d'autres endroits), il a voulu en *expliquer* la possibilité. Voilà une distinction naturelle. Ensuite il faut observer que le riz ne réussit que dans les terrains humides ou qui peuvent être inondés; il s'ensuit que des terrains très-étendus doivent rester *incultes* dans tout pays où la culture du riz occupe exclusivement les habitans; voilà pourquoi, même dans les contrées les mieux peuplées de la Chine et de l'Inde, on rencontre de tems en tems des déserts; cet aveu est échappé même aux voyageurs les plus portés à faire l'éloge de ces pays. Il est d'ailleurs certain, que la conformation connue du terrain de la Chine *occidentale*, ainsi que son climat plus froid, y rendent plusieurs provinces absolument impropres à la culture du riz. Il paraît même, par cette seule raison, que la grande masse de la population chinoise est concentrée dans les provinces les plus voisines de la mer. Là, sans doute, le pays ressemble à un immense atelier, mais non pas ailleurs. On ne doit point oublier non plus que le riz est d'une réussite très-incertaine et précaire; cette observation n'a pas échappé à *Montesquieu* en d'autres endroits de son ouvrage, l. 8. ch. 21, etc. Il rapporte, d'après les sources connues, qu'une grande sécheresse suffit pour plonger la Chine et l'Inde dans toutes les horreurs de la famine; alors on voit les paysans former par-tout des bandes de brigands, qui cherchent, par le pillage, à se procurer de quoi vivre; voilà ce que le père *du Halde*, le jésuite *Verbiest* et d'autres voyageurs plus modernes avouent unanimement. Mais comment ce fait s'accorde-t-il avec cette étonnante propagation et conservation de l'espèce, que l'on se plaît à supposer?

Il y a encore une circonstance qui mérite d'être discutée. On a prétendu que les rizières d'Asie, semblables à celles d'Egypte, n'exhalent point des miasmes nuisibles à la santé, comme c'est le cas dans le Piémont. On attribue la cause de ce phénomène à l'action du soleil qui, dans ces climats brûlans, dissipe par une évaporation plus rapide, toute l'humidité que laissent après elles les inondations auxquelles le riz doit sa fertilité; on y ajoute, pour ce qui regarde l'Egypte,

les vents du nord, qui emportent les exhalaisons insalubres de ses rizières (1). Mais cette assimilation de l'Egypte et de l'Asie nous porte à croire que le fait même est inexact. Car, pour l'Egypte, plusieurs causes peuvent rendre ses rizières ; d'abord, comme *Galien* a cru (2), l'inondation du Nil, qui arrive justement dans le moment où les marais deviennent le plus pernicieux par la putréfaction de leurs eaux, le Nil leur communique les qualités des eaux courantes ; d'un autre côté, la siccité de l'air en Egypte, occasionnée par le voisinage des déserts sablonneux de l'Afrique et de l'Asie (comme *Volnay* l'a très-bien observé), fait que les miasmes humides s'y perdent promptement. Mais ces circonstances favorables à l'Egypte, ne se retrouvent pas la plupart du tems en Asie. Si le Gange, le Menan, se débordent périodiquement, du moins l'air de ces contrées n'est rien moins que sec ; il l'est encore moins dans la Chine, où l'on n'a point d'inondations périodiques. Ainsi, nous sommes obligés de révoquer en doute la prétendue innocence des rizières d'Asie, et sur-tout de la Chine, jusqu'à ce qu'elle soit ou mieux expliquée ou mieux constatée. Fût-elle même prouvée, le riz n'en sera pas moins un aliment très-mucilagineux, dont l'usage continuel affaiblit l'estomac. L'usage général de cet aliment en Asie ne semble donc pas être un argument pour la grande population de cette partie du monde.

L'Asie n'a point de zône tempérée ; le climat y passe subitement du grand froid à une chaleur excessive, mais l'une et l'autre de ces constitutions sont peu favorables à la propagation et à la conservation de l'espèce. La Chine et la Turquie d'Asie sont les seuls pays considérables en Asie, qui jouissent d'un climat tempéré ; encore n'est-ce qu'en partie. L'un de ces pays est probablement à-peu-près peuplé comme l'Europe tempérée ; si l'autre ne l'est pas, c'est faute d'un meilleur gouvernement.

Le despotisme domine dans toute l'Asie-Méridionale. Le bâton gouverne la Chine, dit le père *du Halde*. Les mission-

(1) *Encyclop. par ordre des mat.*, art. *Afrique*, vol. I., p. 305.

(2) *Galien*, Comment. manuscript. in lib. de humoribus, page 234, cité par M. *Coray*, dans une édition du *Traité d'Hippocrate sur les airs, les eaux et les lieux*, II, 93.

naires ont d'autant moins caché cette vérité, qu'ils trouvaient ce système de l'obéissance passive admirable, et très-conforme à celui de la foi implicite. Il est possible que leur admiration pour la forme des gouvernemens asiatiques, leur ait fait voir plus d'habitans en Asie qu'il n'y en avait réellement. Pour nous autres profanes, nous ne connaissons guères d'exemple qui puisse faire croire que le despotisme soit favorable à l'accroissement de la population.

La polygamie ne l'est pas non plus; elle fait nécessairement naître plus de filles que de garçons, et il est probable qu'elle fait, à la longue, dégénérer l'espèce quant aux mâles. Les Indiens, les Chinois, les Malayes sont, à la vérité, très-portés aux plaisirs de l'amour; l'attrait de la volupté y domine tout autre penchant; les femmes y sont nubiles à dix ans. Mais il s'en faut bien que les peuples les plus voluptueux soient ceux qui se propagent le plus. La force physique est la plupart du tems la fidèle compagne de la modération et de l'activité; elle s'éteint par la mollesse et l'indolence. Les Européens sont fort redoutés dans les harems de l'Orient.

On m'objectera que les Tartares, les Mongols, les Calmoucks ne sont ni adonnés à la mollesse ni épuisés par la volupté. C'est vrai; mais ces peuples sont nomades, les familles et les individus vivent très-isolés les uns des autres; les subsistances y sont rares, faute de culture.

Telles sont les raisons qui nous persuadent qu'on a beaucoup exagéré la population de l'Asie, et que même notre estimation pourrait bien être *au-dessus* de la vérité. Nous croyons qu'il est impossible de rien dire de positif sur cette question. Mais c'est déjà quelque chose de reconnaître l'erreur qu'il y avait dans les anciennes idées.

Que l'on adopte notre sentiment ou que l'on ne l'adopte pas, il est toujours vrai de dire que l'Asie est la plus populeuse des quatre ou cinq parties du monde, c'est-à-dire, qu'elle renferme collectivement le plus grand nombre d'habitans. Mais elle n'est pas, proportionnellement à son étendue, la mieux peuplée; elle le cède à l'Europe, à parler généralement; néanmoins elle renferme quelques pays, ou pour mieux dire, quelques provinces qui égalent ou surpassent les contrées les mieux peuplées de l'Europe. L'étonnante fertilité de certaines contrées et la température chaude de leur climat,

favorable à la propagation ; en d'autres endroits, la vie simple et frugale, le caractère insouciant et gai du peuple, voilà les causes qui, en Asie, réparent les pertes énormes que doivent causer à la population ces guerres éternelles et meurtrières, ces fureurs du despotisme, ces exactions et ces déprédations, auxquelles les peuples de cette belle partie du monde sont sans cesse en proie.

VII. *Coup-d'œil sur l'état moral et politique de l'Asie.*

Nous avons donné un tableau statistique général de l'Europe ; les Etats de l'Asie n'offrent guères de matière pour un semblable aperçu. Leurs forces, leurs revenus, tout leur état politique est trop vague, pour être réduit aux règles exactes de la géographie-statistique. Nous allons nous borner à quelques réflexions générales, propres à faire sentir l'immense distance que les progrès de la civilisation ont mis entre les Asiatiques et les Européens.

L'Asie, cette mère de tant d'illustres nations, de tant de puissans Empires, l'Asie, dont la richesse et la magnificence sont passées en proverbe, ne conserve de son ancienne splendeur que des ruines vénérables et de grands souvenirs; ces souvenirs même n'existent pas pour ses habitans actuels, abrutis par l'ignorance et l'esclavage. Les marchands de Smyrne ne se soucient guères de savoir si ce fut dans leurs murs que naquit *Homère*. On chercherait en vain ces villes, immortalisées par la sagesse de *Thalès*, par le savoir d'*Hippocrate*, par les tendres chants d'*Anacréon* et de *Sapho*. Les ombres de la Barbarie couvrent ces bords charmans de Samos et de Lesbos ; le beau ciel de l'Ionie n'inspire plus ni peintres ni poètes. Le sombre et féroce despotisme des Turcs a banni de ces climats, avec le bonheur, le génie ; le même despotisme étend son influence funeste sur les bords de l'Euphrate et l'Oronte. L'Arabe nomade, sans le savoir, erre avec ses chameaux sur la plaine où s'élevèrent les célèbres murs de Babylone ; il appuye ses cabanes aux colonnes brisées de Palmyre. D'autre-part de farouches pachas font trembler sous leur sceptre de fer, les villes qui ont conservé quelques restes d'industrie et de commerce. Telle est la situation déplorable de la Turquie d'Asie, que les Druzes et les Kurdes, dans leur pauvreté tranquille, dans leur indé-

pendance sauvage, paraissent être les seuls peuples de cette vaste contrée, qui jouissent de quelque bonheur et qui aient une physionomie humaine.

L'empire ottoman ne retire que peu de profit de ces vastes contrees, où les Antiochus, les Mithridate jadis balancèrent la fortune des Romains. Cette partie du monde n'offre plus, aux yeux des politiques prévoyans, qu'un édifice prêt à s'écrouler, une proie qui va être déchirée par des barbares, si les nations civilisées ne s'empressent pas de la partager. Quel dommage, qu'un caprice de la fortune ait arrêté les armes de Bonaparte, au moment ou il allait reporter les arts et les sciences dans leur antique patrie! Mais, grâces à de libres et généreux Anglais, l'affreux pacha de Saint-Jean d'Acre, ce monstre qui s'énorgueillit du surnom de *Boucher*, (1) domine encore ces bords de la Phénicie, d'où la Grèce reçut son premier alphabet et d'où le commerce et l'industrie se sont répandus tout autour de la Méditerrannée.

Pouvons-nous nous défendre de jeter un regard de pitié sur cette mémorable Palestine, ou jadis un disciple des prêtres Egyptiens donna des lois peu humaines, mais énergiques, profondément combinées, dignes du génie de Lycurgue! La republique de *Moïse* et le trône de *Salomon* ont disparu à jamais; les harpes de *David* et d'*Isaïah* sont muettes pour toujours; mais l'histoire et la saine philosophie regardent encore avec intérêt cette nation hébraïque, tour-à-tour trop exaltée et trop déprimée; l'ami des lettres saura apprécier, l'antique sublimité de *Moïse*, l'aimable sagesse de *Salomon* et la sauvage beauté de ces chants prophétiques, où respire dans toute sa force le génie gigantesque de la poésie orientale. Cette contrée est encore remarquable par les expéditions, que l'Europe chrétienne fit pour arracher au joug des Musulmans des lieux consacrés, aux yeux des chrétiens, par tant de souvenirs religieux; par-tout la bannière de la croix fut déployée. Les rois, les chevaliers, les peuples se levèrent en masse.

« Comme un torrent fougueux, qui du haut des montagnes
» Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
» Arbres, rochers, troupeaux dans son cours emportés,

(1) *Dgezzar* veut dire *boucher*.

» Ainsi

» Ainsi de *Godefroy* les légions guerrières
» Forcèrent les barrières
» Que l'Asie opposait à leurs bras indomptés » (1).

La victoire sembla d'abord sourire à cet élan d'enthousiasme, elle couronna ces *armes pieuses* immortalisées par les chants du Tasse; les enfans de Mahomet, frappés de terreur, furent battus, dispersés, écrasés;

« Et des vents du midi la dévorante haleine,
» N'a consumé qu'à peine
» Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon. »

mais bientôt la discorde, la corruption, la guerre civile renversèrent le nouveau royaume de Jérusalem, et le croissant s'élèva triomphant sur les cimes de Sion. Des sabres musulmans entourent le pieux pélerin qui visite les endroits mémorables où le premier fondateur du christianisme prêcha sa morale paisible et simple, tant défigurée depuis par l'intolérance et par le faux savoir des théologiens. Tel est néanmoins l'empire de la vérité; le mahométan même s'arrête avec respect dans ces lieux, et se dit: Ici mourut un ami de l'humanité, un martyr de la vertu!

La race d'Ismaël, plus heureuse que celle d'Israël, après savoir subjugué l'Afrique, l'Asie et une partie de l'Europe, a évité le sort ordinaire des peuples conquérans, et jouit encore de son ancienne indépendance; mais elle n'a plus d'*Avicenne* ni d'*Abul-Pharagh* ni d'*Edrisi;* elle est rétrogradée vers ce bas degré de civilisation d'où l'ardent et vaste génie de Mahomet l'avait tirée, en la réunissant dans un seul Etat; divisée aujourd'hui entre plusieurs souverains, faible, vexée par une foule de petits tyrans, elle n'offre plus aux regards de l'univers ces magnifiques cours de califes, où le génie et le savoir trouvaient de si généreux protecteurs, où les Européens demi-sauvages, allaient chercher les lois du luxe et des beaux arts (2).

---

(1) J. B. Rousseau, l. III, ode 5.

(2) Le cérémonial des cours chrétiennes ne fut d'abord qu'une imitation de celle de Bagdad. L'architecture, dite *gothique*, vient, pour la plus grande partie, des Arabes; c'était parmi eux qu'on cherchait des architectes, dans le moyen âge. Ils furent imités par les architectes grecs du Bas-Empire. L'architecture gothique et celle dite *moresque* ou des *maures* ne sont que deux branches

Ce siècle de la gloire des Arabes, ce siècle dans le sein duquel les lumières de la Grèce commencèrent à renaître, (1). et que l'imagination poétique couronnait de ses fleurs les plus brillantes ; ce siècle d'*Al-Mansor* et d'*Al-Mamoun* a disparu comme un beau songe. Les hordes turques portèrent leur stupide barbarie sur les bords de l'Euphrate avant d'en souiller les rivages de l'Hellespont. Ce n'est que par les Turcs que le mahométisme a pris le sombre caractère d'une religion ennemie des lettres et des sciences. Si l'empire des Arabes eut subsisté, la religion musulmane n'aurait pas empêché la civilisation de renaître en Asie.

Cette observation se confirme par l'exemple de la Perse, qui a conservé si long-tems cette politesse de mœurs, ce goût pour les beaux arts et le luxe, cet amour de la poésie, qu'elle avait reçu des Arabes. Elle n'a perdu ces avantages et sa place parmi les nations civilisées, que par ses déchiremens intérieurs. Partagée en deux Empires ennemis, elle n'est plus d'aucun poids dans la balance politique. La Perse propre n'a que les forces nécessaires pour se défendre contre les Turcs. L'Etat des *Afghans*, qui comprend la Perse-Orientale avec une partie de l'Inde et de la Grande-Bucharie, est encore sans aucune espèce de civilisation, et les voyageurs les plus dignes de foi, pensent que ce peuple sauvage n'est pas fait pour jouer un grand rôle. Cela nous paraît assez douteux; on a très-souvent, sur-tout en Asie, vu des peuples sauvages, enflammés d'un enthousiasme subit et momentané, aller renverser ou fonder des Empires. Mais la position isolée des Afghans est telle, que leur agrandissement possible n'intéresse pas encore immédiatement la politique Européenne.

Il n'est pas ainsi des *Seïks*, encore moins des *Marattes*. Ces

---

du même système; les principes fondamentaux sont les mêmes, un même goût y domine. Quant aux Goths, ils n'ont jamais eu un système d'architecture aussi artificiel et aussi compliqué. Les édifices gothiques dans le nord sont tous d'une date très-moderne, et postérieure à celle des bâtimens gothiques de l'Italie et de l'Espagne.

(1) Les chrétiens allèrent long-tems étudier la médecine et l'astronomie dans les écoles des *Mauro-Arabes*. On ne commença à connaître, dans l'Occident, les ouvrages des Grecs que par les traductions arabes qu'on retraduisait en latin.

deux nations sont dans l'Inde les seules qui jouissent de quelque espèce de liberté, et par une conséquence naturelle les seules qui aient un caractère mâle et entreprenant. Les autres Indiens sont nés pour la servitude; c'est à ces peuples mous et efféminés, qu'on peut avec raison appliquer ce qu'*Hippocrate* dit des Asiatiques en général (1).

« Si les peuples de l'Asie sont sans courage, sans énergie, » par-conséquent moins belliqueux et d'un caractère plus » mou que les Européens, c'est en grande partie à la tempé- » rature toujours égale du climat qu'il faut l'attribuer. On ne » connaît ici guères de différence de chaleur et de froid; les » deux températures se fondent l'une dans l'autre. L'âme » n'éprouve point ces vives secousses, ni le corps ces chan- » gemens subits, qui donnent au caractère une vigueur agreste » et une fougue indocile. Une autre raison de l'inertie des Asia- » tiques, est la nature de leurs lois politiques; ils sont pour » la plupart gouvernés par des rois, et *par-tout ou l'homme* » *n'est ni maître de sa personne ni participant au pouvoir lé-* » *gislatif, mais soumis à des despotes, il a grand soin de ne* » *passer pour courageux, parce qu'il sait que cela l'expose-* » *rait à de plus grands dangers.* Les sujets y sont contraints » d'aller à la guerre, d'en supporter toutes les peines, et de » mourir même pour leurs maîtres, loin de leurs enfans, de » leurs femmes et de leurs amis. Leurs exploits ne servent » qu'à augmenter et propager la puissance de leurs despotes; » les dangers et la mort, voilà les seuls fruits qu'ils recueillent » de leur bravoure. Ajoutez qu'ils sont nécessairement » exposés à voir leurs champs se changer en déserts, tant » par les dévastations de la guerre que par la cessation des » travaux. De sorte, que s'il se trouve parmi eux des esprits » courageux, ils sont détournés de la carrière des armes par » la nature de leurs institutions politiques. Une preuve de ce » que j'avance, c'est que parmi les Asiatiques même, ceux qui » jouissent de quelque liberté politique et qui par conséquent » travaillent pour eux-mêmes, sont les plus belliqueux de » tous ». Voila les *Seïks*, dont l'Etat est une sorte de répu-

(1) *Traité des airs, des eaux et des localités*, art. 85—88. Je me sers du texte grec de l'édition de *Coray*, sans m'astreindre toutefois à sa version, en général très-bonne, mais un peu trop littérale.

blique fedérative, et les *Marattes*, qui ne laissent à leurs princes qu'un pouvoir borné. Le climat, sur-tout du pays des Seïks, est moins chaud que dans le reste de l'Inde. Les Seïks ont moins d'amusemens, moins de luxe que les autres Indiens; leur pays moins fertile, leur impose l'obligation des travaux rudes; leur religion se rapproche du déisme pur. On pourrait les appeler les *protestans* de l'Inde. Les Marattes sont plus féroces envers leurs ennemis; ils conservent leur ancien caractère de brigands et de monticoles; ils tolèrent toutes les religions et n'ont pas grand soin des prêtres ni du culte. Ce sont ces deux nations seules qui pourront un jour rendre à l'Inde son indépendance. C'est sur elles que veille aujourd'hui la politique ambitieuse de l'Angleterre, et quoique les Marattes lui soient alliés par des traités, la compagnie des Indes-Orientales craint toujours de trouver un jour dans leur puissance un obstacle au grand plan qui l'occupe, et qui n'a aucun autre but que l'asservissement complet et perpétuel de la presqu'île en-deçà du Gange et du Bengale. Il est probable que les Anglais, combattant toujours des forces mal-unies, par une force constante et unique, parviendront à soumettre telle partie de l'Inde, qu'ils trouveront convenable; ils laisseront pour la forme subsister quelques faibles princes, qui seront leurs vassaux. Déjà ils donnent, retirent, confisquent et partagent les royaumes, à leur gré; déjà les possessions des autres nations européennes, entourées du vaste territoire des Anglais sont entièrement à leur merci; ils défendent déjà aux individus des autres nations de traverser leurs possessions, sans une permission expresse; s'ils mettent à profit l'acquisition de Ceylan (et croit-on qu'ils le négligeraient?); si, en se fortifiant dans cette île fertile et inaccessible, du moins aux puissances indiennes, ils y créent une Angleterre-Orientale, l'empire des Indes-Orientales leur sera acquis exclusivement et pour long-tems. Mais il est aussi à croire que l'influence du climat leur sera funeste en leur fesant perdre cette énergie qui seule soutient les Empires. On assure que les Anglais qui ont long-tems habité le Bengale, prennent les mœurs efféminées des Indous. Les Persans, établis dans l'Inde, sont à la troisième génération, devenus aussi faibles et paresseux que les indigénes (1).

(1) *Bernier*, sur le Mogol, tome I, page 282.

Dans la presqu'île au-delà du Gange, l'empire des Birmans ou d'Ava offre une pièce de résistance contre les Anglais : aussi recherchent-ils l'alliance de cet Etat, situé dans de hautes montagnes, sous un climat tempéré, et habité par une nation guerrière et frugale. Les autres royaumes de la presqu'île sont plus faibles, mais garantis par des montagnes d'un accès difficile. Ils ont, jusqu'ici, échappé à la domination des Européens ; ils offrent, d'ailleurs, moins d'appât à la cupidité que le reste de l'Inde. Les *Malayes*, qui habitent les extrémités de la presqu'île au-delà du Gange, et qui ont peuplé tout l'Archipel des Indes, sont une race extrêmement féroce, douée d'une vigueur extraordinaire d'âme et de corps. Il est vrai que leur courage ressemble plutôt à une espèce de frénésie ; mais tous les jours leur exemple prouve que les institutions contre-balancent souvent l'influence du climat. Les Malayes sont mahométans comme les Mongols, qui ont conquis l'Indostan : comme les Turcs, ils n'ont pris de cette religion que ce qu'elle a de féroce et de sauvage. Les *Indous*, au contraire, s'ils doivent à la religion bramique cette frugalité, cet amour du travail, cette humanité et cette douceur de mœurs que l'on a tant admirés, ils peuvent aussi regarder ce même système comme une des causes qui ont concouru à les plonger dans leur servitude actuelle, et appeler les conquérans, les brigands et tous les malheurs de l'esclavage sur leur patrie. C'est la religion qui ordonne à l'Indien de souffrir patiemment toutes les injures qu'un tyran lui fait ou à ses frères, et d'adorer même un bourreau couronné, en considérant toujours la puissance comme le signe infaillible du droit, et le diadème, comme un sûr garant de la protection spéciale du ciel. La religion ne présente à ce peuple opprimé de tous côtés :

« Que pénitence à faire, et tourmens mérités... »

elle multiplie les cérémonies, les confessions, les expiations ; elle place le prêtre comme médiateur entre l'homme et Dieu, et, en un mot, n'oublie rien pour enchaîner la raison, la sensibilité et le courage. La vertu qu'elle inspire, est un enthousiasme contemplatif qui méprise les choses terrestres, et rend l'homme étranger à sa patrie et à ses devoirs civiques ; l'héroïsme qu'elle produit, consiste tout entier dans

une patience stupide, dans une humilité servile : c'est un mélange de lâcheté et d'exaltation (1).

Un peuple dont toute la morale n'est basée que sur une religion superstitieuse et contemplative, n'a jamais le génie des grandes choses ; il s'élève tout au plus à quelqu'activité commerciale, à une habitude mécanique dans les arts : il sait travailler et obéir ; tous les gouvernemens lui sont égaux, pourvu qu'il jouisse du repos (2). A ces dispositions serviles, se joint encore chez l'Indien la haine superstitieuse que les différentes castes se portent mutuellement. Le *bramin* est obligé de fuir à la vue d'un *parias* : tel saint *derviche* se croirait déshonoré en mangeant avec son roi. Chaque caste, chaque secte a son *honneur*, c'est-à-dire, ses préjugés auxquels elle tient. Nulle part on ne trouve quelque chose qui ressemble à *l'esprit public*.

Réjouissons-nous de ce que l'Inde, destinée à l'esclavage, et déjà subjuguée par les peuples barbares de la Tartarie, est tombée dans les mains des Anglais plutôt que dans celles des Portugais ou des Hollandais. Les Anglais du moins n'y établiront point de tribunal d'inquisition : ils ne négligeront point de faire des recherches savantes (3) sur les antiquités indiennes, si intéressantes et si importantes pour l'histoire religieuse de tout l'Orient ; car la religion bramique, toute dégradée qu'elle est aujourd'hui, est sans doute aussi ancienne au moins que celle des Egyptiens et des peuples de l'Asie-

---

(1) On peut dire que la religion bramique répond à la fausse idée que *Bayle* et *J. J. Rousseau* se sont faite du christianisme, lorsqu'ils ont prétendu *qu'une société de vrais chrétiens ne pourrait ni se défendre ni même subsister*. (*Voyez* la réponse de Montesquieu, *Esprit des lois*, l. 24, ch. 6 ; et le *Contrat social*, l 4, ch. 8).

(2) « Pour les gens de commerce et de campagne tous les » gouvernemens sont égaux, dès qu'ils sont tranquilles. »
(CICÉRON et MONTESQUIEU).

(3) Il y a une Société savante et littéraire anglaise à Calcutta ; elle a publié 5 volumes remplis de mémoires précieux, et que le savant citoyen *Langlès* s'occupe à traduire en français. Les *Danois* ont imité l'exemple des Anglais ; ils ont établi, à *Tranguebar*, une Société sur le modèle de celle de Calcutta ; elle a publié des mémoires en danois, que nous engageons les savans de Copenhague à faire traduire en français.

Occidentale. La civilisation a dû s'établir très-anciennement dans le nord de l'Inde, puisque ce pays a été habité et peuplé lorsque l'Egypte n'était encore qu'un marais fangeux. Le desséchement général de la terre a dû, quant à l'Asie, laisser d'abord à sec le plateau de la Tartarie, et sur-tout du Thibet: c'est de-là seulement que les premiers habitans de l'Asie-Orientale et Méridionale ont pu venir. La géographie-physique et la tradition de tous les peuples asiatiques-orientaux, élèvent ce fait au-dessus de tous les doutes. Mais il ne s'ensuit point de-là que l'Egypte ait nécessairement reçu ses institutions de l'Orient. Pourquoi la civilisation n'aurait-elle pas pu naître à-la-fois en Afrique et en Asie? Il semble même qu'en considérant ces contradictions dont fourmillent les anciennes traditions mythologiques, ces contrastes d'idées humaines, douces, morales, et d'affreuses et cruelles superstitions que toutes les religions présentent, il semble, dis-je, que la civilisation de l'Occident est coulée de *deux sources différentes*. Il ne faut pas non-plus oublier que toute la civilisation *ancienne* de l'Inde semble avoir été bornée aux pays sur le Gange et le Burempouter, où régnaient les *bracmanes* ou *bramins*. Il paraît qu'une horde tartare s'était déjà très-anciennement établie sur les bords de l'Inde, dans l'*Indo-Scythie;* et, quant au Décan actuel, ou à la presqu'île des Gates, il est sûr, d'après le témoignage de *Diodore* et de *Strabon*(1), que plusieurs peuples y vivaient dans l'état de l'anarchie primitive. Il ne faut pas non-plus oublier que la civilisation *ancienne* de l'Inde a dû être détruite, en grande partie, par les irruptions d'Alexandre et de Séleucus. Lorsque l'Inde secoua le joug des Grecs, et lorsque *Sandrocotus* y fonda son Empire indépendant, il paraît qu'elle a renouvelé et modifié ses anciennes institutions; et ce n'est que de cette *seconde* époque de civilisation qu'il nous reste des monumens certains, peut-être les livres en langue *sanscrit*, et certainement les ouvrages astronomiques. Voici comme je crois pouvoir concilier l'antiquité de la nation *indou*, qui, d'après les anciens et d'après la géographie-physique, me paraît incontestable, avec la date de leurs observations astronomiques,

(1) Il est remarquable que les mêmes contrées montagneuses du midi de l'Inde sont encore habitées par des peuples moins civilisées, moins doux et moins serviles que ceux des bords du Gange.

qui, décidément, est très-moderne, selon l'opinion unanime de MM. *Lalande*, *Laplace*, *W. Jones* et des autres savans membres de la société de Calcutta (1).

---

(1) Nous espérons que l'on ne confondra point avec des hypothèses purement arbitraires ce raisonnement fondé sur des faits historiques et d'anciennes traditions. Les anciens ont toujours regardé les Scythes, c'est-à-dire les Tartares, comme un peuple primordial; mais frappés de l'influence que l'Egypte avait exercée sur l'Occident, ils étaient partagés d'opinion sur l'ancienneté relative des Scythes et des Egyptiens. *Justin*, dans son *Abrégé de l'Histoire universelle de Trogus-Pompeïus*, expose les deux systèmes des anciens. « Si, dit-il, on adopte la théorie d'un *desséchement* successif » du globe, la Scythie, à cause de son élévation, a dû se trouver » à sec de bonne heure; si, au contraire, on préfère l'hypothèse » d'un *refroidissement* successif, il est encore certain qu'il a dû » commencer par les pays qui sont actuellement les plus froids; » ainsi, dans l'un et l'autre cas, les Scythes doivent être plus » anciens que les Egyptiens (lib. II, cap. 1). » Il est très-remarquable que les anciens avaient déjà leur théorie *volcanique* et *neptunique* à-peu-près comme les modernes. On ne voit pas ce que les *volcanistes* comme Buffon, ou les *neptunistes* comme M. Deluc peuvent opposer au dilemme rapporté par Justin. Mais sans adopter, pour le moment, aucune théorie de la terre, et sans aborder ici la question difficile et peut-être insoluble (du moins dans notre opinion), si la terre actuelle a jamais été entièrement couverte par les eaux; nous dirons seulement que le plus ancien fait auquel nous puissions remonter, c'est l'existence de plusieurs grandes îles, ou, si l'on aime mieux dire, petits continens secs, qui sont aujourd'hui les plateaux élevés de nos continens modernes. Ces anciennes îles étaient alors situées dans la région la plus basse de l'atmosphère, car l'atmosphère suit l'Océan. Leur climat était donc tempéré en raison de leurs latitudes; il était même un peu plus doux, en raison de l'influence de l'Océan qui pénétrait plus en avant dans les terres. Chaque île a pu avoir ses hommes et ses animaux. Le Caucase, les Alpes, le mont Atlas, les monts de la Lune, le Thibet, le Quito, qui oserait choisir, entre ces divers plateaux, un seul comme la patrie unique de quatre ou cinq races humaines si absolument différentes? Ne décidons rien, mais cherchons à remonter, par l'histoire, aussi près que possible de l'époque où l'Océan se retira (personne ne sait comment ni pourquoi): si nous trouvons qu'il est impossible de dire laquelle de l'Asie ou de l'Afrique a été la plus anciennement civilisée, concluons-en qu'il est également hasardé de faire venir les Indiens de l'Egypte ou les Egyptiens de l'Inde; qu'il est beaucoup plus sage d'admettre toutes les traditions des peuples anciens, que de n'en admettre qu'une seule, et

On peut considérer les *Chinois* comme une autre branche de la race primitive du Thibet ; ils ne diffèrent des Indiens que par les nuances qu'ont nécessairement dû produire un climat plus tempéré, une législation plus compliquée et une position géographique plus isolée. Les Chinois sont, comme les Indiens, un peuple servile, peu belliqueux, d'un caractère doux, mais faible, cupide, voluptueux ; leur morale consiste dans un cérémonial minutieux : leur religion populaire (celle de *Fo*) est une branche du système des peuples indiens ; on y retrouve les expiations, la métempsycose, la tendresse envers les animaux. Un million de bonzes (1) vit aux dépens de la crédule multitude, qu'ils amusent par de saintes jongleries. Au sein de la grande nation s'est élevée une autre nation peu nombreuse, mais qui s'est mise en possession de toute la puissance de l'opinion, et qui, au moyen de sa très-médiocre science, a facilement subjugué

---

de supposer plusieurs foyers de la population et de la civilisation primitives, que de tout rapporter à un seul. Ainsi je ne chercherai point l'*Atlantide* ni avec le charmant romancier *Bailly*, ni même avec le savant et profond *Rudbeck* ; mais je n'irai pas non plus, avec quelques zélés Juifs, traiter de fable l'incontestable ancienneté des grandes nations de l'Asie-Centrale, Orientale et Méridionale. Cette vérité physique doit être confrontée avec des monumens indiens, chinois, thibetains, et non pas avec les livres de Moïse. Ces livres contiennent des traditions précieuses, mais dont la vérité et l'exactitude sont seulement relatives à l'*Asie-Occidentale*, à la race des nations venues du Caucase et de l'Ararath, aux événemens que les Hébreux ont pu connaître. Expliquez Moïse dans ce sens-là, et vous le trouverez intéressant et instruit, comme Hérodote. Il y a quelques personnes qui nient l'ancienneté des nations asiatiques-orientales, parce que les peuples plus occidentaux, les Egyptiens et les Chaldéens, ont les premiers, *à notre connaissance*, inventé l'astronomie, les mathématiques et quelques autres sciences. Cette conclusion est on ne peut plus mauvaise. D'abord il peut y avoir des peuples très-anciens sans civilisation, témoins les Nègres ; ensuite la marche de l'esprit humain n'est pas partout la même : si l'Egyptien vante ses pyramides, l'Indien et le Chinois peut nommer ses arts, ses manufactures, qui sans doute ne furent pas inventés et perfectionnés dans un seul jour.

(1) L'Espagne a, sur 10 millions d'habitans, 250,000 ecclésiastiques ; dans la même proportion, la Chine aurait 2 à 3 millions de bonzes ; mais les missionnaires ne parlent que d'un million, ce qui semble confirmer notre estimation de la population.

une foule ignorante, absorbée dans ses petites spéculations mercantiles, ou à tirer sa nourriture occupée de la terre et des eaux. Les mandarins de la Chine « ne sont point ce » qu'un vain peuple pense », ni ce que M. *de Voltaire* a prétendu en faire; ce ne sont ni des philosophes, occupés à contempler les beautés de la religion naturelle, ni des sages, qui, après s'être élevés au-dessus des passions humaines, veillent paternellement sur la vertu plus fragile de leurs frères; ce ne sont pas non-plus des patriotes qui gardent avec intégrité et défendent avec énergie le dépôt de la liberté et de la justice publique; ce sont tout simplement les officiers et les satellites d'un despote absolu. La Chine a eu quelques législateurs qui ont donné de bonnes lois de police; mais qui ont laissé subsister, dans toute son étendue, le pouvoir arbitraire. Il n'est point étonnant que l'empereur ne change pas les lois, puisque ces lois lui laissent faire tout ce qu'il veut contre ses grands et ses officiers. Les mandarins ne les changent pas non-plus, parce qu'elles leur donnent une autorité despotique sur le peuple; elles ne les empêchent pas de faire bâtonner tel individu qu'il leur plairait, de lever telle ou telle imposition, et de vendre la justice au plus offrant. Il y a des tribunaux où, pour la forme, on peut porter plainte contre ses supérieurs, avec la pleine certitude d'être puni pour une telle audace. Point de désunion parmi les aristocrates; car, s'ils tiennent leur bâton levé sur la multitude, ils voient d'un autre *le fouet tartare* planer sur leurs propres têtes. Le despotisme militaire comprime celui des grands, et les force à rester unis. Point de résistance du côté du peuple. D'abord il n'a point de courage, mais beaucoup d'adresse; il trouve donc plus sûr, en rampant aux pieds de ses maîtres, de sauver une partie de son cher et précieux argent, que de risquer tout pour s'affranchir. Ensuite, pourquoi se souleverait-il? On le vole; mais on lui permet de voler à son tour, en trompant sur les poids et sur les marchandises. On rend mal la justice; mais ce n'est que pour ceux qui ont la sotte prétention de ne pas la payer. Le riche est content; le pauvre est contenu. Quelquefois les paysans, mourant de faim, se font voleurs de grands-chemins : on les pend, s'ils ne sont pas trop forts; mais s'ils battent la police, ou même l'armée envoyée contre eux, on négocie, on s'arrange, ou bien on les laisse indépen-

dans dans leurs repaires : cela fait souvent un petit revenu pour les gouverneurs. Enfin, toutes les idées d'un Chinois sont, dès l'enfance, guidées vers un seul but, qui est l'obéissance. D'innombrables cérémonies lui rappellent, à chaque instant, la sainteté des rangs dans la société ; chaque pas qu'il fait doit être une révérence ; il n'adresse point la parole à son supérieur, sans se rappeler son propre néant. Lorsque l'empereur se montre en public, il se fait précéder par une troupe de bourreaux, qui exécutent sur-le-champ ceux qui auraient négligé de se prosterner le visage à terre. Parmi les peines ordinaires on nomme la strangulation et la bastonnade à mort ; ce qui nous rappelle la Turquie et la Russie. Ajoutez que l'admirable invention d'un alphabet de 80,000 lettres, ou plutôt signes hiéroglyphiques, met une insurmontable barrière, ferme le chemin des études au plus grand nombre : la moitié de la vie d'un homme suffit à peine pour apprendre à bien lire. Avant d'être instruit, il porte des cheveux gris. La même raison empêche le moindre changement dans l'état des connaissances chinoises. D'ailleurs, si l'on s'apercevoit de quelques lumières dangereures, l'empereur a le droit *de changer la figure des lettres.* Voilà une idée profonde, et digne d'être admirée par les Machiavels de l'Europe. Ces lettres, contre lesquelles on a fait tant d'édits de censure et tant d'*index ;* ces lettres, si dangereuses, sont à la Chine un instrument passif dans les mains du pouvoir, une lanterne magique qu'on tourne comme l'on veut. Ah! si les hommes d'Etat en Europe avaient de même su s'emparer de l'imprimerie, nous aurions eu le bonheur d'avoir des *gouvernemens réguliers* tout comme à la Chine. En exaltant ce pays, les philosophes ne savaient pas ce qu'ils disaient ; mais les jésuites le savaient.

Si cette idée peu favorable de la Chine choque quelqu'un, nous lui dirons que *Montesquieu*, dans son immortel ouvrage de l'*Esprit des loix*, adopte un sentiment à-peu-près semblable. Selon lui, on a essayé, à la Chine, de faire régner ensemble les lois et le despotisme ; mais celui-ci, comme le plus actif, a pris le dessus. On entrevoit cette triste vérité à travers les pompeux éloges des jésuites.

Il paraît même que ces écrits chinois, vantés comme des trésors de sagesse, contiennent, à côté de quelques morales excellentes, les rêves astrologiques et théologiques

les plus absurdes. Cette circonstance seule prouverait simplement que la civilisation des Chinois se serait arrêtée de bonne heure; car la Grèce ne vit-elle pas aussi éclore les systèmes imaginaires de *Platon* avant que *Démocrite* et *Aristote* fissent de l'observation seule la base de leurs raisonnemens? mais lorsqu'on y ajoute que cette même philosophie naissante n'a pas pu être aussi généralement répandue à la Chine qu'en Grèce, à cause de la difficulté de l'alphabet, on semble toucher au doigt la cause qui, à la Chine, a paralysé les efforts de la raison, et qui a condamné cette nation à une enfance éternelle. Des despotes adroits se sont sans doute emparés de ces lumières; ils en ont fait un instrument politique; on a empêché la morale de s'élever au-delà du cercle de la vie domestique et privée; elle n'a servi qu'à maintenir le peuple dans l'habitude d'obéir, à dompter tout élan du génie de l'indépendance, en un mot, à organiser l'esclavage. Tel est le sort des peuples chez qui tout, jusqu'à la pensée, est mis sous la tutelle d'un maître.

Peut-être cette servitude de la pensée est-elle une des causes qui ont déterminé le goût faux et gigantesque qui règne dans toutes les poésies orientales, dès qu'elles sortent de la sphère de l'idylle. La sublime énergie de la tragédie ou la vérité piquante de la comédie sont également suspectes aux gouvernemens absolus; d'ailleurs, parmi les esclaves il n'y a ni originalité de caractères, ni variété de mœurs. Les poètes orientaux n'ayant point de sentimens nobles à peindre, et n'osant dire de grandes vérités, se sont jetés dans les vastes espaces de l'imagination, ou se sont cachés derrière le voile de l'allégorie. Voilà pourquoi ils n'ont réussi que dans l'ode, l'idylle et la fable. On doit même borner cet éloge aux Arabes, Hébreux, Persans et anciens Indiens; il ne paraît pas que les Chinois aient l'imagination poétique.

La force de cet empire despotique n'est nullement comparable à son étendue; la Chine déploie à la vérité un grand appareil militaire; on nous parle de 1,462,590 hommes de troupes; d'autres disent en chiffres ronds, 1,800,000; nous ne contredirons ni l'un ni l'autre. Il est aussi très-positif, selon les Chinois, qui ne mentent jamais, que la flotte impériale de la Chine consiste en 9,999 vaisseaux tout juste. Mais les missionnaires ont déjà cru que 100 Européens chasseraient

10,000 Chinois devant eux. Cependant la Chine, par sa position géographique et par sa vaste étendue, est à l'abri des attaques ennemies; le seul peuple qui pouvait et devait en faire la conquête, c'était les Tartares, avec lesquels à présent elle ne fait qu'un. La Chine n'a aucune force pour arrêter les progrès des Européens dans les autres parties de l'Asie; toute sa politique se borne à défendre aux étrangers l'entrée de ses frontières.

Le *Japon* est habité par un peuple beaucoup plus belliqueux que les Chinois; mais en même tems féroce et orageux comme l'élément qui baigne ses côtes. L'âme de ces insulaires a pris le sombre et sauvage caractère de la nature qui l'environne; familiarisé avec la destruction, le Japonnais méprise la vie, et se joue des tourmens. Les lois y sont sanguinaires, la police sévère et vigilante, la religion superstitieuse. Leur politique, en s'isolant de tout l'univers, indique peut-être moins leur sagesse que le sentiment de leur faiblesse. Au reste, nous ne connaissons guères le Japon depuis l'expulsion des missionnaires.

« En Asie, dit *Montesquieu* (1), les nations sont opposées aux nations du fort au faible; des peuples guerriers, » braves et actifs, touchent immédiatement des peuples efféminés, paresseux, timides; il faut donc que l'un soit conquis, et que l'autre soit conquérant; voilà la raison principale de la liberté de l'Europe et de l'esclavage de l'Asie». Cette remarque est juste et profonde; il faut la combiner avec une autre vérité, prouvée par la géographie-physique, savoir, que l'Asie n'a point de zône tempérée, point de milieu entre les climats très-froids et très-chauds. Les peuples esclaves habitent la zône chaude; les peuples conquérans les régions élevées et froides. Ces peuples sont les Tartares, les Afghans, les Mongols, les Mantcheou et autres, compris vulgairement sous le nom de *Tartares* chez les modernes, et sous celui de *Scythes* chez les anciens. C'est ici une toute autre nature physique et morale; le courage anime leur corps forts et nerveux; le bon sens est attaché à leurs fibres grossières; point de sciences, de beaux-arts, de luxe; mais des vertus sauvages, une morale brute à la vérité, mais profondément

(1) Liv. 17, ch. 3.

gravée dans les cœurs; de l'hospitalité envers l'étranger, de la loyauté envers l'ennemi, une fidélité à toute épreuve envers leur nation et leurs amis; mais à côté de ces bonnes qualités, l'amour de la guerre, du pillage, de la vie nomade et de l'anarchie. Tels étaient les Scythes, tels sont les Tartares. Ils bravèrent la puissance de Darius, ils donnèrent une grande et sublime leçon à Alexandre-le-Grand; ils entendirent le bruit des armes victorieuses de Rome, mais ils n'en sentirent point le poids. Plus de vingt fois ils ont conquis l'Asie et l'Europe-Orientale; ils ont fondé des Etats en Perse, en Inde, en Chine, en Russie. Les empires de Tamerlan et de Gengis-Kan embrassaient la moitié de l'ancien continent. Cette vaste pépinière des nations semble aujourd'hui épuisée; il ne reste que très-peu de Tartares formellement indépendans, mais ils sont les maîtres de la Chine, et plutôt les alliés ou les vassaux, que les sujets de la Russie.

Tels sont les principaux traits de la physionomie politique et morale de l'Asie. Ce tableau d'une vaste partie du monde, où l'on ne trouve nulle part la liberté et la civilisation unies chez la même nation; où, faute d'une philosophie éclairée et indépendante, des religions antiques et peut-être très-sages dans leur origine, sont devenues des superstitions aussi affreuses que ridicules, où les vertus même dégénèrent par-tout en pusillanimité ou en férocité, ce tableau, dis-je, doit nous avertir de veiller sur les précieuses prérogatives de notre Europe. Nos rois ne se croient pas précisément des Dieux; nous osons encore nous dire hommes. C'est que la raison, en Europe, a affaibli les préjugés, enchaîné le pouvoir, ennobli l'obéissance même et épuré les systèmes religieux. Puisse-t-elle toujours nous préserver d'une félicité chinoise!

ARABIE.

PAR P. F. HENRY.

CETTE grande contrée, située entre les 50 d. 40 m. et 76 d. 10 m. de long. est, de l'île de Fer, et les 12 et 30 d. de latid. nord, est bornée au nord, par la Palestine et la Syrie; à l'est, par l'Irak-Arabi et le golfe Persique; au sud, par l'Océan indien; et à l'ouest, par le golfe Arabique, qu'on appelle autrement la mer Rouge. Elle a 434 lieues de longueur, nord et sud, et 400 de largeur, est et ouest. Des mesures prises sur les cartes de *Danville* et de *Mentelle*, donnent les *termes moyens* suivans :

	lieues terrestres.
Pour l'Arabie, d'après la frontière de *Niébuhr* (1)	104,000
——— d'après la frontière ancienne, et qui varie sur les cartes.	de 118 à 126,000

NOM. — Ce pays a toujours conservé son ancien nom. Le mot *arabe* signifie, suivant l'opinion commune, un larron ou un voleur. Selon quelques auteurs, il veut dire occident en hébreu; et l'on a donné ce nom au pays qui le porte, parce que relativement à la Palestine, il est à l'occident du Tigre et de l'Euphrate. Le nom de *Sarrazins* que l'histoire donne aux Arabes du tems des croisades, est le nom particulier d'une tribu, et a, dit-on, la double signification de voleur et d'habitant du désert. (*Voyez* ci-dessous, l'article *origine des Arabes*).

MONTAGNES. — Le *Mont-Sinaï* et le *Mont-Horeb*, dans l'Arabie-Pétrée, sont très-célèbres. Mais la chaîne principale de l'Arabie est celle qui s'étend le long de la mer Rouge

(1) M. *Niébuhr* suppose qu'une ligne droite tirée du golfe Persique jusqu'à l'extrémité du golfe Arabique marquait les bornes de l'Arabie au nord, dans les tems anciens. Mais cela n'est pas prouvé.

jusqu'au détroit de *Bab-el-Mandeb*, et qui ensuite se tourne vers le nord-est, en traversant l'Yémen et l'Oman.

Le *Téhama* est une plaine sablonneuse qui environne toute l'Arabie, et qui se termine par des collines très-escarpées, placées par terrasses l'une sur l'autre, et formées d'un schiste secondaire, mêlé de sable, d'argile fine et de débris de corps marins. Le Tehama s'accroît encore.

Climat. — Le climat diffère en Arabie, suivant la situation des lieux. Dans les montagnes de l'Yémen, il y a la saison des pluies, qui dure à-peu-près depuis la mi-juin, jusqu'à la fin de septembre (1). Les deux premiers mois sont ceux où la pluie est la plus abondante; et elle diminue par degrés le dernier. Pendant cette saison, le ciel est quelquefois, mais rarement, couvert de nuages, vingt-quatre heures de suite. Le reste de l'année se passe, sans que des mois entiers, il soit un seul instant obscurci. On parle encore en Yémen d'une pluie de printems, mais qui est de peu de durée. Plus elle est forte, plus la moisson est riche.

La saison des pluies règne à Mascate et dans les montagnes orientales de l'Arabie, depuis à-peu-près le 21 novembre, jusqu'au 18 février. Dans l'Omân, elle a lieu depuis le 19 février, jusqu'au 20 avril. La saison la plus chaude commence à cette dernière époque, jusqu'au 20 septembre.

La chaleur diffère beaucoup en Arabie, et quelquefois à égale hauteur du pôle. Tandis qu'elle est insupportable, ou peu s'en faut, dans le *Téhama* (où il pleut rarement, et

(1) « Ceux qui traversent les déserts après les pluies de » l'automne, dit un voyageur moderne, M. *de Ferrières-Sauve-* » *bœuf*, n'aperçoivent, en décembre et en janvier, qu'une » vaste prairie parsemée de toutes sortes fleurs; l'air pur et » doux qu'on y respire fait oublier qu'on est dans un pays inha- » bitable; on s'en aperçoit à regret lorsqu'il faut recourir à l'eau » qu'on porte dans ses outres, et aux provisions de bouche dont » on s'est muni; mais toutes ces beautés de la nature subsistent » à peine deux mois; bientôt un air brûlant succède à la tem- » pérature la plus délicieuse; l'horison semble enflammé; le sol » brûle la plante des pieds, et le voyageur peu fait à un tel » climat ne voyant plus que des herbes sèches et une terre in- » culte, ne s'étonne plus qu'on nomme ces vastes solitudes » l'Arabie-Déserte ».

quelquefois

quelquefois point du tout, pendant une année entière), elle est très-modérée dans les montagnes voisines, non-seulement parce que les nuages qui passent au-dessus du golfe d'Arabie et de cette même province, vont se résoudre en pluie sur les montagnes froides et élevées, mais encore parce que tout le terrain est plus haut, et conséquemment jouit d'un air moins épais. On éprouve aussi dans le Téhama un calme continuel qui rend la chaleur plus sensible. On dit qu'il gèle à *Sanâ* pendant les nuits d'hiver, tandis qu'au mois de janvier le thermomètre de *Farhenheit* monte à *Loheia*, jusqu'au 86e. degré, ce qui fait la plus grande chaleur dans les pays septentrionaux de l'Europe. Les habitans de l'Yémen vivent donc, comme s'ils étaient sous des climats différens; et l'on trouve dans cette province, à une faible distance, différentes espèces de fruits et d'animaux, qu'on ne rassemblerait ailleurs qu'en les tirant de pays fort éloignés.

Vents. — Le vent produit aussi des effets divers dans les villes d'Arabie, suivant la nature et la situation des contrées voisines. C'est dans le désert entre Basra, Bagdad, Hâleb et la Mecque, que l'on parle le plus du vent empoisonné, qu'on nomme *sam*, *smoum*, *sameil* ou *sameli*, suivant les différentes prononciations des Arabes. Il n'est à craindre que dans le tems des plus grandes chaleurs de l'été. Comme les Arabes du désert respirent ordinairement un air pur, quelques-uns d'entre eux ont, dit-on, l'odorat assez fin, pour reconnaître le *smoum* à l'odeur du soufre. On assure qu'un autre indice de ce vent est que l'air du point d'où il vient paraît rougeâtre. Quand les Arabes en sentent l'approche, ils se couchent à terre. Ils disent que la nature enseigne aux animaux à tenir la tête baissée dans cette circonstance. Un chirurgien français qui fesait route avec une caravane, voulant approfondir ce phénomène, négligea de prendre la même précaution que les Arabes, et périt. Quelquefois les personnes qui en sont atteintes, ne meurent pas à l'instant, mais vivent encore quelques heures. Les Arabes portent ordinairement en voyage de l'ail et des raisins secs, dont ils se servent avec succès, pour rappeler à la vie des personnes presque étouffées.

Voici la manière dont M. *de Volney* (1) décrit les effets

(1) Dans son *Voyage en Egypte et en Syrie.*

de ce vent funeste, qui se fait sentir aussi non-seulement en Egypte, mais en quelques endroits des Indes, de la Perse, et même de l'Espagne. «On ne peut, dit ce célèbre voyageur, comparer l'impression qu'on en reçoit qu'à celle de la bouche d'un four bannal, au moment qu'on en tire le pain. Quand ce vent commence à souffler, l'air prend un aspect inquiétant; le ciel, toujours si pur en ces climats, devient trouble; le soleil perd son éclat, et n'offre plus qu'un disque d'un violet terne; l'air n'est pas nébuleux, mais gris et poudreux; et, réellement, il est plein d'une poussière très-déliée qui ne se dépose pas et qui pénètre par-tout. Ce vent, toujours léger et rapide, n'est pas d'abord très-chaud; mais à mesure qu'il prend de la durée, il croît en intensité. Les corps animés le reconnaissent promptement aux changemens qu'ils éprouvent; la respiration devient courte et laborieuse; la peau est sèche, et l'on est dévoré d'une chaleur interne : on a beau se gorger d'eau, rien ne rétablit la transpiration; on cherche en vain la fraîcheur; les corps qui avaient coutume de la donner, trompent la main qui les touche; le marbre, le fer, l'eau, quoique le soleil soit voilé, sont chauds. Alors on déserte les rues, et le silence règne comme pendant la nuit. Les habitans des villes et des villages s'enferment dans leurs maisons, et ceux du désert, dans leurs tentes, ou dans des puits creusés en terre, où ils attendent la fin de ce genre de tempête. Communément, elle dure trois jours. Si elle passe, elle devient insupportable. Malheur aux voyageurs qu'un tel vent surprend en route, loin de tout asile; ils en subissent tout l'effet, qui est quelquefois porté jusqu'à la mort. Le danger est sur-tout au moment des rafales; alors la vîtesse accroît la chaleur au point de tuer subitement. Cette mort est une vraie suffocation; le poumon, respirant à vide, entre en convulsion; la circulation redouble dans les vaisseaux; tout le sang chassé par le cœur afflue à la tête et à la poitrine; et de-là cette hémorragie par le nez et la bouche, qui arrive après la mort. Ce vent attaque sur-tout les gens replets, et ceux en qui la fatigue a brisé le ressort des muscles et des vaisseaux. Le cadavre reste long-tems chaud; il enfle, devient bleu, et se déchire aisement; accidens, qui tous dénotent la fermentation putride qui s'établit dans les corps des animaux, lorsque les humeurs y deviennent stagnantes. On

se dérobe à ces accidens, en se bouchant le nez et la bouche avec des mouchoirs. Un moyen efficace est celui des chameaux qui enfoncent le nez dans le sable, et y attendent que la rafale s'appaise. »

La siccité de ce vent est telle, que l'eau dont on arrose un appartement, s'évapore en peu de minutes. Par cette extrême aridité, il flétrit et dépouille les plantes; et en pompant trop subitement l'émanation des corps animés, il crispe la peau, ferme les pores et cause cette chaleur fébrile qui accompagne toute transpiration supprimée.

Comme pendant le solstice d'été, le soleil est presque perpendiculairement au-dessus de l'Arabie, la chaleur, en général, y est si forte dans les mois de juillet et d'août, que sans un cas de nécessité pressante, personne ne se met en route depuis onze heures du matin jusqu'à trois de l'après-midi. Les Arabes emploient ordinairement cet intervalle à dormir dans un souterrain. Des hommes et des animaux succombent quelquefois à la chaleur, dans les rues et les chemins.

Productions de l'Arabie.

Minéraux. — Il se peut que les Grecs aient anciennement trouvé beaucoup d'or en Arabie; mais actuellement il n'y en a plus que celui qu'on y apporte des pays étrangers. Quand il tombe par hasard, entre les mains des Arabes savans, un livre qui traite du secret de faire de l'or, il leur prend quelquefois envie de produire ce métal, dont ils ont aussi une grande disette que la plupart de ceux d'Europe. Les anciens auteurs grecs disent que l'Arabie-Heureuse manque de fer. Cependant on en exploite plusieurs mines dans le district de Souadi; et comme on croit avoir des pierres d'aimant dans le département de Kousma, on a lieu de soupçonner qu'il y a là et ailleurs, dans l'Yémen, une grande abondance de fer. Il y a tant de mines de plomb dans le pays d'Omân, et elles y sont si riches, qu'on en exporte beaucoup de Mascate.

Pierres précieuses. — L'Arabie n'est pas non plus tout-à-fait dépourvue de pierres précieuses. On trouve des onyx dans la province d'Yémen, ainsi qu'une espèce de cornaline appelée *akjk jemani*, et quelquefois simplement de l'un de ces noms. Celle-ci est d'un rouge foncé, ou plutôt d'un brun

clair ; et on la tire principalement du mont Hirran, près de la ville de Damar. Les Arabes la font enchasser et la portent au doigt ou au bras au-dessus du coude, ou à la ceinture au-devant du corps, et l'on croit qu'elle arrête le sang quand on la met d'abord sur une plaie.

Encens. — Anciennement l'Arabie n'était pas moins célèbre par l'encens que par l'or ; mais tout l'encens que les pays septentrionaux tiraient de l'Arabie-Heureuse, n'était pas de cette province. Actuellement on ne cultive que sur la côte sud-est d'Arabie, dans les environs de *Reschin*, *Dasar*, *Merbat*, *Hasek*, et sur-tout dans la province de *Schahhr*, l'espèce seule d'encens nommée *libân* ou *olibân* par les Arabes, et *incense* ou *frinkencense* par les Anglais ; et cette espèce est très-mauvaise. Les Arabes font beaucoup de sortes d'encens de l'*Habbesch* (de l'Abyssinie), de *Siam*, de *Sumatra*, de *Java*, etc., etc. ; et parmi celles-ci, il y en a une qu'ils appellent *Cachôr-Java*, que les Anglais nomment *benzoin*, et qui est très-semblable à l'olibân. On en exporte de grandes quantités en Turquie, par les golfes d'Arabie et de Perse ; et la moindre des trois espèces de benzoin que vendent les marchands, est réputée meilleure que l'olibân d'Arabie. Il paraît que les Arabes eux-mêmes ne font pas grand cas de leur encens, puisque les personnes distinguées de l'Yémen se servent ordinairement d'encens des Indes, et emploient en quantité le mastic de l'île de Scio.

Le *cafier* est l'arbre le plus remarquable que produise l'Arabie. On le cultive particulièrement à l'ouest des grandes montagnes qui traversent l'Yémen. On trouve beaucoup de café dans les provinces d'*Haschid ou Bekil*, de *Kataba* et de *Jafa* ; mais il paraît que le climat des départemens d'*Oudden*, de *Kousma* et de *Dsjebi* lui est plus favorable ; on en tire le meilleur et en abondance. On dit que les Arabes ont défendu, sous des peines très-sévères, d'exporter cet arbre, et que les Hollandais, les Français et les Anglais ont cependant trouvé moyen de le faire passer dans leurs colonies ; mais le café de l'Yémen conserve toujours sa supériorité, vraisemblablement parce que les Européens ne cultivent pas le leur sous le même degré ni sur des montagnes où il règne une température d'air aussi réglée que dans l'Yémen. Tous les jardins ou les champs où l'on cultive

le café, étant situés sur le penchant des montagnes, sont disposés par degrés. Quelques-uns ne sont arrosés que par la pluie ; d'autres, dans la partie la plus haute, ont de grands réservoirs (*birkets*) où l'on conduit de l'eau vive, que l'on distribue ensuite sur toutes les couches, où les arbres sont ordinairement si serrés qu'à peine le soleil peut percer à travers. On dit que ceux qu'on arrose artificiellement, portent du fruit deux fois par an, mais que les fèves ou semences ne mûrissent qu'une seule, et que celles qui ne parviennent pas à une maturité complète, sont moins bonnes que celles de la première récolte, qui est aussi la plus considérable. Les Arabes prétendent qu'ils ont tiré de l'Habbesch (l'Abyssinie), l'arbre du café.

L'arbre du *baume de la Mecque*, que les Arabes nomment *abou scham*, c'est-à-dire, arbre odoriférant, croît en diverses contrées de l'Yémen. On le recueille aussi en abondance dans les environs de Médine, d'où les marchands de Mocka même, le font venir sans qu'il soit falsifié. Celui qu'on trouve à Dsjedda l'est souvent.

Vignes. — Quoique les Mahométans ne boivent point de vin, ils cultivent la vigne avec beaucoup de soin. On trouve abondamment, dans l'Yémen et en Perse, une sorte de raisins, qui, pour pepins, n'ont qu'une semence fort tendre que l'on ne sent point quand on les mange, mais qui paraît lorsqu'on les partage avec un couteau. Ces raisins sont petits, très-doux ; et on en exporte de secs, en fort grande quantité, de l'Yémen, sous le nom de *zebid*. Dans les lieux où il en croît beaucoup, on en fait du *doubs* ou du syrop.

Fruits. — Il y a aussi beaucoup d'arbres fruitiers en Arabie. On y trouve des noix de coco, des pommes, des grenades, des abricots, des pêches, des amandes, des noisettes, des poires, des *mousa* ou figues d'Adam, le fruit des Indes, appelé *mang*, de la myrrhe, de l'aloès, mais inférieur à celui de l'Abyssinie, des tamarins, et principalement des dattes qui sont parfaites, etc., etc.

Grains. — Il y a dans l'Yémen et en d'autres provinces fertiles de l'Arabie, de beau froment, du maïs ou blé de Turquie, du *dourra* (*holcus*) ou petit millet, de l'orge, des fèves, des lentilles, de la navette, des cannes de sucre, du tabac, du coton, de l'*ouars*, herbe qui teint en jaune, du

foua (la garance), herbe dont la racine teint en rouge, de l'indigo, du sel, etc.

Les instrumens du labourage sont très-mauvais en Arabie; cependant on cultive assez bien la campagne dans l'Yémen, et le travail y est très-pénible, parce qu'il faut y arroser avec exactitude. En quelques endroits, on est obligé de faire des chaussées autour des champs, pour que l'eau que l'on y conduit y demeure et les fertilise. On voit, par-ci par-là, dans les montagnes, de magnifiques réservoirs murés, assez considérables pour y tenir une quantité d'eau qui sert à arroser les terres basses.

Animaux de l'Arabie.

Chevaux. — On sait que les chevaux arabes sont les plus beaux que l'on connaisse. Ils sont d'une taille médiocre, fort dégagés, et plutôt maigres que gras. Il n'y a point de précaution qu'on ne prenne en Arabie, pour en conserver la race également belle. Les Bédouins qui se soucient peu de la généalogie de leur famille, sont très-curieux de celle de leurs chevaux. Ils les distinguent en trois races, 1°. les *nobles*, 2°. les *mésalliés*, 3°. les *roturiers* (1). La première est pure et ancienne des deux côtés; la seconde est simplement ancienne, mais elle offre de tems en tems des alliances à des jumens communes; et la troisième est celle des chevaux ordinaires. Les Arabes ne font jamais couvrir les jumens de la première classe, que par des étalons qui en soient aussi; ce qui se fait devant des témoins qui en donnent une attestation signée et revêtue d'un sceau, en présence du secrétaire de l'émir ou du cheik. Dans cette attestation, on cite le nom du cheval et de la jument, et l'on y expose et vérifie toute leur génération. Lorsque la cavale a pouliné, on appelle encore des témoins, et l'on rédige une autre attestation, dans laquelle on fait la description du pou-

(1) *Niebuhr* ne compte que deux races, les *kadischi*, ou chevaux de races inconnues, qui ne sont pas plus estimés en Arabie que les chevaux ordinaires en Europe et qui servent à porter les fardeaux, et les *kochlani* ou les *kohelje*, qui sont ceux dont on a écrit la généalogie depuis 2,000 ans, et que l'on prétend venir du haras de Salomon. Cette dernière race se divise encore en un grand nombre de familles.

lain qui vient de naître, et on marque le jour de sa naissance. Ces écrits règlent le prix des chevaux ; et on les remet à ceux qui les achètent. Les moindres jumens de la première classe, sont de cinq cents écus, et il y en a beaucoup qui se vendent depuis mille jusqu'à deux mille écus, et même mille louis ; mais le plus beau cheval arabe ne passe guère deux ou trois cents louis.

Les Arabes ne montent ordinairement point de chevaux entiers, mais des *hussans*, c'est-à-dire, qui n'ont pas sauté, les *haschari* ou les étalons, étant plus difficiles à gouverner. Ceux du désert se servent ordinairement de *farrazi* ou de cavales, et vendent les chevaux entiers dans les villes.

Les Arabes sont les compagnons de leurs chevaux, et passent la nuit sous la même tente qu'eux : aussi rarement ces animaux ont-ils des défauts et encore moins des vices. Un enfant les monte, et ils s'arrêtent pour recevoir, sur leur dos, celui que l'inexpérience a désarçonné. Les chevaux arabes sont d'un grand avantage dans les pays chauds ; mais leur race dépérit dans les climats moins brûlans ; et ce même cheval qui fait trente lieues dans les plaines de l'Arabie, sans débrider, qui reste deux jours sans boire, et ne se nourrit que de mauvaises herbes, n'est presque d'aucun service dans un pays de montagnes et sous un ciel plus tempéré.

On ne se sert ni de chariots ni de charrettes en Arabie.

Chameaux. — Les animaux les plus utiles en Arabie sont les chameaux. La providence semble les avoir créés spécialement pour voyager dans les arides déserts de cette vaste contrée ; car ils sont conformés de manière à pomper, du creux de leur estomac, ce qu'ils ont bu ; et, de la sorte, ils peuvent faire une marche de sept ou huit jours sans rencontrer de l'eau. Ordinairement ils portent 800 pesant, et on ne les décharge pas dans le cours du voyage, parce qu'ils s'accroupissent naturellement pour reposer, et qu'ils se relèvent avec leur charge. Les *dromadaires*, que l'on trouve aussi en Arabie, sont des chameaux de petite espèce, qu'on ne peut reconnaître que parce qu'ils paraissent plus légers et plus propres à la course. Ceux qui ont deux bosses sur le dos sont si rares, qu'on ne doit point les considérer comme une espèce particulière, mais comme une singularité de la nature. Les Arabes ont observé que

par-tout où ils trouvent des arbres, il y a de l'eau à peu de distance, et que lorsqu'ils approchent de quelqu'étang, leurs chameaux y courent au grand trot.

Les Arabes appellent pompeusement le chameau, le vaisseau du désert.

Autres animaux. — Il y a aussi en Arabie, des mulets, des ânes de deux espèces ; les uns petits, paresseux et peu estimés, et les autres, grands et courageux, plus commodes que les chevaux pour voyager, et qui sont fort chers ; des vaches, des brebis, des chèvres, et d'autres animaux domestiques, en grand nombre, aussi bien que des lions, des hyènes, des gazelles, des renards, des singes, etc.

Il y a une grande abondance de volaille dans les parties fertiles de la même contrée. Les pintades sont si nombreuses dans les montagnes, près du *Téhama*, que les enfans les abattent à coups de pierres. Les bois sont remplis de tourterelles. On voit aussi des autruches dans les déserts de l'Arabie.

Poissons. — On trouve une grande quantité de poisson de toute espèce, dans le golfe Arabique. On pêche des moules à perles, à Loheia ; mais nulle part elles ne sont plus abondantes dans cette mer que près de Dahlaik, île située près de la côte d'Afrique. Il se trouve aussi dans le golfe d'Arabie des tortues et d'autres animaux marins.

Sauterelles. — On voit quelquefois de grandes nuées de sauterelles en Arabie, et même les Arabes mangent de ces animaux avec plaisir, après les avoir fait griller ou bouillir.

HABITANS.

Origine. — Les Arabes ont une double origine. Les premiers qui sont Arabes purs et sans mélange, descendent, dit-on, de Cathan ou Joctan, fils de Heber et père de Phaleg, lequel, après la division des langues, vint habiter la presqu'île d'Arabie, qui peut avoir tiré son nom, d'Iarab fils de Joctan, ou d'une grande campagne qui est dans le Téhama et qui porte le nom d'Arabat. La seconde origine des Arabes remonte à Ismaël, fils d'Abraham, qui vint s'établir parmi les Arabes purs et anciens, et fut le père de ceux qu'on appele *Motaarabes* et *Mostarabes*, mots qui signifie Arabes mêlés. Cependant, il ne faut pas confondre ceux-ci,

avec les *Mostaarabes* modernes, qui sont proprement des Arabes mêlés avec d'autres nations.

Les premiers Arabes purs étaient, aussi bien que la postérité d'Ismaël, divisés par tribus, dont quelques unes sont perdues, soit que le grand déluge appelé *Irem*, les ait fait périr, soit aussi que les guerres intestines qui étaient fréquentes parmi elles, les aient exterminées.

Quand à ce qui concerne les *Ismaëlites*, toutes les tribus des Arabes mêlés en Arabie en descendent, mais quoique les Arabes recherchent et conservent avec soin leur généalogie, ils ne peuvent pas pourtant la faire remonter jusqu'à Ismaël, et ils sont obligés de s'arrêter à Adnair, un de ses descendans; et la généalogie même de Mahomet ne va pas plus loin.

Il y a une autre division générale des Arabes qui est plus connue, c'est-à-dire, qu'on les distingue en Arabes qui habitent les villes, et en Arabes qui demeurent continuellement au désert, sous des tentes. Ces derniers sont nommés *Bédouins* et *Arabi*.

Constitution physique et morale des Arabes.

Les Arabes sont de moyenne taille, maigres et comme desséchés par la chaleur. Ils ont le teint bazané, les yeux et les cheveux noirs, sont légers à la course et excellens cavaliers. Ils passent généralement pour braves, pour habiles à manier l'arc et la lance, et pour très-bons tireurs depuis qu'ils sont familiarisés avec les armes à feu. Ils sont graves, mais moins sérieux que les Turcs. Ils aiment la compagnie et se rendent assidûment dans les cafés. Les négocians Européens les traitent d'hypocrites, de trompeurs et de voleurs. Tout ce qu'on doit en inférer, c'est qu'en Arabie, comme ailleurs, il y a de mal-honnêtes gens, mais il faut convenir aussi qu'il y en a beaucoup d'une probité reconnue. Les Arabes, sans être querelleurs, poursuivent l'outrage. Néanmoins, on peut les appaiser facilement, en leur disant deux ou trois fois : Pensez à Dieu et à son prophète. Il y a des parties de l'Arabie où le meurtre est puni de mort. Dans le *Téhama*, les parens de celui qui a été tué, ont le choix, ou de se réconcilier avec ceux du meurtrier, devant le magistrat, ou d'obtenir qu'on le leur livre, afin qu'ils se fassent justice à eux-mêmes. Enfin, il leur est aussi permis de

poursuivre leur vengeance par un combat avec le meurtrier ou quelqu'un de ses proches. Delà, des guerres de familles, qui, de meurtre en meurtre, durent quelquefois cinquante ans.

Noblesse. — Les Arabes font cas de la noblesse. Parmi leurs plus grandes maisons, celles qui descendent de Mahomet, tiennent le premier rang. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque non-seulement il sortait lui-même d'une famille des plus célèbres, mais qu'il devint un prince puissant, et que la plupart des Orientaux le révèrent comme un prophète. Les sectateurs de sa religion donnèrent différens titres à ses descendans, pour les distinguer du reste de la noblesse. En Arabie, on les appelle *shérifs* et *sejid*. Dans les pays mahométans, situés au nord, on les traite aussi de *shérifs* et d'*émirs*. Dans les colonies arabes sur la côte orientale d'Afrique, dans les Indes, en Perse, à Basra, à Bagdad, on les nomme simplement *sejid*. Dans les villes turques et en Egypte, les chérifs ou les émirs, portent toujours un turban vert. Les vaisseaux du golfe Persique, qui appartiennent à un sejid, arborent un pavillon de même couleur. En d'autres pays, cependant, on ne reconnaît pas toujours à la couleur verte, les descendans de Mahomet. Les Maronites du Mont-Liban, portent souvent le turban vert.

Les *shérifs*, dans l'Hedsjas, passent pour être les plus nobles de la famille de Mahomet, parce qu'ils ne se sont pas autant mésalliés que ceux des pays éloignés. Ils sont respectés au dernier point, par les Arabes de cette contrée.

Vetemens. — Les Arabes, comme les Turcs et les Indiens, portent des habits longs (1). Dans l'Yémen, les gens du

(1) Voici de quelle manière M. *Ferrières-Sauvebœuf* décrit l'habit des Arabes : « Tous les Arabes, dit-il, portent le manteau, qu'ils appellent *habba* : c'est un grand carré double, » fendu au milieu, ayant une échancrure pour le col, avec deux » ouvertures aux deux côtés pour y passer les bras. Il y en a de » tout noirs, de rayés rouges et blancs, et d'autres à grandes » bandes noires et blanches, qui ne ressemblent pas mal à un » drap mortuaire; leur tissu pareil à la tapisserie de haute-lisse, » fait de poil de chevreau bien tordu avec celui du chameau, est » un grand préservatif contre la pluie; l'épreuve même qu'on » en fait avant de les acheter, c'est d'y verser un sceau d'eau, » dont quelquefois il ne s'échappe pas une seule goutte, durant » près d'un quart d'heure ». (*Mémoires hist., polit. et géogr. des voyages du comte de* Ferrières-Sauvebœuf).

moyen-état ont un large haut-de-chausses ; et dans le Téhama, ils portent par-dessus une chemise blanche fort ample, avec des manches fort longues et fort larges. Autour du corps ils ont un ceinturon de cuir brodé, ou garni en argent, sur le devant duquel ils passent le *jambea* (le poignard), dont la pointe est tournée du côté droit. Leur habit de dessus ne descend que de deux fois la largeur de la main, au-dessous du genou. Il a une doublure, mais point de manches. On jette sur une des épaules un grand linge fin, originairement destiné à garantir du soleil et de la pluie, mais qui maintenant ne sert que de parure. La coëffure des Arabes (de l'Yémen,) est incommode et dispendieuse. Ils ont jusqu'à dix ou quinze bonnets, les uns sur les autres. Les uns sont de toile, d'autres de drap fort, ou de toile de coton piquée. Celui qui recouvre les autres, est souvent brodé en or, et porte toujours quelque sentence du coran (1). Les Arabes enveloppent cette multitude de bonnets d'une grande pièce de mousseline, qui, aux deux bouts, a des franges de soie et même d'or ; et ils la laissent pendre sur le dos. Ceux du moyen et du bas état n'ont pour souliers que des semelles attachées par une ou deux courroies au-dessus du pied, et par une autre au talon.

Les Arabes distingués de l'Yémen ont de plus que les précédens une veste à manches étroites, un habit à manches fort amples, et des pantoufles jaunes à la turque, ou des souliers de cuir de même couleur.

Les Arabes du commun ne portent que deux bonnets qu'ils entourent aussi d'une pièce de mousseline négligemment retroussée. Quelques-uns ont des calecons et une chemise, mais la plupart n'ont autour des reins qu'un linge qui pend jusqu'aux genoux, et qu'attache une large ceinture dans laquelle est passée la jambe, toujours sur le devant. Ils jettent aussi un grand morceau de toile sur une des épaules. Du reste ils vont nus, et rarement ils portent des souliers ; c'est pourquoi la plante des pieds leur devient très-épaisse et très-dure. Dans les montagnes où il fait plus froid, le peuple se couvre de peaux de mouton. On ne soupçonnerait pas que ce peu de

(1) Et principalement celle-ci : *La-Allah illa-Allah Mahammed Rassoul Allah.* Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.

vêtemens compose encore tout le lit d'un Arabe. En déployant sa vaste ceinture, il a un matelas. Son manteau lui sert à se couvrir le corps et la tête. Ainsi couché, il dort nu et content.

Dans le royaume de l'Iman, les hommes de toutes conditions se font raser la tête. Dans quelques autres contrées de de l'Yémen, tous les Arabes, jusqu'aux cheiks mêmes, laissent croître leurs cheveux et ne portent point de turban. En place de cette coëffure, ils ont un mouchoir pour retenir leur chevelure, que quelques-uns cependant laissent flotter sur les épaules. Les Bédouins, sur les frontières de l'Hedsjas et de l'Yémen, portent un bonnet de feuilles de dattiers, artistement entrelacées.

Non seulement les Orientaux ont différentes manières de s'habiller, mais encore de se laisser croître la barbe. Les Arabes tiennent leur moustache très-courte, quelques-uns la coupent tout-à-fait, mais ils ne se rasent jamais. Il paraît qu'il n'y a chez eux aucun homme jeune, né d'ancêtres arabes, qui n'ait la barbe noire.

Les juifs en Arabie, en Turquie et en Perse, conservent leur barbe dès leur jeunesse, et elle diffère toujours de celle des chrétiens et des mahométans, en ce qu'ils ne la coupent point à côté des oreilles, au lieu que les derniers la rétrécissent en haut. Les juifs de l'Yémen ressemblent presque à ceux de Pologne, à cela près qu'ils paraissent plus propres et moins pauvres. Dans cette province, ils n'osent pas porter le turban et se contentent d'un petit bonnet. On ne leur permet que la couleur bleue, dans tout leur habillement. Les Banians ont l'habit blanc et le turban rouge. Ni les uns ni les autres ne peuvent avoir des armes dans l'Yémen, ni par conséquent le grand couteau des Arabes.

Les Européens qui arrivent en Arabie peuvent s'habiller comme ils veulent, et même être armés; mais ils font mieux de prendre l'habit du pays.

Tout le vêtement d'une femme du commun, dans cette contrée, consiste en un caleçon et en une chemise fort large, l'un et l'autre de toile bleue, et ornés de quelque broderie en couleur. Les femmes du Téhama, portent, au lieu de caleçon, un linge assez large autour des reins. Celles de l'Hedsjas, ainsi que celles d'Egypte, se couvrent le visage d'un linge étroit qui leur laisse les yeux libres. Dans quelques parties de

l'Yémen, elles ont sur la tête un grand voile, qu'elles baissent lorsqu'elles sortent, et qu'elles tiennent de façon, qu'à peine on leur voit un œil. A Sanà, à Taœs et à Mocka, elles ont le visage couvert d'une gaze, que quelques femmes de la première de ces villes, font souvent broder en or. Elles portent beaucoup d'anneaux aux doigts, aux bras, et quelquefois même aux oreilles et au nez, ainsi que des rangs de perles fines, ou fausses, autour du cou. Elles teignent leurs ongles en rouge, leurs mains et leurs pieds en un jaune brun; et elles se peignent jusqu'aux bords des paupières en noir, avec de la mine de plomb préparée. Non-seulement elles élargissent leurs sourcils; mais elles impriment encore d'autres ornemens de même couleur, sur leur visage et leurs mains. A cet effet, elles se piquent la peau et y appliquent une poudre qni ne s'efface jamais. Tout cela passe pour des agrémens. Il y a des hommes qui suivent une partie de ces modes. Ceux qui vont presque nus, se teignent tout le corps en jaune brun.

Les femmes arabes des contrées basses et exposées aux chaleurs, ont naturellement la peau d'un jaune foncé; mais dans les montagnes, on trouve de jolis visages, même parmi les paysannes. Quant aux femmes d'un rang élevé, un étranger ne peut les voir que dans la rue, et elles y sont enveloppées de la tête aux pieds.

Propreté. — Les mahométans observent à l'égard de leur personne une bien plus grande propreté que les chrétiens. Non-seulement ils se lavent et se baignent fort souvent; mais ils se coupent les poils des oreilles et du nez avec des ciseaux, et s'épilent avec une pâte toutes les parties que couvrent les vêtemens. Ils marquent du mépris pour tous ceux qui exercent une profession mal-propre, tels que les valets de bains, ceux qui appliquent les ventouses, les bouchers, les barbiers, etc. Ce sont ces derniers qui circoncisent les enfans.

La loi de Mahomet commande plusieurs ablutions par jour; et lorsque les Arabes qui traversent le désert, sont privés d'eau pour la faire, ils la remplacent par du sable.

Maisons et ameublemens. — Les maisons des Arabes de marque ne sont ni magnifiques au-dehors, ni embellies dans les appartemens des hommes, lesquels n'ont de luxe que dans les armes, les harnois, les chevaux et les domestiques.

De quelque condition qu'ils soient, ils couvrent leur plancher, ne fut-ce que d'une natte de paille, sur laquelle on ne marche qu'après avoir ôté ses souliers ou ses bottes. On dit que les appartemens des femmes sont ornés de tapis, de sophas et de meubles très-riches. Ils sont placés dans la partie extérieure du bâtiment.

Les négocians, les gens de métier, les écrivains ont dans les grandes rues leurs boutiques, où on les trouve tout le jour. Quand un Arabe conduit quelqu'un dans sa maison, il avertit toutes les femmes par le mot *tarik*, de se retirer dans leur chambre. Un homme ne salue jamais celles-ci en public, et commettrait une indécence s'il les regardait fixement.

Les Arabes du commun qui habitent les bords de l'Euphrate, ont de petites cabanes couvertes de nattes de jonc, soutenues par des branches de dattes et terminées en rond par le haut.

Manière de s'asseoir. — Les Arabes ont diverses manières de s'asseoir. Quand ils veulent être commodément, ils croisent leurs jambes sous eux. Lorsqu'ils sont en présence de gens qu'ils respectent, ils doivent être tellement assis sur les talons, que les genoux se touchent sur le plancher ou sur le sopha. Comme cette situation prend le moins de place, c'est celle dans laquelle on est pour manger. En rase campagne, les Arabes s'asseyent souvent de sorte qu'ils ne sont appuyés que sur le bout de leurs pieds, à-peu-près comme les singes s'accroupissent. On trouve quelquefois, dans le *Téhama*, une sorte de canapé, ou de chaise longue; mais on s'y place les jambes croisées, comme on le fait à terre.

Nourriture. — Les Arabes sont fort sobres (1). Les

(1) Le voyageur que nous avons cité dans la note précédente décrit ainsi la nourriture des Arabes, sans doute de ceux du désert: « Leur nourriture est très-frugale; après avoir pétri, » dans un baquet de bois, de la farine d'orge, pour faire de » grosses boules comme les deux poings, qu'ils font avaler à » leurs chameaux, ils s'occupent d'eux, et font de la pâte sans » levain, la mettent sous les cendres, et quand elle est à moitié » cuite, ils en font une marmelade, qu'ils mêlent peu-à-peu avec » du miel et du moût de raisin; le tout fait en petites boules, » qu'ils pressent dans leurs mains, est leurs mets les plus déli-

gens du commun ne boivent ordinairement que de l'eau, et ne mangent guère que de mauvais pain frais de Doura, paîtri au lait de chameau, ou à l'huile, à la graisse, ou au beurre, qu'ils paraissent préférer à celui de froment. Les autres alimens des Arabes consistent en riz, en beurre, en crême et en légumes. Ils ne manquent pas de viande; mais on en mange peu dans les pays chauds. Tous leurs mets se cuisent sous un couvercle, ce qui les rend succulens. Les Arabes boivent peu pendant leur repas. Quand il est fini, ils avalent un grand trait d'eau, et prennent une tasse de café. Ils nomment *kahoué*, cette boison. Leur manière de la préparer, est de brûler les grains dans une poêle ouverte. Ils les pilent ensuite dans un mortier de pierre ou de bois, ils les cuisent dans un pot de cuivre bien étamé, et ils prennent cette décoction, sans sucre et sans lait. On boit rarement de cette liqueur dans l'Yémen; parce qu'on croit qu'elle échauffe le sang. Les habitans y composent une boisson des coques du café, et qui, pour la couleur et le goût, ressemble fort à du thé. Ils grillent modérément ces coques, les pilent et les font bouillir dans un pot de terre.

Table. — La table des Orientaux est adaptée à leur façon de vivre. Comme ils s'asseyent par terre, ils étendent une grande nappe au milieu de la chambre afin que les morceaux qui tombent, ne se perdent pas et ne gâtent pas le tapis. Sur cette nappe ils placent une petite table en bois, haute seulement d'un pied et une grande plaque de cuivre ronde et bien étamée, sur laquelle on pose les mets dressés dans de petits plats de cuivre, toujours bien étamés, en-dedans et en-dehors. Au lieu de serviette les Arabes de distinction ont un linge fort long, que ceux qui sont autour de la table mettent sur leurs genoux. Quand on ne donne pas ce grand linge, chacun se sert d'un petit mouchoir qu'il porte toujours sur soi, pour s'essuyer après s'être lavé. Les mahométans ne se servent de couteaux ni de fourchettes. Les Turcs ont quelquefois des

---

» cieux; quelques dattes, des fromages et du lait caillé, qu'ils » font aigrir, terminent leurs repas ordinaires.

» Ils ne tuent leurs moutons que les jours de fêtes ou de » quelqu'événement extraordinaire, tels qu'un mariage, ou lors- » qu'ils reçoivent un étranger; alors ils lui offrent un agneau....»

cuillers de bois ou de corne ; mais les Arabes savent si bien se servir de leurs mains en place de cuiller, qu'ils y réussissent fort bien, même en mangeant de la soupe au lait, qui paraît être leur seul potage. Comme ils lavent avant le repas leurs mains, leur bouche et leur visage, il semble indifférent qu'ils prennent le manger avec des doigts propres ou avec la fourchette. Chez les cheiks distingués du désert, qui n'ont à leurs repas que du pilau, c'est-à-dire, du riz bouilli avec de la viande, on le sert dans un plat de bois, autour duquel une troupe de convives s'asseyent jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés, ou que le plat soit vide. Chez les gens riches, dans les villes, on met de petits plats les uns sur les autres, en pyramide, et les domestiques achèvent ce que les maîtres ont laissé. On mange très-vite en Orient. Les prières que les mahométans font aux repas, sont très-courtes ; mais on peut dire qu'ils prient avec dévotion. Avant que de se mettre à table, ils disent : *Bism Allah Errachmân Errachhîm* (1), au nom du Dieu tout puissant et miséricordieux. Quand quelqu'un ne veut plus manger, il se lève sans attendre le reste de la compagnie, et dit : *Elhâmd sillah*, Dieu soit loué.

Boisson. — Quoique toute boisson qui enivre soit défendue aux mahométans, quelques-uns d'entr'eux aiment passionément les liqueurs fortes. Cependant, comme ils craignent extrêmement d'être découverts, ils n'en boivent que le soir, et dans leur maison. Les voyageurs trouvent de l'eau-de-vie et quelquefois du vin dans les villes qui sont sur la frontière de l'Arabie, parce qu'il y a ordinairement beaucoup de juifs et de chrétiens. Les Anglais apportent de l'arak des Indes à Mocka. Les juifs de Sanà, dans l'Yémen ont, en abondance, de bonne eau-de-vie et de bon vin, qu'ils conservent dans des cruches de grès. On fait à *Loheia* une boisson médiocre, avec des raisins secs mis dans un pot, que l'on enterre, afin qu'elle fermente. Il y a une autre liqueur épaisse et blanche, appelée *bouza*, qui est préparée avec de la farine.

Manière de fumer. Visites. — Comme dans les villes les Arabes du commun ne peuvent pas payer des liqueurs fortes, ni souvent même en trouver, ils fument du *haschîsch*,

(1) Ils disent la même chose *ante conjugalis officii egerium* ; et alors aucun homme de bien ne néglige cette prière.

sorte

sorte d'herbe, que l'on croît être la feuille du chanvre ; et ceux qui l'aiment prétendent qu'elle donne du courage, mais du moins elle enivre. Les Arabes fument avec une pipe fort longue, ou à travers l'eau, comme les Persans. Les gens du commun s'en font une à peu de frais, avec une noix de coco. Les gens riches la font faire de verre, d'argent et d'or, et lui donnent diverses figures. Les Orientaux ne coupent pas les feuilles de leur tabac, ils le déchirent avec les doigts. Avant de charger leur pipe, ils humectent beaucoup ce tabac, ce qui joint à la lenteur avec laquelle ils fument, les oblige à mettre souvent un charbon allumé sur leur pipe. Les gens au-dessus du commun portent sur eux une boête pleine de bois de senteur, dont ils mettent un petit morceau dans la pipe de la personne qu'ils veulent particulièrement distinguer. Quand on reçoit une visite, on offre aux étrangers, dès qu'ils sont assis, une pipe de tabac, des confitures et une tasse de café. On leur présente aussi une belle serviette ouvrée pour étendre sur les genoux. Quand on se lève pour s'en aller, le maître de la maison fait signe aux domestiques d'apporter de l'eau rose et du parfum. Le flacon et l'encensoir sont quelquefois d'argent, et très-proprement travaillés.

Salut. — Quand les Arabes se saluent, c'est ordinairement en ces termes : *Salâm aleikoum* ; la paix soit avec vous. En disant ces paroles, ils portent la main droite sur le cœur. La réponse est : *Aleikoum essalam*, avec vous soit la paix. Les gens âgés y joignent volontiers : *Et la miséricorde et la bénédiction de Dieu.* Quand les Arabes qui se connaissent, se rencontrent dans les déserts du mont Sinaï, ou en Egypte, ils se joignent les mains six et dix fois. Chacun baise ses propres mains, et répète la demande : *Salhheb salamat*, comment te portes-tu ? Ceux de l'Yémen, qui se piquent de savoir vivre, ne se font pas moins de longs complimens quand ils s'abordent. Chacun fait semblant de vouloir baiser la main de l'autre, et celui-ci la retire, comme s'il refusait d'accepter cette marque d'honneur. Mais, pour que cela ne dure pas trop long-tems, le plus distingué ou le plus âgé, haussant l'épaule, et retirant un peu la main, permet d'ordinaire que son inférieur ou son cadet lui baise les doigts. Les gens de considération embrassent leurs égaux, et font toucher leurs joues quand ils se visitent.

Hospitalité. — De tout tems on a loué l'hospitalité des Arabes. Lorsque quelqu'un est envoyé en ambassade à quelque personnage distingué, il est défrayé suivant la coutume des Orientaux, et entretenu, pendant son séjour, aux frais de la Puissance qui le reçoit; et à son départ, on lui fait un présent. Un simple voyageur qui se rendrait chez un cheik considéré du désert, pourrait s'attendre au même accueil. Dans les villes, il y a des hôtelleries ou des *caravansérails* pour ceux qui voyagent. On trouve, dans quelques villages du *Téhama*, des maisons publiques, où les voyageurs sont logés et nourris quelques jours sans payer. Quand les Arabes sont à table, ils invitent ceux qui surviennent à manger avec eux, qu'ils soient chrétiens ou mahométans, grands ou petits. On prétend que lorsqu'un cheik bédouin mange du pain avec les voyageurs, ils peuvent être assurés qu'il les protégera de son mieux. Quelquefois celui qui vient d'être dépouillé entre, sans le savoir, dans la tente du voleur, qui le plaint, en disant que Dieu est miséricordieux, et lui donne d'autres vêtemens que les siens, que l'autre ne fait pas semblant d'apercevoir.

Religion. — L'Arabie est le centre de la religion mahométane, qui y prit naissance, et qui est ainsi nommée du nom de Mahomet, ou plutot Mohammed, qui en fut le fondateur. Cet Arabe, issu de la tribu de Beni-Koreish et de la branche de Hashem, était fils unique d'Abdallah et d'Amika, et naquit à la Mecque quatre ans après la mort de Justinien. Dans son enfance, il perdit son père et sa mère, et la part héréditaire de l'orphelin fut réduite à cinq chameaux et à une esclave éthiopienne, par ses oncles, qui étaient en grand nombre, et l'un desquels, Abou-Thaleb, fut son tuteur. A l'âge de vingt-cinq ans, Mahomet entra au service de Cadijah, riche veuve de la Mecque, qui bientôt lui donna sa fortune et sa main. Par cette alliance, le fils d'Abdallah recouvra l'autorité dont avaient joui ses ancêtres. Après s'être signalé dans la pratique des vertus domestiques, il prit, à l'âge de quarante ans, le titre de prophète, et proclama la religion du coran.

Mahomet était doué d'une grande beauté, d'une prodigieuse mémoire, d'un esprit facile et sociable, d'une imagination sublime, d'un jugement clair, rapide et sûr. Il parlait l'arabe le plus pur; il était éloquent, et néanmoins savait

garder à propos le silence ; mais il était illettré, et plusieurs auteurs prétendent que jamais il n'avait appris à lire ni à écrire. Dans sa plus tendre jeunesse, il s'était livré à la contemplation religieuse. Chaque année, durant le mois de ramadan, il se retirait dans la caverne d'Héra, à trois lieues de la Mecque, et à la fin il proclama, en lui donnant le nom d'*Islam*, sa profession de foi : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu.*

Le prophète des Arabes rejeta le culte des idoles et des hommes, des étoiles et des planètes, s'appuyant sur ce principe, que tout ce qui se lève doit se coucher, que ce qui est né doit mourir, et que ce qui est corruptible doit se détruire et périr. Judicieux dans son enthousiasme, il confesse et adore, dans l'auteur de l'univers, un être infini, auquel il ne reconnaît aucune forme, n'assigne aucune place, à qui nul n'est égal, et de qui nul n'est issu ; et le coran offre un glorieux témoignage de l'unité de Dieu.

Mahomet proclama Adam, Noé, Abraham, Moïse, le Christ, et se proclama lui-même, comme des législateurs qui ont annoncé au monde six révélations successives de rites différens, mais d'une immuable religion. Il leur assigne un degré d'autorité relatif au rang auquel il les place ; mais quiconque rejette ou abhorre un de ces prophètes, est rangé au nombre des infidèles.

Selon Mahomet et ses disciples, la substance du coran est incréée et éternelle, et les chapitres et les versets en ont été successivement révélés au prophète arabe. Deux ans après la mort de ce dernier, le recueil en fut publié par son successeur, Abou-Beiker ; et, dans la trentième année de l'hégire, il fut revu par le calife Othman. Ses dits et gestes ont été conservés par ses femmes et ses compagnons ; et, au bout de deux cents ans, la loi orale, ou le *sonno*, fut fixée par *Al-Bochari*, qui, dans une masse de trois cent mille traditions, en choisit sept mille deux cent soixante et quinze, qu'il présenta comme originales.

Lorsque le prophète arabe était pressé de donner quelque signe de la divinité de sa mission, ses réponses étaient faibles et menaçantes, et il s'enveloppait de l'obscurité des visions. Cependant la crédulité du vulgaire a retenu une longue liste de ses prétendus miracles. Les arbres allaient à sa rencon-

tre ; les pierres le saluaient ; une solive gémit pendant qu'il passait ; un chameau lui parla pour se plaindre, et une épaule de mouton lui dit qu'elle était empoisonnée.

La prière, le jeûne et les aumônes sont recommandés par Mahomet, comme les devoirs religieux des musulmans. La prière doit les porter jusqu'à mi-chemin vers Dieu ; le jeûne les amenera à la porte de son palais, et les aumônes lui en procureront l'entrée. Aucune affaire, aucun lieu, ne peut dispenser de la prière, au point du jour, à midi, dans l'après-midi, le soir et au commencement de la nuit ; et tout musulman doit, en priant, tourner le visage du côté de la Mecque. Toute place est également propre pour y remplir ce devoir, et l'on peut indifféremment prier dans sa chambre ou dans la rue. Le vendredi de chaque semaine est consacré à l'exercice du culte. Ce jour, le peuple s'assemble dans la mosquée ; et, du haut d'un pupitre, quelqu'un des anciens les plus respectables commence la prière, et commente le coran. Quoique Mahomet rejetât la pénitence volontaire des ascétiques, et qu'il déclarât formellement qu'il ne voulait point de moines, il institua un jeûne de trente jours tous les ans. Pendant le mois de ramadan, les musulmans s'abstiennent de toute nourriture qui peut rendre des forces, et de tout plaisir propre à satisfaire les sens ; et la défense de faire usage de vin est donnée par le prophète, comme une loi perpétuelle, générale et positive. Le coran commande, comme un devoir indispensable et rigoureux, de secourir les indigens et les malheureux. La mesure pieuse de la charité est même définie. Un musulman n'a point suivi le précepte de la loi, s'il n'a donné la dixième partie de son revenu ; et si sa conscience lui reproche quelque fraude ou quelqu'extorsion, il doit livrer la quinzième.

Dans le langage du coran, qui croit en Dieu, doit croire aussi en Mahomet ; et cette double croyance forme l'islamisme. Les bonnes œuvres sont celles que le prophète a prescrites. Les infidèles seront punis, à proportion du degré d'évidence auquel ils auront repoussé sa religion, et les vrais croyans ne seront juges que sur leurs actions. Ceux des sectateurs de Mahomet qui auront vécu dans l'innocence, entreront dans un paradis rafraîchi par des bosquets et des fontaines, et dans lequel soixante-dix houris, ou jeunes filles aux yeux

noirs et d'une éclatante beauté, serviront aux plaisirs des fidèles, tandis que les coupables seront jetés dans le premier et le plus doux des sept enfers ; mais les joies du paradis de Mahomet ne se bornent pas aux seuls plaisirs des sens ; et il déclare que toute jouissance corporelle sera rejetée par les saints, qui seront admis à la béatitude de la vision.

Personne n'ignore que dans la religion Mahométane, comme dans les autres, il y a plusieurs sectes, et que les Turcs sont de la secte de *Sunni*, et les Persans, de celle de *Schia*, ce qui les fait nommer *sunnites* et *schiites*. En Arabie même, où la religion mahométane a pris naissance et domine toujours, on en trouve différentes ; 1°. la secte de *Sunni*, qui est la plus nombreuse et la plus remarquable, puisque les habitans des fameuses villes, de Médine et de la Mecque, en sont zélés partisans ; 2°. celle de *Schia* a ses sectateurs dans quelques contrées orientales de l'Arabie ; mais elle domine aux bords du golfe Persique et dans l'île de Bahrein ; 3°. la secte de *Zéidi* domine dans l'Yémen ; 4°. la secte *Béiasi*, *Béiadi*, ou *Abadi*, est la principale de l'Omân. Ces quatre sont les plus distinguées de toutes les sectes mahométanes, parce qu'elles sont reçues par de puissans princes. Cependant on en trouve encore d'autres en Arabie ; savoir, 5°. celle de *Messlich*, que professent les Bédouins qui habitent sur la frontière de l'Hedsjas et de l'Yémen, lesquels ont des idées très-singulières de leur religion, ou du moins une manière de circoncire différente de celle des autres mahométans ; 6°. un cheik de Nedsjeran, appelé *Mékkrami*, et un autre cheik du *Nedsjed*, nommé *Abdoulwahheh*, ont aussi formé des sectes particulières, dont les noms ne nous sont point connus. Il y en a encore d'autres. Toutes tiennent Mahomet pour prophète, et regardent le coran comme le code principal de leurs lois ecclésiastiques et civiles. Néanmoins, entr'elles, elles ne se traitent pas moins d'hérétiques.

Les sunnites, les schiites et les zéidites ont tous une sorte de vénération pour les *descendans de Mahomet ;* mais les Béiasi ne leur accordent aucune prééminence sur les autres Arabes, et prétendent que tous les mahométans-nés ont un droit égal aux titres et aux premiers emplois dans l'Etat et dans l'église.

Les Turcs et les Persans s'étant fait de cruelles guerres,

qui ont toujours été nommées *guerres de religion*, les sunnites et les schiites sont si irrités les uns contre les autres, qu'ils se portent réciproquement une haine plus vive que ceux d'une autre religion, ou, comme ils s'expriment, *qu'aux infidèles*. Ces deux sectes, qui permettent aux chrétiens et aux juifs de bâtir des églises et des synagogues, ne souffrent, la première, aucune mosquée de schiites, et la seconde, aucune mosquée de sunnites, dans les lieux de leur domination. Dans le royaume d'Yémen les sunnites sont presqu'aussi nombreux que les zéidites leurs maîtres; et les uns et les autres y vivent bien ensemble. Quant aux étrangers d'une autre religion, ils sont traités à-peu-près comme les Juifs en Europe. Quoique les mahométans se mettent bien au-dessus de ceux qu'ils appellent hérétiques ou infidèles, on n'a jamais entendu dire qu'ils les fassent périr pour cause de religion, à moins qu'ils n'aient commis quelque crime capital, comme celui de séduire une de leurs femmes; et même alors le coupable échappe à la peine, en embrassant la loi de Mahomet. Mais les blasphémateurs, fussent-ils musulmans, sont mis à mort sans miséricorde.

Les Arabes ne cherchent à faire des prosélytes, ni par séduction, ni par contrainte, si ce n'est parmi des esclaves qu'ils ont achetés; mais ils sont obligés par le coran de protéger ceux qui embrassent leur religion, et même, jusqu'à un certain point, pourvoir à leur subsistance. Quand un chrétien s'est fait mahométan, il peut, tout comme auparavant, fréquenter ceux de son ancienne religion, et même sortir du pays.

Circoncision. — La loi de Mahomet ordonne la circoncision; mais les mahométans ne sont pas circoncis de la même manière que les juifs. Cette coutume étant adoptée par un grand nombre de peuples, a probablement quelque utilité physique. Il est certain du moins que dans les pays chauds elle sert beaucoup à ceux qui ne se lavent pas avec soin; mais l'utilité réelle de la circoncision, consiste en ce qu'elle est nécessaire pour rendre plusieurs hommes propres au mariage. La circoncision des filles, que plusieurs auteurs appellent l'excision, est en usage à *Mocka*, et non à *Sanà*, ni chez les juifs-arabes.

Polygamie. — Aucun Mahométan n'ose avoir plus de

quatre femmes à-la-fois, mais il lui est permis d'avoir autant d'esclaves qu'il peut en nourrir, et de vivre avec elles. Cependant il y a peu d'hommes d'un état médiocre, en Arabie, et même dans tout l'Orient, qui aient plus d'une femme, et beaucoup de gens distingués s'en tiennent à une seule pour toute leur vie. Suivant la loi, un musulman est obligé d'entretenir décemment toutes les femmes qu'il a, et de voir chacune d'elles une fois par semaine, devoir trop pénible pour beaucoup de mahométans; car ou ils se marient jeunes, ou le père achette à son fils une esclave, pour empêcher qu'il se livre à des prostituées.

Les contrats de mariage des mahométans se passent devant le cadi; et non-seulement on y stipule ce que l'époux doit donner à sa future, mais encore ce qu'il lui paiera, en cas qu'il lui prenne envie de la répudier. Comme la dot n'est point remise entre les mains du mari, celui-ci dépend souvent de sa femme. Les mahométanes riches sont quelquefois plus maîtresses chez elles, que les chrétiennes en Europe, et peuvent demander d'être séparées de leur époux, au cas où il en agisse mal avec elles. Néanmoins il n'est pas rare que les mahométans répudient leurs femmes; mais ils n'usent pas de ce droit sans des raisons très-fortes, parce qu'une telle démarche est jugée indécente par un homme sensé, et qu'on craint de déshonorer sa femme et sa famille. Il n'y a donc que quelques riches voluptueux qui épousent plusieurs femmes, et leur conduite est blâmée par les mahométans raisonnables.

Virginité. — Quand un mahométan épouse une fille, et qu'il met pour clause dans son contrat de mariage qu'elle doit être vierge, il cherche quelquefois à s'en assurer par les marques. Comme la famille de la jeune personne doit s'attendre à la voir renvoyée, au cas que ces preuves manquent, le père prend toutes les précautions possibles pour alléguer un accident imprévu, qui ait fait perdre à sa fille les signes de la virginité et non l'innocence. Nulle part, en Arabie, on n'est plus jaloux sur ce point, que dans les montagnes de l'*Yémen*. Un homme s'y croit tellement déshonoré, par son mariage avec une fille dont l'état paraît équivoque, qu'il la renvoie à l'instant. S'il en faut croire les rapports, quelques Arabes de cette contrée ont poussé la fureur jusqu'à tuer

leur femme ; mais cette cruauté n'a jamais été autorisée par le magistrat. Les habitans des villes, qui sont plus civilisés, trouveraient ridicule qu'un homme voulût déshonorer son épouse et toute la famille de celle-ci, pour une pareille bagatelle. Quand ils ne trouvent pas les assurances qu'ils cherchent, ils en avertissent ordinairement le père, qui tâche d'appaiser son gendre par quelque somme d'argent, ou s'engage à reprendre sa fille, quelque tems après le mariage, sans exiger de douaire.

Juifs, Chrétiens et Banians. — Non-seulement on trouve, dans la plupart des provinces de l'Arabie, des juifs qui y vivent dispersés sous l'autorité mahométane, mais on en voit des tribus entières dans les montagnes de l'*Hedsjas*, autour de *Khéibar*, qui y vivent sous leurs cheiks indépendans. Quoique les chrétiens fussent autrefois très-nombreux en Arabie, il ne paraît pas qu'ils y aient une seule église. Dans la province de *Lachsa*, il y a encore, il est vrai, beaucoup de *sabéens* ou de chrétiens de Saint-Jean. Il se trouve aussi quantité de banians ou de payens des Indes dans l'Yémen et dans l'Omân. Les mahométans ont infiniment plus de mépris pour eux que pour les chrétiens et pour les juifs, parce qu'ils n'admettent aucun livre divin, c'est-à-dire, qu'ils ne reconnaissent ni les livres de Moïse, ni l'évangile, ni le coran; ce qui les fait passer pour ne pas connaître Dieu. Un mahométan qui épouse une chrétienne ou une juive, ne se donne souvent aucune peine pour la faire changer de religion ; et les sunnites disent qu'ils n'osent épouser une baniane, ni une femme d'entre les guèbres. Il paraît même qu'il ne leur est pas permis de manger avec ceux-ci. On ne permet point aux banians dans l'Yémen d'y brûler leurs morts.

Langue. — *Arrien* remarque que non-seulement les Arabes ont eu divers dialectes, mais qu'ils ont eu divers langages. La langue vulgaire en usage dans les trois Arabies, est un arabe corrompu. Non-seulement on parle tout autrement dans les montagnes du petit district que gouverne l'iman de l'*Yémen*, que dans le *Téhama*, mais les gens distingués ont une prononciation difficile, et d'autres mots que les paysans, pour exprimer différentes choses ; et ces dialectes n'ont qu'un faible rapport avec celui des Bédouins. La différence est encore plus grande dans les provinces éloignées. Comme

Depuis long-tems il y a eu dans les diverses provinces de l'Arabie, plusieurs dialectes en usage, et que la langue arabe a changé ou fait oublier des langues, dont vraisemblablement elle aura adopté et conservé plusieurs mots, il n'est pas étonnant qu'elle soit plus riche que toute autre. On lit dans les livres qui en traitent, qu'elle n'a pas moins de mille noms pour exprimer *chameau*, et de cinq cents pour exprimer *lion*; et elle comprend plusieurs millions de mots. L'ancienne langue arabe, pure, que l'on dit être un dialecte de l'hébreux, et que les peuples orientaux regardent comme la plus riche, la plus abondante et la plus énergique du monde, est enseignée dans les écoles, comme le sont parmi les Européens les langues grecque et latine. Les mahométans s'en servent dans leurs temples; car le coran ayant été écrit dans cette langue, ils ne souffrent pas qu'on le lise dans une autre. Enfin, ils la regardent comme la langue du paradis, et ne croient pas que, vu la richesse dont elle est, un homme puisse sans miracle, la posséder parfaitement.

La prononciation des Arabes du sud et de l'est paraît plus facile à un gosier européen, que celle des Arabes d'Egypte et de Syrie. Les Arabes qui ont fait des conquêtes en Afrique, c'est-à-dire, au sud de la Méditerranée, depuis l'Egypte jusqu'au détroit de Gibraltar, et de-là au cap de Bonne-Espérance, du côté de l'île de Madagascar et à l'occident du golfe d'Arabie, ont aussi introduit leur langue dans la plupart de ces pays. Enfin on la parle par-tout où l'on professe la religion de Mahomet.

Instruction. — On trouve peu de personnes en Orient qui méritent le nom de savans. Cependant la jeunesse mahométane n'est pas, en général, si négligée qu'on le croit. Les gens distingués ont chez eux des précepteurs pour leurs enfans et pour leurs jeunes esclaves. Presque à chaque mosquée, il y a une école, où les maîtres et les élèves sont entretenus par des fondations. D'ailleurs, il y a dans les grandes villes beaucoup d'écoles, où les gens d'un moyen ordre envoient leurs enfans pour être instruits dans la religion mahométane, et pour y apprendre à lire, à écrire et à chiffrer. Les écoles sont ordinairement comme les boutiques, ouvertes du côté de la rue. Le bruit des passans ne paraît point distraire les écoliers; et tous ceux qui lisent ou apprennent

par cœur, sont assis, ayant devant eux leurs livres sur un petit pupitre, prononçent tous les mots à haute voix et se balançent comme les juifs dans leurs synagogues. Les filles sont instruites à part, dans des écoles tenues par des femmes.

Il y a aussi dans plusieurs grandes villes de l'Arabie, des espèces de colléges dans lesquels on cultive diverses sciences, telles que l'astronomie, l'astrologie, la philosophie, la médecine, etc.; mais les Arabes le cèdent de beaucoup aux Européens, non manque de dispositions naturelles, mais faute de livres et d'instruction. Dans le royaume d'Yémen, il y a deux académies ou universités célèbres, l'une à *Zébid* pour les *sunnites*, et l'autre à *Damar*, pour les *zéidites*. L'interprétation du coran, à laquelle se joint l'histoire des Musulmans du tems de Mahomet, et des premiers califes, fait la principale étude des gens lettrés, qui, s'ils veulent se faire une réputation, non-seulement sont obligés d'apprendre l'ancien Arabe, comme une langue morte, mais de se rendre encore familiers les principaux commentateurs de la loi, dont le nombre est considérable.

Il paraît que les Arabes cultivent la poésie, et que ce talent est même encouragé parmi eux, quoiqu'on ne puisse dire qu'ils aient de grands poëtes. Ils chantent quelquefois les hauts faits de leurs cheiks.

Chronologie.—Les Arabes partagent leur jour en vingt-quatre heures, qu'ils comptent depuis un soleil couchant jusqu'à l'autre. Des divisions du jour, il n'y a de bien fixes que celles de midi et de minuit, qui tombent sur la douzième heure. Les autres se trouvent un peu plutôt ou un peu plus tard, selon que les jours sont courts ou longs. Les cinq heures fixées pour la prière, sont annoncées du haut des minarets des mosquées. Les mahométans comptent leurs mois selon le cours de la lune. Lorsque le soir, où elle doit paraître pour la première fois, le tems est couvert, ils commencent le mois plus tard. Voici le nom de leurs mois.

1. *Mouharrem*, 2. *Saffar*, 3. *Ràbea-el-aoual*, 4. *Ràbea-el-Achar*, 5. *Dsjoummâda-el-Aoual*, 6. *Dsjoummâda-el-Acher*, 7. *Radsjeb*, 8. *Schaban*, 9. *Ramadan ou Ràmasan*, 10. *Schàoual*, 11. *Dsoulkade*, 12. *Soulhàdsje*.

Astronomie. — La nécessité et le défaut de montres, ont

enseigné aux gens du commun en Arabie, à observer le cours des étoiles. Comme parmi les Européens, leurs savans et leurs non-lettrés ne donnent pas le même nom aux constellations. Quoique les Arabes aient et des dessins de celles-ci, et des tables astronomiques, qui leur aident à connaître toutes les grandes étoiles, aucun d'eux ne s'est exercé dans l'astronomie pratique ; les instrumens nécessaires leur manquent. *Niébuhr* a vu chez un astrologue du Caire, un globe céleste de cuivre avec des étoiles d'or, fait à la Mecque, et qui avait coûté 200 écus. Les Arabes ont ensuite un astrolobe de laiton, et un petit quart de cercle de bois, proprement travaillé, pour prendre la hauteur du pôle et déterminer l'heure de leurs prières. Il est parfaitement connu à tous les astrologues et aux mahométans sensés, que l'ombre de la terre cause une éclipse de lune, et que la lune, située entre le soleil et la terre, cause une éclipse de soleil. Quant au peuple, il croit que lorsque les corps célestes s'obscurcissent, un grand poisson les poursuit. Alors les femmes et les enfans portent vîte au haut de leurs maisons leurs chaudrons et leurs bassins de métal, et font un charivari pour le chasser. Les astronomes arabes savent prédire les éclipses.

Astrologie. — Il paraît que tous les Arabes qui ont quelques notions d'astronomie, n'ont appris cette science que pour se livrer avec plus de succès à l'astrologie, qui est, au contraire de l'autre, fort estimée et bien payée par les mahométans. On dit cependant que quelques célèbres interprètes du coran la regardent comme une science criminelle. Les mahométans, en général, sont encore très-superstitieux ; et les *schiites* paraissent l'être beaucoup plus que les *sunnites*.

Les premiers n'entreprennent rien de considérable, sans avoir compté les boutons de leur habit, ou les grains de leur chapelet, ce qui les rend plus aisément dupes des marchands rusés.

Sciences occultes. — Les Arabes ont diverses sciences occultes que personne n'ose pratiquer sans lettres-patentes d'un astrologue, devant lequel il a, pendant un certain tems, étendu son tapis pour y faire sa prière. On compte parmi ces mystères, 1°. *L'ism allah*, c'est-à-dire, la science du nom de Dieu. On prétend que Dieu est la serrure de cette science, et que Mahomet en est la clef ; que par conséquent les seuls

mahométans peuvent l'apprendre; qu'elle découvre ce qui se passe dans des pays fort éloignés; qu'elle familiarise avec des génies qui sont aux ordres des initiés; qu'elle dipose à son gré des saisons et des vents; qu'elle guérit la morsure des serpens, les estropiés, les boiteux, les aveugles. Les Arabes disent que quelques-uns des plus grands saints mahométans ont, au moyen de leur dévotion, fait de tels progrès dans cette science, que tous les jours à midi, ils ont récité leurs prières dans la kaba de la Mecque, quoiqu'ils en fussent à une grande distance, comme par exemple à Bagdad, et qu'ils ne sortissent point de leurs maisons le reste de la journée. Il y a quelquefois des musulmans qui, sans manger et sans boire, s'enferment long-tems dans un endroit sombre, y prononcent et y répètent à haute voix de petites prières, jusqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Quant ils reviennent à eux, ils prétendent qu'ils ont vu non-seulement une foule d'esprits, mais Dieu même et le diable. 2°. La *simia*. Cette science que les Européens appeleraient jeu de gobelet, enseigne, outre plusieurs autres secrets, celui de manger, sans risque, du feu, des serpens et des choses pareilles; de commander à la petite fontaine de couler ou de s'arrêter; de changer, par un tour de gobelet, l'œuf en poulet, ou la poussière en fruits; de jeter du sable dans un plat d'eau, et de le faire sortir sec du fond, etc. Quoique les ecclésiastiques mahométans désapprouvent fort cette science, certains ordres de derviches s'en servent pour en imposer au peuple. Le *kourra* est une partie de la simia, et enseigne à faire des billets qui garantissent contre toute sorte de fascination et contre mille accidens. On porte ces billets dans des sachets de peau, attachés sur le bonnet, sur le bras ou sur la poitrine, et l'on en fait des colliers qu'on met autour du cou des chevaux, des mulets et des ânes de prix, les uns devant pour empêcher que l'animal ne s'échauffe, et d'autres, pour lui donner de l'appétit. La science *Ramle* appartient probablement aussi à la simia. Par elle, on prétend annoncer à quelqu'un sa destinée, pourvu qu'il donne son nom et celui de sa mère. Si l'on tombe malade, un moullah doit d'abord feuilleter son livre pour savoir si l'on en reviendra ou non, et on lui paie un coq ou une brebis pour sa peine. La pratique de la kourra et de la ramle est condamnée par les principaux docteurs sunnites. 3°. La

science *sihhr* qui, selon l'idée qu'on en a donnée à *Niebuhr*, est le sortilège, et qu'on est censé n'employer qu'au détriment du prochain, ce qui fait que ceux qui s'y adonnent, sont haïs et maudits par tout Arabe honnête homme. Les mahométans parlent beaucoup aussi de jours heureux et malheureux. Les lundis, les jeudis et les samedis, sont considérés comme favorables pour se mettre en voyage.

Médecine. — Les Arabes ont été célèbres dans la médecine; et c'est à eux que l'école de Salerne, en Italie, dut la célébrité dont elle jouit long-tems. Les mahométans, vivant avec beaucoup de régularité, et d'ailleurs payant mal les soins qu'on leur a rendus, on ne peut s'attendre à trouver de grands médecins en Arabie. A peine y en a-t-il un qui connaisse plus en médecine que les termes de l'art, tels qu'ils sont dans *Avicenne* (en arabe *Ibn-Sina*), et dans plusieurs anciens livres arabes ou grecs qui en traitent. Les Arabes ont beaucoup de remèdes domestiques, et s'en servent avec succès. Ceux de l'Yémen prétendent que l'onction fortifie le corps, et le garantit de la chaleur du soleil, à laquelle ils sont fort exposés, vu qu'ils marchent presque nus. Le *ver des nerfs* est fort commun dans l'Yémen et dans la presqu'île de l'Inde, et à Bender-Abbas, en Perse, et même en Egypte. On croit qu'il s'engendre de l'eau croupissante, que l'on est obligé de boire dans plusieurs contrées; et c'est pour cela que les Arabes ont coutume de passer par un linge l'eau qu'ils ne connaissent pas. Quand on a avalé cet insecte ou sa semence, on ne s'en aperçoit que lorsque le ver commence à vouloir percer la peau, ce qui cause une légère démangeaison. Ce ver est délié comme un fil, mais long de deux à trois pieds. Lorsqu'il est un peu sorti de la peau, les Orientaux le roulent autour d'une paille ou d'une petite cheville de bois. A mesure qu'il sort, on le roule davantage, jusqu'à ce qu'il soit dehors, ce qui peut durer des semaines entières. Il faut prendre garde de ne pas le rompre, parce qu'il rentrerait; et l'on prétend que dans ce cas, le malade peut devenir estropié, et même en mourir, si la gangrène s'y mettait.

Les Arabes ont trois sortes de lèpres. 1°. La *bohak*, qui n'est ni contagieuse ni funeste. Celui qui en est attaqué, a le corps parsemé de taches blanches; et l'on dit que l'usage du soufre procure du soulagement dans cette maladie. 2°. La

barras, qui n'est pas dangereuse non plus. 3°. La *dsjouddam*, comme l'écrivent les savans, ou la *madsjourdam*, selon la prononciation du peuple. Cette lèpre est la plus maligne. On croit que c'est celle dont il est parlé au Lévitique, XIII, 10, 11. Les mahométans supposent que rien ne leur arrive que par ordre de Dieu; mais les Turcs ayant remarqué que les Européens s'enferment pendant la durée de la peste, et meurent rarement de cette maladie, quelques-uns d'entr'eux ont aussi depuis long-tems commencé à vivre séparément en pareille occasion, sans toutefois négliger leurs occupations. Dans quelques endroits de l'Orient, on renferme, dans des quartiers séparés, les lépreux, et même ceux qui sont attaqués de dangereuses maladies vénériennes.

Arts. — Les arts sont négligés en Arabie. Il n'y a aucune imprimerie dans ce pays. Cependant, il ne faut pas croire, comme on le dit en Europe, que le clergé musulman et les nombreux écrivains qui sont sous sa protection, s'y opposent. Tout l'obstacle vient de ce que les lettres arabes modernes, liées ensemble, et souvent placées l'une sur l'autre et entrelacées, sont plus belles quand elles sont proprement écrites, que quand elles sont imprimées. La lecture de ces ouvrages manuscrits est, en conséquence, plus facile; et c'est pourquoi l'imprimerie d'*Ibrahim-Effendi* à Constantinople, cessa si vîte.

Quelques faux dévots de la secte de *Sunni* ne pouvant souffrir les figures, on ne trouve parmi les Arabes ni peintres ni sculpteurs. Cependant, ils exécutent très-bien leurs inscriptions en relief. Ils les font dessiner sur la pierre par leurs meilleurs écrivains, et le sculpteur n'a qu'à suivre le trait. On travaille bien l'or et l'argent en Yémen; néanmoins la plus grande partie des ouvrages d'orfévrerie se font par les juifs et par les Banians. La monnoie même est fabriquée à Sanà par les premiers, comme elle l'est au Caire et à Constantinople, par des individus de cette nation, par des Arméniens et par des Grecs.

L'art de l'horlogerie n'est ni avancé, ni considéré dans l'Yémen.

Celui de la musique est tout aussi négligé, du moins, n'y entend-on que des tambours et des chalumeaux.

Tous les ouvriers travaillent assis. Il y a plusieurs sortes

d'ouvrages pour lesquels les Arabes se servent aussi adroitement de leurs orteils, que nous de nos doigts.

On ne trouve en Arabie ni moulins à vent, ni moulins à eau. Mais comme *Niébuhr* a vu, dans le Téhama, un pressoir à huile, tourné par un bœuf, ce voyageur présume que les Arabes ont des moulins à grains du même genre. Ils ont la coutume de broyer leur blé entre deux petites pierres, dont la supérieure se tourne à la main.

On dit qu'on ne fabrique point de sabres en Yémen, mais des couteaux larges, courbés et pointus par un bout, nommés *jambéa*. Il n'y a pas long-tems que les Arabes ont commencé à faire des mousquets qui, en général, sont mauvais et à mèche. Ce n'est que depuis peu aussi qu'on a établi une verrerie à Mocka. Il y a dans l'Yémen plusieurs fabriques de toiles moyennes et grossières. L'Egypte lui en fournit en quantité des dernières, et les Indes-Orientales lui en envoient de fines. Les Arabes ne font point de draps; on ne pourrait même en porter dans le Téhama, à cause de la chaleur.

Monnaies. — On ne bat que peu de monnaie en Yémen. Il est vrai que l'iman a converti des ducats de Venise en monnaie d'or, valant un écu et demi, et trois quarts d'écu; mais les changeurs en ont fort peu. Les pièces de monnaie d'Yémen, comme celles de Turquie, de Perse et de l'Inde, portent une inscription sans figure. Il y en a de petites de plusieurs sortes. Les écus d'Allemagne, les demi-écus, les quarts d'écus sont tous communs dans ce même pays.

Poids. — Le poids varie dans le petit domaine de l'iman.

Gouvernement. — Les cantons constamment habités de l'Arabie sont gouvernés par des princes particuliers, dont nous parlerons successivement. Les Arabes errans sont divisés entr'eux par tribus; chaque père de famille rend la justice aux siens; mais les vieillards se réunissent pour délibérer sur les affaires majeures, soit lorsqu'ils doivent se mettre en marche, ou se défendre contre leurs ennemis. Tous les Arabes voleurs forment des tribus particulières. Turbulens et factieux, ils exercent continuellement un brigandage, qui les fait redouter des caravanes et des autres paisibles habitans du désert. Outre l'état de guerre dans lequel ils sont presque toujours, le prétexte dont ils se servent pour dépouiller les voyageurs, leur donne une grande lati-

tude à cet effet. Ils disent que descendant d'Ismaël, ils ont droit de reprendre sur les fils d'Isaac, les biens dont fut dépouillé le fils aîné d'Abraham.

La méfiance continuelle qui existe parmi les Arabes, leur fait employer toutes sortes de ruses pour s'assurer des marches qui ont eu lieu dans le désert. Ils observent la piste des animaux qui ont passé pour changer de pacages, et font les combinaisons les plus exactes, sur ces différentes routes que les conducteurs ont pu tenir. La fiente est sur-tout un indice qui les trompe rarement, sur le tems qui s'est écoulé depuis le passage. Ils montent pas-à-pas sur les buttes et sur les collines, pour voir si les plaines sont libres. Tantôt appuyant l'oreille contre terre, ils entendent marcher pendant la nuit, même de fort loin. Les Arabes qui courent en maraude, montent sur une jument, parce que les jumens ne hennissent point, que même elles décèlent ceux qui ont des chevaux. Enfin, jamais ils n'allument de feu pendant la nuit, à moins qu'ils ne soient assez nombreux pour n'avoir rien à craindre. Rien n'est plus singulier que leur manière de changer de domicile. Des troupeaux nombreux, qui précèdent la caravane, expriment par des cris, leur joie de retourner à leurs anciens pâturages. Conduites par de jeunes adultes, quelques bêtes de somme portent les petits nouvellement nés. Ensuite viennent les chameaux, chargés des bagages et des femmes enceintes ou malades, les autres marchant toujours à pied, et portant leurs enfans sur leurs dos ou entre les bras. Les hommes montés sur leurs chevaux, et armés de leurs lances, voltigent sur les côtés; on presse la marche des animaux qui broutent trop long-tems. Les changemens de domicile ont lieu plusieurs fois l'année; mais on revient successivement tous les ans, aux endroits que l'on a coutume d'habiter.

Population. — Quelques auteurs portent à 12,000,000 le nombre des habitans des trois Arabies, mais rien n'est plus incertain que l'état de la population de la plupart des contrées de l'Orient, vu qu'on n'y fait aucun dénombrement.

Commerce.—La myrrhe, l'encens, le baume de la Mecque, quelques aromates et quelques drogues propres à la médecine et le café forment les articles du commerce d'exportation de l'Arabie. Celle du café peut être de 12 à 13 millions pesant. Les Européens en achettent pour un million et $\frac{1}{2}$, les Persans

pour

pour trois millions ; l'Indostan, les Maldives, et les colonies arabes de la côte d'Afrique, cinq millions ; et les caravanes de terre, un million. A l'époque, où le café était bien moins cher qu'il ne l'est actuellement (en 1802), la vente de cette denrée fesait entrer 8 à 9 millions de francs en Arabie. Les autres objets d'exportation payent des droits excessifs, et ne passent pas, 7 à 800,000 francs. Nous parlerons ailleurs des articles d'importation.

Description géographique des trois Arabies.

Arabie-Petrée. — Cette contrée, la plus petite des trois Arabies, a la forme d'une espèce de triangle, extrêmement prolongé vers le sud. Elle est bornée à l'est-sud-est, par l'Arabie-Déserte; au nord par la Syrie et l'Egypte, et à l'ouest-sud-ouest par la mer Rouge. Elle est extrêmement montagneuse. La partie septentrionale, c'est-à-dire, celle qui se trouve entre les deux bras du golfe Arabique, s'appelle en Arabe, *Bar-el-tour Sina*, le désert du Mont-Sinaï. Elle était très-célèbre dans les anciens tems ; mais elle est aujourd'hui presque inhabitée. On n'y trouve que quelque villages, situés sur la côte, et dont les habitans vivent du produit de leur pêche. Tout l'intérieur du pays appartient aux Arabes errans et indépendans.

Le bras oriental du golfe Arabique, que les Arabes nomment *Bahhr-el-Akaba*, est ordinairement, dit *Niébuhr*, marqué fort large sur les cartes; mais selon ce voyageur exact et véridique, on peut-être entendu de l'un à l'autre bord.

Les villes et lieux principaux de cette contrée, dont le nom vient de *Petra*, qui en était jadis la capitale et dont il n'y a plus que des restes, sont *Hérac*, *Ailah*, *Kalaat-el-Acaba*, *Midian*, *Kalaat-el-Moïlah*, *Tor* et *Ajioun-el-Mousa*.

Hérac, ville située au sud de la mer Morte, est la capitale de l'Arabie-Petrée. Nous manquons de renseignemens sur cette ville.

Ailah est l'ancienne *Eloth*, citée dans l'Ecriture-Sainte. Les Arabes l'appellent ordinairement *Acaba* et *Hœte*. Elle est située à l'extrémité du bras oriental du golfe Arabique, et comme elle est sur la route des pélerins d'Egypte, les Turcs y entretiennent une garnison dans une petite citadelle.

Kalaat-el-Acaba, donne son nom au bras oriental du

golfe, bras qui se divise vers l'extrémité en deux petites branches à l'enfoncement est, de l'une des quelles se trouve *Acaba*.

Midian est une ville, située à la distance de dix ou douze lieues au sud d'Acaba, sur la côte est du bras oriental du golfe Arabique.

Kalaat-el-Moilah est un petit fort sur le chemin des pélerins d'Egypte. Il paraît que c'est l'ancien *Midian*. Il est situé à dix ou douze lieues au sud de Midian.

Tor ou *Bender Tor* est un port situé sur la côte ouest du bras occidental du golfe Arabique, par 52 d. de longit. et 28 d. de latit. C'est-là qu'abordent tous les bâtimens qui naviguent entre Suez et Dsjidda, parce qu'ils y prennent gratis d'assez bonne eau d'un puits qui se trouve près du port, et qu'ils en achètent à bas prix d'autre, meilleure encore, qu'on leur apporte des montagnes. La citadelle appelée *Kalla-el-Tor* est ruinée par le tems et depuis maintes années sans garnison. Tout proche de-là sont les villages de *Schadlic* et de *Belled en Nassara*. Ce dernier est habité par de pauvres grecs, qui comme leurs voisins les mahométans, vivent de la pêche et de leurs jardins de dattiers. Les grecs ont aussi dans le voisinage immédiat de Tor, un mauvais couvent, dont le jardin, qui en est à quelque distance, est, selon plusieurs écrivains, l'*Elim*, dont parle l'Ecriture, et où étaient douze fontaines et soixante et douze palmiers.

Vers le sud de Kalla-el-Tor, est le petit village de *Dsjebil*, où demeurent ordinairement tous les pilotes qui conduisent les vaisseaux entre Suez et Dsjidda. Il y a, dans ce passage, diverses sortes de plantes de corail, dont quelques unes ressemblent à des arbrisseaux sans feuilles.

Vers le nord-est, à sept à huit lieues de Tor, se trouve le mont Sinaï, que les Arabes nomment *Tour Sina*. Ce mont, au pied duquel est le couvent grec, connu sous le nom de *Ste.-Catherine*, est placé sur une masse de montagnes, que les Arabes appelent *Dsæjebbel Mousa*, et dont on ne peut faire le tour qu'au moyen de plusieurs journées de marche. Cette masse est en grande partie composée de grès; mais le Sinaï est presque tout de roc de granit rougeâtre et à gros grains. Le *Dsjœbbel Mousa* a quantité de belles sources, qui cependant ne sont pas assez abondantes pour se réunir et former des ruisseaux qui fournissent de l'eau toute l'année. Il

semble plutôt que les vallées de ce mont ne regorgent d'eau qu'après les grosses pluies. On en trouve plusieurs de fertiles dans lesquelles sont des jardins plantés de vignes, de poiriers, de dattiers et d'autres excellents fruits, que l'on transporte au Caire, et qu'on y vend très-cher. Le mont Sinaï est encore l'objet de la vénération des musulmans, qui, à leur retour de Médine, honorent par le sacrifice de quelques agneaux, le lieu où Dieu apparut à Moïse avec tout l'appareil de sa puissance.

Au nord et au pied du *Dsjæbbel-Mousa*, à trois ou quatre lieues au nord-ouest du cloître grec et du mont Sinaï est la *Vallée de Faran*, dans laquelle on trouve, ainsi que dans plusieurs autres vallons voisins, de très-beaux fruits en abondance. Le *wadi* (1) *Faran* devient quelquefois après de grandes pluies, un torrent si considérale, que les Arabes sont obligés de dresser leurs tentes sur la pente des montagnes. Près de l'embouchure de ce ruisseau, ou de ce torrent est une source appelée *Bîr-Eddas*, depuis laquelle jusqu'à Hamman Fara-Oun, on appelle le golfe *Birket-Fara-Oun*.

Ajioun-Mousa, ou le puits de Moïse, est à environ trois lieues d'Allemagne de Suez, vers le sud-est, et à une bonne demi-lieue du golfe d'Arabie, dans une plaine sablonneuse. On y trouve de l'eau en plusieurs endroits, dès qu'on creuse à un pied de profondeur; mais les Arabes disent que des cinq puits qu'on y voit, un seul donne au besoin de l'eau potable. peut-être le *Mara*, dont parle Moïse (Exode, XV, 22), doit il être cherché là.

Arabie-Déserte. Cette contrée, maintenant appelée *Arden*, s'étend des déserts de Palmyre et de l'Euphrate au nord, jusqu'à l'Arabie-Heureuse au sud. En voyageant à travers les déserts sablonneux de ce pays, il faut diriger sa route par les étoiles ou la boussole.

La ville la plus considérable qu'on y trouvât jadis, était celle de *Thapsacus*, qui avait un pont sur l'Euphrate. Darius passa ce pont avec son armée lorsqu'il marcha contre Alexandre; et il le repassa après sa défaite. Cyrus le jeune, aussi à la tête de son armée, traversa dans ce lieu, le même fleuve à pied, chose que, selon Xénophon, les habitans de Thapsacus n'avaient jamais vue.

(1) Ruisseau.

Ana est la capitale de l'Arabie-Déserte. On dit que cette ville, située par 34 deg. 20 min. de latit., et 60 deg. 20 m. de longit., est fort ancienne. Elle a une enceinte de murs et une forteresse du côté du nord. Comme le terrain sur lequel elle est bâtie, se trouve resserré par des montagnes escarpées, elle s'étend en longueur, et n'a que deux rues, séparées l'une de l'autre par l'Euphrate. Celle qui est du côté de la Mésopotamie a deux milles de long, et n'est habitée que par des ouvriers, qui encore y sont en petit nombre. Celle qui est de l'autre côté a plus de deux lieues dans la même direction, et c'est dans celle-ci que résident les principaux habitans. Les maisons n'ont qu'un étage, ou tout au plus deux. Elles sont toutes de pierres et de plâtre, ou de chaux, de pierres et d'argile; elles sont petites, carrées et couvertes en terrasse, excepté la mosquée qui l'est en tuiles. Chacune a un terrain borné d'un côté par les montagnes, et de l'autre par le fleuve. Ce terrain forme un verger, rempli d'arbres fruitiers qui portent des dattes, des oranges, des limons, des citrons, des poires, des coins, des figues, des grenades. Les olives y viennent aussi grosses que des châtaignes et en grande quantité. On laisse un fossé entre ce terrain et la montagne, afin de faire écouler les eaux et de les empêcher de l'inonder.

La ville d'Ana n'est peuplée que d'Arabes (1), la plupart chefs de voleurs, qui se répandent dans toutes les parties du désert. Elle est gouvernée par un émir, tributaire du grand-seigneur; mais ce n'est pas sans peine que l'aga et les janissaires qui sont dans la place, lèvent les taxes imposées à cette ville.

L'air d'Ana est très-pur. Les environs en sont d'une grande fertilité. Dans les terrains plats, on sème du blé, et d'autres grains qui réussissent très-bien.

Arabie-Heureuse. — Cette vaste contrée qui a le golfe Persique à l'est, l'Arabie Déserte au nord, le golfe Arabique à l'ouest, et l'Océan au sud, renferme plusieurs grandes provinces, telles que l'*Hedsjas*, le *Nedsjed*, l'*Yémen*, l'*Hadramaut*, l'*Omân*, le *Lachsa*, et quelques petits pays limitrophes. Dans chacune de ces provinces se trouvent plusieurs cantons indépendans; et toutes contiennent des endroits éle-

(1) On croit qu'il y a quelques juifs, aussi arabes, mais qui ne sont pas riches.

vés et fertiles; mais les plaines, manquant d'eau pour l'ordinaire, sont stériles. Dans la saison de la pluie, cependant, il se forme, dans les montagnes, plusieurs torrens qui, après avoir fertilisé une grande partie des plaines, se perdent dans la campagne, ou dans les sables, ou enfin, se jettent dans la mer, quand ces montagnes n'en sont pas fort éloignées, ou qu'ils sont considérables. Quant aux vallées où l'eau de pluie se rassemble, et d'où elle s'évapore, faute d'écoulement, M. *Niébuhr* prétend qu'il n'y en a pas autant en Arabie que les savans le supposent. On trouve quelques lacs de sel dans l'Arabie-Heureuse.

Province d'Hedsjas.

Cette province est bornée au levant par le Nedsjed, au nord par le golfe d'Arabie et par le désert de Syrie, à l'ouest, par ce même golfe, et au sud par l'Yémen. Le terroir y est en partie aussi bon que dans ce dernier pays. Loin de la côte, on trouve beaucoup de cantons montagneux qui sont très-fertiles, et près de la mer, quelques plaines qui pourraient être améliorées par les torrens qui tombent des montagnes.

Gouvernement. — Le sultan de Constantinople prétend la souveraineté de cette grande province; mais on s'y inquiète peu de ses prétentions, le shérif de la Mecque y étant très-considéré, quoique son vassal, et le reste de l'Hedsjas étant soumis à des cheiks arabes indépendans. Voici proprement en quoi consiste le pouvoir du sultan dans ce pays: 1°. Les caravanes, ou plutôt les armées turques, y passent presque par force chaque année. 2°. Le sultan peut, par son pacha qui conduit la caravane de Syrie, déposer le shérif, pendant le peu de jours que les pélerins s'arrêtent à la Mecque, et en nommer un autre de la même famille. 3°. Il entretient un pacha à trois queues dans la ville de Dsjidda, lequel malgré sa suite nombreuse, n'ose ni aller à son gouvernement, ni en revenir sans une grande caravane. 4°. Une partie de la garnison, à la Mecque, à Médine et à Jambo, est composée de soldats turcs. 5°. Les Turcs ont, pour la sûreté de leurs caravanes, des garnisons en différentes petites citadelles, bâties près des puits, sur le chemin d'Egypte et de Syrie à la Mecque, mais sans aucun pouvoir dans les villes et villages des environs. Les Arabes seraient en état de chasser bientôt les

Turcs de l'Hedsjas, si l'amitié du sultan ne leur était avantageuse. Les Turcs envoient tous les ans des sommes si considérables à la Mecque, que presque tous les habitans de cette ville, et tous les descendans de Mahomet dans l'Hedsjas, en tirent un certain revenu, en qualité de *gaddâm-el-kaba*, ou d'officiers de la *kaba*, titre qui leur appartient, simplement parce qu'ils demeurent en Terre-Sainte; car on n'exige d'eux aucun service près de cette même Kaba. Il vient, en outre, annuellement et aux frais du sultan, quatre à cinq vaisseaux chargés de blé, de riz, et d'autres provisions, le tout destiné pour Médine et la Mecque. Pendant que les pélerins sont dans cette dernière ville, il fait de plus distribuer autant d'eau que 2,000 chameaux en peuvent apporter. Les Arabes errans même tirent de grands profits des Turcs; car, quoique les caravanes soient escortées par un pacha de Syrie et par un bey d'Egypte, qui ont beaucoup de soldats avec eux, il faut néanmoins qu'elles fassent à ces voleurs de grands présens, pour passer sur leurs terres sans péril.

Les villes principales de cette province sont: *Médine*, *Jambo*, *la Mecque*, *Dsjidda*, *Taief* et *Ghoun-Soude*.

Médine est située à 91 lieues au nord-ouest de la Mecque, à 225 de Bassora, à 240 de Damas, à 240 du Caire, et à 495 de Constantinople, par 57 deg. 30 secondes de longit. et 25 deg. de latit. Cette ville est petite et environnée d'une mauvaise muraille. Elle a très-souvent eu son propre prince, et était autrefois nommée *Jathreb*. Mahomet y fut accueilli, lorsqu'il fuyait la Mecque d'où l'avait chassé la tribu de *Koreisch*. Ce prophète y est mort et enterré. Par toutes ces raisons, cette ville fut appelée *Medinet-en-Nebi*, c'est-à-dire, ville du prophète. Les mahométans la nomment Sainte, et ne permettent ni aux chrétiens, ni aux juifs d'en approcher.

Le tombeau de Mahomet, que l'on montre à Médine, sans être l'objet de leur culte, est en vénération chez les sectateurs de sa loi. Les pélerins ne sont pas obligés de le visiter. Les seules caravanes de Syrie et d'Egypte, en revenant de la Mecque, font un petit détour pour passer par Médine, parce que les mahométans regardent comme une bonne action, de réciter quelques prières dans cette ville. Parmi les personnages de distinction qui s'y rendent, il en est peu qui aient le bonheur d'entrer dans l'édifice bâti au-dessus du

tombeau de Mahomet. Comme on craint que, par esprit d'idolâtrie et de superstition, le peuple ne rende des honneurs à ce tombeau, on ne permet de le regarder qu'à travers une grille de fer. Il n'est pas plus magnifique que celui des autres fondateurs de mosquées, l'endroit où l'on a déposé le corps du prophète des Arabes, n'étant couvert que d'une simple maçonnerie. La forme en est celle d'une grande caisse. On voit aussi dans le même bâtiment, d'autres tombeaux pareils, sous lesquels reposent les deux premiers califes, *Aboubekr* et *Omar*. On dit que près de celui de Mahomet, il en existe un, tout ouvert, pour recevoir *Sidna-Isa*, c'est-à-dire, Jésus-Christ, qui, selon les mahométans, reviendra dans les derniers tems, pour mourir à Médine. Quoique le tombeau de Mahomet ne soit pas superbe, on garde néanmoins dans l'édifice supérieur, des richesses immenses, envoyées par des princes mahométans; et l'on dit, dans le pays, qu'elles seraient à la disposition du sultan de Constantinople, s'il en avait besoin pour soutenir une guerre contre les infidèles. La partie la plus considérable de ces trésors, doit être en pierres précieuses. On prétend y conserver une poudre chimique, ou la pierre philosophale, qui, sur-le-champ, convertit tous les métaux en or. C'est, sans doute, à cause de tant de richesses, que le tombeau de Mahomet est gardé par quarante eunuques. On assure aussi qu'on y établit cette garde pour en écarter le peuple qui, accoutumé à jeter sur les tombeaux des saints, quelques lambeaux de ses habits, dans l'espoir d'obtenir l'accomplissement de ses vœux, pourrait, à travers le grillage, y jeter des choses impures. Les mahométans du commun croient que ces gardes y sont, depuis que deux chrétiens travestis essayèrent un jour d'enlever les ossemens de Mahomet.

Autour du bâtiment, en dehors, est une étoffe riche, brodée en lettres d'or, sur un fond vert. On la travaille à Damas, et on la change tous les sept ans, lorsque la fête du sacrifice tombe un vendredi, ou lorsqu'un nouveau sultan monte sur le trône. La mosquée dans laquelle se trouvent et le tombeau de Mahomet et celui des deux premiers califes, forme un carré long, intérieurement garni d'arcades, surmontées de petites coupoles en forme de turban. La façade semble celle d'une maison ordinaire, et n'a qu'un seul étage,

avec une porte ronde au milieu, et trois fenêtres de chaque côté. Aux deux extrémités, sont deux minarets qui répondent à deux autres, placés de la même manière, à la façade parallèle. Un cinquième se trouve derrière le tombeau du prophète, mais en dehors, ainsi que les quatre autres.

La mosquée de Médine est découverte. L'intérieur est divisé en deux parties inégales, dont la plus longue est destinée aux prières. Celle-ci se trouve la première, et la seconde renferme le tombeau du prophète, dans une espèce de cimetière, au milieu duquel est un petit bâtiment qui sert de chaire. On sait que plusieurs califes avaient eu dessein de transporter dans leur résidence, celle dans laquelle Mahomet avait coutume de prêcher. Elle est encore à Médine; on s'en sert les jours de fête; mais les Arabes ne la révèrent point.

Jambo est une ville d'une grandeur médiocre, située sur la côte du golfe, à la distance de 10 ou 12 lieues de Médine, dont elle est le port. Elle est environnée d'une muraille mal construite, et a une garnison de quelques janissaires, pour la sûreté des pélerins et des marchands turcs.

La *Mecque*. Cette ville est à une forte journée de Dsjidda, qui en est le port. Le chemin tournant vers le sud autour des montagnes, la distance d'une ville à l'autre ne peut être, en ligne directe, que de cinq à six milles d'Allemagne. Le terroir près de la Mecque est aride et stérile; mais on trouve de beaux fruits dans les parties plus élevées, à quelques lieues plus loin. La chaleur est excessive dans cette ville pendant l'été. Alors les habitans ferment les portes et les volets de leurs maisons pour s'en garantir, et ils arrosent les rues pour rafraîchir l'air: on s'y rappelle même d'exemples de gens étouffés et comme brûlés par le *Semoum*.

Comme les plus distingués parmi les nobles de l'Hedsjas demeurent à la Mecque, et que cette ville forme un entrepôt pour les Indes, la Syrie, l'Egypte, etc.; que les pélerins et les marchands s'y rassemblent tous les ans par milliers, et paraissent se disputer la gloire de l'enrichir, on croira facilement qu'en comparaison des autres villes du pays, elle contient des bâtimens vastes et beaux, à la manière des Arabes. Entre ces édifices, le plus remarquable est la *Kaba* ou *Beit-Allah*, c'est-à-dire, la maison de Dieu, qui était déjà en vénération parmi ces peuples avant Mahomet, et qui, selon la

loi mahométane, doit être visitée au moins une fois par tous les vrais croyans, qui ont de quoi fournir aux frais du voyage.

Les Européens n'osent approcher de la Mecque plus loin que Dsjidda. Ceux qui y sont allés du moins, étaient sans doute des renégats. Le peuple de cette ville regarde son territoire comme sacré, et il traiterait de profane tout chrétien qui oserait y mettre le pied.

Quoique les mahométans ne permettent pas aux chrétiens d'aller à la Mecque, ils ne leur refusent pas cependant la description de leur Kaba. Ils racontent aussi aux étrangers toutes les cérémonies que leur loi prescrit aux pélerins.

La grande mosquée de la Mecque, proprement dite le Lieu-Saint, est un vaste édifice, formant un carré long. Cet édifice n'étant point couvert, l'intérieur devient une place entourée de trois rangs de colonnes, surmontées de deux rangs de coupoles fort basses. Les pélerins se réfugient sous ces portiques, pendant la chaleur du jour; et la mosquée a six minarets, sans compter un septième sur un édifice latéral qui est joint à ce temple, et qui en dépend. Dans le mur extérieur, il y a en tout trente-neuf portes. Les pélerins qui visitent la *Kaba*, pour la première fois, entrent par une porte désignée, et sortent par une autre qui l'est aussi.

Un petit édifice carré, situé au milieu de la grande place, est proprement cette fameuse *Kaba*. Les mahométans la respectent si fort, que, lorsqu'ils prient Dieu, ils ne manquent jamais de se tourner du côté où ils la supposent, dans quelque lieu du monde qu'ils se trouvent. Ils la révèrent à ce point, parce qu'ils croient qu'Abraham la bâtit pour y dire ses prières. On assure, cependant, que celle de ce patriarche était située un peu plus vers l'orient, mais tout près de celle qui existe aujourd'hui, et qu'on en voit encore quelques ruines.

La Kaba n'a point de fenêtres. La porte de cet édifice se trouve du côté du sud, non pas dans le milieu, mais plus vers le sud-ouest, et est placée si haut, qu'étant en bas, on peut à peine en atteindre le seuil avec la main. On n'y monte pas par un escalier, mais par une échelle qu'on peut enlever. Excepté des cas extraordinaires, les portes de la Kaba ne s'ouvrent que deux fois par an, encore, dans ces mêmes cas, n'est-il permis d'y entrer qu'aux gens de distinc-

tion et à ceux qui sont en relation avec eux. Il ne paraît pas que de grandes richesses y soient renfermées, comme l'ont cru long-tems les Européens; mais on exalte fort la quantité de lampes et de candelabres d'or et d'argent qui sont dans la place et sous les arcades, autour de cette sainte maison. On ne pense pas, néanmoins, que le tout puisse entrer en comparaison avec les trésors que l'on conserve dans quelques églises catholiques.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la Kaba, c'est la pierre noire qui est enchâssée et maçonnée dans le mur, au coin du sud-ouest, à peu de distance au-dessus de terre. On prétend que l'ange Gabriel l'a apportée du ciel, qu'elle a été blanche et si brillante, qu'à quatre journées de chemin, on pouvait en reconnaître la lumière, mais qu'après avoir excessivement pleuré sur les pêchés des hommes, elle a insensiblement perdu sa clarté, et qu'elle est devenue toute noire. Aussi souvent qu'un musulman fait le tour de la Kaba, il baise cette pierre, et quand l'affluence du peuple l'en empêche, il cherche du moins à la toucher de la main. Elle est enchâssée dans de l'argent.

Toute la Kaba est couverte d'un étoffe de soie noire, sur laquelle sont en or trait, et en très grands caractères, plusieurs passages du coran. Cette précieuse étoffe se brode au Caire, dans le palais des anciens sultans de l'Egypte. Chaque année, on la change aux frais du grand seigneur. La gouttière par laquelle l'eau s'écoule du toit de la Kaba, est d'or pur. Autour de l'édifice, règne, à quelque distance, un rang de piliers de métal, entre lesquels sont attachées des chaînes qui servent à suspendre des lampes et des candelabres d'argent. Tout auprès, sont les quatre maisons de prière des quatre différentes sectes de sunnites, et le *Makma-Hazaret-Ibrahim*, ou la place sur laquelle Abraham fesait la sienne, avant que la Kaba fût bâtie. Là, doit être aussi la prétendue pierre de ce patriarche. Il y a encore trois bâtimens sur la grande place. L'un couvre le puits de Zemzem, fort estimé chez les mahométans, pour son eau, et qui fut produit, ou découvert, par miracle. Ce fut là, dit-on, qu'*Hagar* posa son fils *Ismaël* sur le sable, afin de pouvoir mieux chercher de l'eau. Ayant long-tems couru sans succès, et revenant fort triste auprès de l'enfant, elle fut très-surprise de voir à

l'endroit où il avait joué, de l'eau jaillir entre ses pieds. Il est clair que les mahométans ont pris le fond de cette histoire dans l'Ecriture.

La clef de la Kaba doit demeurer perpétuellement dans la famille d'*Othman-ibn-Talha*.

Au chapitre du coran, intitulé *Nassa*, on lit ces paroles : *Dieu vous commande de rendre les dépôts à ceux à qui ils appartiennent.* Les interprètes disent qu'il faut entendre littéralement ce passage qui a trait à ce qui arriva après la prise de la Mecque. Mahomet étant entré victorieux dans cette ville, demanda les clefs du temple à Othman, fils de Talha, qui en était le gardien, afin qu'il pût y faire sa prière. Othman les lui apporta, et comme il les lui présentait, Abbas, qui était de la famille de Haschem et oncle de Mahomet, les lui demanda, parce qu'il avait déja celle du puits de Zemzem. Othman entendant parler Abbas retira sa main, et refusa de les lui donner ; mais Mahomet voyant son refus, lui dit : Ne vous fiez-vous pas à Dieu et à son envoyé ? Sur quoi Othman lui remit ces clefs aussitôt.

Après que Mahomet fut sorti du temple, Ali, son cousin-germain et son gendre, les lui demanda en garde. Mahomet lui dit alors : Je ne charge mes parens que des choses dont il peut résulter quelque avantage pour le public en les leur confiant, et non de celles dont il peut seulement leur revenir quelque utilité. Après ce discours, il fit appeler Othman et lui dit : *Recevez ces clefs et gardez-les, vous et votre postérité, comme une chose qui vous appartient en propre, et que personne ne vous en ôte jamais la possession, s'il ne veut passer pour un usurpateur.*

Le territoire saint de la Mecque s'étend à quelque distance, et se trouve indiqué par de certaines marques sur les grands chemins. C'est-là que ceux qui font leur premier pélerinage, sont obligés de mettre l'*ihhram* ou l'*ahhram*, c'est-à-dire, de s'habiller comme les Arabes du commun, et de la façon la plus humble, en se couvrant de deux draps de toile, dont l'un pend depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et l'autre est placé sur une des épaules. Il faut aussi qu'ils aillent nue-tête, peut-être parce que les Bédouins et autres Arabes du commun, laissaient croître leurs cheveux du tems de Mahomet, et allaient la tête découverte, comme font les Arabes,

vers le sud de *Hali*, et en *Haschid-ou-Bekil*. Dès qu'un mahométan arrive pour la première fois, soit à Dsjidda, soit aux marques indicatives du territoire saint de la Mecque, il doit partir sans délai pour cette ville. Le premier voyage ne donne pas le titre d'*hadsji*, ou de pélerin ; et pour l'obtenir, il faut se trouver à la Mecque, au commencement du mois de *souladsji*, afin d'assister à toutes les cérémonies qui s'y font, ainsi que dans les environs.

Caravanes. — Le nombre des pélerins qui vont à la Mecque est très-considérable chaque année. Il le serait encore plus, si tout mahométan qui jouit d'une bonne santé, et qui pourrait fournir aux frais de ce pénible et dispendieux voyage, voulait l'entreprendre. Il vient dans la ville Sainte, une grande caravane de Damas, commandée ou menée par un pacha à trois queues. Une autre est conduite par un bey d'Egypte, qui, pendant tout le tems qu'il se trouve à sa tête, est appelé *émir-hadji*. A celle-ci se joint la caravane des Arabes de Barbarie ; mais une partie devance toujours l'autre d'un jour, et toutes deux se réunissent à celle de Damas, à quelques journées de la Mecque. Une quatrième vient de Bagdad, sous un chef nommé par le pacha de cette ville, et avec elle arrive une multitude de pélerins persans. La cinquième est composée de ceux de Lachsa, de Bahhrein et de Nedsjed. Il en vient encore une du pays d'Omân. Les deux dernières sont petites et ne portent point de marchandises. Il y a aussi une caravane d'Yémen, outre une quantité de pélerins qui arrivent par mer, et qui viennent de la Perse, des parties orientales et méridionales de l'Arabie, des Indes, de Java, de Sumatra, et autres îles, des colonies Arabes sur la côte méridionale de l'Afrique, de la côte occidentale du golfe d'Arabie, de Nubie, etc. Plusieurs de ces pélerins vont à la Mecque, en qualité de marchands. Souvent ils font ce voyage plus d'une fois, et plutôt par intérêt que par dévotion. Ceux qui vont comme soldats, pour défendre les caravanes, sont en grand nombre et payés. Quantité de ces voyageurs sont pélerins de profession : car tous ceux qui, par leurs affaires, ou d'autres raisons valables, sont empêchés d'aller à la Mecque, peuvent choisir quelqu'un qui, après leur mort, fasse le pélerinage à leur place. La plupart des mahométans trouvent facilement une excuse pour ne pas remplir ce devoir. Voilà pourquoi

les héritiers d'un homme riche, lorsqu'ils sont dévots, envoient à la Mecque, en son nom, quelque pauvre qui ne craint point la fatigue; et la dépense de ce voyage ne se monte pas à ce qu'aurait coûté au défunt, le seul conducteur de ses chameaux. Tout homme qui entreprend ce pélerinage pour autrui, doit rapporter une attestation de quelque iman (1), qu'il a rempli toutes les formalités ou cérémonies, au nom de tel ou tel. Très-peu de pélerins se rendent à la Mecque par dévotion et à leurs dépens. Quand ils le font, il leur en coûte beaucoup : car, les mahométans, qui, en général, sont charitables, répandent de grandes aumônes dans cette occasion.

Le *shérif* de la Mecque n'est que prince temporel, et n'a le titre ni d'iman ni de calife. Comme tous les Arabes ont coutume de payer très-peu à leur prince, et que le domaine de celui-ci est fort petit, les revenus qu'il tire de ses sujets, ne sont pas considérables. Il est cependant un des plus puissans princes de l'Arabie; car les villes, dites Saintes, ont, en vertu de différentes donations de plusieurs souverains ou de riches mahométans, de grands revenus, auxquels le shérif a bonne part. Il tire aussi de grosses sommes des pays turcs, où, dans presque toutes les villes, on trouve des bazars, des khans, des bains et des maisons dont les revenus appartiennent à la Kaba. Il partage même le produit de la douane de *Dsjidda*, avec le pacha de cette ville, et il lève une capitation très-forte sur tous les zéidites qui arrivent à la Mecque. Ceux de cette secte ont un officier qui termine leurs différens. Cet officier paie à la kaba dix écus pour chaque pélerin, et même jusqu'à cent pour un riche. Les revenus que le shérif tire des autres princes étrangers de la religion de Mahomet ne sont pas si assurés.

Il y a à la Mecque un cadi qui est relevé, presque tous les ans, par un autre qui vient de Constantinople. Mais les quatre muftis des sectes regardées comme orthodoxes par les sunnites, restent communément en place. Ils siégent dans le tribunal suprême auquel ce cadi préside. Chacune des mêmes sectes a aussi son iman, pour lui réciter les prières. En général, les emplois de la Kaba, et sur-tout celui du garde-clef, sont fort lucratifs.

(1) Ministre de la religion.

Dsjidda, *Gidda* ou *Gedda* est une ville située sur le golfe Arabique, par 21 d. 28 m. de lat. Elle est environnée d'un mur délabré en quelques endroits, du côté du sud, de façon qu'on y entre et qu'on en sort à volonté. On voit hors de la ville, sur le chemin qui conduit à la Mecque, quelques misérables tours, et sur la place, près de la maison du pacha et du port, quelques canons qui servent à saluer les vaisseaux, quand ils entrent ou qu'ils sortent. Les maisons des marchands sont commodes, d'une belle apparence et regardent la mer. Le reste n'est qu'un amas de chétives cabanes arabes. En dedans et au-devant du port, il y a des rochers de corail, qui forcent les vaisseaux à ancrer à une grande distance. Près de la ville, il y a si peu d'eau, quand elle est basse, que pendant certains mois, les barques chargées sont obligées d'attendre le flux, ou le reflux, pour arriver ou pour partir. Outre la marée ordinaire et journalière, il y en a une annuelle à Dsjidda; car les vents continuels du sud font tellement monter l'eau, lorsqu'ils règnent, que la plus basse marée s'élève bien au-dessus du point de la plus haute, lorsque le vent a été long-tems au nord. La marée journalière monte à-peine d'un pied.

Dsjidda, comme on le sait, est le port de la Mecque. Les vaisseaux du Caire ne vont pas plus loin vers le sud. Les Européens qui viennent des Indes-Orientales, ont coutume, quand ils arrivent à un banc de corail, nommé *Mousmâri*, de tirer un coup de canon pour avoir un pilote côtier qui les conduise dans le port.

Taief, ville entourée aussi d'un mur, est située sur une haute montagne dans une vallée agréable et fertile, d'où l'on transporte à la Mecque des fruits verts, et sur-tout, des raisins. La contrée où se trouve cette ville, envoie une quantité d'amandes jusqu'aux Indes.

Ghoun-Soudé, ville assez grande, mais mal bâtie, est située au bord du golfe d'Arabie. Elle appartient au shérif de la Mecque. Le gouverneur demeure dans une petite île à quatre lieues d'Allemagne du rivage, et dans un château qui n'est qu'une mauvaise tour.

Parmi les cheiks indépendans de l'Hedsjas, le plus puissant est celui de la tribu de *Harb*, qui, dit-on, peut mettre deux mille hommes sur pied. Le domaine de cette tribu est situé entre la Mecque et Médine.

Il y a aussi plusieurs petits États souverains dans les montagnes de l'Hedsjas. Les Arabes qui y demeurent ne vivent pas sous des tentes, comme ceux des plaines, mais ils passent l'année dans des villes et des villages, et se défendent dans leurs petites citadelles, situées sur des rochers et des montagnes escarpées. Quelquefois ils se joignent à leurs voisins les Bédouins, contre les Turcs, quoique ces derniers ne traversent pas leur domaine. Parmi ces États se trouve le district de *Kheirbar*, qui est au nord-est de Médine, et qui est habité, dit-on, par des juifs indépendans, soumis à leurs propres cheiks, comme les autres Arabes. Les Turcs les ont en horreur et les accusent de piller leurs caravanes. Il paraît que les juifs de Kheirbar n'ont aucune liaison avec ceux qui demeurent dans les villes sur les confins de l'Arabie. Peut-être sont-ils *Karaïtes* : on sait que les juifs de cette secte sont plus odieux aux juifs pharisiens que ne le sont les mahométans et les chrétiens. Le district de Kheirbar est situé de manière qu'on ne peut y arriver qu'en passant par de vastes déserts, sur-tout du côté de l'est et du nord.

Province de Nedsjed.

Selon *Niebuhr*, ce grand pays s'étend de l'Hadsjar et du désert de Syrie au nord jusqu'à l'Yémen au sud, et de l'Irack ou l'Arack-Arabie à l'ouest, jusqu'à l'Hadsjar à l'est. De la sorte, elle comprend principalement, ce que, pour nous conformer à la division des géographes européens, nous avons désigné sous le nom d'Arabie-Déserte, division inconnue aux Arabes. La partie de cette province, que l'on connaît plus absolument sous le nom de Nedsjed, est montagneuse, remplie de villes et de villages, aussi bien que de petites seigneureries, de sorte que presque chaque petite ville est gouvernée par un cheik indépendant. Elle est très-fertile en toutes sortes de fruits, et principalement en dattes. On y trouve peu de rivières, et même celle qui est marquée sur la carte de *Danville*, n'est qu'un *wadi*, ou torrent, qui n'a de l'eau qu'après les grandes pluies. C'est pourquoi les Arabes de cette contrée, sont obligés de creuser des puits très-profonds ; et cette disette d'eau y rend le labourage fort pénible.

Il y a dans cette province deux districts principaux, savoir, celui d'*El-Ared* et celui d'*El-Kherdsje*. Le district d'*El-*

Ared, confine vers l'orient au pays d'Hadsjar. On y trouve *Daraie*, canton autrefois nommé *Wadi-Hanifa*, et connu encore aujourd'hui sous le même nom, parmi les dépendances duquel est la ville d'*El-Aijane*, qu'a rendue célèbre un Arabe nommé *Abd-oul-Wahheb*, qui, il y a trente ou quarante ans, a fondé une nouvelle religion ou secte. On croit que le cheik de *Nedsjeran* en a fait autant. Il n'est pas facile de rien avancer de positif sur les principes de leur croyance. On dit que leurs sectateurs appellent toujours Mahomet leur prophète, qu'ils prient et jeûnent comme le reste des musulmans, et que la différence qu'il y a entre eux et les sunnites, consiste en ce qu'ils ne veulent point reconnaître les saints de ceux-ci. Une autre version porte que la doctrine d'*Abd-oul-Wahheb*, est que Dieu seul doit être invoqué et adoré comme le créateur de toutes choses, qu'il défend à ceux de sa secte de faire mention dans leurs prières du nom de Mahomet, ou de quelque autre saint et prophète, ni enfin de lui-même, parce que cela pourrait mener à l'idolâtrie; qu'il regarde Mahomet, Jésus-Christ, Moïse, etc., comme de grands hommes et des personnages respectables, dont on peut lire les écrits et entendre réciter les actions, sans commettre de péché; mais qu'il ne croit pas que jamais livre ait été écrit par inspiration divine, ou par l'ange Gabriel. Des guerres civiles ont été la suite de cette innovation. On dit que le cheik de Lachsa, à la tête d'une armée de 340,000 hommes, avec quatre vieilles pièces de canon portugaises ou turques et un mortier, fut assiéger le réformateur, dans un fort bâti sur une montagne, mais que comme il ne sut pas se servir de son artillerie, et qu'il fit trop avancer ses gens sous ce fort, ceux-ci furent exposés au feu de mousqueterie de l'ennemi, et si maltraités, que l'armée fut mise en désordre et s'en retourna avec son chef, à Lachsa.

Abd-oul-Wahheb s'est fait un Etat indépendant dans sa province. Son fils qui lui a succédé est aussi chef de sa religion.

Les Arabes du Nedsjed ne sont pas plus inhumains ni moins hospitaliers envers les étrangers, que le reste de leur nation. Mais comme cette province renferme un grand nombre de petits Etats indépendans qui ont chacun leur cheik, on peut aisément comprendre que les voyageurs y trouvent peu

de

de sûreté. Chaque prince cherche à tirer d'eux tout ce qu'ils peuvent leur attraper, tant pour le posséder que pour empêcher quelque ennemi de s'en emparer. Les cheiks du Nedsjed se font continuellement la guerre. Les caravanes qui traversent ce pays pour aller à la Mecque, sont pour la plupart composées de mendians. Les autres sont à chaque instant obligés de payer des droits, ou de faire des présens.

Ard-el-Yémen, ou le pays d'Yémen, en général.

Ce pays a l'Hedsjas au nord, le Nedsjed à l'est, l'Hadramaut au sud et le golfe Arabique à l'ouest. La nature semble l'avoir divisé en deux parties. Celle qui touche au golfe, et qui s'étend depuis *Hali* au nord jusqu'au détroit de Babel-Mandel au sud, est basse et se nomme *Téhama*. L'autre est fort élevée au-dessus du niveau de la mer. Les Arabes la nomment *Dsjabbal*, c'est-à-dire, contrée montagneuse. Elle renferme aussi beaucoup de princes particuliers, qui vivent très-mal entr'eux. Voici ce qu'il y a d'indépendant en Yémen :

1. L'*Yémen*, proprement dit, ou le domaine du prince qui réside à *Sanà*.

2. La seigneurie d'*Aden*, qui, depuis quelques années, est gouvernée par un cheik.

3. La principauté de *Kaukeban*, gouvernée par un *sejid*.

4. Le pays de *Haschid-ou-Bekil*, dans lequel il y a plusieurs villes et villages qui appartiennent à des cheiks indépendans.

5. Le domaine d'*Abou-Arisch*, gouverné par un schérif.

6. Un grand district entre *Abou-Arisch* et l'*Hedsjas*, habité par des Bédouins.

7. Le petit domaine de *Khaulan*, à l'ouest de *Saade*. Il a ses propres cheiks.

8. Le domaine de *Sahan*, dont *Saade* a encore un *sejid*, mais dont le reste appartient à des cheiks indépendans.

9. La seigneurie de *Nedsjeran*, etc.

10. Celle de *Kachtan*. Elle a aussi ses cheiks indépendans.

11. Le grand pays de *Dsjôf*, dont la ville de *Mareb* a un shérif; mais les villages et le désert de cette contrée ont des cheiks indépendans.

12. *Nehhm*, petit domaine qui a son cheik indépendant.

13. *Khaulan*, petit pays à quelques lieues au sud-est de *Sanà*. Il a aussi son propre cheik.

14. Le pays de *Jafa*, où il y a au moins trois cheiks indépendans.

Outre ces grands districts, l'*Yémen* en contient, sans doute, plusieurs autres moins considérables, qui ont leurs seigneurs souverains, mais il est impossible d'en avoir une connaissance exacte.

De l'Yémen proprement dit.

Ce pays confine vers l'ouest, au golfe d'Arabie ; vers le sud, à la seigneurie d'*Aden ;* vers l'est, au *Jafa*, à l'*Hadramaut* et au *Khaulan ;* vers le nord, à l'*Hasehid-ou-Bekil*, et vers le nord-ouest, au domaine *Abou-Arischc.* Il a en longueur 48 lieues d'Allemagne ; et sa largeur moyenne est de 20. La partie de ce pays, nommée *Téhama*, est un terrain plat, sablonneux, et large d'une journée près de *Mocka*, mais de deux près de *Hodeida* et de *Loheia*. L'autre partie, le *Dsjabbâl*, est située à l'est du Téhama, et consiste en une chaîne de montagnes escarpées, hautes et fertiles. L'aride Téhama n'a point de rivières qui conservent de l'eau toute l'année. Il arrive aussi que, dans le Dsjabbâl, quelques rivières tarissent entièrement. Elles s'y forment pendant les pluies, et se perdent peu-à-peu dans les pays de montagnes, ou, si elles s'enflent assez pour en sortir, elles fertilisent une partie du Téhama, et s'y perdent aussi. Quelques-unes grossissent suffisamment pour arroser les champs, et pour porter leurs eaux dans la mer. On les appelle toutes *wadi.*

Gouvernement. — On nomme communément *iman*, le prince qui gouverne cette partie de l'Yémen : aussi remplit-il les fonctions de ce prêtre de la loi de Mahomet, lorsque, fesant sa prière dans la mosquée, il se place devant l'assemblée, afin que les assistans le voient, et puissent le suivre dans les cérémonies accoutumées. On l'appelle encor *calife ;* et sur sa monnaie il se qualifie de *prince des fidèles.*

Il paraît qu'il y a beaucoup de chrétiens *abyssins* dans les ports de l'Yémen, et qu'ils y jouissent du libre exercice de leur culte.

On prétend que les juifs sont au nombre de 5,000 familles dans le seul domaine de l'iman, et qu'il y en avait plus au-

quefois. Ils sont tous pharisiens ou talmudistes, et grands ennemis des karaïtes.

Le trône de l'Yémen est héréditaire ; et si tous les princes ont également de bonnes qualités, les sujets souhaitent d'être gouvernés par le fils aîné d'une épouse légitime de leur iman. Ce mode de succession cependant n'a pas toujours lieu. L'iman de l'Yémen est un prince indépendant, qui n'obéit à aucune autre puissance, soit pour le spirituel, soit pour le temporel. Comme il se range, avec la plupart de ses sujets, dans la secte mahométane de *Zéidi*, et que de plus il se dit calife et iman, il est chez lui, mais non ailleurs, regardé comme le chef de l'église ; et ses sujets, qui sont sunnites, obéissent à un mufti de *Zebîd*.

En qualité de prince temporel, l'iman fait la paix et la guerre. Cependant il paraît n'être pas despotique. On dit du moins qu'il ne peut ôter la vie à aucun de ses sujets, pas même à un infidèle. Toutes les affaires criminelles ou importantes doivent être décidées au tribunal suprême de *Sanà*, composé de plusieurs cadis, présidés par l'iman. On y traite les procès de vive voix, par écrit ou par procureur. Quand le prince est un tyran, et qu'il a la force en main, il ne manque pas de moyens pour faire des injustices. S'il veut arracher une sentence de mort, il n'a qu'à gagner les principaux juges ; et d'ailleurs, il les nomme et les change à volonté, ainsi que tous ses officiers. Néanmoins, un gouvernement trop violent n'a pas toujours réussi dans l'Yémen. On y trouve des exemples de révoltes couronnées du succès, et d'imans détrônés.

Revenus. — Les revenus de l'iman vont à 480,000 écus par an. Les droits sur le café en font sans doute la plus grande partie ; car on dit qu'il faut payer au gouvernement à-peu-près le quart du prix de la vente, avant de charger les vaisseaux. Le département de Mocka rend, en avril, mai, juin et juillet, lorsque les bâtimens des Indes partent ou arrivent, 7,000 écus par mois ; et, dans les autres mois, 4,000.

Armée. — L'iman a une armée sur pied : elle n'est point divisée en régimens comme en Europe. On dit que son infanterie est de 4,000 hommes en tems de paix, et sa cavalerie, de 1,000. Voici en quoi consiste, pendant ce tems, le service des cavaliers. Le vendredi, un palefrenier leur amène

devant la porte leur cheval, entretenu dans l'écurie du *dola* (officier qui, dans son département, est autant qu'un pacha en Turquie) de la ville, où ils sont en garnison. Ils le montent pour accompagner l'iman à la mosquée, quand c'est à Sanà, et le dola, quand c'est dans son département. Chacun s'habille comme il veut. Les armes du cavalier sont une lance fort courte que porte un palefrenier (il y en a un par cheval), un sabre, un couteau recourbé, mis au-devant du corps, et quelquefois deux pistolets à l'arçon de la selle. Au retour de la mosquée, les cavaliers s'assemblent sur la grande place, qui, dans toutes les villes, se trouve devant la maison du dola. Là, saisissant leurs lances, ils se poursuivent deux à deux, et c'est tout leur exercice militaire.

En tems de paix, les fantassins n'ont pas plus à faire que les cavaliers : cependant ils font faction, les armes à la main, chez le dola ; d'ailleurs, ils sont employés aux portes et sur les tours. Ils ont deux écus et demi par mois, et s'habillent à leur gré. Quelques-uns d'entr'eux n'ont qu'un linge fort court autour des reins, et portent par-dessus une ceinture, avec leur couteau recourbé. Plusieurs soldats ont la chemise et la culotte. En voyage, et sans doute en campagne, ils sont armés du bouclier, du sabre et de la lance. Le vendredi, ils accompagnent le dola à la mosquée. Ils sont alors rangés en sept files de quarante ou cinquante soldats, précédés par quatre autres hommes, qui tiennent en l'air leur couteau hors du fourreau, ou leur mousquet, et qui chantent et sautillent de telle sorte, qu'on les croirait ivres ou fous. Les compagnies ne manquent ni de tambours ni de trompettes. A leur retour, devant la maison du dola, les fantassins sont obligés de faire quelque décharges de mousqueterie ; ce qui s'exécute avec assez peu d'ordre.

Les Arabes d'Yémen ont une manière étrange de montrer leur valeur dans une action. Celui qui veut donner la plus grande preuve de zèle pour le service de son maître, s'attache la jambe toute recourbée, et fait feu, jusqu'à ce que les ennemis se retirent, ou que ses propres camarades l'abandonnant, il soit massacré.

Les Arabes n'ont pas de canon de campagne ; et, pour servir ceux qu'ils ont en petit nombre dans leurs citadelles, ils emploient des Turcs vagabonds, ou des renégats indiens

et européens, dont la plupart ne connaissent pas cette manœuvre.

Division naturelle du pays.

Nous avons déjà dit que la nature divise le royaume d'Yémen en deux parties, le *Téhama*, ou le pays plat, et le *Dsjabbal*, ou les montagnes. On subdivise le premier en six départemens, et le second en vingt-quatre. Voici ceux qu'on trouve dans le Téhama.

1. Le département de *Loheia* est situé près du golfe, et confine vers le nord au domaine indépendant d'*Abou-Arisch*, vers le nord-est à quelques petits districts des alliés de *Haschid-ou-Bekil*, et vers le sud à *Beit-el-Fakih*. La ville de *Loheia*, qui donne son nom à tout le département, est située par 2 deg. 39 min. 14 secondes de long., et est, en partie sur la terre-ferme et en partie sur une île; car la plaine, à l'est de la ville, est si basse, que lorsque le vent souffle long-tems du sud et fait hausser l'eau du golfe, et elle est couverte par la marée, qui cependant, n'y monte que de quatre pieds. A quelque distance du côté de terre, elle est défendue par 14 tours, mais elle n'a point de murailles. Le café qu'on y apporte des montagnes voisines pour en charger les vaisseaux, n'est pas aussi bon que celui de Beit-el-Fakih. Cependant ce commerce y est très-grand, et on y trouve de bons comptoirs qui appartiennent à des marchands du Caire. L'eau de Mocka est mauvaise, mais celle de Hodeida et de Loheia l'est plus encore, et coûte plus cher. Près de cette dernière ville est une montagne, ou plutôt une colline, d'où l'on tire de bon sel. Au sud sud-ouest, est la petite île d'*Ormuk*, où les habitans de Loheia cachent leurs trésors, dès qu'ils sont menacés d'être attaqués par leurs voisins; ce qui arrive assez souvent.

On compte au nombre des dépendances de Loheia, l'île de *Kameran*, qui est grande et fertile. Sans être fort peuplée, elle a un *sous-dola* et des soldats. On y trouve un bon port, où les vaisseaux qui vont des Indes à *Dsjidda*, prennent ordinairement des rafraîchissemens. *Firan*, autre île de ce département, est remarquable en ce que les habitans de Loheia y pêchent des huîtres perlières.

2. Le département de *Hodeida* ne s'étend pas plus loin que la ville de même nom. Les revenus de la douane de celle-ci sont considérables; car non-seulement ses vaisseaux transportent beaucoup de café à *Dsjidda*, mais ceux d'*Omân* viennent en charger en quantité pour *Mascate*, pour *Basrah*, et pour les ports de la côte de Perse. Cette ville est assez grande, mais les maisons en sont la plupart bâties comme celles du Téhama. Le dola demeure dans une petite citadelle sur les bords du golfe d'Arabie. *Hodeida* peut passer à présent pour le port de *Beit-el-Fakih*; et les deux villes paraissent avoir prospéré tout-à-la-fois.

3. Le département de *Beit-el-Fakih* confine vers le sud au département de *Zebîd*, et vers le nord à celui de *Loheia*. Il renferme une ville de même nom, mais ouverte, qui a commencé à fleurir après la ruine du port de Ghalef-ka, et après que les marchands eurent peu-à-peu abandonné Zebîd. Cette ville a quelques maisons de briques, mais la plupart sont de mauvaises huttes, comme dans tout le Téhama. La mosquée principale a seule un minaret. Le dola réside dans une citadelle, assez solidement bâtie pour le pays, et dans laquelle il y a un puits profond, comme le sont généralement tous ceux des environs. Ce qui rend célèbre *Beit-el-Fakih*, c'est le commerce de café qui ne se fait ni dans l'Yémen, ni dans aucune autre partie de l'Arabie, avec autant d'étendue que dans cette ville. Les marchands s'y rendent de Tunis et autres villes de Barbarie, même de Fez et de Maroc, d'Egypte; de Syrie, de Perse, de *Basrah*, de *Mascate*, et quelquefois d'Europe. Ils viennent y acheter le café qu'on y apporte des montagnes des départemens voisins, tant pour l'exposer sur le marché, que pour l'envoyer à Mocka, ou à Hodeida.

4. Le département de *Zebîd* confine aux départemens du *Haut-Osâb*, du *Bas-Osâb*, de *Beit-el-Fakih*, et au golfe d'Arabie. Il renferme la ville de *Zebîd* ou *Sebîd*, qui était autrefois, et tant que le port de Ghalef-Ha fut en bon état, la capitale du *Téhama*, et le lieu où se fesait presque tout le commerce de l'Yémen pour l'étranger. On voit encore, dans cette ville, un grand nombre de mosquées, assez bien entretenues, qui offrent de loin un bel aspect. Depuis que les murs de Zebîd ont été renversés, en partie, par l'eau qui se précipite des montagnes, pendant les mois de pluie, et en

partie par les hommes, on n'y trouve d'autres fortifications qu'une petite citadelle où demeure le dola.

5. Le département du *Bas-Osâb* confine aux départemens de Mocka, de *Bellad-ibn-Aklan*, du *Haut-Osâb*, de *Zebîd*, et au golfe d'Arabie. Il n'est ni étendu, ni de grand rapport.

6. Le département de *Mocka* confine au golfe d'Arabie, au domaine d'*Aden*, au *Bellad-ibn-Aklan* et au département du *Bas-Osâb*. Le terroir en est sec et stérile. *Mocka* ou *Moca*, ville principale de ce département, est située sur le golfe arabique, par 62 deg. de long., et 13 deg. de latit. Elle contient beaucoup de marchands arabes très-riches, et des Banians. Les Européens en fréquentent le port; mais ils n'y restent pas pendant l'hiver, et s'en retournent chaque année sur leurs vaisseaux. La ville est assez bien bâtie pour le pays. Une muraille flanquée de quelques tours la ceint du côté de terre, et deux citadelles en défendent la rade. La fondation n'en remonte pas à plus de quatre cents ans. Elle eut le sort de diverses autres villes considérables de l'Yémen, qui étaient tombées au pouvoir des Turcs. On dit cependant qu'ils s'y maintinrent plus long-tems qu'ailleurs, et que les Arabes rachetèrent cette ville, au lieu de la reprendre par les armes. En 1738, Mocka, ou plutôt la maison du dola, et une des citadelles furent bombardées par les Français. Ceux-ci ayant leurs vaisseaux chargés de marchandises qu'ils voulaient négocier avec les Arabes, et ne prétendant que le paiement de ce que l'iman avait acheté depuis quelques années, s'accommodèrent bientôt et firent la paix avec ce prince.

Le détroit de *Bal-el-Mandeb* est attenant au département de Mocka. Au milieu de l'entrée de ce détroit, se trouve la petite île de *Perim*.

Le gouverneur de la ville de *Sedjla* sur la côte d'Afrique, à peu de distance de Bab-el-Mandel, est nommé par le dola de Moka. Cette ville, en conséquence, appartient aussi à l'iman de Sanà.

L'iman de Sanà possède dans les montagnes, ou le *Dsjabbal*, les vingt-quatre départemens suivans (1).

(1) Le peu d'exactitude et de netteté des cartes de l'Arabie

1. Le département de *Sahan*, qui est situé entre ceux de *Hamdan*, de *Deiban*, de *Khaulan*, de *Bellad-anes* et de *Heimme*. Il abonde en toutes sortes de fruits, comme abricots, figues, pêches, poires, noix, et sur-tout en raisins, dont on compte plus de vingt espèces différentes. Les vallées seules sont bien cultivées, principalement celles qui sont arrosées par de petits torrens. Presque toutes les montagnes sont des rochers pelés, dont l'aspect est fort triste.

La ville la plus considérable de ce département et de tout l'Yémen, est *Sanà*. Elle est ancienne et célèbre, et située par 64 deg. de longitude, et 15 deg. 21 min. de latit., sur la pente d'un terrain élevé, et dans un endroit agréable. Comme elle est fort au-dessus du niveau de la mer, on y trouve l'air moins brûlant que dans le Téhama. Après de longues pluies, une petite rivière traverse la ville. Il y en a une plus considérable, à quelque distance vers l'ouest, et les bords de celle-ci sont couverts de vergers, de maisons de campagne et de villages. Sanà est environnée d'une muraille, ou plutôt d'un rempart revêtu de briques sèches. Du côté de l'ouest est le jardin de *Metoukel*, que l'iman de ce nom a fait planter hors de la muraille qui ceint la ville, et qu'il a entouré d'un mur fort épais. Du côté de l'est se trouve une citadelle sur la fameuse colline de *Gamdan*. On peut commodément, en une heure huit minutes, faire le tour de la ville et de cette citadelle, sans y comprendre le jardin dont nous venons de parler. Sanà étant la capitale de tout l'Yémen et la résidence du prince, on y voit plus de bâtimens et de grands édifices que dans les autres villes de cette contrée. Elle renferme une grande quantité de mosquées. On n'y compte pas cependant plus de dix minarets dignes de remarque. Les bains publics n'y sont aussi qu'au nombre de douze. De ses nombreux caravansérails, *Simsera - el - Mahâdi* est le plus beau, le plus commode, et le plus grand. Il a trois étages. Près de la citadelle est une montagne haute et escarpée, nommée *Nikkom*,

---

ne nous ont pas permis d'observer en tout, pour le pays d'Yémen, l'ordre géographique ordinaire, du nord au midi; en conséquence nous allons suivre celui que *Niebuhr* a choisi dans sa description de l'Arabie.

où l'on voit les ruines d'une ancienne forteresse, qui, suivant l'opinion des Arabes, a été bâtie par *Sem*, fils de *Noé*.

M. *Niébuhr*, qui, en 1761, visita l'Arabie, avec plusieurs savans, fut admis à l'audience de l'iman. Ces Danois, qui ne s'attendaient à être introduits chez le prince, qu'en présence de quelques-uns de ses principaux officiers, furent très-étonnés de voir les plus grands préparatifs pour leur réception. La salle d'audience formait un carré spacieux et voûté, qui recevait le jour d'en haut, et par quelques fenêtres très-petites et très-élevées. Les murs de cette salle était nus. Au milieu se trouvait un vaste bassin, d'où jaillissait un jet d'eau de 14 pieds. Derrière ce bassin, était un exhaussement d'environ un pied et demi, et de quatre à cinq pieds de largeur. Au-delà de cet exhaussement, on avait encore pratiqué une autre petite estrade, immédiatement près des marches du trône de l'iman. Le plancher, dans toute son étendue, était couvert de beaux tapis de Perse. Au-dessus des marches, était une sorte de base quadrangulaire, revêtue d'étoffe de soie, sur laquelle, ainsi que derrière et aux deux côtés, on avait posé de larges et riches coussins. L'iman s'assit sur ce trône, les jambes croisées à la manière des Orientaux. Sa robe était d'un vert clair, avec de longues et de larges manches à l'arabe : tel était autrefois l'habillement des califes. A chaque côté de la poitrine, il avait un large lacis d'or, comme les turcs de distinction en ont quelquefois sur leurs manteaux de voyage. Un large turban de toile blanche lui couvrait la tête. Ses fils étaient placés à sa droite, et ses frères à sa gauche. En face de lui, se trouvait le *fakih* (grand visir). Les étrangers étaient placés sur la première estrade, et plus bas que le fakih. De chaque côté de la salle, depuis les fils et les frères de l'iman, jusqu'à la porte, il y avait quantité d'Arabes de distinction.

M. *Niébuhr* et ses compagnons furent conduits directement à l'iman, pour lui baiser le revers et la paume de la main droite, ainsi que le pan de sa robe, qui flottait sur ses genoux. Les princes mahométans accordent aisément la première et la dernière de ces faveurs; mais c'est une grâce extraordinaire, quand ils admettent des étrangers à leur baiser la paume de la main. Dans toute la salle, régnait un silence profond, qui

ne fut interrompu qu'au moment où le premier Européen ayant touché la main de l'iman, un héraut fit entendre des paroles, dont le sens était : *Dieu conserve l'iman.* Tous les assistans les répétèrent à plein gosier, et sans ménager leurs poumons.

On trouve à Sanà, ainsi que dans toutes les villes commerçantes de l'Orient, de grands caravansérails pour les marchands, et il y a, de plus, à Sanà des places particulières, ou des marchés, où l'on vend du bois, du charbon, du fer, des fruits, du blé, du beurre, du sel et du pain. Tous les artisans ont des boutiques portatives, et leurs places marquées pendant le jour dans certains quartiers. Le bois de charpente est généralement cher dans tout l'Yémen; et le bois à brûler ne l'est pas moins à Sanà, parce que les montagnes des environs étant chauves et stériles, il faut le faire venir d'assez loin.

Les fruits sont en abondance dans cette ville. On y compte plus de vingt sortes de raisins, au marché. Comme ils ne mûrissent pas tous en même-temps, on peut en manger pendant plusieurs mois de l'année. Les juifs de Sanà font un peu de vin; et même ils pourraient en faire beaucoup, ce qui serait un article de commerce considérable pour eux; mais les Arabes sont grands ennemis des boissons fortes. Ils ne restent pas dans l'enceinte de la ville. Ils ont un village particulier dans le voisinage, et l'on fait monter leur nombre à deux mille. On les traite avec plus de mépris dans l'Yémen que dans tout autre pays, et cependant ils y fournissent les meilleurs ouvriers. On trouve aussi parmi eux des marchands qui font un assez grand commerce. La situation de ces juifs est très-fâcheuse. Il n'y a pas encore un grand nombre d'années, qu'ils possédaient quatorze synagogues dans leur village; mais on leur en fit abattre douze. Les plus riches d'entr'eux, avaient d'aussi belles maisons que celles des gens de distinction de Sanà; on leur enjoignit de n'en avoir plus que de quatorze coudées de haut, et d'abaisser toutes celles qui passaient cette mesure. La coutume du pays étant de conserver toutes les boissons dans de grandes cruches de pierre, on les leur brisa, et on leur causa encore d'autres dommages.

On compte à-peu-près cent vingt-cinq Banians à Sanà. Ils y sont soumis à des taxes assez fortes.

L'iman, comme nous l'avons déjà dit, va tous les vendredis en grande cérémonie à la mosquée. A chaque côté du souverain, et de chacun de ses parens, on porte un grand parasol, privilège qui, dans ce pays, n'appartient qu'aux princes du sang. Six cents personnages des plus distingués, tant ecclésiastiques, qu'officiers civils et militaires le suivent, montés sur de superbes chevaux. Une grande foule de peuple à pied, l'accompagne. Près de lui, flotte un drapeau, différent de ceux d'Europe, en ce qu'il est surmonté d'une petite cassolette d'argent. On dit qu'elle renferme des amulettes qui rendent l'iman invincible. Plusieurs autres étendards, avec de pareilles cassolettes, sont déployés, mais sans avoir de places marquées. Tout ce cortège, en un mot, paraît nombreux, et même magnifique, mais sans aucun ordre. Les soldats font quelques décharges de mousqueterie et quelques évolutions, qu'ils exécutent très-mal. Tant que dure le service divin, toutes les portes de la ville de Sanà sont fermées.

2. Le département de *Bellad-Anes* est placé entre ceux de *Rêma*, d'*Othuma* et de *Machareb-el-Anes*. La ville principale qu'il renferme est celle de *Dorân*, qui est très-ancienne, et est située sur la croupe d'une montagne. Il n'y a pas long-tems qu'elle a été ceinte d'une muraille. On peut regarder comme une chose extraordinaire pour l'Arabie, deux grands magasins à blé, taillés dans le roc, au haut de la montagne voisine.

3. Le département de *Rodda* confine, vers le nord, à la seigneurie de *Khaulan*, et vers l'est, au pays de *Jafa*. Il est très-fertile en blé.

4. Le département de *Machareb-el-Anes* est situé entre ceux de *Sahan*, de *Bellad-Anes* et de *Jérim*. La capitale en est *Damâr*, grande ville ouverte, placée dans une plaine, à douze ou quinze lieues de Sanà. On y voit une grande citadelle et de jolies maisons. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, est une sorte d'université ancienne et célèbre, qui compte beaucoup d'étudians, et sur-tout de zéidites.

5. Le département d'*Othuma* est environné de ceux de *Bellad-Anes*, de *Rêma*, d'*Osâb* et de *Machareb-el-Anes*.

6. Le département de *Jérim* est situé à l'est du mont de

Sumara, et au sud du *Machareb-el-Anes*. La ville principale de ce département lui donne son nom et le dola y fait sa résidence. Elle est petite, mal bâtie, munie d'une forteresse placée sur un rocher escarpé, et située dans une plaine assez vaste. Le nom de *Jérim* qu'elle porte, ressemble fort à celui fameux du jardin d'*Irem*, dont parle Mahomet dans le quatre-vingt-neuvième chapitre du coran, et l'on a cru, en conséquence, que ce paradis terrestre était dans cette contrée. Cependant, elle n'est nullement fertile, en comparaison de quelques autres parties de l'Yémen.

7. Le département de *Méchader* est un pays fertile, mais de peu d'étendue. On y trouve une ville de même nom, située sur une montagne, avec une citadelle, sur une colline plus escarpée encore.

Entre Méchader et Jérim, sur la grande route de Mocka à Sanà, est la montagne de *Nakil Sumara*, la plus grande et la plus haute sur laquelle *Niébuhr* soit monté dans l'Yémen. Elle est très-escarpée du côté de l'ouest, mais on a su tellement ménager et paver (1) le chemin, qu'on y peut passer avec des chameaux légèrement chargés.

8. Le département d'*Yémen-Alla*, vers l'ouest, touche à celui d'*Oudden*; vers le nord, à celui de *Méchader*; vers le sud, à celui de *Taœs*. Les collines et les vallées de ce département sont bien cultivées, et remplies de villages. On y élève des bêtes à cornes, fort belles. L'herbe *ouars* qui teint en jaune, et dont l'Yémen fait commerce avec Mascate, y croît mieux qu'ailleurs. Ce département est en outre si fertile en froment, en orge, etc., qu'on l'appelle le grenier de l'Yémen. Il a pour capitale *Dsjôbla*, ville bâtie en demi-cercle, au bord d'une rivière assez profonde. Les maisons en sont en pierres, comme dans toutes les autres villes des montagnes; et elles sont fort jolies, dans le goût Arabe. Les rues de Dsjôbla sont pavées, chose assez rare en Yémen. Cette ville n'a point de murailles, mais une citadelle, dans laquelle demeure le dola. On y trouve plusieurs fabrique de savon.

9. Le département de *Kataba* est situé sur les confins du

(1) Il n'y a de grands chemins pavés en Yémen que sur les montagnes escarpées.

pays de l'iman, à l'est. Il abonde en café et en blé. Il a pour capitale une ville du même nom, laquelle est ceinte de murailles.

10. Le département de *Taœs* est fertile en fruits et en blé. Il confine à ceux d'*Yémen-Ala*, d'*Oudden*, de *Béni-Aklan*, et de *Hodsjérie*. La ville de *Taœs*, qui en est la capitale, est environnée d'une muraille fort légèrement revêtue de briques cuites, et est munie d'une citadelle bâtie sur un roc escarpé. Mais cette forteresse et la ville sont commandées par une montagne, au pied de laquelle elles sont assises, de sorte qu'elles ne tiendraient pas long-tems contre le canon, quoique les Arabes les croient bien fortifiées. La ville a de grandes mosquées, superbes pour le pays, et des maisons commodes. Ayant beaucoup souffert par des guerres civiles, elle est à demi-ruinée. Ce département renferme aussi le *Dsjabdel-Sabber*, chaîne de montagnes formée de plusieurs, l'une sur l'autre, dont chacune a son nom. La plus haute de toutes est le *Hosn-el-Arus*. Le Dsjabdel-Sabber est si fertile, que les Arabes prétendent y trouver toutes les herbes du monde. On y compte plusieurs cheiks indépendans.

11. Le département de *Hodsjérie* confine aux départemens de *Taœs*, de *Béni-Aklan*, de *Mocka*, de *Kataba*, et aux pays de *Jafa* et d'*Aden*. Il renferme *Dimlou*, petite ville avec une citadelle assez forte, placée sur une montagne, et *Moukatera*, autre citadelle très-forte que les Arabes croient imprenable. Celle-ci est située sur une montagnes très-haute et très-escarpée, et l'on n'y arrive que par un seul chemin qui peut être fermé par une porte. On dit qu'un iman assiéga long-tems cette place, sans succès. La montagne abonde en blé, et on y trouve beaucoup d'eau.

12. Le département de *Beni-Aklan* renferme la petite ville de *Dorebat*, située au haut d'une montagne, au pied de laquelle, et sur le chemin de Mocka à Taœs, est une place de foire, où il y a quelques maisons. D'ailleurs, rien n'y est remarquable qu'une prison taillée dans le roc et qui est très-redoutée des Arabes.

13. Le département d'*Oudden* est abondant en fruits et sur-tout riche en café, qui est le meilleur de tout l'Yémen, et conséquemment du monde. L'iman en est le premier sei-

gneur; mais ce pays a un cheik qui descend d'une ancienne famille, et demeure dans le domaine de ses ancêtres, où il jouit de très-bons revenus. *Oudde*, capitale de ce département, est une petite ville ouverte, située au pied d'une montagne.

14. Le département du *Haut-Osâb* confine au *Téhama*. Il renferme beaucoup de montagnes très-hautes et très-escarpées. Le tabac qu'on y cultive est le meilleur de l'Yémen.

15. Le département de *Kousma* confine, à l'est, à celui de *Beit-el-Fakih*, et conséquemment au *Téhama*. Il est situé sur des montagnes très-hautes aussi, et très-escarpées, qui, cependant sont fertiles jusqu'au sommet, et remplies de jardins où croît le café. Ce département est grand et bien cultivé. On y trouve beaucoup d'anciennes familles qui ont leurs forteresses, et s'inquiètent peu de l'iman, lorsqu'elles lui ont payé les droits sur le café qu'elles exportent. La ville de *Kousma*, où le dola fait sa résidence, est située sur le sommet d'un mont si élevé, qu'il faut près d'un jour pour y arriver. Depuis le Téhama, le chemin est si raide, qu'en plusieurs endroits on a pratiqué des escaliers pour la commodité des voyageurs. On ne peut s'y servir ni d'ânes, ni de chevaux.

16. Le département de *Dsjêbi* est au nord de celui de *Kousma*; et les deux ensemble sont appelés par les Arabes, *Rema*.

17. Le département de *Hofasch* est environné de ceux de *Loheia*, de *Dsjêbi*, de *Harras* et de la seigneurie de *Kaukeban*. On y trouve la ville de *Selekin*, qui est environnée de murailles, et dans laquelle réside le dola.

18. Le département de *Harras* tire son nom de celui d'une grande montagne qui est fertile et abondante en vignes. Le dola réside à *Manacha*, ville considérable, où se rassemble beaucoup de monde les jours de marché.

19. Le département du *Bas-Heime* est situé entre ceux de *Harras*, de *Heime-el-Ala* et de *Bellad-Anes*. Il est grand et rempli de montagnes; mais celles de cette contrée, malgré leurs vignes, ne rapportent pas autant que celles qui sont auprès du Téhama. *Mofhak*, petite ville, avec une citadelle, est la résidence du dola.

20. Le département du *Haut-Heime* est situé entre ceux

de *Sahan*, du *Bas-Heime* et la seigneurie de *Kaukeban*. On y trouve *Orr*, petite ville, et demeure du dola.

21. Le département de *Tulla* est ainsi nommé de la ville de *Tulla*, située sur une colline. Un mur l'environne, et elle est défendue par une forte citadelle. Le dola réside dans cette ville. On trouve dans le même département une grande montagne sur la quelle on compte plus de trois cents villages qui appartiennent à beaucoup de cheiks in dépendans.

22. Le département, ou le pays de *Hamdan*, est situé au nord-ouest de Sanà. Il abonde en fruits et sur-tout en vignes. Ce département est encore gouverné par son propre cheik qui est d'une des plus anciennes familles de l'Yémen. Il renferme *Medem*, petite ville dans laquelle il y a un palais du cheik, et qui est défendue par une citadelle, placée sur une montagne. On y trouve aussi *Mnakeb*, sorte de ville dont toutes les maisons sont taillées dans le roc.

23. Le département, ou le pays d'*Amran* renferme une ville de même nom, qui est petite, ceinte d'une muraille, et située près d'une montagne, dans une contrée fertile.

24. Le département de *Khamir* ne s'étend pas plus loin que la ville de ce nom qui est grande et bien fortifiée. Ce n'est pas sans peine et sans frais que l'iman en contient les habitans dans le devoir.

Nota. Les villes dont on a parlé ci-dessus appartiennent à cette partie de l'Arabie que l'on a nommée *Yémen* proprement dit, c'est-à-dire, au petit royaume du prince qui réside à Sanà. A l'*Yémen* en général appartiennent encore les contrées suivantes :

1. *La seigneurie d'Aden.* — Elle confine, vers le sud, à la mer ; vers l'ouest et le nord, au domaine de l'iman ; vers l'est, à Jafa, et à d'autres petites seigneuries indépendantes. Autrefois elle était soumise à l'iman ; mais, dans une des années de 1730 à 1740, les habitans ayant choisi un cheik, renvoyèrent le dola et ses soldats. Depuis ils ont toujours maintenu leur indépendance. Tout ce domaine tire son nom de l'ancienne et célèbre ville d'*Aden*, située par 63 d. 20 m. de long. et 13 d. de lat. Cette ville a un très-bon port qui est fréquenté par les Orientaux.

2. *Principauté de Kaukeban.* — Ce pays est, en grande

partie, situé entre les terres de l'iman, et le reste confine aux possessions de *Haschid-ou-Bekil*. Il a un prince particulier qui fait sa résidence dans la ville de *Kaukeban*. Cette ville est petite, peu fortifiée, et située sur une montagne fertile, grande et fort escarpée. Elle était d'un difficile accès, jusqu'à ce que la tante paternelle de l'un des derniers princes y eût fait pratiquer un chemin pavé, par lequel les chameaux, même chargés, peuvent passer. Cette principauté renferme plusieurs autres districts dans lesquels il y a des villes, des forteresses et des bourgs.

3. *Le pays d'Haschid-ou-Bekil.* — Ce grand pays confine vers le nord, au désert d'*Amasia*; vers l'est, au *Dsjôf*; vers le sud, au royaume d'*Yémen* et au *Kaukeban*; vers l'ouest, au domaine d'*Abou-Arisch*. On y trouve un grand nombre de cheiks indépendans, mais ligués entre eux pour se défendre contre l'iman. En tems de guerre, ils se choisissent un ou plusieurs généraux, pour conduire leurs armées.

Les peuples gouvernés par ces cheiks, paraissent plus guerriers que les autres Arabes de l'Yémen. Ils fournissent des soldats à l'iman et au shérif de la Mecque. Tous deux les paient bien, et le premier les redoute fort.

4. *Le domaine d'Abou-Arisch.* — Ce petit pays ainsi nommé, d'après la ville qui en est la capitale, est situé près du golfe d'Arabie, et conséquemment, dans le Téhama. Il est presque par-tout, aride, et serait stérile, s'il n'était arrosé par les rivières des montagnes voisines. Ce domaine fesait autrefois partie de celui de l'iman. *Abou-Arisch* est une ville murée, dans laquelle le shérif fait sa résidence. Il y a dans les environs, un grand nombre de petites montagnes, d'où l'on tire du sel pour l'exporter. L'Abou-Arisch renferme plusieurs autres villes, parmi lesquelles est *Dsjesan*, qui a un port près du golfe d'Arabie.

5. *La contrée qui est entre l'Abou-Arisch et l'Hedsjas.*—Les Arabes près de la côte du golfe, depuis les confins de la seigneurie *d'Abou-Arisch*, jusqu'aux limites de l'Hedsjas, vivent sous des tentes, et sont gouvernés par leurs cheiks comme les Bédouins. Leur dialecte diffère beaucoup de celui de Dsjidda et de l'Yémen. Quand un mahométan les questionne sur leur religion, ils lui répondent qu'ils sont de la sienne; mais

en

en Yémen, on les appelle le plus souvent incrédules, kafres et voleurs, parce qu'ils pillent les passans et qu'ils ont une religion fort differente de celle que professent les sunnites et les zéidites. Ils sont circoncis, mais non comme les autres mahométans.

6. *Le domaine de Khaulan.* — Ce petit pays est à l'est de *Saade*, et l'on n'y trouve rien de remarquable.

7. *Le pays de Sahan.* — Ce pays montagneux est situé entre celui d'*Haschid-ou-Bekil*, et l'*Hedsjas*. On y trouve en abondance, des fruits, des raisins, et de plus quelques mines de fer exploitées. Les habitans de cette province, mais sur-tout les montagnards qui ne communiquent presque pas avec les étrangers, parlent, dit-on, bon arabe; et l'on croit que leur dialecte approche le plus de celui du coran, livre dont cependant ils ne connaissent guères que le nom. Ils ont d'autres mœurs que les Arabes des villes. Leur nourriture est de la viande, du miel, du lait, des légumes. Ils parviennent à un âge avancé et conservent la vue jusqu'à la fin de leurs jours. Pour voyager avec sûreté dans ce pays, il faut attendre une caravane. Les habitans de ces montagnes sont des voleurs aussi déterminés que les Bédouins dans le désert. On les dit cependant fort hospitaliers.

Il y a dans ce pays beaucoup de seigneuries indépendantes. *Saade* en est la capitale, et le prince y fait sa résidence.

Entre Saade et Haschid-ou-Bekil, est un désert appelé *Amasia*, ou *Amerschia*, au milieu duquel se trouve un endroit nommé *Birket Soidan*, où les voyageurs peuvent passer la nuit.

8. *La seigneurie de Nedsjeran.* — Ce petit domaine est situé dans une contrée agréable où il y a beaucoup d'eau. Il se trouve à l'est-nord-est, et à trois journées de *Saade*. Il est très-fertile en blé, en fruits et sur-tout en dattes. Les pâturages y sont excellens; et il nourrit des chevaux et des chameaux, qui sont très-recherchés dans tout l'Yémen.

Nedsjeran, ville ancienne et célèbre, et d'après laquelle se nomme ce domaine, est située dans une plaine fertile.

9. *La seigneurie de Kachtan.* — Ce pays petit, mais fertile, est situé vers le nord, à trois journées du *Nedsjeran*. Il a un cheik indépendant.

10. *Le pays de Dsjof.* — Cette grande province de l'Yémen s'étend au sud du *Nedsjeran*, jusques à l'*Hadramaut*, et à l'est, depuis *Haschid-ou-Bekil*, jusqu'au désert, entre l'*Yémen* et l'*Omân*. La plus grande partie consiste en plaines, où l'on trouve de grandes contrées sablonneuses et désertes. Cependant, en certains endroits, les habitans ne manquent ni de froment, ni de doura (millet d'Afrique), ni d'orge, ni de fèves, etc.

Le pays de *Dsjof* se divise en pays des Bédouins, en pays des princes et en pays des nobles. Les Bédouins, ou Arabes errans, sont guerriers. Ils vont en campagne, montés sur des chevaux ou des chameaux. Leurs armes sont le sabre, la lance, un grand couteau qu'ils portent au-devant du corps; et quelques-uns ont un mousquet à mèche. Ils se revêtent d'une cuirasse, ou cotte-d'armes, tissue de fils de fer, et portent un casque avec une visière aussi de mailles de fer. Ce casque leur tombe sur les épaules, et étant affermi par-devant avec une cheville, il leur couvre le visage, excepté les yeux. Ils inquiètent fort leurs voisins qui habitent des villages, et l'on dit qu'ils leur enlèvent quelquefois leurs filles. Cependant, ils ne sont pas aussi cruels que les Arabes errans de l'Hedsjas et de l'Égypte : car, s'ils volent les étrangers, on n'entend pas dire qu'ils les tuent. Ils ont la réputation de produire les meilleurs poètes de l'Yémen.

Mareb est toujours la principale ville du Dsjof. Elle se trouve à 18 ou 20 lieues à l'est nord-est de Sanà, et ne consiste qu'en 300 maisons fort chétives. On prétend y avoir trouvé quelques ruines d'un palais de la reine *Balkis* ou de *Saba*. On parle fort, en Arabie, du grand réservoir des *Sabéens*, que les Arabes nomment *Sitte - Mareb*. C'est une vallée entre deux chaînes de montagnes, qui ont six ou sept lieues de longueur. Dans cette vallée se réunissent six ou sept petites rivières qui viennent de l'ouest et du sud, et en partie, du domaine de l'iman. Quelques-unes sont poissonneuses et conservent de l'eau toute l'année. Les deux chaînes de montagnes s'approchent si près l'une de l'autre, à l'est, que l'on peut franchir l'intervalle en cinq à six minutes. On dit que cette ouverture fut fermée jadis par une épaisse muraille, qui retenait l'eau superflue, pendant et après les pluies, et qui la distribuait dans les champs et les jardins qui

sont plus à l'est et au nord, par trois portes pratiquées l'une sur l'autre. Cette muraille avait quarante à cinquante pieds de hauteur. Elle avait été bâtie avec de fort grandes pierres de taille, et il en reste encore des ruines des deux côtés, mais elle n'arrête plus l'eau, qui, suivant le plus ou le moins de pluie, se perd à longue, ou à courte distance, dans les champs voisins.

11. *Le domaine de Nehhm.* — Il est petit et n'offre rien de remarquable.

12. *Le domaine de Khaulan.* — Ce petit pays, le second du même nom en Yémen, n'est éloigné que de quelques lieues au sud-est de Sanà. Il a un chef indépendant et d'une ancienne famille, mais dont les revenus sont médiocres. Ce département renferme la ville de *Tanaejm*, qui est ancienne et célèbre chez les juifs arabes; car cette nation y avait son principal domicile et beaucoup de grandes synagogues. Actuellement on y voit peu de juifs et même d'habitans. On remarque aussi, dans le même pays, le village de *Beit el-Kibsi* qui n'est peuplé que de *shérifs*, dont l'un est toujours chef de la caravane qui va chaque année de Sanà à la Mecque et qui est ordinairement de deux à trois mille hommes.

13. *Le pays de Jafa.* — Ce pays est situé entre ceux d'*Aden*, d'*Hodsjerie*, de *Kataba*, de *Rodda* et la grande province d'*Hadramaut*. Il est fertile et abonde sur tout en café et en gros bétail. Autrefois il appartenait à l'iman d'Yémen; mais les habitans se rendirent indépendans, il y a près d'un siècle. Ils sont à présent gouvernés par trois petits princes qui ont aussi conquis une partie de l'Hadramaut, et prennent le titre de sultans.

L'un d'eux possède *Schahhr*, ville qui a un port, d'où l'on exporte un peu d'encens (*oliban*), moins estimé cependant que celui qu'on recueille aux environs de *Merbat* et de *Hasek*. Tout encens d'Arabie est inférieur à celui des Indes.

Le pays d'Hadramaut ou d'Hadsramaut.

Cette contrée est très-grande, sur-tout si l'on y joint le pays de *Mahhra*, que les Arabes probablement y annexent, comme ils ajoutent le Téhama à l'Yémen. L'*Hadramaut*

est borné à l'ouest par le *Jafa*, au sud-est par l'Océan, au nord-est par l'*Omân*, et au nord par un grand désert. Il renferme des contrées montagneuses très-fertiles, des vallées arrosées par les eaux qui tombent des montagnes, et d'autres enfin, qui sont arides et totalement désertes. Des différens ports de ce pays, on exporte pour Mascate et pour les Indes, de l'encens, de la gomme, de la myrre, du sang de dragon, de l'aloès; et pour l'Yémen, des toiles, des tapis, et beaucoup de ces grands couteaux nommés *jambea*, que les Arabes portent sur le devant, à la ceinture.

Il y a dans l'Hadramaut plusieurs districts, gouvernés par des seigneurs indépendans. Les *Bédouins*, ou Arabes qui vivent sous des tentes, et les *Kobails* ou habitans des montagnes, ont une multitude de cheiks. Les villes et les villages qui commercent avec l'étranger, ont aussi les leurs, qui sont souverains. Entre ces derniers, est le cheik de *Schibam*, ville à huit journées de Sanà, et dix de Mareb. On le dit très-puissant.

Les autres villes principales de l'Hadramaut sont: *Doan*, qui est à vingt-cinq journées de Sanà, et à onze de Keschin. On dit que cette ville est plus grande que Sanà et qu'elle renferme de tout aussi jolies maisons. *Dafar*, ville connue, et port de mer d'où l'on exporte le meilleur encens. *Keschin*, qui a un port sur la même côte. Les habitans de cette ville sont très-polis envers les Européens et tous les étrangers. Le cheik qui les gouverne est indépendant. Il possède un district considérable en Arabie, et de plus, l'île de *Socotera*, célèbre par son aloès.

Le pays d'Omân.

Le pays d'*Omân* est borné à l'est par l'*Océan*, au nord par le *golfe Persique*, à l'ouest et au sud par de vastes déserts. Il est montueux et divisé entre plusieurs petits princes indépendans, parmi lesquels *l'iman d'Omân* est le plus considérable.

Sur toute la côte de l'Omân, depuis le *Ras-el-Had* jusqu'au *Ras-Mussendom*, il n'y a de *Téhama*, ou de plaine sablonneuse, que pour une journée de chemin, entre le village de *Sib*, et la ville de *Sohar*. Mais tout le domaine de l'iman

est montagneux jusqu'à la mer. Ce pays abonde en grains et en fruits. La mer qui le baigne est si poissonneuse, qu'on y nourrit de poisson les vaches, les ânes et autres animaux, et qu'on s'en sert même pour y fumer les champs. Les dattes y sont en si grande quantité, qu'on en exporte par mer des charges entières. On y trouve des mines de cuivre et de plomb.

Les villes principales de la dépendance de l'iman sont les suivantes :

Rostak, où le prince fait sa résidence, et où il tient un *grand wali*, dont l'emploi est à-peu-près le même que celui d'un dola dans l'Yémen, ou d'un pacha en Turquie.

Maskat ou *Mascate*, la ville la plus considérable de l'Omân, et celle qui est la plus connue des Européens. Elle est située par 75 d. 25 m. de long. et 23 d. 37 m. de lat., à l'extrémité méridionale d'un golfe d'environ 900 pas géométriques de long, sur 400 de large. A l'est comme à l'ouest, ce golfe est bordé de rochers escarpés, dans l'enceinte desquels les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Des deux côtés de ce beau port, il y a quelques batteries et quelques petits forts dont les plus considérables et les meilleurs, sont ceux de *Mérani* et de *Jelali*. Par-tout où la ville n'est pas défendue par la nature, elle est enfermée par une muraille. Derrière cette muraille s'ouvre une assez grande plaine, terminée aussi par des rochers qui n'ont que trois issues étroites. Mascate était anciennement, comme aujourd'hui, l'entrepôt des marchandises d'Arabie, de Perse et des Indes. Les Portugais prirent cette ville en 1508. On y voit encore deux églises bâties par eux, dont l'une sert de magasin, et l'autre de demeure au gouverneur. Ils en furent chassés environ 150 ans après, par les Arabes. Cette ville renferme à-peu-près 1,200 Banians, auxquels on laisse une grande liberté.

Les marchands d'Europe paient à Mascate, cinq pour cent de droits d'entrée de leurs marchandises, les mahométans six et demi, les juifs et les banians neuf. On doit six pour cent en nature pour les dattes; ces fruits sont la plus grande richesse du pays. Le prince lui même fait le commerce. Il a quatre vaisseaux de guerre, dans lesquels il fait venir chaque année des esclaves, des dents d'éléphans et d'autres marchandises d'Afrique. Huit petits navires sont destinés à

la garde des côtes; mais ils s'en acquittent si mal, que des pirates osent venir quelquefois jusques devant Mascate.

Les habitans de l'Omân sont les meilleurs marins de l'Arabie. Ils ont de petits vaisseaux marchands appelés *Trankis*, dont les voiles ne sont pas de nattes comme dans l'Yémen, mais de toiles comme en Europe. Ces navires sont très-larges à proportion de leur longueur, très-bas par-devant, fort hauts par derrière, ils ont ceci de particulier, que les planches n'en sont point clouées, mais liées et comme cousues ensemble.

La plupart des soldats de l'iman sont des esclaves kafres.

Le pays de Lachsa ou d'Hadsjar.

Ce pays confine vers l'orient au *golfe Persique*, vers le nord au territoire des Arabes errans des environs de *Basra*, vers le couchant au *Nedsjed*, et vers le sud à l'*Omân*. Les habitans des villes, sur-tout de celles qui sont aux environs du golfe Persique, sont schiites; et les Bedouins, comme ceux des villes et villages situés au cœur du pays, sont sunnites. On y voit aussi beaucoup de *sabéens*, ou de chrétiens de Saint-Jean, et même quelques juifs. La justice y est fort bien administrée et le commerce considérable. Ceux qui habitent la côte, retirent un grand profit de la pêche des perles; ceux de l'intérieur, de leurs dattes; les fabricans, de leurs *abbas* (1) qui sont fort recherchés dans toute la Perse et en Arabie; et les Bedouins, de leurs chameaux, dont ils vendent, chaque année, plusieurs milliers en Syrie.

Le pays d'Hadsjar était autrefois une province de l'empire ottoman; mais il y a nombre d'années que les Arabes en ont chassé les pachas. On y voit encore quelques familles turques. Celles-ci se distinguent par l'habillement, et possèdent des terres considérables, sans avoir part au gouvernement. Tout le district appartient à la tribu *Beni-Khaled*, une des plus puissantes parmi les Arabes, et qui s'étend si avant dans le

(1) L'*abba*, dont nous avons déjà parlé, est un vêtement, large surtout sans manches. La forme en est celle d'un sac à blé, avec un trou au fond pour passer la tête, une fente à chaque côté pour passer les bras, et une ouverture du haut en bas par-devant.

désert, que souvent elle inquiète les caravanes entre *Bagdad* et *Haleb*. La plus grande partie du pays est habitée par les Bédouins et par différentes tribus arabes qui reconnaissent la souveraineté de celle que nous venons de nommer. On trouve plusieurs villes dans l'Hadsjar. *Lachsa* est la résidence du cheik régnant. On ne sait aucune particularité sur les villes et villages de l'intérieur du pays. Près du golfe Persique, sont :

Katif, ville assez grande, avec un port, et distante d'environ six ou sept lieues de l'île de *Bahhrejn*. Les habitans de cette ville subsistent principalement par la pêche des perles; et lorsqu'ils ne sont pas assez riches pour pêcher à leurs propres frais, ils se louent pour ce travail à des marchands étrangers, que cette pêche y attire pendant les mois les plus chauds de l'année. On y trouve encore les ruines d'un ancien fort portugais.

Kattar, port sur la même côte, vis-à-vis de l'île de *Bahhrejn*. Les habitans de cette ville paient annuellement au cheik d'*Abou-Schahhr*, 3,000 roupies pour avoir la permission de pêcher des perles sur la côte de cette île.

Koueit, ville avec un port. Les Persans, et généralement les étrangers, l'appellent *Gran*. On dit qu'elle a huit cents petits navires. Les habitans de cette ville vivent aussi du produit de la pêche des perles et de celle des poissons, sur la côte de Bahhrejn. On assure qu'ils sont au nombre de dix mille; mais dans les plus grandes chaleurs de l'année, lorsque la plupart sont à la pêche sur la côte de l'île, et les autres en voyage pour vendre des chameaux, il ne reste pas plus de trois mille personnes dans la ville de Gran. La tribu arabe qui y domine, est celle de *Beni-Otba*; mais elle est soumise à la tribu de *Beni-Khaled* du *Lachsa*.

Entre les possessions de la tribu de Beni-Kaled et le pays d'Omân, habite une grande tribu arabe, qui possède plusieurs places. Une autre petite tribu, nommée *Beni-As*, se trouve auprès; mais son pays est si mauvais, que ses voisins n'ont aucune raison de le lui envier.

Ile de Bahrein, ou de Bahrain, ou d'Aoual. — Cette île, située dans le golfe Persique, près de la côté d'Arabie, et au sud de la ville de Katif, est fameuse par la pêche des perles.

Elle appartient au cheik des Arabes, dits d'*Abou-Schahhr*, qui entretient un grand vaisseau et quelques petits bâtimens armés en guerre, appelés *galvettes*. Ce cheik a aussi un assez grand domaine en Kermansir; et, en conséquence, il est, en quelque sorte, vassal de la Perse; car il importe infiniment à la ville de *Chiras* qu'il ne se révolte pas: c'est pourquoi le gouvernement persan le force à lui livrer un de ses fils comme ôtage.

A l'ouest de l'île de *Bahrein* est celle de *Samaha*; et, au sud-ouest, celle *d'Arad'-Sennebi*, *Salecch*. Toutes trois forment un groupe, connu sous le nom de la première. On dit que le produit de la pêche des îles de Bahrein est d'un million par an.

Observations sur la mer Rouge.

La mer Rouge ou le golfe Arabique (*mare Rubrum et Arabicus sinus*), a un peu plus de 400 lieues de longueur. Les Arabes donnent différens noms aux diverses parties de cette mer: ils les appellent, ainsi que nous l'avons déjà dit, *bahr-el-acaba*, le bras oriental, et *bahr-el-kolsum* (1), le bras occidental. Ils désignent, sous le nom de *bahr-el-hedsjas*, ou *bahr-el-dsjidde*, la partie qui est en face de l'Hedsjas; et sous celui de *bahr-el-yémen*, la partie de cette même mer qui est vis-à-vis de l'Yémen. Le golfe Arabique est terminé par le détroit de *Bab-el-Mandel*, que nous appelons *Babel-mandel*, lequel est situé par le 61e. degré de longitude, 12 degrés 40 minutes de latitude, et dont la largeur est d'environ 6 lieues. Le nom de ce détroit signifie *porte-de-deuil*, parce qu'autrefois on prenait le deuil pour ceux qui le passaient. Dans le passage, à une lieue de la côte d'Arabie, est la petite île de *Perim*, qui a un bon port, mais n'a point d'eau douce. Les Anglais se sont emparés de cette île, lors de l'expédition des Français en Egypte. On trouve beaucoup d'autres îles et d'écueils de corail dans le golfe Arabique. Il y a flux et reflux sur les bords de ce golfe. Le vent y souffle singulièrement pendant six mois du nord, et pendant six

(1) Le mot *bahr* signifie *mer*.

mois du sud. Ainsi, un habile marin d'Europe fait de Suez aux Indes, et reviendrait au point de son départ en moins d'un an. Les Turcs mettent un an pour aller de cette ville à Dsijdda, et pour le retour.

Nom ancien. — « C'est une opinion, devenue universelle » aujourd'hui, dit le savant auteur du *Voyage de Néarque*, » que la mer Rouge a d'abord porté le nom de *mer d'Idumée*. » Ce nom vient du patriarche arabe *Edom*, mot qui en effet » signifie rouge. Les *Edomites* où *Idumèens* habitaient au » Sud de la Palestine ».

Histoire. — Nous avons déjà parlé de l'origine des Arabes. L'empire passager qu'exercèrent sur l'Yémen les rois d'Abyssinie, et ceux de Perse, les sultans d'Egypte et les Turcs, ne peut les empêcher de se vanter d'une perpétuelle indépendance. Le point le plus important de leur histoire est l'établissement de la religion mahométane (*Voyez* ci-dessus l'article Religion). La propagation rapide de ce nouveau système religieux parut en prouver l'excellence. Ariens, juifs, gentils, abandonnèrent leur ancienne croyance, embrassèrent le mahométisme, qui se répandit sur toute l'Arabie, la Syrie, l'Egypte, et même dans la Perse. Mahomet devint le plus puissant monarque de son siècle.

Après la mort de Mahomet, qui arriva en 632, *Abubekir*, sous le modeste titre de *Khalif* ou successeur du prophète, prit les rênes du gouvernement; il étendit ses conquêtes au-delà des frontières de l'Arabie. *Omar* pénétra en Syrie, en Perse et en Egypte. *Osman*, le troisième des califes, eût déjà une flotte, au moyen de laquelle il dévasta toute la Sicile, prit Rhodes et attaqua plus d'une fois l'île de Chypre et autres pays de la Méditerranée.

Un crime ayant mis la famille des *Ommiades* sur le trône, des guerres civiles arrêtèrent pour quelque tems les progrès des Arabes; mais, sous le règne de *Valid* (705), l'esprit des conquêtes se réveilla avec force. Tandis que du côté de l'Orient, la Bukarie et la Chowaresmie reçurent la loi de Mahomet, l'Occident vit l'Espagne devenir le siège d'un empire Arabe indépendant, qui s'éleva sur les ruines

du royaume des Visigots. Ils pénétrèrent même en France ; mais la bataille de Tours, gagnée par Charles Martel, mit un terme à leurs progrès. De l'autre côté, Constantinople, deux fois assiégée par les Califs de l'Orient, fut sauvée principalement par l'emploi du fameux *feu grégeois*, qu'on lança sur la flotte ennemie.

Ce fut dans le huitième et le neuvième siècle que les Arabes etendirent leur navigation et leur commerce jusqu'à l'*île de Mindanao*, vers l'est, et jusqu'à Sofala et Madagascar vers le sud. Ainsi leurs colonies furent les premières à franchir les bornes de la zône torride, réputée inhabitable par les Grecs et les Romains. Il est probable qu'ils apprirent des Chinois l'usage de l'aiguille aimantée, et qu'ils transmirent cette découverte aux navigateurs italiens (1).

On donnait généralement aux Arabes de l'Orient le nom de *Sarrasins*, et à ceux d'Espagne celui de *Maures*. Les Arabes d'Espagne etaient, dans le fait, mêlés de beaucoup de Maures.

En 742 les *Abassides* obtinrent le Califat, après une guerre civile très-sanglante. Le second et le cinquième califs de cette maison se sont rendus celèbres. *Almansor* transféra le siège de l'empire à la nouvelle ville de Bagdad ; il protégea les sciences ; *Harun-al-Raschid* accorda également la plus grande faveur aux savans et aux beaux esprits ; il améliora l'administration intérieure.

La cour de Bagdad devint bientôt le centre du luxe, du goût et des beaux-arts. Tandis que l'Europe entière croupissait dans la plus sombre barbarie, les Arabes mesuraient un degré du méridien ; firent renaître l'astronomie, traduisirent Aristote et Hippocrate. Des poëtes et des historiens entourèrent le trône d'*Almamoun*. Les architectes sarrasins furent

---

(1) Voyez le *Précis chronologique des progrès de la Géographie*, volume premier ; l'Introduction à la cinquième partie du monde et celle de l'Afrique. Les Arabes ont également pénétré dans les parties occidentales et centrales de l'Afrique.

recherchés des princes chretiens, et introduisirent en Europe l'architecture bizarre et gigantesque, connue sous le nom de *gothique*.

Mais en devenant plus éclairés et mieux policés, les Arabes perdirent cet enthousiasme religieux qui les avait rendu invincibles. Le luxe amollit et corrompit leurs mœurs. Les *Turcs*, d'abord admis comme des stipendiaires, dans l'armée des Califes, devinrent bientôt les maîtres de l'empire. En 846 il déterminèrent déjà le choix du calife nouveau; en 939 le général turc *Iakem* força le calife *Rahdi-Billah* à lui céder tous les pouvoirs civiles et militaires; les califes ne furent, depuis cette époque, que de simples *pontifes*. Les Turcs fondèrent de toutes parts des empires indépendans.

Les *Turcs seldschukiens* se rendirent même, pendant quelque tems, maîtres de la plus grande partie de l'empire des Califes.

En 1136 les Califes entrèrent en quelque sorte dans une partie de leur ancien pouvoir. Mais les *Mogols* ou *Mongoux* mirent totalement fin au Califat; sous la conduite de *Hulaku*, ils prirent Bagdad d'assaut en 1258, et firent périr le dernier calife, qui s'appelait *Mostasem*.

Depuis cette époque, l'Arabie a été quelquefois forcée de reconnaître la suzeraineté du Grand Seigneur; mais à mesure que l'empire Ottoman s'est affaibli, les Arabes ont repris leur ancien état d'indépendance, voisin de l'anarchie. Ils sont retournés au même point, où ils étaient, avant que le vaste génie de Mahomet les eut excité à la conquête de l'univers.

Dans ce moment, *Abdoul-Wehhab II* semble menacer tout l'Orient d'une nouvelle révolution religieuse et politique. Ce prophète, successeur de son pere, a d'abord continué de répandre dans l'intérieur de l'Arabie la nouvelle doctrine (1), dont nous avons parlé ci-dessus, page 112. Bientôt enhardi par le grand nombre de ses adhérens, il a tenté des con-

(1) Quelques auteurs semblent croire que la secte d'Abdoul-Wehhab n'est que la postérité de celle des *Abrahamistes*, qui depuis plusieurs siècles bravaient l'orthodoxie musulmane.

quêtes ; de succès en succès, il est devenu maître de la plus grande partie de l'Arabie ; les villes saintes de la Mecque et de la Médine sont tombées en son pouvoir. Ses troupes victorieuses ont détruit la Sainte-Kaba et dispersé les cendres de Mahomet. Abdoul-Wehhab s'annonce comme l'envoyé du ciel et le réformateur de l'univers ; il traite le Grand-Seigneur d'usurpateur et réclame sur lui le *Caliphat*, dignité qu'il semble s'attribuer lui-même. Plusieurs pachas turcs envoyés contre ce conquérant, ont essuyé des défaites réitérées. La Porte Ottomane doit singulièrement craindre Abdoul-Wehhab, puisque pour le combattre, elle s'est réconciliée avec le rebelle *Dgjezzar*, pacha d'Acre, auquel elle a confié la suprême direction de toutes les troupes qu'elle fait marcher vers les frontières de la Syrie, menacée, à ce qu'on dit, d'une invasion de la part d'Abdoul-Wehhab.

FIN DE L'ARABIE.

PERSE.

SITUATION ET ETENDUE.

Longueur. 434 } entre les { 41 deg. 40 m., et 67 deg. 40 m. longitude est de Paris.
Largeur. . 367 } { 25 et 44 deg. latitude nord.

Contenant 110 à 120,000 lieues carrées.

LIMITES ET DIVISIONS.

LA Perse est bornée au nord par la mer Caspienne et par la Russie-Asiatique, à l'est par l'Afghânistan ou l'empire des Afghâns, au sud par l'Océan indien, par le golfe d'Ormus et le golfe Persique, et à l'ouest par l'Arabie et par la Turquie d'Asie.

DIVISIONS tirées de la géographie de Fabri (*en allemand*), 7e. *édition de* 1800, *comparées avec les cartes de* Danville.

A. PERSE-OCCIDENTALE, qui, en 1798, était dominée par *Baba-Chan*.

PROVINCES.

1. *Irak-Ajami*.	au milieu.
2. *Aderbijan*.	Au nord, sur la mer Caspienne et vers le Caucase.
3. *Erivan* ou *Arménie* persanne. . . .	
4. *Schirvan*.	
5. *Ghilan*.	
6. *Masanderan*, avec *Astrabad*. . . .	
7. *Chosistan* ou *Susistan*, avec le *Louristan*.	Au sud, sur le golfe Persique.
8. *Faristan*.	
9. *Laristan* (*Ghermes* selon Danville).	
10. *Kerman*.	

B. PERSE-ORIENTALE, dominée par les *Afgans*, dont *Zemaun-Schach* est le souverain.

PROVINCES.

1. *Dahistan*.	Sur la m. Caspienne.
2. *Djorshan* (*Corcan* de Danville). .	
3. *Xhorasan*.	Au nord-est et à l'est.
4. *Sigistan*.	
5. *Arrochasche*.	
6. *Mécran*.	Sur la mer des Indes.

N. B. Les Afgans possèdent, en outre, 7. L'*Afganistan*, leur pays natal, avec *Candahar*; cette dernière province est placée en Perse par Danville et autres. 8 et 9. Le *Cabul* et le *Cachemire*, en partie; les *Seïks* les leur disputent. 10. La *Bukarie* jusqu'à la ville de Balk.

C. PROVINCES IDÉPENDANTES; elles le sont devenues dans les derniers troubles de la Perse.

1. L'île de *Bahrein*. . . .	Sous des *Scheïks* arabes.
2. ——— d'*Ormus*. . . .	
3. La ville de *Gomron*. . .	

4. Les *Chadzares* ou *Kodschares*, vers Asterabad.
5. Les *Ambarlins*, dans le *Ghilan*.

Les divisions de la Perse ont souvent changé par les révolutions, auxquelles ce pays est en proie depuis la mort de Nadir-Schach. Mais le tableau qu'on vient de donner paraît représenter fidèlement l'état des choses, pour l'an 1799.

MONTAGNES. — On comprend ordinairement dans les géographies toutes les montagnes du centre de la Perse sous le nom générique de *Taurus*, mais cette dénomination appartient plutôt à la *géographie ancienne*. Sur les cartes modernes on distingue :

1. Au Nord, le *Caucase*, dont quelques branches s'étendent dans le Shirvan.

2. L'*Ararath* ou *Macis*, les monts *Sagniaks* et autres dans l'Adabijane; ils sont liés avec le Caucase par les montagnes de la Géorgie.

3. Les monts *Alpons*, bande de montagnes calcaires assez hautes, qui entourent la partie méridionale de la mer Caspienne.

4. Les monts de *Korasan* qui vont se joindre à celles de l'Afganistan et du Cachemire; c'est le *Paropamisus* des anciens.

5. Les monts *Soleyman*, dans les provinces d'*Arrohasche* et de Mecran. Quelques-uns les regardent comme la frontière naturelle entre la Perse et l'Indostan.

6. Les monts *Elvend* dans le centre de l'Irac Ajami ; elles sont liés avec celles de l'Arménie au nord et avec celles de Louristan au sud.

7. Les monts de *Louristan* ou de *Bactiaris*, entre l'Irac Ajami et le Chusistan.

8. Les *Helzer-Dara* ou *Mil-montagnes*, au nord de la province de Farsistan.

Toute la Perse est un plateau d'une élévation considérable. On y trouve *cinq grands déserts*, savoir : 1°. celui de *Karakum*, dans le nord du Korasan ; 2°. celui entre le Korasan et l'Irac Ajami, nommé le *Grand-Désert salé*, long de 130 et large de 70 lieues ; 3°. celui dans l'ouest de l'Irac ; 4°. celui qui occupe tout le nord de la province de Kerman, la *Carmania deserta* des anciens ; 5°. celui de Mecran. Ces déserts occupent les trois dixièmes du pays.

Climat. — La Perse est située sous une des deux zônes tempérées ; mais l'élévation du terrain fait que dans la partie septentrionale et centrale l'hiver est long et rigoureux. La neige reste long-tems sur les montagnes sur-tout dans le Schirvan, l'Erivan et le Korasan. Des vents orageux annoncent l'été qui succède subitement à l'hiver. Vers la mer Caspienne l'air est chargé de vapeurs humides ; il y règne souvent une chaleur mal-saine. L'intérieur a l'air extrêmement sec, froid et subtil. Vers le golfe Persique la chaleur est presque continuelle ; les vents y apportent des brouillards étouffans ; les indigènes mêmes transpirent presque toujours, comme s'ils étaient dans un bain russe ; si l'on remonte un peu dans les montagnes, on rencontre un souffle qui dessèche tout le corps et empêche toute transpiration. Ainsi la Perse n'ayant pas par-tout la même température, les anciens rois de ce pays changeaient de demeure suivant les saisons. En été, ils fesaient leur résidence à Ecbatane, aujourd'hui Tauris, en hiver à Suze, au printems et en automne à Persépolis ou à Babylone.

Fleuves et Rivières. — Il n'y a que peu de rivières dans toute la Perse ; et même on n'y en trouve aucune dont le cours, soit entièrement navigable. Les plus considérables sont celles

de *Kour* (le *Cyrus* des anciens), et d'*Aras* (l'ancien *Araxe*), qui ont leur source dans le mont *Ararath*, ou aux environs, et qui réunissant leurs eaux, se jettent dans la mer Caspienne. L'Aras porte quelques radeaux. Parmi les autre rivières qui s'écoulent dans la mer Caspienne, on doit remarquer le *Kizil-Osen*, qui sort des monts *Elwend* et coule pendant une espace de 120 lieues. Le *Tedzen*, qui traverse le Korasan et le Dahistan, est à-peu-près de la même longueur.

Le *Korasu* coule dans l'ouest de l'Irac et tombe après une course de 130 lieues dans l'Euphrate.

Le *Nehenk*, de 150 lieues, le *Kurenk* et autres rivières de Mecran, s'écoulent dans la mer des Indes.

L'intérieur offre un très-grand nombre de rivières, qui s'écoulent dans des lacs, lesquels n'ont aucune communication avec l'Océan; tel est le lac *Zère* qui reçoit le *Hind-Mind*, de 130 lieues de course, le lac *Bakteghian* et autres. On compte au moins une vingtaine de ces fleuves. D'autres rivières, au lieu de grossir à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, diminuent et tarissent enfin par les fréquentes saignées qu'elles éprouvent.

Sol et Productions. — Le terroir de la Perse est généralement sablonneux et stérile dans la plaine. Presque partout on l'y trouve parsemé de petites pierres rouges, et dans ces espaces, il ne produit que des chardons et des ronces, dont on se sert en place de bois dans les lieux qui en manquent. Cependant la province de *Kerman* ne participe point à cette stérilité. On peut aussi excepter les pays où les montagnes forment des vallons. La terre y est très-bonne, et la plupart des villages y sont situés. Les Persans conduisent avec art, dans leurs jardins, par des canaux de la largeur de quatre pieds, les eaux qui coulent des montagnes. Ils arrosent de la même manière leurs terres labourables; et pour donner au sol l'humidité que le ciel lui refuse, ils enferment d'une levée d'un pied de hauteur, des pièces de champs de quinze ou vingt toises en carré; le soir, ils y font dégorger leurs canaux, et le lendemain matin, ils laissent écouler les eaux. La terre ainsi humectée, recevant les rayons du soleil presque à-plomb, produit en abondance. On cultive en Perse du froment, du riz, de l'orge et des légumes

excellens ; il n'y vient point de seigle, ni d'avoine, du moins dans la plus grande partie.

Les fleurs en Perse ont un éclat et une fraîcheur extraordinaires. Le Korasan en possède un grand nombre de genres. Le mazauderan n'est qu'un parterre de fleurs (*Géographie de Hammerdorfer*). D'autres géographes disent que les fleurs que produit la Perse n'ont ni l'éclat, ni la variété des fleurs d'Europe. Ils parlent apparemment des contrées sablonneuses. Dès qu'on a passé le Tigre, on ne trouve en tirant vers ce royaume, que des roses et des lis, et quelques petites fleurs communes. Les Persans font distiller une grande quantité des premières, dont l'eau se transporte dans toute l'Asie, du côté de l'orient. Les fruits du pays sont des pommes, des poires, des grenades, des oranges, des prunes, des cerises, des abricots, des coins, des châtaignes, des nefles, des melons, des pistaches, des amandes, des figues, des noisettes et quelques noix.

Il y a vingt sortes de melons ; les meilleures viennent dans le Korasan. Ce fruit est en Perse extrémement succulent et salubre. Il y en a de si gros qu'un homme n'en peut porter que deux ou trois. Les marchés d'Ispahan en sont couverts, et le peuple en fait sa nourriture ordinaire.

Les *citrons* sont originaires de la Médie, qui comprenait principalement l'Aderbijane. Les Romains et les Grecs les appellaient *mala medica* ; on les regarda long-tems comme un poison ; on n'en mangea point du tems de *Pline* ; l'usage n'en commença que du tems de *Galien*. Peut-être ce fruit avait-il dans son état primitif de mauvaises qualités, que la culture a pu adoucir.

Les *pêches* (*mala persica*) conservent dans leur nom l'indice de leur patrie. Les *abricots* sont aussi originaires de l'Arménie.

Dans le midi de la Perse, on trouve de délicieux bois de palmiers ; tout le peuple y habite pendant la saison chaude ; des familles entières ne vivent que des dattes.

En fait des plantes et végétaux pour les manufactures, la Perse produit du *lin*, du *chanvre*, du *tabac*, du *sésame*, d'où l'on tire une huile, du *coton*, du *safran*, de la *térébinthine*, du *mastic*, des *gommes*, des *noix de galle*, etc. De toutes les provinces, celle de Mazandran fournit seule de

l'huile; mais il n'y en a point qui ne produise du coton. Le climat de la Perse est sur-tout admirable pour la vigne. Il y a, entr'autres, trois sortes de vins qui sont excellens. Celui de *Chiras*, comme le meilleur, est gardé pour le roi et pour les grands de la cour; celui d'*Yesd*, est fort délicat, et on le transporte à *Laar* et à *Ormus*; celui d'*Ispahan* ne se fait que d'un seul raisin fort doux. On met le vin dans de grands pots de terre cuits au four, les uns vernissés par dedans, et les autres enduits de graisse de queue de mouton, sans quoi la terre boirait la liqueur. Quelques-uns de ces pots tiennent jusqu'à un muid. Les raisins sont très-gros, et on en compte quatorze sortes; il y en a des rouges, des bleus et des noirs. Le vin étant défendu par la religion mahométane, on abandonne la culture des vignes aux *Guèbres* ou adorateurs du feu; ils font avec les raisins, entr'autres choses, un syrop, nommé *dibs*.

Presque tous les jardins des Persans sont remplis de mûriers noirs et blancs. On les plante si serrés, qu'à peine un homme peut passer entre les arbres; mais on les taille en forme de buisson, et on ne les laisse pas croître au-delà de cinq pieds et demi, afin que l'on puisse atteindre à toutes les branches. Dès qu'au printems, les arbres commencent à pousser leurs feuilles, les Persans travaillent à faire éclore les vers à soie. On prétend que la Perse produit tous les ans vingt mille balles de soie, pesant chacune 216 livres. On n'en emploie pas plus de mille dans le pays, le reste se vend en Turquie, dans les Indes, en Italie, aux Anglais, et aux Hollandais qui vont à Ormus.

La Perse est riche en plantes médecinales, telles que *manne*, *cassie*, *séné*, *rhubarbe*, *opium*, *assa-fœtida*, *réglisse*, etc.

Le *pavot* n'est nulle part cultivé en plus grande quantité; il atteint une hauteur de quatre pieds; ses feuilles sont d'un blanc gris; il mûrit dans le mois de juin. C'est alors qu'on en tire par incision une liqueur épaisse et gluante, qui occasionne une pâleur visible chez les ouvriers qui la recueillent de grand matin. Cette liqueur, séchée et roulée en de petits grains, est ce que les Persans appellent *afiun*, et les Européens *opium*. *Fabri* ajoute encore aux productions de la Perse *la canne à sucre*.

MINES.

Mines. — Il n'y a guères plus d'un siècle qu'on a découvert des mines dans les montagnes de la Perse. Presque toutes sont de cuivre; et les Persans en font avec assez d'industrie des ustensiles de ménage. La province de Kerman donne du plomb. Le plomb se trouve aussi près de *Yezd*, et il y contient un peu d'argent. Kasbin et le Koraçan fournissent quantité de fer et d'acier.

Le fer est très-bon. L'acier est sans aucune trempe, dur comme un diamant.

Le *sel* se trouve aussi de deux manières; il y a des plaines entières dans le Koraçan et le Farsistan couvertes de sel, de soufre et d'alun; dans les provinces d'Aderbijan et d'Irac, on le tire des mines par gros blocs.

Il y a beaucoup de *bitumes*. On doit sur-tout remarquer les sources de *naphta* dans le Chyrvan, près Bakou, et le prétendu baume miraculeux, qui coule de deux rochers; l'un dans le Kerman, l'autre dans le Koraçan. Les Perses l'appellent *mum*; c'est apparamment une sorte de pétrole.

Le plus beau marbre se trouve près de la ville de Tauris.

La Perse a aussi du kaolin ou de la terre à porcelaine.

On trouve des turquoises à trois ou quatre journées de Meschehed, dans une montagne appelée *Pirouskou*. La vieille Roche était autrefois gardée pour la maison du roi; et il était libre à tout le monde d'acheter des turquoises de la nouvelle.

Les *turquoises* sont des dents molaires ou autres ossemens des animaux marins, qui ont été pétrifiés et pénétrés de parties cuivreuses, lesquelles leur ont donné une couleur bleue. On les mettoit autrefois parmi les gemmes opaques; une turquoise de la grosseur d'une noix, et d'un beau bleu net, valait autrefois 750 liv. de France (1); mais le prix de ces pierres a singulièrement baissé.

Différentes sortes d'Animaux. — Les animaux que l'on emploie pour le service, en Perse, sont les chevaux, les mulets, les ânes et les chameaux.

On trouve des chevaux de deux espèces dans ce pays. Les indigènes sont plus petits que ceux d'Europe, fort étroits

(1) *Bertrand*, Dictionnaire des Foss., au mot *Turquoise*. *Hauy*, Traité de Minéralogie, tome III, page 570.

d'encolure, mais très-légers et très-vifs. Les autres, qui sont des chevaux tartares d'origine, tiennent de la race primitive, ont la taille moyenne, la tête grosse, l'encolure épaisse et couverte d'une crinière qui leur passe les genoux, de grosses jambes, et une large croupe bien arrondie. On les élève, dès leur bas âge, à ne boire que du lait; et ils ne mangent qu'une petite quantité d'orge toutes les vingt-quatre heures.

Ces chevaux font des marches extraordinairement longues, et sont d'un grand secours dans un pays, aussi sujet aux révolutions que l'est la Perse. Kérim-Kan en fit une mémorable expérience. Monté sur un cheval tartare, il se rendit en cinquante-deux heures, de Chiras à Ispahan, distance qui est de 120 lieues.

Les chevaux de race tartare, sont regardés comme les présens les plus précieux, et coûtent très-cher. Ali-Mourat-Kan en envoya deux à l'impératrice de Russie, qui étaient estimés chacun deux mille tomans ou près de 60,000 francs.

Il y a aussi deux sortes d'ânes en Perse. Ceux du pays ne servent qu'à porter des charges. On monte les autres qui sont de race arabe. Les moutons de Perse ont des queues larges et chargées de graisse. On entretient une immense quantité de pigeons; leur engrais est nécessaire pour les melons. On ne voit autour d'Ispahan que des colombiers. Il se trouve aussi dans quelques endroits de ce pays, des lions, des ours, des léopards, des tigres, des schakals et des porcs-épics. Les *sauterelles* couvrent souvent les rivages du golfe Persique. Il paraît fort douteux que les onces, ou petites panthères, puissent être apprivoisées et employées en guise de chiens de chasse: ce fait merveilleux se trouve cependant dans plusieurs ouvrages. Il y a quantité de carpes et de brochets dans la rivière d'Aras, et encore de plus belles truites; mais dans les autres rivières, il n'y a guères qu'une sorte de poisson, qui est une espèce de barbeau. On voit en Perse les mêmes oiseaux qu'en France, à l'exception des cailles. On y trouve aussi toutes sortes d'oiseaux de marais et de proie.

Le *bézoar* est une pierre ou un calcul, engendré dans le corps des gazelles, des boucs et des chèvres sauvages et domestiques. Ordinairement cette concrétion se forme autour d'une épine avalée par l'animal, et qui s'arrête dans les in-

testins. Le bézoar est écailleux, feuilleté, ou composé de pellicules concentriques. On se sert de cette substance dans la médecine. La dénomination de *bézoar minéral* été donnée mal-à-propos à des morceaux de chaux carbonatée globuliforme (Voyez *Hauy*, Traité de minéral., livre II, page 172. *D'Argenville*, Oryctogr., page 374, etc., etc.). On recueille le bézoar sur-tout vers le golfe Persique et dans le Koracan.

Manière de batir, et Maisons. — Comme il n'y a point de forêts en Perse, et que le bois y manque aussi bien que la pierre, toutes les villes généralement, à la réserve de quelques maisons, sont construites avec une terre, ou une espèce d'argile, si bien pétrie, qu'elle se coupe par morceaux carrés. Les murailles se font par couches, à proportion de la hauteur qu'on veut leur donner, et entre deux couches, qui sont chacune de trois pieds de haut, on met deux ou trois rangs de briques cuites au soleil. Les bâtimens qu'on fait de la sorte sont assez propres. Après qu'on a élevé la muraille, le maçon l'enduit avec du mortier fait de cette argile, mêlée de paille hachée, méthode qui rend les murs fort unis. On couvre tout cela d'une espèce de chaux, colorée de vert de Moscovie, qu'on broie avec de la gomme. On frotte ensuite le mur avec une brosse, ce qui le rend poli et le fait paraître comme du marbre (1). Au milieu de chaque maison se trouve un portique de vingt ou trente pieds en carré, au centre duquel est un étang plein d'eau. A chaque coin de ce portique, est une chambre pour prendre le frais. Derrière, il y en a une dont le plancher est couvert d'un tapis, et des deux côtés on en trouve plusieurs qui communiquent les unes aux autres. Les maisons des grands seigneurs sont encore plus spacieuses. Elles ont quatre portiques avec deux chambres de chaque côté, ce qui fait qu'il y en a huit qui entourent une grande salle placée au milieu. Les maisons de Perse sont, en général, basses et couvertes d'une terrasse. Elles ont peu d'apparence au-dehors, mais elles sont assez décorées au-dedans, et toutes les murailles sont ornées de peintures; elles ont beaucoup de

(1) Les maisons des pauvres sont plus grossières.

fenêtres, et les vitrages sont de verres de toutes sortes de couleurs. On place les plus beaux meubles dans le corps-de-logis de devant. Il n'y en a que de médiocres dans le harem, parce qu'il n'y va point d'étrangers. Les Persans, ainsi que les autres Orientaux, ignorent l'usage des lits élevés de terre. Ils étendent un matelas sur le plancher, et s'y couchent sous une couverture piquée. L'été ils passent la nuit à l'air sur leurs terrasses.

Les édifices publics sont revêtus au-dehors en porcelaines peintes en arabesques, ce qui offre le plus beau coup-d'œil lorsqu'elles sont frappées des rayons du soleil.

Il y avait autrefois en Perse un grand nombre de *caravanséray*, destinés à loger les marchands que la crainte des voleurs réunissait en caravanes; mais ces précieux monumens du règne de Chah-Abbas, se détruisent insensiblement. Ces édifices y sont entourés de fortes murailles flanquées de tours. Les voyageurs peuvent s'y retirer en sûreté, et s'y defendre des partisans qu'ils rencontrent, ou qui, moyennant un droit qu'ils paient au gouverneur de chaque ville, établissent une correspondance assez réglée entre Ispahan et Bagdad, ainsi que sur les autres frontières de la Perse.

Habitans. — Les Persans sont d'une taille médiocre. *Xénophon* dit qu'ils étaient la plupart gros et gras; et *Ammien-Marcellin*, au contraire, prétend que, de son tems, ils étaient maigres et secs. Ils le sont encore aujourd'hui, mais en même tems forts et robustes. Ils ont le visage olivâtre, les cheveux noirs et le nez aquilin. Les hommes se font raser la tête tous les huit jours, contre la coutume des anciens Perses qui laissaient croître leurs cheveux. Ils se font aussi raser le menton, mais ils laissent leurs moustaches. Ils n'y a que certains religieux, appelés *phyr*, qui portent la barbe longue au menton et aux joues. Les Persans aiment les cheveux noirs, et souffrent les blonds; mais ils ont une grande aversion pour les roux. Ils les teignent, lorsqu'ils péchent en couleur. Ils se teignent aussi les mains, et sur-tout les ongles, avec une couleur rouge, tirant sur le jaune et l'orangé.

Vêtemens. — Les Persans portaient autrefois de riches vêtemens, mais ils semblent maintenant, dit un voyageur

moderne (1), avoir renoncé à tout luxe. Une simple toile de coton couvre le maître et le valet. Des souliers de chagrin, faits comme des mules de femme, avec un talon pointu, donnent aux Persans une démarche peu noble et toujours embarrassée. Ils ont des bas de drap écarlate. Leur usage de porter un bonnet, dont la partie supérieure est rouge, et qui est entouré d'un schal de même couleur, a donné lieu au sobriquet de *têtes rouges* (*kisilbach*), qui est un jeu de mots de la langue turque et de la langue persanne; car le même terme qui, en persan, signifie *tête d'or*, titre dont les Persans se glorifient par excellence, veut dire en turc *tête rouge*, nom que les Ottomans leur donnent pour témoigner tout le mépris qu'ils ont pour eux.

Les Persans ne portent plus des armes enrichies, comme sous les règnes précédens. Ils les préfèrent garnies en bel acier, qu'ils ont dans leur pays; et elles sont bien travaillées. Il est aussi survenu de grands changemens dans la manière de se vêtir des Persanes. Elles ont toutes un caleçon pareil à une culotte de matelot, et qu'elles rembourrent, depuis la ceinture jusqu'au talon, d'autant de coton qu'il peut y en entrer. Ce caleçon, que les dames de qualité affectent d'avoir plus ample, est couvert de drap d'or, ou d'une riche broderie, suivant leur fortune, et fait de leurs jambes deux pilliers monstrueux. Elles portent une chemise de taffetas cramoisi, fendue jusqu'à la ceinture, et qui ne vient qu'aux genoux. En hiver, elles ont une petite veste, plus ou moins riche aussi, qu'elles attachent avec une ceinture et une agraffe. Une petite calotte rouge, brodée en or, ou en pierreries, et des cheveux tressés qui retombent sur les épaules, forment toute leur coëffure.

Deuil. — Les Persans sont dans l'usage de prendre le deuil à la mort de leurs parens; et un père porte celui de son fils. Le premier jour ils déchirent leurs habits, mettent de la boue à leur turban et sur leurs manches. Le lendemain ils paraissent vêtus en brun, eux et leurs gens. Le deuil dure un an, pour un parent au premier degré, et trois mois pour un cousin.

Une suite nombreuse de domestiques accompagne à pied

(1) M. de Ferrières-Sauvebœuf.

les seigneurs persans, lorsqu'ils font des visites. Ne connaissant pas l'usage des voitures, ceux-ci vont toujours à cheval, et se font précéder par des coureurs.

Nourriture. — Vu leur grande frugalité, la dépense de la table n'est pas considérable chez les Persans. Ils ne se nourrissent guères que de pilau, ou de viande mêlée avec du riz, de confitures et de fruits. Le principal repas se fait le soir; et l'on mange toujours fort vîte. Ceux qui ne peuvent souffrir l'eau pure, y mêlent du vinaigre. D'autres boivent du vin sans scrupule, quoique la loi le défende. Ils se persuadent que ce péché leur sera pardonné, pourvu qu'ils ne fassent pas eux-mêmes le vin. Il font un grand usage d'opium.

Hospitalité. — La conduite des Persans envers les étrangers ferait honneur aux nations les plus policées; il sont fort curieux de connaître les mœurs et les usages des Européens, et se prêtent volontiers à donner des informations sur leur propre pays. L'hospitalité est en si haute considération parmi eux, qu'ils tiennent à grand honneur qu'on veuille entrer dans leur maison, et partager avec la famille ce dont elle jouit. On regarde au contraire comme un insigne affront, lorsqu'on sort sans avoir pris quelques rafraîchissemens. Les Persans disent que chaque plat qu'un étranger partage avec eux, vaut à la maison une bénédiction.

Amusemens. — Les Persans aiment beaucoup la musique, ainsi que les conversations en nombreuse compagnie; mais leurs divertissemens principaux sont la chasse à la grosse bête et au vol, le manège et les exercices d'armes, auxquels ils sont très-adroits. Ils ont sur-tout une passion marquée pour les danses sur la corde, les jeux des bateleurs et les combats de bêtes sauvages.

Caractère. — Les Persans ont l'esprit vif et le jugement bon. Appliqués à l'étude, ils réussissent principalement dans la poésie. Ils sont riches d'invention. Leurs pensées sont belles, fines et entières. Ils ont la réputation de ne pas toujours dire la vérité, ce en quoi ils sont bien différens de ce qu'ils étaient du tems d'*Hérodote*. L'amitié des Persans dure toute la vie, et même ils la préfèrent aux nœuds que forme le sang.

Les enfans ne sont plus nourris parmi les femmes, et les

pères ne les éloignent plus d'eux, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, comme on le fesait autrefois. On ne les exerce plus à tirer de l'arc, à monter à cheval; mais on les envoie à l'école, pour apprendre à lire et à écrire. Il n'y a presque point de Persan, de quelque condition qu'il soit, qui ne sache faire l'un et l'autre. Les mosquées servent en même tems pour la prière et les écoles. Il y en a autant que de rues. Tout le monde écrit sur le genou, parce qu'en Perse, on n'a point l'usage des tables, ni celui des siéges. Le papier des Persans est fait de loques de soie ou de coton. Leur encre est fort épaisse. Ils écrivent avec beaucoup de vîtesse. L'impression n'étant pas introduite chez eux, ils ont un grand nombre de copistes.

Les Persans ont leur langue particulière, qui tient beaucoup de l'arabe, et point du tout du turc. On y trouve plusieurs mots étrangers, c'est-à-dire, allemands et latins. Elle est assez facile à apprendre, parce qu'elle a fort peu de verbes irréguliers. Tout ce qu'elle a de difficile, c'est la prononciation qui est du gosier. Les Persans étudient la philosophie, la médecine, l'arithmétique, la géométrie, l'éloquence, la poésie, la physique, la morale, l'astronomie, l'astrologie et la jurisprudence. Leurs colléges ou universités, sont nommés *Medresca*.

Mariages. — Quant un jeune homme veut se marier, il s'informe des qualités du corps et de l'esprit de la jeune personne qu'il désire épouser, car il ne lui est pas permis de la voir. S'il est content du rapport, il fait faire sa demande par quelqu'un de ses amis. Si la recherche ne déplait pas, on traite de la dot que donnent les parens du marié. Elle consiste en argent qu'on envoie peu de jours avant le mariage, comme une récompense au père et à la mère, du soin qu'ils ont eu d'élever leur fille. On stipule aussi une somme d'argent, ou une certaine quantité de soie, pour la femme, en cas de divorce. La loi permet à l'époux de tuer l'adultère avec la femme, quand il les trouve en flagrant délit, et le juge récompense d'une veste neuve, celui qui fait une exécution de cette nature.

Jaloux à l'excès, les Persans ne permettent point à leurs femmes de se promener, ni de faire des visites. Tout-au-plus deux ou trois fois par an, peuvent-elles aller voir leurs

parentes ; et encore, n'est-ce que la nuit qu'elles jouissent de cette liberté. On ne voit dans les rues que des femmes misérables qui peuvent être moins astreintes que les riches aux bienséances, et qui ont la figure couverte d'une toile parsemée de petits trous, pour pouvoir diriger leurs pas.

Courtisanes. — Le métier de courtisanne n'est point méprisé en Perse. L'usage est de faire marché avec une femme, à raison de tant par mois; alors elle se pique de fidélité, et le ménage est tranquille. Dans l'autre cas, les étrangers se pourvoient, comme en Europe; et cela ne leur fait point de déshonneur.

Religion. — La religion des Persans est le mahométisme; et ils sont regardés comme hérétiques par les autres sectateurs de Mahomet. La contestation consiste en ce que les premiers soutiennent qu'Ali est le légitime successeur du prophète, et que les derniers prétendent que c'est Omar. L'interprétation de l'alcoran est différente de part et d'autre. Les cérémonies du culte diffèrent aussi. Les Persans se moquent de la superstition que les Turcs ont pour la couleur verte, mais ils refusent de manger avec tous ceux qui ne sont pas de leur secte, et ils les traitent d'immondes.

Un Persan qui laverait ses mains dans un ruisseau, ne souffrirait pas qu'un profane bût en même-tems, à dix pas au-dessus de lui, de crainte que l'eau ne fût souillée.

Jeune. — Les Persans observent avec beaucoup de rigidité le jeûne durant le mois de ramazan, le neuvième de l'année musulmane. Une heure avant le jour, ils mangent d'un mets, nommé *séhee*; et de ce moment jusqu'au coucher du soleil, ils ne prennent plus aucun aliment, et même ils ne boivent plus. Lorsque la fumée ou la moindre goutte d'eau touche leurs lèvres, le jeûne est rompu. Mais il leur est permis de manger et de boire pendant la nuit. Lorsque le mois de ramazan tombe dans le cœur de l'été, ce qui doit arriver quelquefois, attendu que l'année mahométane est réglée par le cours de la lune, l'abstinence est extrêmement dure à supporter, sur-tout pour ceux que leurs occupations obligent à aller au dehors pendant le jour. Elle est même d'autant plus pénible, que plusieurs nuits de ce tems de jeûne doivent être passées dans la prière. Il y en a deux que les Persans consacrent particulièrement à cette pratique : l'une est [illegible] où

leur prophète Ali mourut d'une blessure qu'il avait reçue trois jours auparavant, de la main d'un assassin. C'est la nuit du 21, et ce jour est nommé par les gens du pays, le *jour du meurtre*. L'autre nuit est celle du 23, dans laquelle, disent les Persans, le coran fut apporté à Dieu par l'ange Gabriel; et en conséquence elle est nommée la *nuit du pouvoir*.

Aussi dévôts que superstitieux, les Persans font plusieurs pélerinages; mais celui de Bagdad est le seul qu'ils regardent comme un précepte; et ils s'en acquittent presque tous une fois en leur vie. Ils vont rarement à la Mecque.

L'astrologie judiciaire sert de mobile aux actions des Persans, et règle toutes leurs démarches. C'est sur-tout en répétant plusieurs fois le nom de Dieu sur les grains de leurs chapelets dont ils ont renfermé au hasard certain nombre dans la main, qu'ils jugent par pair ou impair, s'ils feront telle chose ou ne la feront pas.

Funérailles. — Les funérailles des Persans se font à-peu-près comme celles des autres mahométans. A la mort d'un musulman, tous ses parens et amis se rassemblent, et font de grandes lamentations autour de son corps, qui est ensuite lavé, couché dans une bière, porté au cimetière, et accompagné par un mollah, qui psalmodie des passages du coran. Si par hasard un musulman rencontre un convoi, il doit, selon les préceptes de la religion, s'approcher du cercueil, et s'offrir pour le porter à la sépulture, en criant: *Lah Illah ill Lillah!* Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu! Le corps est placé debout dans la fosse. L'enterrement fini, les parens du défunt retournent à la maison mortuaire, et mangent d'un mêlange de farine, de miel et d'épices, préparé par les femmes. Une partie de ce mets est envoyée aux parens et amis du défunt, afin qu'ils lui rendent le même honneur.

Les ministres de la religion mahométane tiennent le premier rang à la cour de Perse. Ils prennent le pas sur les officiers de la couronne; ils ont la préséance dans le conseil, dans les festins publics et dans les audiences que le roi donne aux ministres des princes étrangers.

Guèbres. — Les Persans n'ignorant pas que la religion des Guèbres était celle de leurs ancêtres, la tolèrent autant qu'ils la méprisent; et le nom de *Guiahours* qu'ils leur don-

nent, sert également à désigner les chrétiens que les musulmans traitent d'idolâtres, à cause du culte des images.

Les Guèbres reconnaissent un seul être suprême. Le feu sacré qu'ils révèrent n'est qu'en mémoire d'un prodige opéré autrefois en faveur de leur prophète *Azer*, qui ne fut point rôti, disent-ils, dans le brasier où le fit jeter le roi Neuroud. Leur croyance, mêlée de fables et d'absurdités, est renfermée dans quelques livres qu'ils ont en grande vénération. Ils ne sont point circoncis; mais tous leurs enfans sont soumis, quelques jours après leur naissance, à une ablution faite en présence d'un ministre. Les Guèbres peuvent avoir jusqu'à cinq femmes; et le divorce n'a lieu chez eux qu'en cas d'adultère. Ils font quelques jeûnes, célèbrent les fêtes de leur prophète et de plusieurs santons. En général, ils sont paisibles, cultivent la terre, et s'occupent fort peu du commerce. Les Persans, tout en plaignant leur aveuglement, les reconnaissent pour de très-honnêtes gens.

Chrétiens. — Il paraît que les longues guerres entre les Romains et les Persans, ont fait entrer de bonne heure le christianisme dans la Perse et dans les contrées voisines; et même aujourd'hui on y trouve plusieurs sectes, qui l'ont évidemment pour base de leur croyance. Quelques-uns de ces sectaires, appelés *soussies* ou *soussées*, sacrifient à Dieu leurs passions. Ce sont des espèces de quiétistes qui professent les devoirs de la morale. Les chrétiens sabéens ont dans leur religion un mélange de judaïsme et de mahométisme, et sont très-nombreux aux environs du golfe Persique. Les chrétiens arméniens et géorgiens se trouvent en grand nombre dans la Perse.

Juifs. — Quoique les juifs soient tolérés en Perse, il n'y a pas de pays au monde où ils soient plus méprisés et plus maltraités. Un enfant peut les assaillir à coups de pierres, sans qu'ils aient d'autre droit que celui de presser leur marche.

Ils ont un singulier usage. Ils placent au-dessus de leur porte, dans l'intérieur de leurs maisons, un gros morceau de bois attaché avec une corde, et le chargent de mille malédictions contre les Persans. Quant on les a frappés, ils répondent avec le plus grand sang-froid, qu'ils ont dit leurs prières avant de sortir. Au reste, le fanatisme des Persans

est moins cruel que celui des Turcs; car les chrétiens peuvent entrer librement dans leurs mosquées, et même abjurer le mahométisme, sans être, comme en Turquie, exposés à périr dans les supplices.

Indiens. — Il y a beaucoup d'Indiens établis en Perse. On y voit quelques veuves se brûler avec le corps de leurs époux. Au reste, cette cérémonie devient tous les jours plus rare; et les Indiennes qui sont hors de leurs pays, se dispensent de cet usage, lorsqu'elles ne sont pas réunies en assez grand nombre pour s'en faire un devoir.

Gouvernement. — Pendant les guerres civiles qui ont long-tems désolé la Perse, les khans ou gouverneurs avaient toute autorité dans les villes. Ils y tiennent le divan, régulièrement deux fois par jour. Assis dans une grande salle, entourés de leurs officiers et des courtisans, ils y rendent la justice aux sujets. L'exécution suit de près la sentence, et aucun rang ni aucune fortune ne peut mettre le coupable à l'abri de la mort, ou d'une bastonnade appliquée vigoureusement sur la plante des pieds. Quelquefois il ne lui en coûte que le nez ou une oreille, sinon toutes les deux. La peine du talion est religieusement observée dans toute la Perse, et chaque khan se fait un devoir de rendre publiquement la justice sans partialité. Des bourreaux toujours prêts à obéir, attendent en silence le signal de faire les exécutions. Le titre de *khan*, qui veut dire seigneur, est héréditaire dans les familles, comme la noblesse l'est en Europe. Les Persans prennent grand soin de conserver leur généalogie, et en respectent l'ancienneté. Tous les chefs des provinces, des villes, et même des villages, ont également le titre de khan. Celui de *Mirza* est affecté aux gens de loi et aux gens de lettres, sans aucune autre prérogative.

La Perse paraît être maintenant sortie de l'état d'anarchie, où elle a été si long-tems plongée, et avoir repassé sous les lois d'un seul prince.

Le royaume (1) étant despotique et monarchique, la vo-

(1) Les guerres civiles des Orientaux n'ayant guère la forme du gouvernement pour objet, il est à présumer que celle qui existait il y a un siècle subsiste encore. Nous la décrivons toutefois sans rien garantir pour l'état présent.

lonté du monarque sert de loi. Quelques écrivains donnent aux rois de Perse de la dernière race le titre de *Sophi* ou de *Sephi*. Le royaume est héréditaire. Les enfans légitimes succèdent, et, à leur défaut, on appelle au trône les fils des concubines. Si le roi ne laisse point d'enfans mâles, on a recours au plus proche parent du côté paternel. Les princes du sang sont ordinairement très-pauvres. Les fils du roi sont encore plus malheureux : ils vivent au fond d'un sérail, d'où ils ne sortent pas du vivant de leur père. Celui qui monte sur le trône prive ses frères de l'usage de la vue, en leur fesant arracher les yeux.

Il y a six ministres d'État en Perse. On les appelle en général *rhona doulet*; c'est-à-dire les colonnes qui soutiennent l'Empire. Le premier est un grand visir appelé *vezir athemadoulet*, c'est-à-dire le soutien de la puissance. Il est chef du conseil et de la justice, est à la tête des finances, des affaires étrangères, du commerce; et toutes les pensions et gratifications ne se paient que par son ordre. Il a sous lui six visirs qui sont du conseil, et qui assistent aux audiences publiques. Le second ministre est un chef militaire, non qu'il commande les armées, car le roi nomme toujours un autre général; il est seulement à la tête des cavaliers destinés à couvrir les frontières. On le nomme *kortchi-bachi*. Le troisième ministre est chef des troupes d'esclaves, ou plutôt d'un corps de gens de qualité qui se disent esclaves du roi. On le nomme *Kouler-agasi*. Le quatrième est général de l'infanterie qui n'est composée que de deux mille carabiniers à pied, et qui font un régiment des gardes. Il est appelé *Tefantktchi-agasi*. Le cinquième est le grand-maître de l'artillerie. Il a sous lui quatre mille hommes, commandés par quatre colonels, qui se tiennent debout aux côtés du roi, les jours de cérémonie. On le nomme *Topchi-bachi*. Le sixième rend la justice. Ses ordonnances sont respectées dans tout le royaume, et on appelle à son tribunal des jugemens des gouverneurs. Il y a beaucoup de grands officiers dans la maison du roi. On peut dire que toute la Perse est de son domaine. Si les seigneurs possèdent des terres, ce n'est que par gratification du prince qui les donne et les ôte à volonté. Les enfans n'héritent que sous son bon plaisir. Le roi établit des impôts sur les personnes, les terres et les marchandises.

MANIERE DE FAIRE LA GUERRE. — Les Persans n'ont point réduit en art l'habitude qu'ils ont de se détruire. Ils campent irrégulièrement, sans cependant trop disperser leurs tentes. Ignorant absolument les moyens de fortifier leurs villes, un simple fossé, et une enceinte de murailles, bâties comme leurs maisons, en briques séchées au soleil et flanquées de grosses tours, pourvoient à leur sûreté. L'artillerie, faute de savoir s'en servir, est, dans leurs armées, plutôt un objet de parade que de destruction. Leurs siéges ne sont que des blocus, mais ils observent de l'ordre dans les marches et dans le combat. L'infanterie se forme en gros bataillons; et sans avoir des rangs alignés, elle est toujours bien serrée autour de ses drapeaux. La cavalerie s'étend derrière, ayant le général à sa tête; elle est excellente. Les chevaux sont accoutumés à gravir les montagnes, ne craignent pas le froid, et sont d'un grand service, en hiver, pour faire, malgré la neige, des marches forcées et de longue haleine.

L'infanterie ne redoute point les fatigues. La frugalité des Persans les rend peu difficiles pour l'approvisionnement de leurs armées. Le peu de bagages qu'ils ont, est toujours portés à dos de mulets, et l'on ne voit pas dans leurs camps un attirail inutile.

Comme les Parthes, leurs ancêtres, les Persans excellent à tirer de l'arc.

On portait avant les troubles de la Perse, la cavalerie et les troupes de la maison du roi, à 150 mille hommes, sans y comprendre celle des garnisons de l'intérieur. Il paraît que l'infanterie n'était pas si considérable à proportion. La Perse n'a pas non plus d'armée navale. Cependant il ne tiendrait qu'à elle d'être maîtresse du golfe d'Ormus, de la mer d'Arabie et de la mer Caspienne; mais les Persans n'aiment point la mer. Ils en ont même tant d'horreur, qu'ils traitent d'athées ceux qui exposent leur vie sur un élément si perfide.

POESIE. — Les Persans ont été fameux dans les sciences; et leurs poètes ont joui d'une grande réputation dans tout l'Orient. On voit à Oxford un manuscrit qui contient la vie de 135 des plus distingués de ces poètes. Voici les principaux d'entr'eux : *Fergoufi* a renfermé l'histoire de Perse dans une suite de poèmes épiques, qui l'ont occupé 30 ans, et qui, au rapport de M. *Jones*, savant orientaliste, sont un

monument glorieux du génie et des connaissances des Persans. *Saadi* naquit à Chiraz, et florissait dans le 13e. siècle. Il a laissé plusieurs beaux ouvrages tant en vers qu'en prose. On lui a érigé un magnifique tombeau près de sa ville natale. *Shemsheddin* fut un des plus grands poètes lyriques de toute l'Asie. *Nack-Sheb* a écrit en langue Persane un livre intitulé *Contes d'un perroquet*, et qui est dans le genre du Décameron de *Bocace*. *Jami*, poète du milieu du 15e. siècle, a mis dans ses compositions une grande élégance et beaucoup d'âme. Ses ouvrages charmans, sur une multitude de sujets divers, sont conservés à Oxford, et forment 22 volumes. *Hariri* a composé un ouvrage moral, en 50 dissertations sur les vissicitudes et les conditions de la vie humaine, entremêlé d'aventures agréables, et de plusieurs beaux morceaux de poésie.

Quant au poète ingénieux et voluptueux de Chiraz, connu sous le nom d'*Hafiz*, il sut, par la délicatesse de son esprit et l'élégance de ses vers, se concilier la faveur d'un prince qu'il avait offensé. Les plus puissans monarques de l'Orient, essayèrent en vain de l'arracher aux douceurs de sa retraite. Ses ouvrages font non-seulement, l'admiration des esprits vifs et enjoués, mais sont aussi devenus le manuel des mahométans les plus superstitieux. Plusieurs odes de ce poète, ont été traduites en Anglais. Son tombeau se trouve à une demi-lieue au nor-lest de Chiraz, dans un grand jardin. Il est en beau marbre blanc de Tauris. Il a été bâti par Kerim-Khan, et couvre la véritable sépulture du poète. Au pourtour et sur les côtés, sont gravés en caractères persans, dits *nousi talics*, des morceaux choisis, tirés des œuvres de cet auteur. Pendant le cours du printemps et de l'été, les habitans de Chiraz visitent ce lieu, s'y amusent à fumer, à jouer aux échecs et à d'autres jeux, et à lire les œuvres de ce poète, qui est celui qu'ils estiment le plus. Leur respect pour lui approche de l'adoration. On conserve sur son tombeau, une copie très-élégante de ses œuvres, que chacun peut examiner. La jeunesse de Chiraz, fait en l'honneur de ce poète divin, d'abondantes libations du vin délicieux des environs de cette ville. Le long du jardin, coule le ruisseau de Roknabad, si fameux dans ces poésies d'*Hafiz*, et a peu de distance, est (ou était) le charment bosqnet de *Mosellay*.

Medecine. — Cette science est assez cultivé en Perse.

Les montagnes de ce pays produisent une infinité de plantes inconnues en Europe, et parmi lesquelles on en vante plusieurs pour leurs qualités médicinales. Ces plantes forment à-peu-près les seules ressources des médecins persans, qui s'en servent assez à propos. On dit que la peste est peu connue en Perse, et qu'il en est de même de la goutte, de la pierre, de la petite vérole, de la comsomption et de l'apoplexie. Néanmoins, la profession savante la plus estimée chez les Perses, est celle de la médecine. La chirurgie y est exercée par des barbiers, dont le principal mérite consiste à savoir saigner. On se repose sur la salubrité de l'air, et sur le bon tempérament des malades, pour la guérison des blessures.

Peinture. — Les Persans n'ont pas, comme les Turcs, la peinture en horreur; mais ne connaissant aucun principe de dessin, il n'ont que de mauvais peintres. Les figures de leurs tableaux ont une monotonie qui les fait ressembler les unes aux autres, et la beauté du coloris peut-à-peine les rendre passables. La sculpture en Perse consiste en bas-reliefs d'arabesques et de fleurs; et les édifices en sont chargés. Cet ouvrage servile des mains, n'exige aucune force de génie, et se borne à l'exactitude de la symétrie. Les Persans ont toute fois un grand art pour faire des mosaïques en verres de plusieurs couleurs, entremêlés de petits miroirs). Les colonnes de l'intérieur des salles de compagnie, en sont garnies, et produisent un très-agréable effet.

PROVINCES DE LA PERSE.

I. Le Chirvan.—Cette province qui a, en quelque sorte, la forme d'une losange, a la mer Caspienne au nord-est et au sud-est, l'Aderbijan et la province d'Erivan au sud-ouest, et la Géorgie et le Daghestan, au nord-ouest.

Le sol Chyrvan du produit en abondance d'excellent froment et de l'excellente orge, dont on fait du pain qui forme la principale nourriture du peuple. Il n'y a que les personnes aisées qui puissent s'y procurer du riz, qu'on y apporte surtout du Mazanderan et du Ghylan. Le mouton y est gras et a un excellent goût. Il est de l'espèce à grosse queue; et on l'y vend à très-bon marché. Les pommes, les poires, le raisin et les noix y sont d'une très-bonne espèce, et s'y trouvent en

abondance. Les Arméniens font à Chamakhy, ancienne capitale de la province, du vin qui ne le cède, ni pour le parfum, ni pour la qualité, au meilleur vin de Bordeaux.

On recueille une considérable quantité de soie dans le Chyrvan, qui en envoie annuellement 400 tonnes à Astrakan. On en tire aussi du safran d'excellente qualité, ce qui fait un article de commerce important.

Les deux principales villes de cette province sont le nouveau *Chamakhy* et *Bakou*.

Chamakhy ou *Chamakhyeh*, capitale de la province de Chyrvan, a eté construite par Nadir-Chah. Elle est située sur le côté méridional du Caucase, immédiatement au-dessous d'une hauteur, et au milieu d'un terrain uni. Elle forme, suivant *Cooke*, un parallélogramme, et suivant *Hanway*, un carré régulier de près d'une lieue de circonférence. Elle est entourée de hautes murailles de briques, flanquées de 38 bastions. On en compte 10 du côté du nord, et autant du côté du sud. Les côtés qui regardent le levant et le couchant en présentent chacun neuf. Trois rues principales s'étendent du nord au sud en ligne droite. Ces rues sont étroites, pavées et entrecoupées à angles droits, de petites allées qui se dirigent de l'est à l'ouest. Une vaste place est située au milieu de la ville. Il paraît qu'elle est peu peuplée, et qu'on y trouve cependant des Arméniens, des Géorgiens, des Persans, des Indiens, et des Tartares ou Tatârs.

A-peu-près à trois lieues au sud-ouest de cette ville, et dans l'intérieur des terres, il en existait autrefois une autre du même nom, qui était aussi la capitale de la province. Riche et peuplée, elle était la plus commerçante de la Perse après Ispahan. Nadir-Chah la fit raser, pour en punir les habitans qui s'étaient révoltés contre lui.

Bakou. Cette ville est située sur le bord septentrional d'une baie, et forme presque un triangle équilatéral avec un des côtés de cette baie, qui s'étend parallélement avec le rivage. Elle peut avoir un peu plus d'un quart de lieue de circonférence, et renferme un assez grand nombre d'habitans, qui, pour la plupart se livrent au commerce.

La baie est vaste, et abritée par la terre contre tous les vents, excepté contre celui du sud, dont deux petites îles modèrent

modèrent la violence. Suivant la tradition vulgaire, la plus méridionale et la plus vaste de ces îles, était attenante au continent. En effet, la terre dans ce canton s'abaisse considérablement du côté de la mer; et l'île en a été séparée par un épanchement des eaux, qui ont fait une irruption sur la côte occidentale. Bakou avait une double muraille du côté de l'est, mais la muraille extérieure a été détruite aussi par l'action de la mer.

Il existe auprès de Bakou, des sources de naphte enflammé, au moyen desquelles des Guèbres ou des Hindous ont formé un *Atechgâh*, c'est-à-dire, un sanctuaire où ils conservent le feu. Cette retraite religieuse est un carré de 90 pieds qui est environné d'une muraille basse, et contient plusieurs petits appartemens dans chacun desquels est un petit volcan de feu sulfureux, qui sort de la terre par un soupirail, ou par une sorte de fournaise construite comme un autel indien. En fermant cette fournaise la flamme s'éteint aussitôt; et alors, on entend un son sourd, en approchant l'oreille de l'ouverture, où l'on remarque un courant d'air froid et violent, auquel on met aisément le feu, avec une matière enflammée quelconque. La flamme est d'une couleur pâle et claire, sans aucune fumée apparente, et répand une vapeur fortement imprégnée de soufre, et qui gêne la respiration. Le sol, dans toute l'étendue de l'enclos, est rempli de cet air souterrain, qui sort par des canaux artificiels. Outre les feux des appartemens des Hindous, il s'en élève un très-considérable, d'une fournaise naturelle, qui se trouve dans un endroit ouvert, et brûle continuellement. L'espace qui contient tout ce feu volcanique forme une éminence plate et basse, qui s'étend vers la mer, et dont le sol consiste en une terre sablonneuse entremêlée de pierres. Les Guèbres et les Hindous y vont en pélerinage, des parties les plus reculées de la Perse et de l'Inde.

II. Province d'Erivan, ou Haute-Arménie. — Cette province est bornée au nord, par la Géorgie et la Basse-Arménie, à l'est par le Chyrvan, au sud par l'Aderbijane, et à l'ouest par la Basse-Arménie. L'Araxe la sépare en grande partie de l'Aderbijane.

Le climat de la Haute-Arménie est sain, quoiqu'un peu épais. L'hiver y est long et rude; il y tombe fréquemment beaucoup de neige; et les rayons du soleil dardent dessus tout le

jour, les voyageurs en sont éblouis et ressentent aux yeux une ardeur cuisante, qui affaiblit la vue. Aussitôt que l'hiver commence, les paysans d'Arménie couvrent leurs vignes de terre, et ne l'enlèvent qu'au printems. Le vin qui croit dans ces cantons est excellent. Ce fut Noé, dit-on, qui le premier y cultiva la vigne. Tout le territoire de la province est très-fertile. Il produit en abondance les fruits et les denrées nécessaires à l'entretien des habitans. En conséquence, les vivres s'y vendent à bas prix. Le gibier et le poisson n'y sont guère plus rares que les fruits de la terre. Les villes et lieux principaux de cette province sont *Erivan*, *les Trois-Eglises*, *Nachivan* et *Julfa*.

Erivan (*Revanum*). — Cette ville est située à 42 lieues au nord-ouest d'Astabat, et à 83 à l'est d'Eerzerom, par 62 d. 20 min. de longit. et 40 deg. 20 m. de latit. Elle est la capitale de la province, et est défendue par une enceinte de mauvaises murailles flanquées de grosses tours, par un château escarpé, et par un fossé peu large et peu profond. Le Zenguy la divise en deux parties. Le faubourg est plus grand que la ville. Il est principalement habité par les artisans et les chrétiens arméniens. Erivan a été, plusieurs fois, un objet de rivalité entre les Turcs et les Persans. Ces derniers en sont les maîtres, depuis le règne de *Nadir-Chah*. Le palais du gouverneur est dans la forteresse, et est très-vaste. La ville offre une grande place, qui est ornée de beaux arbres, et entourée de marchés, couverts de voûtes, et dont les boutiques ont une belle apparence.

A quelque distance au nord-est d'Erivan, se trouve un lac, auquel les Européens donnent le nom de cette ville, mais que les Persans appellent *Geuk-Sha*, ou eau bleue. Au milieu de ce lac, d'où sort le Zenguy, on a bâti sur un rocher, qui forme une petite île, un monastère qui est habité par des moines arméniens, dont le supérieur a le titre d'archevêque. Le Geuk-Sha s'étend en longeur, et a, dit-on, 25 lieues de circonférence. Il est très-profond, et l'on y pêche des truites et des carpes très-estimées. Quelques unes de celles-ci ont jusqu'à trois pieds de long.

A trois lieues d'Erivan, est le lieu de la résidence du patriarche des Arméniens. On l'appelle *les Trois-Eglises*, parce qu'il y a trois bourgs qui ont chacune la leur. Les Arméniens

le nomment *Ex-Miazin*, c'est-à-dire, *la descente du fils unique engendré*, parce-que, disent ils, J. C. y apparut à S. Grégoire, premier patriarche d'Arménie et fondateur de cette église qui est un bâtiment des plus massifs et des moins éclairés. L'intérieur n'offre aucune suite d'ornemens soit en peinture soit en sculpture. Le service divin s'y fait avec une magnificence extraordinaire. Les Arméniens y font un pélerinage au moins une fois en leur vie. Cette église possède (ou possédait) un trésor très-riche et beaucoup de reliques. Le monastère où réside le patriarche est très-vaste. Ce prélat y mène une vie aussi austère que les autres moines; car il est d'usage parmi les Arméniens, de jeûner davantage à proportion des dignités ecclésiastiques dont on peut être revêtu. Il y a une imprimerie aux Trois-Eglises.

Le patriarche d'Arménie a pour suffragans une vingtaine d'évêques, tirés la plupart d'entre les moines. Ces évêques prêchent assis, et portent le bâton pastoral. Ils obtiennent leur dignité du patriarche, qui lui-même tient la sienne du prince.

Les prêtres séculiers peuvent se marier. Il leur est seulement defendu de célébrer la messe durant les sept premiers jours de leur mariage. Les moines gardent le célibat. Leurs fonctions ecclésiastiques ne consistent qu'à dire la messe. Leur noviciat dure quelquefois huit ans. Aussitôt qu'un de ces religieux a pris l'habit monacal, on le séquestre, pour quarante jours, dans un lieu où il ne parle à personne, où même la clarté du soleil lui est interdite. Il est de plus obligé de passer dans le jeûne et dans la prière tout le tems de cette retraite. Une abstinence de deux ans succède à cette quarantaine, puis le profés peut manger de la viande et vivre comme ses confrères.

La religion des Arméniens ne consiste guère qu'en pratiques habituelles et de routine. On leur apprend dès leur enfance, à faire le signe de la croix, à dire *Christous* et à jeûner. Jeûner en Arménie, c'est ne manger qu'au soleil couchant; c'est s'abstenir, de viande, de poisson, d'œufs, de beurre, de laitage et de vin. Le culte est le même qu'il y a douze cents ans. On lit, on chante l'office en langue du pays. La communion eucharistique est générale entre le prêtre et le

peuple, sans même en excepter les enfans. Tous mangent du pain consacré et boivent dans le même calice.

Les prêtres arméniens emploient dans la consécration du vin pur et du pain ordinaire. Ils soutiennent qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, et que le Saint-Esprit procède, non du père et du fils, mais du père par le fils.

Les revenus du clergé arménien sont très-considérables, et proviennent en grande partie de la vente des saintes-huiles.

Un des principaux pélerinages des Arméniens, est le *Monastère-des-Apôtres*, situé au pied du mont *Ararath*, qu'ils nomment communément *Macis*, mot qu'ils font dériver de *Mas*, ou *Mesech* fils d'*Aram*, petit fils de *Noé*, de qui ils prétendent être issus. Les Persans connaissent aussi sous le même nom cette montagne, qu'ils appellent particulièrement *Coub-Roub*, c'est-à-dire, *Mont-Noë* et *Sahat-Toppous*, c'est-à-dire, *Heureuse-Butte*, à cause qu'elle reçut l'arche après le déluge. Les Arméniens prétendent que cet antique et célèbre vaisseau est encore sur la pointe du mont, et que Dieu en a interdit l'accès aux hommes. L'abord du mont Ararath est extrêmement difficile à cause des abîmes qui l'entourent, le terrain en est sablonneux et mouvant, ce qui fait qu'on ne parvient qu'avec peine au tiers de la hauteur. La cime en est couverte de neige en tout tems, et fait reconnaître de loin cette montagne, qui paraît isolée au milieu des plaines immenses dont elle est environnée.

Les Arméniens sont ennemis jurés des catholiques romains; et les musulmans les laissent exercer librement leur culte. Ils sont bons négocians, avares, sobres, humbles, dissimulés et défians. Leurs mœurs sont très-sévères, et ils ont la précaution de soustraire leurs femmes à la société des hommes.

Nacchivan ou *Nassivan* (*Naxuame*) est située à 45 lieues au sud-est d'Erivan, par 64 deg. 34 min. de longitude et 38 deg. 30 min. de latit. Cette ville que les chroniques du pays désignent comme le lieu où Noé fixa son séjour après le déluge, est assez grande, mais est presque ruinée depuis que Nadir-Chah s'en empara. Il s'y fait cependant, un commerce considérable de soie et de laine; et les caravanes y passent fréquemment. Les habitans sont tous chrétiens, et les catholiques romains plus nombreux que les Arméniens. Les pre-

miers y ont un couvent de dominicains, et ne célèbrent point le service divin en latin, mais en langue vulgaire.

A sept lieues au sud de Nacchivan, se trouve, sur le bord de l'Araxe, l'ancienne *Julfa*, qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Chah-Abbas en transféra les habitans à Ispahan.

Histoire. — Nul conquérant n'attaqua l'Arménie sans la soumettre. Haieus fut le premier qui donna une forme de gouvernement aux Arméniens. Sémiramis conquit l'Arménie, qui fit long-tems une province de l'empire des Assyriens, et fut ensuite gouvernée par des rois particuliers jusqu'au règne d'Alexandre, qui s'en rendit maître. Durant la minorité d'Antiochus-le-Grand, plusieurs généraux firent révolter les provinces dont ils venaient d'obtenir le gouvernement. L'Arménie fut alors divisée en deux royaumes appelés la Grande et la Petite-Arménie. Le commencement du règne de Tygranes fut l'époque de la grandeur des Arméniens, et la fin, le tems de leur décadence. Tour-à-tour soumis aux Parthes et aux Romains, et quelquefois aux uns et aux autres en même tems, ils supportèrent tous les malheurs et presque tout le poids des guerres dont leur pays était l'objet. Ces troubles durèrent jusqu'à la réduction de l'Aménie en province romaine, par Trajan, pendant le règne de Marc-Aurèle. Les Perses et les Turcs se sont long-tems disputé l'Arménie, et ont fini par se la partager.

III. L'Aderbijane. Cette province bornée au nord par la province d'Erivan; à l'est par une petite partie du Chyrvan et par le Guylan; au sud-est par l'Irac-Agémi, et à l'ouest par le Kourdistan. Le territoire de cette province fesait partie de l'ancienne Médie. Le climat de l'Aderbijane est sain, et le sol en est bon et bien cultivé. On y cueille les meilleurs fruits de toute la Perse. Les pêches et tous les fruits à noyaux y sont d'une merveilleuse beauté. Cette province était autrefois entrecoupée de plusieurs canaux qui ont été détruits par l'effet des guerres civiles; car c'est un moyen de ruiner son ennemi en Perse, que de détruire les canaux, destinés à conduire l'eau des rivières jusqu'à plus de vingt lieues dans des campagnes immenses, qui seraient stériles, sans la précaution que les Persans ont de les arroser tous les soirs après le coucher du soleil. Un cheval ou un bœuf fait tourner une grande roue garnie de pots de terre, qui se

remplissent et se vident à mesure dans un bassin qui est au niveau des terres. La culture est si bien ordonnée dans cette province, que les champs y sont aussi soignés que les potagers en Europe. C'est enfin le meilleur pays de toute la Perse. Les principales villes de l'Aderbijane sont *Marant*, *Ardebil*, *Tauris* et *Ourmia*.

Marant (*Marantium*) est située par le 64e. d. 5 m. de longitude, et 38 d. 30 m. de latitude. Elle est composée d'environ 2,500 maisons et d'autant de jardins, ce qui fait plus qu'en doubler l'étendue. Cette ville est assez belle, sans néanmoins offrir rien de remarquable. Une tradition arménienne porte que Marant fut le lieu de la sépulture de Noé. La principale preuve de ce fait, est que le mot *Marant* est dérivé d'un verbe arménien, qui veut dire enterrer.

Marant est bâtie à l'extrémité d'une plaine, qui peut avoir 5 lieues de long sur une de large, et qui est traversée par une rivière, d'où l'on a tiré plusieurs ruisseaux pour arroser les terres et les jardins. Les fruits de ces jardins sont délicieux, et la plaine est la plus riante et la plus fertile de l'ancienne Médie. On y trouve jusqu'à de la cochenille.

Ardebil ou *Ardevis* (*Ardebila*). Cette ville est située à 10 lieues à l'est de Tauris, et à 65 au nord-quart-d'ouest de Tauris. Elle est assez considérable. Les Persans dévots y viennent tous les jours en foule porter leurs hommages et leurs offrandes aux sépultures de plusieurs rois de Perse dont la mémoire est en vénération. Les marchands arrivent aussi de toutes parts dans cette ville, où il se fait un grand commerce en soieries. Ardebil a un gouverneur particulier, qui est soumis à celui de l'Aderbijane.

Tauris (*Tauredium*). Cette ville, que l'on croit être l'ancienne, est située à 130 lieues au nord-ouest d'Ispahan, et à 36 au sud-est de Nacchivan, par 64 d. 25 m. de longitude, et 38 d. 2 m. de latitude. Elle est très-considérable, et la seconde ville de la Perse, en rang, en grandeur, en richesses, en commerce et en population. On porte celle-ci à 250,000 âmes au moins. Tauris est située dans une plaine, et au pied d'une montagne que les auteurs modernes croient être le mont Oronte. Cette ville n'est point fortifiée. Une rivière la traverse, et fait souvent de tels ravages, qu'elle emporte les maisons bâties le long de ses bords. Il en passe

une autre au nord et très-près de la ville. Celle-ci, depuis le printems jusqu'à l'automne, est aussi large que la Seine à Paris en hiver. On la nomme *Agi*, c'est-à-dire, salée, parce que l'eau qu'elle fournit l'est pendant six mois, ce qu'elle doit à des torrens qui, avant de se jeter dans cette rivière, passent sur des terres couvertes de sel.

La ville de Tauris renferme un grand nombre de bazars et de mosquées, couvertes en briques vernissées, et dans lesquelles l'albâtre, qui est commun dans les environs, n'a pas été épargné. Elle a une place, peut-être la plus vaste qui soit au monde. Les Turcs y ont rangé plusieurs fois 30,000 hommes en bataille. Le peuple vient s'y divertir tous les soirs. A l'occident de la ville est un joli hermitage, que les Persans nomment *les Yeux-d'Ali* (1). Tauris fait un grand commerce, et principalement en étoffes de coton, de soie, et de soie et or, qui se fabriquent dans les manufactures, d'où sortent aussi les plus beaux turbans de la Perse.

Ourmia est située à peu de distance de l'extrémité méridionale d'un grand lac, auquel elle donne son nom, et dans lequel se trouvent plusieurs îles.

IV. Le Guylan.—Cette province touche à l'extrémité méridionale du Chyrvan. Elle a la mer Caspienne et le Mazanderan à l'est, l'Irac-Agémi au sud, et l'Aderbijane à l'ouest et au nord. Elle est protégée de ce dernier côté par une montagne qui a presque la forme d'un croissant, et qui est couverte de grands arbres, propres à la charpente. L'inégalité du sol offre en outre une grande variété de scènes vraiment pittoresques. Tous les défilés qui conduisent dans le Guylan sont d'un difficile accès; et c'est à cela qu'il faut attribuer la difficulté que les rois de Perse ont toujours éprouvée à maintenir dans le devoir les habitans des côtes méridionales de la mer Caspienne.

Quoique le climat du Guylan convienne parfaitement à la culture de la soie et du riz qui y croît abondamment, il s'en faut de beaucoup qu'il soit sain. Les nombreux marais, pro-

(1) Ali, garde de Mahomet, était, disent les Persans, le plus bel homme qu'il y ait jamais eu. C'est par cette raison que pour désigner une belle chose ils l'appellent *les yeux d'Ali*.

duits par les inondations de la mer Caspienne, les champs de riz fréquemment couverts par les eaux, et le voisinage des montagnes boisées, y contribuent à l'insalubrité de l'air, surtout lorsque le soleil a beaucoup de force. Il s'y trouve une prodigieuse quantité de grenouilles et de cousins, et les araignées n'y sont pas moins nombreuses. L'extrême humidité y produit et y nourrit des insectes jusques dans les maisons, et l'air y introduit la rouille même dans l'intérieur des montres, que l'on garde avec le plus de soin. Les habitans observent que les femmes, les mulets et la volaille jouissent d'une bonne santé, tandis que les autres individus ou animaux succombent sous la violence des maladies ; d'où il résulte que la réclusion des femmes dans ce pays contribue à leur conservation. Juin, juillet et août sont les mois les plus mal-sains de l'année. Il pleut ordinairement, et avec force, en octobre, en novembre et en décembre. En 1741, il tomba une si prodigieuse quantité de neige dans le Guylan, que, pendant plusieurs jours, les habitans ne purent communiquer entr'eux que par le toit de leurs maisons, qui ne sont pas très-hauts.

On jouit d'un printems fort long dans le Guylan. Les lisières des bois et les prairies y sont émaillées de fleurs. On y voit aussi des buissons de chèvre-feuilles et d'églantiers. Le sol y est extrêmement fertile et produit du chanvre et du houblon, et presque toutes sortes de fruits sans culture. Outre les oranges, les limons, les pêches et les grenades, le raisin y est très-abondant. Les ceps de vigne s'attachent aux arbres, et croissent naturellement sur les montagnes. Le raisin, faute de culture, n'est pas d'une excellente qualité, et ne procurerait pas même de bon vin, si on ne le mêlait avec des raisins tirés des parties méridionales de la Perse. Il résulte de ce mélange un vin excellent. Les autres fruits ne passent pas pour être très-sains, particulièrement pour les étrangers. Les pêches et les figues sur-tout se ressentent de la pernicieuse humidité qui règne continuellement dans ce pays.

Le Guylan est encore remarquable par la prodigieuse quantité de buis, qui y croît. Les chameaux en sont très-friands et meurent immanquablement après qu'ils en ont mangé. C'est pourquoi on n'en amène presque point dans cette province. Les vaches y portent des fardeaux comme

les autres bêtes de somme. Il y a sur la côte du Guylan plusieurs rivières qui abondent en poisson.

Les femmes sont extrêmement industrieuses dans le Guylan. On les voit souvent en pleine campagne planter du riz et se livrer à d'autres travaux d'agriculture. Dans l'intérieur de leurs maisons, elles filent ou travaillent pour des manufactures. Les femmes d'un rang supérieur ne font que peu de chose ou rien. Les Guylannyenes sont belles. Elles ont les yeux bleus et les cheveux blonds, la figure petite et les traits délicats ainsi que la taille. Leurs enfans sont élevés dans le harem et sont très-beaux dans leur bas âge; mais les mâles changent en grandissant. Les hommes sont maigres, sales et d'un caractère léger. La langue qu'ils parlent leur est particulière, et n'a aucun rapport avec l'arabe et le persan.

On ne compte pas moins de douze villes considérables dans le Guylan. Les plus importantes sont celles de *Rechet*, et d'*Anzelly*.

Rechet (*Rescha*). Cette ville est la capitale de la province, et est située à deux lieues de la mer Caspienne, par 68 d. 25 m. de longitude et 37 d. 28 m. de latitude. Elle est assez peuplée. Il y a plusieurs familles d'Arméniens, restes infortunés de celles que Chah-Abbas arracha de leur patrie, pour les transporter dans cette province, où la plupart furent victimes du climat. Les environs de Rechet sont plantés de mûriers, et fournissent la plus belle soie de la Perse.

Anzilly, ou *Inzelly* est un port sur la mer Caspienne, à environ dix milles au nord de Rechet. Il sert aux Russes d'entrepôt pour les marchandises de l'Inde et autres. Ils y ont même un consul et plusieurs maisons de commerce. Leurs vaisseaux y viennent d'Astrakan, par le Wolga, et prennent de la rhubarbe, de la manne, du séné et de la soie, qui est la plus belle de toute la Perse. Ils donnent en échange des draps grossiers, et des fourrures.

V. Le Mazanderan. Cette province, qui occupe le centre de la côte méridionale de la mer Caspienne, a, au levant, la province d'Aster-Abâd, l'Irac-Agemi au sud, et le Guylan à l'ouest. C'est un pays généralement montagneux, couvert de forêts, et entrecoupé de courans très-rapides. L'air y est plus pur que dans le Guylan, et les habitans sont

plus forts et jouissent d'une meilleure santé. Elle produit beaucoup de riz, qui est d'une excellente qualité. Ce grain constitue la nourriture habituelle du peuple, qui éprouverait trop de difficultés à cultiver dans les terres marécageuses de cette province une quantité suffisante de froment; et d'ailleurs celui qui y croît est d'une espèce fort grossière. Les riches mangent du pain fait avec du froment du Chyirvan. Le Mazanderan est dédommagé de la rareté du grain par le sucre qu'il produit et qui, quoique d'une qualité inférieure, sert aux usages communs de la vie. On y recueille aussi une petite quantité de soie, qui est fabriquée par une compagnie de juifs. Mais ce qui en soutient principalement le commerce, ce sont les fréquentes opérations qu'il fait avec le port de Bakou, qui en reçoit des toiles de coton blanches et teintes, du coton et du riz, et lui donne en échange du fer de Russie en barres, du safran, du froment et des draps larges qu'on tire d'Astrakan.

Les habitans de cette province sont industrieux. On dit qu'ils ont les sourcils joints et beaucoup de cheveux, qu'ils parlent fort vîte, et qu'ils se nourrissent de riz, de poisson et d'ail qu'ils aiment beaucoup. Ils passent aussi pour les plus civils, les plus fidèles et les plus officieux de l'Asie.

Les villes principales de cette petite province sont *Amol*, *Balfroch*, *Mechehed-Ser* et *Seraï*.

Amol est une ville assez jolie, où l'on dit que campa l'armée d'Alexandre. On y trouve un beau palais, d'où l'on découvre toute la campagne, et qui est une des maisons de plaisance des gouverneurs du Mazanderan. La rivière sur laquelle est située la ville d'Amol, est traversée par un magnifique pont de douze arches. Les jardins et les promenades de cette ville sont (ou étaient) plantés de cyprès d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaire. On trouve dans les environs plusieurs mines de fer et des fonderies de canon.

Balfroch. Cette ville située près de la mer Caspienne, est la capitale de la province. Elle est irrégulièrement oblongue et a environ un mille et demi de circonférence. Elle est bâtie sur un terrain bas et humide. Les maisons sont en briques ou en mortier; elles ont un toit plat, sont généralement petites et d'une médiocre apparence. Les quatre caravansérays que l'on y voit, n'ont ni cette propreté, ni toutes les

commodités qui caractérisent ceux de la Perse supérieure. En outre, ils sont bien moins considérables ; mais le marché qui, comme dans toutes les villes de l'Asie, forme la principale rue, annonce un commerce fort actif.

Mechehed-Ser, que M. *Hanway*, sur sa carte (anglaise), place vers le 36e. d. 50 m. de latit., et le 54e. d. 5 m. de longit., n'est qu'un village assez éparpillé, situé sur le bord oriental de la rivière de Mazanderan (1), à environ dix milles de Balfroch, et à deux milles de la mer Caspienne. Les Russes qui commercent dans le port de Mechehed-Ser, y ont plusieurs habitations grossièrement construites.

Séraï est une ville fortifiée, situé à 7 à 8 lieues au sud-est de Balfroch. Elle est petite, mais renferme beaucoup d'habitans, dont quelques-uns sont d'assez riches marchands. Le marché de cette ville est abondamment fourni de comestibles. On croit que Séraï a été bâtie par les anciens Perses. On y voit encore quatre temples de Guèbres, ou adorateurs du feu, qui habitaient autrefois cette côte. Les Persans modernes regardant la religion de leurs ancêtres comme une grossière idolâtrie, n'auraient pas manqué de détruire ces temples, s'ils n'étaient construits avec les matériaux les plus solides. Ces édifices ont une forme ronde, et environ 30 pieds de diamètre, sur 120 de hauteur.

VI. La Province d'Aster-Abad, située à l'est de la côte méridionale de la mer Caspienne, est agréablement variée par des éminences et des vallées abondamment fournies de ruisseaux d'une eau salutaire. L'unique objet d'exportation qu'elle produit, consiste en mulets boucannés ou séchés à la fumée. Les Russes en font tant de cas qu'on en transporte annuellement deux cargaisons à Astrakan.

Les villes et lieux principaux de cette province sont *Achref*, *Aster-Abad*, *Chahrout* et *Nasser-Abad*.

Achref. Cette ville est située sur le bord d'une baie du même nom, et qui est le seul hâvre de la côte méridionale de la mer Caspienne. On y voit un superbe palais, bâti par Chah-Abbas.

Aster-Abad ou *Astrabad* (*Astérabatia*) est une ville considérable, située sur le côté d'un golfe, à la pointe orientale et

(1) Elle se jette dans la mer Caspienne près de Mechehed-Ser même.

méridionale de la mer Caspiennne, par 72 deg. 5 min. de longit., et 44 deg. 50 min. de latit. Elle donne son nom à ce golfe et à la province.

Chahrout. Cette ville, qui paraît avoir fait partie du Koraçan, est située à la distance d'environ trente lieues à l'est d'Aster-Abâd. Elle est petite et environnée en plusieurs endroits d'un mauvais mur de terre. Les maisons, faute de bois, sont construites en briques crues, et couvertes d'une voûte plate de la même matière. Le froid y est plus rude qu'en aucun autre lieu de la province. Le commerce de Chahrout consiste dans l'exportation du coton cru, ou filé, qu'on envoie dans le Mazanderan. On en tire en échange du fer de Russie, de l'acier, un petit mauvais drap, provenant principalement de manufactures hollandaises, et enfin du cuivre et de la coutellerie.

Nasser-Abâd est une petite forteresse en ruine, située sur une éminence. Elle est située à peu de distance au sud-est de Chahrout, et paraît avoir aussi fait partie du Koraçan.

VII. L'Irac-Agémi, ou l'Iraque-Persane. — Ce vaste pays, situé au centre de la Perse, est borné au nord-est par le Guylan et le Mazanderan; à l'est par le Koraçan; au sud par le Kerman, le Farsistan, le Louristan et le Kosistan, et à l'ouest par l'Irac-Arabie et le Kourdistan. L'Irac-Agemi contient la plus grande partie de ce qu'on appelait anciennement la *Grande-Médie*, ou le pays des Parthes. Il est assez fertile; mais, dans la partie orientale, il y a de grands déserts de sel.

Les villes principales de cette province sont *Sultanie*, *Kasbin*, *Hamadan*, *Kom*, *Kachan*, *Ispahan* et *Yesd*.

Sultanie (*Sultania*). — Cette ville, située sur les frontières de l'Adelbijane, et dans une grande plaine, est à la distance de 30 lieues au sud-est d'Erivan; de 20 au nord-ouest de Kasbin, et de 90 aussi au nord-ouest d'Ispahan, par 69 d, 30 m. de longitude, et 36 d. 26 m. de latitude. On croit que c'est l'ancienne *Tigranocer*, capitale du pays des Parthes. La situation en est fort agréable, et les jardins de cette ville produisent d'excellens fruits. Elle a été ruinée par un tremblement de terre.

Kasbin ou *Kaswin* (*Kasbinum*). — Cette ville est située à 80 lieues au sud-ouest d'Ispahan, par 67 d. 34 m. de

longitude, et 36 d. 11 m. de latitude. Elle est très-grande; mais les revolutions l'ont tellement détruite, que la maison royale et les jardins qui en dépendent, sont à peine conservés. Les environs produisent beaucoup de soie, dont on fabrique d'assez belles étoffes. Cette ville est renommée par les lames de sabre qu'on y fait, et dont la trempe est bien meilleure que celle de Damas, quoique le prix ne passe pas 100 écus. Il y arrive continuellement des caravanes, soit de l'Aderbijane, soit du Koraçan, ce qui la rend assez peuplée, et en fait un entrepôt de commerce. On y travaille en grande quantité le cuivre qu'on tire des montagnes voisines, et les ouvriers en font toutes sortes de vaisselle, bien mieux travaillée qu'en Turquie. Les environs de Kasbin produisent beaucoup de pistaches, qu'on transporte dans toute la Perse, et d'excellens raisins, d'une grosseur et d'une beauté surprenantes.

Près de cette ville est la haute montagne d'*Eswend*, où il y a de grandes et belles carrières de marbre blanc.

Hamadan ou *Amadan* (*Amadia*), est à 80 lieues au nord-est de Bagdad, et à 70 au nord-quart-d'ouest d'Ispahan, par 65 d. 25 m. de longitude, et 35 d. 15 m. de latitude. La situation de cette ville la rend une des plus agréables de la Perse; mais elle est fort mal bâtie. Toutefois les maisons y sont entrecoupées de jardins, qu'arrosent des sources nombreuses qui sortent des collines. Cette ville est, dit-on aussi, l'ancienne Ecbatane. Les juifs y sont en grand nombre.

Kom (*Comum*) est située dans une plaine, à la distance de 50 lieues au sud de Kasbin, et de 64 au nord-quart-d'ouest d'Ispahan, par 69 d. de longitude, et 34 d. 20 m. de latitude. C'est une ville du premier ordre; mais elle a été presque détruite par un tremblement de terre, qui ébranla, il y a 15 ou 20 ans, plusieurs autres villes de Perse. Méhémet-Ali-Khaan, qui en était gouverneur, a employé tous ses efforts pour réparer ce désastre, qui fit de cette ville un monceau de ruines. La dévotion des Persans pour la mosquée de Kom, y attire toujours un grand nombre de pélerins. Pour entrer dans cet édifice, on traverse quatre grandes cours, plantées d'arbres, divisées en compartimens comme des jardins, et entourées de bâtimens, où logent les docteurs de la loi et les étudians, qui y sont entretenus en grand nombre.

Le portail et la porte du temple sont en marbre, et les bâtimens enrichis de vermeil. L'intérieur répond parfaitement aux dehors. On y révère le tombeau de *Sidi-Fatima*, petite-fille d'Ali, gendre de Mahomet. Ce monument, que couvre un tapis brodé en or et en pierreries, est entouré d'une grille d'argent massif qui a seize pieds en carré, et se termine en haut par de grosses boules. Quantité de lampes sont suspendues à la voûte, qui est couverte d'arabesques dorés. Les dévots font continuellement de grandes offrandes à cette mosquée. On y voit aussi les tombeaux de *Chah-Abbas* et de *Chah-Sephi*, placés chacun sous un dôme, et qui, dit-on, sont des chef-d'œuvres de mosaïque.

On fait à Kom un grand commerce en savon, en lames et en poteries blanches. Une des propriétés de cette poterie, c'est qu'elle rafraîchit le vin et les liqueurs que l'on y dépose.

La campagne des environs de Kom est couverte d'un nombre infini de petites mosquées, où reposent les corps d'autant de descendans d'Ali, les parens de celui-ci étant en grande vénération en Perse.

Entre les villes de Kom et de Kachan commence le fameux *désert salé* qui a plus de 60 lieues de long sur 20 de large. Ces plaines immenses sont couvertes d'un sel aussi blanc que de la neige; et le voyageur qui les traverse, est oblige de se munir d'une outre pleine d'eau douce, ne trouvant dans ce désert que des ruisseaux qui trompent son attente, ne pouvant pas le désaltérer.

Kachan (*Cachanum*).— Cette ville, située à 22 lieues au nord d'Ispahan, a été successivement ruinée par les guerres civiles. Cependant, le superbe palais que Chah-Abbas y fit construire, subsiste encore. On croit que c'est l'ancienne ville de Ctésiphon. La chaleur y est excessive en été; mais on y trouve une grande quantité de citernes et de sources. Les scorpions y sont communs et fort dangereux. De-là vient cette imprécation familière aux Persans: *Que le scorpion de Kachan puisse te piquer la main!* Cette ville, dont le commerce est très-étendu, fournit, pendant une grande partie de l'année, des melons d'eau à la capitale et aux environs. Elle a de belles manufactures de brocards d'or et d'argent, de velours et de satin, les plus beaux de la Perse, et d'autres étoffes de soie qui lui procurent de grandes richesses.

Ispahan (*Ispahanum*), *Spahan* ou *Sphaon*, comme prononcent les Persans, est située à 100 lieues au sud-quart-d'est de Kasbin, et à-peu-près à même distance de Bassora, par 70 d. 30 m. de longitude, et 32 d. 23 m. de latitude. C'est la capitale (1) de l'Irac-Agémi et de tout le royaume de Perse. Elle est bâtie dans une vaste plaine, qui, de trois côtés, s'étend à 15 ou 20 lieues, et qui est très-fertile, sur-tout dans les places où l'on peut conduire de l'eau. Du côté du midi, à la distance d'environ 2 lieues de cette même ville, se trouve une très-haute montagne.

Chardin prétend qu'Ispahan est une des plus grandes villes qu'il y ait, et qu'en y comprenant les faubourgs, elle n'a pas pas moins de 12 lieues de tour. Les Persans disent, pour en exalter la grandeur, qu'elle est *la moitié du monde*. Elle se prolonge d'orient en occident, et la forme en est très-irrégulière. On a beaucoup varié sur la population de cette ville. Le voyageur que nous venons de citer, dit que les uns la fesaient monter à 1,100,000 âmes, et que d'autres la réduisaient à 600,000. On ne croit pas qu'elle soit aujourd'hui de beaucoup plus de 300,000. Chaque famille a sa maison en particulier, et presque chaque maison son jardin, ce qui fait qu'il y a beaucoup de vide. Le peu d'élévation des édifices particuliers, qui n'ont ordinairement qu'un étage, et la grande quantité d'arbres qu'il y a dans la ville, font que de loin on peut la prendre pour une vaste forêt.

Cette capitale est bâtie le long du fleuve *Zenderoud*, sur lequel il y a trois beaux ponts, l'un au milieu, et les deux autres à chaque extrémité. Ce fleuve prend sa source dans des montagnes qui sont à 3 journées d'Ispahan, du côté du nord. Il est très-faible par lui-même; mais, à force de dépense, et en perçant des montagnes qui sont à 30 lieues de la capitale, Abbas-le-Grand y a joint les eaux d'un autre fleuve plus considérable. En conséquence le Zenderoud est

---

(1) Chaque gouvernement de province s'étant rendu indépendant durant les troubles qui ont si long-tems agité la Perse, Ispahan perdit le titre ou peut-être les droits de capitale; mais comme on annonce positivement que toutes les parties du royaume sont actuellement réunies sous un seul châh ou souverain, il est probable que cette ville a repris ses anciennes prérogatives.

aussi gros pendant le printems, que la Seine l'est à Paris pendent l'hiver. Il s'enfle alors par la fonte des neiges, tandis que, dans les autres saisons, on le saigne de toutes parts pour les arrosemens. Ce fleuve se perd sous terre entre Ispahan et la ville de Kirman, où il reparaît, et d'où il va se jeter dans la mer des Indes. L'eau en est douce et fort légère dans tout son cours.

Les murs de la ville d'Ispahan ont environ 20,000 pas de tour. Ils sont de terre, et tellement couverts par les maisons et les jardins qui y touchent, tant au-dedans qu'au-dehors, qu'il faut, en plusieurs endroits, les chercher pour les apercevoir.

La beauté d'Ispahan consiste principalement en un grand nombre de palais magnifiques, de jolies maisons, de caravanserays spacieux, de vaste bazars, de canaux et de rues ombragées de platanes élevés; mais beaucoup d'autres sont tortueuses et étroites. Aucune n'est pavée : cependant, le soin que l'on a d'arroser le devant des maisons, et, d'un autre côté, la sécheresse de l'air, sont cause que l'on n'y trouve que peu de poussière ou de boue.

La ville d'Ispahan est divisée en deux quartiers, l'un à l'orient, l'autre à l'occident. Elle a huit portes; mais on ne les ferme jamais. Autrefois elle en avait douze; la superstition en a fait murer quatre. De ces huit portes, quatre regardent l'orient et le midi, et les autres, le couchant et le nord. Parmi les dernières, est celle qu'on nomme *la porte-impériale*. Il y a encore six fausses portes ou entrées qui n'ont point de nom. Les deux quartiers entre lesquels Ispahan est partagée, sont comme l'asile de deux factions qui entraînent après elles les faubourgs et tout le territoire de la ville. On dit que les noms de *Nehamet-Olahi* et de *Heider* qu'elles portent, sont ceux de deux princes qui divisèrent autrefois le peuple persan en deux partis; et en effet, les habitans de toutes les villes de Perse se trouvent partagés ainsi.

La *Maidan-Chah*, ou la place royale d'Ispahan, mérite d'être décrite. Elle forme un carré long de 440 pas sur 160 de large, et enfermé par un canal bâti de briques, reconvertes de plâtre ou de *chaux noire*, plus dure que la pierre. Ce canal est large de 6 pieds, et bordé d'un parapet de pierre noire

noire et luisante, lequel est si large, que quatre hommes de front peuvent aisément s'y promener. Entre ce canal et les maisons dont la place est entourée, il y a un espace vide, de 20 pas de large, et garni de beaux platanes. Toutes ces maisons sont uniformes. Chacune a deux boutiques, dont l'une ouvre sur la place en-dedans, et l'autre sur le bazar qui règne tout-autour en-dehors, et qui est le plus vaste d'Ispahan. Au-dessus des boutiques sont quatre chambres, deux devant, deux derrière. Les premières ont un petit balcon peint en rouge et en vert. Toutes ces maisons sont couvertes de toits en terrasse, où l'on prend le frais pendant l'été. Le tour de la place est entrecoupé de grands édifices, qui sont le *portail du palais* et la porte du sérail à l'occident; la *mosquée du Sedr* vis-à-vis, de même qu'un pavillon de machines qu'on nomme l'*horlogerie* (1); la *mosquée royale*, du côté méridional, et le *marché impérial*, du côté septentrional.

La *Maidan-Chah* a douze entrées principales, et plusieurs autres plus petites. Le centre en est indiqué par un grand mât de 120 pieds de haut.

La mosquée royale et le marché impérial forment un grand demi-cercle, au-devant duquel est un bassin de 70 pas de tour, de 10 pieds de profondeur, de forme angulaire, et dont les bords sont revêtus de porphyre. Comme la fraîcheur est la plus grande volupté des pays chauds, on a soin qu'il soit toujours rempli d'eau.

Le long du portail du palais, et à 110 pas de chaque côté, règne une balustrade de bois peint. Elle renferme 110 pièces de canons de fonte, qui, la plupart, sont de petites pièces de campagne. Mais celles qu'on voit devant le portail, sont de fort grands mortiers que les Persans appellent *chameaux*. Toutes sont aux armes d'Espagne, et ont été prises dans la forteresse d'Ormus, où il y avait tant d'artillerie, dit-on, que les Persans en ont transporté dans toutes les parties de leur Empire. Au coin de la porte du sérail, on voit deux bases

(1) On y voit une horloge prise à Ormus. Ali-Mourat-Khan ne voulait pas qu'on la montât, parce que ses astrologues lui avaient dit que le son de la cloche lui porterait malheur. Peut-être l'aversion que les Orientaux ont pour ce son, était-il plutôt aussi la cause de cette défense.

de colonnes de marbre, d'un beau travail, et qu'on dit tirées des ruines de Persépolis.

Le palais du roi de Perse est des plus vastes; car il n'a pas moins d'une lieue et demie de tour. La grande porte, comme on vient de le dire, donne sur la place-royale. On la nomme *aly-capi*, c'est-à-dire, *porte-haute*, ou *porte-sacrée*. Elle est entièrement revêtue de porphyre, et est fort élevée. Le seuil, qui est aussi de porphyre, de couleur verte, a de 5 à 6 pouces de hauteur, et est fait en demi-cercle. On le révère comme sacré. Quiconque oserait y poser le pied, serait puni. Il faut donc enjamber par-dessus. Ceux qui ont reçu quelque grâce du roi, vont en cérémonie baiser cette porte. Le roi même ne la passe jamais à cheval. Au-devant, à 5 ou 6 pas du portail, sont deux grandes salles, dans l'une desquelles le président du divan administre la justice, et, dans l'autre, le grand-maître du palais tient son bureau. A côté, il y a deux salles plus petites, qui sont les salles des gardes. Du tems de *Chardin*, il n'y avait jamais personne durant le jour. Ceux que l'on y plaçait pendant la nuit, y dormaient comme dans leur maison. On ne fermait pas même le grand portail, par lequel chacun entrait et sortait à volonté. La personne du roi était si sacrée en Perse, qu'on croyait n'avoir pas besoin de grandes précautions pour la défendre. Les troubles qui, depuis cette époque, ont agité ce pays, en auront probablement fait agir différemment. Le portail du palais était un asile inviolable et sacré; et il n'y avait que le prince qui pût en arracher un homme.

Ce palais renferme plusieurs corps-de-logis destinés à différens usages. Le plus vaste et le plus superbe, est celui des quarante piliers, non qu'on les y trouve, mais parce que les Persans ont coutume de dire quarante, pour signifier un grand nombre. Ce corps-de-logis est un grand pavillon bâti, comme tous les autres, au milieu d'un jardin. La pièce principale est une salle de 52 pieds de largeur, de 108 de profondeur, et dont le plafond, fait en mosaïque, est porté par 18 colonnes tournées, dorées, et hautes de 30 pieds. Les murs sont revêtus de marbre blanc, peint et doré, à hauteur d'appui. Le reste est un chassis de cristal de toutes couleurs. Au milieu du salon sont trois bassins de marbre, l'un sur l'autre, et qui vont en diminuant. Le premier a 10 pieds de

diamètre; la forme en est carrée, et celle des 2 autres, octogone. Le trône, lorsque *Chardin* le vit, était sur une estrade de 12 pieds, large de 8. C'était une sorte de lit de repos, garni de quatre coussins, brodés d'or et de pierreries.

Le quartier des femmes, ou le harem, a près d'une lieue de circuit. Aucun monastère d'Europe n'est entouré de murs si élevés. Les appartemens en sont magnifiques et nombreux.

La *Mosquée Royale* est un long édifice polygone, autour duquel règnent de longs bastions en forme de balustrades. Le portail offre une belle et large voûte ornée de figures azurées, et dont les niches sont de jaspe et d'émail. Les battans de la porte sont couverts de lames d'argent fort épaisses, et d'une mosaïque très-brillante. Après avoir passé le portique, on voit un beau bassin de jaspe soutenu par un piédestal de même matière. Ensuite on avance, entre quatre grands portiques, vers une cour immense, au milieu de laquelle est aussi un vaste bassin dont les bords sont de jaspe, et en face duquel s'élèvent cinq autres portiques couverts de dômes, et soutenus par des pilastres de marbre. Le portique du milieu, qui forme la mosquée proprement dite, est d'une hauteur surprenante, et domine sur toute la ville. Au fond, est une espèce de jubé ou de balcon, qui est comme l'autel des musulmans. Il regarde la Mecque; et c'est de-là que le molla fait la prière. Le jubé et toutes les murailles sont inscrustes de jaspe, de porphyre et de bois de senteur, où l'on voit gravés divers passage du coran.

La *Mosquée du Sedr* ou du *Grand-Pontife*, a servi de modèle pour la construction de la mosquée royale. Elle n'est pas tout-à-fait aussi grande que celle-ci; mais elle est aussi belle et aussi riche. Les murailles en sont de même garnies de tables de jaspe, et peintes en azur et en or. Les cours sont remplies de beaux bassins pour les purifications, et plusieurs belles colonnes d'émail vert soutiennent le jubé, qui est tout entier de jaspe.

Le *Marché Impérial* est le plus grand et le plus beau bazar d'Ispahan. Le portail est d'une architecture majestueuse et riche. Il est tout entier de porcelaine peinte; et les parapets qui l'environnent, sont revêtus de jaspe et de porphyre. Le bazar est composé de vastes et longues galeries, remplies de marchandises et de denrées de toute espèce. Le quartier

des marchands d'étoffes et celui des orfèvres, sont les plus brillans. Les autres quartiers sont occupés par des ouvriers de tous les métiers, par des vivandiers, des droguistes et des écrivains. Le milieu du bazar forme une belle place, voûtée et surmontée d'un dôme fort élevé. Ce lieu est le plus fréquenté d'Ispahan; et dans les grandes chaleurs, des gens du petit peuple viennent y passer la nuit. Outre le grand portail, il y a deux autres portes, dont l'une conduit à l'hôtel des Monnaies, et l'autre au caravansèray royal, ainsi appelé, parce qu'il est du domaine du roi. Ces bâtimens ont chacun un superbe portail, pareil à celui du grand bazar. Dans les villes considérables, comme à Ispahan, chaque nation, chaque province a son caravansèray.

Il y a un grand nombre de cafés à Ispahan. Tandis que les uns y prennent des rafraîchissemens, que d'autres jouent aux échecs ou aux dames, un feseur de contes se place au milieu de la salle, et par ses bons mots, s'efforce de divertir la compagnie. En même tems, un mollah déclame contre les vanités du siècle; et d'un autre côté, un poète débite des odes, des idylles et des épigrammes.

Du côté de Julfa, dont nous parlerons ci-dessous, se trouve le *Cherbach* ou le *Cours*, qui forme la plus belle entrée de la ville. C'est une avenue longue de 1,300 toises, et large d'environ 50. Au milieu, est un canal, dont les bords, larges de six pieds, servent de parapets aux passans. De vastes et superbes jardins avec chacun deux pavillons, bordent des deux côtés cette charmante allée, qui aboutit à une maison de plaisance du roi, maison où se réunit tout ce que la nature et l'art produisent de plus beau dans ces contrées.

Julfa est un quartier immense, qui forme, au sud-ouest, un des faubourgs d'Ispahan. Chah-Abbas, qui mérita le surnom de Grand, voulant ôter tout moyen de subsistance à l'armée des Turcs avec lesquels il était en guerre, devasta l'Arménie, et en fit venir dans sa capitale, les habitans qui plus propres au commerce que les Persans, étaient destinés à faire celui de l'Inde, lequel dans la suite enrichit tant la Perse. Ce même prince donna le nom de *Julfa* au quartier où ils s'établirent, et leur accorda de grands privilèges, qui sont extrêmement réduits aujourd'hui. La plupart des Arméniens, pour se soustraire à l'anarchie qui a si long-tems déchiré la

Perse, se sont retirés à Basrah, à Bagdad, et en d'autres villes de Turquie. Il ne reste plus à Julfa que ceux qui n'ont pu se résoudre à quitter leurs masures. Ce faubourg a été plusieurs fois enveloppé dans les malheurs qui ont affligé Ispahan (1).

Julfa recueille d'assez bon vin blanc, qui attire aux Arméniens de fréquentes visites des Persans.

L'air est vif et pur à Ispahan. On en jugera par le fait suivant. La peste ayant ravagé Bagdad, il y a une vingtaine d'années, plus de deux mille familles vinrent se réfugier en Perse. On leur assigna plusieurs villages près de la capitale; et le nombre des morts parmi les réfugiés ne fut pas du dixième. En moins d'un an, la peste fut entièrement dissipée, sans s'être étendue plus loin.

Tous les arts et tous les métiers sont parfaitement exercés à Ispahan. On y trouve des manufactures en tout genre; et les brocards d'or et d'argent que l'on y fabrique, sont renommés dans toute l'Asie.

L'ancienneté d'Ispahan est bien moins certaine que celle de beaucoup d'autres villes de la Perse. Cependant plusieurs savans en font remonter très-haut l'origine. Les uns en attribuent la fondation à Houchen, petit-fils de Noé, et les autres à Juda, fils de Jacob; mais l'histoire ne fait mention de cette capitale de la Perse, qu'au tems du fameux Tamerlan, qui la prit et la saccagea deux fois.

Yesd (*Yesda*) est située à l'est d'Ispahan par 74 degrés.

---

(1) *Voyez* après la Description géographique de la Perse, la fin de l'article *Histoire*. Lorsque M. *Ferrières-Sauvebœuf* se trouvait à Ispahan (vers l'an 1785), cette capitale, dit-il, n'était plus qu'un vaste terrain couvert de ruines. On y labourait les jardins qui fesaient autrefois les délices des habitans; et pour arriver au centre de la ville, on marchait, pendant deux ou trois heures, dans des chemins qui avaient été des rues. Ainsi donc il est posssible que, dans la description de cette ville, nous ayons représenté, comme existant encore, des monumens qui ne sont plus, ou du moins se trouvent dégradés. Cependant il est probable que ce ne sont point les grands édifices qui ont le plus souffert. Le voyageur que nous venons de citer annonce même que peu de tems après l'entrée de Méhémet-Khan, la ville d'Ispahan commençait à sortir de ses ruines, ce qui n'eût pu être, si ces mêmes édifices avaient été détruits.

5 min. de long., et 32 deg. de latit. Quoiqu'elle soit dans un pays presque désert, c'est une assez grande ville, qui est très-peuplée, et dont les habitans font un grand commerce de soie et de toile de coton. Il y a une vingtaine d'années qu'un tremblement de terre y fit écrouler le palais ou la maison d'Agi-Ali-Khan, qui était gouverneur de cette ville. Les environs immédiats de Yesd sont bien cultivés, et produisent le plus beau blé de la Perse. De-là est venu le proverbe des Persans, que, pour être heureux, il faut manger du pain d'Yesd, et des fruits de l'Aderbijane, boire du vin de Chiras, et posséder une Géorgienne.

VIII. Le *Koraçan.* Cette vaste province (1), qui correspond à la Parthie, à l'Arie, au Parapomisus, à la Margiane et à la Bactriane des anciens, est bornée au nord par le pays des Turcomans, au nord-est par la Buckarie, à l'est par la province de Balk, au sud-est par le Ségestan, au sud par le Kerman, au sud-ouest et à l'ouest par l'Irac-Agemi, et au nord-ouest par la province d'Aster-Abad. Le climat en est tempéré, quoique quelquefois il y fasse assez froid et qu'il y tombe beaucoup de neige. L'air en est vif et l'eau saine.

Cette importante province s'est bien ressentie des nombreuses et cruelles révolutions qui ont agité la Perse depuis la destruction de la dynastie grecque jusqu'à la fin du 9e. siècle qu'elle se trouva comprise dans le domaine tatâr de la dynastie saçanyde. Au commencement du 16e. siècle, après avoir passé sous la domination des Tatârs et des Arabes, cette province fut annexée à la Perse par Ismaël, surnommé *Ssofy*. Ce souverain et ses descendans ont été connus des Européens sous cette dernière dénomination.

Le pays produit en abondance, tout ce qui est nécessaire à la vie; et l'on en tire beaucoup d'indigo, des noix de galle, et d'assez bonne cochenille. Les habitans sont francs et généreux, fortement constitués, et pleins de force d'esprit et de sagacité.

Il y a un grand nombre de Turcomans dans cette contrée qui fournit de bons pâturages à leurs troupeaux. Les plus beaux tapis de Perse sont fabriqués dans le Koraçan.

(1) Une partie du Koraçan n'appartient plus actuellement à la Perse, et a été annexée à l'empire des Afghâns.

Il s'y en fait d'un tissu à fond d'or, qui sont magnifiques et d'un prix immense. Une trempe d'acier précieux distingue les sabres de cette province. Une lame y coûte jusqu'à mille tomans, qui font près de trente mille francs. Les sabres de cette sorte sont très-recherchées des Persans qui les prisent, plus ou moins, à raison de leur ancienneté. Le tranchant en est tel que la plus solide armure, et la meilleure cotte de mailles, ne peuvent en garantir.

Les principales villes de cette province sont : *Merou*, *Mechehed* et *Hérat*.

Merou est située par 81 deg. de longit., et 37 deg. 40 m. de latit. Cette ville est environnée de plaines de sable, desquelles on tire beaucoup de sel. Elle fut fondée, dit-on, par une fille d'Artaxerce Longuemain. L'air en est pur et salutaire. Quoique les environs soient arides, cependant, comme ils sont arrosés par trois rivières, ils produisent abondamment des grains, et sur-tout du froment d'une grosseur extraordinaire.

Mechehed (*Antiocha Margianæ*) ou *Mechhed Mogaddes* (Meched-la-Sainte), est située par 76 d. de longitude et 37 d. de latitude. Cette ville considérable est entourée de murailles qui forment des bastions triangulaires. On voit au centre de Mechehed le tombeau de l'Imâm Riza (1), qui est un mausolée très-beau avec un dôme et de superbes ornemens. Trois écrans en treillis l'environnent. L'écran extérieur, qui est en acier trempé, a couté, dit-on, plus que s'il était d'argent massif. Le second est en or fin ; et le troisième, qui entoure immédiatement le cercueil, est en bois de sandal. On cru, dans beaucoup de pays, d'après quelques historiens, que le dôme de ce mausolée était couvert de lingots d'or. Il est de cuivre. La mosquée et les bâtimens qui dépendent du tombeau de l'Imâm Riza, sont spacieux et bien distribués. Le grand marché fesait anciennement face à ces édifices, mais il

(1) Aly, fils de Mouça, huitième imâm de la race d'Aly, et surnommé *Riza* (le favori de Dieu), naquit à Médine l'an 765 de l'ère chrétienne, et 148 de l'hégire. Le kalife Memoun déclara cet imâm son successeur au kalifat, et le fit même son co-adjuteur. Cette démarche indigna les sunnites, et causa de grands troubles ; mais la mort d'Aly-Riza, qu'on croit avoir été empoisonné, mit fin aux désordres, l'an 818 de J.-C., et 203 de l'hégire.

est maintenant renfermé dans leur enceinte. Nadir-Chah a fait embellir cette ville, et l'on y voit son mausolée, qu'il fit construire de son vivant. Lorsque l'ouvrage fut achevé, un plaisant grava ces mots sur les murailles :

Votre nom se trouve dans tous les poèmes,
Le monde est plein de vous, tandis que votre véritable place est vide.

Comme on craignait le ressentiment du prince, cette satire fut bientôt effacée.

Les souverains de la Perse ont un palais à Mechehed. La fondation et la splendeur de cette ville ont causé la ruine de *Thous*, autre ville du Koraçan, qui en est à la distance de six ou sept lieues.

En 1783, la ville de Mechehed était gouvernée par *Chah-Rokk*, fils de Mirza Qouly, fils aîné de Nadir-Chah, qui l'eût d'une fille du sultan Hhucein, chassée du trône de Perse, par Mahhmoud l'Afghân. Aly, neveu de Nadir, lui fit crever les yeux pour qu'il ne put prétendre à l'Empire ; et il fallut qu'il demeurât à Mechehed avec un modique revenu. A l'époque citée ci-dessus, ses deux fils, Nadir-Mirza et Ouely-Néamet, se fesaient une guerre cruelle. Ce dernier ayant été expulsé de la ville, avait appelé à son secours les Afghâns, qui vinrent assiéger Mechehed. Afin de subvenir à tous les frais nécessaires à sa défense, Nadir-Mirza a enlevé une partie des offrandes déposées sur le tombeau de l'imâm Mouza-Riza.

Herat, *Hera*, ou *Heri* (*Aria*) est située par 94 d. 20 m. de longitude, et 34 d. 30 m. de latitude, au milieu d'une vaste plaine, entrecoupée de plusieurs ruisseaux d'une eau courante, sur la plupart desquels on a construit des ponts. On y fait un grand commerce ; et le bazar, qui occupe une assez longue rue couverte d'un toit arqué, est rempli de boutiques de différentes sortes de marchandises. Le pain, le riz, la viande, les fruits et les légumes, sont à très-bon compte dans cette ville. Il s'y tient, une fois par semaine, un grand marché, qui est tellement encombré des productions des villages voisins, qu'on a peine à s'y frayer un passage. On fabrique, dans les districts adjacens, de gros draps de laine d'une grande force, et dont on fait des vêtemens que l'on exporte dans les

différentes parties de la Perse-Septentrionale. On y voit des surtouts de peau de mouton avec la fourrure en-dedans, suspendus dans presque toutes les boutiques, et dont les gens du petit peuple se revêtent en hiver. On apporte dans cette même ville par le golfe Persique, des marchandises d'Europe en petite quantité, lesquelles consistent en gros draps de France, en coutelleries, en petits miroirs et en quelques gravures. Mais on peut juger par le bas prix de ces articles qu'ils n'y sont pas très-recherchés.

La police est parfaitement tenue à Hérat, et la justice s'y rend avec impartialité.

Quelques auteurs attribuent la fondation de cette ville à Nabuchodonozor, et d'autres à Alexandre. Il y avait autrefois dans le voisinage un fameux temple de guèbres, dont la grandeur et la magnificence fesaient ombrage aux mahométans, qui avaient à peu de distance une misérable mosquée. Ceux-ci le réduisirent en cendres ; mais le gouverneur de la province ayant voulu punir les incendiaires, 4,000 musulmans dirent qu'ils n'avaient jamais vu de temple du Soleil dans ce lieu, mais seulement une mosquée.

A huit ou dix lieues de la ville d'Hérat, se trouve le *lac de Derrah*, ou de *Zerrah*, qui est très-poissonneux, et par où passe la ligne qui sépare le Koraçan du Segestan.

IX. Le Segestan (*Sigistiana*) que les anciens appelaient *Drangiane*, est borné au nord-ouest par le Koraçan et par une partie des anciens Etats du Moghol, à l'est par le Sablestan, au sud par le Mékran, au sud-ouest par le Kerman. Cette grande province est très-montagneuse et en partie inculte et déserte. Il s'y trouve néanmoins un grand nombre d'Afghâns et de Turcomans, qui, toujours errans et vagabonds, en conduisant leurs troupeaux, dépouillent les caravanes, et se rendent redoutables aux villes dont ils approchent. Les habitans sédentaires du Segestan ont en horreur ces étrangers, et leur disputent, à main armée, les pâturages qu'ils recherchent successivement dans les différens cantons. Cette contrée est remarquable dans les antiquités persannes, comme étant la patrie du fameux Roustan, héros célèbre dans tous les romans orientaux. Les plus anciens rois de Perse y fesaient leur résidence ; et depuis la conquête par les Arabes, plusieurs princes mahométans s'y sont établis.

Zarang, capitale du Sablestan, est située près de la rivière d'Hinmind, qui se jette dans le lac de Zerrah, dont nous avons parlé.

X. Le MEKRAN est borné au nord-est par le Segestan, au sud-est par l'Hindoustan, au sud par la mer des Indes, et à l'ouest-nord-ouest par le Kerman. On l'appelait autrefois la *Gedrosie*. C'est un pays fort étendu, mais presque inhabitable, tant par rapport aux déserts immenses et dépourvus d'eau, qu'on y rencontre, qu'à cause des chaleurs excessives et de l'intempérie du climat. Les habitans en sont peu civilisés.

Kie ou *Gnie*, qui en est la capitale, est une grande ville, située entre des montagnes qui la bordent au nord et au sud, par 27 d. 30 m. de latitude.

Goudel (*Guadela*), ville située sur la mer, à l'extrémité méridionale de la province, par 80 d. 30 m. de longitude et 25 d. de latitude, offre un assez bon port, qui est le plus fréquenté du Mékran.

XI. Le KERMAN (*Carmania*) est borné au nord par le Koraçan, au nord-est par le Segestan, à l'est sud-est par le Mékran, au sud par le golfe Persique, et à l'ouest par le Laaristan et le Farsistan. C'est un excellent pays. Les Parsis, ou les descendans des anciens Perses, que les mahométans appellent gaures, ou infidèles, s'y trouvent en grand nombre. Ils sont laborieux et font un grand commerce de laines, les plus belles de Perse. On imite assez bien dans le Kerman les châles de cachemire, mais ils n'y ont cependant pas le même moelleux.

Les principales villes de cette province sont *Hémédan*, *Kermen-Chah*, *Minau* et *Gomron*, ou *Bander Abassi*.

Hémédan est situé au nord-est de Kermen-Chah et peut passer pour une grande ville. Elle est bien peuplée et bien fortifiée. Les juifs y sont en grand nombre, et il y en vient en pélerinage de tous les pays voisins, pour visiter les tombeaux d'Esther (1) et de Mardochée, que l'on dit y avoir été enterrés, quelques auteurs prétendant que cette ville est l'ancienne Ecbatane. Ces monumens sont placés au milieu d'une

(1) *Astir-al-Aficah* (*Esther-l'Abstinente*), c'est la femme d'*Akhschirosch* ou d'Assuérus, que les Grecs ont appelé Oxiarès, Xercès ou Artaxerce; car les interprètes ne sont pas d'accord.

synagogue et construits en briques, revêtues de bois peint en noir. Nous croyons que rien n'est moins certain que ce fait.

Kermen-Chah, est la première ville du côté du Kourdistan. Elle est située au bas des montagnes, et à l'extrémité d'une grande plaine. Cette ville est assez bien bâtie ; et les fortifications en sont en bon état, quoiqu'elles ne soient composées que de simples murailles flanquées de tours, plutôt propres à repousser des contrebandiers qu'une armée.

On voit, près de Kermen-Chah, une grande arcade taillée dans une montagne qui n'est qu'un immense rocher. Au-dessus est une statue équestre dont la hauteur, depuis la tête du cavalier jusqu'au pied du cheval qui a trois pieds de diamètre, est au moins de soixante pieds. Les Persans disent que c'est celle d'un héros qui vivait long-tems avant Alexandre, et qui était renommé par sa bravoure et par sa taille extraordinaire. La statue de sa femme est aussi représentée à cheval à côté de la sienne, mais elle est moins grande. Il paraît que ces figures sont l'ouvrage de ce même héros ; et l'on prétend qu'il a gravé sur les rochers de plusieurs autres montagnes, des bas-reliefs, pour immortaliser ses victoires. En effet, on en remarque en différens endroits, sur la route d'Ispahan, que l'on assure être de lui.

Cette grande arcade a 30 pieds de profondeur sur environ 70 de hauteur. Elle est taillée en voûte ; et de chaque côté, on voit aussi des bas reliefs, qui représentent des chasses et des pêches. Le tout est assez bien conservé. Tout à côté, et au pied du rocher, il sort une grande source d'eau glacée en été et très-chaude en hiver, qui forme en ce lieu même, une belle rivière.

Minau est une ville assez considérable, située à quelques lieues de la mer, près d'une rivière qui ne porte que de petits bâteaux. Les habitans en sont *schiïtes* et agriculteurs. Entre Minau et ce cap que les européens appelent *Jask*, à l'extrémité duquel aboutit la ligne qui sépare le Kerman du Mékran, habite une grande tribu d'Arabes, nommée *Belloudsje*, qui possède beaucoup de vaisseaux, avec lesquels elle commerce jusqu'à Basrâh, jusqu'à la côte de Malabar, et dans le golfe Persique. Ces Arabes sont sunnites ; et en conséquence, dans les troubles de la Perse, ils s'unirent aux Afghâns.

Gomron (1), ou *Bander Abbassi*. Cette ville est située sur le golfe d'Ormus, par 75 d. de longitude, et 27 d. de latitude. Elle est bâtie le long de la mer, et si près du rivage que les flots baignent le bas des maisons dans les hautes marées. La côte d'Arabie n'en est qu'à vingt lieues, et comme elle est formée par de hautes montagnes, on les y distingue nettement lorsque le ciel est serein. Il y a aussi au-delà de Bander Abbassi de hautes montagnes, qui ne sont point stériles, comme la plupart de celles de la Carmanie déserte, mais fertiles, couvertes de bois, et abondantes en eau. Le territoire de cette ville est au contraire fort aride. C'est un sable mouvant qui ne produit rien qu'à force de culture et sur-tout d'eau.

Gomron est entourée de murs du côté de la terre et est défendue par deux petites forteresses. L'eau que le peuple y boit, est salée, pesante et amère; mais les gens aisés en font venir des montagnes, dont nous venons de parler, et qui est douce et limpide. Quant à l'air, il est des plus mal-sains, sur-tout, depuis la fin d'avril jusqu'à celle de septembre. Il est même mortel aux étrangers, lorsqu'ils le respirent plusieurs années de suite. Cet inconvénient provient de la nature du climat qui est humide et chaud. Les naturels du pays portent sur leur figure des signes non équivoques de ce mauvais air, qui attaque fortement aussi leur constitution.

Les Français, les Anglais et les Hollandais avaient autrefois des comptoirs à Gomron; mais il n'y en ont plus actuellement. Les troubles de la Perse n'en sont pas l'unique cause. Pendant la guerre de 1756 à 1763, les Français y envoyèrent deux vaisseaux qui s'emparèrent de la maison des Anglais et du peu de marchands qui s'y trouvaient. Les premiers furent ensuite obligés de quitter cette ville.

Le nom de *Bander Abbassi* que l'on donne aussi à Gomron, veut dire *Port-d'Abbas*, parce qu'en 1614, Abbas-le-Grand, roi de Perse, prit cette ville aux Portugais, qui s'en étaient emparés en 1612.

Observations. — Depuis Gomron jusqu'à Delam, ou

(1) Les voyageurs diffèrent quant à la manière d'écrire les noms de cette ville. *Niebuhr* la nomme *Gambron*, *Pietro-della-Valle*, *Combru*, et d'autres *Gambroun* et *Gameraon*. Selon *Chardin*, ce nom signifie *lieu de douane*.

Djilem, qui est à l'extrêmité de la côte du Farsistan, le pays est uni et bas. On le nomme *Kermesir*, ou le pays chaud. C'est celui qu'*Arrien* appelle *Mesambria*. Les personnes de ce pays, qu'a consultées *Niébuhr*, ne connaissent point *Ardshir*, *Sabur*, *Kobad* et *Asciac*, que *d'Anville* a placés sur sa carte comme les noms de petits districts; mais, ajoute ce même voyageur, cela ne suffit pas pour dire que ces noms ne sont plus en usage.

Les autres places maritimes entre Gomrom et le cap Berdistan, situées dans le Farsistan, et qui peuvent faire quelque commerce, appartiennent à une tribu d'Arabes, dite la *tribu de Houle*. Elle ne laboure point, et ne vit que de la navigation et de la pêche. Les Arabes de cette tribu pourraient, dit *Niébuhr*, se rendre maîtres de toutes les places du golfe Persique, s'ils étaient plus unis entr'eux.

L'*île d'Ormus*, située au fond du golfe du même nom, et à l'entrée du golfe Persique, n'est qu'un rocher isolé, éloigné de deux lieues de Gomron. Les Portugais la conquirent en 1507, et y bâtirent une ville, qui devint une des plus florissantes de l'Asie, et l'entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Inde.

Chah-Abbas voyant avec peine des étrangers donner des lois sur les côtes de son Empire, s'allia aux Anglais, qui joignirent leurs forces navales à son armée de terre, et reprit Ormus. La forteresse, où les Portugais firent une vigoureuse résistance, est tombée en ruine, et à peine voit-on les vestiges de cette ville si célèbre par le commerce, le luxe, et les richesses de ceux qui l'habitaient. Les Hollandais ont lesté leurs vaisseaux avec les débris des maisons, et ont transporté à Batavia les marbres qui en fesaient l'ornement. Ormus, couverte de sel, ne conserve à présent que son nom et est à-peu-près déserte. La chaleur y est très-forte.

XII. Le Laaristan ou la *province de Laar*, à laquelle on donne aussi le nom de *Gherms*, est borné au nord-ouest par le golfe Persique. C'est un pays montueux et aride.

Les villes principales de cette province sont *Congue* et *Laar*.

Congue, que *Niébuhr* appelle *Kunk*, est un port, situé à 12 ou 15 lieues de Gomron, et à-peu-près à égale distance de Laar. Les écueils qui environnent l'île de Kismis, laquelle est placée vis-à-vis, rendent très-dangereuses les approches

de ce port, où il ne peut entrer que de très-petits vaisseaux. Une source d'eau douce en fait un séjour moins désagréable que celui des autres hâvres de la même côte. Les Arabes y abordent avec leurs barques, et y font un commerce de dattes et de riz. Les Portugais fréquentaient anciennement le port de Congue, qui appartient à la tribu de Houlé.

L'île de Kismis (1), dont nous venons de parler, et appelée *Dsjesiret-Tanile* par les Arabes, et *Dsjesîret-Drâs* par les Persans. C'est celle que *Néarque* appelle *Oaracta*. Il lui donne 50 milles de longueur; mais la plus grande largeur n'en est pas de plus de 10. Cette île n'est séparée de la côte que par un canal. On y trouve plusieurs petites villes et des villages. Elle a au sud-ouest, à très-peu de distance, une petite île déserte, que les Arabes appellent *Hindijam*, et les Anglais *S.-Angar*.

Il y a un grand nombre d'autres petites îles à peu de distance l'une de l'autre, sur la côte du Laaristan. Les voici, d'après M. *Niébuhr*, et en allant de l'est à l'ouest.

Au sud-ouest de l'île de Kismis, se trouve l'île de *Tumb*, appelée le grand *Tomb* par les Anglais, et *Tombo* par *d'Anville*. Elle gît au 26 deg. 12 min. de latit.

Au sud-ouest de celle-ci, il y en a une autre, qui est appelée *Tumb-Namin*, que les Anglais nomment le *petit Tomb*, et que *d'Anville* nomme *Tombo*.

Elles sont toutes deux inhabitées.

Au sud-ouest de la dernière est l'île de *Bumosé*, qui est appelée *Bomosa* par les Anglais, et *Abu-Musa* par *d'Anville*.

Au nord-ouest de celle-ci est l'île de *Schech-Soure*, que les Anglais appellent *Sourde*. On y trouve le tombeau d'un saint musulman.

Au nord-quart-ouest de cette dernière île, est celle de *Frour*, que les Anglais appellent *Nohfleur*, et qui n'est habitée que lorsque les Arabes de la tribu de Houle sont chassés,

(1) Le docteur *Williams Vincent* observe que le nom de *Kismis* varie à l'infini, *Pietro-della-Valle* écrivant *Kesem*, les anglais *Kishme* (prononcés *Kismy*), *Kishem* et *Kismich*, et les portugais *Queixomo*. Le même auteur prétend que *Kismis*, en persan, signifie de *petits raisins sans pepins*; et il ajoute qu'*Arrien* parle effectivement de l'île comme produisant le fruit de la vigne.

par une armée persanne, d'un lieu appelée *Mogho*, qui est situé sur la côte du Laaristan, à 15 ou 20 lieues à l'ouest de Congue.

Au nord-est de l'île de Frour est l'île de *Belior*, appelée *Pollior* par les Anglais, et *Paloro* par *d'Anville*. Les habitans de *Lundsje*, lieu situé sur la côte du Laaristan, à 6 ou 7 lieues de Congue, s'y réfugient en tems de guerre.

A l'ouest de l'île de Belior est celle de *Kas*, que *d'Anville* appelle *Keish*. On y trouve de bonne eau. Elle a appartenu aux Portugais.

Au nord-ouest de l'île de Belior est celle d'*Hinderabi*, qui est appelée *Andarvia* par *d'Anville* et *Indernua* par les Anglais.

Isles de Schittonar. La première de ces îles est située à l'ouest de celle de Belior. La seconde est au nord-ouest de la première, vis-à-vis de Nachelo, place située sur la côte du Laaristan, et est appelée *Boushead* par les Anglais. M. *Niébuhr* remarque qu'on ne les trouve ni l'une ni l'autre sur la carte de *d'Anville*; mais le docteur *William Vincent* pense que c'est peut-être l'*Ara* de ce géographe.

La côte de la province de Laaristan se termine au *cap Nabend*, situé par 27 deg. 30 min. de latit., et près duquel est un village du même nom, qui appartient à des Arabes de la tribu de Houle.

Laar ou *Lar* (*Lara*), ville située par 72 degr. 20 min. de longit., et 27 degrés 30 min. de latit., est la capitale de la province. Elle est mal peuplée à cause de la rareté des eaux. Des montagnes et des rochers, l'entourent; et elle est d'une grandeur médiocre. Cette ville n'est plus aussi commerçante qu'elle l'était depuis que les caravanes ne vont plus à Gomrom. Laar est encore célèbre pour ses manufactures de velours et de taffetas. On y boit de l'eau de citerne qu'on a soin de faire bouillir pour la purger d'un ver contagieux qui, sans cette précaution, s'établit entre cuir et chair, et est aussi menu qu'un cheveu. Ce n'est pas sans douleur et même sans danger qu'on vient à bout de s'en défaire. Ce désagrément est commun à presque toutes les côtes du golfe Persique, la rareté d'eau y oblige à conserver celle des pluies dans des citernes, et c'est là que s'engendrent les vers de cette sorte.

XIII. Le FARSISTAN.—Cette province est bornée au nord

par l'Irac-Agémi; à l'est par le Kerman; au sud par le Laaristan; au sud-ouest par le golfe Persique, et à l'ouest par le Khouristan. Les habitans disent que le nom qu'elle porte vient de *Fars*, petit-fils de *Sem*. C'est la Perse proprement dite. Il paraît que le nom d'Alexandre n'y est point oublié.

Les deux villes les plus remarquables de cette province, sont *Chiraz*, *Kazeroun* et *Abou-Chehr*.

Chiraz est la capitale du Farsistan. *Niébuhr* la place au 29°. d. 30 m. 31 s. de latitude nord, à environ 65 lieues au nord-est d'Abou-Chehr. Elle est située dans une vallée très-vaste et très-fertile, de 7 à 8 lieues de long sur 4 ou 5 de large, et de toutes parts entourée de hautes montagnes. Elle a environ 2 lieues de circonférence, et les fortifications peuvent passer pour bonnes relativement au pays. Une muraille de 25 pieds de hauteur et de 10 d'épaisseur, environne toute la ville, et est flanquée de tours rondes, distantes les unes des autres de 80 pas. En outre, elle est ceinte d'un fossé sec, de 60 pieds de profondeur, de 20 de largeur, et suffisant, sans les autres fortifications, pour défendre la place; car, dans la Perse, on connaît peu l'artillerie, et l'on s'en sert encore moins. Chiraz a 4 portes; chacune desquelles a une garde particulière de 100 hommes. On les ferme au coucher du soleil, et on les ouvre lorsqu'il se lève. A l'extrémité supérieure de la ville, et en-dedans des murailles, se trouve une citadelle construite en briques cuites. C'est un édifice carré de 80 pas de circonférence, flanqué de tours rondes, et ceint d'nn fossé sec, aussi large et aussi profond que celui de la ville. Le gouverneur ou le khan y fait sa résidence, et elle sert aussi de prison d'Etat, au besoin. Vis-à-vis de cette citadelle, dans une belle et large place, est une galerie qui contient la musique du khan, laquelle consiste en trompettes, en timballes et en plusieurs autres instrumens, dont on joue régulièrement au lever et au coucher du soleil. Le *dywankhâneh* est un beau bâtiment situé à l'extrémité d'un grand jardin, et l'on y arrive par une avenue de *tchinars* persans(1). La salle d'audience de ce dywan (divan) est très-vaste, et de forme oblongue, avec une façade couverte. Tout l'intérieur, jusqu'à un tiers environ de la muraille, est revêtu de

(1) Le tchinar est une espèce de sycomore.

marbre

marbre blanc de Tauriz. Le plafond de cette salle et plusieurs autres parties du bâtiment, sont ornés d'émail doré qui imite le lapis lazuli. Devant cet édifice sont trois belles fontaines, avec des bassins de pierre et des jets-d'eau qui ne s'arrêtent jamais.

Dans une grande place devant la citadelle, est le *top-khakeh* ou parc d'artillerie. Il renferme plusieurs pièces de canon, montées sur de mauvais affûts. La plupart viennent des Espagnols et des Portugais.

Au centre de la ville se trouve un grand édifice, appelé *chah-tchéragh* (la lampe-du-roi). On le regarde comme un lieu très-saint; car c'est le mausolée du frère de l'un des douze imâms. Cet édifice était autrefois de la plus grande magnificence; mais il tombe en ruine. Cependant il sert toujours d'asile à des *imâm-zadeh*, ou des descendans d'imâms, qui trouvent encore de quoi subsister dans les faibles restes des immenses revenus de cette belle fondation.

Différentes mosquées contribuent à l'embellissement de Chiraz. La plus magnifique a été bâtie par Kerim-Khan. Cette ville renferme aussi plusieurs bazars et plusieurs karavanseray fort beaux. Le plus remarquable est celui que l'on nomme *bazar-du-vekil*. C'est une longue rue d'environ un quart de mille, bâtie en briques, et couverte. De chaque côté sont les boutiques des négocians et des marchands, qui présentent toutes sortes de marchandises. Vers le milieu de ce bazar, il y a un vaste karavanseray carré, dont la façade est ornée d'émaux blancs et bleus qui imitent la porcelaine de la Chine. Il est particulièrement destiné aux Arméniens et aux autres marchands chrétiens. Les juifs occupent un quartier particulier, pour lequel ils paient une somme assez considérable au gouvernement. Les Persans haïssent plus les individus de cette nation que ceux de toute autre secte. Les valets même s'amusent à les battre dans la rue, sans que ceux-ci osent se plaindre.

On trouve dans la même ville plusieurs bâtimens désignés sous le nom de *your-khanez* qui sont des espèces de gymnase, où s'exercent les Persans. Chacune de ces maisons consiste en une chambre, dont le terrain est creusé de deux pieds plus bas que le sol de la rue. L'air et la lumière n'y pénètrent que par de petites ouvertures pratiquées dans le dôme. Une large ter-

rasse battue, douce et unie, forme l'arène ; et, de chaque côté, de petites alcoves, élevées de deux pieds, renferment les spectateurs et les musiciens assis. Les athlètes se rassemblent le vendredi matin, à la pointe du jour, et se mettent nus jusqu'à la ceinture. Chacun d'eux passe une culotte de laine, et prend à sa main deux grosses massues de bois, longues d'environ un pied et demi, et taillées en poire. Il en met une sur chaque épaule, et, au bruit de la musique, il les agite par-devant et par-derrière avec beaucoup de vivacité, frappe en même-tems du pied, et s'étend les nerfs, jusqu'à ce qu'il ait une abondante transpiration. Après une demi-heure de cet exercice, tous les lutteurs abandonnent leurs morceaux de bois, forment le cercle, en se tenant par les mains, et remuent les pieds, d'accord avec la musique, qui, pendant tout ce tems, joue un air animé. Cette sorte de danse dure long-tems, et ensuite commence la lutte. Les spectateurs paient chacun un *châhy* (environ 6 sous) pour les places et pour les rafraîchissemens qu'ils ont pris ; car on leur offre le calë et la pipe.

Il n'y a pas de lieu dans l'univers où les vivres soient plus abondans et meilleurs qu'à Chiraz. On ne peut imaginer une vallée plus délicieuse que celle où est située cette ville. Les champs y produisent d'immenses récoltes de riz, de froment et d'orge, qu'on commence à couper dans le mois de mai ; et la moisson est ordinairement terminée à la mi-juillet. On y mange beaucoup de fruits, de même espèce que ceux d'Europe, mais qui sont infiniment plus gros, et qui ont, particulièrement les abricots et le raisin, beaucoup plus de saveur et de parfum. Le raisin de Chiraz est de plusieurs espèces, toutes très-bonnes. L'un est un gros raisin blanc, appelé *rich-baba*, qui est sans pepins, et est extrêmement sucré et agréable au goût. Le petit raisin blanc, appelé *askery*, n'a pas non-plus de pepins, il est aussi doux que le miel. Le noir sert à faire ce vin de Chiraz, si renommé en Asie, et même en Europe. Les Arméniens et les Juifs le font dans les mois d'octobre et de novembre. Chaque année on en expédie une grande quantité pour Abou-Chehr et d'autres ports du golfe Persique, qui fournissent les marchés de l'Inde. Le vin de Chiraz est vraiment délicieux. Ceux qui en ont bu pendant un certain tems, ont de la peine à le quitter, quoiqu'à la pre-

mière dégustation, un Européen ne le trouve pas très-agréable.

Les moutons acquièrent un fumet exquis dans les pâturages voisins de Chiraz; ils sont de l'espèce à grosse queue. Les bœufs sont gros et forts; mais ils servent peu à la nourriture des habitans, qui se bornent à la volaille et au mouton. Le prix des comestibles est réglé, avec la plus grande exactitude, par le *dâroghah*, ou le lieutenant-de-police; et nul marchand n'oserait vendre plus que la taxe, dans la crainte de perdre le nez ou les oreilles.

Chiraz est sous le plus beau climat du monde, et jamais on n'y ressent une chaleur ni un froid extrême. Pendant le printems, la campagne offre un spectacle charmant: ce sont des fleurs de toute espèce et de toutes les couleurs, des herbes, des arbustes et des plantes odoriférantes, des roses, des basilics, des myrtes, qui rafraîchissent et parfument un air déjà naturellement doux. Le rossignol de jardin, que les Persans appellent *boulbout-hezar-duçtan*, le chardonneret et la linotte unissent, dans cette belle saison, leurs mélodieux accens. Tant d'agrémens réunis à la salubrité de l'air, excusent les prétentions des habitans de Chiraz, qui assurent que leur ville n'a pas d'égale dans l'univers. De si charmantes scènes étaient bien capables d'animer la verve d'un *Hhafiz*, d'un *Saady* ou d'un *Djamy* (1). Les matinées et les soirées sont fraîches; mais le reste du jour est doux. En été il n'y a point de rosée à Chiraz; et, en tout autre tems, elle est si faible, qu'une lame d'acier bien poli, exposée à l'air pendant toute la nuit, n'a pas la moindre tache le lendemain matin. L'automne y est la plus mal-saine et la plus mauvaise saison de l'année, parce qu'alors les pluies commencent et qu'il y règne beaucoup de rhumes, de flux et de fièvres. En hiver, la neige tombe en grande abondance; mais on ne connaît la grêle que sur la cime des montagnes, ou du côté d'Ispahan, et dans les parties les plus septentrionales de la Perse.

Les femmes de Chiraz sont célèbres par leur beauté. Leurs yeux brillans, et même étincelans, ne sont pas le moindre

(1) A l'article *Littérature*, nous avons parlé des deux premiers de ces poëtes et de leurs tombeaux qui se trouvent aux environs de Chiraz.

ornement de leur figure. Elles ont, à la vérité, recours à l'art; car elles peignent leurs sourcils et leurs cils avec une poudre d'antimoine. On estime beaucoup en Perse les grands yeux noirs, et ils sont très-communs à Chiraz.

Cette ville eut beaucoup de splendeur sous le règne de Kerim-Khan, qui l'enrichit en y fesant sa résidence. Depuis, elle a été prise d'assaut par Ali-Mourat-Khan, qui la livra au pillage. Elle a ensuite été soumise à Jaffer-Khan.

On voit, près de Chiraz, des restes d'antiquité. Les ruines d'un vieux temple, situé sur une montagne, font supposer qu'il fut bâti par les Persans, lorsqu'ils étaient de la religion des Mages. Ali-Mourat-Khan ayant prévu la longueur du blocus de Chiraz, qui, en effet, dura dix mois, occupa ses soldats à construire une ville, qu'il appela de son nom *Mouratabad*. Les maisons, bâties de briques séchées au soleil sous un climat brûlant, furent bientôt capables de mettre ses troupes à couvert. Quelques familles kourdes y sont établies aujourd'hui, et sont bien loin d'en remplir l'étendue.

Une montagne, près de Chiraz, produit cette *momie*, si renommée dans toute l'Asie pour guérir, en moins de vingt-quatre heures, toutes les ruptures, même celles des os les moins délicats. Elle découle du rocher dans une caverne toujours soigneusement gardée. On la recueille tous les ans au mois de septembre, et on n'en tire guère plus de dix onces, lorsqu'elle est le plus abondante. Elle est noire, ressemble à la poix, et n'a point d'odeur. Il en vient dans quelques endroits des montagnes de la province de Laar; mais elle a des effets moins prompts, et n'est que peu estimée, puisqu'elle ne se vend que deux louis l'once, et que celle de Chiraz, quand on peut en avoir de la véritable, se vend près de 1,000 écus. « J'en ai vu, dit M. *Ferrières-Sauvebœuf*, l'ex-» périence faite sur une poule à qui on avait cassé la patte; » on lui en fit avaler gros comme une lentille, délayée avec » du beurre, après en avoir frotté la rupture, et le lendemain » elle fut parfaitement guérie. Mirza-Rabbi, premier ministre » d'Ali-Mourat-Khan, voulut ainsi me convaincre des effets » si surprenans de la momie, que je ne pouvais croire avant » cet exemple dont je fus témoin. Elle était toujours com-» prise parmi les présens que les rois de Perse fesaient aux » puissances voisines; et Ali-Mourat-Khan en envoya en-

» viron une once dans une boête d'or à l'impératrice de » Russie. »

Ruines de Persépolis. (1) — A environ douze lieues au nord-ouest de Chiraz, et à trois ou quatre lieues à l'est du gros bourg de *Mayn*, se trouvent les ruines fameuses du palais de Persépolis. Ces ruines sont situées sur une éminence, d'où l'on jouit de la vue d'une plaine immense. Une montagne, en forme d'amphithéâtre, environne le palais, où l'on monte par un escalier de pierre bleue de 500 marches. Les premiers objets, qui frappent la vue en y entrant, sont deux portiques de pierre, qui peuvent avoir chacun 50 pieds de haut. Deux sphynx debout et d'une énorme grosseur en ornent les côtés, dont la partie supérieure est couverte d'inscriptions grecques, arabes, koufiques, persannes (2), et en caractères à *têtes de clou* (3). Non loin des portiques, on monte par un escalier assez doux, à la grande salle des colonnades. Les deux côtés de cet escalier sont chargés d'une foule de figures en bas-reliefs, plusieurs desquelles sont placées d'espace en espace, et tiennent des vases à la main. Des chars de triomphe à la romaine, des chameaux, des chevaux, des bœufs et des moutons, font partie de cette sorte de cortège. Au bas de l'escalier, on remarque un lion, saisissant un taureau. Quant aux colonnes qui formaient la salle, dont nous venons de parler, il en reste encore quinze entières et debout. Elles ont de 70 à 80 pieds (4) de hauteur, et on peut les regarder comme des chefs-d'œuvres de maçonnerie. La base en est artistement travaillée et paraît avoir peu souffert des injures du tems. Les fûts sont entièrement cannelés,

(1) Le docteur *William Vincent* (*Voyage de Néarque*, page 442, note E), fixe la position des ruines de Persépolis à *Estakar*, qui n'est qu'un village, qu'il place au sud-ouest de Chiraz, au lieu que *d'Anville* le met au nord-est; mais comme *Chardin*, qui les visita, annonce qu'au sortir de Mayn il prit à gauche, il est vraisemblable que le géographe français a raison.

(2) Celles-ci sont du tems des Saçanydes, et ont été expliquées par M. *Silvestre de Sacy*.

(3) Quant à ces dernières, les savans sont persuadés qu'on ne parviendra jamais à en connaître la signification.

(4) Ce sont probablement des pieds anglais, cette description étant tirées du *Voyage du Bengale à Chiraz*, par M. *Franklin*, qui a visité les ruines de Persépolis en septembre 1787.

et les chapiteaux chargés de ciselure. Au sortir de la salle, du côté de l'est, on rencontre les ruines d'un vaste bâtiment carré, dans lequel on entre par une porte de granit. Plusieurs portes et fenêtres de cet appartement existent encore. Elles sont de marbre noir et poli comme une glace. Aux deux côtés des portes d'entrée, sont deux figures de grandeur naturelle en bas-relief, et qui représentent un homme qui tue une chèvre, emblême qui se trouve fréquemment répété dans le palais. Auprès d'une autre porte du même appartement, on voit les statues de deux hommes, grands comme nature, et derrière lesquelles une autre figure, représentée debout, tient un parasol tendu. Les deux premières sont soutenues sur de gros piliers ronds, et paraissent âgées. Leur barbe est très-longue et leur chevelure fort épaisse. Sur deux piliers plantés à l'entrée sud-ouest de l'appartement, on a sculpté quatre figures, qui sont revêtues de longs habits, et tiennent à la main des piques de dix pieds. On voit encore à cette même entrée les restes d'un grand escalier de pierre noire. En outre, une multitude innombrable de morceaux de colonnes et de chapiteaux sont dispersés sur une grande étendue de terrain. Plusieurs de ces colonnes devaient être d'une grandeur énorme.

Tout le palais a 4,200 pieds (de roi ou de France) de circonférence, et la façade a 600 pas du nord au sud, et 390 de l'est à l'ouest. Il y a lieu de craindre que d'ici à quelques siècles, les tremblemens de terre, qui sont fréquens en Perse, ne détruisent les colonnes et les appartemens qui subsistent encore.

Derrière la salle des colonnades, et presque au pied de la montagne sont les ruines d'un autre bâtiment carré, qui pouvait faire partie du palais, où être un temple isolé; car un espace rempli de terre et de sable sépare ces deux édifices. L'intérieur du dernier est rempli de symboles religieux. Il a quatre principales entrées, deux du côté du nord-est, et deux du côté du sud-est. Les murailles divisées en compartimens, sont ornées de différentes sculptures, dont la plus fréquente est une figure d'homme, de grandeur naturelle, assis dans une chaise, les pieds appuyés sur un tabouret, et à qui un valet en arrière tient un parasol. Cet homme a dans la main un bâton rond, et devant lui, deux candelabres avec

des chandelles, et derrière lesquels on voit un petit garçon, suivi d'une femme qui tient quelque symbole à la main.

Nous bornerons ici la description de ces ruines. Les Persans font remonter à trois ou quatre mille ans la construction du palais de Persépolis, qu'ils appellent *Takht Djemchyd* (*le trône de Djemchyd*). M. *Franklin* ne pense pas qu'Alexandre en ait causé la destruction; et il soutient sa conjecture en assurant que tout le feu qu'on pourrait allumer ne ferait aucun effet sur ces énormes masses de pierre, qui ne le cèdent point au rocher même en dureté.

Kazeroun est située à 10 ou 12 lieues au sud-ouest de Chiraz, et a dû être aussi considérable que cette dernière ville, à en juger par les ruines qui l'entourent. Elle est bâtie au milieu d'une vaste plaine, environnée de montagnes très-élevées. Excepté une mosquée, et le palais et les jardins du gouverneur, on n'y voit rien de remarquable. A environ quatre milles de la ville du côté de l'est, on trouve un superbe lac. Le voisinage de Kazeroun produit beaucoup d'opium.

Côtes et îles voisines du Farsistan. — Quoique les côtes en soient fort étendues, cette province n'a que très-peu de rades et aucun bon port. Nous allons en décrire les lieux principaux de l'est à l'ouest.

Konkoun est une place située à très-peu de distance au sud-est du cap Berdistan. Quelques Juifs et quelques Banians s'y sont établis.

Berdistan ou *Verdistan*, est une ville située sur le cap dont nous venons de parler, et appartient ainsi que Konkoun à des Arabes qui passent pour les plus pacifiques de la tribu de Houle.

Le *cap Berdistan* ou *Verdistan*, l'un des points les plus saillans du golfe Persique est situé, selon *Niébuhr*, par 27 d. 49 m. de latitude. Les vaisseaux qui se rendent à Abou-Chehr, ou à Basrah, évitent avec soin ce cap à cause des bas-fonds qui l'entourent.

Entre le cap Berdistan et l'île de Bahrein, mais beaucoup plus près de l'un que de l'autre, se trouve par 27 d. 54 m. *l'île de Keun*, qui est très-petite et inhabitée.

A quatre ou cinq lieues au nord-quard-d'ouest de la précédente est celle de *Zézarine*.

A deux ou trois lieues d'*Abou-Chehr*, se trouvent les-

restes d'une citadelle portugaise, où demeurent quelques pauvres familles.

Abou-Chehr, qui est appelée *Boucher* par les Français, et *Buscheer* par les Anglais, est située au 28 deg. 59 m. de lat. Elle a la figure d'un triangle, dont un côté est fortifié par une mauvaise muraille; et les deux autres regardent la mer. Les vaisseaux qui ne prennent que douze pieds d'eau peuvent arriver par le flux tout auprès des maisons. Les Anglais ont dans cette ville un agent subordonné au conseil de Basrah. le cheik d'Abou-Chehr possède l'île de Bahrein, ce qui le met à même d'entretenir quelques bâtimens armés en guerre, appelés *galvettes*. Il a aussi un grand domaine dans la partie du Laaristan, appelée *Kermasir*; et en conséquence il est, en quelque sorte, vassal de la Perse. Il importe infiniment à la ville de Chiras, dont Abou-Cherhr est le port le plus proche, que ce cheik ne se révolte pas.

Bender-Rigk est une place forte de laquelle dépend un domaine assez considérable. La famille qui y règne est de la tribu de *Beni-Saab*, et est sunnite. Elle y est venue des environs du cap *Moussendom*, du pays d'Oman; mais l'aïeul de *Mir-Mahenna*, qui régnait en 1755, se fit schiite; et son père Mir-Nasr, ayant aussi épousé une Persanne, cette famille ne peut plus se compter parmi la vraie noblesse arabe. Ce Mir-Mahenna est très-fameux par sa cruauté. Il s'est rendu coupable des crimes les plus odieux; il a fait périr son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, et même quelques uns de ses enfans, ainsi qu'un grand nombre de ses parens.

A la distance de trois ou quatre lieues de la côte de Bender-Rigk est l'île de *Khoueri*, que *d'Anville* appelle *Kargo*, et que d'autres nomment *Gorgu* et *Kulle*. Quoiqu'elle soit petite et inhabitée, on y trouve de bonne eau et quelques dattiers. *Mir-Mahenna* ayant été chassé de Bender-Rigk, en 1765, s'y réfugia, et y demeura plusieurs mois avec sa famille, son armée et d'autres Arabes qui le suivirent.

A environ une lieue de celle-ci est l'île de *Kharedsj*, que les Européens nomment *Karek*. Elle est située par 29 deg. 20 min. de latitude, et a 4 ou 5 lieues de tour. On y voit encore de longs conduits taillés sous terre dans le roc. Elle appartenait avec le seul village, qu'elle contenait, à *Mir-Nasr*, cheik de Bender-Rigk; mais la Compagnie-Hollandaise des

Indes-Orientales s'en est emparée. Les Hollandais y ont bâti une ville fortifiée; mais vers 1766, *Mir-Mahenna*, la leur enleva par trahison. Ils l'avaient possédée environ 11 ans. Elle est heureusement située pour le commerce avec Basrah.

Les îles de *Khoueri* et de *Karek* appartiennent, ainsi qu'on vient de le voir, au cheik de Bender-Rigk.

Au nord de ce domaine, est un petit pays indépendant, appelé *Hindian*, où il y a une rivière qui ne porte point de bateaux. Les habitans de ce pays sont Arabes et ne vivent, que du produit de leurs terres et de leurs bestiaux.

XIV. Le Louristan. — Cette province est bornée au nord par l'Irac-Agemi, dont elle est séparée par une chaîne de hautes montagnes, qui surgit à l'ouest vers le Tigre, sans y toucher, à l'est par le Kerman, au sud-est par le Laaristan, au sud-ouest par le golfe Persique, et à l'ouest par l'Irack-Arabi. Le nom de *Khosistan* que l'on trouve sur la carte de *d'Anville*, dit *Niebuhr*, n'est plus connu. Ce pays est l'ancienne *Susiane* Il a été tant de fois dévasté par les Arabes, qu'il y a quinze ou vingt ans, ce n'était plus qu'un désert, à une certaine distance des fleuves, dont les environs néanmoins sont très-peuplés par les tribus qui s'y sont établies. Il abonde en pâturages, et produit d'excellens fruits. Il y croît quantité de coton, de cannes à sucre et de riz de toute espèce.

Souster ou *Schouster*, capitale de cette province, est située à 34 lieues au sud-ouest d'Ispahan, par 68 d. 35 m. de longitude, et 31 d. 25 m. de latitude. Cette ville est bâtie sur une hauteur. Elle est considérable, quoiqu'elle ait eu beaucoup à souffrir dans les guerres qui ont désolé la Perse. Il s'y fait un grand commerce en draps d'or et en soie.

L'ancienne capitale de la Susiane était *Suze*, qui n'est plus qu'une ville ruinée.

La *côte du Louristan* est habitée par la *tribu de Kiab*, dont le domaine s'étend, vers l'est, depuis le désert d'Arabie jusqu'au Hindian, et, vers le nord, depuis le golfe Persique jusqu'au pays de *Havisa*. Il est arrrosé par plusieurs rivières grandes et petites; ce qui le rend fertile en dattes, en riz, en grains et en pâturages. On y compte plusieurs villes. Les principales sont *Daurek*, *Hafar* et *Ghoban*. La pre-

mière appartient proprement à la Perse. Les deux dernières, du tems du voyage de *Niébuhr*, payaient tribut au gouvernement de *Basrah*.

Les Arabes qui composent la tribu de Kiab étaient peu considérés, avant qu'ils eussent à leur tête *Soliman-cheik*, dont la renommée parvint jusqu'en Europe, quand, en 1765, il prit aux Anglais un vaisseau à trois mâts, un à deux et un petit brigantin. Ce cheik sut mettre à profit les troubles de la Perse et les vices du gouvernement de *Basrah*.

Schat-el-Arab, ou embouchure du Tigre, de l'Euphrate et du Tigre réunis (1).

L'Euphrate et le Tigre conserveni encore aujourd'hui, parmi les naturels du pays qu'ils arrosent, le nom que Moïse leur a donné dans la *Génèse*. En effet, l'historien sacré appelle le premier *Hu-Pherat*, ou simplement *Pherat*, et le second, *Hid-Dakkel*, noms qui subsistent toujours, à une légère variation près, puisqu'ils se prononcent *Ph'rat* et *Deghel Dejel*. Ces deux fleuves se réunissent à Gorno ou Khorna, à la distance d'environ 130 milles du golfe Persique. *D'Anville* s'est trompé sur cette distance, qu'il abrège étrangement; car, sur sa carte d'Asie, il la réduit à moins de 70 milles; et, sur les deux dernières cartes qu'il a publiées, il la porte à un peu moins de 100 milles. L'intervalle depuis Khorna jusqu'à la division du fleuve qui embrasse le Delta, est, à proprement parler, la partie désignée sous le nom de *Schat-el-Arab*, ou la *Rivière-des-Arabes*.

Le Delta de l'ancienne Suziane n'est plus réellement que le Delta de l'Egypte, enfermé et entrecoupé par sept canaux. Voici quels en sont les noms. 1°. Le *Cossisa-Beny*; 2°. le *Bamishère*; 3°. le *Caroun* ou *Karoun*; 4°. le *Sclège*; 5°. le *Mohilla*; 6°. le *Gaban*; 7°. le *Derybouna*. Le docteur *Vincent* a recueilli ces noms sur une carte anonyme très-curieuse, qui fait partie de la collection de M. *Dalrymple*. Les besoins de la culture ou de la communication indiquent quelquefois

(1) L'embouchure de l'Euphrate se trouve dans l'*Irac-Arabi*, province de l'empire ottoman; mais nous avons cru devoir, pour compléter la description des côtes du golfe Persique, placer ici les observations qu'on va lire, et que nous a fournies le docteur *William Vincent*, auteur du *Voyage de Néarque*.

la nécessité d'ouvrir de petits canaux, qui sont entretenus et comblés, selon la volonté du gouvernement. Ceux que nous venons de nommer sont des canaux naturels, trois desquels, après avoir coupé le Delta, passent à travers un bas-fond, qui porte le nom d'*Ali-Meidan* (terre de la famille d'Ali), qui n'est sec que dans une seule partie, c'est-à-dire, à l'endroit où l'eau a moins de deux brasses de profondeur.

Arabes établis sur la côte du golfe Persique.

Il y a beaucoup d'Arabes indépendans sur la côte du golfe Persique, et presque tous y vivent de la même manière. Ils ne subsistent, pour la plupart, que par le commerce maritime, par la pêche des perles, et celle du poisson. Leur nourriture consiste en dattes, en pain de *Dourra* (millet d'Afrique) et en poisson. Le peu de bétail qu'ils ont se nourrit aussi du produit de leur pêche. Chaque bourgade a son chef indépendant, auquel elle ne paye presque rien. Quand les principaux sujets sont mécontens du chef régnant, ils en choisissent un autre dans sa famille. Les armes de ces Arabes sont le mousquet à mèche, le sabre et le bouclier. Tous leurs bâtimens deviennent navires de guerre lorsqu'ils la font. On sent bien qu'un cheik ne fait que peu de chose avec une pareille flotte. Ceux qui montent la plupart de ces bâtimens, au lieu de chercher l'ennemi, sont souvent forcés de s'arrêter pour pêcher, afin d'avoir de quoi appaiser leur faim. Comme des deux côtés, il est presque impossible d'en venir à une bataille décisive, les guerres sont presque continuelles parmi ces tribus. Elles parlent encore toutes la langue arabe. La plupart sont sunnites, et de-là ennemies nées des Persans, avec lesquelles elles ne s'allient jamais.

Les maisons de ces Arabes sont si chétives, que l'ennemi regretterait la peine qu'il aurait prise à les détruire. Comme en général ils n'ont pas beaucoup à perdre en terre-ferme, dès qu'une armée persanne approche, tous les habitans des villes et villages s'embarquent sur de petits bâtimens, et se sauvent dans quelque île du golfe Persique, ou des environs, jusqu'à ce que l'ennemi se soit retiré. Ils sont persuadés que les Persans ne s'établiront jamais sur une côte où ils seraient harcelés par eux et par les autres Arabes. *Nadir-Chah*, ou *Thamas-Kouli-Khan*, ne put les réduire entièrement.

Exportation et importation du golfe Persique. — On peut évaluer à douze millions les marchandises qui entrent annuellement dans le golfe Persique ; et les deux tiers y sont apportés par les Anglais. Les Maures, les Indiens, les Arméniens et les Arabes fournissent le reste. Les cargaisons de leurs navires consistent en riz, en encre, en coton, en mousselines unies, rayées ou brodées du Bengale, en épiceries de Ceylan et des Moluques, en grosses toiles blanches et bleues de Coromandel, en cardamome, en poivre, en bois de sandal et de Malabar, en étoffes d'or et d'argent, en turbans et en châles, en indigo, en diverses étoffes, en perles, en café Moka, en fer, en plomb, et en draps d'Europe. D'autres objets moins importans viennent de différens endroits. Toutes les marchandises se vendent argent comptant, et par l'entremise des Grecs, des Juifs et des Arméniens. Les articles d'exportation sont des drogues médicinales, des brocards d'or, des soies et des fruits secs. Les guerres civiles ont infiniment ralenti ce commerce.

Armoiries et titres. — Les armoiries du monarque de la Perse sont un lion couché, qui regarde le soleil levant. Le prince prend les titres de *Chah* ou de souverain, et de *dispensateur des royaumes.* Les actes du gouvernement ne sont pas signés de son nom ; mais les brevets de grâce se terminent ainsi : « Cet acte est donné par celui auquel obéit l'univers. »

Revenus. — Le prince exige un tiers des bestiaux, grains et fruits nourris ou recueillis par ses sujets, ainsi que des productions de soie et de coton. Aucun rang, aucune condition n'exempte des taxes et des redevances les plus rigoureuses. Les gouverneurs de Province ont des terres affectées à l'entretien de leurs maisons, et du payement de leurs troupes ; et le revenu des domaines de la couronne font face aux dépenses de la maison du roi et au traitement des grands officiers. On ne peut douter que les revenus du monarque persan ne soient prodigieux ; mais on ne peut en rien dire de particulier, après l'état où s'est trouvée si long-tems la Perse.

Monnaies et manière de compter. — Le système monétaire ne peut plus être uniforme en Perse, à raison des nombreuses révolutions, qui ont séparé les unes des autres les diverses parties de l'Empire. En 1787, il y avait à Chiraz un hôtel des monnaies, où l'on frappait des espèces au coin de

Jaffer-Khan, qui possédait cette ville. Le procédé des Persans pour battre monnaie est très-simple ; et on emploie le même dans presque tout l'Orient. On place le morceau d'or ou d'argent sur un coin placé exprès pour cette opération ; on frappe sur ce métal avec un gros marteau, et la pièce se trouve battue. Il y avait aussi à Chiraz des *srerrafs* publics, ou des changeurs, qui réglaient le change de l'or et de l'argent.

On compte en Perse par *tomans*, chacun desquels équivaut à 46 liv. tournois.

Les guerres civiles ont fait contracter aux Persans l'habitude d'enfouir leurs trésors. C'est à cette manie qu'ils doivent la perte des immenses richesses que Nadir-Chah avait rapportées de l'Inde. Après en avoir caché la plus grande partie, ce prince se défit, dit-on, des personnes qu'il avait employées à cette opération et mourut avec son secret. On prétend qu'Aly-Mourat-Khan a fait fouiller en plusieurs endroits du palais d'Ispahan, et que ce n'a pas été en vain.

Commerce. — Les Persans n'ayant que très-peu de vaisseaux, leur commerce maritime ne se fait que par des navires étrangers. Celui qu'ils fesaient par le golfe d'Ormus, à Gomron, avec les Anglais et plusieurs autres nations, était le plus lucratif qu'ils eussent, mais leurs guerres perpétuelles l'ont ruiné. Le grand projet, conçu par les Anglais, de trafiquer avec les Persans par la Russie, promettait aux deux nations de considérables avantages ; mais l'effet n'a pas jusqu'à présent répondu à l'attente. Peut-être la cour de Russie ne se soucie-t-elle pas de laisser les Anglais s'établir sur la mer Caspienne, dont elle possède maintenant toute la navigation.

Les Persans font un considérable commerce avec les Indiens, qui leur apportent des épiceries, des mousselines et de ces belles toiles peintes qu'on appelle perses en Europe, parce qu'elles y venaient par la Perse, avant qu'on eût découvert le cap de Bonne-Espérance. Ils donnent en échange des drogues pour la médecine, des soies, des brocards d'or et des fruits secs. Le commerce de Perse a été fort ralenti par les guerres civiles. Nous avons déjà parlé de celui que ce royaume fait avec le Nord, par la mer Caspienne.

Il entretient aussi de grandes relations avec l'Ouest, par Bassora ou Basrah.

Histoire. — Selon une ancienne tradition, les Persans tirent leur origine d'un fils de Sem; et la fable les fait descendre de Persée, fils de Jupiter et de Danaë. Les Assyriens, les Mèdes, les Perses et les Macédoniens regnèrent successivement sur la Perse 1995 ans, depuis l'avénement de Ninus au trône jusqu'à la défaite d'Antiochus par les Romains.

Depuis la mort d'Alexandre, la monarchie des Perses fut déchirée par les guerres et par les dissentions domestiques jusqu'à ce qu'Arsace, roi des Parthes, peuplade obscure venue originairement de la Scythie, s'en fut emparé. Ses successeurs, appelés de son nom *Arsacides*, la possédèrent pendant près de 600 ans. Enfin un Persan nommé *Ardshir*, ou *Artaxerce*, secoua le joug des Parthes. Ses successeurs furent appelés Sassanides; et Cosroes l'un deux, rendit la Perse redoutable à tout l'Orient. Le Kalife-Omar, chef des Arabes, dépossèda de ce royaume les descendans de ce prince, et le fit gouverner par ses lieutenans. Plusieurs siècles après, Timour-Beg, ou Tamerlan, chef des Tartares, s'en rendit maître, ainsi que de presque toute l'Asie : mais Oussoum Kassan, gouverneur d'Arménie, détrôna le fils de Timour, et contraignit les Tartares à se retirer dans cette partie des Indes, qui formait autrefois l'empire du grand Mogol.

Ismael-Safi, *Sefi*, ou *Sofi* autrement nommé *Chah-Sefi*, de la famille d'Oussoum-Kassan, se mit à la tête d'un parti considérable que sa fausse dévotion lui avait attiré. Il se disait de la famille d'Ali, gendre de Mahomet; et à la faveur de cette imposture, il s'empara d'un pouvoir dont sa postérité jouit, l'espace de deux cents ans.

Les Afghâns, quittant les provinces du Kandahar, se répandirent dans la Perse et vinrent menacer Ispahan. Battu plusieurs fois par eux, le roi Thamas, le dernier des Séfis, accepta les services que vint lui offrir un berger du Koraçan appelé Nadir, qui avait rassemblé quelques brigands. Celui-ci devenu général de l'armée royale, défit entièrement les Afghâns, qui regagnèrent leur pays. Le libérateur de la Perse reçut alors le nom de Thamas-Kouli-Khan (1). Mais pré-

(1) *Tahmâs Qouly*, c'est-à-dire, l'esclave de Tahmâs. La plus

tendant que ses services n'avaient pas été suffisamment récompensés, il se révolta contre son souverain, le fit prisonnier, et même, à ce que l'on croit, mettre à mort (en 1736). Peu de tems après, le fils unique de Thamas perdit la vie par ordre de l'usurpateur, qui prit le titre de Nadir-Chah, et se rendit fameux par ses victoires et la conquête de l'Inde.

Enrichi des dépouilles de l'empereur Mahmoud, dont l'armée de douze cent mille hommes, affoiblis par leur nombre et par des mœurs efféminées, ne put résister à quarante mille Persans, nourris dans les combats, Nadir-Chah voulut cimenter l'union de la Perse avec l'Inde, ou crût plutôt en assurer la possession à ses descendans, en mariant son fils aîné à la fille unique de cet Empereur détrôné, qui ne conserva que l'ombre d'une vaine puissance, sur les bords du Gange, et dans les villes d'Agra et de Dehly, qu'avait pillées le vainqueur. Celui-ci s'empara du trône même de Mahmoud. Ce trône, d'or massif et couvert de pierreries, fut estimé cent soixante millions.

Nadir-Chah revint en Perse, et à l'exemple d'Alexandre, obligea ses troupes à jeter dans le fleuve Indus le butin, objet de leurs fatigues et de leurs victoires. Cette sévérité lui aliéna les cœurs; et ses soldats découragés par cette perte, se lassèrent de vaincre sans s'enrichir. Les officiers qui veillaient pendant la nuit autour des tentes de Nadir, conspirèrent contre ses jours, et lui coupèrent la tête (en 1747), pendant qu'il reposait dans les bras d'une Géorgienne.

A ce signal l'armée se divisa, commit les plus grands désordres; et des chefs jaloux de succeder à Nadir, se firent mutuellement la guerre pour partager ses dépouilles.

Tel est le principe de cette anarchie qui abolit en Perse l'autorité monarchique, et a pendant plus de cinquante ans, désolé ce pays, et l'a divisé en autant de gouvernemens qu'il y avait de villes.

La série des prétendans au trône de Perse, depuis la mort de Nadir-Chah jusqu'au parfait établissement du gouverne-

---

grande marque de distinction qu'un roi de Perse puisse donner à un de ses sujets, est de lui permettre de prendre son propre nom, pour indiquer qu'il est l'esclave de son souverain.

ment de Kerim-Khan, ne fut pas de moins de neuf, y compris ce dernier prince. Kerim-Khan-zund, qui était un des officiers les plus favorisés de Nadir-Chah, se trouvait dans les provinces méridionales à la mort de celui-ci. Chiraz et d'autres villes s'étant déclarées en sa faveur, il parvint à la fin, après plusieurs combats peu décisifs, à l'emporter complètement sur ses rivaux, et à s'emparer du gouvernement de toute la Perse. Il conserva la puissance près de 30 ans; et dans les dernières années, il administra le royaume, sous le titre de *Vekil*, ou de régent, car il ne voulut jamais recevoir celui de *Chah*. Il fit de la ville de Chiraz le lieu de sa résidence, en reconnaissance des secours qu'il avait reçus des habitans de cette ville et de ceux des provinces méridionales. Il mourut en 1779, dans la 80e. année de son âge, regretté de tous ses sujets qui l'honoraient comme la gloire de la Perse. Ce prince fit élever de beaux édifices, destinés au public, et maintint une police si exacte que pendant tout son règne il n'y eut pas à Chiraz une seule querelle qui eut été jusqu'à l'effusion du sang. Il craignait d'infliger des peines trop sévères, était charitable, tolérait les différentes sectes, montrait beaucoup de bienveillance aux Européens et fit fleurir le commerce.

La mort de Kerim-Khan occasionna de nouveaux troubles. Son frère Sadi-Khan fit empoisonner son neveu, destiné à succéder au régent son père. Un kourde appelé Ali-mourat-Khan, dont la mère avait épousé Sadi-Khan en secondes nôces, voulant profiter du moment pour parvenir à la souveraineté, leva une armée contre son beau-père. Sous prétexte de rendre la liberté à l'héritier présomptif, il s'empara de Chiraz, après un siège de neuf mois, et se défit le même jour des deux antagonistes. Il soumit en peu de tems plusieurs provinces, reçut les hommages de quelques autres, fit son entrée dans Ispahan et prit la place des rois.

Son règne fut orageux, et la Perse fut de nouveau en proie à toutes les horreurs de la guerre civile.

Mehemet-Khan, dont la famille gouvernait depuis long-tems le Mazanderan, avait été fait eunuque dans son bas âge, par ordre du roi Ismaël-Sefi, qui voulait se venger ainsi d'Assan-Khan, père de Mehemet, qui lui avait fait une guerre cruelle. Ce dernier parvenu à l'âge de 70 ans, et soutenu par le courage et la valeur de ses quatre frères qui commandaient

ses troupes, refusa de rendre hommage de sa province à Ali-Mourat-Khan. Celui-ci, qui apprit en outre que Mehemet avait fait alliance avec les Russes, auxquels il avait permis d'occuper un port près d'Asterabad, résolut de soumettre le Mazenderan. Il envoya d'abord son fils aîné, Chec-Veskhan, avec une armée de trente mille hommes, pour combattre le nouveau Narsès, qui eût plusieurs fois le désavantage.

La nouvelle des victoires de Chec-Veskhan répandit la joie dans Ispahan. Pendant trois jours on y fit des fêtes magnifiques; tous les marchés furent tapissés en brocards d'or où en étoffes de soie, et illuminés pendant la nuit; des rafraîchissemens furent offerts gratuitement à tous les passans qu'on inondait d'eau-de-rose; et par-tout retentissait le nom d'Ali-Mourat-Khan. Celui-ci, persuadé que sa présence lui obtiendrait de plus grand succès, partit d'Ispahan le 24 juillet 1784, avec une armée de soixante mille hommes, et fut s'établir à Teyran, ville frontière de l'Aderbijane et du Mazanderan.

Mehemet-Khan s'était retiré dans sa capitale pour y réparer ses pertes et opposer de nouvelle forces à celles d'Ali-Mourat-Khan; mais il reparut bientôt après, et défit entièrement l'armée de Chec-Veskhan, qui fut fort heureux d'avoir le tems de se réfugier à Teyran.

Dans ce même tems Iaffer-Khan, frère du prince régent, crût trouver l'occasion favorable de lever l'étendart de la révolte. A cette nouvelle Ali-Mourat-Khan, laissant une partie de son armée pour agir contre Mehemet-Khan, s'empresse de marcher avec ses troupes légères au secours de sa capitale, et de prévenir Iaffer-Khan, qui n'avait pas encore eu le tems de s'en emparer; mais à quelques lieues des portes d'Ispahan ils termina sa carrière (le 11 février 1785). A la mort de ce prince les soldats ne reconnaissant plus ni autorité, ni discipline, pillèrent le trésor, qui était immense. Les tentes des femmes furent renversées par des meurtriers; et ces malheureuses, victimes de leur faiblesse, se virent en proie à toute la fureur d'une soldatesque effrenée. La fille du feu régent Kerim-Khan fut épargnée, à cause du respect que l'on portait à la mémoire de son père; et 50 Géorgiens formèrent une barrière autour de la fille du prince de Guylan, qui s'était mise sous leur sauve-garde. Ce n'était dans tout le camp que pillage et massacre, causés par les haines qui existaient

entre les troupes des différentes provinces. L'armée vint ensuite se présenter aux portes d'Ispahan, qui lui furent fermées par le gouverneur Bagal-Khan, lequel conçut le chimérique espoir de s'en faire souverain. Le désordre ayant augmenté par cette résistance, les soldats ravagèrent les villages et les campagnes voisines. Quelques chefs furent se renger sous les drapeaux de Iaffer-Khan, qui, ayant pénétré dans Ispahan, s'assura de la personne de Bagal-Khan, rappela les soldats dispersés, fit son possible pour calmer les esprits séditieux, et rétablit la tranquillité dans cette capitale.

Le vieil eunuque ayant réuni dans le Mazanderan une armée nombreuse, avait taillé en pièces tous ceux qui s'étaient opposés à son passage. Il n'était plus qu'à deux journées d'Ispahan lorsque Iaffer-Khan, épouvanté de la déroute générale de ses partisans, abandonna cette ville, suivi de quelques troupes légères, emportant avec lui les trésors de son frère. Il se rendit à Chiraz, seule place capable de soutenir un long siége.

Mehemet-Khan ne trouvant plus de résistance, fit son entrée dans Ispahan le 2 mai 1785. Toute son armée se logea dans la ville, qui fut impitoyablement saccagée. Jamais elle n'avait éprouvé autant d'horreurs, même lorsqu'elle fut pillée par les Afghans; les troupes parmi lesquelles il y avait beaucoup de tartares, se livrèrent à tous les excès d'une fureur barbare, et commirent toutes sortes d'atrocités.

Voici quel était l'état de la Perse en 1787. Mehemet-Khan conservait les provinces de Mazanderan et de Guylan, ainsi que les villes d'Ispahan, d'Hamadan et de Tauris, où il était reconnu pour souverain. Iaffer-Khan possédait la ville de Chiraz (et probablement le Farsistan, dont elle est la capitale) et le Louristan. Il recevait annuellement un don gratuit du Kerman, ainsi que de la ville d'Yezd. Celles de Laar et d'Abou-Chehr lui envoyaient aussi un tribut (1).

Des deux prétendants qui se disputaient alors le trône de la Perse, Iaffer-Khan (2) était sans contredit le plus capable

(1) Les provinces méridionales sont en général plus fécondes que les provinces septentrionales, et n'ont pas aussi fréquemment servi de théâtre aux scènes des dernières révolutions de la Perse.

(2) C'était un homme entre deux âges, d'une épaisse corpulence, et louche de l'œil droit.

de mettre fin aux malheurs de ce royaume. Leurs forces étaient pour ainsi dire égales, et consistaient à-peu-près en vingt mille hommes, presque tous cavaliers. (1) Les apparences étaient néanmoins en faveur de Iaffer-Khan. En 1796, la Perse fut en guerre contre la Russie, et remporta quelques avantages. La mort de Catherine II mit fin aux hostilités. Peu de tems après, Baba-Khan et Kouche-Khan se disputèrent l'empire. Nous ignorons lequel des deux a remporté la victoire; mais il est certain que toutes les provinces de la Perse sont aujourd'hui réunies sous un seul Chah, c'est-à-dire, sous un seul souverain.

(1) Sans doute que M. Franklin, à qui nous avons emprunté ce passage, veut dire 20,000 hommes de chaque côté.

FIN DE LA PERSE.

EMPIRE DES AFGHANS, OU L'AFGHANISTAN (1).

Cet Etat confine au nord à la Tartarie, à l'est et au sud à l'Hindoustan, et à l'ouest à la Perse. Les limites n'en sont pas parfaitement déterminées. Nous savons seulement qu'en 1783 il se composait, à l'ouest de l'Indus, de la principauté ou province de *Kachmyr*, du district d'*Attock*, de quelques parties éparses du *Moultan*, du *Kaboulistan*, du royaume de *Qandahar* et d'une grande division du *Koraçan* (qui s'étendait inclusivement depuis la ville d'Hérat, du côté du nord, jusques dans le voisinage de Nichâbourg et de Terchych, et, au midi, jusques dans l'Irac-Agémi), et enfin du *Segestan*. Selon *Rennel*, cette étendue de pays a plus de 260 lieues de longueur, et cet habile géographe pense que la largeur en est proportionnée. La chaîne de montagnes qui forme l'ancien *Parapomisus*, coupe et borde, de l'ouest à l'est, l'Empire afghan, où elle prend successivement les noms de *monts Sariphi*, de *monts Ghergistan*, d'*Indou-Kho* ou de *Caucase-Indien*, et de *monts Kouttore*.

Les Afghans sont généralement connus dans l'Inde sous le nom de *Patans*. Ils disent qu'ils descendent des Israëlites, et assurent que leur premier père Afghan eut trois fils, *Serryn*, souche de la tribu de *Serriny*; *Gorgest*, souche de la tribu de *Gorguesty*, et *Tebbyn*, souche de la tribu de *Tebny*. De ces trois souches sont sorties de nombreuses

(1) La plus grande partie de l'empire Afghan se trouvant située à l'ouest de l'Indus, nous n'avons pas cru devoir le comprendre dans l'Hindoustan. Les anciens connaissaient mieux cette contrée que les modernes, parce qu'ils communiquaient beaucoup avec l'Inde par terre.

tribus, moins considérables. Quelques afghans se croient d'origine égyptienne, et assurent qu'ils passèrent dans l'Hindoustan, quand les Israëlites retournèrent de Jérusalem en Egypte. En général, on s'accorde à les regarder comme des habitans des bords de la mer Caspienne, qui fesaient sans cesse des incursions dans la Perse. Par égard pour les plaintes des persans, Tymour relégua ces brigands dans les montagnes situées entre la Perse et l'Inde.

Les Afghans sont robustes, braves, et généralement adonnés à la rapine, sur laquelle leur subsistance est principalement assurée. On remarque dans leurs manières une certaine arrogance barbare; et ils professent le plus profond mépris pour toutes les occupations de la vie civilisée. Quant à la langue qu'ils parlent, ils la nomment *poukto*, mot que les Persans adoucissent, et prononcent *pouchto*. M. *Jones*, qui a un Dictionnaire de cette langue, lui trouve une grande ressemblance avec la langue chaldaïque. Il observe qu'un des cantons les plus considérables du pays des Afghans se nomme *Hazureh* ou *Hazaret*, nom qui a beaucoup de conformité avec *Arzareth*, contrée dans laquelle, selon *Esdras*, les dix tribus juives se fixèrent, après avoir long-tems erré.

Les villes et les bourgs de l'Afghanistan sont principalement habités par des Hindous et des Musulmans du Pendj-âb, que les premiers princes de l'Hindoustan déterminèrent à s'établir dans leurs provinces occidentales, pour y introduire le commerce et la civilisation. Plusieurs familles, d'origine tartare et persane, sont dispersées en différentes parties de l'Empire afghan. Mais toutes ont adopté la langue persanne, qui sert encore pour la correspondance dans les Etats musulmans de l'Hindoustan.

Religion. — Les Afghans reçurent des Tartares, leurs conquérans, la religion musulmane. Ils suivent comme eux la secte des sunnites, et sont en conséquence ennemis déclarés des chiytes ou des sectateurs d'Aly. Néanmoins on les regarde aujourd'hui comme les musulmans les plus relâchés.

Vêtement. — Le vêtement ordinaire des Afghans consiste en une chemise, qui tombe sur la partie supérieure d'un haut-de-chausse étroit et long, et en un gilet de laine qui prend bien le corps, et descend jusqu'à la moitié des cuisses. Ils portent un haut bonnet roulé, de forme conique, fait en gros

drap, ou en toile de coton, également grossière, et ordinairement d'une seule couleur. Ce bonnet a deux petites fentes à l'extrémité supérieure du devant.

Nourriture et sobriété des Afghans. — Les Afghans ne vivent absolument que de pain, de lait caillé et d'eau, sous un climat où l'on passe, en un seul jour, du grand froid au plus grand chaud, et *vice versa*. Cependant ils sont extrêmement vigoureux; et leur sobriété les exempte des maladies aiguës et opiniâtres auxquelles sont sujets les hommes qui se nourrissent d'alimens plus substantiels.

Mœurs et coutumes. — Il paraît que les Afghans ont des coutumes assez semblables à celles des autres musulmans, avec les différences qui doivent résulter du climat, de la civilisation et de la rudesse des mœurs. Les femmes se tiennent cachées. Cependant les hommes ne sont pas très-rigides sur ce point, et ne se livrent pas aux plaisirs du harem avec autant d'ardeur que les Indiens, les Persans et les Turcs.

Gouvernement. — Il est féodal. Les différens chefs se cantonnent dans leurs villages fortifiés, d'où ils exercent sur leurs vassaux une autorité non contestée, et néanmoins modérée. Ils témoignent peu d'égards au chef de l'Etat, c'est-à-dire, au *Chah* (au monarque), si ce n'est dans les cas où la chose publique est menacée; car, alors, on lui obéit. Les propriétaires de biens-fonds sont obligés de verser au trésor public une somme proportionnée à leur fortune; et, comme le gouvernement sait qu'il éprouverait de la résistance, s'il fesait des demandes exagérées, il traite les sujets afghans avec modération et douceur. En outre, il n'est ni si monstrueux, ni si cruel que celui des autres Empires de l'Asie. Ses édits sont rarement accompagnés d'exécutions sanglantes, et il ne se montre l'ennemi d'aucune secte étrangère.

Revenus. — Sous Ahmed-Chah, l'Afghanistan produisait un revenu de la valeur d'environ 75,000,000 de livres tournois, ; mais sous Tymour-Chah, il n'était que d'environ 25,00,000. On attribuait cette grande diminution à la faiblesse du gouvernement de ce prince.

Armée. — La cavalerie constitue la principale force militaire de l'Afghanistan. On s'y procure à bon compte d'excellens chevaux du pays même, ou des districts de la Tartarie et de la Perse, situés dans les environs. Un corps d'infan-

terie, armé de mousquets, fait aussi partie de l'armee afghane; mais a peu de supériorité sur la soldatesque indisciplinée de l'Inde. Ahmed-Chah avait sur pied cent mille hommes de cavalerie, et Tymour-Chah n'en entretenait que trente mille. L'artillerie des Afghans ne vaut pas mieux que leur infanrie. Leurs armées sont composées d'individus de différentes nations; mais les meilleures troupes de l'Empire sont tirées des districts afghans.

La principale force de l'Empire afghan procède de la faiblesse ou de la discorde de ses voisins. Si les chefs des Seykes ne craignaient pas plus encore de voir accroître l'influence de leurs sujets dans l'intérieur, qu'ils ne désirent de soumettre un ennemi naturel, il n'est pas douteux qu'ils ne tarderaient pas à détruire le gouvernement afghan dans l'Inde. En outre, comme il paraît que la Perse est actuellement réunie sous un seul chef, il y a tout lieu de croire que les parties démembrées du Koraçan retomberont au pouvoir de leurs anciens maîtres.

PROVINCE ou VALLÉE DE KACHMYR.

Formes, dimensions et limites. — Cette vallée forme une ellipse, et a environ 30 lieues, dans une direction tortueuse du sud-est au nord-ouest (1). Elle s'ouvre par degrés jusqu'à Islam-Abâd, ville depuis laquelle la largeur en est, avec peu de variation, d'environ 33 lieues jusqu'à celle de Sampré (2), d'où les montagnes, par une inclinaison régulière vers l'ouest, se réunissent à un point, et séparent le Kachmyr du territoire de Mozaffer-Abâd. Au nord et au nord-est, ce pays est borné par les montagnes du Thibet, qui, à ce que croit M. *Forster*, forment une branche de cette immense chaîne qui commence auprès de la mer Noire, pénètre dans l'Arménie, suit la côte méridionale de la mer Caspienne, et s'étend à travers les provinces nord-est de la Perse jusqu'au Thibet et à la Chine. Au sud-est et au sud,

(1) Selon le major Rennel, il serait peut-être plus exact de dire sud-est quart-d'est, et nord-est quart-d'ouest.

(2) Environ à 8 lieues à l'ouest de la ville.

le Kachmyr confine au Kichteoûer; au sud-ouest et à l'ouest, à Prounce, à Mozaffer-Abâd, et à d'autres districts indépendans.

Le Kachmyr est principalement arrosé par le *Djalem*, appelé aussi *Behout* ou *Ihylum*, la plus occidentale des cinq rivières du Pendj-âb; laquelle, après avoir reçu les nombreux ruisseaux (1) de la vallée, et l'excédent des eaux des lacs qui y sont épars, devient un courant considérable, et fait irruption à travers les montagnes voisines de la ville de Baramoulah, où son cours acquiert, par l'inclinaison des terres, une grande rapidité. Les Kachmyryens disent que Salomon perça les montagnes en ce lieu pour donner passage aux eaux qui, depuis le commencement des siècles, inondaient leurs plaines. Au surplus, le major Rennel est persuadé qu'elles ont jadis couvert la vallée de Kachmyr.

A environ trois lieues à l'ouest de Baramoulah, le Djalem reçoit une petite rivière nommée le *Tchate* ou petit Sind, que l'on dit venir des montagnes du Thibet. C'est le seul courant qui n'ait pas sa source dans la vallée.

Climat. — Le cours précipité des rivières des environs prouve que la vallée de Kachmyr est considérablement plus élevée que les plaines du Pendj-âb. La hauteur du sol, jointe aux montagnes qui l'entourent de toutes parts, et dont le sommet est continuellement couvert de neige, rendent le climat de cette contrée beaucoup plus froid ou plus tempéré que la latitude ne semble l'annoncer.

Productions du sol. — La vallée de Kachmyr est renommée dans la Haute-Asie par les sites pittoresques que l'on y trouve, par la fertilité du sol et la température de l'atmosphère. L'épithète la plus commune que les Indiens donnent à ce pays, est *Kachmyr Djennet-Nezir*, Kachmyr, image du Paradis. Ce pays, dont la surface est généralement plane, produit beaucoup de riz, qui est la nourriture ordinaire des habitans. Néanmoins le sol étant plus élevé au pied des montagnes, on y cultive du blé, de l'orge et plusieurs grains. Le Kachmyr donne aussi une excellente espèce de safran, et l'on trouve de très-bon fer dans les montagnes qui l'entourent.

---

(1) Plusieurs de ces ruisseaux ou petites rivières sont navigables pour de petits bâtimens.

On fait dans cette contrée un vin qui ressemble à celui de Madère, et qui acquerrait, avec le temps, une qualité supérieure. On y tire aussi du raisin, par la distillation, une liqueur spiritueuse, dont les naturels de toutes les classes usent librement, ainsi que du vin. Le Kachmyr produit des pommiers, des poiriers, des pêchers, des abricotiers, des cerisiers, des mûriers; mais il paraît qu'à raison du froid, occasionné par les montagnes dont il est ceint, il n'y croît que très-peu de végétaux du reste de l'Inde.

Le platane de l'espèce du *platanus orientalis*, connu dans la plus grande partie de l'Asie sous le nom de *Tchinar*, est communément cultivé dans le Kachmyr, où, dit-on, il réussit beaucoup mieux qu'ailleurs. L'éclat et la beauté de la rose de cette contrée ont depuis long-tems passé en proverbe dans l'Orient. On en tire une essence ou une huile, que l'on nomme *athas*, et qui est universellement estimée. Les Kachmyryens célèbrent, par de grandes réjouissances, l'époque où les boutons de rose commencent à s'épanouir.

CONSTITUTION PHYSIQUE ET MORALE DES HABITANS.—Les Kachmyryens sont braves et bien faits, et peuvent passer pour une belle nation. Dans la France méridionale, ou en Espagne, leurs femmes seraient regardées comme des brunes piquantes. Elles sont singulièrement fécondes. Malgré toute la tyrannie du gouvernement et les rigueurs de la fortune, on ne s'aperçoit pas de la diminution de l'espèce au Kachmyr. On peut en faire connaître en partie la cause, en observant que, dans cette contrée, le poisson est très-abondant; on sait que l'ichtyophagie procure une grande force génératrice; et c'est ici la base de la subsistance du peuple.

Les Kachmyryens sont vifs et gais, et ont un grand penchant pour le plaisir. Aucun peuple ne recherche les richesses avec plus d'avidité qu'eux; mais ils sont aussi actifs pour les dépenser que pour les acquérir. Dès qu'un homme de l'état le plus misérable se voit en possession de la plus légère somme, il s'empresse de rassembler des amis pour faire une partie sur le lac, et il ne les quitte que quand il ne lui reste absolument plus rien. Le gouvernement des Afghans, tout tyrannique qu'il est, n'a pu déraciner dans les Kachmyryens ce goût inné pour le plaisir. On dit cependant que leurs mœurs ont subi un changement visible

depuis que leur pays est séparé de l'Hindoustan. Encouragés par les libéralités et la bienveillance des Moghols, ils s'abandonnaient à leurs goûts. Le Kachmyr était si particulièrement protégé à la cour de Dehly, que l'on y faisait la plus grande attention aux plaintes portées contre les gouverneurs, et que tout acte tyrannique de sa part était réprimé ou puni.

Les habitans du Kachmyr sont si minutieusement curieux, que lorsqu'on leur adresse la question la plus simple, ils font eux-mêmes une foule d'interrogations plus insignifiantes les unes que les autres, avant de donner une réponse satisfaisante ; et il est rare qu'un marchand convienne qu'il a l'article qu'on lui demande, avant qu'il sache la quantité que l'on en désire. M. Forster, qui a passé trois mois au Kachmyr, atteste n'avoir jamais connu de nation aussi dépravée, aussi profondément imprégnée de vice que l'est la nation Kachmyryenne. Le caractère d'un kachmyryen, dit ce voyageur, se montre bien à découvert lorsqu'il est revêtu d'un pouvoir quelconque. Il tend sans cesse, et imperturbablement, à s'agrandir, et ne dédaigne aucun des moyens ou des instrumens capables de le conduire à son but. Rapace et insolent, il laisse percer, dans toutes ses actions, cette astuce, cette perfidie et cette cruauté raffinée qui caractérisent la conduite d'un lâche. Enfin les Kachmyryens passent pour être aussi inconstans dans leurs liaisons qu'implacables dans leur inimitié.

Vêtemens. — L'habit des kachmyryens consiste en une grande veste de laine avec de larges manches, et en une draperie assez semblable à un sac, qui fait beaucoup de plis autour de la ceinture. Sous la veste, qui serait plus convenablement peut-être appelée une enveloppe, les personnes de distinction portent un *pirâhen* ou une chemise, et des caleçons ; mais les individus de la dernière classe n'ont point d'habit de dessous et ne se ceignent pas les reins. A la première vue de ce peuple, qui a une contenance grave et tranquille, à la forme dont les Kachmyryens portent la barbe, on se croirait au milieu d'une tribu juive. Un turban fort mal posé forme la coëffure des hommes.

Les habits des kachmyryennes ne sont pas plus élégans que ux des hommes, ni plus propres à faire ressortir les

charmes qu'elles ne doivent qu'à la nature. Leur vêtement supérieur, le seul quelquefois qu'elles aient, est en coton, et taillé à-peu-près comme une longue et large chemise. Sur leurs cheveux, dont elles forment ordinairement une simple natte tombante, elles portent un petit bonnet, presque toujours en laine cramoisie, derrière lequel pend une pièce triangulaire de la même étoffe. A l'entour du bord inférieur de ce bonnet, est roulé un petit turban, qui s'attache par derrière avec un nœud.

Langue et Sciences. — La langue du Kachmyr dérive évidemment du Sanskrit. La prononciation en est à-peu-près la même que celle des Mahrates, quoiqu'elle soit plus dure; c'est pourquoi les naturels composent leurs chansons en persan, ou plutôt adoptent celles des poètes persans. Avant que les Musulmans s'emparassent de l'Inde, le Kachmyr était fameux par l'érudition de ses brahmines. Autrefois les Kachmyryens n'avaient que les sciences des Hindous, mais à présent ils étudient celles des autres nations.

Religion. — Ceux d'entre les kachmyriens qui ont embrassé l'islamisme, suivent deux sectes opposées, la première desquelles tient pour Aly et Nourbakhchy: ceux de la seconde sont sunnites, et ont une profonde horreur pour les Chiytes. Mais les hommes les plus respectables du pays sont les *Reichy*, qui, quoique n'admettant point les traditions, n'en sont pas moins de vrais adorateurs de Dieu. Ils n'insultent point les autres sectes, et ne demandent rien à personne. Ils ont soin de planter des arbres fruitiers sur les grands chemins pour la cammodité des voyageurs. Enfin, ils s'abstiennent de viande, et n'ont point de communication avec les femmes. Il y en a près de deux mille dans le Kachmyr.

Revenus. — Sous le règne d'Aureng-Zeb, lorsque l'on tirait des différentes provinces de l'empire un revenu bien plus considérable que celui d'aujourd'hui, on ne demandait au Kachmyr que trois laks et demi de roupies. Le gouverneur Afghan en exige actuellement de 20 à 30. Si ce tribut n'est porté régulièrement à la cour chaque année, le gouverneur peut exercer impunément toutes sortes de vexations.

La roupie est la monnoie courante du Kachmyr, où l'on se sert aussi de petites pièces de cuivre de la valeur d'environ

un sou, ou 5 centimes, et de *cauris*, qui sont de petites écailles marines que nous nommons pucelages.

Industrie.—Les Kachmyryens fabriquent le meilleur papier à écrire de tout l'Orient. C'était autrefois pour eux une branche considérable de commerce, aussi bien que le laque, la coutellerie et le sucre. Mais ce qui fait la principale richesse et la gloire du Kachmyr, ce sont ses manufactures de châles, que l'on n'a jamais égalés, et que l'on n'imite que faiblement. La laine que l'on y emploie n'est point une production indigène. On l'apporte de différens cantons du Thibet, d'une distance d'un mois de chemin du côté nord-ouest. Elle est naturellement d'un gris-foncé, et on la blanchit au Kachmyr, avec une préparation de farine de riz. On teint les fils de la couleur qu'on croit la plus avantageuse pour la vente. Après que la pièce a été tissue, on la lave une fois. La bordure, qui est ordinairement chargée de figures et bigarrée de diverses couleurs, s'attache après que le châle est sorti de dessus le métier; mais la couture est imperceptible. Le tissu des châles ressemble beaucoup à celui des châlons d'Europe, qui leur doivent probablement leur nom. Le prix de fabrique d'un châle ordinaire est de 8 roupies; il y en a qui en coûtent 15, 20 et même 40 de main-d'œuvre, suivant la qualité. Les fleurs en augmentent considérablement le prix; et quand on entend dire que l'on a donné jusqu'à 100 roupies à un tisserand pour un seul châle, on peut être assuré que les ornemens ont absorbé la moitié de la somme.

On réalise en châles une partie des redevances du Kachmyr, et on les transporte dans la capitale des Afghans. Il y a trois formes de châles, savoir : les longs et les petits carrés, dont on se sert communément dans l'Inde, et les longs très-étroits, très-mélangés de noir, que les Asiatiques septentrionaux portent en ceinture.

Commerce. — Les vexations de ceux qui gouvernent le Kachmyr, la rapacité des peuples et des princes voisins, qui écrâsent les étrangers, et enlèvent quelquefois des pacotilles entières, ont réduit à l'état le plus déplorable le commerce de ce pays. Les Kachmyryens eux-mêmes assurent que du tems du gouvernement Moghol, on comptait dans la province 40,000 fabriques de châles, et que maintenant il n'y en a pas 16,000. Néanmoins on voit dans le Kachmyr des

marchands et des agens de commerce des principales villes du nord de l'Inde, de la Perse, de la Tartarie et de la Turquie, qui trouvent là le double avantage d'avancer leur fortune, et de jouir d'un climat délicieux.

Kachmyr. — La ville de *Kachmyr* qui, dans les anciennes annales de l'Inde, porte le nom de *Seringnagor*, est située, selon les tables orientales, par 35 d. 15 m. de latit. (peut-être ont-elles voulu dire 34 d. 15 m.), et selon Echard, par 30 d. 40 m. de latit., et 73 d. de long. Elle est la capitale de la province, et s'étend de la longueur d'une lieue sur chacune des deux rives de la rivière de Djalem, que l'on y passe sur quatre à cinq ponts construits en bois. La largeur n'en est point par-tout la même, mais elle est généralement d'un peu plus d'une demi-lieue. Les maisons, pour la plupart, ont deux ou trois étages, et sont légèrement bâties en briques et en mortier, avec une vaste charpente. Sur un toit en bois est étendue une couche de terre fine, pour protéger le bâtiment contre la grande quantité de neige qui tombe dans la saison des pluies. Cette couverture procure ainsi de la chaleur en hiver, et de la fraîcheur en été. Dans cette dernière saison, les toits, couverts de différentes fleurs, offrent au loin l'aspect d'un parterre immense émaillé de mille couleurs. L'air salubre et doux qui circule dans la ville de Kachmyr, la rivière qui la traverse, le grand nombre de maisons vastes et commodes que l'on y trouve, y balancent l'inconvénient des rues étroites et salies par les ordures qu'y jettent les habitans, dont la mal-propreté a passé en proverbe. D'ailleurs, la ville ne contient pas un seul édifice digne d'être remarqué. Le *soubahdar*, ou le gouverneur, réside avec une garnison, dans une forteresse appelée *Chyr-gor*, et située dans la partie sud-est de Kachmyr.

On trouvait autrefois dans cette ville une infinité de courtisannes ; mais les contributions levées par les impitoyables afghans en ont bien diminué le nombre ; et celles qui restent langissent dans la misère. Cependant, dit-on, elles dansent avec grace et ont la voix mélodieuse.

Les environs de la ville, à l'est et à l'ouest, sont couverts de jardins qui bordent la rivière de Djalem, et sont ornés de canaux qui tirent leurs eaux du lac. Les habitans de Kachmyr y trouvent des retraites délicieuses.

Le *lac de Kachmyr*, ou le *Dall*, comme on le nomme dans la langue du pays, est depuis long-tems célèbre par la beauté dont il est, et par les agrémens qu'il procure aux Kachmyryens. Il s'étend, depuis le nord-est de la ville, dans une circonférence ovale de près de deux lieues, jusqu'au Djalem, auquel il se joint, par un canal étroit, près des faubourgs. Les nombreuses petites îles dont il est parsemé produisent le plus heureux effets. Ce lac a, du côté de l'est, une montagne isolée, appelée le *Takht-Soleiman*, et sur laquelle quelques dévôts mulsulmans ont élevé un temple au grand roi Salomon, dont la mémoire est dans la plus grande vénération à Kachmyr. Selon les légendes du pays, ce prince étant venu visiter la vallée, la trouva couverte d'une eau pestilentielle, à laquelle il ouvrit une issue dans les montagnes. Près du Takht-Soleiman, se trouve une autre montagne qui a peu d'élévation, et qu'on nomme *Herney-Pervet*, ou la montagne verte, sans doute parce qu'elle est couverte de jardins et de vergers. A environ trois lieues au nord du lac, la vue est bornée par une rangée isolée de montagnes qui s'élèvent d'une plaine, où de nombreux ruisseaux entretiennent une verdure perpétuelle. Au centre de cette plaine, qui s'étend par une pente douce jusqu'au bord de l'eau, un empereur de Dehly a formé un immense jardin, nommé *Chalimar*, ou *Chah-Limar*, où l'on n'a pas moins déployé de magnificence que de goût. Des jardins moins considérables que celui-ci occupent les autres côtés du lac.

Histoire. — Il paraît qu'on ignore l'époque à laquelle les Musulmans envahirent le Kachmyr; mais il y a lieu de croire qu'un pays qui faisait un grand commerce, et qui abondait en richesses et en beautés naturelles, a, depuis plusieurs siècles, attiré l'attention et excité la cupidité des sectateurs de Mahomet. Le Kachmyr fut long-tems gouverné par des princes tartares, de la tribu de Tcheg ou Tchaghatay; et en 1586, il fut conquis par Akbar. Les descendans de Tymour le possédèrent pendant 160 ans. Le gouverneur moghol le livra, par trahison, à Ahmed-Chah Durany, qui en fit une province de l'empire Afghan.

Azad-Khan, qui gouvernait le Kachmyr il y a environ 20 ans, succéda à son frère Hhadjy-Kerim-Dad. Les Kachmyryens maudissent encore l'administration de ce dernier, qui

se rendit fameux en effet par ses horribles cruautés et son insatiable avarice. Souvent, pour les plus légères fautes, il faisait jeter dans la rivière les habitans liés dos à dos, s'emparait de leurs biens, et violait les femmes de tout rang. Cependant on le regardait comme un monstre, dont la tyrannie était raisonnée, et qui parvenait à exécuter des desseins atroces, à la vérité, d'après un plan combiné. On parle différemment de son fils, que l'on désigne sous le nom de *Zalem-Khan*, nom composé de mots persans qui indiquent un tyran sans discernement. A 18 ans, il avait peu des vices de son âge, n'était adonné ni aux plaisirs du harem, ni au vin, ne fumait pas même le *houqah* (1); et il commettait des actes de férocité qui surpassent l'imagination.

Peu après avoir pris les rênes du gouvernement, il accusa sa mère d'infidélité envers son époux; et malgré l'absurdité palpable d'une pareille imputation, malgré les vives sollicitations d'une femme qui lui avait donné le jour, et qui le suppliait de lui épargner la dernière des ignominies, elle fut honteusement arraché du palais. Vers le même tems, et sous un prétexte aussi frivole, il fit périr une de ses femmes. Une cataracte qui lui couvrait un œil, avait mis en défaut plusieurs opérateurs; il dit au dernier chirurgien qu'on avait appelé, que s'il ne le guérissait pas dans un tems fixé et très-circonscrit, il lui ferait fendre le ventre. Le chirurgien manqua la cure, et Azad-Khan lui tint parole. Dès les trois premiers mois de son gouvernement, il s'était tellement rendu redoutable aux Kachmyryens, que son nom seul, prononcé par hasard, produisait un mouvement d'horreur, et une invocation involontaire au prophète. Une de ses plus légères exactions, était celle qu'il exerçait sur les courtisannes et sur les danseuses. Elles étaient obligées de remettre à l'intendant de la police la plus forte partie de l'argent qu'elles recevaient, et ne pouvaient, sans la permission de cet officier, assister à aucune fête.

Les Kachmyryens éprouvent enfin le traitement le plus rigoureux de la part de leurs maîtres. Ceux-ci ne leur donnent jamais un ordre sans l'accompagner d'un coup du plat d'une petite hache, qui est leur arme ordinaire, et celle dont ils se servent à la guerre.

(1) C'est une sorte de pipe à la persanne.

Le Kouttore. — A l'ouest de la province de Kachmyr, et au nord du canton de Peïchour, se trouve une grande contrée connue sous le nom de *Kouttore*, et à laquelle les Mahométans donnent celui de *Caféristan*, pays des Infidèles.

Ce pays, entiérement montagneux, répond, pour ainsi dire, à celui des *Comedi* de Ptolémée. « Cette région, dit l'auteur du *Dil-Kousha*, contient un grand nombre de villes et de villages, et est extrêmement populeuse. Elle a pour villes principales Showkoul et Jourkoul. Le pays abonde en fruits, tels que raisins, pommes, prunes, etc. Il produit aussi du riz, du froment et d'autres grains. Les naturels aiment passionnément le vin et la viande de porc, quoique cette contrée soit abondamment pourvue de vaches et de chèvres. Ils ont un langage particulier qui diffère entièrement de celui des autres peuples; et leurs armes sont un arc, des flèches, le sabre et la fronde ». Un autre auteur ajoute qu'ils sont pour la plupart idolâtres, qu'ils ont des formes robustes, et que leur teint est un mélange de rouge et de blanc.

District d'Attok. — Ce district, situé sur la rive orientale de l'Indus, est très-petit. Il rapporte annuellement environ 50,000 roupies, ou 125,000 fr.

Attok, qui en est la capitale, est une ville située sur la rive orientale de l'Indus, par 33 d. et quelques minutes de latit., à la distance d'environ 200 lieues à l'ouest de Dehly. Elle fut fondée par Akbar, en 1581. Le nom qu'elle porte signifie *Défendu*. Nous l'expliquerons à l'article Hindoustan.

Il paraît que dans le 16e siècle, il existait sur la même rive de l'Indus, à peu de distance de l'endroit où la rivière de Kaboul s'y réunit, une ville appelée le *Vieux-Nilab*, ce qui prouverait qu'elle était fort ancienne. On trouve dans Ptolémée une ville appelée *Naulibe*, qu'il place sur la rive opposée. La ville d'Attok a succédé, en quelque manière, à Nilab, leur position étant à-peu-près la même.

District de Peichour. — *Nous n'en savons que ce qui suit.*

Peïchour est une ville considérable, riche et peuplée, située à la distance d'environ 40 lieues à l'est de Kaboul, et de 220 de Dehly, par 35 d. 25 m. de latit., selon le major Rennel. Elle est, avec les districts qui en dépendent, gouvernée par un officier afghan, qui envoie à la capitale une redevance

redevance annuelle de 7 laks de roupies. Le fondateur de Peïchour est Akbar-le-Grand. On prétend que ce prince voyant l'éloignement des Afghans pour se fixer dans les villes, engagea les habitans hindous et musulmans du Pendjâb à venir dans ce nouvel établissement, où leur nombre s'est considérablement accru. Dans une situation si bien choisie, Peïchour est devenue une place de commerce importante. C'est un comptoir intermédiaire entre la Perse, l'Afghanistan et l'Inde. De très-riches négocians s'y sont établis, sur-tout ceux qui spéculent sur les châles de Kachmyr. Il y a aussi quelques juifs qui y vivent à leur aise, et jouissent de toute la protection du gouvernement. Les marchés de cette ville sont abondamment fournis d'excellentes provisions.

Il fait extrêmement chaud à Peïchour; et l'on peut dire que l'atmosphère y est vraiment enflammée pendant le solstice d'été. Cependant l'air en est sain: les habitans y jouissent d'une bonne santé, et sont peu sujets aux maladies épidémiques.

A l'ouest de Peïchour, se trouve le pays des Afghans-Hybery, qui forme une chaîne de montagnes pierreuses, entrecoupées par un très-petit nombre de vallons, qui ne produisent que les plus grossiers objets de nécessité. Les habitans de ce canton sont si peu civilisés, que la plus grande partie d'entre eux ont fixé leur demeure dans des cavernes ou dans des fentes de rochers. Quoiqu'ils professent la religion musulmane, toute leur foi se borne à croire que Mahomet est leur prophète, qu'il a eu quatre amis ou quatre compagnons favoris, et que les Persans, ainsi que tous les autres sectateurs d'Aly, sont des infidèles. Le dialecte hybérien a pour base la langue vulgaire des Afghans; mais il a une prononciation dure et gutturale, et est à peine entendu des tribus voisines.

Au sud de Peïchour, se trouve un pays nommé par Rennel *Contrée de l'Abdally*. Tout ce que nous en savons, c'est qu'elle est habitée par la tribu afghane d'Abdalla, dont Tymour-Chah était membre.

Kaboulistan ou district de Kaboul.

Le pays de Kaboul est divisé en deux parties séparées, par une chaîne de montagnes fort élevées et ordinairement

couvertes de neige. Cette chaîne se dirige de l'ouest à l'est, à partir du voisinage de Ghizni, jusqu'à celui de Dynkote sur l'Indus, au-dessous d'Attock. Le pays qu'elle a au nord, se nomme *Lomgharo* ou *Loumghanat*; et celui qu'elle a au sud, *Boungoush* ou *Boungoushat*. Chacune de ces contrées est coupée dans toute sa longueur, par une rivière considérable qui se jette dans l'Indus. Celle du Loumghanat est la rivière de Kaboul, qui, outre le nom sous lequel elle a été ci-dessus désignée, porte celui de *Nameh*, et de plus est appelée Attock vers la fin de son cours. Il paraît qu'on ignore le nom de celle du Boungoushat.

A en juger par quelques descriptions, et notamment par l'Ayïn-Akbery, le Kaboulistan est extrêmement varié. On y trouve des montagnes couvertes de neiges éternelles, des collines d'une hauteur médiocre et d'une pente facile, des plaines riches et de majestueuses forêts (1). D'innombrables courans d'eau animent ces scènes pittoresques. Le pays produit tout ce qui est nécessaire à la vie, ainsi que les fruits les plus délicieux et les fleurs les plus belles. On connaît très-peu les contrées situées au sud et au sud-ouest de la province de Kaboul.

Kaboul. — Selon l'Ayïn-Akbery, cette ville est située vers le 34ᵉ deg. 30 min. de latitude, et par le 104ᵉ deg. 40 min. de longitude (2), sur une rivière que M. Forster appelle *Goureous*, qui se jette dans l'Indus à Attock. Elle se trouve à la distance d'environ 275 lieues de Dehly. C'est la capitale de tout l'empire Afghan. Elle est bâtie sur la croupe orientale de deux montagnes réunies de file, présente la figure d'un demi-cercle, et est ceinte d'une muraille. La circonférence en est d'environ une demi-lieue. Les maisons sont bâties en pierres brutes, en boue ou en briques crues, et ont une médiocre apparence. Le palais du souverain ou du chah est situé dans

(1) Cependant M. Forster (*Voyage du Bengale à Pétersbourg*, 1166), dit que depuis l'Inde jusqu'aux limites occidentales de l'Afghanistan, le bois manque entièrement, de manière que la basse classe du peuple, dans les cantons septentrionaux, souffrent autant de la disette de bois en hiver, qu'en d'autres pays de l'indigence.

(2) On peut se rendre en deux mois et demi de Kaboul à la côte septentrionale de la mer Caspienne.

le quartier oriental de la ville, sur une éminence, d'où lui vient le nom de *Balas-er*, mot composé, qui, en persan, signifie tête ou cime élevée. Ce palais donne une mince idée de la puissance de celui qui l'habite. Presque au centre de Kaboul, se trouvent quatre bazars sur une même ligne, et qui consistent en une file d'appartemens, dès deux côtés du pavé. Les pièces basses servent de boutiques aux marchands, et les chambres supérieures forment des logemens particuliers. Un toit couvre la rue qui se prolonge entre deux files de boutiques, et chaque bazar est séparé par une place découverte, jadis ornée de fontaines, mais occupée aujourd'hui par des ouvriers de la dernière classe. Kaboul fait un assez considérable commerce d'entrepôt. Peïchour y envoie des draps de coton et du sucre, et en tire du fer, du lin, etc. Qandahar s'y approvisionne aussi de fer, de cuir et d'huile à brûler, pour lesquels cette ville fournit différentes marchandises de Perse et d'Europe, et une grande quantité de melons d'une excellente qualité, ceux des environs étant assez médiocres pour la bonté. Les Tartares de Bokhara y amènent des chevaux du Turkestan, des fourrures, des peaux qui ressemblent à celles qu'on nomme bulgares en Europe, et y achètent de l'indigo et d'autres productions de l'Inde. Aussi la partie supérieure de la Tartarie uzbèke, qui a Balk pour capitale, entretient une correspondance suivie avec Kaboul. Tous les étrangers, chrétiens, hindous et juifs, professent ouvertement leur religion, et exercent leur industrie, sans éprouver aucune tracasserie, dans cette ville. Les Hindous sont ceux qui contribuent le plus à l'enrichir, vu la protection dont ils y jouissent.

Le marché de Kaboul abonde en excellentes denrées, et fort proprement tenu, et ressemble, en quelque sorte, aux marchés d'Europe. Les fruits que l'on y trouve consistent principalement en pommes, en poires, en pêches, en grenades et en raisins de différentes sortes.

District de Ghizni. — *Tout ce que nous en savons, se réduit à ce qui suit :*

Ghizni. — Selon le major Rennel, cette ville est située par 33 deg. 25 min. de latitude, et à la distance d'environ 300 lieues de Dehly. Elle est bâtie sur une éminence médiocrement élevée, et au pied de laquelle coule une petite

rivière, dont les bords sont ornés de quelques vergers. Ce fut, pendant quarante ans, la capitale d'un grand empire, celui des princes Ghizènvydes, qui l'avaient embellie, et l'un desquels, le grand Mahmoud, y avait fait élever un magnifique palais. Tout est maintenant renversé dans la poussière; et si l'on en excepte quelques ruines informes, on ne voit plus aucun vestige de la grandeur passée de Ghizni. Cette ville ne doit sa malheureuse existence qu'à des familles d'hindous, qui font un petit commerce, et fournissent le peu d'habitans qui s'y trouvent.

Le froid qu'il fait à Ghizni a passé en proverbe; et l'on assure que cette ville a été plus d'une fois ensevelie sous la neige.

A peu de distance de Ghizni, on voit le tombeau de Mahmoud, que des pélerins viennent visiter de très-loin (1).

Selon l'Ayïn-Akbery, Ghizni se nommait autrefois Zaboul, et tout le pays *zaboulistan*; le Qandahar en fesait partie. Une rivière y coule du nord au sud, et répand la fertilité dans toutes les terres cultivées; mais les laboureurs y ont beaucoup de peine, parce qu'ils sont obligés d'apporter, tous les ans, de nouveaux engrais de Kaboul, le sol étant trop maigre pour la culture.

Serkar ou canton de Qandahar. — On suppose, généralement en Europe, que c'est un pays montagneux; mais il n'offre qu'une vaste plaine, laquelle, à mesure que l'on approche du vieux fort de Qandahar, se trouve parsemée de quelques éminences, qui ne forment pas une barrière difficile à franchir. Cette plaine est couverte de vergers et de cultures, entremêlés de nombreux ruisseaux d'une eau dont on vente l'excellence. La chaleur y est vive et le froid modéré, si ce n'est dans les mois de décembre et de janvier que l'on voit l'eau prendre et se geler. Il n'y tombe de la neige qu'une fois tous les trois ou quatre ans.

Le blé du Qandahar est très-blanc, et on l'envoie au loin, comme une grande rareté.

Qandahar est la capitale du canton de ce nom. Suivant l'Ayïn-Akbery, elle gît vers le 170e. deg. 40 min. de longitude, et 33 degrés de latitude. Elle est à la distance d'environ

(1) On appelle Ghizni la *seconde Médine*, à cause du grand nombre de personnages illustres qui y sont enterrés.

350 lieues de Dehly. Cette ville a environ une lieue de circonférence, la forme en est carée, et elle est défendue par deux citadelles. Elle est florissante et peuplée, et se trouve sur la grande route qui va de l'Inde en Perse et en Tartarie (1). Ce fut long-tems un marché fameux. Plusieurs familles hindoues s'y sont établies et en ont accru le commerce et la splendeur. Les marchands turkomans de Bokara et de Samarcande fréquentent aussi ce marché, d'où ils remportent une grande quantité d'indigo, que l'on envoie de différens cantons de l'Inde à Qandahar. Cette ville est abondamment pourvue de denrées. Le raisin et les melons y sont d'espèces fort variées, extrêmement parfumés, et peuvent être mis en parallèle avec les meilleurs fruits de leur espèce en Europe.

A la distance d'environ une heure au nord de Qandahar, on voit les ruines d'un vieux fort, situé sur le sommet d'une montagne d'une médiocre hauteur, mais très-escarpée. C'était une forteresse considérable, que Nadir-Chah a détruite, et auprès de laquelle il a fait bâtir un château, appelé *Nadir-Abâd.*

A 5 koss de Qandahar (environ 4 lieues) est une montagne nommée *Adzer-Kouh*, montagne de feu, qui est remarquable par un antre, appelé *Ghar-Djemchyd*, caverne de Djemchyd. On y entre avec des flambeaux allumés, mais qui s'éteignent, faute d'air, avant que l'on soit parvenu à l'extrémité de ce souterrain. A 8 koss (6 lieues), est une autre montagne fort considérable, qui renferme aussi une caverne appelée *Ghar-Chah*, la caverne du roi. Au centre de celle-ci sont deux piliers naturels, dont l'un touche à la voûte, a 30 pieds de hauteur, et du sommet duquel jaillit une source d'eau vive, qui tombe dans un bassin voisin. L'autre pilier n'a que 11 pieds, et il en sort une source à la base.

Au nord-ouest du district de Qandahar, il s'en trouve un autre, appelé *Ghaur* ou *Gor*, du nom de la tribu d'Afghans qui l'habite. La capitale porte le même nom.

Histoire. — Vers le 9e. siècle de l'ère vulgaire, les Khans

(2) Quandahar fut la ville frontière et le bonlevard de l'Hindoustan vers la Perse, tant que les empires Perse et Moghol ne furent point démembrés.

de Bokara, de la race Samanyde, conquirent quelques portions du territoire de l'Afghanistan, et les annexèrent à la principauté tartare du Khoraçan, d'où on leur envoya un gouverneur en sous ordre, qui demeurait à Ghizni, ou Ghaznah. Mais il n'y a pas apparence que la portion septentrionale du pays ait été subjuguée avant le règne de Mahmoud, second prince de la Dynastie Ghiznevyde, qui termina la conquête de l'Afghanistan. Il n'existe aucune tradition authentique des Afghans, ni relation de leur pays, antérieure à l'année 997 de l'ère vulgaire Sebekteguy, officier tartare au service du chef du Khoraçan, dépendait, à cette époque, de Manssour, cinquième prince de cette dynastie, résidant à Samany. Ayant hérité du territoire à la mort de son maître, il refusa l'hommage de vassal au souverain tartare, étendit ses conquêtes jusqu'à l'Afghanistan, et établit le siége de son empire à Ghizni.

Le domaine des Ghiznevydes embrassait une grande partie de la Perse et de l'Inde. C'était principalement le fruit des conquêtes de Mahmoud, fils de Sebekteguy. Cet état fut florissant pendant 207 ans; mais l'Afghan, Mohhamed Gory (ainsi appelé de *Gor*, district ou ville principale de la partie septentrionale de l'Afghanistan), en dépouilla Khosrou, dernier prince de la Dynastie Sebekteguyne. Ce conquérant légua à son esclave favori, nommé Eldouze, ses possessions à l'occident de l'Indus. Mais elles furent ravagées et enlevées par un prince persan du Kharezme, dont le successeur Djelut-ed-Dyn fut obligé de fuir devant les armes victorieuses de Gengis-Khan. Depuis cette révolution, jusqu'à l'invasion de Tymour-Beg (Tamerlan), l'histoire des Afghans est enveloppée de la plus profonde obscurité. On n'a de renseignemens sur eux que par Ferichtah, qui dit qu'en 1251, Mahmoud, roi Patan de Dehly, chassa les Tartares Moghols de Ghizni et annexa cette ville à l'empire de l'Hindoustan, dont elle continua de dépendre, probablement jusqu'à l'invasion de Tymour dans l'Inde. Alors le nord de l'Afghanistan devint une province Tartare. La mort de Tymour ayant causé la décadence rapide du grand empire de la Tartarie, les parties de l'Afghanistan, qui en dépendaient, furent délivrées de son joug; et l'on en peut conclure que ce pays eût ses chefs particuliers et nationaux jusqu'en 1506, que Babour préluda à la

conquête de l'Hindoustan par celle de Kabout et de Ghizni, que sa postérité conserva, ainsi que le Qandahar, pendant 231 ans, et jusqu'à ce que Nadir-Chah l'annexât au domaine de la Perse.

Pour jeter quelque lumière sur l'histoire moderne de l'Afghanistan, il faut rapporter quelques événemens arrivés en ce pays et en Perse, avant l'invasion de Nadir-Chah. Vers l'an 1720, une armée d'Afghans, commandée par Mahmoud, fils de Myr-Vays, gouverneur du Qandahar, fit une invasion en Perse. Le sultan Hussein et ses fils, à l'exception de Tahmas-Myrza, qui s'échappa, furent faits prisonnier. Mahmoud s'installa dans la capitale et la conserva, ainsi que les provinces méridionales, jusqu'à sa mort, arrivé en 1730. Un Afghan de la même tribu, nommé Achref, monta, après lui, sur le trône, et continua d'exercer le pouvoir souverain dans l'intérieur du pays. Vers cette époque, Tahmas-Myrza leva un corps de troupes, et, secondé par Nadir son principal officier, attaqua vigoureusement l'usurpateur Afghan. Forcé de céder au génie de ce dernier, Achmet se retira avec une centaine d'hommes dans le Qandahar, où il fut massacré.

Un parti nombreux d'Afghans, nommés Abdally, s'empara d'Hérat, ville du Khoraçan. Déjà même il se disposaient à se rendre maître de toute la province, lorsqu'ils furent rencontrés par Nadir, qui battit leur armée et la mit en déroute. Après avoir chassé les Afghans, Nadir déposa Tahmas, et, en 1737, entra dans l'Afghanistan à la tête d'une puissante armée. Il mit le siége devant l'importante forteresse de Qandahar, qui était alors au pouvoir de Hussein-Khan, chef afghan, indépendant, et qui ne fût prise qu'après s'être défendue pendant dix-huit mois.

Le fondateur de l'empire moderne des Afghans est Abdally-Ahmet-Khan. Il commandait un corps de 4000 hommes de ses compatriotes, qui étaient au service de Nadir, et qui, après l'assassinat de ce prince, fut vivement attaqué par les troupes persannes. Leur chef, homme intrépide et intelligent, fit une glorieuse retraite, et reconduisit les Afghans dans leur pays. S'étant emparé d'un considérable trésor, envoyé aux persans par le gouverneur de Kaboul, qui n'étant pas encore informé de la mort de Nadir, il rassembla une

armée nombreuse, et se fit reconnaître souverain des Afghans sous le titre d'Ahmed-Chah. Après avoir affermi son autorité dans l'intérieur, il pénétra dans le nord de l'Inde qui éprouva la force de ses armes, et gémit long-tems sous la tyrannie dévastatrice des Afghans. Ahmed-Chah mourut en 1773, non loin de la nouvelle ville de Qandahar, dont il se proposait de faire la capitale de l'Afghanistan. Son fils Tymour-Chah lui a succedé et tenait sa cour à Kaboul, afin de conserver les possessions extérieures de son père. En 1796, *Zemân-Chah*, successeur de Tymour-Chah, fit une invasion dans le Pendj-âb ; et après avoir complètement battu les troupes des Seykes il prit possession du Lahor. Mais il fut bientôt obligé de retourner à Qandahar, pour reprimer une rebellion excitée pendant son absence.

INDES ORIENTALES.

On comprend ordinairement, sous cette dénomination, la *presqu'île en-deçà du Ganges*, ou l'*Hindoustan*, et la *presqu'île en-delà* de ce même fleuve, l'une commençant à l'embouchure de l'Indus (1), et l'autre se terminant à celle de la rivière de Siam, et enfin, les *îles de la mer des Indes* jusqu'aux *îles Mariannes* ou *îles des Larrons*. Quelques Géographes y joignent aussi les royaumes de *Laos*, de *Cambodja*, de *Ciampa*, de *Cochinchine* et de *Tunquin*, c'est-à-dire, tout ce qui se trouve entre les confins de la Chine et la frontière de Siam; ce que, en y ajoutant les contrées situées à l'est du Gange, ils nomment *Inde-Extérieure*, par opposition à la partie située à l'ouest du même fleuve, qu'ils appellent *Inde-Intérieure*. Nous nous bornerons dans la description de l'Inde en général, à l'*Hindoustan*, aux *Etats indépendans* qui le bornent au nord et au nord-est, au *royaume d'Aracan*, à l'*empire des Birmans*, et aux royaumes de *Malacca* et de *Siam*.

Les pays de *Laos*, de *Cambodia*, de *Ciampa*, de *Cochinchine* et de *Tunquin*, ayant autrefois été tributaires de la Chine, et conservant encore quelques liaisons avec ce dernier empire, et quelques traces des mœurs chinoises, nous en avons confié la description à l'auteur qui traitera de la Chine. On trouvera les articles de ces pays au commencement du volume suivant.

(1) L'Indus ne forme pas la ligne de séparation à l'ouest. Quelques districts au-delà de ce fleuve font aussi partie de l'Hindoustan.

HINDOUSTAN.

PAR P. F. HENRY.

SITUATION ET ÉTENDUE.

Long. 700 lieues } entre les { 7 et 35 d. de latit. nord.
Largeur 620 lieues } { 63 et 90 d. de long. est de Paris.

Contenant 194,000 lieues carrées anciennes.

CETTE grande contrée est bornée au nord par les montagnes du *Thibet*, par plusieurs Etats indépendans, qui sont ceux de *Sirinagour*, de *Kemaoun* et de *Gorka*, par le *Népaul* et par le *Boutan;* à l'est, par l'*empire des Birmans ;* au sud-est, au sud et au sud-ouest, par l'*Océan indien*, et à l'ouest, par la rivière d'*Akaba* et par le *Qandahar*. Ce n'est cependant que par extension que l'on donne le nom d'*Hindoustan* à ce vaste pays; et le major Rennel observe que l'*Hindoustan propre* ne s'étend que jusqu'à la rive sud de la Nerboudah et aux frontières méridionales du Bahar et du Bengale. Selon le même auteur, tout le pays situé au sud de cette ligne, reçoit des géographes indiens la dénomination générale de *Dékan*, et comprend près de la moitié des contrées que l'on appelloit anciennement *empire du Grand-Mogol.*

ANCIENNE DIVISION DE L'EMPIRE MOGOL.

L'*Hindoustan propre*, sous les empereurs mogols, était divisé en quinze *soubahs*, dont quelques-uns étaient aussi étendus que plusieurs royaumes d'Europe, et dont voici les noms. Le soubah de *Kaboul;* le soubah de *Lahor;* le soubah de *Moultan ;* le soubah de *Guzerat ;* le soubah d'*Agimère ;* ceux d'*Agrah*, de *Dehy*, d'*Oude*, d'*Allahabad*, de *Bahar*, de *Bengale*, de *Malwah*, de *Berar*, de *Candesh* et d'*Amed-mogaur.* Les soubahs furent ensuite divisés en *circars* ou *serkars*, et ceux-ci en *pourgounnahs.* Ainsi, l'on pourroit considérer chaque soubah comme un royaume, chaque circar

comme une province, et chaque pourgounnah comme un district.

DIVISION ACTUELLE DE L'HINDOUSTAN (en allant du nord au sud.)

ÉTATS PRINCIPAUX.

1°. *Etats des Seykes* (1).
2°. *Etats des Mahrattes de Berar.*
3°. *Etats des Mahrattes de Pounah.*
4°. *Etats du nabab d'Oude* (allié des Anglais).
5°. *Le Bengale, et les contrées qui en dépendent* (aux Anglais).
6°. *Etats du Nizam* (allié des Anglais), ou le *Dekan.*
7°. Le *Myzore*, ou les anciens Etats de *Typou-Saïb* (appartenant aujourd'hui aux Anglais).

Les Etats de moindre importance, tels que les Circars, le Carnate et les possessions des Français, des Hollandais, des Portugais et des Danois, seront décrites avec ceux dans lesquels ils sont enclavés.

Dénominaton. — Il paraît que le nom originaire de cette célèbre contrée était *Bharata*, qui dérive du nom de *Bharat*, lequel, selon les Hindous, en fut le premier roi, et était un des neuf frères, dont le père possédait toute la terre. Les peuples de l'Hindoustan ajoutent à ce nom l'épithète de *medhyama* ou de *centrale*, et celle de *pounyabhoumy* ou de *terre des vertus.* Les premiers historiens grecs ont désigné ce pays par le mot *Inde*, qui provient de *hind*, nom que lui donnaient les anciens Perses, à raison du fleuve *Indus*; et le *tan* ou *stan*, par lequel ceux-ci le terminaient, signifie contrée. Dans le dernier siècle, on connaissait plus particulièrement cette partie de l'Inde sous le nom d'*Empire du Grand Moghol.* Celui d'*Hindoustan*, que nous avons adopté pour cette description; l'est aussi par les *orientalistes* modernes les plus instruits.

Montagnes. — *Nom et situation de la plupart des mon-*

(1) Nous ne parlons point ici du pays de Kachmyr, ni de quelques autres districts situés à l'ouest de l'Indus, parce qu'ils font partie de l'Afghanistan (*Voyez* ci-dessus l'Empire Afghan).

tagnes qui se trouvent sur les cartes de l'Hindoustan, par Rennel. Ce sont :

Les collines ou *Monts Chaliskouteli*, situées entre le désert occidental et le setledge.

Les *monts Alideck*, situés au-dessus de Guzarate,

Les *montagnes de Gomaum* ou de *Kemaoum*, appelées aussi *montagnes de Sehoualic.* Cette chaîne étendue semble former la barrière extérieure des Alpes thibétiennes, dans le Sirinagour, etc.

Les *montagnes d'Himmaleh*, au nord de Tassisoudon.

Dans le Bengale, il y a plusieurs chaînes de collines qui n'ont point de nom ; et il en est de même dans la chaîne située au nord-ouest des Circars.

Les *collines de Louknou*, où se trouve la source de la Mahanadar.

Les *collines de Gondounanah*, qui courent parallèlement à la Nerboudda, pendant un certain espace, puis tournent et se dirigent au sud jusqu'à Narnalleh.

Les chaînes près desquelles coule la Chomboul, n'ont aussi point de nom.

Les *montagnes de Grênier*, dans le Guzarate.

Les *collines de Shatpourta*, entre la Nerboudda et la Tapey.

De l'autre côté de la Nerboudda, se trouvent aussi des chaînes parallèles et remarquables, d'où sortent plusieurs rivières, mais qui n'ont point de nom.

Une chaîne appelée les *montagnes de Boundeh*, court parallèlement à la Godavery au sud, mais à une grande distance de cette rivière.

La *chaîne des gauts*, qui court le long de la côte occidentale de la presqu'île, est appelée *montagnes de Soukhein*, par les habitans. On ignore si celles de la partie de l'est ont le même nom ; et il paraît que le non de *ghat* ou de *ghaut*, qui signifie passage, s'étend aux hautes chaînes de montagnes, dans le nord. On nomme aussi la chaîne des gauts, dans toute son étendue, *Bella-Gauts*, ce qui signifie littéralement les gauts supérieurs. Dans la presqu'île on l'appelle, par opposition, *payen gauts*, ou gauts inférieurs ; mais dans le Dekan, ce mot n'est qu'un nom propre qui n'a rien de co-relatif. Cette chaine s'élève tout à-coup du bas pays appelé *Concan* ou

Lockoun, et est disposée en forme de terrasse, qui supportent des plaines fertiles et peuplées. Elle ne se termine pas au territoire des Mahrattes, mais s'étend, à travers la presqu'île, jusqu'à l'extrémité méridionale de l'empire de Mysore.

A l'opposite de Paniany, sur la côte occidentale, il y a une brèche ou une interruption de montagnes de près de deux lieues de largeur, occupée principalement par une forêt. A l'exception de cette ouverture, les montagnes de Soukhein remontent depuis le cap Comorin jusqu'à Surate, à la distance de 12 à 22 lieues de la côte. L'effet qu'elles produisent sur les saisons, cesse à cette ville, où le vent de sud-ouest porte une continuelle humidité sur l'Hindoustan.

Fleuves, Rivieres et Lacs. — Les trois grands fleuves qui arrosent l'Hindoustan, sont l'*Indus*, le *Ganges* et le *Bourrampoutre*, sur lesquels nous allons entrer dans quelques détails. Nous indiquerons aussi les principales rivières qu'ils reçoivent.

L'*Indus*. — On place ordinairement les sources (1) de ce fleuve du côté méridional des montagnes qui séparent l'Hindoustan de la Tartarie. Quelques auteurs, cependant, les supposent plus reculées. A la distance d'environ soixante lieues de la mer, l'Indus se divise en deux branches, et forme un delta, ou un triangle, comme le Nil et le Ganges. L'une de ces branches se subdivise aussi en deux parties, et forme un autre delta (par 86 deg.), dont le bas est entrecoupé de rivières et de criques, comme celui du Ganges; mais avec cette différence qu'il est sans arbres, les parties

(1) Un Anglais, M. Pinkerton, auteur d'une Géographie universelle, et très-estimée, qui n'a été publiée qu'en 1802, et qui, à l'époque où nous écrivons cet article, n'a point encore été traduite en français, s'exprime ainsi sur ce fleuve :

« Les Hindous nomment l'Indus, Sindé ou Sindeh; et dans le Sanscrit, il est appelé Syndho. Ce fleuve a aussi le nom de Nilab ou de rivière Bleue. Comme celle du Ganges, la source en est inconnue; et les idées exprimées par le major Rennel à ce sujet, sont vagues et peu satisfaisantes. Ce qu'il dit de la plaine de Pamer, est l'effet d'une fausse interprétation d'un passage de Marco-paolo, et tout ce qu'il avance sur cette région n'est qu'une ingénieuse conjecture. Les montagnes de Mous-tag, aussi bien que la même plaine, dans cette nouvelle acception, sont empruntées à la carte de Strahlemberg, qui est vraiment parfaite pour le tems auquel

solides du sol n'étant couvertes que de broussailles, et le reste, qui est le plus considérable, ne formant que des marais mal-sains ou des lacs de vase. Dans les premières, on élève un grand nombre de chameaux qui se nourrissent dans ces mêmes broussailles. La partie supérieure du delta est bien cultivée, et donne beaucoup de riz. Il est remarquable que la marée n'est visible dans l'Indus, qu'à la distance de vingt ou vingt-cinq lieues de la mer. L'entrée soudaine du flot, à l'embouchure de ce fleuve, est dangereuse, sur-tout par la hauteur des vagues; de là vint l'accident qu'essuya la flotte d'Alexandre. L'Indus et ses branches sont entièrement navigables de Tatta jusqu'à Moultan et Lahor, pour les navires d'environ deux cents tonneaux.

Il paraît que le delta de l'Indus a environ 50 lieues de côte et 48 de profondeur, à partir du point le plus avancé vers la mer, et en remontant jusqu'à la séparation des branches supérieures du fleuve.

Les rivières dont les eaux sont tributaires de l'Indus, se joignent à ce fleuve dans la première moitié, ou la partie nord de son cours. La *Kameh*, enflée par plusieurs courans d'eau, s'y rend par l'ouest avec le *Komoul*. Le *Behut* ou le Chelum, l'ancien Hydaspes (le *Djalem* ou *Tchellem*, dont nous avons parlé dans la description du pays de Kachmyr), y vient de l'est. Le *Djenab* ou *Tchenab*, l'ancien Acesinas, la *Rauvy*, ou l'Hydraotes, s'y joignent aussi du même côté. Le *Setledje* ou l'Hesdurus, l'Hyphase, s'y réunit à l'ouest, le *Penj-âb*, ou le pays des Cinq Rivières (ainsi nommé à raison de celles

---

elle fut tracée (en 1737), et est la première de celles qui nous ont donné une connaissance exacte de l'Asie centrale. Mais les véritables montagnes de Mous-tag, que retrace aussi Strahlemberg, courant de l'ouest à l'est, forment la chaîne située au sud de la petite Bukarie. D'après la carte d'Islenief, dressée en 1777, il paraît que la chaîne des montagnes, dans lesquelles se trouve, d'un côté, la source du Gihou ou de l'Amou, et de l'autre celles des rivières de la petite Bukarie, est la même que le Belour-tag, où la chaîne des montagnes, dont la cime se perd dans les nuages, et que c'est du côté oriental de celle-ci que sort l'Indus. Le cours présumé de ce fleuve peut être d'environ 1000 milles (anglais), lorsqu'il forme le delta de la province de Sindy, d'où il entre par plusieurs embouchures dans la mer. »

que nous venons d'indiquer), se trouvant à l'est de l'Indus. Toute cette partie de l'Hindoustan est peu connue des modernes, et l'on ne sait pas positivement si le Caggar, considérable rivière, qui coule à une grande distance à l'est de ce fleuve, y porte ses eaux, ou se jette dans le golfe de Koucth.

Source, profondeur, largeur et navigation du Ganges.

Le *Ganges*, que les Hindous appellent *Poudda* ou *Padda*, et *Bourra-Ganga*, la grande rivière, ou enfin, par excellence, *Ganga*, la *rivière*, a sa source dans les vastes montagnes du Thibet par 96 d. de long. et 35 d. 45 m. de lat. (1). Après un cours d'environ 260 lieues à travers ces âpres contrées, il se fait passage dans les montagnes appelées *Himmaleh*, l'*Himâus* ou *Imaûs* des anciens, et se précipitant dans un vaste bassin qu'il s'est creusé dans le roc. La superstition a donné à la bouche de la caverne d'où il s'élance, la forme

---

(1) On a déjà vu que M. Pinkerton nie que l'on ait une connaissance positive de la source de l'Indus et du Ganges. Voici ses argumens relativement à celui-ci :

« La source du Ganges demeure toujours un objet de curiosité et de recherches. On ne doit que faiblement compter sur l'exactitude de la position assignée à cette source, sur la carte du Thibet, publiée par les Lamas, et suivie par tous les autres géographes. Indépendamment des doutes qui résultent de la relation des premiers, il suffit au lecteur de comparer la carte de la route de M. Turner, dans la partie méridionale du Thibet, avec celle de la même contrée, par Duhalde, pour reconnaître que la dernière est fautive presqu'en tout point, quant au cours des fleuves, au nom des villes, etc., etc. Anquetil Duperron est persuadé que la source du Ganges n'est point encore connue; et il prétend que les missionnaires n'ont découvert que celle de la Gograh, ou de la Gagrah, grande rivière, dont le cours est parallèle à celui du Ganges à l'est, et se réunit à ce beau fleuve au-dessus de Chouprah. Les travaux du jésuite Tieffenthaler n'ont que faiblement éclairci ce point, quoiqu'ils semblent prouver que la Gograh sort d'un lac appelé *Lanken*, et situé à l'ouest du lac de *Mansaror*, d'où l'on suppose que sort une source du Ganges. Ce jésuite fixe à 33 d. de latit. la position de la Gangotrah, ou de la bouche de la vache, qui est une célèbre cataracte, où le Ganges, dit-on, passe à travers une vaste caverne dans une montagne, d'où il tombe dans un bassin qu'il s'est creusé dans le roc. On peut évaluer le cours du Ganges à 1400 milles anglais. »

d'une tête de vache, animal pour lequel les Hindous ont presque la même vénération que les anciens Egyptiens pour le bœuf Apis. C'est de cette source supposée du Ganges, qu'il a reçu le sur-nom de *Gangotri*. Selon le récit fabuleux de l'origine de ce fleuve, il sort du pied de Visnou, ou la déité conservatrice. C'est de-là, disent les Brahmines, qu'il a le nom de *Poudda*, mot qui, dans le *Sanscrit*, signifie *pied*.

Depuis *Hurdwar*, ou *Hurdoar*, lieu d'où, par 30 deg. de lat. le Ganges entre dans les plaines délicieuses de l'Hindoustan, il roule des eaux paisibles; le reste de son cours, qui est toujours navigable jusqu'à la mer (1), et est d'environ 440 lieues. Tant par les animaux que ce fleuve nourrit, que par ses inondations annuelles, il répand l'abondance dans les contrées qu'il traverse. Il reçoit onze rivières, dont quelques-unes sont égales au Rhin, et dont aucune n'est moindre que la Tamise. Plusieurs autres, moins considérables, s'y réunissent aussi. Le lit du Ganges est très-inégal. Depuis l'arrivée de ce fleuve dans les plaines, jusqu'à l'endroit où le Gemneh s'y joint. Ce lit a généralement un quart de lieue de largeur. Comparé à ce qu'il est dans la dernière partie du cours du fleuve, il peut passer pour assez étroit. Depuis le confluent, dont il vient d'être question, le Ganges court plus en serpentant, et devient conséquemment plus large. Mais dans la partie la plus étroite de son cours, jamais il n'a moins d'un tiers de lieue; et la plus grande largeur n'en est pas de plus d'une lieue, même dans les endroits où il n'y a pas d'îles. La masse des eaux de ce fleuve augmente ou diminue toujours selon la saison. Elle s'élève à la fin d'avril, jusqu'à la mi-août, et baisse pendant le reste de l'année. Quand elle est au plus bas, la largeur du lit est d'environ un quart de lieue. Le Ganges est gueable, dans quelques endroits au-dessus du confluent du Gemneh, mais la navigation n'en est jamais interrompue. Après cette jonction, le canal est d'une grande profondeur; car les courans qu'il reçoit, en ont une considérable eux-mêmes. A 160 lieues de la mer, et lorsque les eaux sont très-basses, cette profondeur est de trente pieds. Elle continue ainsi jusqu'à l'embouchure du

(1) Le flot et le jusant sont sensibles dans le Ganges, à 50 lieues de l'embouchure de ce fleuve.

fleuve,

fleuve, dont le courant s'étendant tout-à-coup, manque de la force nécessaire, pour balayer les bancs de sable et de vase qu'y jettent des vents violens du midi. Ainsi donc, de grands vaisseaux ne peuvent entrer dans la branche principale du Ganges. C'est à environ 75 lieues de la mer, mais à près de 100, selon les sinuosités du fleuve, que commence la tête du *Delta* du Ganges, qui a plus du double de surface que celui du Nil. Les deux branches les plus occidentales, nommés les rivières de *Cossimbouzard* et de *Jellingly*, se réunissant, forment ce qu'on appelle la rivière de *Hougly*, sur laquelle est le port de Calcutta ; et c'est le seul bras du Ganges où naviguent de grands vaisseaux. Les nombreux canaux que l'on tire des différentes branches de ce fleuve, produisent la navigation intérieure, la plus étendue qui soit dans le monde, et qui, dit-on, occupe constamment jusqu'à trente mille mariniers.

Le plus grand danger auquel on soit exposé pendant cette navigation, provient des violentes rafales qui souflent ordinairement du nord-ouest. Elles commencent vers le milieu de mars, dans la partie orientale du Bengale, et un peu plus tard, dans la partie occidentale. Elles reviennent, tous les trois ou quatre jours, jusqu'à la saison des pluies ; et quoiqu'elles ne soient pas de longue durée à chaque fois, elles produisent souvent de funestes effets, si l'on ne se tient sur ses gardes. Des flottes entières de vaisseaux marchands se sont abimées tout-à-coup par l'effet de ces terribles ouragans. Les rafales sont plus fréquentes dans la partie orientale que dans la partie occidentale du Bengale, et elles arrivent plus souvent à la chute du jour qu'à tout autre moment. Comme elles sont annoncées quelques heures d'avance, par l'apparition et l'aspect particulier qu'offrent les nuages, d'ordinaire on a le tems de chercher un lieu de sûreté. Ce n'est que dans les parties les plus larges du fleuve, qu'elles sont vraiment redoutables (1).

(1) On court aussi les plus grands dangers en côtoyant les bords du Gauges vers la fin de la saison des pluies. Ces bords composés de terre mouvante, sont d'une hauteur considérable en plusieurs endroits. Il s'en détache souvent des masses énormes et pesantes, qui, en roulant sur les barques, peuvent les renverser et les submerger.

La partie du Delta qui borde la mer est entrecoupée d'une grande quantité de rivières et de criques, dont quelques-unes sont d'eau salée, à l'exception, cependant, de celles qui communiquent immédiatement au bras principal du Ganges. Cette étendue de terre est connue sous le nom de *Sunderbounds* ou des *forêts*; car elle en est couverte. On y fait du sel en quantité suffisante pour la consommation du Bengale et des pays qui en dépendent. Cette contrée est aussi inépuisable en beaux bois de construction. Mais les ouvriers qui coupent ces bois, et ceux qui font le sel, travaillent constamment au péril de leur vie : car les tigres non-seulement paraissent à la lisière des forêts, pour y chercher leur proie, mais encore nagent souvent pendant la nuit, jusqu'aux bateaux qui sont à l'ancre au milieu du fleuve. Le Delta du Ganges, dans sa partie inférieure, a plus de 60 lieues de largeur; et si l'on y ajoute celle des deux branches du fleuve, qui le bordent, elle sera de 66 environ. La déclivité de la plaine d'*Hurdwar* jusqu'à la mer, quoique imperceptible à l'œil, est d'environ neuf pouces par tiers de lieue; mais les détours du fleuve réduisent à moins de quatre, celle sur laquelle il roule ses eaux. Le courant, dans le milieu du lit, ne parcourt qu'une lieue par heure, dans la saison de la sécheresse. Les deux rives du Ganges ne se ressemblent point. L'une est presque perpendiculaire, et plus ou moins élevée, au-dessus de l'eau, selon la saison; l'autre va tellement en pente, qu'elle produit des bas-fonds, à quelque distance du bord. Cette différence est occasionnée par le cours sinueux du fleuve. Quelques-unes des rivières du Bengale ont entièrement changé de lit, et celui du Ganges, fut, dit-on, autrefois sur un autre sol que celui qu'il occupe aujourd'hui.

Rien n'est plus agréable que de descendre le Ganges, pendant la saison de la chaleur. L'air, après avoir passé sur ce fleuve l'espace de plusieurs milles, est si tempéré, si rafraîchissant, qu'on le respire avec délice. Après le coucher du soleil, on amarre généralement les bateaux au rivage, du côté où il est le plus élevé, et près de quelque marché, pour la commodité publique. Il est assez commun de voir de petits temples hindous au bord du fleuve, auquel ils communiquent par des degrés. Le matin, ou après le lever du soleil,

les femmes se baignent ; et les jeunes filles, en particulier, restent un tems considérable dans l'eau, où elles folâtrent comme des naïades ou des sirènes.

Les barques ou bateaux dont se servent les naturels du pays et les Européens qui habitent les rives du Ganges, ont des voiles et des rames : celles-ci sont ordinairement au nombre de douze à vingt. La forme de ces barques varie selon la qualité du propriétaire. Quelques-unes sont de soixante pieds de longueur, et ont des poupes fort élevées. On les gouverne avec une large rame ou pagaie, qui s'étend de dix pieds en avant de la poupe. Il y a généralement au centre un mât, sur lequel est hissée une grande voile carrée. Ces barques ont encore un mât de perroquet, avec une voile, aussi carrée, pour le beau tems. Elles sont mal calculées pour aller près du vent, et des plus dangereuses, à cause de leur poids à la poupe. Cependant la commodité en est très-grande, en ce qu'elles ont au centre un petit portique ouvert qui communique, par une porte, à une très-belle salle, éclairée par une rangée de fenêtres de chaque côté. C'est la salle à manger ou de compagnie. La hauteur de cette pièce est ordinairement de sept à neuf pieds. Un petit cabinet, attenant, sert de chambre à coucher. Lorsqu'un homme de quelqu'importance voyage dans ce petit navire, il est ordinairement suivi de deux autres barques, l'une apelée *poulouah*, qui sert de cuisine, et l'autre, plus petite, appelée *panchouay*. Celle-ci est destinée à porter le maître au rivage, ou à bord ; car le bateau principal ne peut souvent arriver où l'on voudrait prendre terre.

On se sert aussi dans l'Inde d'un autre bateau, curieusement construit, qu'on appelle un *mour-pounky*. Un bateau de cette sorte est très-long, très-étroit, et quelquefois de plus de cent pieds de longueur sur huit de largeur. Il va à la rame, et le nombre des rameurs est d'environ quarante. On le gouverne avec une large pagaie, placée à la poupe, qui a la forme d'un paon, d'un serpent, ou de quelqu'autre animal. Les rameurs sont dirigés par un homme qui se tient debout, et qui souvent se sert d'une branche d'arbuste pour régler leurs mouvemens. Dans une partie de la poupe est un canapé sur lequel le maître s'assied avec ses amis, pour jouir de la fraîcheur du soir. Un tel bateau est très-coûteux, à

raison des ornemens qui sont peints ou dorés, et parfaitement vernissés. M. *Hodges*, célèbre peintre anglais, qui a été l'un des compagnons du capitaine Cook, et a fait un voyage particulier au Bengale, trouvait beaucoup de ressemblance entre les bateaux de plaisir des insulaires de la mer du Sud et ceux des Indiens.

Les courans les plus considérables dont les eaux se réunissent à celles du Ganges, sont la *Gagra*, que l'on appelle aussi le *Sarjou* (dont une grande partie du cours, comme de celui de la *Cosa* et de la *Tysta*, appartiennent au Thibet), le *Gemneh* et la *Soane*.

La *Gagra*, après un long cours, à partir des montagnes du Thibet, traverse la province d'Oude. Elle parcourt environ 230 lieues de pays.

Le *Gemneh* sort des montagnes de Sirinagour. Le cours en est à-peu-près parallèle à celui du Ganges à l'ouest, comme le cours de la Gagra à l'est; et il se jette dans le Ganges à Allahabad, à environ 160 lieues de sa source. Il reçoit au sud de considérables et de nombreux courans d'eau; et il en est de même du Choumboul, qui s'y réunit aussi.

La *Soane* sort, dit-on, du même lac, ou de la même source que la Nerboudda (qui court, dans une direction opposée, vers le golfe de Cambaye), et joint le Ganges un peu au-dessous du confluent de ce fleuve avec la Gagra (1). Plusieurs cours d'eau de peu de volume tombent dans la rivière d'Hougly, c'est-à-dire, de la branche occidentale du Ganges.

---

(1) On trouve dans l'*Asiatic Register* (vol. II.) pour l'an 1800, de curieux détails sur les sources de la Soane et de la Nerboudda. Ces sources jaillissent du plateau d'Omercountouk, renommé par un pélerinage fameux. La Nerboudda sort d'un petit puits, et après un cours peu long, elle se précipite du haut sommet d'une montagne d'une hauteur prodigieuse. Recevant ensuite plusieurs courans d'eau, elle devient bientôt une considérable rivière. La Soane sort du côté est de l'Omercountouk, se dirige au nord jusqu'à Bourdy, d'où elle court à l'est pour se réunir au Ganges. Le temple Hindou qui s'y trouve est d'une grande magnificence. La carte de la Rochette donne une plus juste idée des sources de ces rivières, que celle de Rennel où elles sont confondues.

Note tirée de la géographie de Pinkerton.)

Le *Bourrampoutre* (1) a sa source dans les mêmes montagnes que le Ganges, mais du côté opposé. Il se dirige d'abord vers l'est, au contraire de ce dernier fleuve, qui court à l'est; et il traverse le Thibet, où il est nommé *Sanpou* ou *Zamieu*, mots qui signifient simplement *rivière*. Il baigne ensuite les bords du territoire de *Lassa*, lieu de la résidence du grand lama, puis tournant de l'est au sud-est, il s'approche d'*Younan*, province la plus occidentale de la Chine, dont il n'est qu'à environ 72 lieues. A ce point, le fleuve paraît, en quelque sorte, hésiter de savoir s'il s'ouvrira un passage pour se rendre à la mer, par le golfe de Siam, ou par celui du Bengale. Enfin, tournant tout-à-coup à l'ouest, il traverse le royaume d'Azam, et entre dans le Bengale par le nord-est. Nous ignorons le lieu précis où il change de nom; mais comme le peuple d'Azam l'appelle *Bourrampoutre*, on peut juger que c'est lorsqu'il entre dans leur pays, qu'il prend ce nouveau nom. Arrivé dans le Bengale, il fait un circuit autour de la pointe occidentale des montagnes de Garrow; et, ralentissant ensuite sa course, qu'il dirige vers le sud, il rencontre le Ganges (2) à la distance d'environ 12 lieues de la mer. D'Anville a cru, non sans fondement, quoiqu'a tort dans la réalité, que le *Sanpou* et la *rivière d'Ava* n'étaient qu'un seul et même courant; et le Bourrampoutre n'a été connu en Europe, comme formant une rivière séparée, qu'en 1768, que le major Rennel découvrit l'erreur du géographe français, auquel il rend toute justice d'ailleurs.

Le Bourrampoutre, pendant un cours d'environ 130 lieues à travers le Bengale, offre une ressemblance si intime avec le Ganges, qu'à l'exception de quelques particularités, la description de l'un peut servir pour l'autre. L'exception consiste en ce que durant les 20 dernières lieues avant leur confluent, le Bourrampoutre est un peu plus large. La jonction de ces superbes fleuves, au-dessous de Louckipour, produit

(1) Le mot *Bourrampoutre*, tel que nous l'écrivons, est conforme à la prononciation commune du Bengale; mais on dit que dans le Sanscrit, il est écrit *Brâhma Poutar*, ce qui signifie fils de Brâhma.

(2) Auparavant il reçoit la petite rivière de *Megna*, qui, quoique bien moindre, lui donne son nom jusqu'à ce qu'il se réunisse au Ganges.

un courant d'eau douce, tel qu'on peut à peine en trouver l'égal dans l'ancien hémisphère, et qu'il ne s'en offre pas un qui le surpasse dans le nouveau. Il forme aujourd'hui un golfe parsemé d'îles, grandes et fertiles; et l'eau, dans les temps ordinaires, et à l'extrémité de ces îles, en est à peine saumâtre. Dans la saison des pluies, la mer même, ou du-moins la surface des flots, est parfaitement douce, l'espace de plusieurs lieues.

Les principales *rivières du centre de l'Hindoustan* sont, du côté de l'est, la *Soubanrika* ou *Soubounreka*, qui tombe dans la mer, à la distance d'environ 10 lieues, à l'ouest de l'embouchure de cette branche du Ganges, appelée *rivière de Hongly*, et du côté de l'ouest, la *Poudda*, la *Nerboudda* et la *Taptey*. La Soubounreka étant considérée comme la limite nord-est de la partie centrale de l'Hindoustan, se trouve suivie de la *Bramney* et de la *Mahanada*; et après avoir passé les petits courans des Circars, elle l'est aussi de la *Godavery*, la dernière et la plus importante rivière de cette même partie.

La *Godavery* est produite par plusieurs sources, et se forme à Trimbouka-Nassor, dans la partie occidentale de la chaîne des Gauts, plus spécialement appelée *montagnes de Soukhien*, à environ 22 lieues au nord-est de Bombai. Cette rivière était peu connue en Europe, il y a quelque tems. A la distance de près de 30 lieues de son embouchure, elle est jointe par une autre grande rivière, la *Bain-Gonga*, qui traverse d'immenses forêts, dans un pays habité par des sauvages, et peu connu, quoique situé au centre de l'Hindoustan. Le cours de la *Godavery* peut être de 230 lieues. Comme le Nil et le Ganges, elle fertilise le pays qu'elle parcourt; et les avantages que l'on en retire, l'ont fait considérer comme sacrée. Outre la *Bain* ou *Baun-Gonga*, elle reçoit plusieurs courans d'eau, tels que la *Bourda* et autres qui viennent du nord; et au sud, il s'y jette une grande rivière appelle *Manzora*, et qui passe par Beder.

La rivière la plus importante après la Godavery, dans le centre de l'Hindoustan, est la *Nerboudda*, qui ne reçoit que peu de courans d'eau. Elle court presque directement à l'ouest, et est à-peu-près égale à l'autre. La *Taptey*, qui passe par Surate, est aussi une rivière considérable; et le

cours en est d'environ 130 lieues. Au sud de celle-ci, l'exhaussement des montagnes de Soukhien rejette toutes les rivières vers l'est.

La *Kistnah*, qui enrichit le Dekan, et forme la limite de ce qu'on peut appeler la partie méridionale de l'Hindoustan, est aussi une rivière sacrée. Elle a sa source à Balisour, dans la chaîne de Soukhien, au sud, et non loin de Pounah, et forme un delta, près de Masulipatan, après un cours présumé de 160 lieues. Les inondations de cette rivière fertilisent autant le pays qu'elle parcourt, que puisse le faire tout autre fleuve de l'Hindoustan; et les mines de diamans les plus riches, se trouvent dans les collines qu'elle a au nord. Ses principaux tributaires de ce côté, sont la *Beymah*, qui coule près des mines de diamans de Visiapour, et la *Moussy*, qui passe près de celles de Golconde. Mais la plus considérable rivière qui se réunisse à la Kistnah, au sud, et la Toumbouddra, de la dernière carte de Rennel (La *Tunge-badra* de d'Anville), sur les bords de laquelle on a récemment découvert plusieurs districts populeux et des villes florissantes.

Au sud de la Kistnah, coule la *Pennar* ou la *Paliar*, et principalement la *Kavery*, autre rivière considérable et sacrée, qui passe par Seringapatam, capitale des Etats de Mysore, et qui, après avoir formé un delta, plus large que celui de toute autre rivière méridionale de l'Hindoustan, se jette dans la mer, après un cours de près de 100 lieues. En général, elle traverse un pays dans lequel les monumens publics, ces signes certains du haut degré de l'opulence et de la civilisation, sont plus nombreux que dans les parties septentrionales de cette immense contrée. Comme le cours en est comparativement peu considérable, les courans qu'elle reçoit sont peu importans.

Lacs. — Il paraît qu'il n'y a que peu de lacs dans l'Hindoustan. Rennel parle de celui de *Kolair*, qui est situé à-peu-près à mi-chemin entre la Godavery et la Kistnah, dans le nouveau sol graduellement formé par les débordemens de ces rivières, à la distance de près de 4 lieues de Masulipatan, lequel, durant les inondations, a 12 ou 15 lieues d'étendue, et forme une vaste pièce d'eau, dans tous les tems. Le lac de *Chilka* borne les Circars britanniques au nord, et n'est

qu'une petite crique d'eau salée qui communique à la mer. Le lac de *Poulicat* est de même nature. On peut trouver aussi un ou deux lacs dans les environs du Ganges, et autant dans ceux de l'Indus.

Aspect du Pays.—L'aspect de cette vaste contrée est infiniment varié, quoiqu'en général on n'y rencontre point de montagnes d'une considérable hauteur, la plus élevée de la chaîne des Gauts, dans la partie méridionale, n'ayant pas 3,000 pieds de haut. Celles qui en forment les limites, du côté du Thibet, sont d'une médiocre élévation, comparées aux montagnes de l'intérieur de ce dernier pays; et la prodigieuse étendue de l'Hindoustan consiste principalement en plaines immenses, que fertilisent de nombreuses rivières, et qu'entrecoupent quelques rangs de collines. Les pluies périodiques, et la continuité de la chaleur, y donnent à la végétation une force qu'elle n'a presque nulle autre part; et la variété et la richesse des plantes y présentent un coup d'œil ravissant.

Climat et Saisons.—Le climat de l'Hindoustan varie infiniment, selon la différence de latitude, et le plus ou le moins d'élevation du sol. Quoique les montagnes du Thibet soient perpétuellement couvertes de neige, il y a cependant quelque ressemblance de climat dans les vastes régions de l'Hindoustan.

Dans le Bengale, la chaleur ou la saison de la sécheresse commence avec le mois de mars, et dure jusqu'à la fin de mai. Le thermomètre (de Fahrenheit), s'élève quelquefois à 110 degrés; néanmoins cette chaleur étouffante est de tems en tems interrompue par de violens orages, accompagnés de coups de tonnerre, et qui viennent du nord-ouest, le siége des grandes Alpes de l'Asie. Les brouillards sont non-seulement communs, mais épais et malsains dans cette contree. La saison des pluies commence avec le mois de juin, et finit en septembre. Les trois derniers mois de l'année sont généralement agréables; mais les brouillards sont affreux en janvier et en fevrier.

Les pluies périodiques tombent aussi dans la partie de l'Hindoustan arrosée par l'Indus, excepté dans le pays de Kachmyr, lequel est entouré de montagnes qui en écartent les nuages. Dans le reste de cette grande contrée, elles tom-

bent comme des torrens ; le Ganges et les autres fleuves, ou rivières, recouvrent au loin leurs rives. L'inondation cesse en septembre. Dans les montagnes, la saison des pluies commence dans les premiers jours d'avril ; mais dans les plaines, elles tombent rarement avant la fin de juin. Toutes les parties basses du Bengale, contiguës au Ganges et au Bourrampoutre, sont inondées, et forment une nappe d'eau de plus de trente lieues de largeur, sur laquelle semblent surnager les arbres, les villages, et de loin en loin, comme une île, la somnité de quelque terre élevée par la main de l'homme, et autrefois le siége de quelqu'habitation.

Dans la partie méridionale, la chaîne des Gauts, ou des montagnes de Coromandel et de Malabar, soutenant dans le centre un haut plateau de terre, arrêtent la grande masse des nuages ; et les vents réguliers du nord-est et du sud-ouest, appelés moussons, occasionnent une saison pluvieuse, seulement sur un des côtés des montagnes, c'est-à-dire, du côté d'où vient le vent (1). Cependant il paraît que durant la dernière partie de la première saison pluvieuse, sur la côte de Malabar, c'est-à-dire, en mai et en juin, il tombe une considérable quantité de pluie sur la haute région, ou le plateau du Mysore. Le major Rennel observe qu'à Nagpour, dans le cœur de l'Hindoustan, les saisons diffèrent peu de ce qu'elles sont ordinairement au Bengale et sur la côte occidentale, que c'est la mousson du sud-ouest qui, dans cette contrée, occasionne les pluies, et quelles n'y sont pas si violentes. Sous le parallèle de Surate, tant parce que les montagnes s'abaissent, que par l'effet de plusieurs autres causes, cette particularité qui fait tomber la pluie dans une partie du Dekan, tandis que la saison contraire règne dans l'autre, n'existe plus. La mousson est du nord-est, depuis le

(1) Le major Rennel nous apprend dans son dernier Mémoire, que dans la partie méridionale de l'Hindoustan, la mousson du sud-ouest règne pendant les mois de mai, de juin et de juillet sur la côte occidentale, et la mousson nord-est sur la côte opposée durant une partie d'octobre, et les deux mois de novembre et de décembre ; mais que la pluie de la première est la plus forte, étant d'environ 72 pouces (anglais) de hauteur par an. Sur la côte de Coromandel l'été commence en juin, et sur celle de Malabar en octobre, ce qui fait l'hiver de l'autre.

mois d'octobre jusqu'au mois d'avril; et depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre, elle vient du point opposé. La saison des pluies, sur la côte de Coromandel, commence avec la mousson du nord-est, et sur la côte de Malabar, avec celle du sud-ouest; mais en général, avril, mai et juin, sont les mois secs.

De-là, tandis que dans le Thibet, l'hiver répond à-peu-près à celui de la Suisse et du reste de l'Europe, on peut dire que dans toute l'étendue de l'Hindoustan, excepté dans le pays de Kachmyr, l'hiver ne se fait guère sentir que par les brouillards épais de novembre; et les grandes pluies, où les chaleurs excessives caractérisent principalement la différence des saisons.

Sol et Agriculture. — Le sol de l'Hindoustan est excellent; quelquefois il est formé d'un terreau noir, composé de détrimens de végétaux, et a près de six pieds de profondeur.

La fertilité en est telle, en général, que plusieurs arbres y portent des fruits deux fois l'an, et qu'il donne deux moissons, l'une desquelles, appelée *kheryf*, se fait en septembre et en octobre, et l'autre, appelée *rubby*, en mars et en avril.

Le riz étant presque le seul aliment des Hindous, ils en soignent la culture. D'abord après les pluies, ils le sèment fort épais, dans un coin de rivière ou d'étang. Lorsque la plante est parvenue à la hauteur de 5 à 6 pouces, ils l'arrachent et la transplantent par petits paquets, à une distance suffisante, et dans une terre préparée, qui a reçu un bon labour à la charrue. Lorsque le riz est mûr, on coupe l'épi à hauteur d'appui, avec une grande serpette, et jamais au raz de terre, comme on coupe le blé en Europe. Pour retirer le grain, on prend les gerbes des deux mains, par le bout, et on les bat contre terre dans une aire convenable. Après avoir ramassé le riz, on met les gerbes en tas, et on les bat avec un bambou, pour en faire sortir les grains qui auraient pu y rester.

Aussi-tôt après la récolte du riz, on sème du maïs, du petit mil, et quelques autres graines. On cultive aussi beaucoup de cannes de sucre.

Toutes les terres sont divisées en petits carrés de 50 ou 60 toises, et qui sont séparés par une élévation ou un rebord

bien battu. Ainsi, chaque carré forme un réservoir où sont contenues les eaux absolument nécessaires à la culture du riz. On les conduit par des rigoles, d'un carré à l'autre; et, de la sorte, on peut, avec une bascule, arroser un terrain immense.

On peut juger, par la grande quantité de tissus de coton qu'on tire de l'Hindoustan, que le cotonnier est généralement cultivé dans ce vaste pays. Cet arbre réussit parfaitement sur le sol aride de la côte de Coromandel.

Les Hindous ne savent pas greffer; et leurs jardins ne consistent qu'en quelques carrés de *bredes*, de *beringedes* et d'haricots.

Forêts.—Une grande partie de l'Hindoustan se trouvant encore, ou du moins étant retombé dans l'état sauvage, on trouve de tous côtés, dans cette contrée, et principalement vers l'embouchure du Ganges et dans les régions à-peu-près inconnues, situées à l'ouest des Circars, des forêts immenses, remplies de plantes rampantes, d'une grosseur et d'une longueur prodigieuse, qui semblent présenter une barrière insurmontable, et former un voile impénétrable, derrière lesquels la nature opère les mystères les plus invisibles.

Botanique. — Plusieurs espèces de palmiers sont indigènes dans l'Hindoustan; et les cocotiers s'y trouvent en abondance, sur-tout sur les côtes de Malabar et de Coromandel. Il est rare d'y rencontrer, dans un état sauvage, celui qui donne l'arec; mais on l'y cultive par-tout à cause de ses fruits, qui, mêlés avec des feuilles de poivre et de bétel, et un peu de limon, forment cette substance que, dans ce pays, on mache aussi généralement qu'on fume en Europe. On se sert, comme de papier, et pour couvrir les toits, des larges feuilles en éventail du petit palmier, que les naturalistes appellent *borassus flabelli formis*. Le bois qu'il donne est fort estimé pour les solives; et il produit un fruit dont on tire le meilleur *toddy*, la liqueur fermentée la plus ordinaire du pays. Quoique d'une grande hauteur, cet arbre est bien inférieur à ce gigantesque palmier à éventail (*corypha umbraculifera*), qui croît en abondance sur les montagnes les plus basses, dans le Carnate. Chaque feuille de celui-ci peut couvrir 10 ou 12 hommes; et il n'en faut que deux ou trois pour former le toit d'une chaumière. On trouve aussi dans

l'Hindoustan, le palmier sagou, le plus beau de tous ; mais il n'y est pas si commun que dans quelques îles de l'Océan indien. Nous n'omettrons pas l'*élate sylvestris*, dont l'éléphant aime passionnément le fruit farineux et doux, le *caryota urens*, arbre élevé et beau, ni le plantanier, qui produit aussi un fruit salutaire et farineux.

Quant aux arbres auxquels on donne plus particulièrement l'épithète de fruitiers, ils sont, pour la plupart, si peu connus, même de nom, aux européens, qu'il suffira d'en indiquer ici quelques-uns des principaux. Ce sont le *figuier*, deux variétés de l'arbre, que les botanistes connaissent sous le nom de d'*eugenia*, qui sont remarquables par la douceur et le goût de rose de leurs fruits, et le *spondias dulcis*, dont le fruit doux et mêlé d'acide, est infiniment agréable dans les pays chauds. Le *pillaw* est un arbre très-utile et très-singulier : il en sort du tronc et des branches les plus larges, des sacs, formés par des fibres, remplis de noix semblables à des châtaignes, pour la forme, et à l'amende, pour le goût; lesquels pèsent quelquefois 25 livres. La *dillenia indica* est remarquable par sa beauté, et estimée à raison de son large fruit, en forme de pomme, qui renferme un acide très-pur, et exhale une odeur semblable à celle du lis blanc. *L'averrhoa-carambola* donne du fruit trois fois par an; et un autre arbre du même genre, le *abilimbi* est, pour ainsi dire, couvert de grosses baies, de la forme d'un œuf de poule, remplies de jus, et semblables à des grappes de raisin. Le *manguier* cependant est reconnu pour donner le plus exquis des fruits de l'Hindoustan, la mangue; et on le trouve en quantité, soit cultivé, soit sauvage, dans toute l'étendue de la Peninsule. N'oublions pas non plus la *carissa-caranda*, ou la pomme de l'éléphant (*feronia éléphantum*), qui est tout aussi estimée des Hindous que de l'animal, dont elle porte le nom.

Plantes médecinales. — Les arbres dont les productions sont les plus dignes de remarque par leur utilité pour la médecine, sont le *cassia fistula*, le *tamarinier*, le *gambogni*, de l'écorce duquel découle une gomme qui porte le même nom ; le *strychnos nux vomica* ; le *laurus cassia*, dont l'écorce remplace souvent la canelle ; le *cœsalpina sappan*, dont le bois est rouge et sert à la teinture; le *sirium myrtifolium*, le

bois de sandal, le *strychnos patatorum*, dont le fruit est une espèce de noix, au moyen de laquelle on clarifie l'eau trouble; le *semecarpus anacardium*, dont la noix donne au coton une teinture noire très-solide, et le *gossypium arboreum*, le cotonnier. Les principaux bois de haute futaie sont le *teak*, dont on se sert spécialement pour construire les navires; un arbre très-gros, que les botanistes appellent *gyrocarpus*, et dont le bois, à-la-fois dur et léger, est fort estimé pour les radeaux; l'ébénier, le *ferreola*, le plus dur de tous les bois de l'Inde; le *nauclea cordifolia*, dont le bois est d'un grain serré comme celui du buis; et le *dalbergia*, dont le bois, d'un gris foncé, avec quelques veines claires, est très-lourd et peut recevoir le poli le plus parfait. On s'en sert beaucoup pour faire des meubles.

Il est quelques autres arbres qui, par leur grosseur, leur beauté, méritent qu'on en fasse mention. Tels sont l'arbre des Banians, ou le figuier d'Inde. L'*hibiscus ficulneus* est remarquable par l'étendue de sa vaste circonférence, et les charmantes fleurs dont il est couvert; et il est précieux dans les pays situés entre les tropiques, parce qu'à peine trouve-t-on quelque insecte sous son ombre. Le tronc épineux est de 18 pieds de circonférence du *bombax-ceiba*, s'élève à 50 pieds, sans une seule branche. A cette hauteur il pouse de nombreux rameaux, qui, dans la saison des pluies, sont ornés de fleurs larges comme la main, et de couleur de pourpre, auxquelles succèdent des capsules remplies de coton. Les arbustes et les plantes herbacées sont innombrables; et il en est une foule de remarquables par leur beauté ou leur utilité. Nous ne passerons point sous silence l'indigo ni l'*oldenlandia* (la garance de l'Inde), qui fournissent les belles couleurs que l'on admire sur les toiles des Indes, ni le *datura metel*, buisson qui est continuellement orné de larges fleurs en forme de trompette et du plus beau blanc. La *nyctanthes hirsutta* et le *jasminum glandiforum*, produisent les fleurs les plus odorantes de tout l'Orient: celles du premier parfument l'air pendant la nuit, et celles du second durant le jour. La *gloriosa superba*, la *cecropegia-candelabrum* et la vigne de l'Inde, forment en se mariant des berceaux délicieux; et la *butea superba*, qui est un petit arbre, par le frappant contraste de son vert feuillage et de ses larges fleurs papillonacées, de

couleur écarlate, et portées par une tige noire, excite l'admiration des personnes, qui font le moins d'attention aux beautés de la nature.

Animaux. — La nombreuse cavalerie que l'on trouve dans les armées des princes de l'Hindoustan, exige un grand nombre de chevaux. Les plus estimés sont ceux de Lahor et du Turkestan ; mais les plus grands viennent de la Perse et de l'Arabie. Les chevaux de race inférieure sont actifs, quoique difformes ; et en quelques cantons il y a des bidets qui n'ont pas 30 pouces de haut. Les chevaux du Thibet, qui sont généralement pies, servent fréquemment dans la partie de l'Hindoustan, qui avoisine le Ganges. Quelquefois des troupeaux de mules et d'ânes sauvages se rendent du centre de l'Asie et du désert de Cobi, jusqu'aux montagnes du nord.

Les bêtes à cornes sont nombreuses dans l'Hindoustan. Elles y parviennent souvent à une considérable grosseur, et ont une bosse sur le dos. Les moutons sont couverts de poils au lieu de laine, excepté dans les parties les plus septentrionales de cette contrée.

Diverses espèces de belles antelopes abondent dans l'Inde ; et l'on y remarque principalement celle que l'on appelle *nilgau*, laquelle est d'une considérable grosseur. On y donne la chasse à ces animaux comme en Perse, au moyen du léopard (1).

On rencontre assez fréquemment, aux environs de Patnah, le chameau d'Arabie, qui porte une bosse sur le dos. Nous ne parlerons ici de l'éléphant que pour dire, que la hauteur ordinaire de cet intelligent animal est d'environ 10 pieds, et que lorsqu'il en atteint 15, on le considère comme gigantesque. Les singes et les guenons se trouvent en différentes régions de l'Inde ; et l'orang-outang habite, dit-on, les vastes forêts situées à l'ouest des Circars. Les chiens de cette contrée sont généralement de l'espèce du dogue, dressent une oreille pointue, et ont le nez aussi en pointe. Les autres animaux sont les sangliers, les ours, les loups, les renards,

(1) Les léopards de Typou-Zaïb sont dans la tour de Londres. Ils ont les jambes plus hautes qu'aucun autre animal de l'espèce féline ou du chat.

les chacals, les hyènes, les léopards, les panthères et les lynx. On rencontre aussi dans les parties septentrionales, beaucoup de belettes musquées, et plusieurs autres espèces de quadrupèdes de taille inférieure.

Il semble que les lions aient toujours été inconnus dans l'Inde. Cependant on assure que l'on en trouve près de la forteresse de Goualior, ainsi qu'aux environs de Marwah et près de Kachmyr. Mais le tigre royal du Bengale est un animal bien plus terrible que le lion le plus fort. Les anciens le connaissaient sous le nom de *gangetica tigris*, le tigre du Ganges. Telles sont la grosseur et la force de cet animal, qu'il peut, dit-on, enlever des jeunes bœufs; et quelques auteurs prétendent qu'il a 5 ou 6 pieds de haut, et que la longueur de son corps répond à cette taille. Des parties de plaisir, aux îles situées près de l'embouchure du Ganges, ont été souvent interrompues d'une manière funeste, par l'apparition soudaine du tigre, se disposant à faire son terrible saut, que l'on dit être d'environ cent pieds, ce qui n'est point improbable, en le comparant à celui du chat. Il n'en fait qu'un seul; et s'il manque sa proie, il baisse la queue et se retire. Le rhinocéros a une seule corne, animal qui se plaît sur un sol marécageux, peuple aussi les îles du Ganges.

Il se trouve une très-grande variété d'oiseaux, de poissons et d'insectes dans l'Inde. La poule, dite poule d'Inde, est certainement originaire de l'Amérique; mais les paons sauvages abondent dans le Thibet et dans l'île de Ceilan. Nos poules, de l'espèce ordinaire, se trouvent dans les jonchaies, d'où elles sont appelées poules de joncs. Ainsi donc il est raisonnable d'en conclure, que comme elles sont de tems immémorial, répandues sur le monde civilisé, elles auront passé de l'Inde dans la Perse, et de-là dans l'occident.

Minéraux. — Les diamans de l'Inde sont les plus beaux qu'il y ait au monde. On les trouve dans les lits des torrens, ou dans une terre ferrugineuse et jaune, sous des roches de quartz ou de pierre de sable. Les principales mines sont près de *Visiapour* et de *Golconde*, aux environs de courans d'eau, qui se réunissent à la Kistnah, dans la partie méridionale de l'Hindoustan. Celles de Golconde appartiennent au Nizam, et celles de Visiapour aux Mahrattes. *Coloro*,

autre mine de diamans, se trouve sur la rive méridionale de la Kistnah, non loin de Condavir.

La mine de *Raolconda*, dans le territoire de Visiapour, à la distance d'environ 13 lieues au nord-ouest du confluent de la Beymah et de la Kistnah, paraît être la plus fameuse de ce canton. Un district, situé au sud de Sumboulpour, sur la Mahanada, est cité pour cette riche production, de même que Gandicotta, sur le bord méridional de la Pennar.

La mine des environs de la Mahanada n'offre pas le seul exemple de diamans produits au nord du Dekan; car on en découvre inopinément dans cette direction, jusqu'à Pennah, dans le territoire de Bundelkound, à la distance d'environ 18 lieues au sud du Gemneh.

Les pierres les plus estimées, après les diamans, sont le saphirs et les rubis, que l'on trouve principalement dans l'empire Birman. Il y en a aussi dans l'île de Ceilan; mais les saphirs y sont d'une qualité inférieure. Les topazes, plusieurs tourmalines très-curieuses, et d'autres pierres précieuses, parmi lesquelles on remarque celle que l'on appelle *œil de chat*, et qui, comme le gerasol de l'Inde, a un très-beaux reflet.

On trouve de l'or dans les rivières qui se rendent du Thibet dans l'Indus et le Ganges; mais il paraît qu'on n'en a jamais découvert aucune mine dans l'Hindoustan. L'argent est un minéral très-rare dans tout l'orient; et rien n'annonce qu'il y en ait quelques mines dans le pays que nous décrivons. On y trouve quelques sources d'eaux minérales; et plusieurs d'eaux chaudes sont réputées sacrées.

Habitans. — On peut les diviser en deux classes: les Indigènes ou les Hindous, et les Musulmans leurs vainqueurs.

Dans un pays d'une aussi grande étendue que l'Hindoustan, où le climat est, comme on l'a vu, très-varié, les habitans doivent différer de couleur.

Le teint des Hindous de la côte de Coromandel, et de ceux qui sont au sud, est infiniment plus sombre que celui des peuples qui sont plus au nord. On a observé aussi que les Indigènes sont plus bruns que les Mahométans, qui tirent leur origine de la Tartarie et de la Perse. Les derniers font vrai-

ment

ment un peuple très-beau. M. Hodges (1) dit en avoir vu quelques-uns, avec des cheveux roux et un teint fleuri. Il est bien connu que lorsqu'une famille tartare ou persane a résidé dans l'Inde l'espace de quelques générations, le teint de ceux qui la composent se rembrunit considérablement. Les membres de la maison de Timour, qui est d'origine tartare, sont tous de couleur olive foncée.

Ceux qu'un voyageur européen voit les premiers, en arrivant dans l'Inde, sont les Hindous ou les habitans originaires de la péninsule. Les formes de leur corps sont très-déliées; et leurs mains en particulier, ressemblent à celles des femmes les plus délicates; elles ne paraissent pas même proportionnées au reste de la personne, qui, en général, est au-dessus de la moyenne taille.

Un ancien auteur anglais dépeint ainsi les habitans de l'Inde : « Il s'est présenté à mes yeux un peuple dont les vêtemens de mousseline descendaient assez bas, dont les gestes et les manières étaient modestes, et presque semblables à ceux des femmes. Il paraissait réservé, craintif même; et cependant il souriait avec une facilité douce et flatteuse. »

Les Hindous ne sont que faiblement soumis à l'influence des passions. Le perpétuel usage du riz, leur principale nourriture, leur fournit peu de substance; et l'habitude de se marier de bonne heure (les garçons avant 14 ans, et les filles à 10 ou 11), ne leur permet pas d'acquérir un forte constitution. Un homme voit, à trente ans, sa vie décliner; et la beauté des femmes s'efface à 18; à 25, elles passent pour âgées.

Etrangers à tout exercice du corps et de l'esprit, c'est un propos commun parmi les Hindous, qu'il vaut mieux être assis que de bout, être couché qu'assis, dormir que veiller, et que la mort est préférable au sommeil.

On porte à 60,000,000 d'âmes la *population* actuelle de l'Hindoustan; mais on ne sait rien de positif à cet égard. Quant aux Musulmans de ce pays, leur religion leur donne le

(1) Célèbre peintre anglais, qui a fait un voyage au Bengale.

même caractère que tous ceux qui font profession de l'islamisme.

Castes. — Tout le corps du peuple était anciennement partagé dans l'Inde, comme il l'est encore aujourd'hui, en quatre ordres distincts, ou en quatre castes(1). Aucun individu faisant partie de l'une de ces divisions ne peut la quitter pour passer dans une autre. Les membres de chacune exercent aussi invariablement la profession de leurs ancêtres. De génération en génération, les mêmes familles ont suivi, et continueront à suivre cette méthode uniforme. Il n'est pas même permis de se marier dans une caste différente de la sienne; et quiconque en viole les règles ou les institutions, tombe dans une telle abjection, que personne, de quelque classe que ce soit, ne peut communiquer avec lui (2). Un individu, ainsi dégradé, est nommé *paria* ou *chandala*; et il est presqu'impossible d'exprimer l'idée de bassesse que ce mot porte à l'esprit d'un Hindou. La division du peuple en castes, est supposée venir de *Brâhma* (3), qui créa le monde, sous la direction de l'Être-suprême. Ainsi donc cette division est non-seulement établie par l'autorité civile, mais elle est de plus confirmée et sanctionnée par la religion. Cette institution, quoiqu'elle restreigne la liberté naturelle de l'homme, et que nécessairement elle

---

(1) Les auteurs anciens représentent les Indiens comme divisés en sept ordres, ou en sept classes, erreur provenue sans doute de ce qu'ils auront pris quelques sous-divisions dans une ou plusieurs castes, pour des ordres distincts. Ils remarquent aussi qu'il n'y avait point d'esclaves dans l'Inde.

(2) Cette règle ne s'observe plus si rigoureusement, et les barrières qui séparaient ces castes ont été déjà franchies plus d'une fois. Les Brahmines du Dekan et du Pendj-âb ont pris l'épée. Les Tchitterys se livrent quelquefois au commerce. Les Soudres peuvent aussi hériter des principautés. Enfin Maha-raou, brave officier mahratte et chef de Ghoutey, était de la quatrième caste.

(3) Les *Orientalistes* modernes, et notamment M. Langlès, membre de l'Institut national de France, écrivent *Brimha*, ce qui sans doute est plus conforme à la prononciation des Hindous. Les oreilles des Français étant plus familiarisées avec le mot *Brâhma*, nous avons cru devoir le conserver.

On écrit aussi *Brouma*, *Brâhma*, *Bramma*, *Birmah*, *Birm* et *Brema*, noms qui ne diffèrent que par la prononciation.

arrête quelquefois les élans du génie, a toujours maintenu le commerce de l'Inde avec les autres contrees à-peu-près dans le même état.

Quoiqu'il soit impossible aux Hindous d'une caste inférieure de s'élever plus haut, il est cependant de certains cas où des individus d'une caste supérieure sont libres de se livrer aux occupations de ceux qui sont au-dessous d'eux, sans perdre leurs droits par cette sorte de dérogeance. En conséquence, les brahmines remplissent quelquefois les fonctions de ministres d'Etat, et même celles de militaires. Leur prééminence est telle, qu'ils regarderaient comme une dégradation et comme une souillure, de manger du même mêts que leur souverain. Leur personne est sacrée, et l'on ne peut les punir de mort pour les crimes, même les plus odieux. Si quelqu'un d'eux a mérité une peine capitale, on lui crève les yeux; mais on le laisse vivre. En tuer un est un crime presqu'irrémissible; et les védams ordonnent, à quiconque serait coupable d'un tel meurtre, de faire un pélerinage de douze ans, en demandant l'aumône, et en tenant à la main le crâne de sa victime, dans lequel il doit manger et boire tout ce qu'on lui donne. Dans les occasions importantes, les princes doivent consulter les brahmines, et se conduire selon leurs conseils. Autrefois, tous ces prêtres se rassemblaient au commencement de l'année dans le palais du souverain : ils y donnaient leurs avis sur l'administration des affaires publiques, sur l'état de l'agriculture, et sur tout ce qu'ils jugeaient convenable de faire.

Division des quatre grandes castes des Hindous.

1°. Les brahmines;
2°. Les tchitterys (1);
3°. Les chysses;
4°. Les soudres.

Ire. Caste. *Brahmines.* — Ce sont les seuls et uniques gardiens de la religion; et ils servent continuellement d'intermédiaires aux castes inférieures, pour en faire passer les prières à la Divinité. Ils sont aussi les seuls dépositaires de la

(1) Il paraît que depuis long-tems la tribu des Tchitterys est anéantie, et qu'elle a été remplacée par une tribu impure.

science, et l'éducation de la jeunesse est confiée à leurs soins. De pareilles fonctions donnent naturellement aux brahmines une grande influence chez une nation dont le système religieux est tellement compliqué, qu'il faut consacrer beaucoup de tems à l'étudier pour en avoir une connaissance passable. Ces occupations furent jugées assez importantes pour captiver toute l'attention des brahmines, à qui l'on interdit les affaires temporelles.

Tous les brahmines portent sur la chair un cordon en écharpe, qui va de gauche à droite. On le leur donne à l'âge de neuf ans, avec beaucoup d'appareil. Les nouveaux initiés se nomment *brammassari*, c'est-à-dire, jeunes élèves de la caste des prêtres, qui étudient les rites, les usages, et tout ce qui concerne l'état sacerdotal. A l'âge de douze ans, ils reçoivent le nom de *brhamines*, et on leur confère le pouvoir de remplir les fonctions du sacerdoce. Cette cérémonie est toujours suivie du mariage, au moment duquel on donne au jeune homme un autre cordon.

Le cordon des brahmines est composé d'un nombre déterminé de brins de coton, filés sans quenouille, par la main de ces prêtres eux-mêmes, avec les doigts seulement. Il faut prendre garde à la qualité de la matière, à la manière de tenir le fil entre les doigts; et l'on fait aux brins un nœud appelé le nœud de *Brâhma*, et qui est un assemblage de plusieurs nœuds. La ligne des novices n'a que trois brins, composés de plusieurs fils, et n'a qu'un seul nœud. Celle que l'on donne à la seconde ordination, doit avoir six brins, avec deux nœuds; et, à mesure que les brahmines ont des enfans, on augmente le nombre des fils et des nœuds, jusqu'au point marqué par les védams.

Les brahmines vont presque tous nu-tête. Ils se font raser tous les cheveux, à l'exception d'une mèche qui leur retombe par-derrière, et à laquelle on fait un nœud. Leur habillement est une pagne ou une toile qui leur fait le tour du corps au-dessus des hanches, se relève entre les cuisses, et dont un des bouts tombe par-devant. Quoique leur caste soit dépositaire du sacerdoce, tous cependant n'en exercent pas les fonctions dans les pagodes. Plusieurs font leurs sacrifices et leurs cérémonies dans leurs propres maisons. Quelques-uns d'en-

tr'eux gagnent leur vie à dire la bonne aventure; et l'on fait à tous beaucoup d'aumônes et de largesses.

IIme. La caste des *tchitterys* ou des *radjahs* (1), semble avoir été réservée pour les fonctions de la royauté, qui était chez elle héréditaire en ligne mâle, et par droit de primogéniture. Les branches cadettes suivaient le métier des armes. On leur confiait aussi le commandement des forts et des postes importans du pays.

IIIme. Les *chysses* ou *banians* se livrent au commerce et au trafic, qui fut interdit aux autres castes.

IVme. Les laboureurs, les artisans, les simples soldats, et tous les cultivateurs quelconques, sont *soudres*, et aucun d'eux ne peut quitter la profession de ses pères.

Chaque caste est divisée en deux parties, l'une desquelles est appelée la *division de la main droite*, et l'autre, celle *de la main gauche*. Chacune des deux prétend à la prééminence, et elles ont grand soin d'empêcher que ceux de la main opposée ne jouissent des droits qui appartiennent à l'autre. Par exemple, ni les processions de mariage, ni les convois, ne peuvent passer dans les quartiers qu'habitent ceux d'une main différente. Il n'est point permis à celle de la gauche de monter un cheval blanc, ni de porter des pavillons et des parasols blancs dans ces mêmes processions. Chaque caste a des termes qui lui sont affectés, et dont il est défendu à l'autre de se servir. Les usages, les droits, les privilèges, tout est distinct et marqué; et la moindre infraction peut produire une guerre civile. Cependant, lorsque les temples ne sont pas en grand nombre, les individus de l'une et de l'autre main y vont indistinctement adorer Dieu.

Parias.—Nous avons déjà dit que les Parias sont regardés comme infâmes. Ce n'est point assez qu'ils soient éloignés des villes, des bourgs ou des villages communs aux autres castes, il faut que ce soit encore à une distance assez considérable pour que le vent ne communique pas des influences impures et contagieuses qu'on craindrait de leur trop grande proximité. Leurs maisons sont des huttes, où un homme peut à peine entrer; et elles forment de petits villages qu'on appelle

(1) Ce mot en sanscrit signifie monarque ou souverain.

paretcherys. Il leur est défendu de puiser de l'eau dans les puits publics, et ils sont obligés de mettre des os d'animaux autour des leurs, pour qu'on les reconnaisse et qu'on s'en éloigne. Quand un indien d'une autre caste permet à quelque paria de lui parler, celui-ci est obligé de tenir une main devant sa bouche pour empêcher son haleine de se porter vers l'interlocuteur. Un brahmine ne peut considérer un individu de cette malheureuse classe ; et les Parias sont obligés de prendre la fuite quand ils en voient un. Ils ne sont d'aucune secte, ne peuvent entrer dans les temples, et ils sont exempts de prier et de faire des offrandes. S'ils sont chargés de quelque travail dans une maison, on pratique une petite porte qui ne sert que pour eux, et ils doivent passer en baissant les yeux ; car si l'on s'apercevait qu'ils eussent regardé dans la cuisine, on serait obligé d'en briser tous les ustensiles. Enfin un hindou croira faire une bonne-œuvre en sauvant la vie aux plus vils animaux, et laissera périr un paria plutôt que de se souiller en le touchant.

Les Parias servent chez les Soudres, à cultiver la terre et à panser les chevaux. Les Européens les emploient aussi, en qualité de porte-faix et de cuisiniers. Ils ne sont tenus à aucun régime ; ils mangent du bœuf et boivent des liqueurs spiritueuses. Cet attentat contre un animal sacré parmi les Hindous, et l'abrutissement où plonge l'ivrognerie, sont selon quelques écrivains, l'origine de leur infamie ; mais il est plus probable que les Hindous n'ont tant de mépris pour eux que parce qu'ils pensent que lorsqu'on a fait beaucoup de mal sur la terre, on renaît paria. Ces malheureux, dont le nombre est très-grand, sont absolument insensible à leur opprobre.

L'infamie des Parias rejaillit sur les Européens. Ceux-ci sont d'autant plus en horreur, qu'outre leur peu de respect pour la vache dont ils mangent la chair, les Hindous leur reprochent encore de cracher dans les maisons et même dans les temples, de boire en appliquant le vase aux lèvres, de porter les doigts à la bouche, de manière que la salive les souille, etc., etc. Ils les désigne sous le nom de *parangui*, qu'ils donnèrent aux Portugais, lorsque ceux-ci arrivèrent dans l'Inde, et qui exprime le mépris qu'ils ont pour tous les peuples de l'Europe.

Les *sachiels*, ou les cordonniers, sont dans la tribu de la main gauche des Soudres, ce que les Parias sont dans l'autre. Mais ils sont encore plus méprisés, parce qu'ils emploient le cuir de vache à faire des chaussures. Cependant, malgré cette profanation et le scrupule d'être souillé en se servant de ce qui vient de cette caste avilie, on ne laisse pas de porter des souliers.

Les Hindous ne peuvent passer l'Indus. Ils nomment ce fleuve Attock, nom qui, en de certains dialectes indiens, signifie défense, prohibition. Ceux qui vont au-delà sont réputés impurs, et doivent perdre leur rang dans les tribus où ils se trouvent. Ces derniers eux-mêmes ne se croient plus astreints à suivre aucune pratique religieuse. Il est aussi défendu aux Hindous de s'embarquer sur l'Océan; et la difficulté d'observer le régime diététique, prescrit par leur religion, ne leur permet pas de faire de longues navigations.

Croyance religieuse des Hindous.

Les Hindous croient à l'existence d'un seul Dieu, sans commencement et sans fin, et dont ils désignent les attributs par une longue suite d'épithètes, dont la plus commune et celle qui donne la plus haute idée de sa puissance, est *Sri Moun Narraïn*. Ils supplient plus particulièrement la divinité comme toute puissante, toute présente et toute savante, attributs exprimés avec plus de force encore dans le Sanscrit, par les mots *niranguin*, *nirakar*, et *nirgoun*. Les Hindous se représentent aussi l'Être-suprême sous une forme triple, dont chaque partie est séparée. Ils le composent de *sri moun narraïn*, que l'on suppose représenter la forme humaine, d'*allah letchimy*, une belle femme, et d'un serpent, sur lequel cette divinité est assise. Cet assemblage emblématique, symbole de force, d'amour et de prudence, suivant la croyance des Hindous, est entièrement spirituel, et n'a jamais été représenté dans leurs temples par aucun objet matériel. Ils disent qu'il est indivisible et immense. Suivant leurs traditions religieuses, *Sri Moun Narraïn* s'est, depuis la création du monde, incarné neuf fois, à neuf époques différentes, soit pour déraciner quelque vice adhérent à la terre, soit pour châtier les crimes du genre humain. On attend encore

une dixième incarnation de ce Dieu. Il y a lieu de croire qu'à une époque fort reculée, avant que les prêtres Hindous jugeassent à-propos, pour s'emparer de l'esprit du vulgaire, de faire sculpter de prodigieuses idoles amblématiques, les temples érigés à la divinité étaient nus et dépourvus de toute espèce de représentation. Les vestiges d'un de ces anciens temples subsistent encore sur le sommet d'une montagne voisine de la ville de Kachmyr. Suivant la tradition, ce temple était dédié au créateur du monde. Ceux qui s'y rassemblaient, adressaient leurs prières directement à la divinité, sans intercéder aucun agent intermédiaire ; et l'on n'y voyait aucune image, aucun symbole du pouvoir divin.

Les Hindous prétendent qu'au commencement la divinité créa trois hommes, qu'elle nomma *Brâhma*, *Vichnou* et *Chevah* (ce dernier est aussi nommé *Eichver* et *Mhaha-deve*). Le premier fut chargé de créer le genre humain, le second de le conserver, et le troisième de le gouverner, de le corriger et de le détruire. Brâhma, d'un souffle forma l'espèce humaine, avec les quatre élémens, parmi lesquels il répandit le vide. Avant la création de l'homme, *sri moun narraïn* avait formé le monde d'un assemblage confus de matière qui avait été couverte par les eaux, et habitée par un démon qui, à ce qu'on suppose, était l'auteur du mal, et que ce principal Dieu plongea dans l'abîme.

On adore Vichnou sous la figure humaine, avec un cercle de têtes et quatre mains pour exprimer qu'il voit tout et qu'il pourvoit à tout. L'oiseau fabuleux sur lequel on le suppose monté, indique la vivacité de ses mouvemens, et se place quelquefois devant l'image de Dieu. Chevah est ordinairement représenté sous une figure qui réunit les parties de la génération de l'homme et de la femme, pour indiquer la procréation et la fécondité. En face de cet emblême, on voit quelquefois une vache, ou un taureau, dans une posture suppliante. Cet animal doit la vénération dont il jouit a l'honneur d'avoir été choisi par ce Dieu pour être sa monture. Mais les plus savans pandits (ou docteurs), prétendent que l'on excepta cet animal du nombre de ceux qu'on égorge pour en manger la chair, qu'à cause de la grande utilité, dont il est pour l'homme dans les travaux de

la campagne, les chevaux étant infiniment rares dans l'Hindoustan. Une autre figure représente Chevah avec quatre mains, qui tiennent différens emblèmes de son pouvoir. Cette même figure a cinq têtes, dont quatre sont dirigées vers les quatre points cardinaux; et la cinquième s'élève vers le ciel, et a l'air d'être dans la contemplation. Enfin, cette divinité, qui est représentée sous un grand nombre de formes, a aussi trois yeux, dont un sur le front.

Les Hindous n'ont élevé aucun temple à Brâhma, et n'ont institué aucune fête en son honneur. Les raisons que, dans leurs traités théologiques, les Brahmines allèguent pour excuser une telle négligence, sont des contes imaginés à plaisir pour tromper le peuple. Voici le motif le plus plausible de cet oubli. On croit que la forme créatrice ayant d'abord été mise en action, et agissant par une loi impulsive et invariable, dont les bienfaits immédiats existent et se manifestent ouvertement dans ses effets, il n'est besoin d'aucune cérémonie pour nous rappeler la première cause et obtenir qu'elle nous soit propice.

Les Hindous adorent une foule de divinités qui, par leurs attributs, ressemblent à celles des anciens Grecs et Romains (1). Ce qui se faisait chez ceux-ci par la puissance de Jupiter, de Neptune, d'Éole, de Mars et de Vénus, est attribué par les premiers à des agens qui sont *Agnée*, le dieu du feu; *Varoun*, le dieu des mers; *Vayou*, le dieu des vents; *Kam*, le dieu de l'amour, etc. On représente ce dernier sous la figure d'un beau jeune homme, avec un arc, fait de canne de sucre, garni d'aiguillons de mouches à miel, et portant cinq flèches pour indiquer les cinq sens. Chacune de ces flèches est garnie d'une espèce particulière de poison de l'amour, qui sert d'amorce. Selon les notions des Indiens sur leurs divinités, elles se livrent aux mêmes désordres, à

(1) Le nombre de ces divinités secondaires des Hindous se monte à trente-trois krors, c'est-à-dire à 330 millions. Ces dieux jouissent de l'immortalité au moyen de l'*azuret*, breuvage qui rappelle le nectar des dieux d'Homère. La mythologie indienne présente une réunion de neuf déesses, qui ressemblent à certains égards aux neuf Muses, sur-tout par leurs attributions.

la même cruauté que celles des Grecs. Quelque contraire qu'il soit aux sentimens des Hindous de répandre le sang de toute créature qui a vie, plusieurs animaux, même les plus utiles, tels que le cheval et la vache, étaient sacrifiés sur les autels de quelques-uns de leurs dieux; et ce qu'il y a de plus étrange, les pagodes de l'Orient étaient souillées de sacrifices humains, tout comme les temples de l'Occident. L'attachement des Hindous aux préceptes et aux rites de leur religion, tout absurdes qu'ils peuvent paraître, est tout-à-fait inconcevable. Les cruautés que les Mahométans, leurs vainqueurs, employèrent pour les convertir, furent absolument sans effet. Les Brahmines prennent les plus grandes précautions pour nourrir la superstition du peuple. Il est défendu, sous les peines les plus sévères, aux individus des dernières castes, de lire aucun passage des livres sacrés; et même les personnes des castes les plus élevées ne peuvent recevoir d'instruction que celle que leurs prêtres veulent bien leur donner.

Transmigration. Les Brahmines pensent que l'âme de l'homme est une partie séparée de ce grand esprit qui créa l'Univers, et qu'elle s'y réunira, quand elle aura rempli sa destinée sur la terre, et qu'elle aura acquis un degré convenable de pureté. Ils enseignent que, pour effacer les taches dont elle s'est souillée ici-bas, en contentant ses appétits sensuels et corrompus, elle doit passer par de nombreuses transmigrations et à travers le corps de différens animaux, jusqu'à ce que, par ses souffrances, et par la science qu'elle acquiert dans les différentes formes de son existence, elle soit purifiée de toute souillure, qu'elle soit en état de se confondre dans l'essence divine, et de rentrer comme une goutte d'eau dans cet immense Océan d'où elle est originairement sortie. Les opinions des Brahmines sur ce point ressemblent extrêmement à celles de Pythagore, et l'on suppose que c'est de l'Inde que ce philosophe a tiré sa doctrine. *Yourm Dourm* Radjah remplit, chez les Hindous, le même office que le Minos des Anciens. On suppose que l'âme débarrassée des entraves du corps paraît devant le tribunal de ce juge, qui porte aussi-tôt sa sentence. Si elle a été tellement dépravée, qu'elle ne soit pas jugée digne de passer dans le corps des plus vils animaux, on lui inflige une pu-

nition proportionnée à ses crimes, puis on la place dans une demeure convenable sur la terre. Quelques sectes de Brahmines nourrissent des idées de morale, aussi exaltées que celles des anciens stoïciens. Comme eux, ils disent que l'homme n'est pas formé pour la spéculation, ou pour l'indolence, mais pour l'action; qu'il est né non-seulement pour lui, mais encore pour ses semblables; qu'en conséquence, le bonheur de la société dont il est membre, que celui de l'Univers, doit être son principal objet; qu'il ne doit songer qu'au motif et non pas à l'issue de ses actions; et que, soit que les événemens qui ne dépendent pas de lui, soient heureux ou malheureux, il peut, tant qu'il est content de la pureté de ses intentions, jouir de sa propre approbation; qu'elle seule constitue la véritable félicité qui est indépendante du pouvoir de la fortune et de l'opinion des autres hommes.

Les principes de la religion des Hindous et les dogmes qui en dépent furent rédigés par Brâhma, et renfermés en cinq livres, l'un desquels s'est perdu. Ces livres sont appelés *Baïds* ou *Vaides*, mot sanscrit, qui signifie mystère. Sur la côte de Coromandel et dans les environs ils se nomment *Vaidams*, parce que les Malabars et les Talingas font peu de différence entre les lettres *B* et *V*, et qu'ils ajoutent régulièrement une *M* à la fin de tous les mots sanscrits.

Le *Chastre* est un recueil volumineux de commentaires sur les vaides, écrits par différens Pandits pour éclaircir la mytologie hindoue. C'est de ce recueil qu'on a tiré toutes les cérémonies superstitieuses et secondaires introduites successivement dans le culte des Hindous.

Il y a dans l'Hindoustan quelques sectes, et même certaines classes du peuple qui rejettent l'autorité des *Vaides*, et toute la mythologie des Brahmines; mais malgré toute sa pureté originelle, le culte qu'ils rendent à l'Etre-suprême est maintenant défiguré grossièrement par les cérémonies et les emblêmes. La branche la plus considérable de ces sectaires se nomme *poudje*. Ceux-ci désignent l'objet de leur culte par *paurouss naut*, mots sanscrits, qui signifient maîtres de la pierre philosophale.

Quoiqu'il y ait plusieurs sectes dans l'Hindoustan, ce-

pendant on n'y trouve point cette espèce d'hommes que, si improprement, nous appelons *esprits forts*. Les personnages les plus éminens par leur mérite ou par leur dignité croyent aux dogmes de la religion de Brâhma, aussi sincèrement que les individus de la dernière classe les moins instruits; et ils en pratiquent les plus minutieuses cérémonies avec autant de scupule et de simplicité.

Pagodes. — Tous les bâtimens consacrés au culte de la religion dans l'Inde, de quelque forme qu'ils soient, sont appelés Pagodes. Celle qu'on regarde comme la plus ancienne se trouve dans l'île d'*Eléphantine*, à quelque distance de Bombai. Elle a été creusée dans le roc d'une montagne élevée, et forme une aire spacieuse d'environ cent vingt pieds carrés. Les murs intérieurs sont ornés de statues gigantesques, représentant des figures humaines, mais bizarres. Il y a différentes pagodes de cette espèce dans l'île de *Salsette*, qui est encore plus près de Bombai. En place de cavernes, qui furent probablement les lieux primitivement consacrés à la divinité, les Hindous élevèrent des temples à leurs dieux. Ils les construisirent d'abord sous la forme d'une grande pyramide, dans laquelle la lumière n'entrait que par une petite porte, comme à *Doegour*, près *Tanjaor*, dans le Carnate. Mais ensuite ils bâtirent de superbes édifices, d'une étendue immense et magnifiquement décorés. Ils en firent quelques-uns de plusieurs milles de circonférence; et tel est celui qu'on voit dans l'île de *Seringham*, île formée par les deux branches de la grande rivière de Kavery, sur la côte de Coromandel. La multitude des pélerins qui se rendent à cette pagode pour y obtenir l'absolution de leurs péchés, est incroyable; et aucun d'eux ne vient sans présenter son offrande en argent. Le nombre des brahmines entretenus dans ce temple se montait autrefois à 40 mille, en y comprenant leur famille. Là, comme dans toutes les pagodes de l'Inde, les brahmines vivent dans une subordination qui ne connaît aucune résistance, et dans une aisance à laquelle tous les besoins sont étrangers. Les rites religieux que l'on célèbre dans les pagodes sont nombreux, et leur pompe est éclatante.

Fêtes. — Les peuples de l'Hindoustan ont assigné des

heures nocturnes à leurs fêtes, lesquelles consistent à porter en pompe, soit au-dedans de la pagode, soit au-dehors de l'aldée, le dieu qui les occasionne. Celle du *Tirounal* ou du *Charriot*, qui a lieu pour la dédidace d'un temple, est la plus solennelle, et dure dix jours, chacun desquels est distingué par une cérémonie particulière. Le dixième jour on fait une procession, à laquelle se rend un concours prodigieux. Six à sept mille personnes traînent l'idole sur un char, au son d'une infinité d'instrumens de musique, qu'ils accompagnent de cris mille fois répétés. Le char est une machine immense, sur laquelle la vie et les métamorphoses du dieu sont retracées. Il est orné de banderolles et de fleurs que supportent des lions de carton placés aux quatre coins. Le devant est occupé par des chevaux de la même matière, et l'idole est au milieu sur un piédestal. Quantité de brahmines l'éventent; les bayadères et les musiciens sont assis à l'entour. On a vu des pères et des mères de familles, tenant leurs enfans entre leurs bras, se jeter à terre sur le passage, se faire écraser avec eux, et mourir dans l'espoir que la divinité les ferait jouir d'un bonheur éternel dans l'autre vie. Le cortège passait sur le corps de ces malheureux sans aucune émotion, et la machine achevait de les broyer. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un petit nombre de fanatiques qui se dévouent de la sorte.

Le *Pongol* est la plus grande fête d'obligation des Hindous, et tombe le premier jour du dixième mois de leur année, lequel répond à celui de janvier. Elle est destinée à célébrer le retour du soleil dans le nord, et dure deux jours. Le premier on la nomme *Grand-Pongol*. La cérémonie consistent à faire bouillir du riz avec du lait, pour tirer quelqu'augure de la manière dont bout celui-ci. Dès qu'on aperçoit les premières ébullitions, les femmes et les enfans crient *pongol*, ce qui veut dire *il bout*. C'est dans l'intérieur des maisons que se fait cette cérémonie. La place que l'on y destine doit être purifiée avec de la bouze de vache. On y place un fourneau, sur lequel on fait cuire le riz, après l'avoir présenté aux dieux. Toutes les personnes de la maison doivent en manger un peu. Le second jour, la cérémonie reçoit le nom de *Pongol des vaches*. On peint les cornes à ces animaux, on les couvre de fleurs, et on fait ensuite le

pongol pour eux. Le soir on porte processionnellement la figure du dieu dans les campagnes. L'idole est placée sur un cheval de bois, dont les pieds de devant sont levés comme s'il galoppait, et ceux de derrière sont posés sur une table de bois, portée par quatre hommes. Elle tient une lance à la main, et elle est censée aller à la chasse. On tue un animal réservé pour cette fête. Ce doit être un quadrupède, indifféremment choisi depuis le tigre jusqu'au rat. Après l'avoir lâché, on examine le côté qu'il prend, et l'on en tire des augures. Ce même jour les Brahmines jettent des sorts pour connaître les événemens de l'année suivante. Le soir, les Hindous se rassemblent en famille, se font réciproquement des présens, et se visitent en cérémonie pour se souhaiter un bon pongol, de la même manière qu'on souhaite la bonne année en Europe. Le tems consacré à ces visites est de huit jours.

On célèbre aussi des fêtes en l'honneur des dieux subalternes; mais quelques-unes de celles-ci ne sont point avouées des brahmines, qui les regardent même comme impies. Nous nous bornerons à décrire celle de *Mariatale*, qui est remarquable par des actes de démence. Mariatale est désignée sous le nom du diable *Ganga*, par tous les auteurs qui ont écrit sur la mythologie des Hindous. On lui sacrifie des boucs; et les sacrifices de cette sorte ne se font qu'aux dieux malfaisans. Les Hindous redoutent infiniment cette déesse; ils lui élèvent des temples dans toutes les aldées. On ne place, dans le sanctuaire, que sa tête, à laquelle seule les Hindous de bonne caste adressent leurs vœux. Son corps est déposé à la porte, et devient l'objet de l'adoration des Parias. La fête que l'on fait en son honneur, se nomme *Quedil*. Ceux qui pensent avoir reçu de grands bienfaits de cette déesse, ou qui veulent en obtenir, font vœu de se faire suspendre en l'air. Cette cérémonie consiste à faire passer deux crochets, de les attacher au bout d'un très-long levier, sous la peau du dos à celui qui a fait le vœu. Dès que le patient est accroché, on l'élève d'une vingtaine de pieds. Dans cet état, on lui fait faire autant de tours qu'il veut; et, pour l'ordinaire, il tient dans ses mains un sabre et un bouclier, et fait les gestes d'un homme qui se bat. Quoiqu'il souffre, il doit paraître gai; s'il lui échappait quelques larmes, il serait chassé de sa

caste; mais cela n'arrive que très-rarement. Celui qui doit se faire accrocher ainsi, boit une certaine quantité de liqueur enivrante, qui le rend presqu'insensible. Après plusieurs tours, on le descend, et il est bientôt guéri de sa blessure, ce qui passe pour un miracle. Ce n'est que dans la classe la plus basse que l'on trouve des adorateurs de Mariatale.

Religieux Hindous. — Il est, dans l'Hindoustan, une foule d'individus, dont l'imagination exaltée se complaît dans les sacrifices les plus pénibles, et dans les pratiques les plus austères. En conséquence, on trouve différentes sortes de religieux dans cette contrée. Les plus révérés de tous, sont les Saniassis; et le peuple les regarde comme des saints. Le Saniassi est ou brahmine ou choutre. Il se dévoue entièrement à la divinité, et fait vœu de pauvreté, de chasteté et de sobriété. Il erre de tous côtés, presque nu, la tête rasée, n'ayant qu'une simple toile jaune, qui lui couvre le dos, ne vit que d'aumônes, et ne mange que pour ne pas mourir de faim. Les hommes de toutes les classes, à l'exception des Parias, peuvent être saniassis; et chaque secte a les siens. Les *Pandarons* sont très-révérés aussi. Ils se barbouillent toute la figure, la poitrine et les bras, avec des cendres de bouze de vache. Ils parcourent les rues, demandent l'aumône, et chantent les louanges de Chevah, en tenant un paquet de plumes de paon à la main, et en portant le lingam suspendu au cou. Pour l'ordinaire, ils ont aussi une grande quantité de colliers et de brasselets d'*outrachon* (1). Le pandaron, qui ne se vêtit point de toile jaune, se marie et vit en famille. Celui qui fait vœu de chasteté, s'appelle *tabachy*, et diffère du saniassi en ce qu'il vit en société, soit avec sa famille, soit avec d'autres pandarons. Il témoigne sa reconnaissance à ceux qui lui font l'aumône, en leur donnant des cendres de bois de sandal et de bouze de vache, qu'il a rapportées des lieux saints. Le nom de pandaron se donne à tous les religieux de Chevah, comme celui de *tadin*, à ceux de Vichnou. Le *carépatré-pandacon* fait vœu de ne plus parler. Il entre dans les maisons, et demande l'aumône en frappant des mains:

(1) Semence d'un fruit aigre, qui ne croît que dans le nord de l'Hindoustan.

Ceux qui lui font la charité, lui donnent le riz tout cuit, et il le mange sur la place, sans en rien réserver. S'il n'en a pas assez, il va dans une autre maison, faire la même cérémonie. Son nom est significatif: *caré* veut dire *main*, et *patré*, *assiette*.

Les religieux de la secte de Vichnou, sont les *tadins*, les *satadevens*, les *vaichnavins*, etc. Le tadin va mendier de porte en porte, en dansant, et en chantant les métamorphoses de Vichnou. Pour s'accompagner, il bat d'une main sur une espèce de tambour; et quand il a fini chaque verset, il frappe sur un plateau de cuivre, avec une baguette qu'il tient entre les deux premiers doigts de l'autre main. Ce plateau rend un son très-dur et très-aigu. Sur la cheville du pied, le tadin porte des anneaux creux et remplis de petits cailloux ronds qui font beaucoup de bruit. Il se couvre le corps d'une toile jaune.

Les *satadevins* forment une autre caste religieuse, dans laquelle les autres Hindous ne peuvent pas entrer. Ils naissent religieux, se marient et vivent en famille. Quoiqu'ils s'occupent à faire des colliers de fleurs pour les vendre, cela n'empêche pas qu'ils ne demandent l'aumône en chantant, comme les tadins, et en s'accompagnant d'une espèce de guittare.

Les *vaichnavins* forment une tribu comme les satadevins: la seule chose qui les distingue de ceux-ci, est un petit vase de cuivre qu'ils portent sur la tête, et dans lequel ils mettent les aumônes qu'on leur fait.

Pénitens hindous.—Ces espèces de religieux sont parmi les Hindous ce que les Fakars sont parmi les Moghols. La plupart sont de la secte de Chevah. Les seuls meubles qu'ils puissent avoir, sont un lingam auquel ils offrent sans cesse leurs adorations, et une peau de tigre, sur laquelle ils couchent. Ils exercent sur leurs corps tout ce qu'une fureur fanatique peut leur faire imaginer. Les uns se déchirent à coups de fouet, où se font attachés au pied d'un arbre par une chaîne que la mort seule peut briser. D'autres font vœu de rester toute la vie dans une posture gênante, telle que de tenir les poings toujours fermés; et leurs ongles n'étant jamais coupées, finissent par leur percer la main. On en voit qui ont les bras croisés sur la poitrine, ou bien les mains élevées

élevées au-dessus de la tête, de sorte qu'il ne leur est plus possible de les plier. Ces malheureux ne peuvent ni boire, ni manger que par le secours de quelques disciples qui les suivent. Plusieurs s'enterrent, et ne respirent que par une petite ouverture. On en trouve qui ont fait vœu de demeurer toujours debout, et dorment appuyés contre un arbre ou contre un mur. D'autres se tiennent des heures entières sur un seul pied, les yeux fixés sur le soleil. Quelques-uns se tiennent de même un pied en l'air, ne s'appuyant de l'autre que sur l'orteil, sont placés au milieu de quatre vases pleins de feu, et contemplent le soleil avec des yeux immobiles. Il y en a qui paraissent tout nus devant le peuple, pour lui montrer qu'ils ne sont plus susceptibles d'aucune passion. Chacun croyant faire une œuvre méritoire, s'empresse de leur donner à manger, et quelques femmes vont jusqu'à leur baiser les parties naturelles, et les adorer.

Le caractère de ces pénitens, dont le nombre est toutefois considérablement diminué, est d'avoir un grand fond d'orgueil, et de se croire des saints. De peur d'être souillés, ils évitent de se laisser toucher par des gens de basse caste et par les européens. Ils n'ont rien sur eux qui ne passe pour renfermer quelque mystère, et qu'on ne croie digne d'une grande vénération.

Devoirs Religieux.—Adorer l'Etre-suprême, invoquer ses dieux tutélaires, être affable envers les hommes, avoir sur-tout pitié des malheureux et les secourir, supporter patiemment les adversités de la vie, fuir le mensonge, s'abstenir de la femme, avant le quatrième jour des purgations menstruelles, n'aimer qu'elle, avoir l'adultère en horreur, lire et entendre lire les histoires divines, parler peu, faire l'aumône, jeûner, prier, prendre les bains au tems marqués, tels sont les devoirs généraux que ces livres sacrés inspirent à tous les Hindous, sans distinction de caste ni de tribu.

Initiation des Hindous. — Un Hindou n'est tenu à aucune cérémonie journalière, qu'après l'initiation; et toutes celles qu'il aurait pu faire auparavant ne sont point méritoires. Quelques sectateurs de Brâhma négligent, il est vrai, cette pratique; mais celui qui meurt sans être initié, ne doit pas s'attendre à jouir, dans l'autre vie, d'un sort plus heureux que celui dont il jouit ici bas. On se prépare à l'initiation,

par le jeûne et l'aumône, et par d'autres bonnes œuvres. Après avoir fait un sacrifice, le gourou ou le prêtre apprend à l'initié un mot d'une ou deux syllabes, qu'il lui fait répéter à l'oreille, pour qu'il ne soit entendu de personne. On doit répéter ce mot cent ou mille fois par jour, s'il se peut; mais toujours dans le plus profond secret. On ne peut le dire à qui que ce soit, si ce n'est à un initié agonisant et de la même secte. C'est-là l'unique prière des Hindous; et ils la regardent comme si sacrée, que nul, jusqu'ici, ne l'a communiquée à aucun européen. Chaque caste en a une différente. L'initié ayant répété plusieurs fois la prière, le gourou lui enseigne les cérémonies qu'il doit faire à son lever et à ses repas; il lui apprend aussi plusieurs cantiques en l'honneur des dieux, et lui recommande de vivre honnêtement. Depuis ce jour l'initié ne doit pas manquer aux cérémonies prescrites, et s'il s'en absente, il pèche.

Maléfices. — Les Indiens sont tellement persuadés de l'existence des maléfices, qu'ils y rapportent leurs maladies et sur-tout celles de leurs enfans. En conséquence, ils sont presque toujours occupés à faire quelques pratiques superstitieuses, pour rompre le charme. Non-seulement ils croient que les hommes y sont exposés, mais encore que les plantes, les arbres, les fruits, les semences, les moissons en sont susceptibles. De-là vient la coutume de mettre dans les champs, sur le tronc des arbres et dans les jardins, des vases ronds, blanchis avec de la chaux, et marqués de plusieurs points noirs, ou de figures mystérieuses.

MORALE, MŒURS ET COUTUMES DES HINDOUS.

Morale. — La morale des Hindous est très-pure; et quoique la plupart des figures représentées dans leurs temples, soient obscènes, la décence leur est expressément recommandée, et ils l'observent parfaitement. Quant à la continence, ils ne la gardent pas si exactement, ce qu'il faut attribuer à la facilité d'avoir des danseuses, qui, par intérêt et par libertinage, se vouent au public. La loi leur permet la pluralité des femmes; mais ordinairement ils ne font usage de cette permission, que lorsqu'après quelques années de mariage, ils ne peuvent point avoir d'enfans avec la femme qu'ils ont épousée.

Les mœurs des Hindous sont douces ; ils font consister leur bonheur dans les jouissances de la vie domestique, et leurs amusemens, à visiter leurs pagodes et à assister aux cérémonies réligieuses. Ils considèrent le mariage comme indispensable, pour quiconque ne se séquestre pas du monde par esprit de dévotion.

Mariage. — C'est sur-tout dans l'Inde que le mariage est l'acte le plus important de la vie civile. Les Hindous sont tellement persuadés que les dieux ne leur ont accordé l'existence que pour se reproduire, qu'ils se remarient jusqu'à ce qu'ils aient des enfans, sur-tout des mâles ; et quand ils ne peuvent en avoir d'aucune femme, ils choisissent, parmi leurs plus proches parens, un garçon qu'ils adoptent, pour qu'il remplisse les devoirs de fils, à leurs funérailles.

Les Hindous poussent à l'extrémité la délicatesse sur la virginité. Ils épousent les filles avant qu'elles aient atteint l'âge de puberté, et dédaignent celles qui sont nubiles, parce qu'ils n'auraient pas une entière certitude qu'elles soient intactes. La fille qui se marie, doit être de la même caste et de la même famille que celui qui l'épouse. Il n'y a que les frères et les sœurs qui ne puissent contracter mariage ensemble. Mais, sous ce nom, sont compris les enfans des frères du père, et des sœurs de la mère (1).

Les Hindous ont deux sortes de mariage, l'une universelle, qu'ils nomment mariage en *pariam* ; et l'autre est le mariage en *cannigadanam*.

Le pariam est une somme déterminée (environ 150 fr.), que le père de l'époux, ou le chef de la famille, donne au père de la fille, quelques jours avant le mariage. En remettant l'argent, il dit, à haute voix, devant un Brahmine, et en présence de tous les parens : *l'or est à vous et la fille est à moi.* Le père de la fille, répond de même tout haut : *l'or est à moi et la fille est à vous.* Le futur est forcé de donner à sa future le *pariécouré*, qui est une pagne dont la fille se revêt le jour de ses noces, et qui n'est employée qu'à ce seul usage. Ce

(1) Les frères du père et les sœurs de la mère sont tous nommés pères ou mères (grands pères ou grands mères à la seconde génération), s'ils sont aînés ; et petits pères ou petites mères, s'ils sont cadets.

vêtement est toujours de soie, même chez les Hindous les plus pauvres. Le mari doit aussi fournir le *tali*, petit joyau d'or qu'il attache, avec un cordon, au cou de la fille. C'est la dernière cérémonie du mariage, qui dès lors ne peut plus être rompu.

Donner sa fille sans exiger le pariam, c'est la marier en *cannigadanam*, terme qui signifie don d'une vierge. La religion, en recommandant la charité envers le prochain, en a distingué trois espèces, qu'elle a considérées comme les plus méritoires: ce sont le *godanam* ou le don de vaches, le *boudanam* ou le don de terres, et le *cannigadanam* ou le don d'une vierge. Celui qui accepte un de ces dons, est censé se charger des péchés de son bienfaiteur, et doit les expier par de bonnes œuvres et des cérémonies religieuses. Ordinairement le beau-père joint au don de sa fille, des présents en bijoux, en argent ou en maison; il fait tous les frais de la noce; et quelquefois, par une sorte d'adoption, il fait participer son gendre à son héritage, en lui donnant une part d'enfant. Il n'y a guère qu'un homme sans ressource qui veuille contracter un pareil mariage. Quiconque reçoit le cannigadanam est exclu de la succession de son père; et s'il meurt sans enfans, ses biens passent à sa veuve. Cette renonciation est de droit; mais le plus souvent elle se fait par un acte authentique. Le marié sort de la maison paternelle, se dépouille, à la porte, de tous ses vêtemens qu'il jette à terre; ensuite il rompt la ficelle qui lui ceint les reins, et la jette aussi; et de la sorte, il n'emporte rien de ce qui lui a été donné par sa famille.

Lorsqu'un hindou a jeté les yeux sur une fille de sa parenté, pour son fils, il est d'usage qu'il envoie un étranger sonder le père de la jeune personne, afin que si le jeune homme ne convient pas, il n'ait point à rougir d'un refus. S'il est agréé, les astrologues fixent le jour et l'heure où l'on doit aller, en cérémonie, faire la demande. Le père du futur doit toujours être accompagné d'une femme mariée, de quelqu'un de ses parens et d'un Brahmine, savant dans l'art d'expliquer les pronostics. Si l'on fait de mauvaises rencontres, la visite est remise à un autre jour. Si tout réussit à souhait, il est d'usage, afin qu'il ne paraisse pas embarassé de sa fille, que le père ne donne pas tout de suite sa parole; et l'on fait

une seconde visite. On choisit ensuite un jour pour la cérémonie du pariam. Lorsqu'il est arrivé, le père du garçon, accompagné de ses parens et de ses amis, se rend chez le père de la fille. Il se fait suivre par les présens qu'il doit faire. Ces présens sont portés dans des paniers de rotin, d'une forme particulière, appelés *potagons*, et qui ne servent que pour les funérailles ou pour les mariages. Ces panniers sont couverts de voiles fort riches; mais la plupart sont vides. Ceux qui sont remplis, contiennent des cocos, des bananes, du safran, de l'arec, du betel, etc., etc. Chaque pannier est porté sur la tête d'un homme; et les porteurs marchent à la suite les uns des autres.

Un des paniers renferme une pagne de soie, destinée pour la future, et dans un des coins de laquelle est noué le pariam, s'il se donne en argent; mais les personnes riches donnent ordinairement un joyau. Ce panier est découvert en pleine assemblée. Un Brahmine dit alors au père du garçon de présenter à celui de la fille du betel et le pariam, puis il lui fait répéter l'*argent est à vous, et la fille est à moi.* Le père de la fille future prend l'un et l'autre, et présentant à son tour du betel seulement, il dit, d'après le prêtre, l'*argent est à moi, et ma fille est à vous.* Aussi-tôt le Brahmine dit à haute voix: ce betel sert de gage que la nommée une telle, fille d'un tel, et petite-fille d'un tel, a été donnée à un tel, fils d'un tel, et petit-fils d'un tel. Il souhaite ensuite aux deux époux toute sorte de prospérité, et leur prédit que Dieu les comblera de ses bénédictions, qu'ils auront une nombreuse postérité, de riches troupeaux de vaches, beaucoup de grains et d'argent, et que leur maison sera pleine de lait. Ensuite on distribue du betel, de l'arec et de l'eau-rose aux assitans, qui se retirent les uns après les autres. Les plus proches parens restent pour le repas.

Quoique la fille soit censée vendue le jour du pariam, le mariage peut se dissoudre; mais il faut avoir de bien fortes raisons pour en venir à un pareil éclat. C'est toujours une assemblée générale de parens, et quelquefois de la caste entière, qui en décide. Ce n'est que lorsque le tali est attaché qu'on ne peut plus s'en dédire.

Quand le jour du mariage est fixé, on commence par planter le *cal*, ce qui signifie planter, dans une cour de la maison, soit du

garçon, soit de la fille, un des pieds du pendal (1) que l'on a fait construire. C'est-là véritablement le commencement du mariage ou des nôces, qui durent quelquefois pendant trente-cinq jours. Quand on place le cal, tous les parens et amis, même d'une caste différente, vont faire visite au père. Les amies, placées sous un dais, portent en présent du betel aux nouveaux époux. On élève ensuite au milieu de la cour, un *pollear* de pierre, c'est-à-dire l'emblême du Dieu du mariage, que l'on représente avec une tête d'éléphant et un gros ventre. Les Brahmines lui font un sacrifice et des offrandes de cocos, de bananes et de betel. Cela fait, on plante, dans un des coins de la cour, le *suestamon*, c'est à-dire, une branche de *mourikou*, arbre consacré au mariage. On y place aussi le cal, puis on construit le pendal, et dès qu'il est achevé on retire le pollear. C'est sous ce pendal que se font toutes les cérémonies du mariage. Les gens riches en font construire un autre, devant leur porte, lequel doit être de même largeur que celle-ci, et d'une grande magnificence. La rue est ornée de toiles peintes, qui représentent l'histoire de quelques divinités indiennes. Parmi ces peintures, il y en a quelquefois de très-obscènes, sur-tout quand elles représentent la vie de Quicheha, dieu fort impudique. Le pendal est aussi paré de feuillages, de branches et de fruits. Tous les jours les danseuses y viennent exécuter des ballets et chanter des épithalamnes. On y reçoit aussi les visites de cérémonie; et il y a toujours un écrivain occupé à prendre note des présens de ceux qui viennent complimenter, afin de pouvoir leur en rendre de pareille valeur, lorsqu'il se fera quelque mariage chez eux. On offre à tout le monde du betel et de l'eau-rose. Pendant les jours qui précèdent le mariage, les danseuses, dans le pendal intérieur, frottent, matin et soir, en chantant et en dansant, les nouveaux mariés avec du *naleng*, petite graine verte, qui est le produit d'une plante consacrée au mariage. Les futurs époux vont ensuite se baigner pour se rendre purs devant les dieux.

Ceux qui veulent étaler leur opulence font promener leurs enfans tous les soirs avant le mariage. Chacun des

(1) Espèce de reposoir qui sert dans les mariages et dans les fêtes publiques.

futurs époux est dans une voiture différente; mais dans la promenade, qui se fait après la cérémonie, ils sont tous deux dans la même. Cette parade est très-dispendieuse, à cause de la grande consommation d'huile pour éclairer le cortège, et du paiement de ceux qui portent les lumières et les palanquins, etc., etc. Tous les joueurs d'instrumens de la ville, toutes les bayadères sont du cortège. Les enfans des parens et des amis, richement habillés, sont portés dans des palanquins, ou vont à cheval, et précèdent toujours les nouveaux mariés. Ceux-ci sont quelquefois placés sur des chars fort élevés, et construits dans le goût de ceux sur lesquels on promène les dieux. Les parens et amis suivent à pied et ferment la marche.

C'est avec cette pompe que l'époux est conduit à la maison de la mariée; et quand il est arrivé à la porte, on tire l'*œillade* pour éviter tout malefice. A cet effet, on fait tourner trois fois, devant le visage des époux, un bassin rempli d'une eau rougie, qu'on jette ensuite dans la rue. Ce sont de vieilles femmes que l'on emploie à ce ministère; car on se méfie des jeunes, qui ne feraient peut-être qu'augmenter le maléfice.

Dès qu'on sait qu'il se fait un mariage chez un homme puissant, les Brahmines s'y rendent de plus de vingt lieues à la ronde, et quelquefois il s'y en trouve cinq ou six mille. On les nourrit tous les jours; et, lorsque la cérémonie est finie, on leur donne à chacun une pagne pour se couvrir. Les mariages sont quelquefois la ruine des familles; et il y en a qui coûtent jusqu'à 100,000 pagodes, ou près de 800,000 francs.

Le jour du mariage, les deux fiancés s'asséyent à côté l'un de l'autre, et à l'un des bouts du pendal intérieur. On place devant eux plusieurs cruches de terre pleines d'eau, arrangées en cercle, et bouchées avec des couvercles de terre, destinées pour ce seul jour. Deux cruches, voisines des futurs, sont plus grandes que les autres. Au milieu du cercle est une estrade de bois. Le reste de la place est occupée par une quantité de lampions allumés. Les Brahmines restent en prières pour faire descendre dans les deux grandes cruches *Chevah* et *Parvadi*, si la famille est de la secte de ces dieux, ou *Vichnou* et *Latchimi*, si la famille est vichnouviste. Dans les autres cruches, ils font descendre des divinités subalternes. Les lumières représentent le dieu du feu. On fait ensuite le

homan ou le sacrifice. On allume du feu à terre avec le *samitou*, c'est à-dire, avec les différens bois qu'on doit y brûler (1). Un Brahmine l'entretien en y versant du beurre, et en y mettant des petits morceaux de bois. Pendant cette opération, il récite des prières; et, quand elles sont finies, il s'approche du père de la fille, qui doit toujours être à côte d'elle, et il lui prescrit ce qu'il doit faire et dire. Celui-ci met dans la main de la jeune personne du betel, des bananes et une pagode d'or; puis il la place sur celle de son gendre. La mère de la fille, ou celle qui la supplée, verse ensuite un peu d'eau sur les mains des deux futurs époux; et le père dit à haute voix, en attestant tous les dieux : *Moi un tel, fils d'un tel, petit fils d'un tel, je vous donne ma fille une telle à vous un tel, fils d'un tel, et petit-fils d'un tel.* Le Brahmine prend alors le tali, le présente aux dieux, aux deux époux, aux pères, aux autres parens et aux assistans. Tous doivent passer la main dessus, pendant que le prêtre répète, en sanscrit, cette formule : *Ils auront des grains, de l'argent, des vaches et beaucoup d'enfans.* Cela fait, il remet le tali au futur. Celui-ci l'attache au col de la fille, qui, dès-lors, devient sa femme, et le mariage est fait.

Après cette cérémonie, le nouvel époux fait serment devant le feu, qu'il aura soin de son épouse. Il la prend ensuite par le petit doigt de la main droite, et ils font trois fois le tour de l'estrade, auprès de laquelle est placée une pierre plate qui sert à broyer les ingrédiens avec lesquels on fait les *caris* ou les ragoûts. Lorsqu'ils arrivent à cette pierre, le mari, prenant un des pieds de sa femme, le passe dessus, afin de lui rappeler qu'elle vient de contracter l'obligation de prendre soin du ménage. Au haut du pendal est pratiqué un trou, par lequel on découvre le ciel. Quand les deux mariés arrivent dessous, le Brahmine crie à la nouvelle épouse : *Contemplez Arindody* (2), *et suivez son exemple.* Les trois tours étant finis, on apporte, dans de grands bassins, du riz cru. Le

(1) Il n'y a que douze espèces de bois qui puissent servir à cet usage. Un sacrifice pour être bien fait, doit consumer 108 ou 1008 morceaux de bois.

(2) C'est une sainte dont la sagesse et la vertu sont données aux femmes pour exemple.

Brahmine mêle un peu le dessous, en disant quelques prières. Il en prend ensuite quelques poignées, qu'il laisse tomber sur les épaules du mari. Il en fait autant à la femme ; et tous les assistans répètent cette cérémonie, qui constitue la bénédiction que tout le monde donne au mariage qui vient de se faire. Les femmes de la maison apportent du lait mêlé avec du jagre, c'est-à-dire, du sucre brut, tiré du palmier ; et les deux époux sont obligés d'en prendre un peu. Le reste de la journée se passe en divertissemens, et le soir se fait la dernière promenade publique. Ce jour-là, les deux époux vont dans le même palanquin. Le lendemain, on détruit promptement les deux pendals, afin d'éviter les malheurs que ces objets pourraient occasionner. On est persuadé que si le feu y prenait, quelqu'un de la famille mourrait dans l'année.

Lorsque l'épouse devient nubile, on fait à-peu-près les mêmes cérémonies, on reçoit les complimens de tout le monde, et les parens sont régalés ; c'est ce qui s'appelle le *second* ou le *petit mariage*. Lorsqu'elle devient enceinte pour la première fois, c'est une fête nouvelle, ainsi qu'au septième mois de la grossesse de la mère, et à la naissance de l'enfant. Une femme ne peut coucher avec son mari qu'avec la permission de sa belle-mère ; encore faut-il qu'elle se glisse dans la chambre de celui-ci, sans être aperçue ; mais toute contrainte cesse après le premier accouchement. La naissance des enfans donne aussi lieu à des cérémonies religieuses. La maison étant considérée comme souillée par les couches de la mère, on la purifie. A cet effet, un Brahmine et le père de l'enfant se frottent la tête d'huile, et se lavent scrupuleusement. L'accouchée doit aussi se purifier par le bain, et prendre des breuvages usités dans cette occasion. Le dixième jour, après la naissance de l'enfant, il se fait une assemblée de parens et d'amis, pour lui donner un nom, qui est, pour l'ordinaire, celui d'un dieu. La fête se termine aussi par des repas et des réjouissances. Six mois après, on invite les parens à assister à la cérémonie de faire manger, pour la première fois, à l'enfant, du riz préparé avec du lait et du sucre. Quand enfin il est parvenu à l'âge de lui donner la ligne ou le cordon, on la lui donne avec les cérémonies usitées dans la caste.

Funérailles.—Si les mariages des riches Hindous se cé-

lèbrent avec magnificence, leurs funérailles semblent encore l'emporter à cet égard. Les cérémonies funèbres se font toujours le soir, mais ne sont pas les mêmes dans toutes les castes. Les sectataires de Chevah enterrent leurs morts, et ceux de Vichnou les brûlent. Les cimetières sont hors des villes; et c'est, chez les Hindous, un principe reçu, que les corps morts souillent les lieux où on les dépose. Chaque caste a son cimetière à part, sur le bord ou dans le voisinage d'un étang. Tous ceux qui demeurent dans une même rue, s'abstiennent de manger tant qu'il s'y trouve un mort; et c'est pourquoi on s'empresse de l'enlever. Au lieu de le faire sortir par la porte, on pratique, dans la muraille, un ouverture par laquelle on le fait passer, dans la posture d'un homme assis; et on la referme ensuite.

Aussi-tôt qu'un Indien a les yeux fermés, on en donne avis à tous les parens, qui se rendent à la maison mortuaire. Le voisinage retentit de lamentations, de cris et de chants funèbres; les femmes paraissent tout échévelées, se frappent le sein et se roulent par terre. Dans certaines castes, elles se rassemblent en grand nombre, et se prennent toutes par la main pour danser en rond. Elles s'agitent comme des bacchantes, et chantent, sur un ton lugubre, des paroles analogues à la circonstance. Après avoir pris un bain, le Brahmine qui préside aux cérémonies funèbres, noue, en façon de bague, à l'un des doigts du mort, un brin de l'herbe appelée d'*herbé*, qui est réputée sacrée; ensuite il bénit et purifie la maison par des aspersions d'eau lustrale; il invoque les dieux et fait des libations. Alors le principal parent, s'adressant au mort, dont il prononce le nom, ainsi que celui de sa race, prie les dieux, conjointement avec les assistans, d'accorder au défunt le paradis. On ajoute à cette prière, celle de demander qu'il soit purifié de toutes ses souillures, et que tout lui soit favorable dans les cieux, dans les airs et sur la terre. On apporte ensuite du feu; et l'on met de l'herbe sacrée dans quatre endroits différens auprès du cadavre. On fait le sacrifice et l'on jette religieusement dans le feu, préparé à cet effet, de la fiente de vache sèche et pulvérisée. Pendant ce tems-là, le Brahmine recommence les prières; puis il les suspend pour recevoir une vache ornée de fleurs, qu'on lui donne, afin que le défunt ne soit pas malheureux. On y ajoute dix

sortes de choses ; et la vanité des Hindous se plaît à rendre l'offrande la plus brillante qu'il est possible. On récite ensuite, à l'oreille du mort, les mots de l'initiation ; on répète continuellement son nom, on se purifie, on se fait raser la tête, et l'on donne de l'argent aux Brahmines. C'est principalement au chef de la famille à se faire raser ; car, par cette action, il contribue, dit-on, au bonheur du défunt dans l'autre monde. Ces cérémonies, et quelques autres du même genre, ne sont que le prélude de la pompe funèbre. Lorsque le moment est arrivé de transporter le cadavre hors de la ville, on le lave, on lui imprime sur le front la marque de sa caste, on le revêt d'un habit propre, et on lui met du betel dans la bouche. Après lui avoir déchiré, sur le visage, une petite bande de toile, qui sert à lui lier les pouces, et l'avoir frotté de sandal, on le couche dans un palanquin tendu de drap rouge et orné de fleurs. Le convoi est précédé de deux longues trompettes, qui mêlent leur son triste et lugubre au bruit confus de quantité de petits tambours. Les parens et amis, couverts d'une simple toile, depuis la tête jusqu'aux genoux, suivent, en pleurant, en poussant des cris et en chantant les louanges du défunt. A l'approche du cimetière, on pose le palanquin à terre, et l'on fait des sacrifices en l'honneur des esprits aériens, qu'on croit habiter les lieux circonvoisins ; on pince le nez au mort, on lui touche l'estomac, pour voir s'il ne donne pas des signes de vie ; on lui répand de l'eau sur le visage, et on redouble, près de lui, le bruit des tambours et des trompettes, afin de le réveiller, s'il n'était qu'endormi. Le convoi s'avance enfin vers le lieu où doit être élevé le bûcher. On a soin d'examiner si la place est propre, et de la nettoyer si scrupuleusement, qu'il n'y reste pas un brin d'herbe ni la moindre ordure. On la purifie en répandant de l'eau lustrale, et en récitant des prières. Cette précaution prise, on pose le corps devant une pierre plantée debout, et représentant Aritchandren, roi vertueux, qui, devenu esclave du chef des Parias, fut chargé, par celui ci, du soin de percevoir les droits qu'on doit payer pour brûler les morts. On enterre, devant cette pierre, plusieurs pièces de monnaie, un morceau de toile neuve et une poignée de riz. Alors un des Parias s'approche et dit à Aritchandren, qu'ayant reçu les droits, il

doit laisser passer le corps. On retourne ensuite le palanquin, on coupe, au mort, les ongles et les cheveux, et on dresse le bûcher avec des branches de manguier, parce qu'on est persuadé que cet arbre a plus de vertu que tout autre, pour rendre heureux le défunt. Les personnes opulentes emploient du bois de sandal.

Le bûcher étant dressé, on couche le cadavre dessus. Ce sont les parens qui remplissent ce triste ministère, et qui font faire, au défunt, son dernier repas. Afin qu'il ne manque pas de nourriture dans l'autre monde, ils lui mettent du beurre, du riz et du lait caillé dans les mains, dans la bouche et dans les oreilles. Le chef de la famille met, le premier, le feu au bûcher. Il doit avoir le dos tourné, et porter, sur l'épaule, un vase neuf rempli d'eau. Aussi-tôt qu'il s'aperçoit que le feu a pris, il laisse tomber le vase, et court, sans tourner la tête, se purifier dans l'étang ou dans la rivière qui se trouve près du cimetière. Si le vase ne se casse point, cela signifie que quelqu'un de la famille doit mourir dans l'année; mais il est si fragile, qu'il se brise presque toujours. Les autres parens et les assistans achèvent d'allumer le bûcher, et y jettent des parfums. Les musiciens font jouer tous leurs instrumens, et l'air retentit de cris ou plutôt de hurlemens.

Le corps est abandonné aux Parias, qui le font consumer et le veillent. Les parens vont alors se purifier aussi. S'il est nuit, ils se retirent ; mais s'il est encore jour, ils retournent vers le bûcher, et font apporter dans un vase neuf, du riz cuit, qu'on jette aux corbeaux après l'avoir offert au défunt. Aussi-tôt que le bûcher est éteint, on répand dessus du lait, et l'on ramasse les os épargnés par le feu. Ces os sont mis dans des vases, et on les garde jusqu'à ce qu'on trouve une occasion de les faire jeter dans quelque rivière sainte ou dans le Ganges, les Hindous étant persuadés que tout homme dont on aura jetté les ossemens dans ce fleuve, jouira d'un bonheur infini pendant des millions d'années. Ceux qui n'en sont pas éloignés, y jettent même le corps entier, après avoir souvent accéléré la mort du malade à force de lui en avoir fait boire de l'eau, à laquelle ils attribuent une vertu miraculeuse.

La maison du défunt reste souillée pendant dix jours. Ce tems passé, le chef de la famille, après s'être purifié, y fait

des aspersions d'eau lustrale, offre un sacrifice, et imprime la marque d'un trident sur la cuisse d'un taureau, qu'ensuite on lâche, et dont personne n'ose se rendre maître. Enfin les obsèques se terminent par des libations et des aspersions.

Les pauvres Hindous ensevelissent simplement leurs morts dans une grosse toile blanche, et ils les font porter sur deux bambous par quatre Parias. Le bûcher (1) est ordinairement composé de bouze de vache bien sèche.

Le deuil des Hindous consiste à se raser les cheveux, à s'envelopper la tête avec une partie de la toile qu'ils portent sur les épaules, et à se priver de betel pour quelques jours.

Suivant les plus anciennes lois du pays, de l'existence du mari dépendent, non-seulement les plaisirs, mais encore l'aisance de sa femme. Il est essentiellement de son intérêt de veiller sur la santé d'un être à la vie duquel son bonheur est attaché. A la mort de l'époux, l'épouse n'est plus qu'un résidu, un *caput mortuus* inutile. Elle ne peut se remarier (2); elle perd toute espèce de considération dans la famille, et se voit dépouiller de tous ses ornemens. Il ne lui est plus permis de faire certaines cérémonies religieuses, et on la regarde, pour ainsi dire, comme impure. Une veuve enfin, est ordinairement reléguée parmi les derniers domestiques de la maison. Cependant plusieurs veuves Hindoues, particulièrement chez les Mahrattes, ont acquis par leur habileté, par leurs richesses, par leurs liaisons ou leurs intrigues, un pouvoir assez étendu et une assez grande influence. Parmi les tribus supérieures plus délicates sur le point d'honneur, les femmes, plutôt que d'encourir une dégradation qui anéantit le pouvoir de leurs charmes, et qui blesse leur orgueil, cherchent dans une mort volontaire le terme de leurs misères. Un passage des

---

(1) Les Hindous sont le peuple chez lequel la coutume de brûler les corps remonte le plus haut. Selon leurs traditions fabuleuses, le dieu Quichena fut brûlé avant l'époque où nous fixons le commencement du monde, et dans le tems à-peu-près où une colonie indienne s'établit à la Chine.

(2) On imagine que le malheur de perdre leurs époux ne leur fût point arrivé, si elles ne l'avaient mérité dans une précédente vie. Celui qui épouserait une veuve, serait censé s'opposer au cours de la justice divine, et s'exposerait lui-même à la colère des dieux.

Chastres enjoint expressément aux femmes de se brûler après la mort de leur mari. Celles qui n'ont pas le courage de se conformer à ce barbare précepte, sont obligées d'aller en pélerinage à quelques-uns des endroits destinés aux ablutions parmi les Hindous. Elles y consacrent leur fortune à des œuvres de bienfesance, et font hommage de leurs cheveux à la mémoire de leur mari. Elles ne doivent plus se parer; il leur est défendu de manger de la viande, du poisson et du beurre; elles ne vivent que de pain d'orge pur, ou de froment, et ne font qu'un seul repas. Tout leur tems doit-être employé à l'adoration continuelle de la divinité, à chasser de leur cœur toute idée de malice, de colère et d'avarice. Ce n'est qu'en menant cette vie qu'elles peuvent espèrer d'entrer dans le ciel immédiatement après leur mort, sans purification intermédiaire. Outre la crainte d'une dégradation si mortifiante, les veuves sont encore excitées à se donner la mort, par les Brahmines, qui leur promettent pour récompense d'un pareil dévouement, une ample part aux plaisirs de l'autre monde, et la bienveillance toute particulière du ciel pour leur postérité (1).

M. *Hodges*, célèbre peintre anglais (c'est celui qui fut un des compagnons du capitaine *Cook*, dans son second voyage autour du monde), qui a visité le Bengale, se trouvant à Benarès, y vit un sacrifice de ce genre : « La personne que je vis, dit-il, était de la caste ou de la tribu de *Chysses*, de celle des marchands. Arrivé près du Ganges, à l'endroit destiné à cette cérémonie funèbre, je trouvai le corps de l'époux étendu dans une bierre, couverte d'un linceuil, et placée sur le bord de l'eau. Il était à-peu-près dix heures du matin. Quelques personnes étaient rassemblées, et ne témoignaient aucune peine de la catastrophe qui allait avoir lieu : je puis dire même qu'elles montraient la plus parfaite indifférence. J'attendis assez long-tems; mais enfin l'épouse parut, accompagnée de quelques-uns de ses parens, et suivie des Brahmines et des musiciens. La marche était lente et solennelle, et la victime s'avançait d'un pas assuré. Parvenu près du corps du défunt, le cortège s'arrêta. L'epouse

(1) On dit cependant que cet enthousiasme d'orgueil, ou cet amour exalté, qui porte les veuves Hindoues à se brûler sur le bûcher de leurs maris est bien calmé, et qu'elles se montrent maintenant fort susceptibles de consolation.

alors adressa la parole à ceux qui l'entouraient, et le fit sans altération dans la voix ni le maintien. De la main gauche, elle tenait une coque de noix de cocos, dans laquelle était de la couleur rouge. Elle y trempa l'index de la main droite; puis elle en marqua ceux qui étaient près d'elle, et à qui elle voulait, pour la dernière fois, témoigner quelqu'intérêt. Me trouvant aussi à portée, elle me considéra attentivement, et me fit un trait avec son doigt sur le front. Elle pouvait avoir vingt-quatre à vingt-cinq ans, âge auquel les femmes ont perdu le plus grand éclat de leur beauté dans l'Inde; mais celle-ci en conservait assez, pour annoncer qu'elle avait été assez belle. Son vêtement était une robe blanche fort ample, qui lui tombait de la tête aux pieds. La place du sacrifice était sur la partie la plus élevée de la rive du fleuve, à quelque distance de l'endroit où le cortège s'arrêta d'abord. Le bûcher était composé de branches sèches, de feuilles de joncs; il formait l'arc, et était couvert. Sur l'un des côtés, on avait pratiqué une petite porte, près de laquelle se tenait un homme avec un flambeau allumé à la main. Les Brahmines passèrent en prières une demi-heure, pendant laquelle la victime conversa avec ses parens, ou donna des marques d'attention à ceux qui se trouvaient près d'elle. Lorsque le corps fut enlevé, elle le suivit immédiatement, accompagnée des prêtres; et, quand on l'eût déposé dans le bûcher, elle salua tout le monde autour d'elle, et y entra sans proférer un seul mot. A l'instant même la porte fut fermée : on mit le feu aux matières combustibles; la flamme s'élança, et l'on jeta dessus une énorme quantité de bois sec. Pendant cette dernière partie de la cérémonie, la multitude, qui alors était devenue très-considérable, poussa de grands cris, qui semblaient être de joie ».

Dans quelques autres parties de l'Inde, dans le Carnate, par exemple, l'exécution de cette affreuse coutume est accompagnée de plus d'horreur encore. On creuse une fosse, dit-on, on y dépose une grande quantité de matières combustibles, auxquelles on met le feu, on y descend le corps, et la victime se jette elle-même dans les flammes. En d'autres lieux, on dresse un bûcher extrêmement élevé, on y place le corps et la femme, puis on y met le feu.

M. *Holwel*, dans son ouvrage intitulé : *Évènemens histo-*

riques de l'Inde, rend compte ainsi de l'origine d'une coutume si barbare. « A la mort de *Brâhma*, ses épouses, inconsolables, résolurent de ne pas lui survivre, et s'offrirent elles-mêmes, comme victimes volontaires, pour honorer son bûcher. Les femmes des principaux rajahs, qui sont les premiers officiers de l'Etat, ne voulant pas donner à croire qu'elles avaient moins d'affection et de fidélité envers leurs maris, suivirent cet exemple. Les Brahmines, qui formaient une tribu nouvellement établie par leur grand législateur, prononcèrent et déclarèrent que l'âme de chacune de ces héroïnes ne subirait plus d'autre transmigration, et qu'elle entrerait dans le premier lieu de purification. Il s'ensuivit de cette décision, que leurs femmes réclamèrent aussi le droit de faire le sacrifice de leur personne à la divinité, et aux mânes de leurs époux décédés. Bientôt celles des autres Hindous se jetèrent aussi, par esprit de religion, dans les flammes ; et l'action héroïque de quelques femmes produisit une coutume générale. »

Les familles hindoues sont gouvernées par leur aîné, qui est revêtu pour cela d'un pouvoir suffisant. Toutes les branches d'une même famille lui témoignent un profond respect, et la plus grande soumission pour tout ce qui concerne les affaires domestiques. Un fils n'oserait s'asseoir devant son père, sans lui en avoir demandé la permission ; et, dans sa conduite comme dans ses discours, il lui montre autant de respect que d'affection.

Si un homme meurt sans enfans mâles, sa succession appartient de droit à ses plus proches parens paternels. Les veuves et les filles sont inhabiles à succéder ; mais les héritiers sont tenus de pourvoir à leur entretien ou à leur établissement. Cette obligation existe, lors même que le mari défunt n'aurait point laissé de biens. S'il ne laisse que des dettes, ceux qui auraient dû hériter, supposé que le partage des biens patrimoniaux n'ait point été fait, sont contrains de les payer. S'il l'a été, et que l'un d'eux ne laisse que des filles, celles-ci en héritent, parce que ses frères, avec lesquels il a rompu la communauté, n'ont plus de droit à son héritage. Mais un tel évènement est fort rare, parce qu'en pareil cas on ne manque jamais d'adopter un garçon.

Sciences,

Sciences, arts et métiers des Hindous.

LANGUES ET LITTÉRATURE. — Il est assez probable que le *sancrit* était anciennement la langue de tout le pays (1). On le dit très riche; et le savant *sir William Jones* le compare pour la beauté, au grec et au latin. Il paraît que parmi les Hindous, les Brahmines sont à-peu-près les seuls qui en aient connaissance. Les livres sacrés sont écrits dans cette langue.

Ces livres sont les *vedams*, l'un desquels est divisé en neuf sections; et un autre l'est en mille. On les considère comme étant d'une très-haute antiquité. Quant aux *pouranas*, qui sont les commentaires de ceux-ci, M. *Bentley* (2) a démontré qu'ils n'ont pas plus de 700 ans d'existence. Il y a aussi quelques poêmes épiques, qui contiennent des fragmens historiques. Le plus ancien est appelé *ramayana*. Le plus célèbre est le *mahabarat*, qui contient, dit-on, plus de 400,000 vers, et dont *Vyasa* fut l'auteur. On prétend que celui-ci a également composé quelques-uns des pouranas; et en conséquence, le mahabarat ne serait pas plus ancien, quoiqu'on le fasse remonter à 300 ans avant l'ère chrétienne. Les philosophes modernes ont débité, au sujet de l'ancienneté des Hindous, les mêmes absurdités que ceux-ci, dans la coupable intention de sapper les fondemens de la religion chrétienne. Tous les jours on découvre des preuves de la supercherie des premiers, et des crimes des autres, dont l'opinion publique commence à faire justice. Il faut espérer que pour le bonheur de l'humanité, la postérité achevra.

Le *sacontala* est un poême dramatique, composé un siècle avant l'ère vulgaire.

On a traduit en anglais une partie de ces ouvrages, ainsi

(1) On croit que le sanscrit a donné naissance à presque tous les dialectes, que l'on parle depuis le golfe Persique jusqu'aux mers de la Chine. On prétend qu'il y a une grande ressemblance entre plusieurs mots de cette langue, et plusieurs mots persans, arabes, et même grecs et latins, non-seulement pour exprimer des objets que les arts peuvent avoir accidentellement introduits, mais des choses de première nécessité.

(2) *As. Res.* VI.

qu'un recueil de fables, appelé *hyto-pades*, c'est-à-dire, agréable instruction, et que l'on connaît en Europe sous le nom de *fables de Pilpay*.

Il n'est pas étonnant qu'on se serve de plusieurs langues vulgaires dans un aussi vaste pays que l'Hindoustan. Depuis la côte d'Orixa jusqu'au cap Comorin, et en remontant la côte de Malabar jusqu'à Cochin, on parle la *langue tamoule* (1). Les savans y écrivent leurs ouvrages en versets, ce qui les rend inintelligibles au commerce des Hindous. A la côte d'Orixa, on se sert du *talinga* (2), langue qui diffère du tamoul par les caractères et la prononciation, quoique chaque caractère traduit réponde au même caractère paucais. A la côte de Malabar, on parle une langue qui diffère aussi du tamoul par les caractères et la prononciation. Dans le nord de cette côte, en remontant vers la province de Guzarate, la langue hindoue est en usage. On peut comparer cette langue au sanscrit corrompu. Elle a peu de rapports avec les précédentes.

Toutes ces langues ont des expressions fortes; et leur génie admet de vives images, qui ne s'écartent pas trop de la nature, quoiqu'elles soient outrées. Dans la description d'un combat, par exemple, le cliquetis des armes est imité par le roulement et les coups de langue répétés et précipités qu'on est obligé de donner pour finir chaque verset.

On parle en outre dans toute l'Hindoustan, le maure et le persan, langues que les Moghols y introduisirent quand ils en firent la conquête. Les marchands de la côte de Coromandel font presque tous usage du talinga. Dans tous les comptoirs européens on emploie un mauvais jargon, établi par les Portugais lorsqu'ils se sont établis dans l'Hindoustan.

Ecriture. — Les Hindous écrivent avec un poinçon sur des *olles*, qui sont des lames que l'on tire de la feuille d'un palmier, laquelle a la forme d'un éventail, et est épaisse et

---

(1) Le tamoul est, sans contredit, la langue la plus défectueuse, en ce que chaque lettre peut s'écrire et se prononcer de différentes manières.

(2) Le talinga est une langue agréable et douce, qui a moins de défaut que tous les autres idiomes de l'Hindoustan.

sèche. Pour écrire on pose l'olle dans une main, et de l'autre on trace les caractères, puis on passe du noir dessus. On écrit des deux côtés de la feuille ou de la lame. Les Hindous emploient aussi le papier au même usage, et les Moghols de l'Hindoustan le préfèrent aux olles. Ce papier est fait de chiffons de linge de coton, et est passé à la colle de riz, ce qui le rend uni et lui donne un vernis semblable à celui de la Chine. On en fabrique de toutes les couleurs, et même d'or et d'argent. Celui-ci, dont la teinte est grisâtre, a la préférence; et le blanc ne sert guère qu'à envelopper des marchandises. On écrit avec une plume de roseau, en tenant les doigts fort éloignés de la taille de la plume. Il n'y a pas long-tems que les Hindous se servent de papier, puisque tous les ouvrages anciens sont écrits sur des olles. Pour réunir celles-ci, on y fait, à chaque extrémité, un trou dans lequel ensuite on passe un cordon.

Système des Hindous sur les différens ages du monde. — Les Hindous divisent, en quatre âges, la durée du monde. Trois de ces âges sont déjà écoulés. Le quatrième doit durer un certain nombre d'années, au bout desquelles le monde finira, pour recommencer ainsi qu'auparavant.

Durée des différens âges.

Ier. âge.	1,728,000.
IIe.	1,296,000.
IIIe	864,000.
IVe	432,000.
Total.	4,320,000.

L'année 1782 correspondait à la 4883e. année du IVe. âge. Ainsi, selon ce calcul, il se serait, jusqu'alors, écoulé 3,892,883 ans, depuis la création du monde (1).

Les Hindous ont, dans ce quatrième âge, une époque re-

(1) Les Hindous appellent yogue chacun des quatre âges du monde, auxquels ils accordent des qualités qui les font correspondre aux siècles d'or, d'argent, d'airain et de fer des anciens. « Nous sommes, disent-ils, dans le khally, ou quatrième yogue ». Les annales des Hindous sont tellement fabuleuses et extravagantes, qu'on ne peut en rien tirer de satisfaisant pour un ordre

marquable, d'après laquelle ils comptent leurs années. C'est celle de la mort de Salivagana, roi de Visnagour, arrivée l'an 3179 de ce même âge, laquelle correspond à l'an 78 de l'ère chrétienne. Outre l'époque de Salivagana, il y a une période de soixante années, dont chacune est désignée par un nom spécifique. On se sert de ce nom dans les actes particuliers et dans les effets de commerce et d'emprunt, pour indiquer l'année dans laquelle on contracte. Mais dans les actes de famille qui doivent durer perpetuellement, ainsi que dans les inscriptions des temples, on joint au nom de l'année, l'an de l'ère de Salivagana et celui du quatrième âge.

L'année hindoue est solaire, et se divise en douze mois. Selon l'opinion la plus suivie, elle est composée 365 jours, 7 heures, une minute et 12 secondes européennes. Les Hindous ne connaissant point les années bissextiles, n'ont trouvé d'autre moyen, pour tomber juste tous les ans, que de répartir les heures sur chaque mois, ce qui fait que les mois ne sont pas, toutes les années, de la même longueur. Ils forment peut-être le seul peuple qui commence ses années et ses mois à différentes heures du jour. Leur premier mois correspond à notre mois d'avril.

Noms et nombre de jours des 12 mois.

	jours.
I. *Chitteré* (avril), suiv. la supputation commune, est de	31
II. *Vayassi* (mai)	31
III. *Ani* (juin)	32
IV. *Addi* (juillet)	31
V. *Avani.* (août)	31
VI. *Pretachi* (Septembre)	31
VII. *Arpichi* (octobre)	30
VIII. *Cartigué* (novembre)	29
IX. *Margazi* (décembre)	30
X. *Taï* (janvier)	29
XI. *Massi* (février)	30
XII. *Pangoumi* (mars)	30

chronologie quelconque. Un docteur ou un pandit intercale dans sa légende cent mille ans avec la plus grande assurance, et sans le moindre fondement.

Les Hindous ont de plus une division de l'année en deux parties égales, chacune de six mois, pour compter la marche du soleil vers le sud, et le retour de cet astre vers le nord.

Les jours de la semaine s'appellent, *kijamaï*, et sont consacrés à des planètes. Pour exprimer chaque jour, on ajoute le mot à celui de la planète à laquelle il est approprié. Ainsi, *Naïr* signifiant le Soleil, *Tinguel*, la Lune, *Chevoaï*, Mars, *Bouda*, Mercure, *Vingam*, Jupiter, *Velli*, Vénus, et *Sani*, Saturne, on dit :

Naïr-Kijamaï, pour dimanche.
Tinguel-Kijamaï. . . lundi.
Chevoaï-Kijamaï. . . mardi.
Bouda Kijamaï. . . . mercredi.
Vingam-Kijamaï. . . jeudi.
Velli-Kijamaï. . . . vendredi.
Sani-Kijamaï. . . . . samedi.

Quelquefois les Hindous divisent le jour en huit veilles, dont quatre sont pour la nuit. Ils croient à des jours heureux et à des jours malheureux.

Astronomie. — Selon quelques auteurs, les Brahmines ont surpassé, dans l'astronomie, les savans de toutes les autres nations. On dit qu'ils ont connu, long-tems avant les Européens, le mouvement de la terre autour du soleil, l'obliquité de l'écliptique, le calcul des éclipses, l'équation du tems, la période lunaire de dix-neuf ans, que nous appelons le cycle lunaire ou le nombre d'or.

Les Brahmines calculent exactement et assez promptement les éclipses, et ils ont annoncé, avec beaucoup de justesse, le passage de Vénus sur le disque du soleil. Dans leurs livres sacrés les plus anciens, on trouve les détails suivans sur les planètes.

Le soleil promène sa course au milieu du monde, et produit tous les biens dont jouissent les hommes et les animaux. Il fournit la mesure du tems par sa révolution autour de la terre. Au commencement du mois *cartigué* (novembre), la nuit devient plus longue que le jour, de 24 minutes, pendant que le soleil avance vers le sud. Au contraire, pendant que cet astre va vers le nord, les jours sont plus

longs que les nuits. Dans l'espace de 24 heures, le soleil parcourt 392 millions de nos lieues. Quand il fait jour dans un lieu, il fait nuit dans un autre. Le char du soleil est appuyé, par un bout, au mont *Merou* (montagne à laquelle les dieux seuls ont le droit d'aller); et le reste est soutenu par l'air. Les sept chevaux verts le traînent. Le dieu *Arounn* est le conducteur. Les Valaquilliers, au nombre de 60,000, suivent le soleil dans ses douze loges, en l'adorant et en psalmodiant différens airs à sa louange. Le ciel de la lune est à 400,000 lieues au-dessous du soleil (1), et cet astre achève sa course plus vite que lui. Le ciel des étoiles est plus élevé de 800,000 lieues que celui de la lune.

Médecine. — Les connaissances des Hindous se bornent, en médecine, à la préparation de quelques plantes. Ils sont presque tous médecins. Dès leur enfance on leur apprend à connaître quelques simples et différentes recettes, qui se transmettent de père en fils. C'est pour eux une ressource dans la misère; mais il n'y en a guère de plus savans les uns que les autres.

Toutes les maladies sont difficiles à guérir dans l'Inde, tant par la manière dont on les y traite, que parce que le virus vénérien y est toujours joint. Les Hindous prennent peu de remèdes intérieurement, et leurs médecins n'emploient guère que des cataplasmes et des onguens. Ils sont persuadés que toutes les maladies viennent ou de froid ou de chaud, ou qu'elles sont occasionnées par des vents qui se glissent entre cuir et chair. Si la maladie vient de la peau, ils s'imaginent qu'elle est produite par des vers; et pour les faire mourir, ils emploient des caustiques. Ils ne connaissent point l'usage des

(1) M. Sonnerat, du voyage de qui nous tirons ces détails, relève une erreur du savant et malheureux Bailly, qui a écrit que les Hindous croient la lune au-dessus du soleil.

« Tous les argumens de M. Bailly et autres, sur l'antiquité de « l'astronomie des Hindous, dit aussi M. Pinkerton, paraissent » avoir été complétement détruits dans une savante dissertation » de M. Bentley (celui dont nous avons parlé ci-dessus), publiée » en 1799, dans les recherches de la société asiatique de Cal- » cutta. Il en résulte que le système astronomique des Hindous » ne remonte qu'à l'an 1068 de l'ère vulgaire. »

(*Géographie de Pinkerton.*)

lavemens. A raison de l'horreur qu'ils ont pour le sang, jamais ils ne saignent. Pour tenir lieu de saignées, ils ordonnent la diète ; et le malade est obligé de rester plusieurs jours sans boire ni manger. Ensuite on lui fait prendre des tisannes chaudes, composées de girofle, d'anis et d'autres ingrédiens fort chauds. L'inflammation survient alors, augmente et emporte le malade.

Tout ce qui a rapport à la *chirurgie*, est inconnu aux naturels de l'Hindoustan.

Les Hindous sont sujets à differentes maladies et à toutes les fièvres que l'on connaît en Europe. Ceux qui habitent les pays montagneux sont attaqués d'une fièvre quarte, occasionnée par les eaux qui donnent naissance à des obstructions. Les Parias, vivant la plupart des viandes pourries qu'ils font sècher au soleil, sont fréquemment attaqués d'une fièvre, dont ils meurent du cinquième jour au neuvième, et pendant laquelle ils rendent quelquefois des vers par le haut et par le bas. Ils sont sujets aux obstructions de la rate, qui proviennent ou d'une fièvre de froid, ou de la grande quantité de nitre que contient la terre dans l'Inde. Il y règne de plus une maladie épidémique, qui, en vingt-quatre heures, et quelquefois en moins de tems, enlève ceux qui en sont attaqués. Elle ne se déclare que dans les tems froids. Les débauchés et ceux qui ont des indigestions, sont attaqués d'un dévoiement, sans aucun mélange de sang, et qu'on appelle *flux aigu* : on en laisse la guérison aux soins de la nature. Ce flux cause quelquefois de grands ravages. Les Hindous ont aussi des cours de ventre séreux et des vomissemens occasionnés par la transpiration interceptée, et par leur excessive misère, qui est telle que le plus souvent ils n'ont pas assez à manger pour entretenir l'équilibre de la circulation. A ces deux causes se joint le défaut de linge pour se couvrir dans les tems froids. Enfin les Hindous couchent sur la terre humide, dans des cahutes où ils ne sont point à l'abri du vent ni de la pluie. Les indigestions, appelées *mort de chien*, sont fréquentes. Les individus des castes qui mangent de la viande, nourriture trop pesante pour un climat si chaud, en sont souvent attaqués. Les Brahmines, quoiqu'ils ne mangent ni viande ni poisson, en ont souvent aussi, à cause de la grande quantité de beurre

qu'ils mangent avec leur riz. Cependant les indigestions n'ont pas toujours pour cause une nourriture trop abondante. Un air trop frais, supprimant la transpiration, suffit pour les occasionner. Les Hindous ne sont pas sujets aux maladies inflammatoires, ni à la pleurésie, mais le flux de sang les remplace chez eux. L'épilepsie leur est aussi connue; et ils l'appellent *graye*, parce qu'ils font manger au malade des corneilles, que l'on nomme ainsi dans l'Inde. La maladie vénérienne y existe de tout tems. Cependant elle n'y est pas dangereuse, lorsqu'on y porte remède à tems. Les Hindous pallient ce mal, et presque tous en apportent le germe en naissant. Les remèdes généraux qu'ils emploient contre cette maladie, sont des tisannes, des bains froids, des purgations avec du lait de cali (le tithymale de l'Inde), dont ils forment des pillules, en y mêlant le suc des sommités des branches avec de la farine de maïs. Ils en administrent gros comme un grain de poivre chaque jour. La petite-vérole est épidémique. Ordinairement elle règne depuis le mois de février jusqu'en avril. Lorsque les vents de terre se font sentir elle disparaît. Il y a des années où elle est très-meurtrière; et quand elle est répandue dans un canton, elle y fait des ravages affreux, tant à cause de la malignité dont elle est, que de la manière dont on la traite. On ne distingue pas la petite-vérole discrète de la petite-vérole confluente. Lorsque les premiers symptômes commencent à paraître, on réduit le malade à l'eau de riz, appelée cange. Lorsque la supuration s'est établie, on lui permet un peu de riz et du poisson sec. Dans le cas contraire, on lui donne du suc de feuilles de tamarinier, mêlé avec un peu de jagre. Pour empêcher que le linge ne se colle sur les pustules, on les saupoudre avec de la cendre de bouze de vache, pratique pernicieuse, qui fait rentrer les humeurs, arrête la transpiration, et produit des dépôts, des plaies considérables, des cours de ventre et des toux qui mènent quelquefois jusqu'à la phtysie. Les 16e. et 17e. jour, on lave le malade avec de l'eau froide, puis, par esprit de superstition, on le frotte rudement avec des feuilles de *margolier* (espèce de *mélia*), et l'on applique sur les écorchures des feuilles du même arbre, pilées et frites dans du beurre et de l'huile. Alors on permet au malade de manger du lait, du riz et des oignons.

Ce bain froid, dont nous venons de parler, cause souvent des cours de ventre, des convulsions, des dépôts, la toux, des oppressions, et finalement la mort.

Les accouchemens qui, dans l'Inde, se font avec tant de facilité, y ont des suites fâcheuses, à raison de la manière dont y soigne les femmes en couche. On ne donne aucune nourriture solide ni liquide à celle qui vient d'être délivrée ; on lui fait prendre seulement des tisannes composées de diverses racines, de feuilles et de plantes aromatiques. Ce régime dessèche le sang; et souvent l'accouchée meurt le 8e. ou le 9e. jour.

Les Hindous ont des médecins particuliers pour les morsures de serpent ; et comme la piqûre de plusieurs reptiles de cette sorte cause souvent une mort prompte, et que les médecins ne se trouvent pas toujours à portée, on se sert de quelques recettes que les empiriques laissent dans les pays où ils passent.

Parmi les serpens, un des plus dangereux et des plus communs est le *serpent à chaperon*, plus connu sous le nom de *couleuvre capelle*. Contre la morsure de ce reptile, les Hindous emploient le *vichamarondou*, connu des Européens sous le nom d'*onguent de Maduré*, lequel est un mélange d'herbes et de racines, qui contiennent immanquablement beaucoup d'alkali volatil. Pour administrer ce remède, on ouvre la peau jusqu'à ce que le sang paraisse. On met dans l'incision, gros comme un grain de poivre, de ce mélange, puis on frotte bien. On en fait avaler autant au malade ; et s'il est sans connaissance, on lui en frotte les lèvres. Quand le danger est pressant, on augmente le nombre des scarifications, et l'on frotte toutes les incisions avec le vichamarondou. Ce remède est très-efficace lorsqu'il est promptement administré ; mais il est sans effet, lorsque le venin a pénétré dans le sang.

Arts. — La *peinture* chez les Hindous est encore dans l'enfance. Ils trouvent admirable un tableau chargé de rouge et de bleu, et dont les personnages sont vêtus d'or. Il n'entendent point le clair-obscur, n'arrondissent jamais les objets, et ne connaissent point les règles de la perspective ; en un mot, leurs meilleures peintures ne sont que de mauvaises enluminures.

La *sculpture* n'est pas plus avancée chez eux que la peinture. Toutes les statues qu'on voit dans leurs temples, sont mal dessinées et mal exécutées ; les draperies en sont roides et maussades ; et l'on voit facilement que les artistes n'ont jamais cherché à imiter la nature.

L'*architecture* n'est assujettie à aucune règle chez les Hindous. Dans les grandes tours placées au-dessus des portes de leurs temples, et qui sont les seuls monumens capables de donner une idée de leurs talens en ce genre, on voit des étages quelquefois très-bas, et d'autrefois très-élevés. Les nombreuses colonnes qui décorent l'intérieur des pagodes, n'ont point de proportions fixes ; les unes sont très-grosses par le bas, et se terminent comme un cône, en diminuant insensiblement ; d'autres offrent absolument le contraire. Cependant ces temples ont quelque chose de très-noble et de très-majestueux. Quant aux villes, la description d'une seule est absolument celle de toutes. Elles sont généralement bâties sur le même plan. Les rues en sont excessivement étroites, petites et sinueuses. On y trouve un nombre prodigieux de réservoirs et d'étangs, et une infinité de grands jardins. Quelques-unes, mais en petit nombre, sont pavées en briques. Les maisons sont construites de matériaux différens, quelques-unes l'étant en briques, d'autres en terre, et le plus grand nombre avec des bambous et des nattes. Celles de la dernière espèce n'ont jamais qu'un étage, et sont couvertes en chaume. Celles de briques ont rarement plus de deux étages, avec des toits plats et en terrasses ; mais elles sont en si petit nombre, que, lors d'un incendie (malheur très-fréquent dans ce pays), il ne se trouve quelquefois pas une seule maison de briques dans toute une rue, pour arrêter le progrès des flammes. *Calcuttæ* fait en partie exception à cette manière de bâtir.

La *musique* est dans le même état d'imperfection que les autres arts chez les Hindous. Leur chant est sans harmonie : l'un chante haut, l'autre bas, sur quatre à cinq notes, que précèdent une espèce de bourdonnement. Ils ont plusieurs instrumens, mais qui ne semblent pas faits pour accompagner la voix. Celui qui fait le plus de bruit, est pour eux le plus harmonieux. Dans les pagodes, pour avertir le peuple de l'heure de la prière, on se sert de trompettes, de timbales, de tambours et de cymbales.

MANUFACTURES ET MÉTIERS. — Les Hindous emploient peu de machines, et ne se servent que de la main, et de deux ou trois outils pour des ouvrages où les Européens en emploient plus de cent. Les belles mousselines sont faites sur des métiers formés par quatre morceaux de bois plantés en terre. Le charpentier hindou ne connaît d'outils que le rabot, le ciseau, le villebrequin, le marteau, et une espèce de hache. La terre lui sert d'établi, et son pied de valet; mais il emploie un mois à faire ce qu'un ouvrier européen fait en trois jours. On a beau montrer aux Hindous la manière la plus facile et la plus prompte de scier le bois, ils aiment mieux s'en tenir aux procédés vicieux qu'ils ont reçus de leurs pères. Le scieur dresse sa pièce de bois entre deux solives, plantées en terre; et, assis nonchalamment sur un petit banc, il emploie trois jours à faire avec une scie une planche, qui ne devrait coûter qu'une heure de travail. Le forgeron porte toujours avec lui ses outils, sa forge, son fourneau, et travaille par-tout où on veut l'employer. Ses seuls outils sont une pince, un marteau, une masse et une lime. Les ouvrages des orfèvres se ressentent sur-tout de ce manque d'outils; ils n'ont pu parvenir à polir l'or et l'argent, non-plus qu'à imiter les différens ors de couleur. Cependant on estime leurs filigranes, qui ne sont que des ouvrages de patience. L'orfèvre hindou établit aussi son atelier chez celui qui le mande. Son fourneau est un vase de terre cassé. Un tuyau de fer lui sert de soufflet; une pince, un marteau, une lime, une petite enclume, voilà tout ce qu'il lui faut. Il fait sur-le-champ ses creusets avec de la terre glaise, mêlée de poudre à charbon et de bouze de vache. Pour la valeur de 12 sous, on fait travailler toute la journée le maître et l'apprenti. Le cordonnier n'a d'outils que l'alêne et le couteau. Quand on a besoin d'une paire de souliers, il faut la lui payer d'avance. Avec l'argent qu'on lui donne, il achète le chien-maron (1), dont la peau doit servir pour cet objet. Il l'enlève et la prépare le même jour, et le lendemain il livre les souliers. A raison de ce qu'ils travaillent en cuir et de ce qu'ils mangent de la viande, les cordonniers hindous sont regardés

(1) Espèce de mouton couvert de poil, et qui a les oreilles pendantes.

comme les derniers des hommes. Leurs huttes sont dans des quartiers séparés hors des villes. Ce sont eux que, dans les établissemens européens, on charge de l'odieux ministère des exécutions.

Le tisserand monte le matin, devant sa porte, son métier, sous un arbre, et il le démonte au soleil couchant. Ce métier ne consiste qu'en deux rouleaux portés sur quatre morceaux de bois, plantés en terre. Deux bâtons qui traversent la chaîne, et qui sont soutenus à chaque extrémité; l'un, par deux cordes attachées à l'arbre, et l'autre, par deux autres cordes attachées aux pieds de l'ouvrier, donnent à celui-ci la facilité d'écarter les fils de la chaîne pour y passer la trame.

L'éclat des couleurs de ces toiles des Indes que nous admirons tant, dépend des mordans et des eaux dans lesquels on blanchit ces mêmes toiles, et non de l'ouvrier. Celui-ci n'a pas besoin non-plus d'un attelier considérable. Lorsque le dessin a été calqué, il donne à la toile un premier lavage; ensuite un autre ouvrier l'étend par terre, et y applique la couleur qui doit être la plus dominante. Ordinairement ce sont des enfans qui la mettent. Après un second lavage, un autre ouvrier plus habile étend la toile sur une petite table étroite, et y marque les nuances. Les pinceaux dont on se sert, sont faits avec un morceau de bambou taillé en pointe, et fendu. A un pouce au-dessus de la pointe, est un peloton de laine destiné à retenir la couleur. L'ouvrier presse le peloton pour le faire descendre le long du roseau, qui n'est pas attaqué par le mordant.

La machine à carder le coton est aussi d'une extrême simplicité. Elle est composée d'un morceau de bois, long de 6 à 7 pieds. A chacune des extrémités est attachée une forte corde de boyau, qui rend un son lorsqu'on la touche, ce qui fait appeler la machine un *violon*. Cette machine est suspendue par une corde à celle d'un arc attaché au plafond. D'une main l'ouvrier tient le violon par le milieu, et de l'autre, avec le morceau de bois, terminé par un bourrelet, il tend vivement la corde à boyau, qui, en s'échappant, bat le coton, l'enlève avec force, le gonfle, en détache la poussière, et le met en

état d'être filé. L'élasticité de l'arc qui soutient le violon, donne à l'ouvrier la facilité de le ramener, d'un endroit à l'autre, sur le tas qu'il vient de battre. Ce sont les *Choulias* qui cardent le coton. Ils sont musulmans, et descendent des Arabes, dont ils ont conservé la physionomie, mais non la religion; car ils sont chyites.

Gouvernement. — Le Gouvernement, dans toutes les contrées de l'Inde, était monarchique, mais limité par les privilèges inviolables et fixes des differentes castes, et principalement de celle des Brahmines.

Le monarque de l'Inde était considéré comme propriétaire foncier des terres, de la même manière que la chose a lieu maintenant encore dans les grands Empires de l'Orient. Les cultivateurs, appelés aujourd'hui *ryots*, payaient ordinairement une rente du quart du produit de leur ferme, qui passait, comme une propriété, du père au fils. Avant que les institutions originaires de l'Inde fussent subverties par des usurpateurs étrangers, l'industrie des agriculteurs, industrie dont chaque membre de l'Empire dépendait pour sa subsistance, était aussi protégée que la redevance, au moyen de laquelle ils possédaient leurs terres, était équitable. Strabon nous apprend qu'il était assez ordinaire que deux armées ennemies combattissent dans un champ voisin de celui où un laboureur conduisait paisiblement sa charrue. On apportait le plus grand soin à rendre avantageuse la condition du cultivateur. Différens officiers étaient et sont encore préposés à cet effet. Une classe d'entr'eux a l'intendance des *tanks*, ou des réservoirs publics dans lesquels on conserve l'eau, pour en faire une distribution régulière dans les campagnes, qui, sans ce secours, ne pourraient rien produire dans un climat si brûlant. Ceux qui perçoivent les rentes que doivent les ryots, et qui divisent les terres entre ces fermiers, sont appelés *zemindars*. On croit que leur office fut d'abord au bon plaisir du prince, et qu'ensuite il devint héréditaire. Il y a cependant plusieurs opinions à ce sujet. Du tems d'Akbar, les terres étaient estimées, et la rente de chaque habitant et de chaque village était fixée (1). Le revenu annuel étant ainsi réglé, le

(1) Toutes les terres suivent la ligne héréditaire, et continuent ainsi, même dans les mains des sous-locataires, tant que le sei-

mode de le percevoir continua avec peu de changement dans la province de Bengale jusqu'en 1757, que *Jaffyr-Aly-Cawn*, créé nabab d'Arcot par les Anglais, après la bataille de Plassey, fut forcé de changer les sages arrangemens d'Akbar, et d'introduire une nouvelle méthode de lever les contributions, afin d'être en état de payer la somme stipulée pour prix de son élévation.

Il y avait aussi d'autres officiers qui étaient chargés de différentes fonctions, comme principalement de préparer des logemens pour les étrangers. Ces logemens ou maisons sont nommés *chauderies ;* et l'on en trouvait beaucoup dans toutes les parties de l'Inde. On avait attention surtout à faire de grandes routes dans ce pays ; et des pierres étaient élevées, de dix stades en dix stades, pour marquer les distances et guider les voyageurs. Les anciens Indiens n'avaient pas de lois écrites ; et les procès étaient décidés selon les règles de l'équité. Celui qui publia le premier un code de jurisprudence indienne, fut Akbar, que seconda son visir Aboul-Fazel. Ce code est nommé *Ayïn-Akbery* (*Voy. l'art.* Révolutions de l'Inde).

Routes. — Les voyageurs ne trouvent que peu de commodités en voyageant dans l'Inde. Il faut généralement faire trois ou quatre lieues pour rencontrer un édifice public, avec un réservoir d'eau où l'on puisse étancher sa soif. Dans l'Inde supérieure cependant, il y a des karavanseray, ou plutôt des seray, selon l'expression du pays, qui sont meilleurs que ceux de l'Inde méridionale. Dans chaque village

---

gneur peut payer ses taxes, et les autres leurs rentes, qui sont fixées d'une manière immuable dans les registres de chaque district.

Ne pouvant pas altérer les lois fondamentales de la propriété, les soubahdars et les nababs accablent le peuple de taxes. En général, depuis l'invasion de Nadir-Chah, l'Hindoustan, d'état bien gouverné qu'il était, est devenu le théâtre de l'anarchie. Chaque gouverneur ou prince se maintient dans sa tyrannie, au moyen de ses soldats, dont la paye épuise le pays. Comme les assassinats se commettent impunément, le peuple qui ne peut craindre de voir empirer son état, s'intéresse fort peu aux révolutions du gouvernement.

un peu considérable, les voyageurs sont sûrs de trouver de petits appartemens disposés à l'entour d'une cour close, sur laquelle donne leur principale ouverture. Les concierges de ces seray, qui sont, pour la plupart, des femmes assez jolies, abordent le voyageur a son arrivée, et lui vantent toutes les commodités des differens logemens. Quand il a fait son choix, on lui apporte une pipe et des ustensiles fort propres pour préparer ses mêts. On donne ordinairement de l'argent à une fille, qui va chercher les choses nécessaires, et fait la cuisine avec beaucoup de célérité.

Commerce de l'Inde. — Les communications de la Grèce et des parties du nord de l'Asie avec l'Inde, ont été, dans tous les tems, de grandes sources de richesses. Les productions de ce pays étaient apportées par terre jusqu'à l'Oxus, d'où elles se rendaient dans la mer Caspienne ; puis, après avoir remonté le Cyrus, elles étaient transportées une seconde fois par terre jusqu'au Phase, d'où elles arrivaient au Pont-Euxin. Cette communication est totalement interceptée aujourd'hui, les Tartares ayant détourné le cours de l'Oxus, qui, en conséquence, ne se jette plus dans la mer Caspienne.

Les Romains, à quelqu'époque que ce fût de leur Empire, n'encouragèrent jamais le commerce. Vers la fin de la république cependant, et sous les empereurs, il attira plus l'attention, comme étant plus nécessaire pour fournir divers articles de luxe, qui étaient apportés à Rome de plusieurs endroits différens. De l'Inde et de l'Arabie, ces objets venaient à Alexandrie par la mer Rouge, ou par le golfe Persique, l'Euphrate, les déserts de l'Arabie, Palmyre, et, de cette ville, par la Méditerranée. Strabon dit que de son tems cent vingt vaisseaux étaient employés à transporter les marchandises de l'Inde en Egypte. Ce commerce se fesait entièrement en lingots, comme on en use aujourd'hui encore à la Chine. Pline voyait avec peine qu'on envoyât dans l'Inde 50 millions de sesterces par an, et que les marchandises que l'on en rapportait, se vendissent avec un bénéfice de 100 pour 100.

Le commerce s'éteignit dans les parties occidentales de l'empire Romain, après les irruptions des nations barbares ; et les communications de l'empire d'Orient avec l'Inde, par la mer Rouge, furent interrompues par les conquêtes des

Arabes. Ceux-ci continuèrent, cependant, à faire ce commerce avec l'ardeur qui caractérise tous les premiers efforts des sectateurs de Mahomet. Ils s'avancèrent bien au-delà des bornes de l'ancienne navigation, et ils rapportèrent, des contrées qui les produisent, la plupart des objets précieux de l'Orient. Pour augmenter les profits de ce commerce, le calife Omar fonda la ville de Bassora, sur la rive occidentale du Grand-Courant formé par la jonction de l'Euphrate et du Tigre. Cette ville, en peu de tems, devint un entrepôt qui ne fut pas inférieur à celui d'Alexandrie même.

Les marchands de Constantinople, privés du canal ordinaire de leur commerce avec l'Inde, eurent recours à l'ancienne communication par terre jusqu'aux bords l'Oxus, puis de ce fleuve jusqu'à la mer Caspienne. Quelque difficile et dangereuse que fut cette voie, l'Europe reçut par elle, pendant plus de deux siècles, les marchandises de l'Orient. Durant cette période de tems, les chrétiens et les mahométans furent engagés dans des guerres presque continuelles, ce qui, joint à l'antipathie causée par la différence de leurs religions, excita entr'eux l'animosité la plus violente et la haine la plus vive. Cette inimitié s'accrut et se perpétua par les croisades, dont l'effet fut cependant de rouvrir le canal ordinaire du commerce de l'Inde. Dans l'espace de cinquante-sept ans que les Latins furent en possession de Constantinople, les Vénitiens, qui avaient grandement contribué à la prise de cette ville, firent la plus forte partie de son commerce et surtout celui de l'Inde. Quand les Latins furent chassés de cette capitale de l'empire d'Orient, événement qui eut lieu au moyen des secours fournis aux Grecs par les Génois, ceux-ci obtinrent pour récompense de leurs services, le faubourg principal de Constantinople, celui de *Pera*, avec exemption des droits ordinaires sur l'importation et l'exportation des marchandises, ce qui leur donna une supériorité décidée dans le commerce. Ils entourèrent de fortifications leur nouvel établissement, et en firent autant à leurs factoreries sur les côtes voisines. Ils devinrent maîtres du port de Constantinople plus que ne l'étaient les Grecs eux-mêmes; et tout le commerce de la mer Noire passa par leurs mains. Non contens de ces avantages, ils s'emparèrent de la *Cher-*

sonèse

sonèse Taurique, aujourd'hui la Crimée, et firent de *Caffa*, qui en est la ville la plus considérable, le principal entrepôt de tout leur commerce avec l'Orient. Par cette révolution la république de Gênes devint la puissance la plus commerçante de l'Europe; et si la sagesse de son gouvernement eût été égale à l'industrie et au courage de ses citoyens, elle eût long-tems conservé cette prééminence; mais à cet égard, elle était bien inférieure à Venise.

Les Vénitiens, pour balancer l'avantage que leurs rivaux venaient d'obtenir sur eux, eurent recours aux anciens débouchés du commerce de l'Inde. Ayant conclu un traité avec les soudans d'Egypte, ou les princes des Mamlouks, qui étaient aussi en possession de la Syrie, ils établirent des comptoirs à Alexandrie et à Damas, et nommèrent des consuls, pour résider dans chacune de ces places, avec un caractère public, et pour exercer une juridiction spéciale, sous l'autorité des soudans. Pour sanctionner cette communication avec les infidèles, ils obtinrent une dispense du pape, mesure indispensable dans ce siècle, afin d'appaiser les scrupules du peuple. L'heureuse entreprise de *Marco-Paolo*, un de leurs principaux citoyens, leur procura d'utiles informations sur le commerce de l'Inde. Ce Vénitien ayant pénétré à la cour du grand Khan de Tartarie, sur la frontière du *Cathay*, ou de la Chine, gagna la faveur de ce prince, et passa vingt-six ans à parcourir plusieurs régions de l'Orient que les Européens n'avaient pas encore visitées.

Les Génois se virent en même-tems frustrés de leur commerce de l'Inde, par la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453. Affaiblis par des dissentions domestiques, ils l'abandonnèrent entièrement aux Vénitiens, qui, par-là, se virent au plus haut degré de richesse et de puissance. Ces derniers passent pour avoir poussé le leur dans l'Inde, avec plus d'avantage qu'aucune nation ait jamais fait. N'ayant aucune relation directe avec cette contrée, ils échangeaient les marchandises de l'Orient, transportées dans l'Egypte et la Syrie, par les Mahometans, plus souvent contre les produits de leurs propres manufactures, que contre de l'argent comptant. La découverte d'un nouveau passage aux Indes orientales, par les Portugais, sous les ordres de *Vasco-de-Gama*, en 1497, ruina le commerce de Venise. Ce naviga

teur, dont l'équipage n'était que de soixante hommes, soldats et matelots, surmonta tous les dangers de l'Océan, doubla la pointe méridionale de l'Afrique, qu'il nomma cap de Bonne-Espérance, prit terre dans plusieurs parties de l'Inde, et revint en Portugal, au bout de deux ans.

MANUFACTURES. — Les manufactures de l'Inde ont eté célèbres de tout tems, pour la beaute de leurs étoffes, pour la variété, l'éclat et la perfection de leurs couleurs. Les belles toiles étaient nommées *Sindou*, du nom du fleuve *Indus* ou *Sindus*, sur les bords duquel elles étaient portées au plus haut degré de finesse. On croit que le bleu foncé du même pays, et dont la couleur était en si haute estime parmi les Romains, qui le nommaient *indicum*, était le même que l'indigo des modernes. Les anciens Indiens travaillaient aussi avec adresse, les métaux et l'ivoire.

L'Inde continue à fournir les mêmes articles que du tems de Pline, et à épuiser de leur or et de leur argent les pays avec lesquels elle commerce, comme elle le fesait autrefois.

L'empire Moghol n'existe plus que de nom, nous allons traiter des révolutions qu'à essuyées l'Hindoustan.

Principales révolutions de l'Inde (1).

L'Inde n'était que très-imparfaitement connue avant les conquêtes qu'y firent les Européens modernes. Le premier prince étranger qui se rendit maître d'une partie de ce pays, fut *Darius*, fils d'Histapes, roi de Perse. Il poussa ses conquêtes jusqu'à l'Indus, et imposa à cette contrée un tribut annuel, égal au tiers des revenus de ses autres domaines. Il est à observer que les Indiens acquittaient le leur en or, et

(1) L'empire des Hindous, suivant la plupart des historiens, consistait en 56 principautés différentes, mais réunies sous un seul monarque, dont les Etats s'étendaient des limites méridionales de la Tartarie à l'île de Ceylan, et des frontières d'Assam et d'Arakan jusqu'à l'Indus. Il était couvert de villes opulentes et superbes, décorées de temples, de maisons voluptueuses, de jardins et de fontaines. Des artistes habiles dans l'art d'élever des édifices imposans, de fabriquer des ouvrages d'or, d'argent, et des étoffes délicates de coton, les lapidaires, les orfèvres, recevaient des encouragemens pour l'exercice de leurs professions respectives. Des lois pleines de sagesse punissaient les crimes et

les satrapes du roi de Perse, en argent. L'invasion de l'Inde par Sémiramis paraît fabuleuse.

Darius, avant de commencer son expédition, donna ordre à Scylax, de *Cariandre*, en Syrie, de descendre l'Indus jusqu'à l'Océan, avec quelques vaisseaux qui avaient été équipés à *Caspatyrus*, dans le pays de *Pactya*, maintenant *Pehkely*, vers la partie supérieure du cours navigable de ce fleuve. Scylax s'acquitta de son entreprise, quoique, à ce qu'il semble, avec beaucoup de peine et de grandes difficultés. Il n'employa pas moins de deux ans à conduire sa petite flotte du lieu d'où elle partit dans le golfe Arabique. Arrivé à l'embouchure de l'Indus, il fit voile à l'ouest, conformément à ses instructions, et cotoyant la mer d'*Erythrée*, il rentra dans la mer Rouge par le détroit de Babel-Mandel. Le trentième mois, à dater de l'instant de son départ, il arriva au lieu d'où *Necho*, roi d'Egypte, avoit envoyé les Phéniciens faire le tour de l'Afrique.

Celui qui le second envahit l'Inde, fut *Alexandre-le-Grand*. Ce prince ayant écrasé Bessus, meurtrier de Darius, quitta la Bactriane; et traversant le mont *Imaüs*, ou la ceinture de pierre, comme le nomment les géographes orientaux, il passa l'Indus avec son armée, à *Taxila*, maintenant *Attock*, qui est le seul endroit où la rapidité de ce fleuve permette de le franchir. C'est une chose remarquable, que dans les tems modernes, *Timour*, ou *Tamerlan*, et *Nadir-Chah*, ou Thamas-Kouli-Khan, entrèrent dans l'Inde par la même route qu'Alexandre. Sur les bords de l'*Hidapse*, maintenant le *Behat* ou le *Chelum*, Alexandre rencontra *Porus*; et il s'était avancé jusqu'à l'*Hyphase*, maintenant le *Beyah*, dans

---

assuraient les propriétés; et malgré certaines prérogatives plus brillantes que réelles, accordées à la tribu sacrée, on n'en doit pas moins reconnaître la justice de ces mêmes lois. On pouvait parcourir l'immense empire Hindou, avec une facilité et une sécurité, dont on ne connaît point d'autre exemple. Les grandes routes abritées par des arbres, étaient pourvues de bâtimens peu éloignés les uns des autres pour la commodité des voyageurs, qui y trouvaient un logement toujours prêt, et un bassin ou un puits pour se rafraîchir et se baigner. Chaque district répondait des vols commis dans sa juridiction, et en payait la valeur à la personne volée.

le dessein de gagner le Ganges quand ses troupes, qui avaient essuyé la pluie, durant soixante et dix jours, refusèrent d'aller plus loin. Forcé de revenir sur ses pas, il divisa son armée en deux parties, dont l'une, sous les ordres de *Nearque*, navigua depuis l'embouchure de l'Indus, le long de la côte de l'Océan, traversa le golfe Persique, et remonta l'Euphrate pour se rendre à Babylone. L'autre, commandée par Alexandre lui-même, revint par terre et éprouva les plus grandes difficultés.

Il paraît que ce prince ignorait les pluies périodiques qui tombent dans cette contrée, pendant une grande partie de la mousson du sud-ouest, ou du moins, dans les mois de juillet, d'août et une partie de septembre; car il entra dans l'Inde au printems, quand les pluies avaient déjà commencé dans les montagnes, et il passa l'Hydapse à la mi-été, au plus fort de la saison pluvieuse. Tamerlan et Nadir-Chah conduisirent leurs opérations dans la saison de la sécheresse. Arrien et Strabon donnent une description des pluies périodiques et des inondations qui ont lieu dans l'Inde. Le dernier, sur l'autorité d'Aristobule, rapporte un fait curieux : c'est que, quoique de fortes pluies et de la neige tombent dans les montagnes et les pays qu'elles ont à leur pied, il n'en tombe point dans les plaines qui sont au-dessous. La même chose a été observée par les modernes.

Seleucus eut pour son partage, après la mort d'Alexandre, les principales provinces de l'empire Persan, et les conquêtes de l'Inde, qu'il augmenta considérablement. Il conclut un traité avec *Sandracottus*, roi des *Prasiens*, ou des *Gandarides*, prince puissant, dont la capitale était *Palibothra*, que quelques auteurs supposent être aujourd'hui *Allahabad*, au confluent de deux grands fleuves, du *Gemmeh* et du *Ganges*. En vue de cultiver l'amitié de ce monarque, Seleucus lui envoya, comme ambassadeur, Mégasthènes, qui résida pendant plusieurs années à Palibothra, et qui, à son retour, donna la relation de son voyage. C'est de lui que les écrivains qui sont venus ensuite, ont tiré tout ce qu'ils ont dit sur l'état intérieur de l'Inde. Mégasthènes affaiblit cependant son propre crédit, par ses histoires merveilleuses d'hommes dont les oreilles étaient si larges qu'elles pouvaient leur servir à s'envelopper la tête; d'autres, qui n'avaient qu'un œil, et point

de nez, dont les pieds étaient très-longs et les doigts placés en arrière ; d'hommes qui n'avaient que trois palmes de haut, et étaient appelés *Pygmées ;* de fourmis aussi grosses que des renards, qui creusaient les entrailles de la terre pour en rapporter de l'or, etc. Sa géographie de l'Inde est cependant très-exacte ; et sa description des richesses et de la puissance des *Prasiens*, ressemble parfaitement à celle qu'on nous donne des grands empires de l'Hindoustan moderne, avant l'établissement de la puissance des Mahométans et des Européens dans ce pays, et est conforme aussi aux rapports faits à Alexandre, à qui l'on dit que ce peuple l'attendait sur les bords du Ganges, avec 20,000 hommes de cavalerie, 200,000 d'infanterie, 2,000 chariots et 4,000 éléphans. Mégasthènes dit qu'il visita Sandrocattus, qui campait avec une armée de 400,000 hommes. Palibothra avait, selon lui, dix milles de longueur sur deux de largeur. Elle était entourée de murs flanqués de 570 tours, et qui avaient 64 portes. Plusieurs villes indiennes de ce tems-ci, ont une circonférence plus vaste.

Bientôt après la mort de Seleucus, les monarques Syriens perdirent leurs possessions dans l'Inde; mais nous ignorons de quelle manière, et quelle en fût la cause. Quelques années ensuite, les provinces indiennes furent assujetties au royaume de Bactriane, qui avait été originairement soumis à Seleucus, mais qui devint indépendant sous son fils, ou son petit-fils. Ce royaume, après avoir existé avec une sorte d'éclat, pendant cent cinquante ans, fut renversé par l'irruption d'une puissante horde de Tartares.

Il paraît que pendant plusieurs siècles, depuis cette époque, aucune puissance étrangère à l'Inde, n'entreprit d'y établir sa domination. Les rois d'Egypte et de Syrie, et les Romains après eux, n'eurent d'autre vue que d'assurer des relations de commerce avec cette opulente contrée.

Le premier conquérant de l'Inde, dans les tems modernes, est *Mahmoud*, empereur ou sultan du pays de *Ghizni*, l'ancienne Bactriane, et dont la capitale, située entre les sources occidentales de l'Indus, est aussi nommée *Ghizni*, ou *Ghazna*. Il entra dans l'Indostan, ou l'Hindoustan, l'an 1000 de notre ère. Mais, pendant huit années de course, il n'alla pas plus loin que *Moultan*. Ce prince conquit ensuite la

plus grande partie du pays situé à l'est du Ganges, détruisant sur sa route toutes les pagodes ou temples des Hindous, qu'il traita avec la plus affreuse barbarie, et que la fureur de son zèle pour l'islamisme lui fesait désirer d'exterminer totalement. Sa postérité fut expulsée, l'an 1184, par la famille des *Gaurides*, ainsi appelée du nom de la contrée de *Gaur*, ou *Ghor*, située au-delà du Caucase indien, et dont les princes fixèrent leur résidence à *Lahor*. L'un d'eux, *Mohamed Ghory*, étendit son empire à l'est, et prit la ville de *Benares*, où il commit les plus horribles cruautés. Après la mort de ce prince, laquelle arriva l'an 1205, son empire fut divisé. La partie de l'Inde échut au partage à *Koutoub*, l'un de ses généraux, qui fonda la dynastie des *Patans*, ou des *Afghans*. Koutoub fixa la résidence impériale à *Dehly*, où elle est toujours restée depuis, à quelques interruptions près.

La dynastie *Patan* conserva le trône jusqu'à Mahmoud III, pendant le règne duquel, en 1398, *Tymour-Beg* ou *Tamerlan*, parcourut l'Inde, où il se conduisit avec tant d'inhumanité, qu'il en reçut le surnom de *prince destructeur*. Il ne changea cependant pas l'ordre de la succession, et il laissa Mahmoud sur le trône. Ayant résolu de faire la guerre aux Turcs, Tymour ne demeura que cinq mois dans l'Inde, d'où il n'emporta que peu de butin. Il mourut en 1405.

Après la mort de Mahmoud, arrivé l'an 1413, l'Empire fut dévolu à *Chizer*, qui était *Sejid*, c'est-à-dire, descendant du prophète. La postérité de ce prince jouit du trône jusqu'en 1450, que *Belloli*, afghan de la tribu de *Lodi*, l'obtint. Son fils, l'an 1501, fit de la ville d'Agrah la capitale de ses Etats. Ce fut pendant son règne que les Portugais arrivèrent, pour la première fois, dans l'Inde. Sous la famille de Lodi, l'Empire fut agité d'horribles convulsions, par suite desquelles elle fut expulsée.

Baber, descendant de Tamerlan et de Gengis-Khan, et sultan des Tartares-Moghols, qui possédaient les provinces entre l'Indus et Samarcand, se voyant dépouillé de la partie septentrionale de ses domaines par les Tartares *Ousbecks*, se détermina à tenter la fortune dans l'Hindoustan, dont les déchiremens lui firent espérer des succès. Après des efforts multipliés, il défit Ibrahim II, empereur de Dehly, et de la sorte il mit fin au règne de la dynastie de Lodi, en 1525. Les

contrées que ses successeurs et lui subjuguèrent, furent appelées l'empire Moghol. Baber étant mort en 1530, son fils *Houmaioun* lui succéda. Celui-ci, quoique prince habile et vertueux, fut renversé du trone par les intrigues de ses frères et l'artifice de *Shyr-Khan*, qui usurpa l'Empire en 1541. Mais ce dernier ayant été tué au siège de *Cheitore*, en 1545, Houmaioun, qui avait souffert de grands maux dans son exil, fut rappelé l'an 1554. Ce prince étant mort l'année suivante, transmit la couronne à *Akbar* ou *Akber* son fils, qui fut un des princes les plus illustres de l'Hindoustan. Il était aussi recommandable par son humanité, par sa tolérance envers les Hindous, que par sa sagesse et par son courage. Il mourut en 1605. Son règne a été célébré par son visir ou son premier ministre, le fameux *Aboul-Fazel*, dans un ouvrage connu sous le d'*Akbar-Namma*, ou d'*Histoire d'Akbar*. Cet empereur partagea ses domaines en 11 *soubabies* ou provinces, dont quelques-unes étaient égales en étendue aux plus grands royaumes de l'Europe. Chaque soubabie fut divisée en un certain nombre de *sercars* ou de districts, et ceux-ci le furent en autant de *pourgounnahs* ou de cantons. La population, le revenu, le produit, la religion, les arts et le commerce de chaque district étaient réglés. Plusieurs de ces particularités furent recueillies par Aboul-Fazel, dans un autre livre, appelé *Ayïn-Akbery*, ou les *Instituts d'Akbar*, qui forment encore aujourd'hui un registre authentique sur toutes ces matières. *Jehangire*, fils d'Akbar, lui succéda. Ce fut sous son règne que *sir Thomas Roe* fut envoyé, comme le premier ambassadeur anglais, vers l'empereur de l'Hindoustan, en 1615. Les derniers jours de cet empereur furent empoisonnés par la révolte de son fils, *Chah-Jehan*. Celui-ci succéda à son père, mort en 1627. Les Portugais ayant eu querelle avec lui, il les chassa de Hougly, sur le Ganges.

Ce fut l'an 1658 que les guerres civiles entre Jehan et ses fils, et de ceux-ci entr'eux, commencèrent. Elles se terminèrent par l'élévation du plus jeune, d'Aureng-Zèb, qui déposa son père, et massacra ou chassa ses trois frères, l'an 1660. Ce prince, après avoir achevé la conquête du *Dekan*, et subjugué plusieurs autres contrées, éleva l'empire Moghol au plus haut degré de splendeur. Il mourut, en 1707, dans la 90me. année de son âge. Son empire s'étendait du 10me. au 35me.

degré de latitude, et occupait à-peu-près le même espace en longitude. Il contenait au moins 64 millions d'habitans, et ses revenus étaient près de 800 millions de livres tournois, dans un pays où les productions de la terre sont au plus bas prix. Mais les faibles princes qui lui succédèrent, étant incapables de porter un sceptre si pesant, ce vaste Empire, dans l'espace de 50 ans, fut réduit à rien.

Aureng-Zèb laissa quatre fils. Les deux aînés se disputèrent le trône, et chacun d'eux mit en campagne trois cent mille hommes. La querelle fut décidée près d'Agrah, en faveur du plus âgé, qui prit le nom de *Bahader-Chah*, mais qu'on nomme ordinairement *Chah-A'lem*. Son compétiteur périt dans la combat. Le plus jeune de ses deux autres frères se révolta ensuite, et fut aussi défait. Sous le règne de Chah-A'lem, les Seykes, qui formaient une nouvelle secte de religionnaires, établis au pied des montagnes, à l'orient de l'Empire, attaquèrent la province de Lahor. Ce prince, ne les ayant réduits qu'avec peine, fixa sa résidence dans cette province, afin d'être plus à portée de les tenir en sujétion. Il mourut en 1712.

Chah-A'lem laissa aussi quatre fils, qui se disputèrent également l'Empire. Trois d'entr'eux, à différentes époques, périrent dans cette lutte ; et, peu de tems après, le quatrième fut détrôné pour faire place à son neveu *Feroksère*, qui fut élevé sur le trône par les *Seids* ou *Syeds*, deux frères qui étaient omrahs, ou chefs d'un grand pouvoir. Ce fut sous son règne que la compagnie anglaise des Indes orientales obtint le *firman*, ou la concession par laquelle toutes ses marchandises d'importation et d'exportation furent exemptes de tous droits.

En l'année 1717, Feroksère fut déposé et privé de la vue par les Seids, qui mirent à sa place un fils de Chah-A'lem ; mais ils le renversèrent aussi, et en firent autant de son frère, dans l'espace d'un an. Tous deux furent mis à mort par ces factieux, qui disposèrent de tout à leur gré. Ils élevèrent ensuite à l'Empire *Mohamed-Chah*, petit-fils de Chah-A'lem, qui, averti par l'exemple de ses prédécesseurs, secoua le joug des Seids, et les vainquit dans un combat.

Les *Mahrattes* devinrent inquiétans sous le règne de ce prince. Ils tiraient leur nom de *Mahrat*, prince du Dekan,

leur pays originaire. *Nizam-al-Moulouck*, vice-roi de ce pays, aspira aussi à l'indépendance. Pour réussir dans son entreprise, il invita Nadir-Chah, ordinairement appelé *Thamas-Koulikhan*, à envahir l'Hindoustan; et il eût l'adresse d'engager le faible empereur à se remettre lui-même à la discrétion du vainqueur. Nadir, entré à Dehly, massacra plus de cent mille habitans de cette ville, et emporta un butin, évalué à environ 1,500 millions de livres tournois. Quelques auteurs même le font monter plus haut. Nadir laissa cependant Mohamed en possession du trône, et retourna en Perse, après avoir obtenu la cession de toutes les contrées sujettes de l'Hindoustan, à l'ouest de l'Indus. Nizam alors devint indépendant dans le Dekan, et d'autres gouverneurs de province suivirent son exemple. Les *Rohillahs*, lesquels forment une tribu qui habite les montagnes entre l'Inde et la Perse, fondèrent un Etat libre sur les bords du Ganges, à 80 milles de Dehly. Les Mahrattes aussi devinrent si puissans, qu'ils forcèrent l'empereur à leur payer un tribut pour arrêter leurs déprédations. Ils exigèrent la quatrième partie du revenu net de quelques provinces. Cette taxe étant nommée un *chout*, dans la langue de l'Hindoustan, ce nom fut donné à toutes les demandes que firent depuis ces peuples. Mohamed finit ses jours en 1747. Nadir-Chah, son vainqueur, mourut aussi la même année.

Ahmed-Chah, fils de Mohamed, lui succéda. Il régna environ six ans, pendant lesquels ce qui restait de l'empire Moghol fut totalement dissous. Les empereurs suivans n'en eurent guère que le nom. Il ne demeura à la maison de Tymour qu'un petit territoire autour de Dehly, qui ne fut plus une capitale, et qui se dépeupla, en quelque sorte, par l'effet de nombreuses déprédations, par des massacres et plusieurs famines. La dernière armée, qu'on peut regarder comme impériale, fut défaite par les *Rohillahs*, en 1749. Les *Iates*, ou *Iats*, tribu des Hindous, s'établirent dans la province d'Agrah. Le *Bengale* fut envahi par son vice-roi *Aliverdy*. *Oude* le fut par *Selsdar-Joung*, père du dernier *Sujah-Doulah-Allahabad*, par *Mahomed-Kouli*, etc. Mais les Mahrattes, dont la puissance venait de s'accroître extrêmement, s'emparèrent de la portion la plus considérable de l'empire. Ils ajoutèrent à leurs possessions une grande partie du *Gu-*

zarate, *du Berar* et de l'*Orixa*. La personne et le nom de l'empereur, cependant, furent toujours respectés. Les différens usurpateurs essayèrent de légitimer leurs envahissemens par une concession réelle ou prétendue du prince. Quelques-uns d'entr'eux s'étant emparés de sa personne, entreprirent de faire passer leurs actes pour les siens. Telle est la force de l'opinion populaire, qu'aujourd'hui, dans tout l'empire Moghol, la monnaie est toujours frappée au coin de l'empereur, quoiqu'il n'en ait que le nom.

Nizam mourut à l'âge de cent quatre ans, en 1748. Les Anglais et les Français prirent parti, comme auxiliaires, dans les contestations qui eurent lieu pour le trône du Dekan, entre ses fils et deux autres familles de la nababie d'Arcot. Après beaucoup de sang de répandu, *Mohamed-Aly* fut fait nabad de cette dernière principauté ; et *Salabi-Joung*, troisième fils du feu *Nizam-al-Moulouck*, fut fait *soubah*, ou prince du Dekan, les premiers contendans ayant été assassinés ou tués dans les combats. Par suite de ces évènemens, les Anglais établirent leur influence dans le Carnate.

En 1753, *Ahmed* fut déposé par *Gazi*, son visir, qui, pour la forme, plaça sur le trône *Allumguire*, petit-fils de Bahader-Chah ou Chah-A'lem. Celui-ci voulant se défaire de Gazi, invita à venir à Dehly, Abdallah, successeur de Nadir-Chah, dans la partie orientale de la Perse, et dans les provinces indiennes cédées à Nadir. Ce prince, qui parcourut six fois l'Hindoustan, commit à Dehly les plus affreux excès, de sorte que cette malheureuse ville, qui, du tems d'Aureng-Zèb, contenait, dit-on, deux millions d'habitans, fut presque dépeuplée.

Parmi tant de troubles et de révolutions, les Mahrattes ayant acquis de nouvelles forces, formèrent le projet de chasser Abdallah, et de rétablir le gouvernement des Hindous dans tout l'empire, c'est-à-dire, de se rendre maîtres de tout l'Hindoustan. Les *Iats* et d'autres peuples Hindous, se joignirent à eux. Abdallah eut pour alliés *Soulah-Doulah*, les *Rohijlahs*, et d'autres puissances mahométanes de moindre importance. Les forces des premiers se montèrent à deux cent mille hommes, et celles des autres à cent cinquante mille. Les deux partis se livrèrent, l'an 1761, dans les plaines de *Carnawl* et de *Panniput*, un sanglant combat, dans le

quel, après la résistance la plus opiniâtre, les Mahrattes furent défaits avec une grande perte. Avant l'action, ils avaient été abandonnés par les *Iats*, ce qui contribua fort à l'évènement de cette journée. Depuis cete époque, la puissance des Mahrattes déclina sensiblement.

Abdallah, qui jouissait à Dehly d'un pouvoir illimité, invita *Chah-A'lem*, fils d'*Allumguire*, qui, l'année précédente, avait été déposé et assassiné par Gazi, à se rendre dans cette capitale, lui promettant de le placer sur le trône de ses ancêtres. Ce prince ayant craint de se remettre entre les mains d'Abdallah, ce dernier proclama *Jehan-Bought*, fils de Chah-A'lem, qui était sous la tutelle et la protection de *Nidjih-Doulah*, de qui il tirait un tribut annuel. Abdallah, devint ainsi, de fait, empereur de Dehly; et, s'il eût voulu l'être réellement, il eût pu établir une nouvelle dynastie dans l'Hindoustan. Probablement il remit à quelqu'autre tems à poursuivre ses desseins, soit pour lui-même, soit pour l'héritier de la maison de Tymour, à laquelle il s'était allié, en épousant une des princesses du sang de ce conquérant. Son fils et son successeur, Tymour-Chah, en a épousé une autre. Craignant une attaque des Seykes, Abdallah quitta Dehly et se retira avec ses troupes à Lahor.

L'empereur légitime *Chah-A'lem*, après un grand nombre d'évènemens, se mit lui-même sous la protection des Anglais. Ceux-ci se servirent de son autorité et de son nom, pour sanctionner leurs droits aux conquêtes que par l'habileté du colonel, qui fut depuis *lord Clive*, ils avaient faites dans la province de Bengale. La puissance anglaise dans l'Inde est due principalement à la victoire éclatante que ce général remporta sur Soujah-Doulah et ses alliés, à la célèbre bataille de Plassey, en juin 1757. Le colonel, maintenant sir *Hector Munro*, remporta aussi, à Bouxar, en 1764, une autre victoire importante sur Soujah-Doulah, et sur *Cossim-Aly*, nabab du Bengale. La grande infériorité du nombre d'hommes avec lesquels ces avantages furent obtenus, peut diminuer notre incrédulité sur les conquêtes d'Alexandre. A la bataille de Bouxar, toutes les forces anglaises ne passaient pas sept mille hommes, dont environ douze cents seulement étaient Européens. Celle de Plassey fut gagnée par une armée de trois mille hommes, parmi lesquels il n'y avait

que neuf cents Européens. *Chah-Alem*, qui n'était empereur que de nom, fatigué de sa dépendance, se jeta entre les bras des Mahrattes de Pounah, qui promirent de le rétablir sur son trône. Mais il est tenu maintenant, comme prisonnier d'état, à Dehly, par *Sindia*, le plus puissant *Jaghiredar*, ou chef de la nation des Mahrattes du Pounah, ou Mahrattes occidentaux.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE L'HINDOUSTAN.

ÉTATS DES SEYKES.

On peut regarder les Seykes comme le peuple le plus occidental de l'Hindoustan. Leur pays est borné au nord par les chaînes de montagnes situées vers le Thibet et le Kachmyr. Ils ont reculé leurs limites à l'est jusqu'au Gemmeh, au-dessus de Dehly, et presque jusqu'aux portes de cette ville. Au sud ils sont bornés par l'extrémité septentrionale du désert sablonneux de Registan. Au sud-ouest leurs domaines sont contigus au Sindy et à la ville de Behker sur l'Indus. A l'ouest, ils ont pour limites ce même fleuve jusqu'à la ville d'Attock. Ainsi ils possèdent tout le Soubah ou toute la province de Lahor, la partie principale du Moultan, et la partie occidentale du Soubah de Dehly, ce qui forme une étendue d'environ 130 lieues du nord-ouest au sud-ouest, et de 50 à 60 de largeur en général.

Le pays des Seykes est arrosé par les cinq rivières, qui forment ce qu'on appelle le Pendj-âb. (Voyez l'*Indus*, à l'art. *fleuves et rivières*).

Le nom de *Seyke* signifie discisple. Les marchands, les artisans, et tous les individus de la basse classe l'ajoutent au leur. Les militaires prennent le titre de *Sing*, qui, en langue sancrite et dans les autres idiomes indiens, veut dire lion.

HABITANS. — Les Seykes sont, en général, forts et bien faits. Accoutumés dès leur enfance à une vie laborieuse et frugale, ils font des marches et supportent des fatigues

vraiment surprenantes. Dans leurs excursions, ils ne se chargent ni de tentes ni de bagages. Ils se mettent à l'abri du mauvais tems sous des couvertures dans lesquelles ils s'enveloppent aussi quand il fait froid, et qui leur sert de plus à couvrir leurs selles dans les marches. Communément ils ont deux et même trois chevaux chacun. Ces chevaux sont de moyenne taille, vigoureux, ardens et cependant fort doux. Quoiques les Seykes, dit-on, témoignent de la joie, à la mort d'un de leurs compagnons, ils pleurent sincèrement la perte d'un cheval, ce qui prouve leur amour pour un animal si nécessaire en effet à leur profession favorite.

Deux sectes ou classes composent la nation seyke; les *Khaosnalsah* et les *Khalsah*. Les premiers, dont le nom dérive de l'arabe, signifie *pur*, *original*. Ils suivent, à peu de chose près, les institutions de Nanek et de ses successeurs. En conséquenoe, ils ne se livrent ordinairement qu'aux occupations civiles et domestiques. Ils se rasent la tête et le menton; et, quant à l'extérieur et aux manières, ils ressemblent aux Hindous des classes communes. On voit même quelquefois des mariages entre les uns et les autres.

Les Khalsahs ont eu pour fondateur *Govind-Smg*, dixième successeur de Nanek, et qui, pour donner l'esprit militaire à ses sectateurs, s'écarta un peu des principes et des réglemens de ses prédécesseurs. Leur figure à demi-sauvage et leurs manières arrogantes, les font aisément distinguer de tous les autres Seykes.

Les Seykes se nourrissent de la manière la plus grossière: du pain cuit sous la cendre, et trempé dans un bouillon fait avec toutes sortes de légumes, est pour eux un mets exquis, et dont ils ne se régalent que lorsqu'ils n'ont absolument rien à faire: en tout autre cas ils se contentent de vesce et d'ivraie, grillées et broyées à la hâte. Ils détestent le tabac à fumer; mais ils s'enivrent volontiers avec des liqueurs spiritueuses fabriquées chez eux.

Le vêtement des Seykes est fort écourté. Le bleu, que les Hindous regardent comme une couleur de mauvaise augure, sert au contraire à distinguer les habits des sectateurs de Nanek, qui paraît avoir eu en vue de leur faire sentir toute l'absurdité de ce préjugé. Un long pantalon, une espèce de manteau bigarré, dont une partie est attachée autour de la

ceinture, et l'autre jetée derrière les épaules, forment, avec un mauvais turban, tout leur habillement. On distingue les chefs par des bracelets d'or qu'ils portent aux poignets, et par des chaînes de même métal qui entourent leur turban. Ils sont aussi montés sur de meilleurs chevaux que les cavaliers ordinaires ; la plus grande partie de ceux-ci se fournissant les leurs.

Les Seykes qui ont embrassé le métier des armes, laissent croître leur barbe et leurs cheveux. Ils portent ordinairement un bracelet de fer au bras droit, et ne font point usage de tabac.

Sol, Revenus et Commerce.—Propriétaires d'un vaste et fertile territoire, s'occupant de l'agriculture au milieu de leurs expéditions, les Seykes doivent jouir d'un immense revenu. Du tems de *Bernier*, les districts dépendans de Lahor produisaient annuellement une somme de 246 laks 95,000 roupies (52,700,000 francs) ; et d'après l'industrieuse activité des Seykes, il n'y a pas lieu de croire que ce produit ait de beaucoup diminué, depuis que le Pendj-âb est en leur pouvoir. En effet, leur territoire passe pour nourrir une prodigieuse quantité de gros bestiaux, de chevaux, de bœufs, de vaches et de moutons. Les grains de toute espèce y viennent en abondance ; mais, comme les métaux précieux sont rares parmi eux, presque tout le commerce se fait par échange.

Les Seykes font en outre des opérations considérables et lucratives avec les provinces voisines. Leurs relations s'étendent dans les cantons de l'Hindoustan les plus éloignés, et, particulièrement, avec le Bengale et le Bahar. Les marchands qui peuvent introduire un nouveau genre de commerce chez les Seykes, et viennent s'établir chez eux, peuvent compter sur une entière protection. Quant aux marchands étrangers qui se hasardent à traverser le Pendj-âb, ils courent grand risque d'être pillés, ou au moins maltraités.

Religion particulière aux Seykes. — Le fondateur de la nation des Seykes en fut en même-tems le législateur, et se nommait *Nanek*. C'était un *Tchitteny*, ou un hindou de la seconde caste. Suivant une opinion seulement répandue parmi les Seykes, Nanek est une espèce d'incarnation secondaire de la divinité. Il naquit, ou parut sur la terre en 1469 ou en 1470, dans le petit district de *Telvendy*, qui appar-

tenait à son père, et qui est situé dans la province de Lahor. Ce village se nomme aujourd'hui *Rhaypour;* et les Seykes, en mémoire de la naissance de leur législateur, y ont élevé un édifice, où ils célèbrent chaque année une très-grande fête. Il paraît que Nanek avait toutes les qualités nécessaires pour être chef de secte. Il possédait une inflexible équité, et était doué d'un grand courage et d'un organe imposant. Il reçut plus d'éducation qu'on n'en donne communément aux enfans de sa secte, qui savent au plus lire et écrire. On lui enseigna l'arithmétique, et on lui expliqua les *chastres* ou les commentaires sur les livres sacrés des Hindous. Suivant l'usage de sa tribu, on le maria de bonne heure, et il eût deux enfans de son mariage. Il paraît avoir été partisan du *Narghenny-Poujah*, ou du culte de l'invisible, et blâmait fortement la dévotion et les prières offertes à tout autre qu'à l'Être-suprême. Non content de défendre le culte des images, il proscrivit les figures dans les temples et dans tous les lieux consacrés à la dévotion. Le seul objet que les Seykes y admettent, est le livre qui contient les réglemens politiques et religieux de Nanek. Ce livre est intitulé : le *Grunth* ou *Gourou-Moukhty*, c'est-à-dire, *le Langage du Prêtre.* Au lieu de recourir à des divinités intermédiaires et subordonnées, ils adressent directement leurs prières à un Dieu, qui n'a ni lieutenant ni associé, et qui gouverne l'univers par lui même. Ils croient qu'un jour la vertu sera récompensée, et le crime puni, et que non-seulement il faut tolérer toutes les croyances, mais encore ne pas disputer avec ceux d'une autre religion. Ils regardent comme des fables, tout ce que l'on raconte de Brâhma, de Vichnou et de Mhahadeo dont ils nient la divinité. Ils ne reconnaissent que le troisième des quatre vedams, lequel est intitulé *Djedjer.* Ce livre enseigne formellement l'unité de Dieu, et traité de sacrilège le culte que l'on rend aux autres divinités des Hindous. La religion des Seykes admet le prosétylisme, et, en cela, diffère essentiellement du système religieux des Hindous. Elle rompt, en outre, les lignes de démarcation tracées par Brâhma lui-même pour la distribution des rangs et des professions parmi le peuple. Cependant les seykes conservent encore des distinctions, et pratiquent plusieurs des anciennes cérémonies de leur nation. Ils ne contractent de mariage qu'avec les personnes de leur tribu,

et se conforment aux lois des Hindous pour la nourriture. Comme eux ils s'abstiennent de manger du bœuf; mais ils font une grande consommation de porc. Ils ont une sorte de communion, à laquelle nul n'est privé de participer. Elle consiste à manger d'un pain ou d'un gâteau consacré par le Brahmine, et composé de fleur de farine, de beurre et de certaines épices. Plusieurs sectes d'Hindous mangent aussi de ce pain, quand il s'agit de faire un serment.

La vie de Nanek offre peu d'évènemens dignes de figurer dans l'histoire. Il ne possédait rien, prêchait paisiblement, et montra par-tout la plus grande simplicité de mœurs. Plus de quinze ans de sa vie furent employés à parcourir l'Inde, la Perse, l'Arabie et l'île de Ceylan. A son retour, il témoigna le désir de fixer sa retraite sur le bord de quelques rivières, ou à une certaine distance des villes. Le radjah de Callanor, qui s'était rangé parmi ses disciples, lui donna un terrain sur les rives de la Rauvy, à 80 milles au nord-est de la ville de Lahor. Comme il ne voulait point s'occuper des choses de ce monde, sa femme et ses enfans demeuraient à Callanor, et venaient le voir de tems en tems. Aucune histoire de l'Empire moghol ne fesant mention de l'existence des Seykes, à l'époque où vivait leur fondateur, il n'y a pas lieu de croire qu'il ait fait lui-même un grand nombre de prosélytes. Il mourut à l'âge de 70 ans, au mois d'oût de l'année 1539 de l'ère vulgaire, dans sa retraite, nommée *Kertarpour;* mais qui, depuis cette époque, fut appelée *Dhira-Daïra* (lieu de dévotion). Chaque année, un concours prodigieux de dévots viennent faire certaines cérémonies autour du tombeau de ce saint, le jour de l'anniversaire de sa mort. Nanek laissa deux fils, dont l'aîné, nommé *Serik-Tchend*, fonda une secte de dévots, connue sous le nom de *Nanek-Choiy*. Le second, qui s'appelait *Letchimidan*, se maria, et eut plusieurs enfans. Les vexations des gouverneurs musulmans contraignirent celui-ci à quitter Telvendy, proprieté de ses ancêtres, pour venir s'établir à Kertarpour, qui appartient encore aujourd'hui à ses descendans. Quoique les Seykes aient une grande vénération pour eux, ces derniers ne sont cependant revêtus d'aucun ministère sacré. Nanek confia sa mission, non à ses deux fils, mais à son disciple favori, nommé originairement *Lhina*, et qui changea ce nom en celui d'*Anghet*, qui signifie

semblable.

semblable. C'était un Hindou de la caste des Tchitterys. Il fit un recueil de la doctrine de son maître, et le nomma le *Pothy* ou le *Livre.* Les ouvrages religieux et historiques des Seykes sont écrits dans le dialecte du penj-ab, et avec les caractères appelées *gouzou-moukhty* (langue des prêtres), dont on attribue l'invention à Nanek, et qui diffèrent de ceux dont se servent actuellement les Hindous.

Une loi de Nanek défend expressément aux veuves de se détruire à la mort de leurs maris; et elles ont même la permission de contracter un nouveau mariage; mais les Seykes, d'origine hindoue, tiennent tellement aux anciennes coutumes de leur pays, que chez eux la plupart des femmes montent encore sur le bûcher funéraire avec les restes de leur époux; et, quant à celles qui se dispensent de ce fatal devoir, on ne peut jamais les déterminer à contracter un nouvel engagement. Les Seykes brûlent leurs morts à la manière des Hindous, de l'opinion desquels ils se rapprochent beaucoup, relativement à la métemsycose; et ils blâment fort les regrets douloureux que l'on donne à ceux qu'on a perdus. Nanek eut dix successeurs, le dernier desquels mourut en 1708. Une tradition accréditée parmi les Seykes, et qui limite à ce nombre celui de leurs prophètes, empêche de le remplacer.

Les Seykes ont un collège situé dans une des rues étroites de Patnah. Tout le bâtiment forme un carré d'environ quarante pieds, et élevé de six ou huit marches au-dessus du sol de la terre. Au centre est une salle divisée en quatre appartemens par des arcades en bois, soutenues par des piliers de bois également; le tout très-bien sculpté. La pièce est plus longue que large. Un beau tapis couvre le pavé, et sept pupitres supportent des livres de religion. Au-dessus des arcades sont suspendues des glaces d'Europe, dans des cadres dorés, ainsi que des portraits de princes musulmans et de divinités indiennes. Dans une petite salle à gauche, au fond de cette grande pièce, on voit un autel couvert d'un drap d'or, sur lequel est posé un bouclier rond et noir, surmonté d'une large et longue épée. Un éventail de plumes de paon, monté sur un manche d'argent, orne chaque extrémité de l'autel, qui est peu élevé au-dessus de terre, et est dans une direction inclinée. Une espèce de trône fort bas, et trop petit

pour qu'on s'en serve, plaqué d'argent, fait face à cet autel. A l'entour sont disposés des pôts de fleurs et des flacons d'eau-rose, en argent. Après les prières qui se font dans ce temple, ceux qui y ont assisté, prennent un repas en commun. Dans la première partie de ses institutions, Nanek a eu pour but d'établir l'égalité parmi ses sectateurs.

Les Seykes ne tiennent pas rigueur à leurs prosélytes musulmans, pourvu que ceux-ci s'abstiennent de manger de la chair de bœuf; nourriture pour laquelle les premiers n'ont pas moins d'horreur que les Hindous, qu'ils se laissent croître les cheveux, et qu'ils brûlent leurs morts. Les mahométans qui résident dans le Pendj-ab, sont exposés à de fréquentes avanies et aux insultes du bas peuple. Il leur est défendu de proclamer à haute voix les heures de la prière. Enfin, quand un musulman veut embrasser la religion de Nanek, on l'oblige quelquefois à prendre entre ses bras la hure d'un cochon (1), comme une preuve non équivoque de sa renonciation à sa première croyance.

Gouvernement. — Il est assez difficile de bien caractériser le gouvernement seyke. On le prendrait d'abord pour une espèce d'aristocratie; mais, en l'examinant avec plus d'attention, on y reconnaît beaucoup de choses du gouvernement populaire. Les membres de l'Etat n'ont aucun titre, aucune distinction honorifique. Quoique les militaires seykes reçoivent les ordres de leurs officiers, et soient obligés de leur obéir, il est rare qu'on leur inflige des châtimens. Les chefs n'ont pas ordinairement plus de 50 hommes sous leurs ordres, et sont en conséquence très-nombreux. La plus parfaite égalité civile règne parmi les Seykes. Lorsque le conseil-général de la nation s'assemble, il est composé de toute l'armée, et chaque membre a le droit de donner son avis. Tout se décide à la pluralité des voix.

Tant que l'intérêt commun dirigea leurs opérations, le gouvernement civil et militaire des Seykes fut confié à des assemblées générales pour un tems limité. C'était dans la grande convention, appelée *gourimatta*, que l'armée traitait les affaires les plus importantes de l'Etat, telles que les al-

(1) Les Mahométans ainsi que les Juifs regardent le cochon comme immonde.

liances, les déclarations de guerre, les traités de paix, et les différens objets relatifs au service militaire. On présentait à cette assemblée le montant des contributions perçues dans le cours de l'année pour le compte du trésor public. On le partageait entre les chefs, proportionnément au nombre de leurs troupes. Ces chefs étaient obligés d'en distribuer une partie à leurs soldats; car, pour le moindre mécontentement, ces derniers en changeaient. Des officiers en sous-ordre étaient chargés de tenir la correspondance politique de l'Etat, et de former les approvisionnemens de guerre.

L'administration des affaires ecclésiastiques était confiée à une société d'hommes pieux, composée, en grande partie, de descendans de *Pyr-Zadeh*, premier grand-prêtre; mais ils n'exerçaient aucune influence sur tout le temporel de l'Etat.

Tel fut à-peu-près l'esprit des principaux réglemens établis par les premiers chefs des Seykes, tant que l'union subsista; mais les domaines de la nation s'étant considérablement agrandis, on les a divisés en une multitude de petits Etats, qui ne consultent que leurs intérêts particuliers, sans s'occuper de l'intérêt public. Il est rare maintenant que l'on convoque l'assemblée générale.

Les Etats des Seykes se composent de la *province de Lahor*, de la partie principale du *Moultan*, et de la partie occidentale du *Soubah de Dehly*.

Province de Lahor. — Cette province est fort étendue et d'une remarquable fertilité. Outre les productions nécessaires à la vie, elle donne du vin, du sucre et du coton. Cette dernière production fournit toutes les manufactures de la province. Il se trouve aussi dans le pays situé entre l'Indus et le Behut, des mines de sel trés-abondantes, dont on tire des fragmens de roc salé, assez solides pour être façonnés en tonneaux, etc., etc. Selon l'Ayïn-Akbery, on trouvait de l'or dans les rivières de cette contrée.

Lahor. — Cette capitale de la province du même nom, et des états des Seykes, est située à la distance de près de 100 lieues au nord-ouest de Dehly, et d'environ 170 à celle d'Agrah, par 31 deg. 50 min. de lat., selon le major Rennel, et de 72 deg. de long, de Greenvich. Elle est sur la Rauvy ou l'ancien Hydraotes, rivière navigable qui communique

Rauvy, à l'Indus et à toutes les branches de ce fleuve. Ce fut la résidence des premiers Mahométans qui conquirent l'Hindoustan, avant qu'ils se fussent établis au centre de ce pays. Cette ville est redevable de ses embellissemens à Houmaioun, père d'Akbar, qui y résida pendant une partie de son règne. Thévenot dit qu'à cette époque, elle avait, y compris les faubourgs, trois lieues de longueur; et lorsqu'il la vit en 1665, la ville seule avait plus d'une lieue d'étendue. Jehan-Guire, fils d'Akbar, permit aux portugais d'y construire une église.

Partie principale du Moultan. — Le grand désert de Sable en occupe une considérable portion. Elle produit du coton, du sucre, de l'opium, de la noix de galle, du soufre, etc., etc. Les villes les plus remarquables de cette province sont *Moultan* et *Batnir*.

Moultan. — Cette ville est située, sur la Rauvy, à la distance d'environ 160 lieues de Dehly, et de 280 d'Agrah par Dehly, au 30e. deg. 34 min. de lat., et au 71 deg. 21 min. de long. de Greenwich, selon le major Rennel. Thévenot la décrit comme une ville de peu d'étendue, mais très-fortifiée, et ayant une pagode d'une grande célébrité. L'Ayïn-Akbery la représente comme une des plus anciennes villes de l'Hindoustan. Elle a, ou avait, une manufacture considérable de toiles de coton. On croit que les Afghans y ont mis garnison en 1779; et même le major Rennel place cette ville hors de l'Etat des Seykes.

Batnir ou *Batnaïr*, ou *Batinda*, est un point très-important dans la géographie de la marche de Tamerlan, à partir du Penj-âb. Ce lieu est situé à 24 lieues au sud-ouest de Samanah, dans une contrée célèbre par d'excellens pâturages et de beaux chevaux. A l'ouest et au nord-ouest se trouve le grand désert.

Partie occidentale du Soubah de Dehly. — Les villes principales de cette contrée sont *Sirhinde*, *Samanah* et *Hissar*.

Sirhinde ou *Serinde* est située par 30 deg. 41 min. 3 sec. de latit., et 1 deg. 34 min. de longitude ouest de Dehly, ou 76 deg. 6 min. de Greenwich. Elle se trouve à la distance d'environ 72 lieues au nord-ouest de Dehly. C'est une ville d'une haute antiquité, et d'où l'art de tra-

vailler la soie a été apporté à Constantinople par quelques moines, dans le sixième siècle ; car, quoique cet art fût connu en Europe, sous les empereurs romains, il s'était perdu, pendant la confusion qui suivit la chute de l'Empire d'Occident. Procope dit que, du tems de Justinien, la soie fut apportée de *Serhinda*, ville de l'Inde. Pline et d'autres écrivains plus anciens supposent qu'elle le fut de *Serica*, contrée qui borde la partie nord-ouest de la muraille de la Chine, et qu'elle en a pris son nom latin.

Remarque. — entre Sirhinde et Déhli se trouvent de vastes plaines, au milieu desquelles sont situées les villes de *Panniput* et de *Carnawl*, célèbres par de grandes batailles, livrées dans les tems anciens et de nos jours.

Samanah ou *Semana* est une ville assez considérable, que le colonel Polier place à la distance d'environ 13 lieues au sud quart-d'ouest de Sirhinde. C'est un point très-important en géographie, parce que c'est le premier que l'on puisse reconnaître dans la marche de l'armée de Tamerlan, après que ce conquérant eut quitté Batnir.

Hissar. — Cette ville est située sur le canal de la Gemney, à 10 cosses au nord-est de Hanzi, dont le voisinage lui a fait donner le nom de *Hanzi-Hissar*. Elle est bâtie sur un emplacement qu'occupaient autrefois des villages si mal pourvus d'eau, que l'on n'en donnait qu'à prix d'argent aux voyageurs, qui passaient par-là pour se rendre de la Perse à Déhli. Ce fut pour prévenir cet inconvénient dans la ville, qu'il se proposait d'y bâtir, que Ferose fit creuser des canaux. La ville et la forteresse furent construites en dix ans et demie.

Histoire. — Pendant les 70 années qui suivirent la mort de Nanek, le nombre de ses sectateurs ne prit que des faibles accroissemens. Mais pendant les dissentions survenues entre les fils et les petits-fils d'Aureng-Zèb, ils prirent part aux évènemens qui se succédèrent alors avec rapidité. La valeur et le génie de Bendah leur chef, qui était un des disciples de Govindsind, leur donna un grand essor, en leur inspirant ce zèle qui rend méritoire tout acte de cruauté commis envers un ennemi de sa religion. Pour parvenir à repousser les attaques d'hommes ainsi fanatisés, il ne fallait pas moins que tous les forces de l'Empire moghol.

Après un long et terrible combat, Bendah fut fait prisonnier par les troupes Mogholes et conduit à Dehli, où il subit une mort ignominieuse avec un courage héroïque. Sa secte alors fut proscrite et non anéantie. Pendant trente ans entiers les Seykes demeurèrent ignorés, et l'on avait même oublié leur existence, quand tout-à-coup on les vit paraître en armes au moment ou Nadir-Chah quitta Dehli (en 1739). L'armée persanne, succombant sous le poids des dépouilles de l'Hindoustan, marchait sans ordre, lorsque son arrière garde fut attaquée par un parti de cavalerie seyke, qui lui enleva son bagage et fit un énorme butin. Pendant les troubles et les malheurs de toute espèce, qui suivirent la première invasion des Persans-Afghans et celle des Persans (en 1739 et 1740), les Seykes sortis de leur retraite, se montrèrent plus audacieux que jamais. Ils formèrent un corps assez nombreux d'aventuriers de différentes nations, et prirent réellement une existence militaire.

Les Seykes eurent ensuite plusieurs fois à combattre les gouverneurs de Lahor et les Afghans, ce qu'ils firent avec des succès divers. Enfin, vers l'année 1767, ils devinrent maître du Penj-âb, y consolidèrent leur autorité et y établirent leur religion.

ÉTATS INDÉPENDANS, *situés entre les* SEYKES *et les* MAHRATTES, *depuis les frontières du* THIBET *jusqu'à l'embouchure de l'*INDUS.

Notice sur le district de Sirinagour.

Ce pays forme la frontière la plus septentrionale de l'Hindoustan. Les montagnes entre Hardouar et la région plus élevée, sont souvent composées d'une marne argilleuse, quoique les ruisseaux descendent de masses de quartz opaque et de granit. On y trouve beaucoup de forets; et plusieurs végétaux curieux y peuvent flatter l'œil du botaniste. On voit au nord la chaîne élevée de montagnes couvertes de neige, laquelle forme une ligne étenduc, qui se dirige de l'est à l'ouest. Au lieu d'être, comme on le suppose, à 5 lieues au nord de la ville de Sirinagour, elle en est à la distance d'environ 25 lieues. Un des sommets les plus élevés de cette chaîne est celui de Hem, qui se divise en quatre ou cinq

pics de forme cônique, et près de la base duquel est *Boud-drinaut*, lieu de dévotion pour les Hindous. Aux environs de la ville, les rochers sont d'un granit grossier, et placés sur un lit de schiste argileuse. Plusieurs ruisseaux se jettent dans l'Aliknoundrah (1), que les Hindous de cette contrée reconnaissent comme le véritable Gange. Le lit du fleuve n'a pas moins de 250 verges de largeur dans ce lieu; et si le Bagharili en a plus, ce doit être un superbe courant, on en lave le sable pour en séparer l'or; et à la distance d'environ 12 lieues au nord de la ville, il y a deux mines de cuivre; et a 15 ou 16 lieues à l'est, il s'en trouve une de plomb. Les habitans sont de la religion des Hindous; et M. Hardwick a publié une curieuse liste de leurs rajahs, dont les règnes sont d'une longueur ridicule; mais comme il n'y en a pas moins de 61, on peut faire remonter l'époque du premier à plus de 600 ans. Il est à regretter qu'il ne soit pas remonté à la source du Gange, que l'on place à quatorze jours de distance, qui font probablement 45 lieues à travers un pays difficile et couvert de roches. D'après les rapports des habitans, ce fleuve se dirige à l'est et à l'ouest, l'espace d'environ trois jours de marche, à partir de Sirinagour, puis au nord-est et au sud-ouest, où il reçoit plusieurs courans d'eau, qui descendent des montagnes; et à Bissenprag, il s'y réunit une rivière qui vient de l'est, dont la largeur est la même, et qu'on nomme Doud Ganga, ou la rivière de Lait. Bissenprag est près de la base d'une montagne, sur laquelle s'élève le fameux temple de Boud-drinaut. Toutes ces circonstances se reunissent pour prouver que c'est-près de la que coule le véritable Gange.

Le district de Sirinagour ne se composant que d'une masse de montagnes, est extrêmement pauvre.

Circar de Schauronpour.

Ce district est situé à l'est des monts Sewalick. En 1785, il appartenait à Golam-Cawdir, afghan-rohillah d'origine.

(1) Rennel avoue que l'Aliknoundrah est un beau courant d'eau; cependant il suppose que l'autre est le véritable Gange, contre le sentiment des Hindous et des Brahmines qui vivent auprès.

Les Seykes fesant de fréquentes incursions dans ce district, peut-être ne forme-t-il plus un état séparé. La ville de Sehauronpour en est le chef-lieu.

Le petit Ballogistan.

Ce pays, qui a 18 à 20 lieues de longueur, et 10 à 12 de largeur, est situé au nord et vers les limites orientales du Mehouat, et à la distance d'environ 8 lieues de Dehly. Son ancien nom Hindou était *Nardeck*. Dans le cours de ce siècle il fut envahi par les Balloches, qui habitent la rive occidentales de l'Indus, du côté opposé au Moultan. Les Balloches passent pour une race d'hommes sauvages et cruels, bien dignes d'être les voisins des Mehouattes. Leur territoire est coupé par des ravins, et est d'un très-difficile accès. Cependant il a subi le sort des contrées voisines, et a été successivement tributaire de différens chefs. A l'ouest il est limitrophe du pays des Seykes.

Bourratpour et *territoire de Jates* ou *Jètes.*

Bourratpour ou Bhartpour est un petit fort situé à environ 15 lieues à l'ouest d'Agra, et qui est entouré d'un petit territoire du rapport de quatre à cinq laks de roupies. Il appartient aux *Jates* (que l'on appelle aussi *Jetes* ou même *Getes*), lesquels sortent d'une tribu d'Hindous, qui long-tems après la mort d'Aureng-Zebe, érigèrent une souveraineté dans les provinces d'Agrah et de Dehly, et firent leur capitale de la première de ces villes. Il paraît qu'ils ont possédé une étendue de pays d'environ 50 lieues de longueur et de 16 de largeur, des deux côtés du Gemneh, depuis les environs de Goualior jusqu'au voisinage de Delhi. En 1770 on estimait leur revenu, peut-être avec exagération, à 200 laks de roupies, et leurs forces à 60 ou 70 mille hommes. Il y a une vingtaine d'année qu'ils furent chassés de tout le territoire qu'ils occupaient, à l'exeption de celui de Bourratpour, par Noudjouf-Cawn, dont les successeurs furent dépouillés de cette conquête par Madajy-Sindia. On ne peut plus aujourd'hui considérer les Jates comme fesant corps de nation.

De commandant en chef de l'armée impériale, après le

retour du moghol à Dehly, Noudjouf Cawn devint, dans l'espace de 7 à 8 ans, possesseur d'un domaine produisant un revenu de 150 laks de roupies, et il eut un état militaire de 80 mille hommes. Ses conquêtes s'étendirent, comme on vient de le voir, sur le territoire des Jates ainsi que celui du rajah de Jyenagour et du rajah de Macherry, qui venait de soumettre une partie considérable du Mehouat. En 1774 il était maître de la ville d'Agrah Quelques années après il ne restait aucune trace de sa grandeur passée. Son empire finit en quelque sorte avec lui; et Madajy-Sindia en conquit la plus grande partie.

Pays des Rajpouts.

C'est une contrée qui se trouve entre les bornes occidentales d'Agrah et la partie nord-est du Guzerat et entre le désert de sable ou le Registan et Malhouah, ce qui forme une étendue d'environ 110 lieues du nord-est au sud-ouest, et près de 70 de largeur. Elle renferme trois principautés : celles de *Jyenagour* ou de *Jyepour* au nord-est, de *Joudpour* au nord-ouest, et celle d'*Oudipour* au sud-ouest. Le premier et le dernier de ces états sont très-montueux, et le sol des vallées est sabloneux; le second est le plus fertile. Au milieu du dernier siècle ce pays était très-florissant, sous le gouvernement du rajah *Jessing*, qui fonda la ville de *Jyepour* ou de *Jyenagour*, laquelle, contre l'usage de l'Hindoustan, a donné son nom à la province, au lieu d'en recevoir le sien. En 1779 c'était une place riche et commerçante, qui servait d'entrepôt pour les marchandises que l'on y transportait des différentes parties de l'Inde. Il est à craindre que les troubles qui désolèrent si long-tems cette province n'aient fait perdre à cette capitale de sa richesse et de son importance. Elle est à 50 lieues au sud-ouest de Dehly, par 26 deg. 56 min. de latit., selon Rennel.

Il est probable qu'autrefois la Rajpoutana ou le pays des Rajpouts ne formait qu'un seul empire, sous le ranah ou le prince d'Oudipour, qui, en tout tems, en a été considéré comme le chef suprême.

Cheitore, place très-célèbre par son antiquité par ses richesses et sa force, était autrefois capitale de la princi-

pauté d'Oudipour. Elle fut prise et pillée, en 1567, par Akbar.

Oudipour est la capitale actuelle.

Madajy-Sindia reçoit les tributs des trois provinces Rajpoutes. Il y a fait de considérables conquêtes, sur-tout dans le Jyenagour.

En 1779 on évaluait les revenus de Jyepour à 40 laks de roupies, ceux de Joudpour à la même somme, et ceux d'Oudipour à 10.

Ce n'est pas seulement dans la Rajpoutana ni dans le Soubah d'Agimere qu'il existe des Rajpouts; quelques-unes de leurs tribus inférieures sont établies dans le Boundelcounde et dans Gourry-Moundoulla; d'autres, selon Thévenot, sont dans le Moultan.

Nagore, *Bickauyr*, *Jasselmire*, et autres contrées contigues au bas pays qu'arrose la Pouddar, et au désert de Sable, forment de petits états habités aussi par des Rajpouts.

On divise ordinairement les Rajpouts en deux tribus ou en deux classes: celle de *Rhutore* et celle de *Choan* ou de *Sysodya*. La première occupe le Joudpour, et la seconde l'Oudipour.

Guzarat.

Le pays que l'on connaît sous ce nom est une espèce de peninsule de plus de 60 lieues de longueur, et de près de 50 de largeur, que forment la mer Arabique et les golfes de Cambaye et de Coutch, qui s'enfoncent très-loin dans les terres. Les rivages de ce pays paraissent peu propres à faciliter les opérations du commerce. Le Guzarat est maintenant divisé en deux parties, c'est-à-dire, orientale et occidentale. La première appartient aux Mahrattes, l'autre est un pays hérissé de montagnes couvertes de bois, et habitées par un peuple sauvage et guerrier. Sous ce double rapport les armées des Mahrattes ne peuvent y faire des progrès. Ce pays est gouverné par des rajahs indépendans.

Le Coutch.

C'est une contrée stérile, située au sud-est du Sindy, et trop bien fortifiée par la nature pour que l'attaque en soit facile. le Couteh est gouverné par différens rajahs du pays, et

ne paraît pas avoir éprouvé beaucoup de changement dans les dernières révolutions de l'Hindoustan.

Sindy.

Cette contrée est bornée au nord par l'Afghanistan; au nord-est par le pays des Seykes ; à l'est par un désert de sable, qui s'étend depuis le territoire de Coutch jusqu'aux confins du Moultan, au sud par le golfe de l'Indus et à l'ouest par le Mekran. On peut en évaluer la longueur à 100 lieues, la largeur en est fort irrégulière ; elle peut-être d'environ 50 lieues dans la partie la plus large. Le Sindy, quant à plusieurs particularités du climat, du sol et de l'apparence générale de la surface, ressemble à l'Egypte. La partie inférieure est composée d'un riche terreau et forme un large delta. La partie supérieure est une sorte de langue de terre, resserree d'un côté, par une, ou plusieurs chaînes de montagnes, et bornée de l'autre, par le désert dont on vient de parler. L'Indus, dont la largeur est au moins égale à celle du Nil, traverse cette vallée par le milieu, et l'inonde tous les ans (voyez l'art. *fleuves, rivieres et lacs*, page 237). Durant les mois de juillet, d'août et une partie de septembre, qui forment la saison pluvieuse, dans la plupart des autres pays de l'Inde, l'atmosphère de celui-ci est surchargée de nuages, mais il ne pleut que très-près de la mer. Il ne tombe généralement que peu de pluie dans cette contrée, pendant toute l'année. Le désert (1) qui borne le Sindy à l'est a environ 180 lieues de longueur et de 35 à 50 de largeur; Hérodote en fait mention. A raison de ce voisinage et du défaut de pluie dans le Sindy, les chaleurs de l'été sont si violentes, et les vents d'est si pernicieux, que l'on y construit les maisons de manière à être rafraichies par des ventilateurs, pratiqués au haut des toits, et qui ressemblent à de petits tuyaux de cheminée. Lorsque les vents chauds règnent, on bouche hermétiquement toutes les fenêtres. Par ce moyen, le courant d'air qui s'approche le plus de la terre, est exclu

(1) Le major Rennel présume qu'il se trouve quelques oasis dans ce désert.

et le courant le plus frais, ou le plus élevé, s'introduit dans les maisons. On prévient aussi de la sorte l'entrée de nombreux nuages de poussière, qui suffiroient pour rendre inhabitables de tels logemens Les toîts sont faits de couches de terre, fort épaisses, au lieu de terrasse. Peu de contrées, et sur-tout la partie inférieure du delta, sont plus mal-saines pour des Européens. Les pêcheurs et ceux qui font le trafic des bestiaux forment des villages, ou des villes temporaires, sur les bords de l'Indus et changent à volonté de position comme on fait pour un camp. Arrien nous apprend que *Nearque*, amiral de la flotte d'Alexandre, remarqua cette particularité. On croit que ces pêcheurs et pasteurs descendent des *Scythes-Nomades*, ou des Tatares errans, vu qu'une telle coutume n'a lieu dans aucune autre partie de l'Inde.

Le prince du Sindy est tributaire du prince des afghans et professe la religion de Mahomet Les Hindous qui habitent cette contrée sont traités avec beaucoup de rigueur, par les gouverneurs mahométans, ce qui force la plupart d'entreux à prendre la fuite.

États des Mahrattes.

Les Mahrattes forment deux Etats ou Empires séparés, celui de Pounah ou l'Etat Occidental, et celui du Bérar ou l'Etat Oriental. Ces deux Etats occupent toute la partie meridionale de l'Hindoustan, avec une grande portion du Dekan. Le Malhoua, l'Orissa, le Candeish, le Visiapour, les parties principales du Berar, du Guzarat de l'agimere et une partie des territoires dépendans de Dowlatabad, d'Agrah et d'Allahabad sont soumis à la domination des Mahrattes, qui s'étend d'une mer à l'autre dans la plus grande partie de la presqu'île et des confins d'Agrah au nord, jusqu'à la Kistnah au sud, ce qui forme un espace d'environ 330 lieues de longueur sur 230 de largeur.

État Occidental.

Cet Etat est partagé entre plusieurs chefs ou princes, qui obéissent au paishouah ou au chef nominal, à-peu-près comme les princes d'Allemagne sont dépendans de l'empereur. Quelquefois des intérêts opposés allument la guerre, non-seulement entre les membres de l'empire eux-mêmes,

mais encore entre les membres et leurs chefs suprêmes. Il arrive rarement qu'ils se réunissent, à moins que ce ne soit pour la défense commune. Les principaux d'entre eux sont appelés *Jaghiredars*, c'est-à-dire, teneurs de *jaghires* ou de fiefs. Ces fiefs sont héréditaires.

Les Mahrattes occidentaux possèdent toutes les contrées que nous venons d'indiquer, à l'exception des parties principales du Berar et de la province d'Orissa. Vers la fin du dernier siècle, ils étaient gouvernés par Madajy-Sindiah, qui s'était rendu très-célèbre. Un auteur hindou a porté le revenu des Mahrattes de Poonah à 12 crores de roupies, ou près de 300 millions tournois; et l'état militaire à 200 mille hommes de troupes disponibles, tant infanterie que cavalerie, et à pareil nombre dans les garnisons.

Les villes ou lieux principaux renfermés dans les Etats des Mahrattes occidentaux sont *Dehly*, *Agrah*, *Goualior*, *Ougein*, *Amedabad*, *Cambaye*, *Pounah* et *Visiapour*.

Dehly. — Cette ville, située, selon Claude Boudier, par 28 deg. 37 min. de latit., et 77 deg. 40 min. de long. de Greenwich, est à la distance d'environ 350 lieues de Qandahar par Kaboul, de 190 de Kachmyr par Lahor, de 45 d'Agrah, de 67 de Luknau, de 300 de Calcutta par Mourshedabad, de 425 de Pondichéry, de 330 de Goa, et de 225 de Surate par Amedabad. Selon Ferishta, elle fut fondée par Delu, que peut-être on devrait écrire Dehly, environ 300 ans avant l'ère chrétienne. Elle n'a plus aujourd'hui que le titre de capitale de l'Hindoustan, mais elle le fut réellement pendant la plus grande partie du tems qui s'est écoulé depuis la conquête de cette contrée par les Mahométans. Bernier n'estimait la circonférence de Dehly qu'à trois lieues avec les fortifications, mais sans y comprendre quelques fauxbourgs. On prétend que pendant la seconde partie du seizième siècle, elle contenait deux millions d'habitans. On doit supposer qu'après les pillages et les massacres qui ont désolé cette ville depuis la décadence et la chute de l'empire du Grand-Moghol, elle a considérablement perdu en étendue et en population. Aussi les voyageurs modernes en parlent-ils comme d'une ville d'une médiocre étendue, et fort mal bâtie, même pour une ville indienne. *Chah-Jehan*, petit-

fils d'Akbar et père d'Aureng-Zèb, y fit sa résidence, et lui donna le nom de Jehanabad.

En 1793, Shah-Allum, dernier prince de la race des empereurs Moghols, aveugle et âgé de 70 ans, était tenu dans une sorte de captivité à Dehly, par Sindiah, chef des Mahrattes de pounah.

Au sud-ouest de Dehly, et à l'ouest d'Agrah se trouve un pays montagneux et couvert de forêts, lequel est contigu au bas pays, le long de la rive occidentale du Gemneh. Il a plus de 40 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et environ 30 du nord au sud. Quoique cette contrée soit située dans le centre de l'Hindoustan, les habitans ont toujours eu un caractère sauvage et brutal. Le vol et le brigandage sont leurs principales occupations. Les chefs du Haut-Hindoustan les salarient (sous le nom de *Mehouattes*), pour dévaster le pays où ils font la guerre.

Le Mehouat renferme plusieurs places fortes sur des montagnes escarpées, et entre autres *Elwar* ou *Alvar*, la citadelle du rajah de *Macherry*. Il a souvent changé de maître, et Madajy-Sindiah en a soumis la plus grande partie.

Agrah. Cette ville est située sur la rive méridionale du Gemneh, rivière rarement guéable, par 27 d. 15 m. de latitude, et 78 degrés 28 minutes ou 29 de longitude de Greenwich, selon Claude Boudier, cité par Rennel selon Echard. Elle est à la distance d'environ 70 lieues de Luknau, de 120 de Benares, de 312 ou 315 de Calcutta, de 425 de Pondichery, de 330 de Goa, de 280 de Bombay, de 400 de Candehar par Kaboul, et de 240 de Kachmyr. Cette ville forme un vaste demi-cercle, et semble sortir de l'eau. On dit qu'elle est de la plus haute antiquité. Sa situation ayant plu à l'empereur Akbar, vers l'an 1566, il en fit sa capitale et le siége principal de son gouvernement. En conséquence, on la nomme souvent *Akbarabad.* Durant le dernier siècle et au commencement de celui-ci, elle fut une des villes les plus brillantes de l'Inde. Mais si sa prospérité fut prompte, sa chute le fut aussi. Elle offre maintenant les ruines les plus magnifiques. Le fort renferme le palais impérial, et est d'une vaste étendue. Il est construit en pierres de taille rouges, et doit avoir été d'une grande force. Originairement il était entouré d'un double fossé très-large,

très-profond, et que le Gemneh fournissait d'une grande quantité d'eau. Il formait une île entourée de trois côtés par ce même fossé, et du quatrième par le fleuve qui en baignait les murs. Le fossé extérieur est maintenant tout-à-fait comblé, et la grande route le traverse. Celui qui est en dedans se trouve en mauvais état, et dans plusieurs endroits, il est absolument à sec. Agrah avait une enceinte de murailles flanquées de tours, à la distance d'une portée de fusil l'une de l'autre. *Chah-Jehan*, dégoûté de la situation de cette ville à cause des chaleurs excessives qu'on y endure en été, et voulant fonder une métropole qui portât son nom, bâtit une grande ville tout auprès de *Dehly*, et il la nomma *Jehanabad;* mais le nom de cette ville, ainsi que l'empire, n'existe plus. On dit que, pour peupler sa nouvelle capitale, il y traîna la moitié des habitans de l'ancienne, c'est-à-dire, près de cinq cent mille ames. Les ruines qui furent immédiatement la suite de cette dépopulation d'Agrah, obligèrent, pour la sûreté de ceux qui restaient, de construire un autre mur, formant une partie d'un cercle avec l'ancien; et ce mur fut élevé par ordre de *Joy-Singh*, rajah indien, au service de l'empereur Aureng-Zèb.

Tout l'espace entre ces deux murs n'est donc plus qu'une masse de ruines. Celui de l'intérieur est passable; mais on peut voir facilement qu'il est principalement composé de décombres, à l'exception cependant de la partie qui avoisine la porte du fort, du côté de Dehly, où se trouve la grande *musjüd* ou mosquée, bâtie en pierres rouges, mais qui est maintenant en très-mauvais état. Tout auprès est le *choke*, ou le change, qui n'offre plus qu'un amas de ruines. Le fort lui-même est fort endommagé, pour avoir fréquemment changé de maître depuis quatre-vingts ans. Il fut pris par le colonel *Polier*, dans le tems que cet officier était au service du nabab *Zout-Feccar-oul-Dowlah*, mieux connu sous le nom de *Nedjif-Khaun*. La façade méridionale du fort servait de résidence à l'empereur. Elle était bâtie en marbre blanc; et, il n'y a pas long-tems, que le toit était couvert de plaques de cuivre doré qui conservait tout son lustre. A quelque distance est une mosquée, bâtie de même en marbre, et décorée d'ornemens aussi de cuivre doré. Il est impossible de contempler les ruines de

cette grande ville, sans ressentir la plus profonde tristesse. Elles s'etendent le long du fleuve, pendant plus de 3 lieues.

Les rues d'Agrah sont très-étroites, et ne semblent pas avoir été tracees sur un bon plan. M. Hodges parle d'un *hoummaoum*, ou bain de cette ville, qui, autrefois, appartenait à l'un des premiers seigneurs de la cour, ce qu'annonce clairement sa magnificence. Ce bain est entouré de colonnes du plus beau marbre. Lorsque l'artiste célèbre que l'on vient de nommer le visita, plusieurs morceaux de lapis-lazuli brillaient parmi les autres ornemens qui étaient très-beaux, et d'architecture moresque. On y voyait encore des fleurs en mosaïque parfaitement imitées.

A la distance de six milles d'Agrah, sur la grande route qui conduit à Dehly, et dans un lieu appelé *Secundrii*, est construit le tombeau de l'empereur Akbar. Cette masse énorme se trouve au milieu d'un jardin planté d'arbres fruitiers et autres, entremêlés d'arbustes en fleurs. Ce jardin est entouré de murs, et l'on suppose qu'il contient plus de vingt acres d'Angleterre. Le monument est un édifice carré qui a quatre portes, une à chaque face ; toutes quatre sont surmontées de grands pavillons, et les angles en ont aussi. Cet édifice a cinq étages qui diminuent graduellement, mais qui tous ont la même forme de construction. Le dôme de plusieurs des pavillons est de marbre blanc. Le reste du bâtiment est de pierres rouges, entrecoupées de morceaux de même marbre. Le cinquième ou le dernier étage est entièrement de marbre blanc, avec un rang de fenêtres à chaque face. Les pavillons qui terminent cet étage, sont de marbre de même espèce. Ils ont été extrêmement endommagés par la foudre et par un tremblement de terre. Il s'en trouve même un qui est tout-à-fait abattu ; et le dôme des autres est en très-mauvais état. L'intérieur de ce cinquième étage est curieusement incrusté de marbre noir, sur lequel sont tracés plusieurs passages du Koran. De vastes terrasses règnent autour de chaque étage de l'édifice ; et, pendant le règne des empereurs *Jehanguire* et *Jehan*, elles étaient couvertes d'étoffes d'or, soutenues par des piliers d'argent. Les mollahs, ou les prêtres de la religion de Mahomet, conversaient, à l'ombre de ces tentes, avec les savans.

L'entrée principale a lieu par une grande porte qui conduit

duit au jardin. Le fronton de cette porte est extrêmement orné en compartimens de mosaïque de différentes couleurs. Des deux côtés du centre de l'édifice, sont deux étages d'arcades, faites en pointe, avec de grands enfoncemens. Au milieu de l'étage supérieur est une porte, et, au-dessus, une fenêtre, avec une balustrade en avant. Les enfoncemens les plus bas ont aussi chacun une fenêtre. Au centre est une arche pointue très-grande; et cette partie du bâtiment s'élève considérablement au-dessus des deux autres étages qui viennent d'être décrits. Au sommet, et un peu derrière le front de cette partie de l'édifice, sont deux sarcophages élevés sur des colonnes de marbre noir. Immédiatement derrière la porte, il y en a aussi deux autres qui répondent à ceux du front principal. A chaque angle de cette porte (le bâtiment formant un carré oblong), sont deux minarets de marbre blanc, d'une grande élévation, et en partie cannelés. Au-dessus des cannelures, et à mi-hauteur, règnent des balustrades. Il y en a également près du sommet. Les minarets étaient autrefois surmontés de pavillons ouverts, et terminés en dômes, depuis long-tems détruits. Ils renferment chacun un escalier qui conduit aux deux balcons qui les entourent. De la porte on passe dans une grande salle ouverte, et qui s'élève en dôme, presque jusqu'à la hauteur de l'édifice. Cette salle, par ordre de l'empereur *Jehanguire*, fils d'Akbar, fut extrêmement décorée de peintures et de dorures; mais le tems les ayant fort endommagées, l'empereur Aureng-Zèb, soit par esprit de superstition, soit par avarice, les fit effacer entièrement. De-là, et par une autre arcade semblable à celle de la façade, on descend dans le jardin, d'où l'ensemble du tombeau se développe à travers une avenue garnie d'arbres élevés, et pavée de pierre. Au centre est un grand bassin carré, autrefois rempli d'eau. A très-peu de distance du bâtiment principal s'élève une très-grande porte, toute de marbre blanc, et d'une beauté parfaite.

L'intérieur du tombeau est une vaste salle, qui se termine en dôme. Quelques fenêtres percées en haut, admettent un jour religieux et sombre; et les murs sont revêtus de marbre blanc. Le corps est déposé dans un sarcophage aussi de même marbre, sans la moindre sculpture, et dans le-

quel est incrusté un autre morceau de marbre noir, portant cette seule inscription : AKBAR.

Autour de ce sarcophage il y a plusieurs tombeaux, dont quelques-uns sont d'une grande beauté. Il est probable que les cendres de quelques princes de la famille d'Akbar y sont renfermées; mais la tradition populaire du pays veut que ces tombeaux soient ceux de ses femmes.

Au sud-est de la ville d'Agrah on trouve encore un autre monument très-beau, élevé par l'empereur Chah-Jehan, à la mémoire de sa femme bien aimée, dont cet édifice porte le nom, celui de *Tadje-Mahel*. Il est maintenant à deux milles de la ville, quoiqu'il y touchât autrefois; et il est placé immédiatement au bord de la rivière, sur une base de pierres de taille rouges, à chaque extrémité de laquelle est un pavillon octogone, à trois étages. Cette même base porte encore deux bâtimens parfaitement semblables l'un à l'autre, et placés de chaque côté de celui du milieu. Ils sont couronnés de trois dômes de marbre blanc et de grandeur inégale, celui du centre étant le plus considérable. L'un de ces bâtimens est une *musjïd*, ou une mosquée; l'autre était destiné à recevoir tout personnage d'importance qui viendrait, par sentiment de religion, visiter la tombe, ou contenter une juste curiosité. Sur la base de pierres rouges il y en a une autre de marbre blanc, et de forme carrée, dont la hauteur est à-peu-près de quatorze pieds. De ses angles octogones s'élèvent des minarets de marbre blanc, qui sont entourés de trois galeries différentes, et surmontés de pavillons ouverts et couronnés d'un dôme. Le plan de l'édifice est octogone, et les quatre angles principaux sont dirigés vers les quatre points cardinaux. Une arcade vaste et pointue, semblable à celle de la porte du tombeau d'Akbar, est pratiquée au centre de chacune des quatre faces. Au-dessus de chacune de ces arcades est une sorte de fronton qui s'élance bien plus que toutes les autres parties du bâtiment. Les faces qui forment les pans de l'octogone des grandes arcades, en ont deux l'une sur l'autre, qui sont aussi en pointe, et qui ont des enfoncemens avec une balustrade en avant. Le mur au-dessus des arches est réellement incrusté de marbres de différentes couleurs. La tête de chacune des arcades enfoncées est ornée de même. Dans

toutes celles qui sont autour de l'édifice, on a pratiqué des fenêtres ciselées dans la pierre. Derrière le fronton octogone, et s'élevant considérablement plus haut, sont quatre pavillons de même forme, et couronnés de dômes. Du centre de tout l'édifice sort un cône de même hauteur que les pavillons, et qui soutient le grand dôme, lequel s'élargit considérablement au-dessus de la base, et forme une belle courbe qui finit à la partie supérieure du cullus, sur laquelle sont, l'une au-dessus de l'autre, deux boules de cuivre doré. La dernière est surmontée d'un croissant traversé d'une lance qui termine le tout. Chacune des faces de cet édifice est absolument la contre-partie de l'autre, et toutes sont d'un travail également fini. La tombe est dans une chambre souterraine, et le corps de Tadje-Mahel repose, sous le centre du bâtiment, dans un sarcophage de marbre blanc. Tout près de celui-ci on en voit un autre qui renferme le corps de Chah-Jehan. Ces sarcophages ressemblent parfaitement à ceux qui sont dans le tombeau d'Akbar.

Ce monument, vu de loin, semble un bijou précieux, placé sur un fond d'azur. L'effet en est tel, dit M. Hodges, qu'aucun ouvrage de l'art ne lui a jamais fait éprouver une pareille sensation. Chah-Jehan avoit dessein de faire construire de l'autre côté de la rivière un édifice absolument semblable à celui-ci, pour lui servir de tombeau; et tous deux devaient être joints par un pont de marbre. Sa maladie, les fréquentes contestations survenues entre ses fils pour se disputer sa future succession, et à la fin son emprisonnement, l'empêchèrent de mettre à exécution ce magnifique projet.

Le jardin du Tadje-Mahel et les bâtimens qui l'entourent, occupent un espace de près de la moitié de celui du tombeau de *Secundrii*. Tavernier dit qu'il le vit commencer et finir, et que vingt mille ouvriers y travaillèrent pendant vingt-deux ans. Les environs fournirent la pierre de taille; mais il fallut faire venir le marbre du Candahar. On dit que les frais de tout l'édifice se montèrent à plus de 24 millions de francs.

Goualior. — Cette ancienne et célèbre forteresse est située à la distance d'environ 26 lieues d'Agrah, de 65 de Delhy, de

40 du Ganges, de près de 100 des frontieres anglaises, et de 300 de Calcutta. Elle est assise sur un vaste rocher de plus d'une lieue de longueur, mais étroit, de largeur inégale, et presque plat au sommet. Les côtés en sont si escarpés, qu'il paroît presque perpendiculaire de toutes parts : partout où il ne l'était point par la nature, il l'est devenu par l'art. Il est élevé de 2 à 300 pieds au-dessus de la plaine ; et le rempart borde de tous côtés le précipice. La seule entrée qui existe à lieu par des degrés pratiqués dans l'un des flancs du rocher. Ces degrés sont protégés au-dehors par un mur et des bastions, et par sept portes de pierres, à quelques distance l'une de l'autre. Dans l'intérieur de la forteresse on trouve de superbes bâtimens, des réservoirs, des puits, des terres cultivées, de sorte qu'elle forme, pour ainsi dire, un petit district. Au nord-ouest, et au pied de la montagne, est située la ville, qui est assez grande, bien bâtie, et dont toutes les maisons sont en pierres. On ne peut s'emparer de ce fort que par un blocus ou par surprise ; néanmoins il a souvent changé de maître.

Pendant le gouvernement du Grand-Mogol, cette forteresse était la prison d'état, dans laquelle étaient renfermés les membres des différentes branches de la famille impériale qu'on avait sujet de redouter. On y entretenait, pour leur amusement, une nombreuse ménagerie, composée de lions, de tigres, etc.

Dans l'ancienne division de l'Empire elle est classée dans la soubahie d'Agrah, et l'histoire en parle souvent comme de la capitale d'un district qui produisait un revenu considérable. La première fois qu'il en est question se trouve sous la date de 1008 ; et pendant les deux siècles suivans elle fut réduite deux fois par famine. Il est probable que dans tous les tems elle fut regardée comme un poste militaire de la plus haute importance, tant à cause de sa position, quant à la capitale, qu'à raison de sa situation, qui la fait généralement juger imprenable. Quant à sa position relative, il faut considérer qu'elle se trouve sur la route principale qui va d'Agrah à *Malwah*, au *Guzarat* et au *Dékan*, et que tout auprès commence ce pays montueux qui forme une parallèle avec le Gemneh, pendant la plus grande partie du cours de ce fleuve.

Ougein est une ville de près de deux lieues de circonférence, située à 100 et quelques lieues au sud de Goualior, à près de 150 de Dehly, et de 350 de Calcutta. Elle est enceinte d'une forte muraille flanquée de tours rondes. Les maisons en sont construites partie en briques, partie en bois, et couvertes en tuiles ou en chaume. Le Bazar est très-spacieux et pavé en pierres. On remarque dans cette ville quatre mosquées, plusieurs temples hindous et un palais nouvellement construit par Scindiah. Au sud d'Ougein coule la Sippara, qui, en ce lieu, tourne brusquement au nord, et se rend ensuite dans la Chumboul, grande rivière qui n'a pas moins de trois-quarts de mille de largeur, à quelque distance de son confluent avec le Gemneh. A-peu-près à un mille au nord de la nouvelle ville, se trouve les ruines du vieil Ougein, qui consistent en murs de briques, en pilliers de pierres, et où l'on trouve des bois travaillés, des meubles divers, et des monnaies. Le sol supérieur est un terrain noir, et la catastrophe qui renversa cette ville doit être arrivée, lorsque la rivière changea son cours et tourna vers l'ouest, il y a plusieurs siècles.

Amedabad. Cette capitale de la province de Guzarat est située à la distance d'environ 60 lieues d'Ougein, de 400 de Calcutta, et de 200 de Dehly. Elle est considérable et bien fortifiée. Les Anglais, sous les ordres du général Goddard, la prirent en 1780, et la rendirent aux Mahrattes en 1783.

Cambay. Cette ville, située à la distance d'environ 85 lieues d'Ougein, de 220 de Dehly, et de 420 de Calcutta, et de 16 d'Amedabad, est très-belle, et fesait autrefois un grand commerce en épiceries, en ivoire, en étoffes de soie et en toiles de coton. Mais des sables et de la vase ayant obstrué ce port, il n'est que peu fréquenté présentement, et le commerce en a été transféré à Surate. Cambay peut néanmoins passer pour le port d'Amedabad.

Pounah. Cette ville, située à environ 180 lieues d'Ougein, à près de 400 de Calcutta, et de 300 de Dehly, est assez mal fortifiée. Les archives du gouvernement sont déposées à *Pourrunder*, forteresse qui se trouve à la distance d'environ 6 lieues au sud-est de Pounah. Il paraît

que cette ville a été la capitale des Etats des Mahrattes occidentaux.

Visapour. Cette ville est située à la distance de 150 lieues d'Ougein, de près de 300 de Dehly, et d'environ 380 de Calcutta. Elle est considérable. C'etait autrefois la capitale d'un puissant royaume du même nom. De célèbres mines de diamans se trouvent dans le voisinage de cette ville (*Voyez* l'article pierres précieuses et minéraux).

Etats des Mahrattes orientaux.

Ces Etats sont composés de la partie principale du Berar et de celle de la province d'Orissa, dont la plus faible appartient aux Anglais. Le reste de la première est au pouvoir du Nizam, ou du Soubah du Dekan, qui paye aux mahrattes le droit de *chout*, ou le quart du revenu. Le territoire de Nagpour, à l'est, étant enfermé entre les possessions anglaises du Bengale et les Circars septentrionaux, occupe plus de 50 lieues de côtes, et interrompt ainsi la continuité de ces mêmes possessions.

Les domaines des Mahrattes du Berar sont aussi très-étendus. Ils ont environ 180 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et en quelques endroits près de 70 du nord au sud. On y compte plusieurs princes particuliers ou vassaux du chef suprême.

Vers la fin du dernier siècle, cet état était gouverné par Madajy-Bonsola. Les uns evaluaient ce qu'il retirait du Berar à 80 lacks de roupies, et du Cattack, à 24. D'autres prétendaient qu'il n'avait en tout que 60 lacks de revenu.

L'intérieur du *Berar* est peu connu; mais ce qu'on en sait, suffit pour faire conjecturer qu'il n'est ni riche, ni peuplé. La partie contiguë au Bengale, est en générale couverte de bois et inhabitée. Il en résulte, que les limites des deux Etats sont réellement séparées par un espace, qui ne peut être un objet d'ambition ni de querelles.

Nagpour (1), ville située à la distance de 200 lieues de

(1) A peu de distance à l'est de Nagpour commence cette vaste et sauvage contrée, que l'on n'a point encore examinée, que traverse la Bain-Gonga, et qui aboutit aux montagnes qui bornent les Circars. D'après la relation du voyage de M. Blunt,

Dehly, et de 230 de Calcutta, est la capitale actuelle des Mahrattes occidentaux.

Cattack ou *Cuttack*, capitale de la province d'Orissa, est une place importante, située sur la rivière de Mahameddy, à la distance d'environ 150 lieues de Nagpour, de 80 de Calcutta, et de près de 300 de Dehly. Elle est sur la seule route qui conduise du Bengale aux Circars septentrionaux. Aux yeux des Anglais, la possession de cette ville et de ses dépendances donne au rajah du Berar plus d'importance que la vaste étendue de ses domaines et la position centrale de ceux-ci dans l'Hindoustan, ne pourraient lui en donner.

Histoire. — La signification primitive du mot *marhat* est inconnue, mais on ne peut révoquer en doute que le nom de la nation, qui est l'objet de ce précis, n'en soit dérivé. Selon Ferishta, c'était le nom d'une province du Dekan, laquelle comprenait le Baglana ou Bogilana, et d'autres districts, formant aujourd'hui la partie la plus centrale des domaines de ce peuple.

On peut considérer comme le fondateur de l'empire des Mahrattes, Sevajy (né en 1628), qui, selon l'opinion la plus accréditée, eut pour aïeul un fils naturel d'un *Ranah* d'Oudipour, chef des princes Rajpouts, famille qui existait

---

relation insérée dans le *Recueil des Recherches asiatiques*, il paraît que cette contrée consiste principalement en hautes montagnes de roches et en forêts; qu'elle est peuplée par une race de sauvages nus et féroces, mais peu nombreux, qui s'étendent jusqu'au nord du Corrair. Cette dernière province, selon le même voyageur, abonde en gibier, en plusieurs espèces de daim, en buffles sauvages, en ours noirs, en léopards, et particulièrement en tigres (de l'espèce qu'on nomme tigre royal), qui sont très-communs dans les districts couverts de forêts, situés au sud, où ils dépeuplent des villages tout entiers.

L'Omerkountouk, qui donne naissance à la Nerboudda, à la Sloam et à la Jobala, est un plateau élevé, composé de roches de granit rouge, et recouvert d'une argille de même couleur; au sud-est, une grande chaîne de montagnes se prolonge entre la Bain-Gouga et la Mahanada, et renferme les sources des courans d'eau qui se rendent à l'est et à l'ouest, dans ces rivières. Cette chaîne s'étend depuis l'Omerkountouk, à travers Zelingem et Boustar, jusqu'aux montagnes des Circars septentrionaux.

déjà du tems de Ptolémée. La mère de ce fils naturel était une femme obscure de la tribu de *Bonsola* ou de *Bounsla*. Son fils en prit le nom et le transmit à ses descendans, les rajahs de Sattarah et du Berar. Après la mort de son père, le Ranah d'Oudipour ayant à souffrir de ses frères qui lui reprochaient sa naissance, se retira dans le Dekan et entra au service du roi de Bejapour, vulgairement Visiapour ou Visapour. La réputation de sa famille, et ses talents personnels, lui méritèrent bientôt un rang distingué dans les armées de ce prince; et son fils hérita des emplois qu'il y occupait. Dédaignant la condition de sujet, Sevajy, son petit-fils, saisit une occasion favorable de se rendre indépendant. Ses conquêtes furent si rapides, qu'il devint formidable aux armées de l'empire Moghol, avant que le pouvoir fut entre les mains d'Aureng-Zèb. A sa mort, qui arriva en 1680, ses domaines s'étendirent de la partie septentrionale du Baglana, près de Surate, jusqu'aux environs des districts portugais de Goa, le long des côtes. Il est probable qu'ils ne s'avançaient pas fort loin dans les terres, et qu'ils s'arrêtaient au pied des Gauts et d'autres montagnes qui en sont des branches. Son fils Sambajy, qui était doué des talens qui font l'homme d'état et le guerrier, mourut victime de ses débauches. Aureng-Zèb le fit saisir par trahison dans une de ses orgies, et le mit à mort en 1689. La fin tragique de leur chef n'entraîna pas la soumission des Mahrattes, et ne fit que diminuer la rapidité de leurs conquêtes.

Sahou ou Sahoudjy (vulgairement Sou-Rajah) était fort jeune, lorsqu'il succéda à son père Sambajy. Héritier des talens et de la vigueur d'esprit de ses ancêtres, il règna plus de 50 ans. A sa mort, qui arriva en 1740, l'empire des Mahrattes s'étendait de la mer occidentale jusqu'à Orissa, et d'Agrah jusqu'au Carnate; et à l'exception du Bengale, ils avaient envahi et pillé tout l'Hindoustan.

Il est difficile de tracer l'ordre chronologique des conquêtes des Mahrattes. On les voit, dès 1718, prendre parti dans les querelles des descendans d'Aureng-Zèb; mais ce ne fut qu'en 1735, qu'ils furent assez forts pour demander un tribut à l'empereur Mahomed-Chah. Ils obtinrent alors la plus belle partie de la province de Malwah, et le quart des

revenus nets des autres provinces. Ce quart, nommé *chout* dans la langue de l'Hindoustan, donna lieu d'appeler ainsi les demandes de tribut qu'ils firent dans la suite, lors même que la proportion différait. Vers l'année 1736, ils prirent aussi parti dans les différens qui s'élevèrent entre les Nababs d'Arcot dans le Carnate, districts où sont situés les principaux établissemens européens de la côte de Coromandel. Ces disputes firent prendre les armes, pendant quelques années, aux compagnies Française et Anglaise des Indes orientales.

Ram-Rajah, successeur de Sahoudjy, était un prince faible. Les deux principaux officiers de l'Etat, le *peichouh* ou le ministre, et le *boukski*, ou le commandant de l'armée, convinrent de partager entr'eux les domaines de leur maître. Le Peichouah-Bajerou s'empara du gouvernement des provinces occidentales, et le Boukshi-Ragodjy des provinces de l'est. L'un s'établit à Pounah, l'ancienne capitale, et l'autre à Nagpour, dans le Berar. On dit que le Peichouah relegua Ram-Rajah dans la forteresse de Sattarah, à 15 ou 16 lieues de Pounah, et qu'il gouverna sous son nom.

Cet exemple ayant encouragé d'autres usurpateurs, l'empire des Mahrattes, qui était une monarchie absolue, devint en peu d'années une confédération de chefs, et offrit le gouvernement féodal, le moins reglé que l'on eût encore vu. Les deux chefs de cet empire divisé suivirent séparément leurs plans de conquetes ou de négociation, en paraissant respecter leurs droits réciproques. Le chef du Berar, moins puissant que l'autre, forma une alliance avec le Nizam, sans cependant être en opposition ouverte avec le chef du Pounah.

En 1742, et en 1743, les Mahrattes des deux Etats entreprirent l'invasion du Bengale avec deux armées, composées chacune de 80,000 hommes de cavalerie. Aly-Verdy, s'apercevant que le chef de chaque armée avait des vues particulières d'ambition, fut assez adroit pour gagner l'un des deux et jeter entr'eux des semences de division, de manière que les suites de cette invasion ne furent pas aussi funestes au Bengale qu'elles auraient pû l'être. Cependant les Mahrattes n'évacuèrent cette province qu'en 1747, après avoir fait une immense butin, et établi le droit de *chout*,

qui néanmoins ne fut jamais exactement acquitté. Quelques années après, les Mahrattes du Berar, devenus maîtres de la province d'Orissa, en partie par droit de conquête, et en partie par la cession que leur en fit Aly-Verdy, profitèrent de leur proximité du Bengale pour piller les provinces limitrophes; et ils ne cessèrent leurs déprédations qu'en 1761, lorsque le nabab Cossim-Aly eût cédé aux Anglais les provinces de Bourdouan et de Midnapour.

L'administration de Bajerou fut aussi ferme qu'elle pouvait l'être. Du moins elle fut glorieuse à l'empire des Mahrattes, puisqu'il reprit aux Portugais la forteresse de Bassin et l'île de Salsette près de Bombay, places très-importantes pour la défense de Goa. Bajerou mourut en 1759, laissant à son fils Belladjy, la dignité de peichouah, que l'on pouvait alors regarder comme un établissement héréditaire.

A cette époque, les Mahrattes continuèrent leurs conquêtes dans le Pandj-ab, et les poussèrent même jusqu'aux bords de l'Indus; mais le moment de leur chute approchait. Depuis quelques tems une mutuelle défiance avait pris place entr'eux et Abdallah; ils se déclarèrent la guerre; et la fameuse bataille de Panniput mit fin aux prétentions que les Marhattes, comme Hindous, avaient à l'empire universel de l'Hindoustan, qu'ils disputaient alors (en 1761) aux mahométans.

Belladjy mourut bientôt après. Maderou son fils, qui était encore fort jeune, lui succéda. Les Mahrattes avaient renoncé à leur goût pour les expéditions lointaines; et ils se contentèrent d'attaquer leur voisin le Nizam, qu'ils dépouillèrent d'une considérable partie de son territoire, au nord et à l'ouest d'Aurengabad. Maderou mourut en 1772. Son fils, Narain-Rou, qui lui succéda, fut assassiné, l'année suivante, par Ragobah son oncle, fils de Badjerou, le premier peichouah qui ait pris le titre de souverain. Ragobah se rendit odieux au peuple par ce crime, et les chefs conspirèrent contre lui. Il perdit en outre tout espoir de parvenir à la souveraineté, la veuve de Narain ayant mis au monde un fils, qui fut reconnu pour héritier de son père.

Ragobah, qui avait besoin d'alliés, avait engagé le gouvernement de Bombay à soutenir sa cause. Il fit avec ce

gouvernement un traité, par lequel la compagnie anglaise des Indes orientales obtint tous les avantages qu'elle désirait depuis long-tems. La flotte et l'armée aux ordres de la présidence de Bombay furent mises en mouvement, et les Anglais s'emparèrent de l'île de Salsette. Vers le même tems, le conseil-général du Bengale fut revêtu du pouvoir de réformer les résolutions des autres établissemens des Anglais dans l'Inde; et cette guerre n'ayant pas obtenu son approbation, il envoya (en 1776) le colonel Upton dans le Pounah pour négocier un traité de paix, connu sous le nom de *traité de Pourounder*, et en vertu duquel Ragobah devait renoncer à ses prétentions, recevoir une pension viagère, et les Anglais conserver Salsette Vers la fin de 1777, le gouvernement de Bombay prit encore la défense de Ragobah; mais cette affaire se termina par une action honteuse : l'armée de Bombay fut obligée de faire retraite, et Ragobah de se rendre à ses ennemis, qui lui laissèrent la vie, parce qu'il était de la classe des brahmanes.

La guerre qui suivit entre les Anglais et les Mahrattes, ne fut que défensive de la part de ces derniers, lorsqu'une brigade de l'armée du Bengale fut arrivée, sous les ordres du général Goddard. Les Anglais se rendirent maîtres des plus belles parties du Guzarât et du Concan. En un mot, ils soumirent tout le pays depuis Amédabad jusqu'à la rivière de Penn; les provinces intérieures, jusqu'au pied des monts Gauts; et du côté d'Oude, la province de Gohoud, ainsi que d'autres districts, et la fameuse forteresse de Goualior. La guerre qui, en 1780, avait éclaté entre eux et Hayder-Haly durant encore, ils jugèrent qu'il serait plus avantageux de conclure la paix avec les Mahrattes, après avoir détaché de la confédération Scindia, le chef le plus distingué de cet Etat. Cette paix fut négociée en 1782 et 1783. On rendit toutes les conquêtes faites pendant la guerre, à l'exception de Salsette et des petites îles situées dans le golfe qu'elle forme avec le continent. Le gouvernement du Pounah fut remis à un conseil de régence, pour l'exercer pendant la minorité du fils de Narain-Rou, de Maderou, né en 1774.

L'Etat oriental des Mahrattes ou celui du Bérar, ne prit, sous Ragodjy, presqu'aucune part aux querelles étrangères; mais il fut déchiré par des guerres intestines. Ragodjy

mourut, après un long règne, et laissa quatre fils, Janojy, Sabajy, Modajy (ou Madajy) et Bembajy. Le premier succéda à son père; mais il mourut sans enfans, en 1772, et Modajy disputa le trône à Sabajy, qui succomba en 1774. A l'époque où le major Rennel publia sa *Géographie de l'Inde*, Madajy gouvernait encore le Bérar, et avait confié les Etats de Ruttempour et de Sumbalpour à son frère Bembajy. Ragodjy, père du Rajah du Berar, et descendant de Sevajy (1), fondateur de l'empire des Mahrattes était donc le souverain légitime, la branche du Pounah étant éteinte. Mais il craignait de perdre ses propres domaines, en voulant obtenir le gouvernement d'un empire qui n'en avait plus que le nom, et dont plusieurs symptômes annonçaient la prochaine dissolution.

Des nouvelles parvenues en Europe, au commencement de cette année (1803), portaient que le peichouah de Pounah a été obligé de prendre la fuite pour éviter de tomber entre les mains d'Holkar, autre chef des Mahrattes occidentaux, avec lequel il était en guerre. Le gouvernement de Bombay a accordé une retraite au prince fugitif.

Pays d'Adjidsing et de Bundel-Cunde, enclavés dans le territoire des Mahrattes du Bérar.

ADJIDSING.

Le territoire d'Adjising est contigu au Bundel-Cunde à l'est, au pays des Mahrattes au sud et au sud-est, et à la province de Benarès à l'est. En y comprenant quelques zemindaries tributaires au sud-ouest, l'étendue de ce territoire est à-peu-près égale à celle du Bundel-Cunde, et n'est pas moins exposée aux incursions des Mahrattes. *Reouah* ou *Rouah*, ville située sur la grande route, entre Benarès et Nagpour, passe pour en être la capitale. On n'a qu'une connaissance très-imparfaite de la géographie de ce pays, dont les limites ne sont pas bien déterminées. La Soane le traverse avant d'arriver dans le Berar.

(1) Quelques personnes croyent qu'il existe encore, dans la forteresse de Sattarah, un Rajah de la famille de Sevajy. Il est certain du moins que les nouveaux peichouahs s'y rendent pour recevoir l'investiture de leur emploi, comme le faisaient les anciens.

Bundel-Cunde.

Ce territoire, situé au sud-ouest du Gemneh, est séparé de cette rivière par un espace étroit de pays bas. Il est environné des domaines d'Oude, de Benarès et des Mahrattes. C'est une contrée montagneuse de plus de 30 lieues carrées. On y trouve les fameuses mines de diamans de *Pournah* ou de *Pannah*, qui est peut-être le *panassa* de Ptolémée. Il est habité par une tribu de rajpouts, que l'on regarde comme inférieurs à ceux d'Agnère. Ce pays était autrefois soumis à un rajah du nom d'*Hindoupout*; mais aujourd'hui il est partagé entre ses fils ou leurs descendans. Les Mahrattes y font souvent des incursions. Il renferme quelques places fortes, dont *Callinger* est la principale. *Chatterpour* en est la capitale.

La division actuelle de l'Hindoustan, nous force à remonter vers le nord de cette grande contrée, pour indiquer les Etats indépendans qui la bornent de ce côté.

District d'Almorah.

C'est un pays couvert de montagnes. Il paraît que Gossipour en est la ville principale.

Pays de Kommayoun, de Kommaoun, de Koummou ou de Kemaoun.

C'est une vaste contrée couverte de montagnes, qui lui doivent leur nom, et qui servent de limites septentrionales aux contrées inférieures, situées à l'est du Ganges, et particulièrement au Rohilkend, du côté du nord-est. Ce pays est gouverné par un chef hindou.

Royaume de Gorka.

Il paraît que c'est un pays montagneux, sur lequel on ne sait presque rien.

Le Népal ou le Népaul.

Le compte récent de Bernini (1) porte que lorsqu'on a franchi les montagnes frontières, on aperçoit tout-à-coup la

(Giuseppe Bernini, mort en 1753. Ses ouvrages ont été imprimés à Vérone en 1768. *As. res.* 11, 307.

vaste plaine de Népal, dont la circonférence est de plus de 60 lieues, et qui ressemble à un immense amphithéâtre, couvert de villes bien habitées et de villages bien peuplés.

Dans le nord de la plaine se trouve *Katmandou*, capitale du pays. Cette ville contient environ 18,000 maisons, ce qui ferait supposer une population de 70 à 80,000 âmes.

Dans le sud-ouest est *Lelit-Pattan*, où Bernini compte 24,000 maisons. Cette partie du pays borde au sud le petit Etat de Makouanpour, entre le Népal et l'Hindoustan.

La troisième ville principale est située à l'est de Lelit-Pattan, et s'appelle *Batgaw*. *Timi* et *Cipoli* sont aussi de grandes villes.

Il y a deux sectes religieuses dans le Népal. L'une desquelles dérive de la religion du Thibet, et l'autre, de celle des Hindous. Les temples y ressemblent à ceux de Siam et d'Ava. A Banga, forteresse située à une lieue de Lelit-Pattan, on en voit un d'une magnificence étonnante, et dont la cour est pavée de carreaux d'un marbre bleuâtre, entremêlé de grandes fleurs de bronze.

Au nord de Katmandou se trouve une colline, sur laquelle il y a quelques tombeaux de Lamas du Thibet, avec des inscriptions. Selon l'auteur cité ci-dessus, le royaume de Népal est ancien, et la langue qu'on y parle est particulière à ce pays, qui a été récemment déchiré par des guerres civiles, fomentés par le roi de Gorka.

A l'ouest du Népal, il n'y a pas moins de vingt-quatre petits royaumes. L'un desquels est celui de *Lamgi*; et un autre au sud, est appelé *Tirhout*. Le roi de Gorka a récemment effectué la conquête du Népal, des Ciratas à l'est, et d'autres royaumes, jusqu'aux confins de Kok-Bihar.

District de Rampour.

Ce district est situé au pied des montagnes de Kommayoun. Quoiqu'enclavé dans le Rohilkend, il appartient à un chef rohillah, à qui le traité de Holdong, conclu en 1774, en assure la propriété. A proprement parler, ce chef n'est qu'un tributaire d'Oude, puisqu'il est obligé de contribuer au paiement des troupes chargées de la défense commune. On en évalue le revenu annuel à 3 laks de roupies, ou environ 700,000 francs.

Rampour, capitale du district, est une grande ville située sur la rive orientale du Cossillah. Elle a un peu plus d'une lieue de circonférence, et est entourée d'une forte haie de bambous. Les fortifications sont renfermées dans cette enceinte, et n'offrent aucun moyen de résistance. La ville est grande; mais, comme dans celles de toute l'Asie, les rues en sont étroites. Cependant on y remarque un bon bazar et une belle mosquée. On croit que Rampour contenait cent mille habitans; mais que, depuis la dernière révolution, beaucoup de rohillahs, voyant l'extrême réduction du djahguyr, ont été s'établir ailleurs.

États du nabab d'Oude.

Les Etats de ce prince s'étendent des deux côtés du Ganges, et occupent, à l'exception du district de Rampour, tout le plat pays situé entre le fleuve et les montagnes du nord, ainsi que la partie principale de la fertile contrée de *Douab*, entre le Ganges et le Gemneh, jusqu'à la distance de 13 ou 14 lieues de Dehly. La longueur en est, y compris toutes ses dépendances, de l'est à l'ouest, d'environ cent vingt lieues, et la largeur, de cinquante ou soixante lieues. Tout ce territoire est une plaine continue, qui fait suite à l'immense vallée, au milieu de laquelle le Ganges et ses branches principales prennent leurs cours. C'est d'ailleurs le centre de l'ancien royaume des Prasiens.

En 1775, Azouf-Doulah succéda à son père, Soujah-Doulah, en qualité de nabab d'Oude. C'est un allié des Anglais. Une brigade de l'armée du Bengale est constamment placée sur la frontière occidentale de ses Etats pour les défendre, ainsi que le Bengale, et tenir en respect les provinces de l'ouest. Il en paie les frais, moyennant une somme convenue, appelée *subside*.

On évalue à environ 60 millions de francs, le revenu des domaines de la nababie d'Oude; mais il faut observer que les nouvelles acquisitions de Rohilkend, de Corah et d'autres parties du Douab, entrent pour plus de 24 millions dans ce produit. L'état militaire, y compris les percepteurs des revenus, est de 50 à 60 mille hommes; mais fort peu méritent le nom de troupes réglées.

Les Etats du nabab d'Oude se divisent en trois parties principales ; le *Rohilkend*, le *Douab* et la *nababie d'Oude.*

Le Rohilkend.

Le Rohilkend, ou le pays des Rohillahs, se nomme en sanscrit Kottair. Il renferme le pays situé à l'est du Ganges, entre le 28me. et le 30me. degré de latitude nord, et le 76me. et le 80me. deg. de longitude est. Il commence dans le voisinage de Lall Dong, au pied des montagnes de Kommayoun, et s'étend à l'est jusqu'à la ville de Pillibit. Au nord et à l'ouest, il est borné par le Ganges, et, au sud, par le district de Mohammedy, dans les domaines d'Oude. La longueur moyenne en est d'environ 60 lieues, et la plus grande largeur d'environ 70. Il va toujours en décroissant, et se termine en pointe au nord, à Hurdonar, où le Ganges traverse les montagnes de Kommayoun.

Ce pays est si heureusement situé, que les puissances de l'Inde ont toujours attaché beaucoup d'importance à le posséder. Dans les tems anciens, le commerce y florissait. Les caravanes du nord y apportaient les productions du Lahor, du Kaboul, du Kachmyr, du Qandahar et de la Perse, et recevaient en échange du gros drap, du sucre, des grains et du tabac.

Rivières. — Peu de pays sont réellement plus favorisés de la nature que le Rohilkend. Il est arrosé par de nombreuses rivières, parmi lesquelles on remarque le Ramgangah et le Deoûâh ou le Gamberah.

Le *Ramgangah* prend sa source entre la première et la seconde rangée de montagnes situées au nord. Il pénètre dans les plaines de l'Hindoustan par le Ghât de Colly. Après avoir traversé la plus grande partie du Rohilkend, dans une direction sud et sud-ouest, il arrive augmenté par la jonction d'un grand nombre de rivières, non loin de Kanoudje, où il se jette dans le Ganges. Cette rivière majestueuse, imparfaitement connue jusqu'à ces derniers tems, est navigable pendant sept mois de l'année. Elle est large et rapide ; et ses bords sont ornés de gros villages bien peuplés.

Dans la partie orientale du Rohilkend, le Deoûâh, sortant des mêmes montagnes, traverse la ville de Pillibit, où l'on embarque

embarque le plus beau bois de Sal (1) et les plus beaux sapins que l'on puisse voir. Parvenu à la ville de Chah-Djihaupour, le Deouâh reçoit le Gambeiah, dont il prend le nom ; et, après avoir baigné les murailles des villes de Sindy, de Beroun et autres, il rencontre le Ramgangah, près de l'endroit où celui-ci se réunit au Ganges.

Les rivières moins considérables sont le Cossillah, le Nahel, le Byghel, le Dakrah, le Bekrah, le Bisrah et l'Yar-Ouassadar. Ces rivières contribuent parfaitement à la fertilité du pays. Des réservoirs, des canaux, des aqueducs distribuent les eaux dans les champs en toutes directions. Il suffit enfin de creuser à quelques pieds dans le Rohilkend, pour trouver de l'eau par-tout où l'on en désire.

Sol. — Le sol du Rohilkend est, en général, un terrain noir et gras, entremêlé, en beaucoup d'endroits, de sable et de terre rouge. Il est très-fertile, et susceptible d'une grande culture. Toutes sortes de grains, la canne à sucre et le tabac y viennent en abondance.

Habitans. — Les habitans du Rohilkend sont originaires des montagnes de l'Afghanistan, qu'ils quittèrent il y a environ 60 ou 70 ans. Ils sont courageux et également propres au métier des armes et à l'agriculture. La forme de leur gouvernement, qui est féodal, leur a donné un caractère turbulent et féroce. Ils sont néanmoins d'une patience à toute épreuve dans le malheur et dans la fatigue, et professent un inviolable attachement pour leur chef. On peut leur reprocher, comme aux Afghans, la ruse, la perfidie, et un grand penchant à la vengeance. Ces vices, renforcés par ce qu'on pourrait appeler des boutades de grossièreté et de férocité, les rendent très-difficiles à gouverner. On a cependant eu plus d'une preuve que cette tribu, conduite avec douceur, peut devenir traitable. Enfin, si un gouvernement sage et juste savait bien ménager les préjugés des Rohillahs, il pourrait espérer de trouver en eux non-seulement des sujets soumis, mais encore des alliés sûrs et fidèles.

Gouvernement. — Nous venons de dire qu'il est féodal.

---

(1) Le Sal est un très-bel arbre parfaitement droit, qui a ordinairement de 60 à 70 pieds de tige. On en fait beaucoup d'usage dans les constructions.

Les principales villes du Rohilkend sont *Bissouly*, *Bareily*, *Aoulah* et *Pillibit*.

Bissouly offre des traces de son ancienne splendeur. On y voit la sépulture de la famille d'Aly-Mohammed.

Bareily est une jolie ville bien bâtie, située sur les bords de la Jonah et de la Soukra réunies, à la distance de 40 lieues à l'est d'Agrah, de 50 au nord de Luknau, et de plus de 300 de Bénarès.

Aoulah est située dans le centre et de l'un des plus beaux cantons du Rohilkend, à la distance d'environ 5 lieues au nord-ouest de Bareily, de 4 et demie de Bissouly, et à une égale distance de Dehly et de Pillibit. Elle est bâtie sur une éminence, d'où l'on découvre tous les environs. Le Neouab-Neddy la prolonge au sud-ouest. Cette ville a une considérable étendue et de magnifiques bâtimens, qui, la plupart, sont en ruines. Sur le sommet de l'éminence est construite une forteresse en briques, ouvrage d'Aly-Mohammed, fondateur du gouvernement des Rohillahs. Cette forteresse renferme un palais, la mosquée principale et d'autres édifices publics. Les environs d'Aoulah offrent des ruines de palais, de jardins et de mosquées. Tout le territoire adjacent est naturellement beau; mais le défaut de culture lui donne un aspect peu riant.

Pillibit est une ville éloignée d'environ 12 lieues au nord-est de Bareily. Elle fesait autrefois un grand commerce, qu'ont presqu'anéanti le defaut de police, le découragement de l'industrie et les impôts vexatoires perçus par les gouverneurs.

Les *revenus* du Rohilkend étaient portés sur les registres du gouvernement de Dehly, à une somme équivalente à-peu-près à 110 millions de francs. Différentes causes l'ont diminué de jour en jour; et sous le gouvernement actuel, le Rohilkend (en 1796) avait bien de la peine à fournir 36 laks de roupies, ou environ 9 millions de francs.

Les Rohillahs sont belliqueux, et ont fait plusieurs fois la guerre aux Anglais et aux Mahrattes. Ils formaient la puissance établie le plus récemment sur les ruines de l'empire moghol. En 1788, ils se sont emparés de Dehly, et ont crevé les yeux à l'empereur Chah A'lem. Les Anglais et le nabab d'Oude s'étant réunis contr'eux, ils furent totalement défaits; et, par un traité de paix conclu le 7 décembre 1794, ils ont

abandonné la souveraineté de leur pays au nabab, du consentement des alliés de celui-ci.

Le Douab.

Le nom de cette fertile province signifie un espace de terre formé par le rapprochement et la jonction de deux rivières. Le Douab se trouvant entre le Ganges et le Gemneh, renferme le district de *Fourrpukabad*, qui est situé près de la rive occidentale du premier de ces deux fleuves. Ce district, dont l'etendue est d'environ 10 lieues, appartient à un chef de la tribu des Rohillahs-Patans. Le chef-lieu de ce canton porte le même nom.

Il paraît que la ville principale du Douab est *Canoge* ou *Kinnoge*, qui est située sur la rive droite du Ganges, près du lieu où le Cahiri ou le Callinouddy se jette dans ce fleuve, et par 27 d. 3 m. de latitude, et 80 d. 13 m. de longitude Est de Greenwich, à la distance de 70 lieues de Dehly, et de plus de 250 de Calcutta. On dit qu'elle fut bâtie 1,000 ans avant l'ère chrétienne; et Férishta en parle comme de la capitale de tout l'Hindoustan, sous le prédécesseur de Pour ou Porus, qui combattit Alexandre. Elle l'était, du moins dans les premières années de cette même ère, du principal royaume des bords du Ganges. Il serait possible que ce fût la place que Pline nomme *Calinipaxa*. Les histoires de l'Inde font mention de la grandeur et de la population de cette ville; et l'on dit que, dans le 6me. siècle, on y comptait 30,000 boutiques où se vendait le bétel. L'an 1018, les empereurs ghizniens s'en emparèrent; et alors elle donna son nom au royaume dont elle était la capitale.

Province d'Oude.

C'est la plus considérable des trois provinces qui forment les Etats du nabab d'Oude. Les villes les plus importantes que l'on y trouve, sont *Luknau*, *Fyzabad*, *Oude* et *Allahabad*.

Luknau est située sur la Goumty, petite rivière qui communique au Ganges, à 14 lieues de-là. Cette ville est distante de Dehly de près de 100 lieues, et de plus de 200 de Calcutta par la route la plus courte. C'est la capitale du pays d'Oude, prérogative quelle obtint, lorsque les conquêtes des Rohillahs en firent dépouiller Fyzabad. Elle est considé-

rable, mais assez mal bâtie. La plupart des maisons ne sont faites que de bousillage, et ne sont couvertes que de chaume. Il y en a plusieurs d'entièrement construites en joncs et en bambous, et dont les toits sont chargés de feuilles de cocotier, de palmier, et même de paille. On n'en voit que très-peu qui soient bâties en briques. Les rues sont tortueuses, étroites et les plus désagréables de l'Inde. Dans la saison de la sécheresse, la poussière et la chaleur y sont insupportables : dans celle des pluies, la boue est telle, qu'à peine on y peut marcher. On y trouve continuellement un grand nombre d'éléphans qui appartiennent, soit au nabab, soit aux grands de sa cour, et qui vont continuellement du palais à la rivière, ou de la rivière au palais, rencontre des plus dangereuses pour les piétons, dont on s'inquiète fort peu dans ce pays comme ailleurs.

Le palais du nabab est bâti au bord de la rivière, sur un terrain élevé, et jouit d'une très-belle vue à droite et à gauche. *Sujah-oul-Dowlah*, père d'*Asoph-oul-Dowlah*, le commença, et ce dernier l'a considérablement augmenté. Il y a renfermé de vastes cours et un *durbar*, où il reçoit publiquement tous ceux qui lui demandent audience. Ce durbar est un rang de trois arcades, parallèles les unes aux autres, et supportées par des colonnes de l'ordre moresque. Les lambris, ainsi que tout l'ensemble, sont superbement dorés et peints en fleurs et en divers autres ornemens. On monte à ce salon par un escalier qui donne dans un parterre, divisé en carreaux plats, remplis de fleurs dont l'odeur est si forte, qu'un Européen ne peut d'abord la soutenir. L'extérieur du bâtiment n'a rien de beau : on croirait voir le château d'un baron du 11me. siècle. Le jardin du palais en est séparé par une route boueuse ou poudreuse, selon la saison. Ce jardin est entouré de murs. A chaque angle s'élève un grand pavillon bâti en briques, recouvertes en stuc, le tout peint d'ornemens qui, au loin, produisent un très-bel effet.

Depuis Luknau jusqu'à l'embouchure du Ganges, ce n'est qu'une vaste plaine.

Fyzabad est située sur la Gogra, grande rivière qui vient du Thibet. Elle est à la distance de 23 lieues à l'est de Luknau et de 190 de Calcutta. L'étendue en est considérable, et elle paraît contenir une population des plus nombreuses, sur-tout

de la dernière classe : car la cour, en quittant cette ville, a attiré après elle les personnes du premier rang, les marchands les plus riches, les banquiers et les changeurs. Ces derniers, dans toutes les villes, et même dans les villages, gagnent considérablement par la connaissance des changes, qui, dans l'Inde, sont toujours très-variables, au grand détriment de l'industrie et du peuple.

Fyzabad renferme plusieurs beaux restes de bâtimens de briques. Il en est un sur-tout qui est décoré d'un superbe pavillon, construit au-dessus de la principale entrée, et auquel on monte par un escalier étroit. Ce pavillon est composé de trois chambres. D'un côté il commande la ville, et de l'autre le jardin, au delà duquel on découvre une vaste campagne, ainsi que la rivière de *Gogra*, qui est très-belle, et coule à peu de distance. En face de la porte est une mosquée avec trois dômes, dont la forme est absolument celle d'un œuf posé sur sa pointe. Cette base, en apparence peu solide, produit un désagréable effet à l'œil; et le mérite de la difficulté vaincue ne compense pas le manque d'élégance, et même de convenance.

L'ancien palais, bâti par le feu nabab *Sujah-oul-Dowlah*, est un vaste bâtiment qui couvre une grande étendue de terre. Il renferme plusieurs aires ou cours, dans lesquelles sont des bâtimens séparés. Celle qui est la plus intérieure, offre les restes du durbar, ou de la salle d'audience publique. Ce durbar était sur le même plan, mais moins grand que celui du palais de Lucknau. La dorure et la peinture en sont presque effacées. Dans une autre cour intérieure on trouve un bâtiment très-étendu, dont la façade principale a vue sur la rivière. Celui-ci devait être aussi fort beau. Il était destiné à l'habitation particulière du nabab. Tout près sont d'autres bâtimens qui formaient le *zananah*, ou le sérail, et entre lesquels sont les jardins. Une grande et belle porte qui servait de corps-de-garde, et sous laquelle sont toujours quelques hommes armés, forme l'entrée au palais. Au haut de cette porte était placé le *nobut*, grand tambour, qui est le signe de la royauté dans l'Inde, et qui se fait entendre dans toute l'étendue d'une grande ville. On le bat ordinairement au lever et au coucher du soleil.

Oude.—Cette ville, située près et à l'est de Fyzabad, passe

pour avoir été une des premières villes impériales de l'Hindoustân. On dit aussi qu'elle fut bâtie par le heros indien *Krisken*. Dans l'histoire de *Féristha* elle est citée comme ayant été la capitale d'un grand royaume, 1,209 ans avant l'ère chrétienne. Il en est souvent question sous le nom d'*Adjudéa*, dans le fameux ouvrage indien, écrit en langue sanscrite, dans le *Mahabarat*. Quelle que fût jadis sa magnificence, elle n'en conserve plus de traces aujourd'hui. Elle est située sur les bords de la Gogra; mais, selon toute apparence, elle en était fort éloignée autrefois; car on dit que lorsque l'on construisait le palais de Sujah-oul-Dowlah, ce prince demandait tous les jours dans ses prières, que la rivière coulât plus proche, ce qu'elle fait maintenant, puisqu'elle baigne complètement les murs de la façade principale. C'est une ville sainte; et, en conséquence, on y vient en pélerinage de toutes les parties de l'Inde.

Alahabad. — Cette ville est située au confluent du Ganges et du Gemneh, à la distance d'environ 240 lieues au-dessus de l'embouchure du premier, et à celle de près de 180 de Calcutta, par terre. Elle est bâtie sur l'emplacement qu'occupait autrefois Pryaug ou Praig. Akbar, qui en fut le fondateur, avoit l'intention d'en faire une place d'armes, à cause de l'importance de sa situation, tant par rapport à la navigation des deux fleuves qu'au pays de Douab, qui est placé derrière. Néanmoins les fortifications en sont telles, qu'elles auraient peine à résister à une pièce de campagne. Quelques auteurs la regardent, mais à tort, comme la *Palibothra* des anciens.

Possessions Anglaises.

(Les possessions Anglaises dans l'Inde n'étant pas contiguës, nous sommes forcés de les décrire séparément. Nous allons commencer par celles qui sont les plus septentrionales. Les états qui ont passé depuis peu sous la domination des Anglais, c'est-à-dire, le Carnate, le Mysore et l'île de Ceylan seront, ainsi que les Circars et Bombay, décrits selon leur ordre géographique).

Ce que l'on peut considérer comme la partie septentrionale des possessions anglaises dans l'Inde, se compose du

district de *Bénarès*, de la plus grande partie du *Bahar*, du *Bengale*, et d'une petite partie de l'*Orissa* ou *Orixa*, ce qui forme un territoire de 162,000 milles carrés, c'est-à-dire, qu'il en contient 30,000 de plus que la Grande-Bretagne et l'Irlande réunis. Le revenu total de ce pays est d'environ 287 lacks de roupies, que l'on peut évaluer à 3,050,000 livres sterling.

District de Bénarès.

Ce district est borné par le territoire d'Oude au nord et à l'ouest, par le Bahar à l'est, et par l'Adjidswing au Sud. Il est divisé en quatre circars, qui sont ceux de Jionpour, de Gazipour, de Bénarès et de Tchenar.

Bénarès. Cette ville est située à la distance d'environ 330 lieues d'Attock, de 175 de Delhy, de 120 d'Agrah, de 60 de Lucknau, de 27 ou 28 d'Allahabad, de 130 de Mourchedabad, de 190 de Dacca, de 185 de Calcutta, de 135 de Nagpour, de 360 de Madras, par Hydrahabad, de 390 de Pondichéry, de 380 de Seringapatam, de 350 de Goa, de 300 de Pounah, de 320 de Bombay, de 280 de Surate, de 265 de Cambay, de 400 de Tatta ou de Sindy, et de 180 d'Ougein, par 25 degrés 15 minutes de latitude, et 83 deg. 5 min. de longitude Est de Greenwich, selon Rennel. Cette capitale, du district du même nom, s'étend le long de la rive septentrionale du Ganges. Elle s'appelait autrefois *Kasi* ou *Kachi*; mais les anciens géographes de l'occident n'en parlent pas. Elle est célèbre pour avoir été, presque de toute antiquité, le siége des sciences des brahmines. Les principales maisons de Bénarès sont bâties en pierres de taille; et elles ont la plupart six ou sept étages. Les rues sont irrégulières et forment des espèces d'allées si étroites, qu'on peut à peine y passer en palanquin. Il y réside un grand nombre de riches marchands; et, pour la sûreté de leurs effets, on les ferme tous les soirs avec de grosses portes, plaquées en fer, et garnies de clous, de manière que, quoique cette ville n'ait aucune fortification, on éprouverait encore quelques difficultés pour y entrer. Les maisons, situées en face les unes des autres, elles communiquent à la faveur de petits ponts placés aux étages supérieurs.

Il n'y a guère de vue plus belle que celle de Bénarès, prise à la distance de 8 milles, du haut de deux minarets construits, par ordre d'Aureng-Zeb, sur les fondemens d'un ancien temple hindou, non loin du fleuve, et du côté de l'est. On la voit s'étendre sur un espace de près d'une lieue de longueur sur un tiers de lieue de largeur. Cette ville est aussi révérée parmi les Hindous que la Mecque parmi les Musulmans. Un pélerinage à Benarès efface tous les crimes, et assure une place dans le ciel. Plusieurs rajahs et de riches particuliers ont contribué à la rendre célèbre, en y établissant des couvents de brahmines, en y fondant des pagodes, en fesant construire des escaliers en pierre de taille pour descendre dans le Ganges et y faire ses ablutions, en plantant des jardins attenans à la ville et de longues allées d'arbres, et en creusant de larges citernes. A la vérité la plupart de ces fondations ont été peu dispendieuses, et parce qu'on a pu se procurer des pierres à peu de frais dans les environs; presque tous les Hindous d'un certain rang ont une petite pagode à Bénarès, et ils entretiennent un brahmine pour la desservir. Le principal lieu de dévotion est la pagode, appelée *Vissouichor* ou *Vischichor*. Quoique petit, ce temple est beau. Il est entièrement bâtit de pierres peintes en rouge, et très élégamment sculptées en dehors comme en dedans. L'idole renfermée dans l'intérieur du temple est une pierre noire cylindrique, nommée Sib ou Mhaha-Deve (le grand Dieu). C'est le Phallus des anciens Egyptiens. Les hommes et les femmes vont en foule, matin et soir, adorer cette image, et on les y appelle par le son des cloches. Les offrandes qu'ils lui font, consistent en eau du Ganges, en riz ou en bétel, en bananes, en sucre, en fleurs, et en encens pur. Ils lui apportent aussi une petite lampe, remplie de *ghi* ou de beurre frais, et une petite cloche. En entrant dans ce temple ils allument leur lampe et leur encens, puis les posent, avec d'autres présens, devant l'idole, sur la tête de laquelle ils versent ensuite de l'eau et du riz, et placent une couronne de fleurs. Cela fait, ils se mettent à prier; et entre chaque prière, ils agitent leur petite cloche. Dès que les prières sont achevées, les Brahmines retirent l'offrande, qui sert à leur nourriture. Il y a dans la pagode de Vissouichor, un taureau sculpté en bois; et l'on garde un bœuf vivant dans la cour du temple.

La religion des Hindous les invitant aux plaisirs de l'amour, il n'est pas surprenant qu'il se trouve un grand nombre de courtisanes dans la plus sainte de leurs villes. On dit que nulle part il n'y en a de plus expérimentées qu'elles dans l'art de la volupté, qu'il n'y en a point de plus adroites à dépouiller leurs amans. Au surplus, on assure que depuis Bénarès jusqu'à Delhy, les femmes un peu au-dessus du commun sont en général bien faites, qu'il y en a beaucoup de très-belles, et qu'on en voit peu qui soient disgraciées de la nature.

La chaleur est très-forte à Bénarès, en tout tems; et depuis le mois de mars jusqu'à la fin de juin que les pluies commencent, elle y est presque insupportable. Il s'élève de différentes pièces d'eaux stagnantes, dispersées dans la ville pour l'usage des habitans, une puanteur qui donne encore plus d'activité à la malignité de l'air. Les ordures que les hindous, qui ne connoissent guère la propreté publique, jettent sans précautions dans leurs rues étroites, ajoutent encore à ce composé d'odeurs fétides, qui blessent l'odorat des habitans européens de cette ville.

C'est à Bénarès que se fait le plus fort commerce de la partie orientale de l'Inde. Il y a dans cette ville des manufactures d'or et d'argent, de soieries, de satin, de gazes, et de diverses sortes d'étoffes.

Province ou Soubah de Bahar ou de Behar.

Cette province est située entre le district de Benarès et le Bengale.

Les lieux les plus remarquables ou les plus connus sont *Buxar* ou Bakchar, *Chuprah* ou Tchoprah, *Patnah* et *Mongyr* ou Monguyr.

Buxar ou *Bakchar* est une petite forteresse qui se trouve à la distance d'environ 150 lieues au nord-ouest de Calcutta, et de 22 à l'est quart-nord de Bénarès, sur les limites extérieures de la province, et qui peut tenir longtems contre les attaques des troupes indiennes.

Sur une petite éminence à l'occident de ce fort, il y a un monument consacré à la mémoire du dieu *Ram*, que l'on pouroit considérer comme le dieu Mars des hindous.

La province de Benarès, vue de Bakchar, présente un

très-agréable aspect. On découvre une immense plaine bordée par une rivière qui forme beaucoup de sinuosités, et parsemée de champs fertiles en blés, d'arbres touffus, de bosquets et de villages considérables.

Chuprah ou *Tchoprah.* C'est une ville éparse, et située sur la rive septentionale du Ganges, à 6 ou 7 lieues à l'ouest de Patnah. Avant la guerre terminée par le traité d'Amiens, les François et les Hollandais avaient des factoreries dans cette ville, pour y manufacturer le salpêtre, qui abonde dans le pays.

Patnah. Cette ville est située sur la rive méridionale du Ganges, à la distance d'environ 210 lieues de Dehly, de 100 de Lucknau, de 50 de Bénarès par Buxar, de 130 de Calcutta, et de 160 de l'embouchure du Ganges. C'est la capitale de la province. Un ancien nom de cette ville, qui est toujours connu de ceux des habitans qui ont de l'instruction, et qui a quelque ressemblance avec celui que Pline et Strabon donnent à une prétendue capitale de l'Inde, a fait naître l'idée que Patnah occupait l'emplacement de la fameuse Palibothra. Les nombreuses ruines d'édifices publics et particuliers dispersées dans Patnah attestent son ancienne splendeur, dont elle est bien déchue; cependant elle est encore vaste et peuplée. Comme elle a été exposée à de fréquentes attaques, elle est fortifiée à la manière indienne, c'est-à-dire, qu'elle est entourée par une muraille, et qu'elle est défendue par une petite citadelle. L'excellent opium que l'on exprime d'une prodigieuse quantité de pavots cultivés dans les districts voisins, et une considérable exploitation de salpêtre, contribuent à l'opulence de cette ville, et font le centre d'un commerce immense. Les différentes manufactures d'ouvrages d'argent, de fer et de menuiseries établies à Patnah ne le cèdent presque en rien à celle des européens.

Ce fut dans cette ville que Myr-Quacem, nabal du Bengale, fit massacrer les prisonniers anglais qu'il avait faits dans la guerre de 1764; un renégat nommé Summarou, fut chargé de cette horrible exécution. Les Anglais indignés, chassèrent le nabab, et se trouvèrent maîtres paisibles du Bahar, du Bengale et d'une partie de l'Orissa. Ils ont fait élever un monument en mémoire de cet effroyable événement.

A quelque distance de Patnah, et sur la Soane, se trouve la mosquée de *Mounheir*, qui, quoique peu vaste, forme un bel édifice.

Monguyr est une grande ville, située à la distance d'environ 80 lieues à l'est de Bénarès, et près de 100 de Calcutta. Le fort, qui a été construit vers le milieu du dernier siècle, est en mauvais état, ainsi que les maisons des particuliers. Monguyr est bâtie dans une plaine qui s'étend au loin vers l'ouest, et qui a le Ganges pour limites au nord. Un angle de bastions domine la rivière, qui est bornée par de hautes montagnes, et dont les détours offrent une magnifique perspective.

Le Bengale.

Cette vaste province est bornée au nord par les *états du Deb-Rajah*, dans le Boutan; à l'est par le *royaume d'Assam* et l'empire Birman; au sud par le golfe auquel il donne son nom; et à l'ouest par les états des *Mahrattes du Berar* et par le *Bahar*.

« La situation naturelle du Bengale, dit le major Rennel, met ce pays à l'abri des attaques d'ennemis étrangers. Au nord et à l'est il n'a point à craindre de voisins belliqueux; et d'ailleurs il est défendu de ce côté par une barrière formidable de montagnes, de rivières et de landes immenses qui arrêteroient un ennemi; au sud il a pour boulevard des côtes maritimes, que des bas-fonds rendent inabordables, et sur lesquelles, quoique leur étendue soit de près de 100 lieues, il n'y a qu'un seul port, dont l'accès même est très-difficile. En outre, ces côtes sont couvertes d'impénétrables forêts. Ce n'est donc que du côté de l'ouest que le Bengale pourrait craindre quelques attaques; et même sa barrière naturelle est encore assez forte de ce côté ».

Le Bengale est arrosé par le Ganges (*Voyez* l'art. *Fleuves et Rivières*, page 239 de ce volume).

Productions. — Le Bengale produit du blé, du riz, du sucre, du gingembre, du poivre long, du coton, de l'opium, du musc, de l'indigo, de la soie, ainsi que plusieurs fruits, et particulièrement des ananas. Le last de froment n'y vaut que 50 roupies, ou 25 risdales. Le riz est en si grande abondance au Bengale, que ce pays en fournit à Goa, au Ma-

labar, à Sumatra, aux Moluques et à toutes les îles de la Sonde. Cette denrée n'y vaut ordinairement que 4 deniers la livre. On fait au Bengale, des vins et des eaux-de-vie, avec du sucre et d'autres ingrédiens. La cassonnade que fournit cette contrée se raffine en Hollande.

Il y a au Bengale un nombre infini de bestiaux, tels que bœufs, vaches, brebis, chèvres et boucs. On y voit peu de chevaux, et ceux de Perse y sont les plus estimés. La volaille s'y trouve en grande quantité, ainsi que le gibier; les rivières y fournissent abondamment d'excellent poisson, et les côtes de la mer n'en donnent pas moins.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La première, qu'on appele la *petite récolte*, est composée de menus grains; et la seconde, désignée sous le nom de *grande récolte*, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies, qui commencent ordinairement au mois d'août et finissent au mois d'octobre, qui sont la source de ces productions diverses.

Soie. La soie du Bengale est très-inférieure en qualité à celle de Turquie; elle ne reçoit pas un si beau lustre, et ne fait pas la moitié du service de l'autre; elle ne vaut rien non-plus pour être tordue, et en conséquence, on est réduit à se servir des soies d'Italie pour les chaînes des étoffes.

Gomme. Selon Tavernier, la gomme Laque du Bengale est plus chère que celle du Pégou, parce que les habitans du pays s'en servent pour tirer cette belle couleur d'écarlate qu'ils emploient à teindre et à peindre leurs toiles, tandis que les habitans du Pégou ne l'emploient point à la teinture.

Musc. Les chasseurs du Bengale, pour grossir leurs bénéfices sur le musc, avaient imaginé d'ôter des vessies une partie du bon musc, et de remplir ce vide avec du foie et du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Pour arrêter ce mêlange frauduleux, le gouvernement ordonna que toutes les vessies, avant d'être cousues, seraient visitées et scellées par des inspecteurs. Cette précaution a empêché les supercheries qui altéraient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentent le poids. On ouvre subtilement les vessies pour y glisser quelques particules de plomb.

Opium. Une des branches les plus considérables du commerce que les européens du Bengale font avec le reste de l'Inde, est celui de l'opium. Nous avons dit qu'on cultivait le pavot, principalement dans le Bahar, aux environs de Patnah. Indépendamment de l'opium que l'on transporte dans l'intérieur du pays, il en sort, tous les ans, du Bengale, par mer, trois ou quatre mille coffres, chacun du poids de trois cents livres. Le coffre se vend sur les lieux de 5 à 600 francs. L'opium du Bengale n'est pas raffiné comme celui de Syrie et celui de Perse, dont on se sert en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'opium raffiné.

Borax. Le borax qu'on trouve dans le Bahar est une substance saline, que les chymistes Européens ont vainement tenté de contrefaire ; quelques-uns d'entr'eux le regardent comme un sel alkali qui se trouve tout formé dans cette riche contrée, et d'autres veulent qu'il soit le produit de volcans ou d'incendies souterrains.

Sel. Il y a au Bengale de grands étangs de sel, que l'on prépare de la manière suivante. On élève dans des creux, des monceaux de terre salée ; et lorsque la pluie a pénétré ceux-ci et rempli les creux, le sel paraît sur la surface de la terre, et on le ramasse avec des rateaux.

Salpêtre. On trouve aussi beaucoup de salpêtre au Bengale. On l'y tire ordinairement d'une argile ou d'une terre noire, fauve, ou blanchâtre. Celui qui vient de la province de Bahar est le meilleur. La livre de salpêtre s'achète sur les lieux trois sous, au plus, et nous est revendue 16 à 18 sous au moins.

Pierres précieuses. Le Bengale fournit beaucoup de diamans et de rubis. Les diamans se tirent d'une rivière appelée *Ganil*, qui passe au pied d'un gros banc près de Sumelpour. Elle sort des montagnes qui sont du côté du sud, et perd son nom dans le Ganges. C'est de cette rivière que viennent toutes les belles pointes de diamans, qu'on appelle *pointes naïves.* On ne commence à y chercher les pierres qu'après les grandes pluies, c'est-à-dire après le mois de décembre. On attend même ordinairement que l'eau se soit éclaircie, ce qui arrive dans tout le mois de janvier. Au commencement de février, il sort de Sumelpour et de quelques villages voisins, environ huit mille personnes de tout

sexe et de tout âge. Les plus expérimentées examinent le sable de la rivière, en remontant depuis Sumelpour jusqu'aux montagnes d'où sort la Ganil. Un signe qu'il doit s'y trouver des diamans, c'est quand on y apperçait de ces pierres, que les Européens appelent ordinairement *pierres de tonnerre*. Tout le sable de la rivière, qui est alors fort basse, étant bien examiné, on travaille à tirer celui où l'on a cru remarquer qu'il doit se trouver des pierres.

On pèse les diamans de Sumelpour par ratis, le ratis ne formant que les sept huitièmes d'un carat, c'est-à-dire trois grains et demi.

Industrie et manufactures. Les principaux objets de fabrication sont la soie, le coton, le sel et le pavot. Selon les tableaux anciens, il se fabriquait en divers lieux une quantité considérable de taffetas unis et rayés, et de toutes sortes d'étoffes de soie à l'usage des Indes. On usait dans le pays, et on exportait des toiles de coton, dont la quantité était infinie, et sur-tout des mousselines, portées à un tel degré de finesse et de perfection, que celles d'une qualité supérieure se vendaient jusqu'à 300 liv. la pièce de seize aunes. Le territoire de Chandernagor est rempli de manufactures, où l'on fait une grande quantité de mouchoirs de mousselines rayées. Cossimbazar est le marché général de la soie du Bengale, et c'est son territoire qui en fournit la plus grande partie. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie et de coton, qui se répandent dans une partie de l'Asie; celles de soie pure prennent la plupart la route de Dehly, elles sont prohibées en France; et le nord de l'Europe n'en emploie guère que quelques armoisins, et une quantité prodigieuse de mouchoirs de cou. A l'égard de la soie en nature, on peut évaluer à trois ou quatre cents milliers ce que l'Europe en fabrique dans ses manufactures. En général, elle est très-commune, mal filée, et ne prend aucun éclat dans la teinture. Elle se vend sur les lieux, depuis 120 jusqu'à 130 roupies le quintal.

Il serait inutile de faire l'énumération de tous les endroits où se fabriquent les différentes sortes de toiles de coton, il suffira de parler de Dacca, qu'on peut regarder comme le marché général du Bengale pour cette espèce de marchandise. Entre celles qu'on y achète, les plus importantes, sans comparaison, sont les mousselines unies, rayées et

brodées. Les broderies sont une branche d'industrie considérable ; mais l'indifférence des acheteurs sur le plus ou le moins de perfection du travail, arrête les progrès de l'art de broder. Les Européens traitent pour les broderies et les autres marchandises, avec des courtiers autorisés par le gouvernement ; les entrepreneurs distribuent aux femmes les pièces destinées pour les broderies plates, et aux hommes, celles qui doivent être brodées en chaînette. On se contente souvent des dessins de l'Inde ; autrefois nous en envoyions pour les rayures, les brochures et les broderies. Suivant quelques voyageurs, les ouvriers du Bengale ont une adresse merveilleuse à racommoder la mousseline ; si l'on en déchire une pièce en deux, et qu'on la donne à réunir aux rentrayeurs, il est impossible de reconnoître l'endroit où elle a été rejointe, quand même auparavant on y aurait fait quelque remarque.

Les orfèvres du Bengale travaillent en filagrane avec beaucoup de délicatesse. Ils imitent parfaitement les ouvrages d'Europe, sans que la forge dont ils se servent, ni que leurs autres outils leur reviennent en tout à plus d'un écu.

On peint en fleurs, et on dore fort bien sur le verre au Bengale. On y trouve des vases propres à rafraîchir l'eau, et qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feuilles de papier collées ensemble. Il s'y fait une grande quantité de petite poterie noire et rouge, de terre sigillée, la plus fine et la plus déliée du monde.

Gouvernement. — L'administration du Bengale et de ses vastes dépendances fut d'abord confiée à un gouverneur général et à un conseil suprême, composé d'un président et de onze conseillers ; mais en 1773 ceux-ci furent réduits à quatre. Le gouverneur dirige toutes les affaires civiles et militaires de cette province, ou plutôt de ce royaume, ainsi que celles du Bahar et de la partie de la province d'Orissa soumise aux Anglais, et il surveille les gouvernemens de Madras, sur la côte de Coromandel, et de Bombay, sur la côte de Malabar, ainsi que l'établissement de Bencoulen dans l'île de Sumatra. Il y a une cour de judicature, qui consiste en un président (*chief justice*) et en trois juges. Cette cour prononce sur toutes les affaires ecclésiastiques, criminelles, civiles et relatives à la marine. Les Hindous sont régis d'après leurs propres lois.

Le conseil suprême du Bengale est soumis à la cour des directeurs de la Compagnie des Indes, qui siége à Londres. (*Voyez* vol. 3, p. 73 et suiv.) C'est cette même compagnie qui possède la souveraineté du Bengale.

L'état militaire est toujours sur un pied respectable au Bengale, mais il varie selon la position des affaires. En tems de paix, il est ordinairement de 10,000 européens et de 52,000 hommes d'infanterie, connus sous le nom de cipayes, et qui sont des naturels du pays. Ceux-ci traînent à leur suite un si grand nombre de gens pour les servir, que les combattans ne forment pas plus du quart de l'armée nominale. Les Anglais prétendent que 20,000 hommes de troupes britanniques pourraient battre 200,000 hindous.

Il seroit facile de former au Bengale une armée navale considérable; et l'on dit que les vaisseaux construits en *teak* surpassent tous les autres en durée.

Le tableau suivant présente les recettes et les dépenses de la Compagnie des Indes orientales, réduites en livres sterling, la roupie évaluée deux schellings un quart de denier.

BENGALE.

	livres sterling.	
Revenu territorial du Bengale et du Bahar, en 1786.	2,800,000	
Revenu net de Bénarès.	380,000	
Subside d'Oude.	420,000	
Douanes, monnaies, etc.	120,000	
Produit du sel.	430,000	
Opium	60,000	
Total	4,210,000	
Charges à déduire du montant des revenus du Bengale et du Bahar, frais de perception, salaire payé au Nabab, etc.	740,000	
Dépenses militaires à la charge de la Compagnie et pour le Nabab.	1,410,000	
Établissemens civils, marine et fortifications.	390,000	
Total.	2,540,000	
Revenu net.		1,670,000

MADRAS.

Montant ci-contre.....1,679,000

MADRASS.

	livres sterling.	
Revenu territorial, y compris les circars septentrionaux.	725,000	
Subside du Carnate.	160,000	
Subside de Tanjore.	160,000	
Douanes, etc.	25,000	
Total.	1,070,000	
Dépenses militaires à la charge de la Compagnie et pour le Nabab.	770,000	
Frais de perception.	85,000	
Etablissemens civils, fortifications, etc.	130,000	
Total	985,000	
Revenu net.		85,000
Total du revenu net du Bengale et de Madrass. . .		1,755,000
A Bombay, les recettes d'environ. . .	300,000	
Bencoulen, dans l'île de Sumatra, les charges annuels sont d'environ.	50,000	
Total.	350,000	
Total du revenu net de l'Inde. . . .		1,405,000

Il paraît que le produit annuel des revenus territoriaux de la Compagnie des Indes orientales, y compris les douanes, les salines, etc., est de 4,640,000 liv. sterl. On ne comprend pas dans cette somme les subsides qu'elle reçoit du nabab d'Oude, ainsi que du Carnate et du radjah de Tanjore. Il paraît aussi que la somme totale du produit des marchandises des Indes orientales et de la Chine importées en Angleterre, a été évaluée à 5,250,000 liv. sterl.

Les villes les plus importantes ou les plus connues qu'il y ait dans le Bengale, sont celles de *Mauldah*, de *Gour*, de *Radjah-Mahal* ou *Rajemal*, de *Mourched-abad*, de *Dacca*, de *Cossim-Bazar*, d'*Hougly*, de *Chinsura*, de *Chandernagor* et de *Calcutta*.

Mauldah, ou *Maldah*. Cette ville est bâtie à peu de distance de la rive septentrionale du Gange, sur une rivière qui se jette dans ce fleuve. Elle est située à environ 100 lieues à l'est de Benarès, et à plus de 20 au nord de Mourched-

abad. La ville de Mauldah est assez jolie, et l'on y vend beaucoup de soie et de belles mousselines. Elle s'est formée des débris de Gour.

Gour, que l'on appelle aussi *Lucknouti*, et que l'on suppose la Gangia-Regia de Ptolemée, est située aussi sur la rive septentrionale du Ganges, un peu au-dessous de Rajemal, par 24 deg. 33 min. de latitude, et 88 deg. 14 min. de longitude du méridien de Greenwich. C'était la capitale du Bengale 730 ans avant l'ère chrétienne. Elle fût réparée et embellie par Akbar, qui lui donna le nom de Jennahbad, que porte encore une partie du canton où elle se trouve. Selon Ferishta, l'insalubrité de l'air la fit bientôt abandonner (en 1575); et le siège du gouvernement fut transféré à Tandah ou Tanrah, ville située à quelques milles de Gour, en remontant le fleuve, et dont il n'existe plus que quelques vestiges.

Les ruines de Gour présentent une étendue de 5 lieues en longueur sur environ une lieue de largeur. Quelques villages sont épars sur cet emplacement, et le reste est, ou couvert d'épaisses forêts habitées par des tigres ou d'autres bêtes féroces, ou s'est changé en terres arables, dont le sol est formé de briques réduites en poussière. Les ruines principales sont une mosquée, dont l'intérieur est revêtu de marbre blanc, travaillé avec le plus grand soin, et deux portes de citadelle, frappantes par leur grandeur et leur majesté.

Kadjah-Mahal, ou *Rajemal*, est située sur la rive occidentale du Ganges, à la distance d'environ dix lieues de Mauldah, et au pied de la chaîne des Monts qui s'avancent jusqu'au fleuve. Cette ville est dans un grand délabrement, et n'est pas plus peuplée qu'un bourg ordinaire. La situation en est pittoresque, mais peu gracieuse. D'Anville a cru que Rajemal était placée à la tête du delta du Ganges; mais elle se trouve à près de 10 lieues au-dessus.

Mourched-abad. Cette ville est située à la distance de plus de 300 lieues de Dehly, de près de 150 de Benarès, et d'environ 35 de Calcutta. Elle est bâtie aussi sur le bras occidental du Ganges, qui s'y trouve très-bas dans la saison de la sécheresse. Avant l'établissement de la puissance anglaise dans l'Inde cette ville était la capitale des provinces

du Bengale, mais elle est à présent considérablement diminuée. Cependant, elle renferme encore quelques bâtimens importans, parmi lesquels on remarque un ancien séminaire musulman, tout en ruines. C'est une grande aire carrée, dont chacun des côtés a plus de soixante et dix pieds de longueur, et qui est entourée d'un cloître divisé par des chambres détachées, couronnées d'un dôme et éclairées par une seule fenêtre. Au centre, et vis-à-vis de l'entrée, était une mosquée considérablement élevée au-dessus des autres bâtimens. Les deux angles du côté où elle se trouvait sont terminés chacun par une tour, plus haute de plusieurs pieds que le reste de l'édifice.

Ce bâtiment fut élevé au commencement du siècle par *Jaffer-Khan*, nabab du Bengale, que la douceur de ses mœurs, que son amour pour les sciences et son zèle pour la justice, rendaient l'homme le plus recommandable qui jamais eût été revêtu de cette dignité. Mourched-abad était le lieu de sa résidence, et il y attirait tous les gens à talens. Sur le côté opposé de la rivière est le tombeau d'Aly-Verdy-Khân, aïeul de Souradjah-Doulah (1), si bien connu par sa haine contre les Anglais. Ce tombeau forme un bâtiment oblong, surmonté de cinq dômes. Celui du centre est le plus grand, et ceux des deux extrémités sont les plus petits. Cette forme pyramidale est ordinaire dans l'Orient pour tous les bâtimens, soit d'architecture moresque, soit d'architecture indienne. Les guerres qu'Aly-Verdy-Khan eût à soutenir contre les Mahrattes qui, pendant son usurpation, fesaient de continuelles irruptions dans son pays, lui laissèrent peu de loisir pour embellir sa ville, quelles que fussent ses dispositions à cet égard.

Les musulmans qui habitent Mourched-abad, ont coutume, les jours de fête, de se réjouir la vue par une sorte d'illumination des plus singulières. Ils fabriquent un grand

(1) Ce fut lui qui, s'étant emparé, le 6 juin 1756, de la ville de Calcutta et du fort Williams, qui en dépend, fit plonger 146 prisonniers anglais dans un horrible cachot, qui est maintenant célèbre dans l'histoire de l'Inde, sous le nom de *Black hole* (le trou noir). 123 d'entre eux y furent étouffés ou y périrent de besoin.

nombre de petites lampes, qu'ils allument et mettent à flot sur la rivière. Elles sont ainsi emportées par le courant, à une distance considérable, et elles durent quelques heures de suite.

Cossim-Bazar est une petite ville située à peu de distance au sud de Mourched-abad. Ce fut dans tous les tems la résidence des différens facteurs européens, parce qu'elle est placée au centre de leur commerce.

Dacca est située dans la partie orientale du Bengale, au-dessous de la branche principale du Ganges, à la distance de 33 lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve, et à celle d'environ 60 de Calcutta. Comme le pays des environs est bas et toujours couvert de verdure, même pendant la saison de la sécheresse, la chaleur n'y est pas aussi violente qu'à Mourched-abad. Il est peu d'entrepôts qui soient plus avantageusement placés. La rivière de Dacca communique à tous les canaux qui forment la navigation intérieure; et cette communication est directe. Cette ville est, pour l'étendue et la population, la troisième du Bengale. Elle fait un très-grand commerce de mousselines extrêmement fines et très-recherchées en Europe. Le coton qu'on y emploie est une des productions de la province même. Dacca fut, le siècle passé, la capitale du Bengale. On y voit les restes d'une citadelle très-forte, où se trouvait encore, il n'y a pas un grand nombre d'années, un canon de fer d'un poids et d'une dimension si extraordinaire, que les boulets qu'il lançait étaient du poids de 465 livres. Il est tombé dans la rivière avec le terrain sur lequel il était placé.

Hougly est une ville peu considérable, mais ancienne, et située sur le bras occidental du Ganges, qui en prend le nom, et se nomme en conséquence rivière de Hougly.

Les Français, les Hollandais, les Danois et les Portugais avaient tous des villes ou des factoreries sur la partie du fleuve qui se trouve entre Calcutta et Hougly.

Sur une petite baie de la rivière d'Hougly, à la distance d'un peu plus d'une lieue, et au nord-ouest de la ville de ce nom, se trouve le petit village de *Satgong* ou de *Satagong*, qui, en 1566, et peut-être plus tard, était une grande ville

de commerce, dans laquelle les négocians européens avaient leurs factoreries du Bengale.

Chinsura est une ville assez grande et assez belle, qui est mieux située que Calcutta. Les Hollandais y possèdent un fort.

Chandernagor. Cette ville, située par 106 deg. 9 min. 5 sec. de longitude du méridien de Paris, et 22 deg. 51 min. 26 sec. de latitude, à environ 8 lieues au nord de Calcutta, est bâtie sur la rive occidentale du Ganges, qui forme un port excellent en cette partie de son cours. L'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords de ce fleuve. La ville est assez grande et assez belle; elle appartient aux Français et passe pour être mieux située que celle de Calcutta.

Le territoire de Chandernagor n'a guère qu'une lieue de circonférence. On y fabrique une grande quantité de mouchoirs et de mousselines rayées.

Calcutta. Cette capitale du Bengale est située à la distance de près de 350 lieues de Dehly, de 180 de Bénarès par Mourched-abad, de 35 de cette dernière ville, de 230 du Grand-Nagpour par Ruttumpour, de 450 de Bombay par Pounah, de près de 400 de Pounah par Nagpour, de 320 d'Hydrabad par Nagpour, de 250 de Masulipatam, de 330 de Madrass, de 380 de Seringapatam, de 360 de Pondicherry, et de 430 de Madouré. Elle se trouve par 88 deg. 28 min. de longitude est du méridien de Greenwich, et 22 deg. 33 min. de latitude nord.

La ville de Calcutta est bâtie sur la rive occidentale du Ganges, à un peu plus de 3 lieues de la mer. Elle n'existe que depuis environ 100 ans, et se trouve dans le lieu où était autrefois le village de *Govindpour.* C'est la résidence du gouverneur général et du conseil de la compagnie anglaise. La citadelle, nommée le *fort Williams*, a été construite immédiatement après la victoire de *Plassey.* Cette forteresse est la plus sûre et la plus régulière de l'Inde, mais elle est trop étendue. On porte à deux millions de livres sterling (environ 50 millions de fr.), les sommes quelle a coûtées. Calcutta est une ville très mal située; car elle est entourée de marais, et voisine d'une vaste forêt. On a eu cependant le plus grand soin de creuser des canaux et des réservoirs pour en rendre l'air plus salubre.

Cette ville s'étend depuis la pointe occidentale du fort, le long de la rivière, jusqu'au village de Cossipour, ce qui fait environ une lieue et demie. La largeur en est peu considerable sur quelques points; mais il n'en est pas de même des rues. La ligne des bâtimens qui environnent les deux côtes de l'esplanade du fort est des plus magnifiques. Ces bâtimens sont separés les uns des autres, et à de grandes distances, ce qui ajoute infiniment à la magnificence extraordinaire de leur aspect. Tous, généralement, sont éleves de plusieurs degrés, et décorés de grands portiques avancés, ou sont entourés de colonades, ce qui les fait ressembler à des temples d'architecture grecque. Calcutta doit sa splendeur au bon goût et à la générosité du gouverneur général Hastings. Ce qu'on nomme le *Garden-Réach* offre un ensemble de beaux bâtimens, construits sur un terrain plat, et entourés de jardins. Ce sont les maisons de plaisance des habitans les plus riches de la ville.

On peut observer à Calcutta, un curieux mélange des coutumes européennes et asiatiques. Les carosses, les cabriolets, les voitures légères de toutes sortes se confondent dans les rues avec les palanquins des naturels du pays. On y voit passer différentes processions d'Hindous. Les faquirs s'y montrent sous plusieurs aspects; et le tout forme un ensemble des plus extraordinaires et des plus nouveaux pour un étranger. On croit que cette ville renferme 500,000 ames.

M. Williams Jones y a établi, il n'y a pas un grand nombre d'années, une société savante, pour faire des recherches sur les antiquités de l'Asie. Plus récemment, le marquis de Wellesley a fondé une université dans cette ville; et l'on y enseigne la plupart des sciences, et notamment l'arabe, le persan, le sanskrit, la langue Hindoue, celle qui est particulière au Bengale, la telinga, celle des Mahrattes, etc., etc.

Le commerce de Calcutta est considérable, et consiste principalement en sel, en sucre, en opium, en soies, en mousselines, etc. Précédemment on y apportait du Thibet du musc, du borax et d'autres d'enrées, en échange d'étoffes d'Europe et d'articles de quincaillerie; mais ce commerce

est probablement interrompu depuis que les chinois sont maîtres de ce pays. Par le moyen du Ganges cette ville envoie dans le royaume d'Azam des cargaisons de sel, et en retire de l'or, de l'argent, de l'ivoire, du musc, et une espèce particuliére de coton soyeux. Les cauris, sorte de coquilles qui servent de petite monnaie, y sont apportées des Maldives, auxquelles on fournit du riz. On y fabrique les plus belles mousselines ; et c'est sur-tout dans la saison des pluies, depuis mai jusqu'à septembre, qu'on les travaille. Elles forment, avec les toiles peintes (calico) une grande partie des objets qu'on exporte en Europe.

Province d'Orissa ou d'Orixa.

Cette province est située sur le golfe de Bengale, à l'extrémité septentrionale de la côte de Coromandel. Les Anglais n'y possèdent que le district de Midnapour, le reste appartient aux Mahrattes.

Commerce. Le commerce de la Compagnie anglaise, dans le Bengale consiste dans la vente des draps et étoffes de laine, dans celle du cuivre, du fer, du plomb, et de quelques autres marchandises d'Europe, ainsi que dans l'achat des toiles de l'Inde, des étoffes de soie, de la soie écrue, des drogues, du salpêtre, etc., dont elle forme la cargaison de ses vaisseaux de retour. Outre ce commerce d'importation et d'exportation, la Compagnie de Hollande en fait un autre dans les différens ports de l'Inde, qui consiste en cuivre, en étain du Jappon, en camphre, en benjoin, en sucre, en épiceries, en porcelaines, en meubles de la Chine, en arrack, etc. Le seul commerce d'Inde en Inde, qui passe au nom de la Compagnie anglaise, est composé d'un peu d'opium, qu'on envoie de Bencoulen au Bengale, d'environ six cents balles de coton, que tire le Bengale de Bombay et de Surate, et d'un peu de poivre que l'on porte en Chine.

La côte de Malabar paie en poivre noir, en cardamomes, en bois de sandal, etc., ce qu'elle tire du Bengale. La balance de son commerce avec toute la Peninsule de l'Inde, du côté de l'ouest, ne monte pas à plus de 8 lacks de roupies, ou 100,000 liv. sterl. Le Bengale tire de la

partie orientale de cette Peninsule, des grains, des marchandises grossières et de la soie écrue. Ce commerce entretient beaucoup de navires, mais ne produit pas plus de 62,500 liv. sterl. Celui que fait le Bengale avec l'Arrakan et le Pégou est peu de chose. De la côte de Malacca, de l'île de Sumatra, etc., les marchands du Bengale reçoivent de l'étain, du camphre, du benjoin, et un peu d'or, évalué à 50,000 liv. sterl. On peut porter dans ce pays du vin, sur-tout du rouge, de l'eau-de-vie et quelques liqueurs. On peut aussi y gagner sur le papier à écrire; car les Indiens s'en servent présentement. De tout ce qu'on doit porter dans les Indes, la plus sûre marchandise est l'argent non-monnoyé.

Les plus riches magasins des Indes sont dans la province de Bengale. Diamans, brocards, étoffes de soie de toutes espèces, tapis, drogues médecinales, confitures exquises, bois, graines, sucre, opium, indigo, laque, cire, musc, ambre, café, coton, soie, tout ce qu'il y a de précieux dans les îles et dans le continent se trouve dans ce pays.

Les plus importantes exportations sont celles du salpêtre, de l'opium, du sucre, du riz, du blé, du sel, des soies, et sur-tout des toiles de coton.

La Compagnie française des Indes-Orientales, lorsqu'elle existait, tirait du Bengale des casses ou des mousselines doubles, des mousselines rayées, des mousselines serrées, de belles toiles de coton, des ornis ou des toiles à bandes, moitié coton, moitié or ou argent; des pièces de mouchoirs de soie, de coton, de mallesmolles et d'autres sortes de coton. Dacca fournit les meilleures et les plus belles broderies des Indes, en or, en argent et en soie. C'était de cette ville que venaient les belles mousselines brodées qu'on apportait en France. C'était de Patnah que la même Compagnie tirait du salpêtre. En général, les meilleures mousselines viennent du Bengale, les meilleures toiles de coton de Pondicherry, les plus belles étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent, de Surate.

Huit millions de roupies payaient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leur étoffes de laines, et les épiceries des Hollandais couvraient à-peu-

près le tiers de ces valeurs. On soldait le reste avec de l'argent. Depuis que les Anglais se sont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ses exportations et diminuer sa recette, parce que les conquérans ont enlevé une plus grande quantité de marchandises, et qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut regarder comme peu de chose aujourd'hui le commerce que font au Bengale les autres nations de l'Europe ensemble, en comparaison de celui des Anglais.

Monnaies. La roupie d'or et la roupie d'argent sont les seules monnaies qui aient cours au Bengale. Elles se divisent en seize anas aussi d'or et d'argent. Ce qui donne le prix à ces monnaies n'est pas tant le nom de l'empereur qui y est écrit en caractères Persans, que l'époque où elles ont été frappées. Celles de l'année courante se nomment sikas, et ont leur juste valeur, 1 pour cent de moins que les sikas anciens; et celles qui sont encore plus anciennes se nomment courantes, et valent 2 et 4 pour cent moins que les sikas, quoiqu'elles soient du même poids. Ainsi l'on peut dire que les roupies, dans le Bengale, sont plutôt marchandise que monnaie. Il y a une espèce de roupie qui n'est qu'imaginaire, et qui sert seulement pour concilier la valeur des diverses monnaies qui ont cours au Bengale. Elle vaut depuis 6 jusqu'à 12 pour cent de change. La roupie d'or vaut 14 roupies d'argent.

Outre les roupies d'or et les roupies d'argent, il y a au Bengale une menue monnaie, que forment de petits coquillages, appelés cauris, et qui valent plus ou moins, suivant la rareté ou leur abondance, c'est-à-dire, depuis 28 jusqu'à 32 ponis pour une roupie courante. Un ponis est composé de 80 cauris, et se divise en 20 gandas de 4 cauris. Cette menue monnaie est d'un tel usage pour les besoins du peuple, qu'il s'en consomme par an, au Bengale, environ 2,000 tonneaux, ce qui dénote une grande abondance de toutes les choses nécessaires à la vie.

La Compagnie anglaise des Indes-Orientales est autorisée, par sa chartre, à fabriquer dans ses principaux établissemens, des monnaies de l'Inde, pourvu toutefois qu'elle en obtienne la permission des souverains du pays, et que ces monnaies soient égales pour le titre et pour le poids à

celles qui servent de modèles dans les différentes provinces du Bengale.

Le change courant de la France avec le Bengale était de 100 écus de 60 sous pour 125 roupies. Il y avait des variations.

Poids et mesures. Tout se vend au poids au Bengale, excepté les étoffes et les toiles; mais ces poids y diffèrent selon les espèces de marchandises. Les étoffes s'achètent à la pièce, contenant, selon leur espèce, tant de lobes de longueur et tant de largeur. La lobe est de deux et demie pour une aune, ancienne mesure de Paris.

Histoire. — (Voyez pag. 306 et suiv. de ce volume, l'article intitulé : *Principales révolutions de l'Inde*).

*Notice sur le royaume d'*Azam.

Entre le Bengale et le Thibet, le Bourrampoutre passe à travers le royaume d'*Azam*, pays peu connu jusqu'ici. La partie nord s'appelle *Outtarkoul*, et la partie méridionale *Dacshinkoul*. Les montagnes de Duleh et de Landah séparent l'Azam du Thibet. Ce pays est entre-coupé par plusieurs courans d'eau, qui se jettent dans le Bourrampoutre, et parmi lesquels est le Donek, qui est situé au sud, et dont les environs offrent des champs cultivés, des jardins, des bosquets. Parmi les productions de cette contrée on remarque plusieurs sortes de fruits estimés, le poivre, les noix de coco, le sucre et le gingembre. La soie égale, dit-on, celle de la Chine, et les daims musqués n'y sont pas inconnus. La province septentrionale surpasse la province méridionale pour la culture et la population. On trouve de l'or et de l'argent dans le sable des rivières, ce qui fournit de l'occupation à un grand nombre d'ouvriers. La généralité des habitans n'a pas adopté les dogmes des Hindous, quoiqu'il y ait quelques brahmines dans le pays, et que la langue vulgaire y ressemble à celle du Bengale. Le radjah, ou le roi, réside à *Ghargon*, capitale du pays, qui est située au sud de la grande rivière. Cette ville est entourée de palissades de bambous, et l'on y entre par quatre portes construites en pierres et en terre. Le palais, les salles publiques paraissent ressembler, quoique grossièrement, à ceux des

birmans. Les habitans sont robustes et courageux. Ils ont, à diverses reprises, repoussé les invasions des Moghols.

A l'est du Bengale se trouve une contrée montagneuse, connue sous le nom de TIPRA, laquelle est bornée au nord par le royaume d'Azam, à l'est et au sud par les Etats du roi d'Ava. Il paraît que c'est un pays indépendant; et toutefois le major Rennel le renferme entre les limites du Bengale. La rivière d'Arrakan le traverse dans toute sa longueur. Nous n'avons pas d'autres renseignemens sur la topographie de ce pays. Cependant on connaît assez en détail les mœurs de ceux qui l'habitent; et comme elles ne ressemblent point à celles des autres peuples de l'Inde, nous croyons devoir en donner le tableau.

Notice sur les habitans des montagnes de TIPRA, *ou sur les* COUCIS.

La nation qui habite ces montagnes donne le nom de Patyan à l'Etre qui a créé l'univers. Elle croit qu'une divinité réside dans chaque arbre, que le soleil et la lune sont des dieux, et que le culte qu'on rend à toutes ces déïtés subalternes est agréable à Patyan.

Les Coucis n'ont aucune idée du paradis et de l'enfer, ni de la récompense des bonnes actions et de la punition des mauvaises. Ils croient seulement que lorsqu'une personne meurt, un certain esprit saisit son âme et l'emporte.

Ce peuple ne divise le tems ni par mois, ni par année, et ne sait compter que par jour. Cinq jours après la naissance d'un enfant mâle, et trois jours après celle d'une fille, on donne une fête à tous les parens.

Si un homme en tue un autre, ni le chef de la nation, ni aucun de ceux qui ne sont point parens du mort, n'a le droit de le venger; mais les frères et les autres parens de celui-ci peuvent verser le sang du meurtrier.

Voici ce qui se pratique pour les mariages de ce peuple sauvage. Lorsqu'un homme riche a résolu de prendre une femme, il fait présent de quatre à cinq têtes de bétail aux parens de la fille qu'il a choisie. Les parens tuent ces animaux; et après avoir préparé du riz et d'autres mets, ainsi que beaucoup de liqueurs fermentées, ils donnent un grand repas à la famille de leur gendre. Les gens d'un état médiocre

se conforment au même usage, à proportion de leurs moyens. Les mariages des Coucis sont permis à tous les dégrés de parenté, excepté entre la mère et le fils. Le mari peut répudier sa femme.

Les Coucis se nourrissent de chair d'éléphant, de daim, de cochon et de plusieurs autres animaux. Les femmes sont chargées de tout le travail et des affaires du ménage. Les hommes s'occupent à essarter les forêts, à construire des huttes, à cultiver la terre, et à aller à la chasse.

Celui d'entre les Coucis que la nature ou quelque accident prive de l'espoir d'être père, renonce à avoir une maison, et va mendier de porte en porte en chantant et en dansant.

A la mort d'un couci, ses parens se réunissent et tuent un cochon, dont ils font bouillir la viande. Ils couvrent le mort d'une pièce d'étoffe, et lui versent dans la bouche un peu de liqueur, dont ils goûtent tous. Cette cérémonie se fait a différens intervalles et plusieurs jours de suite, puis on met le corps sur un chassis, on le perce en plusieurs endroits, et on allume du feu au-dessous, jusqu'à ce qu'il soit bien desséché. Lorsqu'il l'est, on l'enveloppe dans une pièce d'étoffe, on le place dans un cercueil et on l'enterre. Pendant environ un an, on jette des fleurs et des fruits sur la tombe.

Il y a quelques tribus de cette nation qui rendent aux morts des honneurs différens. Ils couvrent le corps d'un drap mortuaire, puis d'une natte, et le suspendent à un arbre très-élevé. Quand la chair est entièrement consumée, on prend les os, on les nettoie bien, et on les enferme dans un vase, qu'on ouvre dans toutes les occasions importantes. Les Coucis feignent alors de consulter ces os; et tout en suivant les idées qui les flattent le plus, ils prétendent n'agir que par le commandement de leurs parens morts.

Une veuve de la nation des Coucis est obligée de demeurer environ un an à côté du tombeau de son époux, et ses parens ont soin de lui porter à manger. Si elle meurt dans le cours de cette année, on lui rend des honneurs funèbres; si elle survit, on la ramène dans la maison, et on célèbre son retour par un festin.

Lorsqu'en mourant un couci laisse trois fils, l'aîné et le plus jeune partagent son héritage; et le second n'a rien. S'il

ne laisse point de fils, ses biens appartiennent à ses frères; et s'il n'a point de frère, ils reviennent au chef de la tribu.

Dès que les Coucis ont résolu de faire la guerre, ils envoient des espions à la découverte. Il se mettent en marche pendant la nuit, et attaquent les habitations de l'ennemi deux ou trois heures avant le lever du soleil. Leurs armes sont l'épée, la lance, l'arc et la flèche. Si l'ennemi abandonne ses foyers, ils égorgent les femmes et les enfans qui tombent entre leurs mains, et pillent tout ce qu'ils peuvent emporter. Mais si on les attend de pied-ferme, et qu'on leur dispute la victoire, ils se retirent tranquillement.

Lorsque les Coucis aperçoivent une étoile très-près de la lune, ils s'imaginent que c'est le signal d'une aggression prochaine, et ils passent la nuit sous les armes. Souvent ils se mettent en embuscade dans les bois, près des chemins par lesquels peuvent venir leurs ennemis; et alors, malheur à qui passe de ce côté.

Deux tribus qui en viennent aux mains, et qui voient la victoire incertaine, font un signal pour suspendre le combat, s'envoient réciproquement des agens, et concluent la paix, qu'on célèbre par un festin solennel, en prenant le soleil et la lune à témoins de la sincérité du raccommodement. Mais si dans le combat une des tribus est plus faible que l'autre, elle reste soumise à celle-ci, et est obligée de lui payer tous les ans une rétribution, qui consiste en bétail, en armes, en ustensiles, et en plusieurs autres objets.

En entrant en campagne, les Coucis se chargent de beaucoup de provisions, lesquelles consistent en riz sec et en une espèce de végétal qui ressemble à la pomme-de-terre. On fait rotir cette dernière sorte de fruit, et on la renferme dans des tuyaux de bambou. Les Coucis emportent aussi plusieurs outres remplies de liqueur. Leur marche est si rapide, qu'ils font en un jour autant de chemin que les couriers ont coutume d'en faire en trois ou quatre jours.

Ils emportent dans des sacs de cuir les têtes des vaincus; et si leurs mains conservent les traces du sang qu'ils ont versé, c'est pour eux une honneur de plus. Le massacre est toujours suivi d'un repas, pendant lequel ils mettent une partie de ce qu'ils mangent dans la bouche des têtes qu'ils ont coupées, en disant : « Mange, appaise ta faim.

» Puissent tes parens être égorgés par mes parens, comme » tu l'as été par moi! » Tous les jours, ou au moins de deux jours l'un, ceux qui font partie d'une expédition envoient à leurs familles des informations sur ce qui leur arrive. Toutes les fois que quelqu'un d'entr'eux annonce qu'il a coupé la tête d'un ennemi, sa parenté témoigne la plus grande satisfaction. Toutes les personnes qui en font partie s'ornent les cheveux avec des cordons rouges et noirs, et se parent de tout ce qu'elles ont de précieux. Elles prennent ensuite de grands vases de liqueur fermentée, et vont au-devant du vainqueur. Pendant cette marche, on souffle dans des grands coquillages, on frappe sur des plaques de métal, et l'on fait retentir l'air du bruit de quelques autres instrumens de musique aussi grossiers que ceux-là.

Aussi-tôt que la troupe victorieuse est arrivée dans son village, elle se rend à la maison du chef, elles y fait une pyramide des têtes des ennemis vaincus, danse et chante autour de ce monument de sa victoire. Ensuite on tue à coups de lance, quelques cochons et quelques autres animaux, et l'on fait un festin, où la liqueur fermentée n'est point épargnée. Les principaux personnages de la tribu mettent les têtes des ennemis au bout d'un bambou, qu'ils plantent sur les tombeaux de leurs ancêtres, ce qui leur donne beaucoup de célébrité. Le guerrier qui a rapporté la tête d'un ennemi, reçoit ordinairement de tous les gens riches un présent de bétail et de liqueur; et quand des ennemis vaincus ont été ramenés vivans, les chefs qui n'ont point été de l'expédition ont le droit d'abattre la tête de ces malheureux captifs.

Quelques tribus particulières font toutes les armes de la nation.

Les Circars ou les Serkars (1).

Ce sont cinq cantons réunis qui appartiennent actuellement aux anglais. Ils sont bornés par le Cattack au nord, par le golfe de Bengale au nord-est, par le Carnate au sud, et par le Dekan au nord-ouest. Le premier, ou le plus au nord, est celui de *Cicacole*; le second, est celui de *Rajamundry*; le troisième, celui d'*Ellore*; le quatrième, celui de *Gonda-*

(1) Le mot *Serkar* signifie canton.

pilly, et le cinquième celui de *Guntour*. Ils forment une langue de terre d'environ 120 lieues de longueur, sur une largeur de 6 à 25 lieues. Ce pays est de nature à pouvoir se défendre facilement contre les Hindous. D'un côté il a pour boulevard une chaîne de montagnes et de vastes forêts; de l'autre il a la mer; et depuis que les Anglais sont maîtres du Carnate, il n'est accessible que du côté du Cattack.

Le soubah du Dekan avait donné les Circars aux français, qui s'en mirent en possession en 1753. Les Anglais obtinrent, en 1766, les quatre premiers, auxquels ils ont depuis très-peu de tems réuni le dernier. Celui-ci leur convenait parfaitement, soit pour fermer aux français l'entrée du Dekan, soit pour conserver une communication avec les autres Circars, dits septentrionaux, et maintenir la contiguité entre les possessions britanniques et celles des alliés de la Compagnie des Indes. Quoique les parties maritimes du Gountour soient ouvertes, et d'un abord facile, on trouve dans l'intérieur des postes et des positions très-fortifiés. Il paraît que le nizam ne le conserva pas long-tems, puisqu'il n'en prit possession qu'en 1780, et qu'il ne le possède plus.

Lorsque les Français étaient maîtres des Circars, on évaluait le revenu de ces districts réunis, à 43 lacks de roupies.

Dans le Circar de *Cicacole* se trouve la petite ville de *Vizagapatam*, qui est presque sans territoire, et n'a qu'environ 4,000 habitans. Sa position entre Mazulipatam et Gaujam y attire les belles toiles des environs.

La Godavery réunie à la Bain-Gonga, sépare le Circar de *Rajamundry* de celui d'Ellore. Elle se jette ensuite dans la mer, en formant un delta.

Le Circar d'*Ellore* renferme le lac de Kolair.

La Kistnah arrose le Circar de Gondapilly, et s'y jette dans la mer par trois embouchures (1).

On trouve, dans le Circar de *Gondapilly*, la ville de *Masulipatam* ou *Masulipatnam*. Cette ville est très-peuplée, et est située sur la côte de Coromandel, à quelques lieues au nord de l'embouchure de la Kistnah. Elle est à la distance d'environ 350 lieues de Dehly, de 250 de Calcutta, de 95 de

(1) Voyez les articles *Fleuves et Lacs*, pages 246, 247 et 248 de ce volume.

Madrass, et de 220 de Bombay. Selon le major Rennel, elle se trouve par le 81e. degré 8 minutes de longitude est du méridien de Greenwich, 30 secondes de latitude nord. La chaleur y est insupportable au mois de mai. En 1758 Masulipatam a passé des mains des Français en celle des Anglais; mais elle n'est plus ce qu'elle était à la fin du quinzième siècle, lorsque les Européens doublèrent le cap de Bonne-Espérance. Il ne s'y fabrique, il ne s'y vend que peu de toiles, qui, malgré leur beauté, ne peuvent pas former un objet d'exportation fort considérable. Aussi ses nouveaux maîtres regardent-ils moins leur conquête comme un marché où ils peuvent beaucoup acheter, que comme un marché où ils peuvent beaucoup vendre. Par le moyen des caravannes, qui viennent de très-loin s'y pourvoir de sel, et par les liaisons qu'ils ont formées dans l'intérieur des terres, ils sont parvenus à mettre leurs draperies en vogue dans les contrées les plus reculées du Dekan; et cette prospérité doit augmenter encore. A cet avantage s'en joint un autre, celui de tirer du produit du sel et des douanes, 550,000 roupies, dont 28,000 seulement sont absorbées par les frais annuels de l'établissement.

Les Français ont conservé une loge à Masulipatam, mais ils n'y font que peu de commerce. Les Anglais gênent par des droits d'entrée celui de toutes les autres nations.

Le Circar de *Guntour* renferme le fort de *Condavir*, qui en est le poste principal. Ce fort est assis sur une montagne, à environ 8 cosses à l'ouest de la ville de *Guntour*, et à 10 du bord méridional de la Kistnah.

Carnate *et dépendances.*

Cette grande contrée est bornée au nord par le *Circar de Guntour*, à l'est par le *golfe de Bengale*, au sud-est par le *golfe de Manaar*, et à l'ouest par le *royaume de Travancore* et le *Mysore*. Elle s'étend ainsi jusqu'au *cap Comorin*, qui forme la pointe de la presqu'île de l'Inde. La longueur en est au moins de 190 lieues du nord au sud; et, de la sorte, elle forme la plus grande partie de la *la côte de Coromandel*. La largeur en est communément de 25 lieues, et quelquefois d'environ 40.

Le Carnate comprenait autrefois toute la partie de la presqu'île située au sud des rivières de Gondegamah et de Toumboddra

boddra ou Tongeboudra, depuis la côte orientale de Corcmandel jusqu'aux montagnes des Gauts à l'ouest; et on le divisait en *Balla Gaut* et en *Payen Gaut*, ou en haut et en bas Gaut. Le Balla Gaut étant la partie occidentale, comprenait les districts qui formèrent depuis l'empire de Mysore; et le Payen Gaut, ou la partie orientale, comprit le Carnate, tel qu'il était à l'époque où les Anglais s'en sont rendus maîtres.

Les revenus annuels du nabab du Carnate étaient évalués à 36 millions de francs, sur quoi il payait à la Compagnie anglaise des Indes-Orientales un subside de 4 millions, même monnaie, pour la dépense de l'état militaire.

Il paraît qu'on peut diviser le Carnate de la manière suivante :

Le district ou la province de *Palnaud*, la province d'*Ongohole*; le *Carnate propre*, qui, du Circar de Guntour, s'étend jusqu'au *Madouré*, et renferme le *Jaghire de Madrass*, le *Tanjore*, le *Maravouar* le *Madouré*, et la province de *Tinevelly*.

Le *district de Palnaud* est situé à l'ouest du Circar de Guntour. On y trouve *Timerycotta*, qui est une forteresse importante.

Province d'*Onghole*. Il paraît que les villes principales de cette province sont *Onghole*, qui doit en être la capitale; et *Moutapilly* ou *Medipilly*, qui est située sur la côte de la mer, et près de la frontière du Circar de Guntour.

Le Carnate propre.

La partie de ce pays, située au nord de *Paliacate*, semble ne rien offrir d'important. Il paraît que les villes principales que l'on y trouve, sont celles d'*Oudeghery*, située vers la frontière du Mysore; de *Nellore*, forteresse bâtie près de la rive méridionale de la Pennar; de *Gangapatam*, ville située sur la côte de Coromandel; de *Calastry*; de *Tripetty*; de *Bomrauze*.

Jaghire ou territoire de Madrass.

Par le mot Jaghire on entend généralement une concession de terres faite par le souverain, et révocable à volonté, mais qui est ordinairement pour la vie. Le jaghire de Madrass a sans doute été accordé pour toujours. Il s'étend au

nord jusqu'au lac de Paliacate, au sud jusqu'à Alemparoe, et à l'ouest jusqu'aux extrémités du canton de Conjeveram, ce qui forme environ 108 milles anglais, le long de la mer, et 47 pour les terres intérieures dans leur plus vaste étendue. Ce territoire passe pour rapporter 150 mille livres sterling par an.

Les villes principales de ce jaghire sont, *Paliacate*, *Madrass* et *Sadraspatam*.

Paliacate. Cette ville est située sur la côte de la mer, et très-près d'un lac, auquel elle donne son nom. Elle est à la distance de 8 lieues au nord de Madrass.

Les Hollandais y ont un comptoir, et en tirent du salpêtre, ainsi que de très-belles toiles qu'on y fabrique. Ils y ont aussi un fort, qu'on appelle le *fort de Gueldres*.

Madrass. Cette ville, qu'on appelait autrefois *le Fort St.-Georges*, est située sur la côte de Coromandel, à la distance de 420 lieues de Dehly, de 340 d'Allahabad, de 330 de Calcutta, de 220 de Nagpour, de 245 de Bombay, de 95 de Mazulipatam, de 23 ou 24 d'Arcot, de 32 de Pondicherry, de 92 de Seringapatam, de 52 de Tranquebar et de 130 du Cap Comorin, par 102 deg. 30 m. de long. nord; et 13 deg. 10 min. de latit. nord.

La ville de Madrass fut bâtie, il y a environ un siècle, par William Langhorne. Elle s'est considérablement accrue avec le temps, et est aujourd'hui divisée en trois parties. La première sert d'habitation à huit ou neuf cents Anglais, hommes, femmes et enfans, et est entourée d'une muraille peu épaisse. Cette partie est connue en Europe sous le nom de *Fort St.-Georges*, et dans l'Inde, sous celui de *Ville-Blanche;* au nord de celle-ci est une autre division, qu'on nomme *la Ville-Noire*, et qui est beaucoup plus grande que la première. C'est-là que résident les juifs, les Arméniens, les Maures et les marchands Hindous les plus riches. Au dehors est un faubourg où vit le menu peuple. Outre ces trois divisions, qui composent la ville de Madrass, il y a deux villages très-grands et très-peuplés, qui sont à peu de distance, et qui en dépendent. La ville et son territoire, qui peuvent avoir 5 lieues de circonférence, contiennent 250,000 habitans, presque tous nés aux Indes, et qui sont de différentes castes et de différentes religions. On distingue parmi eux trois ou quatre mille chrétiens, qui se

nomment eux-mêmes Portugais, et qui paraissent être réellement descendus de cette nation.

Dans une si grande population il n'y a pas de tisserands. Environ 15,000 ouvriers sont occupés à imprimer et à peindre les belles perses qui se vendent en Europe, et une quantité considérable de toiles destinées pour les différentes échelles des mers d'Asie. En outre, quarante mille personnes sont employées à arranger, à débiter du corail, de la verroterie, dont les femmes, dans l'intérieur des terres, ornent leurs cheveux, ou forment des colliers et des bracelets. D'autres travaux, inséparables d'un grand entrepôt, occupent beaucoup de bras. Les Colons, qui ont mérité la confiance de la compagnie, se répandent dans les pays voisins, pour y acheter les marchandises dont elle a besoin, les plus riches prêtent de l'argent au négocians anglais, qui, sans être de la compagnie, ont la liberté de trafiquer dans les différentes échelles de l'Asie. Les entreprises réunies de la compagnie et des particuliers ont fait de Madrass une des plus opulentes et des plus importantes places de l'Inde. Ainsi que les autres établissemens européens situés sur la même côte, cette ville a l'inconvénient de n'avoir point de port pour y recevoir une flotte, la côte formant de près une ligne en détroit. On y souffre d'un dangereux ressac, qui oblige de faire prendre terre à tous les bateaux du pays. Ces bateaux sont formés sans côtés ou sans quille, le fond en est plat, et toutes les planches sont cousues ensemble, le fer n'entrant aucunement dans cette construction. Formés de la sorte, ils sont assez flexibles pour éviter les effets et les chocs violens qu'ils reçoivent lorsqu'ils sont frappés par la vague ou par le ressac, tandis que les bateaux de construction européenne sont renversés, fracassés et mis en pièces.

La présidence de Madrass a toujours à sa solde une armée de 3 à 4,000 Européens, et de 15 à 18,000 cipayes. Par le revenu de ses terres et les impôts qu'elle lève, cette présidence a plus de 25 millions de recette annuelle; en conséquence elle peut, en tems de paix, satisfaire, sans aucun secours, à toutes les dépenses de son état civil et militaire.

Sadraspatam est une ville située sur la côte de la mer, à la distance d'environ 15 lieues au sud de Madrass. Elle appartient aux Hollandais, et est défendue par un fort.

Les autres principales villes où forteresses, renfermées dans le Carnate propre, sont *Paliconde*, *Velore*, *Arcot*, *Carnatique-Gour* et *Dobby-Gour*, *Arny*, *Gingy*, *Pondicherry*, *Attore*, *Cuddalore*, *Porto-Nuovo* et *Terriore*.

Paliconde est une forteresse située à peu de distance de Velore.

Velore est située à la distance de près de 5 lieues au nord d'Arcot, et d'environ 29 à l'ouest de Madrass. C'est un poste d'une grande importance, qui commande la grande route qui conduit dans le Carnate par la vallée de Vaniambaddy, ou de Barra-Mahal. Il consiste en trois forts assez bons, situés sur autant de collines, et c'est avec raison qu'on a dit qu'il était imprenable pour une armée indienne. On prétend que Velore fut originairement fortifié par les Mahrates, il y a plus de 200 ans. Les enfans de Tippou-Zaïb y sont actuellement prisonniers.

Arcot. Cette ville, qui est considérée comme la capitale du Carnate, se trouve à la distance de 23 ou 24 lieues à l'ouest de Madrass, par 79 deg. 28 m. 15 s. de longitude est du méridien de Greenwich, et 12 d. 51 m. 30 s. de latitude nord, selon le major Rennel. Elle est assez considérable, et a une citadelle qui passe pour une place forte, comme forteresse indienne. Le nabab faisait sa résidence à Arcot.

Cette ville doit être de la plus haute antiquité, car Ptolémée en fait mention. Ce géographe la désigne comme capitale du pays de *Sora* ou de *Sora-Mandalum*, d'où, par corruption, est venu le nom de *Choro-Mandel*.

Carnatique-Gour et *Dobby-Gour* sont deux forteresses importantes, dans la chaîne des montagnes, à l'ouest d'Arny. Jusqu'ici elles n'ont été indiquées que sur la carte du major Rennel.

Arny est une forteresse située à 8 ou 9 lieues au sud d'Arcot.

Gingy est une ville située à environ 11 lieues au nord de Pondicherry, et à près de 8 de *Trinomaley*, qui ne paraît pas être un lieu important, mais qui est situé sur une colline, que l'on voit à la distance de plus de 40 milles géographiques.

Pondicherry ou *Ponticherry* (*Ponticerium* en latin.) Cette ville est située à la distance de 450 lieues de Dehly, de 370 de Calcutta, de 32 de Madrass, de 250 de Nagpour, d'envi-

ron 80 de Seringapatam, et de 265 de Bombay; par 97 deg. 31 min. 30 sec. de long., et 11 deg. 55 min. 42 sec. de lat.: elle appartient aux Français. Pondicherry contenait 70,000 habitans, en 1761, lorsque les Anglais s'en emparèrent. Ce nombre est diminué depuis, et en 1778, il n'était plus que de 35,000. La ville, privée de port, comme toutes celles qui sont sur la côte de Coromandel, a cependant l'avantage d'une rade plus commode. Les vaisseaux peuvent mouiller près du rivage, par quatre ou cinq brasses d'eau, sous la protection du canon de la place. Le territoire de cette ville, à l'exception d'une bande étroite d'un sable stérile, située sur la côte, est propre à la culture du riz, des légumes et d'une racine appelée *chaya*, qui sert à la teinture. Les petites rivières d'Ariancoupram et d'Archionac, qui traversent le pays, ne sont d'aucun usage pour la navigation; mais leurs eaux ont un excellent mordant pour les teintures, et sur-tout pour le bleu.

A une lieue au nord-est de la place commence un côteau, que l'on a long-tems regardé comme stérile, mais qui depuis s'est couvert de palmiers. Il s'élève à environ cent toises au-dessus du niveau de la mer, et sert de guide aux navigateurs, à sept ou huit lieues de distance, avantage inappréciable sur une côte généralement trop basse. A l'extrémité de cette hauteur est un vaste étang, creusé depuis plusieurs siècles, et qui, après avoir rafraîchi et fertilisé le territoire de Vilnour et de Valdaour, vient arroser les environs de Pondicherry. Enfin la Colonie est favorablement située pour recevoir les vivres et les marchandises du Carnate, du Mysore et du Tanjore.

On fait à Pondicherry des guinées bleues et blanches, des garas, des toiles peintes, des mouchoirs communs, des bazins, des organdis, des stinkerques, des tarnatanes et autres mousselines de basse qualité. On en tire aussi une grande quantité des provinces indiennes qui l'avoisinent. Les objets de fabrique et la correspondance de Pondicherry avec les autres établissemens des Français, et les lieux où ceux-ci avaient des fabriques ou des loges, ne pouvaient qu'en rendre le commerce animé. La nouvelle compagnie des Indes y avait établi une direction de ses affaires, et tous ses comptoirs étaient subordonnés à cette direction.

Le Gouvernement pouvait retirer 500,000 l. de revenu de

Pondicherry, de Karikal et de leurs dépendances; mais les frais de souveraineté lui coûtaient beaucoup plus.

Le peu de goût que les Hindous ont pour les productions et les marchandises de l'Europe, forceront toujours à porter beaucoup d'argent à Pondicherry.

Ce fut en 1674 que les Français formèrent leur premier établissement à Pondicherry, lequel se trouvait alors renfermé dans le domaine du Radjah de Gingy, sujet du roi de Narsingue. Avant la guerre de 1756 cette ville était peut-être la plus belle qu'il y eût dans l'Inde. Elle s'étendait le long de la côte de la mer l'espace de près d'un quart de lieue, sur près d'un demi-quart de largeur. Quoique trop resserrée dans ses dimensions, la citadelle était la meilleure qu'il y eut alors dans cette vaste contrée.

En 1761 les Anglais se sont emparés de Pondicherry, et l'ont détruite; ils en ont rendu l'emplacement par le traité de Vienne, conclu en 1763. Les habitans, réfugiés dans les colonies étrangères qui en étaient voisines, y sont venus relever leurs maisons, et des ordres ont été donnés pour rétablir les fortifications. En 1778, les Anglais s'en sont de nouveau rendus maîtres, et y sont entrés le 18 octobre, avant que la nouvelle de la rupture avec la France y fut parvenue. Ils l'ont rendue par le traité de 1783, avec un territoire beaucoup plus grand que ne l'était l'ancien, qui ne s'étendait que sur un espace de trois lieues de longueur, sur une de largeur. En 1789 les troupes françaises en ont été retirées et ramenées à l'Ile-de-France. La guerre ayant, en 1793, éclaté entre les Français et les Anglais, ceux-ci se son emparés de tous les établissemens de leurs ennemis dans l'Inde; et l'inexécution du traité d'Amiens doit faire présumer qu'ils les possèdent encore.

Pondicherry étant le principal établissement des Français dans l'Inde, nous croyons devoir placer ici le précis suivant.

Puissance des Français dans l'Inde.

C'est à l'histoire à retracer les détails des différentes guerres que les Français ont soutenues dans l'Inde. Leur pouvoir, dit le major Rennel, (1) n'eut qu'une durée courte, mais

(1) La modération de cet écrivain nous le fait préférer à la

extrêmement brillante. Ce fut un météore éclatant, qui d'abord éblouit, mais qui se consuma bientôt lui-même, et laissa la compagnie française des Indes orientales au milieu des plus épaisses ténèbres. Le pouvoir des Français commença sous le gouvernement de Dupleix, à Pondicherry, en 1749. Les Français, après avoir aidé *Salabetzingue*, soubah-dar du Dekan, à remonter sur le trône, le firent accompagner d'une armée, et obtinrent dans son conseil une influence qui paraissait devoir être permanente, mais qu'une intrigue de cour renversa bientôt. Tandis que Bussy était à la tête d'une armée française à Sanore, dans la partie occidentale de la presqu'île, en 1756, une querelle avec le ministre du prince fit expulser les Français. Ceux-ci furent alors obligés d'effectuer leur retraite à travers un pays ennemi, l'espace de près de cent lieues, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à Hydrabad, où ils se fortifièrent, et attendirent un renfort de Masulipatam, celui de leurs établissemens dont ils étaient alors le plus près, quoiqu'ils en fussent éloignés de plus de soixante lieues. Bussy développa de grands talens dans cette mémorable occasion. Lorsque l'armée française fut à Hydrabad, on entra en pourparler. L'année suivante, c'est-à-dire l'an 1757, et une partie de 1758, furent employées par Bussy à réduire les Radjahs ou les Zemendars qui se révoltaient dans les circars septentrionaux, et à assurer l'exécution des plans du soubah-dar. Au milieu de ces occupations, Bussy fut tout-à-coup rappelé dans le Carnate, par Lally, qui voulait réunir toutes les forces de la France dans cette province. Le Soubah dar eut ainsi la liberté d'accepter les propositions des Anglais. On accusait Lally d'être jaloux de la gloire de Bussy.

Les circars, fruits des expéditions guerrières et des négociations de Bussy dans le Dekan, et qui avaient été acquis en 1753, restaient encore à la France; mais le colonel Clive s'en empara en 1759; et les Français furent privés de tout moyen de faire la guerre dans le Carnate. La France perdit toutes ses possessions dans cette contrée et dans les autres parties de l'Inde. L'existence politique des Français y avait commencé en 1749, et elle y finit en 1761, par la prise de

plupart de ceux qui, parmi nous, ont traité des affaires de l'Inde, et qui souvent semblent n'avoir écrit qu'un libelle, dont eurent à se plaindre amis et ennemis.

Pondicherry, leur principal établissement. La France fut la première puissance européenne qui enrégimenta les naturels de l'Inde.

Après la reddition de Pondicherry Lally revint en France, ainsi que les Colons qui le dénoncèrent à l'indignation publique. Il fut arrêté, et le parlement de Paris instruisit son procès. Il avait été accusé de haute trahison et de concussion. La première de ces accusations fut reconnue absolument fausse. Cependant Lally fut condamné à perdre la tête, et le jugement le déclara convaincu d'avoir trahi les intérêts du roi et de l'Etat et ceux de la compagnie des Indes. Il fut exécuté avec un baillon à la bouche, tant à cause qu'il avait injurié ses juges, que pour empêcher ses cris sur son arrêt, qu'un grand nombre de personnes ont considéré comme injuste. Voltaire, qui se signala parmi celles-ci, a écrit, pour faire réhabiliter la mémoire de cet infortuné, dont il peignit d'un seul trait la conduite, et peut-être la condamnation : *Tout le monde avait le droit de tuer Lally, excepté le bourreau.*

Attore est une forteresse qui est le centre de plusieurs routes, tracées sur la carte de Rennel. Elle est à la distance de 9 lieues au nord-ouest de Volconda, vers la frontière du Mysore.

Cuddalore ou *Goudelour*. Cette ville est située à la distance d'un mille de la côte de Coromandel, et de 8 ou 9 lieues au sud de Pondichéry, par 70 deg. 4 min. 45 sec. de longitude est du méridien de Greenwich, selon Rennel, et 11 deg. 3 min. de latitude nord. Avant d'être maîtres du Carnate, les Anglais la possédaient avec un territoire de près de 3 lieues, le long de la côte, et d'un mille dans l'intérieur des terres. Jugeant que, par l'éloignement où elle était de la mer, on pourrait lui couper les secours qui lui seraient destinés, ils avaient bâti, à une portée de canon, la *forteresse de St.-David*, à l'entrée d'une rivière et sur le bord de l'Océan indien. Il s'est, dans la suite, élevé dans ce canton trois aldées ou villages, qui, avec la forteresse et la ville, forment une population de 60,000 âmes. L'occupation des habitans est de teindre en bleu ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, et de fabriquer pour 1,500,000 fr. des plus beaux basins de l'univers. En 1758, les Français ont ravagé cet établissement, et en ont détruit la forteresse. On n'a pas rebâti celle-ci, et l'on s'est

contenté de mettre Cuddalore en état de faire une médiocre résistance. Les Français y avaient une factorerie.

Porto-Nuovo est une ville située sur la côte, à 5 ou 6 lieues au-dessous de Cuddalore ; elle appartient aux Hollandais, et est défendue par une forteresse.

Terriore est un fort situé sur la rive septentrionale de la Kauvery, et au pied de la première chaîne des montagnes, il est possédé par un radjah.

Royaume ou province de TANJORE *ou de* TANJAORE.

Cette province, qui n'a guère plus de 35 lieues dans sa plus grande longueur, et de 30 dans sa plus grande largeur, est bornée au nord-ouest par le Carnate propre, à l'ouest par le Madouré, au sud-ouest par le Maravar, et à l'est par la mer. Il paraît qu'il y règne un radjah, qui est subordonné au nabab du Carnate. Les terres du Tanjore sont les meilleures de toute l'Inde méridionale, et produisent beaucoup de riz. La Kauvery s'y partage en plusieurs bras, qui arrosent et fertilisent toute cette contrée.

Il paraît que les lieux principaux ou les plus remarquables dans cette province, sont *Devicotta*, *Tranquebar*, *Karikal*, *Negapatnam* et *Tanjore*.

Devicotta ou *Divicotley*. Cette ville est située au sud et très-près de l'embouchure de la Kauvery, à la distance d'environ 10 lieues au sud de Cuddalore. Le territoire de Devicotta n'a qu'une lieue de circonférence ; et l'on n'en peut tirer que quelque bois et un peu de riz. Ce comptoir coûte plus qu'il ne rapporte ; mais il assure aux Anglais la communication avec Tritchinopoly.

Tranquebar. Cette ville, située à la distance d'environ 50 lieues au sud de Madrass, à l'embouchure de la Kauvery, appartient aux Danois, qui y font un commerce avantageux. Elle est défendue par une forteresse.

Karikal est situé à la distance de 30 lieues au sud de Pondicherry, dans un terroir fertile, et près de l'embouchure de l'une des branches du Kolram, qui est lui-même un bras de la Kauvery. Cette ville a un port accessible aux senaults et aux barques. Plusieurs aldées ou villages en dépendent. Elle appartient aux Français ; et c'est une possession précieuse, non-seulement par ses manufactures de toiles, mais

aussi par l'abondance des vivres qu'elle peut procurer à Pondicherry.

Negapatnam. Cette ville est située sur la côte de Coromandel, à 23 lieues au sud de Pondicherry, par 97 deg. 45 min. de longitude, et 11 deg. de latitude. Quoiqu'elle ne soit pas aussi agréable que la plupart des villes de l'Inde, sa situation est extrêmement commode pour le commerce. Il y a quantité de beaux magasins, qui servent à renfermer les marchandises de la côte de Coromandel. La volaille et les fruits y sont communs, mais le pain y est très-cher. Le riz fait la principale nourriture des habitans. Negapatnam est le centre où se réunissent les toiles blanches, bleues, peintes, imprimées, fines et grossières, que la Compagnie hollandaise tire pour sa consommation d'Europe ou des Indes. Elle fut bâtie par les Portugais, qui l'ont conservée jusqu'en 1658, que les Hollandais la leur enlevèrent. On dit que son nom lui vient de la quantité de serpens qui s'y trouvent, et que les habitans ne veulent pas que l'on tue.

La ville de Negapatnam est entourée de murailles, et est défendue par une forteresse.

Tanjore. Cette capitale du royaume qui lui donne son nom, est située sur un bras de la Kauvery, à la distance de 400 lieues de Calcutta, de 65 de Madrass, et de plus de 80 de Seringapatam, par 96 deg. 41 min. de longitude, et 11 deg. 27 min. de latitude. Ce n'était autrefois qu'un temple d'idoles. Cette ville a une double enceinte, mais qui n'est pas si bien bâtie que celle de Tritchinopoly. Les fossés sont aussi moins profonds, et il n'est pas si facile de les remplir d'eau. La forteresse intérieure se divise en deux parties, dont l'une est au nord et l'autre au sud. Dans la première se trouve (ou se trouvait) le palais du roi, qui n'a rien de magnifique. Dans la partie sud de la forteresse il y a une pagode, au nord de laquelle est un vaste étang, bordé de pierres de taille. Les indiens excellent dans la construction des reservoirs de cette sorte

Le *Maraouar* est situé entre le Tanjore et le Madouré; et cette province, si c'en est une, paraît ne rien contenir d'important.

Royaume ou province de MADOURÉ.

Cette province, qui est aussi grande que le Portugal, a le Carnate propre au nord, le Tanjore, le Maraouar à l'est, le golfe de Manaar et l'Océan indien au sud, le royaume de Travaucore et le Mysore à l'ouest. Elle peut, dit-on, mettre sur pied 20 mille hommes d'infanterie, et 5 mille de cavalerie.

Les villes les plus importantes du Madouré, sont *Tritchinopoly*, *Madouré*, *Tutucoryn* et *Tinevelly*.

Tritchinopoly. Cette ville est située à la distance de 85 lieues au sud-ouest de Madrass, et de 65 de Seringapatam. L'étendue en est considérable, et elle contient, dit-on, plus de 300,000 ames. C'est la plus grande forteresse qui soit depuis le cap Comorin jusqu'à Golconde. De nombreuses armées l'ont souvent assiégée, et toujours inutilement (du moins dans les tems reculés). Aussi les Indiens disent-ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles, flanquées de 60 tours carrées, éloignées les unes des autres de 80 ou de 100 pas. La seconde enceinte est plus élevée que la première, et partagée en deux forteresses, qu'on appelle *forteresse du nord* et *forteresse du sud*. On voit dans celle-ci une haute montagne qui sert à découvrir l'ennemi, et vers le milieu de laquelle est l'arsenal. Au bas se trouve le palais du prince. Outre ces tours qui accompagnent la double enceinte de murailles, il y en a 18 plus grandes, où l'on met les munitions de guerre et de bouche qui n'ont pu entrer dans l'arsenal. Le fossé qui environne la forteresse, est large et profond. On a été obligé de le creuser dans le roc en plusieurs endroits : il est plein d'eau. Tritchinopoly a 4 grandes portes qui répondent aux 4 points cardinaux. On voit dans cette ville plusieurs places publiques et plusieurs bazars. Deux de ceux-ci sont considérables, et placés aux deux portes principales.

Le palais de Tritchinopoly n'est pas aussi beau que celui de Madouré. Il consiste en un amas de salles, de galleries et d'appartemens intérieurs.

La rivière de *Kauvery* va de l'ouest à l'est de la forteresse. Il y a beaucoup d'étangs et de canaux, tant au-dedans qu'au-dehors de la ville.

Cette description ne convient peut-être qu'imparfaitement

à l'état actuel de Tritchinopoly, cette ville ayant été ruinée par différentes guerres. Les Anglais en parlent cependant comme si elle était encore très-belle. Ils en ont fait un poste important, et elle était pour eux, avant les évènemens qui les ont rendus maîtres de ces contrées, la porte du Tanjore et du Mysore.

Près de Tritchinopoly se trouve la fameuse pagode de *Seringham*.

Madouré. Cette capitale de la province ou du royaume du même nom, est située à la distance de près de 100 lieues de Madrass, par Tanjore, et d'environ 80 de Seringapatam, par 96 d. 2 m. de longitude, et 10 d. 20 m. de latitude. Elle est environnée d'une double muraille; et chaque muraille est flanquée de plusieurs tours carrées, avec des parapets. La citadelle, dont la forme est aussi carrée, est entourée d'un fossé large et profond, avec une escarpe et une contrescarpe très-fortes. Au lieu de glacis, on voit de belles rues qui répondent aux quatre côtés de cette forteresse. Les maisons qui bordent ces rues, ont de grands jardins du côté de la campagne, qui est belle et fertile. L'intérieur de la citadelle se divise en quatre parties. Celles qui sont à l'est et au sud contiennent le palais du roi; c'est un labyrinthe de rues, d'étangs, de bois, de salles, de galeries, de colonnades et de maisons. Lorsque les rois de Madouré y fesaient leur séjour, on n'y trouvait que des femmes et des eunuques. Les salles d'audience étaient magnifiques. A l'entrée se trouvait une grande galerie, soutenue par 20 grosses colonnes de marbre noir, bien travaillées. De-là on passait dans une grande cour, où l'on voyait 4 corps-de-logis qui répondaient aux 4 points cardinaux. Au milieu de chacun de ces édifices il y avait un dôme fort élevé, et chargé d'ouvrages de sculpture. Les 4 dômes étaient réunis par 8 galeries, dont les angles étaient flanqués de tourelles. On prétend que le palais de Madouré a été bâti sur les dessins d'un européen. En effet, on y voit divers ornemens d'architecture européenne, mêlés avec l'architecture indienne.

Dans la seconde partie de la forteresse est le temple de Chaconadon, l'idole qu'on adore au Madouré. A l'est de ce temple il y a plusieurs beaux portiques, au nord de l'un desquels on voit un char magnifique, destiné à porter l'idole en triomphe le jour de la fête. La pagode est environnée d'une

triple muraille et de plusieurs allées de grands arbres. On trouve quatre grandes tours, à l'entrée des quatre principales portes de ce temple. On dit que ces portes ont coûté des sommes immenses. Le reste de l'espace intérieur de la citadelle est partagé en plusieurs rues, en étangs et en places publiques.

La rivière qui passe auprès de Madouré serait belle si on ne la fesait pas couler dans de grands étangs qui la tarissent. Au-dessus de la ville on a fait un canal qui va du nord au sud, et se dégorge dans 5 beaux étangs, à l'ouest de Madouré.

Les chrétiens avaient deux églises à Madouré; mais les Mysoriens, s'étant emparés de cette ville, les ont renversées. Les Anglais se sont rendus maîtres de Madouré en 1757. Ce ne sont pas des vues de commerce qui les y ont fixés, les toiles, propres à l'est de l'Asie et à l'Afrique, qui se fabriquent dans la province dont cette ville est la capitale, étant, la plupart, portées aux comptoirs hollandais de la côte de la Pêcherie, ou du golfe de Manaar. L'utilité de cette possession se borne à en tirer des revenus plus considérables que les dépenses qu'on est obligé de faire.

Tutucoryn. Cette ville est située à près de 100 lieues au sud de Madrass, sur la côte de la Pêcherie, ou le golfe de Manaar, par 96 d. 15 m. de longitude, et 8 d. 52 m. de latitude. Elle est fort peuplée, et appartient aux Hollandais. Tutucoryn est défendue par une forteresse, et a un port, le seul qui se trouve sur la côte où cette ville est bâtie.

Tinevelly. Cette ville est situé à la distance d'environ 130 lieues de Madrass, et de 100 de Seringapatam. Il semble qu'elle est ou qu'elle était le chef-lieu d'un grand district ou d'une province qui lui a donné son nom, et qui forme la pointe de la presqu'île de l'Inde.

A peu de distance de Tinevelly, et sur une montagne, se trouve la forteresse de Palamcottah, qui paraît être importante.

Précis historique sur la révolution arrivée, en 1801, dans le Carnate.

Durant l'espace de 50 ans, les liaisons les plus intimes subsistèrent entre le nabab Walajah et la compagnie anglaise des Indes-orientales. Ce prince, dont l'ame était généreuse, avait toujours reconnu qu'il était redevable à cette compagnie

de son élévation au *musnud* (au trône), et de son triomphe sur Chinida-Saheb, que soutenait la France. Walajah porta la reconnaissance jusqu'à faire don aux Anglais d'un territoire ou jaghire de 50 milles d'étendue autour de Madrass. A la conclusion de la guerre avec la France, en 1763, Mahomet-Aly son fils fut, dans le traité définitif, reconnu héritier légitime du Carnate. En 1792 Walajah conclut avec la compagnie anglaise un nouveau traité, dans lequel l'indépendance de ce prince et celle de ses héritiers et successeurs fut confirmée de nouveau.

Mahomet-Aly monta sur le trône au mois de décembre 1796, et mourut le 31 juillet 1801. Dix jours avant sa mort, un corps de 800 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, furent envoyés par le gouvernement de Madrass, avec un train d'artillerie convenable, et s'emparèrent des jardins et du palais du nabab, sans que celui-ci en eût eu le moindre avis. A peine avait-il rendu le dernier soupir, que deux délégués du même gouvernement demandèrent à voir son testament. Trouvant que son fils, Hussein-Aly, y était déclaré son successeur, ils produisirent une sommation par écrit, pour que ce jeune prince remît la souveraineté entière du Carnate à la compagnie, qui, à cette condition, lui assurerait à lui-même un établissement considérable. Hussein-Aly déclara qu'une pareille mesure serait en opposition directe avec les dispositions testamentaires d'un père révéré, dont les instructions au lit de la mort avaient été que son fils n'aliénât jamais volontairement aucune partie des états d'Arcot, mais qu'il travaillât, par son économie et sa bonne conduite, à remplir ses engagemens envers la compagnie. Les délégués déclarèrent alors au prince que la cession absolue du pays était demandée positivement. Cette prétention était le résultat d'une accusation portée contre le feu nabab, et même contre le père de ce dernier, par le marquis de Wellesley. Ces deux princes avaient, disait-on, entretenu une correspondance criminelle avec Tippou Sultan. Par cette violation de la foi des traités, le Carnate s'était trouvé dévolu à la compagnie; et, en conséquence, Mahomet-Aly n'avait pas eu le droit de faire un testament. Hussein-Aly et les ministres de son père nièrent cette correspondance clandestine avec Tippou. La seule qui eût jamais existé, ajoutèrent-ils, avait eu lieu à l'instigation

du marquis de Cornwallis, après la guerre que sa seigneurie avait faite à ce prince, et elle n'avait rapport qu'à un projet d'union des deux familles, projet qui ne s'était jamais réalisé. Cette correspondance produisit naturellement des communications de politesse et d'amitié sur divers évènemens domestiques; mais il n'en résulta rien qui fut relatif aux affaires publiques. Pour rendre le jeune prince plus docile, les délégués du gouvernement de Madrass le séquestrèrent, pendant vingt-quatre heures, de toute sa famille et de ses amis; mais on ne put le convaincre ni l'intimider. Une seconde conférence fut proposée, et les délégués avancèrent que ce serait la dernière. Après avoir de nouveau, mais vainement, soutenu ses droits, Hussein-Aly leur remit un écrit, par lequel il declarait qu'il était dans l'intention de céder à la compagnie la quantité de pays suffisante pour remplir les subsides qui lui étaient dus, et liquider graduellement les dettes que son père l'avait conjuré d'acquitter religieusement. Il demanda ensuite que, lorsque ces deux points seraient entièrement réglés, par la cession des provinces de Palnaud et d'Onghole au nord, et de celles de Madouré et de Tinevelly au sud, la compagnie fût assez juste pour lui assurer la souveraineté complette du reste. Cette proposition fut rejetée avec dédain. Le jeune prince, ayant appris qu'on devait placer sur le musnud un de ses cousins, petit-fils aussi de Walajah, fit offrir au gouvernement de Madrass d'accepter les offres qu'on lui avait faites; mais il ne reçut aucune réponse à cette proposition. Enfin, le 31 juillet, une salve de l'artillerie du fort Saint-Georges annonça que le neveu du dernier nabab était élevé à la souveraineté du Carnate; et, en même-tems, on publia un ordre général du gouvernement, par lequel on déclarait que ce prince avait fait la cession formelle de ses Etats à la compagnie des Indes-orientales. Il est probable que celle-ci aura pris tout ce qui se sera trouvé à sa bienséance, et qu'elle aura laissé le reste au nouveau souverain du Carnate.

Etats du Nizam, ou Soubah-Dary du Dekan (1).

Les possessions du souverain du Dékan sont bornées au

(1) Le mot *Dékan* signifie *Sud*. (*Voyez* la page 234 de ce vol.).

nord-est par les états des *Mahrattes du Berar*; au nord-ouest, par ceux des *Mahrattes de Pounah*; à l'est, par les *Circars*, et au sud, par l'*empire de Mysore*. Elles comprennent, 1°. la partie occidentale du *Berar*, pour laquelle le Nizam paye le droit de *Chout*, ou le quart du revenu aux Mahrattes, qui jouissent du reste de cette province; 2°. la partie principale du *Dowlatabad*; 3°. la province ou le royaume de *Golconde*, c'est-à-dire, l'ancienne province de Tellingana, ou de Telling; 4°. les districts de *Rachore* et d'*Adony*, acquis à la paix conclue en 1792 avec Tippou Sultan; 5°. les districts de *Goutry*, de *Gurramconda* et de *Chittledroug*, que le Nizam a obtenus par le traité de partage de l'empire de Mysore entre les Anglais, les Mahrattes et lui. Le Radjahs de *Sourapour*, ou de *Sollapour*, à l'ouest de la Beymah, et quelques autres Radjahs sont tributaires de ce même prince, qui est aussi suzerain de quelques Jaghiredars, c'est-à-dire de teneurs de jaghires ou de fiefs.

Il est probable qu'avant le dernier accroissement de la puissance du Nizam, ses domaines, en y comprenant les terres de ses tributaires et de ses feudataires, avaient pour le moins une étendue de cent quarante lieues de longeur, du nord-ouest au sud-ouest, sur cent lieues dans leur plus grande largeur. Mais depuis que le Soubah-dar du Dékan a cédé le Circar de Guntour aux Anglais, ses possessions ne s'étendent plus jusqu'à la mer. Il n'avait joui que peu de tems de ce district.

Le Dékan, tel que nous venons de le décrire, est arrosé principalement par la Godavery et par la Kistnah (Voyez pag. 246 et 247 de ce volume).

On ignore quel est l'état militaire du Nizam, ou du moins tout ce qu'on en sait, c'est que sous le rapport de la discipline, il est loin d'être respectable.

Quant aux revenus de ce prince, ils ont toujours variés. Lorsque Rennel rédigeait son dernier mémoire sur la géographie de l'Inde, ils étaient réduits à cent trente lacks de roupies. Le Nizam possède des mines de diamans dans les environs de *Golconde*.

Nous n'entreprendrons pas de retracer les limites des divisions territoriales du Dékan. Nous nous bornerons à indiquer les villes de cette contrée qui nous ont paru avoir quelque

quelque importance, et sur lesquelles nous avons pu recueillir des renseignemens. Ce sont :

Ellichpour, *Dowlat-abad*, *Aurung-abad*, *Golconde*, *Hydrabad*, *Rachore*, *Innaconda*, *Canoul*, *Adony*, *Condanore*, *Combam*, *Gouty*, *Balhary*, *Anantpour*, *Rydroug*, *Gandicotta*, *Taddemerry*, *Cuddapah* et *Gurramcondah*.

Ellichpour. Cette ville est située à la distance de près de 200 lieues de Dehly ; à celle d'environ 175 de Bénarès, à 175 de Calcutta, à 100 et quelques lieues d'Hydrabad ; et à 220 de Madrass. Elle se trouve dans la partie du Bérar que possède le Nizam.

Dowlat-abad. Cette ancienne capitale d'une province du même nom, se trouve à la distance d'environ 250 lieues de Dehly, à celle de 330 de Calcutta ; à près de 100 d'Hydrabad, et à 215 de Madrass. Elle est située au bas d'une montagne, et du tems de Tavernier elle était ceinte de murailles. Elle était aussi défendue par une forteresse assise au sommet de la montagne, laquelle est tellement escarpée, que le chemin ne peut donner passage qu'à un chameau, ou à un cheval, à la fois. Cette forteresse passait pour imprenable parmi les naturels du pays.

Les fameuses pagodes d'*Elora* se trouvent dans les environs de *Dowlat-abad*. Elles ont été examinées par Thevenot et par M. Anquetil du Perron. Le premier dit qu'elles sont taillées dans le roc, et que pendant environ deux lieues tout autour de la montagne on ne voit que des temples de cette sorte. Ces édifices sont remplis de milliers de figures sculptées, parmi lesquelles on peut distinguer tous les objets actuels du culte des Hindous. On pense qu'elles furent faites dans les premiers siècles de l'établissement de la religion de ceux-ci.

Aurung-abad, ou *Aureng-abad*. Cette ville est située à la distance de trois ou quatre lieues au sud de Dowlat-abad, par 76 dég. 2 m. 30 sec. de longitude est du méridien de Greenwich, et 19 dég. 45 m. de latitude nord. Avant Aureng-Zeb, ce n'était qu'un village ou une petite ville. La première femme de ce prince étant morte en ce lieu, il lui éleva un beau mausolée en marbre blanc. Une mosquée qu'il y fit construire aussi en est également revêtue ; et l'on transporta de Lahor tout ce qui en fut employé à ces deux édifices.

La ville d'Aurung-abad est bâtie sur le bord d'un lac

d'environ trois lieues de tour. Elle a eu aussi le titre de capitale; mais comme, depuis le démembrement du Dékan, elle se trouve à l'extrêmité des possessions du Nizam, et dans le voisinage de ses ennemis héréditaires, les Mahrattes du Pounàh, ce prince a transporté le siège de son empire à Hydrabad.

Golconde (Voyez ci-dessous *Hydrabad*).

Hydrabad ou *Bagnagour*, ou même *Bagnagar*. Cette capitale du Nizam ou du souverain du Dekan est située à la distance de 300 lieues de Dehly par Ellichpour, à celle de près de 240 de Benarès, à 340 de Calcutta par Nagpour, à 45 lieues de Condapilly (1), à 65 de Masulipatam, à 55 d'Adony, à 115 de Madrass, à 130 de Seringapatam, et à 150 de Bombay. Elle se trouve par 17 d. 12 m. de latitude, selon d'Anville et Rennel. On n'en connaît pas la longitude avec précision.

Tavernier dit que Bagnagar ou Hydrabad, fut fondée par le bizaïeul d'Aureng-Zeb, à la sollicitation d'une de ses femmes qu'il aimait passionnément, et qui s'appelait *Nagar*. Le nom de cette princesse fut donné à la ville, en y joignant le mot *Bag*, ce qui signifia jardin de Nagar. La Moussy baigne les murs d'Hydrabad. On la passe sur un grand pont de pierre qui est très-beau, et que précède un faubourg très-considérable, ou, comme dans plusieurs autres villes de l'Inde, logent tous les marchands, les courtiers, les ouvriers, et en général tout le menu peuple, la ville n'étant habitée que par des personnes d'un rang supérieur, que par les officiers de la maison du roi, les gens de justice et les gens de guerre. Il y a dans ce faubourg deux ou trois belles mosquées, qui servent comme de caravanseray aux étrangers, et l'on voit plusieurs pagodes dans le voisinage. C'est par ce faubourg qu'on va de la ville à la forteresse de Golconde.

La ville d'Hydrabad est bien bâtie et bien percée; et le palais du roi peut passer pour beau.

La célèbre forteresse de Golconde, qui a près de deux lieues de circonférence, se trouve à la distance d'environ une lieue et demie au nord d'Hydrabad, et tient à cette ville

(1) Entre Hydrabad et Condapilly le pays est couvert de bois, et peu habité.

par un mur de communication. Elle occupe la sommité d'une montagne de forme conique ; et le major Rennel dit : Elle est regardée comme imprenable par les Indiens.

La province de Golconde, c'est-à-dire, l'ancienne province de Tellingana, située entre la Godavery et la Kistnah, et la partie principale du Dowlat-abad, est un bon pays, pris en général. Elle abonde en bled, en riz, en bœufs, en moutons, en volailles, et en tout ce qui est nécessaire à la vie. Il s'y trouve une quantité d'étangs, où l'on pêche beaucoup de poisson. La nature a plus contribué que l'art à faire ces réservoirs, qui sont ordinairement dans des lieux un peu élevés, où il n'est besoin que de faire une chaussée du côté de la plaine pour retenir l'eau. Ces levées ont quelquefois une demi-lieue de longueur; et, lorsque la saison des pluies est passée, on ouvre de tems en tems les écluses, pour laisser écouler l'eau dans la campagne, où elle est reçue dans de petits canaux, et sert à l'arrosement des terres.

A environ deux lieues d'Hydrabad il y a une belle mosquée, où sont les tombeaux des rois de Golconde. Tous les jours, sur les quatre heures de l'après-midi, on y donne du pain et du pilau aux pauvres qui s'y présentent.

Rachore, ou *Adony-Rachore*, est une ville située sur la rive, ou près de la rive méridionale de la Kistnah, un peu au-dessous du confluent de cette rivière avec la Toumbuddra, et au-dessus du point où la Beymah vient s'y rénnir aussi. Elle est à la distance de près de 30 lieues d'Hydrabad. C'est le chef-lieu d'un district.

Innaconda, qu'on appelle aussi *Viniconda* et *Huiniconda*, est une forteresse située sur une colline. La position précise de cette place est indéterminée, dit Rennel : en conséquenc il l'a fixée vaguement. Mais, comme il l'a placée vers la partie orientale de l'empire de Mysore, elle peut avoir été cédée au nizam. D'un autre côté, comme elle se trouve sur la carte de ce géographe, entre la province de *Pannald*, le *circar de Guntour* et la province d'*Onghole*, il est possible qu'elle fasse partie des possessions anglaises ou du Carnate.

Canoul est une ville dont la position n'est pas certaine, et qui est le chef-lieu d'un district du même nom.

Adony. — Cette ville, située presqu'au milieu de la péninsule, est à 330 ou 340 lieues de Calcutta, à environ 100 de

Madrass, et à près de 80 de Seringapatam. Elle est placée sur la rive de l'une des branches de la Toumbddura. C'était, il y a quelque tems, une ville belle et bien fortifiée. Elle est la capitale d'une petite principauté, ou plutôt d'une province feudataire de Golconde. Hayder-Aly et Tippou-Zaïb son fils, s'en sont successivement emparés dans les guerres qu'ils ont soutenus contre les Anglais et le Soubah-Dar du Dekan, réunis.

Condanore est une ville qui est le chef-lieu d'un district.

Combam, que Tavernier appelle *Kaman*, est une ville qui, de son tems, était frontière du royaume de Golconde, et qui, selon Rennel, est située à environ 15 lieues, presqu'à l'ouest d'Onghole.

Gouty est une forteresse importante, assise sur une montagne, située à quelques lieues au nord de la Pennar. Elle est à la distance d'environ 55 lieues d'Hydrabad. C'était anciennement le siège du gouvernement de Morari-Row, prince mahratte.

Balhary.—Cette ville est située à-peu-près à 15 lieues au sud-ouest d'Adony. Il ne paraît pas qu'elle soit fortifiée, quoiqu'il semble que ce soit une position importante, vu qu'elle se trouve à 7 ou 8 lieues d'une brêche ou d'un passage, dans une chaîne de montagnes qui commence à 4 ou 5 lieues au-dessus, et au nord-ouest de Chitteldroug, et aboutit presqu'à la rive méridionale de la Tongebaddra, au nord d'Adony.

Anantpour est une ville dont on ne connaît que très-imparfaitement la position.

Rydroug ou *Roydroug* est une forteresse dont Rennel croit avoir convenablement fixé la position. Elle est à 8 ou 9 lieues de Balhary.

Gandicotta.—Cette ville est située sur la rive méridionale de la Pennar. C'est une place très-forte, qui a été bâtie sur la cîme d'une montagne fort élevée; et l'on n'y arrive que par un chemin difficile, à la droite duquel il y a un précipice dont la rivière forme le fond Du tems de Cœsar-Frédéric, elle était la demeure du roi de Bisnagour, ou de Narsingue, et cet auteur la place à 8 journées de Bisnagour. A quelque distance au nord de Gandicotta, il y a une mine de diamans dont parle Tavernier.

Taddemerry est une forteresse.

Caddapah et *Curramconda* sont deux villes, dont chacune est le chef-lieu d'un district du même nom.

HISTOIRE (*Voyez* page 313 de ce volume).

Le titre de *nizam*, que prend le souverain du Dekan, était le nom de celui qui établit l'indépendance de cet Etat. Ses successeurs l'ont adopté, comme un hommage rendu à sa mémoire.

Le nizam est allié, ou plutôt sujet de la compagnie anglaise des Indes-Orientales. Ce prince eut long-tems un corps de Français à son service. Plusieurs officiers de la même nation s'étant rendus à Hydrabad, après la réduction de Pondichéry et de Chandernagor, etc., dans l'avant-dernière guerre, c'est-à-dire, celle de la coalition, les Anglais en conçurent de la jalousie; et, en conséquence, lord Mornington partit du Bengale avec une armée, en octobre 1798, et marcha vers la capitale du Dekan. D'autres troupes britanniques partirent en même-tems des circars septentrionaux, et se réunirent à cette armée. Après leur jonction, les Anglais investirent le petit camp des Français, qui furent sommés de se rendre. Comme toute résistance eût été vaine, ceux-ci cédèrent, et furent envoyés à Calcutta, ainsi que quelques autres Européens qui les accompagnaient. La compagnie conclut ensuite un traité avec le nizam; et il fut stipulé que ce prince ne permettrait à aucun Français de résider à sa cour, ni de servir dans son armée.

EMPIRE *ou* ROYAUME DE MYSORE.

Cet Etat, depuis la chute de Tippou-Zaïb, est extrêmement réduit. Avant le traité conclu le 22 juin 1799, à Seringapatam, et par lequel l'empire de Mysore fut partagé entre la compagnie anglaise des Indes-Orientales, le nizam, les Mahrattes et le nouveau souverain de ce pays, il s'étendait au nord, c'est-à-dire, du côté du Dekan, jusqu'à *Sounda* et *Visiapour*, enveloppant le territoire d'Adony; au nord-est, il aboutissait au circar de Guntour et à la province d'*Onghole*, dans le *Carnate*; à l'est, il touchait à cette dernière contrée, et à l'ouest, il était borné par la mer. Il comprenait principalement les provinces de *Bednore*, de *Canara*, de *Mysore*, de *Coimbettore* et de *Dindigul*, outre les conquêtes qu'Hayder-Aly fit au nord, et qui étaient les districts de *Merritch*, de

Sounda, de *Chitteldroug*, d'*Harponelly*, de *Sanore-Bancapour*, de *Roydroug*, de *Gouty*, de *Condanore*, de *Canoul* et *Cuddapah*.

Le major Rennel évaluait la longueur des Etats de Tippou-Zaïb à environ 180 lieues du nord au sud, c'est-à-dire, depuis la Kistnah au nord, ou plutôt au nord-nord-ouest, jusqu'à l'extrémité de la vallée d'Outampalian au sud. La largeur en était fort inégale. Dans la partie septentrionale de la presqu'île elle était d'environ 110 lieues. A la hauteur de Tritchinopoly elle n'en avait pas 50; et plus loin, vers le sud, elle se terminait en pointe. Le géographe que nous venons de citer comparait la surface de tout l'empire de Mysore à celle de l'Angleterre, qui est évaluée à 96,400 milles. « Le « pays de Tippou, ajoute-t-il, est supposé comprendre » 21 degrés carrés, qui, au 14e. parallèle, produisent en» viron 97,650 milles ».

Par le traité de partage dont nous avons parlé ci-dessus, la compagnie des Indes Orientales obtint, ou plutôt se réserva les districts de *Darempourey* et de *Coimbettore*, la province de *Canara*, ainsi que tout le territoire qui séparoit le Carnate des possessions britanniques de la côte de Malabar. Ces acquisitions sont d'une haute importance, non-seulement pour leur valeur intrinsèque, mais encore par l'avantage qu'elles ont d'assurer une communication non interrompue entre la côte de Malabar et celle de Coromandel. On y ajouta les forts et les postes qui commandent tous les passages des montagnes des Gauts. Enfin la dernière augmentation que la compagnie jugea à propos de faire à son territoire, fut l'île, la forteresse et la ville de *Seringapatam*, possession qui lui assure la communication entre les deux côtes, et consolide sa ligne de défense en toutes directions.

Le nizam, ainsi que nous l'avons déjà dit, obtint, dans le partage les districts de *Gurramconda* et de *Gouty*, limitrophes du territoire qu'il avait acquis à la paix de 1792. On y ajouta une étendue de pays, dont la frontière devait s'étendre le long de la ligne de *Chitteldroug*, de *Sera*, d'*Hunddidroug* et de *Colar*, laissant les forteresses au sud pour former la frontière du nouveau gouvernement du Mysore.

Quant aux Mahrattes, il fut résolu de leur réserver une

portion de territoire dont le produit n'excéderait pas les deux tiers, et ne seraient pas au-dessous de la moitié des revenus dont s'enrichissaient la compagnie et le nizam. Leur part comprit *Harponelly*, *Sounda*, *Cenaapondy*, une partie du district de *Chitteldroug*, et une partie de la province de *Bednore*, au-dessus des Gauts: mais les places frontières de cette province et du district de Chitteldroug restèrent au gouvernement de Mysore pour sa défense.

Le territoire qui ne se trouva point compris dans ce partage dût avoir pour limites au nord une forte ligne de hauteurs fortifiées et de postes, formant une puissante barrière vers la frontière méridionale du nizam et des Mahrattes, depuis *Preganour* à l'est, jusqu'à *Bednore* dans la partie occidentale des Gauts. Il est entièrement entouré à l'est, au sud et à l'ouest par les domaines de la compagnie anglaise des Indes-Orientales.

Rivières.—Les rivières les plus considérables de l'empire de Mysore, sont la *Pennar* et la *Kavery* ou la *Kauvery* (*Voyez* page 247 de ce volume).

Climat. — (*Voyez* les pages 248 et suiv. de ce volume). Il est plus sain pour les Européens que celui de toute autre partie de l'Inde. A Rajacotah, lieu situé à peu de distance, et au sud de Kistnagherry, sur ce qu'on appelle ordinairement le *Plateau-du-Mysore*, le thermomètre de Fahrenheit varie de 63 à 85 degrés.

Productions du sol. — Le royaume de Mysore fournit du riz en abondance pour la nourriture des habitans. On y élève, dans de gras pâturages, de nombreux troupeaux, et les meilleurs chevaux de l'Inde. Les campagnes offrent une quantité de plantations de cocotiers, de bois de sandal et d'aloës.

Nous manquons de renseignemens sur les productions de l'industrie dans le Mysore.

Revenus.—On a évalué à 4 krors de roupies, ou à près de 100 millions tournois, les revenus de Tippou-Zaïb; mais il est probable qu'il y avait beaucoup d'exagération. Il paraît que, lors de sa mort, les possessions territoriales de ce prince ne lui rapportaient tout au plus que 30 millions. On en jugera par le tableau suivant:

Évaluation détaillée du revenu territorial de l'empire de Mysore, selon le traité de partage de Seringapatam.

	pagodes à l'étoile (1).
Part de la Compagnie anglaise des Indes-Orientales.	777,170
Part du Nizam	607,332
Part du Radjah	1,379,076
Part du Peichouah	263,957
	3,027,535

	pag. à l'étoile.	
Quelques réductions diminuèrent encore la part du Radjah, qui ne fut plus que de	1,374,076	
Sur lesquelles il paye à la Compagnie un subside de	700,000	
Ainsi donc il ne lui reste que		674,076

État militaire de Tippou-Zaïb.

Troupes réglés.

Cavalerie	27,400	70,700
Infanterie composée de cipayes, hindous et musulmans	36,000	
Autre infanterie composée de topasses, c'est-à-dire, de descendans des portugais et d'autres européens	7,300	
Cavalerie européenne 200 / Infanterie *idem* 540	740	2,130
Artillerie composée d'européens, de topasses, etc.	1,390	
Canons attachés aux bataillons 110		
Garnisons aux frontières. Cavalerie	21,000	49,000
Garnisons aux frontières. Infanterie	28,000	
Milices armées de différentes manières		7,000
Auxiliaires de divers Radjahs, Cavalerie	13,300	26,300
Milices non-réglées	13,000	
TOTAL		155,130

RELIGION. — Tippou-Zaïb et son père, Hayder-Aly, étaient fort attachés à l'islamisme, et, en conséquence, il y avait beaucoup de Musulmans dans leurs Etats; mais la masse

(1) La pagode à l'étoile vaut 8 liv. 8 sous tournois.

du peuple, dans le Mysore, est composée d'Hindous ou de sectateurs de Brahma.

Gouvernement.—Il est despotique comme dans tous les états gouvernés par des Musulmans. Tippou-Zaïb prenait le titre de *sultan*, et, en conséquence, on l'appelait *sa hautesse*. Après la fin de la guerre de 1792, il se donna le nom de *Khoudabaud-Serkar* (1).

Il paraît que les grandes divisions des Etats du souverain actuel du Mysore, sont les provinces de *Bednore*, de *Chitteldroug* et de *Mysore*. Celles qui formaient l'empire fondé par Hayder-Aly sont hérissées de forteresses, sur-tout vers le Carnate. Nous en indiquerons quelques-unes dans la nomenclature des villes ou lieux principaux qui se trouvent dans le partage du Radjah.

Ces villes sont celles de *Bednore*, de *Chitteldroug*, de *Bangalore*, de *Kistnagherry*, de *Seringapatam* et de *Mysore*.

Bednore ou *Hayder-Nagour*. Cette ville est située à la distance d'environ 420 lieues de Calcutta, à celle de près de 145 de Madrass, à 60 de Seringapatam, à 120 de Pounah, et à 140 de Bombay. C'était la capitale du royaume de Canara. Hayder-Aly s'en rendit maître par perfidie et par la force des armes, et lui donna son nom. Ce prince y fixa son séjour. On peut se former une idée de l'étendue de Bednore par celle de quelques-unes des rues de cette ville, qui ont près de 2 lieues de longueur en ligne directe. Toutes les richesses de la nature et de l'art y étaient rassemblées.

Bednore est la capitale d'une province, dont une partie a été cédée aux mahrattes de Pounah par le traité de partage conclu à Seringapatam le 22 juin 1799 (4 messidor an VII).

Simogoù et *Sacrapatam* sont deux forteresses situées à la distance de 7 à 8 lieues l'une de l'autre, au-dessous de Bednore, vers le sud-est.

Chitteldrong est une ville dont la position ne nous est pas connue d'une manière précise. Elle est le chef-lieu d'un district du même nom, dont une partie, ainsi que nous l'avons déjà dit, a été cédée aux mahrattes de Pounah; mais elle est

(1) *Khoudabaud* signifie Dieudonné, et *Serkar* veut dire Chef.

resté au nouveau souverain du Mysore, et forme une place frontière.

Serpy est une forteresse.

Sera en est une autre, qui est située à 4 ou 5 lieues au sud de la précédente.

Chinna-Balabaram est une forteresse située par 13 degrés 23 minutes de latitude, selon les *Lettres édifiantes*.

Colar est une forteresse située au sud-est et à 10 ou 12 lieues de la précédente.

Bangalore. Cette ville est située à la distance d'environ 170 lieues au sud-est de Pounah, et de 23 ou 24 de Seringapatam, par 13 degrés de latitude nord, et 77 degrés 37 minutes 10 secondes de longitude est du méridien de Greenwich, selon Rennel. Elle se trouve au centre de la Péninsule, et toutes les routes s'y croisent en toutes directions. D'ailleurs, c'est une forteresse de la plus grande force, qui, par sa situation, est le boulevard du Mysore du côté du Carnate.

Kistnagherry est une ville.

Savendroug, ou le *Rocher de la Mort*, est situé entre Bednore et Seringapatam. C'est un fort bâti sur une énorme montagne de rochers, qui s'élève à plus de 500 toises de hauteur perpendiculaire, sur une base de plus trois lieues de circonférence, entourée de murs de tous côtés, et défendue par d'autres murs qui se croisent. Ce roc prodigieux a de plus l'avantage d'être divisé, dans sa partie supérieure, par un abîme, et de la sorte, il a deux sommets, chacun desquels est garni d'une citadelle capable de soutenir tout assaut. La forteresse de Savendroug, située entre des montagnes et des forêts, n'est pas moins renommée par les qualités pernicieuses de l'atmosphère qui l'environne, que par la forme du rocher sur lequel elle est assise. Les Anglais l'ont emportée d'assaut dans la guerre qui éclata entr'eux et Tippou-Zaïb, en 1790, et qui finit par le traité de paix signé en février 1792, à Seringapatam.

Seringapatam ou *Cherengapatam*. Cette ville est située à la distance d'environ 90 lieues de Madrass, à celle de 80 de Pondicherry, de 90 de Tranquebar, de 125 du cap Comorin, de 70 lieues de Cochin, de près de 40 de Coimbettore, de 52 de Mangalore et de 23 ou 24 de Bangalore. (*Voyez* ci-dessous, *Mysore*). Elle se trouve par 12 deg. 31 min. de

latitude nord, et 76 deg. 46 min. 45 sec. de longitude est du méridien de Greenwich, selon le major Rennel. Cette ville peut être considérée comme la plus importante de la partie centrale de l'Hindoustan. Elle est construite sur une île formée par la *Kauvery*, dont la profondeur est là d'environ 5 pieds, et qui coule sur un lit de roche. Cette île a un peu plus d'une lieue de longueur, sur environ une demi-lieue de largeur, et s'élève considérablement au-dessus de l'eau. La forteresse occupe un espace de mille toises à l'extrémité occidentale de l'île; et la rivière la couvre au nord et à l'ouest. Le rempart en est épais et très-fort. Il porte de 20 à 25 pieds de hauteur, et même plus. Le revêtement est, à l'exception du bastion du nord-ouest, composé d'énormes blocs de granit oblongs, assemblés avec du ciment, et traversés dans la muraille. Les fossés sont creusés dans le roc.

Le fort de Seringapatam renferme peu de beaux édifices. Si l'on excepte la grande rue qui conduit à la porte de Bangalore, et celle qui s'étend derrière le rempart du nord, la ville, en général, a fort peu d'apparence. Le palais des radjahs du Mysore tombe en ruine; et dans les derniers tems on en avait fait un magasin militaire. Le palais du sultan, au contraire, est un magnifique édifice, dans le style asiatique; mais une haute muraille et les bâtimens anciens et non achevés, qui l'entourent, le défigurent entièrement. Vers la porte de l'est se trouve la grande mosquée, couverte du plus précieux mastic, et ornée d'élégans minarets.

En tems de paix, la ville de Seringapatam était extrêmement florissante. Tippou-Zaïb avait coutume d'y retenir les enfans des Polygars, pour avoir un gage de la fidélité de ceux-ci, ce qui avait rendu cette capitale le séjour des familles les plus distingués, et les plus riches du Mysore et du Canara. On y trouvait réuni tout ce que les spectacles et les arts de l'Inde peuvent offrir à la curiosité. L'orfèvrerie, la bijouterie, l'horlogerie même y avaient fait des progrès remarquables. Cette ville étant située dans un pays fertile, les marchés y étaient abondamment fournis. On ne sait pas au juste quelle en était la population; mais elle s'était considérablement augmentée sous Hayder-Aly et Tippou-Zaïb. Un grand nombre de Français étaient établis dans cette capitale; et la plupart d'entr'eux y sont restés après la conquête. Ils y

exercent des professions mécaniques, telles que l'horlogerie, la jouaillerie, etc. Le métier d'armurier était sur-tout favorisé par Tippou-Zaïb.

Les habitans de Seringapatam étaient partagés en plusieurs sectes religieuses; mais la religion musulmane, qui était celle du souverain, y obtenait seule une grande liberté.

Le 15 floréal an VII (4 mai 1799), les Anglais ont emporté d'assaut la ville de Seringapatam, après un siége de 60 jours. (*Voyez* ci-dessous, l'art. Histoire).

Mysore. Cette ancienne capitale de l'empire de ce nom en a repris le titre depuis la mort de Tippou-Zaïb. Elle est située à la distance de près de 430 lieues de Dehly, à celle d'environ 380 de Calcutta, de 200 de Bombay, et de 2 ou 3 au sud de Seringapatam. Elle est fortifiée. On y trouve un palais très-délabré, dans lequel les anciens souverains du pays fesaient leur résidence. La famille de ces princes était gardée à vue à Mysore, et c'est dans cette même ville qu'elle a été replacée sur le trône.

Nous parlerons de quelques autres places, en décrivant la partie des états de Tippou-Zaïb, cédée aux Anglais sur la côte de Malabar, et qui se rejoint au Carnate.

Histoire. — Une histoire du Dékan rapporte que cinq princes Mahométans usurpèrent le souverain pouvoir dans leur gouvernement respectif. Leurs descendans, excités par la soif des conquêtes, formèrent une confédération, et firent la guerre au roi Hindou de Bisnagour; et ce prince fut tué dans une bataille rangée qui eut lieu, en 1565, sur les bords de la Kistnah, près de Tellecotale. Cet événement occasionna des dissentions intestines pour la succession de la couronne. Les gouverneurs des grandes provinces en profitèrent pour se déclarer indépendans. Telle fut l'origine de la moderne principauté de Mysore, qui s'accrut successivement et fut gouvernée par des Radjahs jusqu'à l'époque de l'usurpation d'Hayder-Aly.

Notice historique sur Hayder-Aly et sur Tippou-Zaïb, son fils.

Hayder-Aly était fils d'un officier de cavalerie Moghole, et avait passée une partie de son enfance à Dehly, où il se trouva, lorsque Nadir Chah (1) s'en empara. Son père

(1) Thamas-Khouly-Kan.

était à la solde du Radjah, ou du roi de Mysore; et s'étant signalé par une victoire contre les Mahrattes, il reçut en récompense la forteresse et le district de Bangalore. Cette possession devint l'héritage du jeune Hayder-Aly, qui, à l'âge de vingt-un ans, avait fait une glorieuse campagne sur la côte de Coromandel, et était déjà célèbre dans la presqu'île de l'Inde. Le roi de Mysore l'ayant mis à la tête de ses troupes, le chef de l'armée aspira bientôt à devenir celui de l'état. Canero, ministre du Radjah, devina ce projet; mais Hayder-Aly était si puissant, qu'il fallut appeller les Mahrattes pour l'assiéger dans Bangalore. Ayant repoussé ses ennemis, l'heureux rebelle vint mettre le siège devant Seringapatam, où était ce prince, à qui il persuada qu'il n'en voulait point à l'autorité souveraine. On lui ouvrit donc les portes de la ville, et on lui livra Canero. Hayder affecta d'abord de la soumission envers son souverain, mais bientôt il lui enleva ses trésors et l'Empire. Canero fut condamné à mort par un conseil de Brahmines, mais le vainqueur lui conserva la vie pour le faire servir de monument à son triomphe. Le ministre du Radjah fut renfermé à Bangalore dans une cage de fer, où il demeura deux ans, exposé aux insultes de la multitude. Il expira dans cette étroite prison, et ses ossemens restèrent pendant plusieurs années sur une des places de la ville.

Cependant Canero fut la seule victime que le vainqueur immola à son ambition. Mettant une apparence de modération dans son triomphe, Hayder-Aly laissa le Radjah dans son palais, et pourvut à l'entretien de la famille de ce prince. Dédaignant l'appareil de la grandeur, il se contenta du titre de Régent de Mysore. L'armée, comblée de ses largesses, admira sa conduite, et personne n'osa lui résister.

Les agitations que causait dans le centre de l'Hindoustan le partage de l'Empire ne s'étaient point étendus jusqu'à la province de Mysore, dont les habitans avaient acheté des Mahrattes un siècle de tranquillité. Hayder-Aly ne leur enleva aucun des biens dont la nature les avait favorisés, mais il voulut leur apprendre à les défendre. Le gouvernement et le pays de Mysore prirent, dès le commencement du règne de ce prince, les formes et l'esprit militaire. La conquête de *Serpy* aggrandit bientôt les états et le pouvoir d'Hyder-Aly;

et le royaume de *Canara*, subjugué par ses armes, fut réuni à celui de Mysore.

Après cette conquête Hayder-Aly marcha rapidement vers le pays de Sounda, situé à quelque distance de Goa, et s'en rendit maître. Politique habile, autant qu'intrépide guerrier, il sut retenir les Mahrattes dans leurs foyers. Il s'empara de la capitale et de la résidence du Zamorin, ou du roi des Naïrs, qui devint son prisonnier, mais qui fit mettre le feu à son propre palais, et se jetta dans les flammes. Hayder-Aly demeura maître du royaume de *Calicut*, et se signala encore par d'autres conquêtes sur la côte de Malabar. Enfin, riche des dépouilles de ses ennemis, il revint à Seringapatam, où son entrée se fit avec tout le faste de l'Asie, et tout l'appareil de la victoire.

Au milieu des fêtes qui suivirent son retour dans sa capitale, Hayder-Aly forma le projet de rassembler les débris dispersés de l'empire Moghol. Il avait jugé qu'il ne lui serait point difficile de subjuguer les nations Hindoues, mais il avait à vaincre de plus formidables ennemis. Les Anglais s'étaient emparés de plusieurs provinces de l'Hindoustan ; et leur puissance devait être un obtacle à l'exécution des desseins de ce prince. Elevé pour ainsi-dire dans les camps Français, et compagnon d'armes du célèbre Bussy, Hayder-Aly avait plusieurs fois signalé son courage contre les Anglais. Il s'adressa aux Nababs et aux Polygars du Dékan et de la côte de Coromandel, et les engagea à se réunir à lui. Bientôt on le regarda comme le sauveur de l'Hindoustan ; son camp se remplit dessaims nombreux d'Hindous, et son armée se monta à 200,000 hommes, dont 20,000 de cavalerie, et 75,000 hommes de troupes européennes. Celles-ci étaient commandées par M. de Lally, qui lui avait été envoyé par M. de Bussy, et qui assistait à tous les conseils militaires de ce prince, à qui le Soubahdar du Dékan se joignit aussi avec une armée de 100,000 hommes.

La puissance des Anglais était au plus haut degré dans l'Hindoustan, et leurs forces s'élevaient à 90,000 hommes, la plupart européens, ou Cipayes, c'est-à-dire soldats Hindous exercés à l'européenne. Les troupes de leurs alliés se montaient à 20,000 combattans.

L'armée de Mysore traînait à sa suite une grande quantité

de pièces de canons ; mais l'artillerie des Anglais l'emportait par la manœuvre ; et si l'une avait la supériorité du nombre, l'autre possédait celle de la tactique ; mais l'animosité, l'ardeur et la soif du pillage étaient égales des deux côtés. Cette guerre dura deux ans, pendant lesquels chaque parti vit souvent des revers se mêler à ses triomphes. Hayder-Aly s'étant tout-à-coup présenté aux portes de Madrass, fit la loi au conseil Britanique. La paix fut conclue le 3 avril 1769. On convint de rendre les places prises de part et d'autre, et de déclarer le commerce libre dans le Carnate et dans les états de Mysore.

Hayder-Aly se vit bientôt engagé dans une nouvelle guerre contre les Mahrattes, qui le contraignirent à se retirer dans Bednore, sa capitale, dont ils ravagèrent les environs ; mais la famine les força bientôt à regagner leurs montagnes. Ce prince employa les loisirs que lui laissa la paix à consolider son autorité. La guerre se déclara de nouveau entre les Mahrattes et lui, mais elle ne donna lieu qu'à peu d'évènemens remarquables. Ceux dont Hayder-Aly voulait anéantir la puissance étaient les Anglais. Dès qu'il vit la possibilité de lever l'étendart contre ces derniers, il offrit aux Mahrattes ses trésors et ses armées pour les employer contre l'ennemi commun. Le prince du Dekan avait formé le projet d'une confédération générale des états de l'Hindoustan contre les Anglais. Il était convenu qu'Hayder attaquerait le Carnate, que les forces des Mahrattes seraient employées du côté de Surate et du Guzarate, et que le Radjah du Berar envahirait le Bengale.

La guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique s'étant déclarée sur ces entrefaites, l'Océan Indien devint aussi le théâtre des combats les plus sanglans. Avant même que la confédération pût agir contre les Anglais, les établissemens de Chandernagor, d'Yaman, de Karikal et de Mazulipatam tombèrent en leur pouvoir. La ville de Pondicherry fut assiégée, prise et rasée en quelques semaines.

Cependant les conseils de Madrass et de Calcutta, pressés par la confédération des princes de l'Inde, s'efforcèrent de les diviser, et en vinrent facilement à bout. Le Nizam et les Mahrattes avaient à se plaindre d'Hayder-Aly, on ralluma leur haîne et l'on flatta leur ambition. Il est vrai qu'ils ne re-

noncèrent pas d'abord à la confédération ; mais ils ne firent que de faibles efforts pour la faire triompher ; et les Anglais n'eurent à combattre vivement que le prince de Mysore, qui ravagea le Carnate.

L'armée d'Hayder-Aly, composée de 100,000 hommes, battit deux fois les Anglais devant Arcot, et s'empara de cette place importante, après un siège de quelques jours. Allarmés des progrès de leur ennemi, les Anglais firent venir des troupes du Bengale, et sir Eyre-Coote se mit à leur tête. En peu de tems Hayder-Aly perdit plusieurs batailles, sans perdre ni sa supériorité, ni sa gloire; et il se montra dans ses revers, comme dans ses succès, le plus étonnant guerrier de l'Inde.

La guerre civile venait d'éclater dans le Bengale, gouverné par M. Hastings. Les Français, sous les ordres du Bailli de Suffren, avaient paru dans les mers de l'Inde avec une grande supériorité de forces, et menaçaient les possessions Anglaises sur la côte de Coromandel. Ils s'étaient rendus maîtres de Trinquemalle, avaient pénétré jusqu'à Sumatra, et attendaient plusieurs autres vaisseaux de ligne, ainsi qu'un renfort de 5,000 hommes, et un train d'artillerie, tel qu'on n'en avait pas encore vu dans l'Inde. Hayder-Aly se disposait à assiéger Madrass. Tippou-Zaïb son fils avait mis en déroute le général Anglais Mathews, sur la côte de Malabar; mais la discorde ayant achevé de dissoudre la confédération des princes de l'Hindoustan, le régent de Mysore se vit réduit à ses propres forces ; et même se trouva sur le point de voir ses alliés tourner leurs armes contre lui. Les Mahrattes conclurent un traité d'alliance avec les Anglais, qui firent une heureuse diversion dans le Malabar. La tournure que prenaient ses affaires jetta Hayder-Aly dans les accès du plus sombre désespoir. Une maladie cruelle, dont les symptômes s'étaient déclarés depuis long-tems, l'enleva le 9 décembre 1782. Sa mort délivra les Anglais de l'ennemi le plus formidable qu'ils eussent jamais eu dans les Indes-Orientales.

Tippou-Zaïb, l'aîné des deux fils d'Hayder-Aly, fut son successeur. Ce prince, qui avait plus de vanité que de véritable grandeur, ne se contenta point du titre de régent, et prit celui de sultan, auquel il ajouta bientôt l'epithète de *victorieux*. Sous le règne précedent, l'héritier du Radjah était souvent montré au peuple, et les actes publics avaient toujours

jours été promulgués en son nom. Tippou ne tarda pas à se débarasser de ce devoir ; et il laissa la famille du prince dans la plus affreuse misère.

A la mort de son père, Tippou était dans le royaume de Tanjore, où il avait conduit un nombreux corps de troupes. Dans cette circonstance difficile, le premier ministre de Mysore s'empara de l'autorité pour en être le fidèle dépositaire. Ce chef habile fit arrêter deux généraux qui avaient des intelligences criminelles, et étouffa les complots que l'ambition, la haine ou la trahison avaient formés.

Les Anglais ayant appris la mort de leur implacable ennemis s'avancèrent dans le Mysore, où ils mirent tout à feu et à sang. Ils surprirent la ville d'Aumapore, l'emportèrent d'assaut, et passèrent la garnison au fil de l'épée ; et les malheureux habitans furent en proie à toutes les fureurs d'une soldatesque avide de butin. Les deux fils de Tippou, qui étaient dans cette forteresse, n'échappèrent au carnage qu'en traversant la rivière de Tongebaddra, près de la source de laquelle Aumapore est bâtie. Tippou-Zaïb, qui était dans le Carnate, abandonna ses troupes pour voler à la défense de ses provinces. Le général Anglais, Mathews, avait mis le siège devant Haydernagour, dont le gouverneur fut bientôt forcé de signer une capitulation, que presqu'au même instant violèrent les vainqueurs. Le gouverneur lui-même fut jetté dans les fers ; et on livra les habitans aux exécutions militaires.

L'or des Mysoriens les vengea, en jettant la discorde parmi leurs ennemis. Plusieurs officiers et soldats, mécontens du partage, abandonnèrent l'armée Britannique ; et le reste ne put suffire à défendre les ruines de la capitale contre l'armée de Tippou qui s'avançait à grandes journées, et qui avait parmi ses troupes plusieurs détachemens Français. Ce prince arriva bientôt dans le Carnate, et surprit les Anglais au milieu des querelles élevées pour le partage du butin. Il les attaqua et les mit en déroute. Toutes les villes occupées par les troupes Britanniques ouvrirent leurs portes au vainqueur, qui fut ensuite mettre le siège devant Haydernagour, où s'étaient retirés les Anglais. Ceux-ci demandèrent bientôt à capituler ; et l'on convint que les pierreries et l'argent dont ils s'étaient emparés seraient restitués. Ces objets ayant été

dispersés, il ne fut plus possible d'exécuter cette condition; et la garnison se trouva de la sorte à la merci de Tippou. Le général et plusieurs officiers Anglais furent empoisonnés par un breuvage qu'on leur versa de force dans la gorge; et les autres prisonniers furent traînés de prison en prison, et traités avec une cruauté, dont il n'y a jamais eu d'exemple dans les guerres d'europe.

Cependant la guerre continuait toujours dans le Carnate, où les avantages étaient balancés entre les Anglais et les Français. Les premiers furent plus heureux dans le Malabar, où ils emportèrent à la pointe de l'épée la ville de Mangalore, dans le port de laquelle il commençait à se former une marine. Trois vaisseaux de ligne de 50 à 60 canons y étaient achevés, et plusieurs autres de différente dimension commencés. Les Anglais y trouvèrent une quantité considérable de matériaux propres à équiper une flotte. Tippou vint avec la plus grande partie de son armée, mettre le siège devant cette place, mais quoiqu'aidé par un détachement Français que commandait M. de Bussy, ses progrès furent moins rapides qu'il ne l'avaient été devant Haydernagour. Cependant le siège continuait, et les opérations de l'armée de Mysore, combinées avec celles de l'escadre victorieuse du Bailly de Suffren, allaient, au bout de quelques mois, être couronnées par le succès, lorsqu'on reçut la nouvelle de la paix entre la France et l'Angleterre. Tippou-Zaïb signa un traité avec la compagnie Anglaise, dans sa nouvelle capitale de Seringapatam; et à la fin de 1784, les puissances Belligerantes se rendirent mutuellement les conquêtes et les prisonniers qu'elles avaient faits. Ainsi cette guerre qui menaçait les possessions Anglaises d'une destruction prochaine et générale, eut les résultats les plus favorables pour l'Angleterre, qui assura plus que jamais sa domination dans la presqu'île de l'Inde, et acheva d'y détruire l'influence des Français.

L'image des victoires d'Hayder-Aly, et le souvenir de ses propres succès, échauffaient sans cesse l'imagination de Tippou-Zaïb, que son impétuosité entraînait toujours vers la guerre. Au sein de la paix, il résolut de conjurer un nouvel orage sur les possessions anglaises. Voulant s'assurer des dispositions du cabinet de Versailles, il fit partir de l'Inde trois ambassadeurs, qui s'embarquèrent à Pondichéry,

le 22 juillet 1787, et arrivèrent à Toulon le 9 juin de l'année suivante. Ces envoyés obtinrent une audience publique de Louis XVI, le 3 août 1788, et reçurent l'accueil le plus distingué; mais l'objet de leur mission ne put être rempli. Sortant d'une guerre ruineuse, et menacé de troubles intérieurs, le roi ne put se décider à donner de nouveau le signal des hostilités.

Les ambassadeurs de Tippou-Zaïb se rembarquèrent pour retourner dans l'Inde, et arrivèrent à Seringapatam au mois de mai 1789. Comme ils n'avaient point obtenu ce qu'ils avaient demandé, ils furent assez mal accueillis du sultan, qui leur fit même défendre de continuer à parler aussi avantageusement de la France qu'ils le fesaient. Ses ordres n'ayant point été rigoureusement suivis, il fit mettre à mort, en sa présence, deux de ces ambassadeurs; et l'on répandit le bruit qu'ils avaient trahi leur souverain.

Les Hollandais avaient deux forts, situés entre leur établissement de Cochin et le royaume de Mysore. Cranganore, l'un de ces forts, avait été pris par Hayder-Aly en 1779. Les Hollandais s'en remirent ensuite en possession, ce dont Hayder se plaignit vivement. Fidèle à la politique de son père, Tippou-Zaïb marcha contre Cranganore, au mois de juin 1789, et voulut s'en emparer. Les Hollandais vendirent alors cette forteresse au radjah de Travancore qui, quoique vassal du sultan de Mysore, était allié des Anglais. Cette acquisition entraîna une guerre qui dura trois ans, et pendant laquelle les troupes Anglaises assiégèrent deux fois Seringapatam. Le 24 février 1792, on allait donner un assaut à la place, quand on annonça que les préliminaires de la paix étaient signés. Le traité portait que Tippou-Saïb céderait la moitié de ses domaines aux puissances alliées; qu'il paierait un tribut de 3 krors et de 30 lacks de roupies; que tous les prisonniers seraient rendus, et que des trois fils aînés du sultan, deux seraient donnés en ôtage pour garantir l'exécution du traité, qui, en effet, eut lieu quelque tems après.

Tippou-Zaïb ne songea bientôt qu'à reconquérir les provinces qu'il avait perdues, et chercha de tous côtés à susciter des ennemis aux Anglais. Il s'adressa d'abord, mais sans

succès, à Zeman-Chah, roi de Candahar, ou souverain de l'empire Afghan. La nouvelle de l'établissement de la République française étant arrivée dans l'Inde, il espéra que le changement de gouvernement ferait naître des circonstances plus favorables; et la guerre, allumée entre la France et l'Angleterre, sembla l'annoncer. Il avait accueilli à sa cour quelques aventuriers français, qui plantèrent, en sa présence, l'arbre de la liberté, et donnèrent follement le titre de *citoyen-prince* au sultan. Trompé par eux, Tippou résolut de faire partir une seconde ambassade pour la France. Ses envoyés se rendirent à l'Ile-de-France, où ils arrivèrent le 19 janvier 1798: mais les chefs de cette colonie leur persuadèrent de ne pas aller plus loin. Ils se rembarquèrent au mois de mars suivant, et bientôt prirent terre à Mangalore, suivis de plusieurs Français.

La nouvelle des premiers progrès du général Bonaparte en Egypte fut portée dans l'Inde, au mois d'octobre 1798; mais on y apprit en même-tems le combat naval d'Aboukir. Les Anglais surprirent, dit-on, une lettre, par laquelle Bonaparte annonçait à Tippou-Zaïb qu'il avait débarqué sur les bords du Nil une nombreuse armée, et le priait de lui envoyer un agent qui put lui faire connaître sa situation politique. La crainte que leur inspirèrent les Français, firent redoubler aux Anglais d'énergie et d'activité. Lorsqu'ils avaient appris la descente en Egypte, ils n'avaient ni alliés ni armées à opposer aux efforts de leurs ennemis. Au mois de novembre, ils avaient renouvelé et fortifié leurs anciennes alliances, et 75,000 hommes se trouvaient prêts à entrer en campagne. Le 8 de ce même mois, le marquis de Wellesley, gouverneur-général de l'Inde, fit notifier à Tippou-Zaïb qu'il était instruit de ses desseins hostiles et de ses liaisons avec les Français. Il lui proposait de lui envoyer un ambassadeur pour traiter des moyens de rétablir la bonne intelligence. Le sultan de Mysore ne répondit point d'abord à cette notification; et ce ne fut qu'à la fin de décembre qu'il chercha à se disculper et à éluder la proposition qui lui fut vainement renouvelée le 9 janvier 1799. Deux armées anglaises s'avancèrent alors vers le Mysore. A la vue des dangers qui menacèrent ses Etats, Tippou-Zaïb, qui désirait de gagner du tems, consentit à recevoir un ambassadeur; mais, comme on

apprit qu'il venait d'en envoyer un lui-même à la République française (1), tout espoir de paix s'évanouit.

Les armées de Madrass et de Bombay se mirent en mouvement dans les premiers jours de mars. Tippou-Zaïb, après avoir jeté des garnisons dans toutes les places importantes, se mit à la tête d'une armée de près de 60,000 hommes, et alla camper à Periapatam. La guerre ne fut pas de longue durée. Il y eut une première action à Sedeaser, et une seconde à Malavelli. Tippou fut battu dans l'une et dans l'autre. La dernière eut lieu le 27 mars ; et c'est de celle-ci qu'on peut dater la chute soudaine du trône de Mysore.

Les vainqueurs furent bientôt sous les murs de Seringapatam, qui, le 5 avril, fut investie par les deux armées anglaises réunies. Effrayé par l'appareil des forces britanniques, Tippou-Zaïb, qui s'était renfermé dans sa capitale, chercha à renouer les négociations. Le général Harris, qui commandait l'armée combinée, demanda que la moitié des domaines du Mysore fussent cédés à la compagnie et à ses alliés ; que le sultan payât les frais de la guerre ; qu'il livrât en ôtage deux de ses enfans, et qu'il remît à l'armée anglaise le fort de Seringapatam, jusqu'à la conclusion de la paix définitive. On ne lui donnait que vingt-quatre heures pour remplir ces conditions ; mais il ne fit aucune réponse, et ne songea plus qu'à vaincre, ou a s'ensevelir sous les ruines de sa capitale.

Les Anglais battirent en brêche dès le 21 avril. Tippou-Zaïb montra, pendant tout ce siège, une valeur et une activité sans égale : il se trouvait sur tous les points menacés, et fesait sans cesse réparer les ouvrages endommagés par le feu de l'ennemi. La brêche fut praticable le 4 mai, et les Anglais se préparèrent à monter a l'assaut. A une heure après-midi, tems où le soleil embrasant l'horizon, force les peuples à prendre un peu de repos, le général Baird sortit de la tranchée en mettant l'épée à la main. Aussi-tôt il fut suivi par les colonnes qu'il commandait, et qui traversèrent la rivière

(1) Nous ne garentissons point l'exactitude de ce fait. L'envoyé dont il est question ici était le général Dubuc, qui avait accompagné les ambassadeurs de Tippou à leur retour de l'Ile-de-France en 1798.

sous le feu de l'ennemi. Chaque défilé, chaque rempart, devint le théâtre d'un nouveau combat. On se battit encore dans la ville. Les Français rallièrent plusieurs fois les Mysoréens dans les rues. Tippou lui-même parut dans la mêlée, où il montra plutôt le courage d'un soldat que l'habileté d'un général. Quand il eut perdu l'espoir de sauver sa capitale, il ne songea plus à sauver sa vie, et il périt au milieu des siens (1).

Après la mort de Tippou-Zaïb, ses enfans, renfermés dans le palais, ses femmes, ses parens, la plupart des chefs de son gouvernement, et les Français qui étaient au service du sultan, se soumirent au vainqueur. On trouva dans la place plus de 900 pièces de canons, 2 fonderies et plusieurs arsenaux. Les trésors et les bijoux du prince étaient estimés 2,535,804 pagodes (1,143,216 livres sterling).

Les enfans de Tippou-Zaïb furent conduits à Velore, forteresse située dans le Carnate, près de la ville d'Arcot. On eut pour eux les égards dus à leur naissance et au malheur. La compagnie anglaise des Indes-Orientales leur a assuré, par le traité de partage du 22 juin 1799, un traitement de 200,000 pagodes à l'étoile (2), affecté sur sa propre part.

Les alliés ayant résolu de laisser subsister, comme Etat séparé, le royaume de Mysore, jugèrent aussi à propos de placer sur le trône le petit-fils de celui qu'Hayder-Aly avait détrôné, ou dont il avait usurpé l'autorité. Ce jeune prince est fils unique de Chiaoum-Raye, élu souverain nominal par Hayder, et mort en 1796 (3). Son nom est *Kisna-Radjah-Oudiaver*. Il a été placé, le 30 juin 1799, sur le musnud ou le trône de Mysore; et il paraissait n'avoir alors que cinq ans. Au milieu des cérémonies de son couronnement, on signa à Seringàpatam un traité entre lui et la compagnie

(1) Tippou-Zaïb était né en 1749, treize ans après l'entrée de Nadir-Chah à Dehly; et, comme on vient de le voir, il mourut le 4 mai 1799. Son corps fut trouvé sous un tas de morts, et porté honorablement dans le tombeau d'Hayder-Aly, placé au sud de l'île, dans un bosquet de cyprès. Il est presque inutile de rappeler ici que Tippou-Zaïb était l'unique allié qui nous restat parmi les princes de la presqu'île de l'Inde.

(2) La pagode à l'étoile vaut 8 liv. 10 sous tournois.

(3) Tippou-Zaïb ne lui avait point nommé de successeur.

anglaise, qui s'engagea à protéger le royaume de Mysore, moyennant un subside de sept lacks de pagodes à l'étoile. Elle se réserva aussi le droit de prendre les rênes du gouvernement, et exigea un subside extraordinaire, en cas de guerre.

Royaume de Travancore.

Cet état est borné au nord par la province de *Calicut*, et à l'est par celle de *Dindigul*. Il forme au sud la moitié de la pointe de la presqu'île de l'Inde, ou du cap Comorin, et il a aussi l'Océan indien à l'ouest. Ainsi donc, il se trouve à l'extrémité méridionale de la côte de Malabar.

Le Travancore passe pour être pauvre. Il appartient à un radjah, dont la famille le possède depuis long-tems. Ce prince était tributaire de Tippou-Zaïb, et probablement il l'est actuellement de la Compagnie anglaise des Indes-Orientales; du moins il en est l'allié.

Les habitans du royaume de Travancore passent pour être très-superstitieux.

Les villes principales de cette contrée sont : *Cranganore*, *Cochin*, *Quilon* ou *Coylang*, *Ajenga* et *Travancore*.

Cranganore. Cette ville est située à 8 lieues au nord de Cochin, par 91 deg. de long et 10 deg. 25 min. de latitude. Elle a un fort que les Hollandais ont disputé à Hayder-Aly et à Tippou-Zaïb (*Voyez* le précis historique sur ces deux princes, à la suite de la description de l'empire de Mysore). Il y a un archevêque portugais à Cranganore.

Cochin. Cette ville est située à 36 lieues au nord de Calicut, par 91 deg. 45 min. de long., et 10 deg. de latitude. Elle est fortifiée par la nature et l'art, et n'est accessible que d'un seul côté par terre. Elle jouit d'un port qui est très-bon, et dans lequel on peut mouiller sur six brasses d'eau. C'est une des premières villes de l'Inde, où les Européens établirent un comptoir. Les Portugais l'avaient fort embellie. On y voyait de magnifiques palais, de vastes jardins, quantité d'édifices publics, et sur-tout un grand nombre d'églises et de couvens. Les Hollandais, qui la leur enlevèrent, rasèrent tous ces édifices, et les remplacèrent par des bonnes fortifications. Elle leur appartient toujours, quoique selon toute apparence, elle soit au pouvoir des Anglais. Le seul commerce que l'on y fasse est celui du poivre; mais il est consi-

dérable. Il y a un évêque portugais à Cochin. Cette ville était autrefois la capitale d'un état du même nom, gouverné par un radjah, mais qui a été envahi par celui de Travancore.

Quilon ou *Coylang*. Cette ville est située à environ 20 lieues au sud-est de Cochin, et à 10 au nord-ouest d'Ajenga, par 8 deg. 5 min. de latitude. Elle a une forteresse bâtie en pierre de taille, et fait un commerce très-étendu. On y respire un air salubre, et les environs en sont agréables et fertiles.

Anjenga. C'est un comptoir anglais situé à 5 ou 6 lieues au sud de Quilon, sur une langue de terre sabloneuse, à l'embouchure d'une petite rivière, qui est obstruée les trois-quarts de l'année par des sables. Anjenga est fortifié. L'aldée ou le village qui en dépend est très-peuplé. Les Anglais tirent de cet établissement du poivre, de la grosse cannelle et quelques toiles de peu de valeur.

Travancore. Cette capitale du royaume du même nom est située à la distance de 7 ou 8 lieues de la mer, et à 12 au sud-est d'Anjenga. C'est probablement la résidence du radjah; et il y a lieu de croire que rien ne la distingue des villes ordinaires de l'Inde.

Acquisitions faites, en 1799, par les Anglais.

Ces acquisitions se composent du royaume de *Canara* et des provinces de *Calicut*, de *Coimbettore* et de *Dindigul*, qui formèrent la part de la Compagnie anglaise des Indes-Orientales, dans le partage de l'empire de Mysore.

Le *Canara* est un pays étroit, situé à l'ouest de la chaîne des Gauts, et borné par la mer. Il touche aux domaines des Mahrattes occidentaux, et s'étend au sud jusqu'à la province de Calicut. On y cultive beaucoup de riz.

Les villes principales du Canara sont: *Mirjy*, *Onore*, *Barcelore* et *Mangalore*. Elles se trouvent sur la côte. La dernière paraît être la plus importante. Elle est située à 170 lieues au sud de Bombay, par 92 degrés 45 minutes de longitude, et 13 de latitude. Les Portugais y ont un comptoir. Le riz et le poivre noir et blanc sont les principales marchandises qu'on en tire. Le commerce du riz y est si considérable, qu'il s'y en charge tous les ans 50 ou 60 bâtimens.

Histoire. — Le Canara florissait sous le gouvernement

paternel des radjahs. Un jeune prince en avait été reconnu souverain à la mort de son père ; et l'Etat était gouverné en son nom. La Reine mère voulut attenter à la vie de son fils, pour faire monter un autre prince sur le trône ; mais un serviteur fidèle trouva moyen de sauver le jeune radjah, en l'envoyant à un polygar (1), qui habitait dans une vallée déserte. Huit ans après cette révolution, Hayder-Aly entra en conquérant dans le pays, et promit au monarque fugitif de lui rendre sa couronne. Séduit par cette promesse, le jeune prince s'avança avec les troupes de Mysore vers la ville de Bednore, qui était la capitale de ses Etats. Les sentimens de respect et de fidélité s'étant ranimés dans le cœur des peuples, l'usurpateur et la mère du prince prirent la fuite. Le radjah reprit les rênes du gouvernement ; mais il se vit bientôt renversé par celui qui l'avait rétabli. Hayder-Aly lui ravit, avec l'empire, sa femme et la liberté, puis le fit conduire à la forteresse de Maddegourry, situé dans le Mysore.

Province de Calicut.

Cette province, située sur la côte de Malabar, a le Canara au nord, et le royaume de Travancore au sud. On lui donne 25 lieues de longueur sur 25 aussi de largeur. Elle est entre-coupée de bois, de rivières et de marais. Il y croît abondamment du poivre, du gingembre, de l'aloès et du riz.

On appelle aussi la province de Calicut, *pays des Naïrs*, parce que ceux-ci y sont nombreux, ainsi que sur tout le reste de la côte de Malabar. Les Naïrs sont des Hindous de la seconde classe, ou des Tchitterys (*Voyez* page 261 de ce volume). Ils sont très-courageux, et s'engagent, la plupart, en qualité de gardes, au service des princes, des gouverneurs, et des particuliers puissans qui passent ou qui résident dans le pays. Ils se louent aussi pour escorter les voyageurs ; et c'est une précaution, sans laquelle on serait exposé à leurs insultes ; mais, d'un autre côté, leur fidélité est à toute épreuve.

Les villes principales de cette province sont : *Tellicherry*, *Mayé* ou *Mahé*, et *Calicut*.

Tellicherry. Cette ville est située sur la côte de Malabar,

(1) Il paraît que les Polygars sont des vassaux.

à la distance de près de 200 lieues au sud de Bombay, et de 40 au sud-ouest de Seringapatam. Elle a un fort flanqué de quatre bastions, sans fossés. La population en est d'environ 15,000 âmes. Elle appartient depuis long-tems aux Anglais.

Mahé ou *Mayé*. Cette ville est située aussi sur la côte de Malabar, à 4 ou 5 lieues au sud-est de Tellicherry, et à 10 ou 12 de Calicut, dans la même direction. Les Français y avaient un comptoir, qu'à la côte de Coromandel on considérait comme un lieu d'exil.

Calicut. Cette ville est située à la distance d'environ 15 lieues au sud de Tellicherry, de 40 à l'ouest de Seringapatam, et de 25 au nord de Cochin, par 11 deg. 18 mint de latitude nord, et 91 deg. 30 min. de longitude. Elle est célèbre, parce que ce fut le premier port que visitèrent les Portugais, sous Vasco de Gama. C'était la capitale des Etats du Zamorin, qui, à ce qu'il paraît, possédait a cette époque toute la côte de Malabar, depuis Goa jusqu'à Cochin. Il est probable qu'elle est maintenant dans un état fort délabré. Dans le tems de sa prospérité, on y comptait à-peu-près 7,000 maisons. Il y a des chrétiens hindous qui jouissent des mêmes droits que les Naïrs ou que les nobles, et ne dépendent que de leur évêque.

Les Anglais ont, depuis long-tems, un comptoir à Calicut, dont le commerce le plus considérable consiste en exportation de poivre et de cardamomes.

Histoire. — Le Calicut était naguère un royaume indépendant, gouverné par un radjah, qui prenait le titre de *Zamorin*. Hayder-Aly sempara de la personne et des Etats du souverain de ce pays, qui était extrêmement attaché à la religion de Brahma. Comme le prince détrôné avait coutume de nourrir un grand nombre de pauvres hindous, il fit demander au vainqueur de lui fournir les moyens de continuer ses charités ordinaires. Hayder voulut avoir une entrevue avec lui; mais fidèle aux principes de sa caste, qui ne lui permettaient pas de traiter personnellement avec un musulman, le Zamorin refusa la visite du régent de Mysore. Pendant quelques jours de suite, ce dernier envoya des provisions pour 500 hommes à son prisonnier; mais à la fin, il ne lui fut plus possible de montrer la même générosité, les vivres étant devenus fort rares dans son camp. Quelques

chefs mysoriens qui avaient été visiter le prince hindou, rapportèrent à Hayder qu'ils lui avaient trouvé un air sombre, qu'il jeunait depuis trois jours, et qu'il se préparait pour une cérémonie religieuse. On apprit bientôt que le malheureux Zamorin avait rassemblé toute sa famille, et qu'après avoir récité des prières au milieu des principaux Brahmines, il avait fait mettre le feu à son palais, et s'était précipité dans les flammes.

Hayder-Aly demeura maître du royaume de Calicut, et le tansmit à Tippou-Zaïb son fils.

Province de Coimbettore.

Cette province a le Mysore au nord, le Carnate à l'est, la province de Dindigul au sud, et la province de Calicut à l'ouest. Ainsi, elle sert à la communication par terre des possessions anglaises de la côte de Coromandel avec celles de la côte de Malabar. Il paraît qu'elle est vaste, et qu'elle renferme un grand nombre de villes et de forteresses, parmi lesquelles on remarque *Darempoury*, *Caveriporam*, *Salem*, *Erroard*, *Palicaud*, *Coimbettore*, *Damicotta* et *Ardenelle*.

Coimbettore. Cette ville, qui est la capitale de la province du même nom, est située à la distance de près de 40 lieues au sud de Seringapatam. On dit qu'elle est considérable.

Province de Dindigul.

Cette province est au nord de la précédente. Elle a le Madouré à l'est, le royaume de Travancore à l'ouest, et se termine en pointe au sud. Elle paraît en partie montueuse; mais vers le sud elle renferme la vallée d'*Outampalian*. Nous ne pouvons rien dire de particulier des villes qui se trouvent dans cette province, si ce n'est que celle qui en porte le nom passe pour être considérable.

District de Goa, appartenant aux Portugais.

Ce district est enclavé dans l'état des Mahrattes occidentaux, ou de Pounah, et à le district de *Sounda* au sud. Il n'a guère que 50 lieu de circonférence; et la mer, en le creusant, y forme une large baie où se trouve une île, sur laquelle est située la ville de Goa, et qui a 9 lienes de tour. D'après l'inspection de la carte du major Rennel, il paraît que plusieurs rivières venant des montagnes des Gauts,

qui sont peu éloignées, se jettent dans la baie de Goa. Celle-ci est fermée une partie de l'année par des sables, qu'amoncèlent les vents du sud et de l'ouest. Mais les pluies les enlèvent, et permettent l'entrée à de grands vaisseaux.

Goa. Cette ville est située à l'extrémité orientale de l'île dont nous venons de parler. Elle se trouve à la distance d'environ 380 lieues de Dehly, de 420 de Calcutta, de 180 de Madrass, de près de 80 de Pounah, et de 95 de Bombay, par 91 deg. 25 min. de longitude, et 15 deg. 31 minutes de latitude.

Les maisons de cette ville sont séparées les unes des autres, quelquefois même à une distance considérable, surtout celles qui sont situées le long des bords de la rivière. Comme elles sont bornées d'un côté par l'eau, et de l'autre par des collines escarpées, les habitans ne peuvent les disposer de manière à former des rues. Les fortifications sont également éparses en différens quartiers. Les plus considérables commandent l'entrée de la rivière; et les plus grands vaisseaux peuvent approcher à quelques toises des maisons. Les églises et les couvens sont les principaux édifices qui servent à l'embellissement de la ville; et il y en a dont l'architecture est très-belle, et qui sont richement décorés. Mais les vitrages des fenêtres sont de même que celles des maisons, formés de coquilles d'huîtres minces et à demi-transparentes. Le palais du vice-roi est un bâtiment qui est magnifique et très-bien construit. L'archevêque de Goa a le titre de primat des Indes. L'inquisition est établie dans cette ville; mais il paraît qu'elle est très-modérée aujourd'hui.

L'île dans laquelle est située la ville de Goa abonde en blé, en riz et en fruits. C'était autrefois une dépendance du Dékan. Albuquerque s'en rendit maître en 1508, et y établit siège de la domination portugaise dans les Indes-Orientales.

Goa est le plus pauvre établissement de l'Inde, et coûte par an plus de 300,000 piastres au Portugal. L'état militaire de cette colonie paraît être de deux mille européens et de cinq mille cipayes, commandés par des Européens, tous assez mal payés. Cependant un *signor soldado* est quelque chose à Goa; et généralement lorsqu'un soldat portugais arrive d'Europe, les dames le voient avec beaucoup de plaisir. Des jeunes gens de bonne famille du Portugal vont

dans l'Inde pour y servir six ans, et être ensuite faits officiers.

De toutes les découvertes que les Portugais avaient faites dans l'Inde, il ne leur reste que *Macao*, *Diu* (petite île, située près du cap du même nom, à l'extrémité de la presqu'île de Guzarate) et *Goa*. Les liaisons que ces trois établissemens ont entr'eux et avec le reste de l'Inde, ainsi qu'avec le Portugal, sont peu importantes. Macao envoie tous les ans à Goa deux petits bâtimens chargés de porcelaines et d'autres marchandises rebutées à Canton, et qui appartiennent la plupart à des marchands chinois. Ces navires se chargent en retour de bois de sandal, de safran, de gingembre, et de poivre, qu'une des deux frégates, qu'occupe Goa, a pu recueillir sur la côte du sud. La frégate qui a sa direction au nord, porte à Surate une partie des cargaisons arrivées de la Chine, et y prend quelques toiles, dont elle va achever le chargement à Diu, ville qui n'est plus ce qu'elle a été. Un vaisseau qui arrive tous les ans d'Europe, forme à Goa une faible et mauvaise cargaison de ce qu'on a pu y rassembler de marchandises de la Chine, du Guzarate, et de quelques comptoirs anglais, puis va le distribuer au Mozambique, au Brésil et à la Métropole.

Tel est, dit Raynal, l'état de dégradation où sont tombés, dans l'Inde, les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la subjuguèrent.

District de Bombay, appartenant aux Anglais.

Ce district peut passer pour être enclavé dans le territoire des Mahrattes de Pounah. Il se compose de plusieurs petites îles situées dans une vaste baie. Les principales de ces îles sont celles de *Salsette*, de *Bombay*, de *Caranjah* et d'*Eléphanta*.

L'île de Salsette (1), située au nord-est de l'île de Bom-

(1) Sur la pointe du continent, vis-à-vis l'extrémité septentrionale de Salsette, se trouve la ville et forteresse de Bassein, par 19 deg. 19 min. de latitude. Cette place importante tomba au pouvoir des Anglais, après un siége très-court, en 1780; mais à la paix de 1783 elle fut rendue aux Mahrattes avec toutes les autres conquêtes faites de ce côté de l'Inde, à l'exception de Salsette et des autres petites îles.

bay, a près de 5 lieues carrées, et est, dit-on, très-agréable. Les Anglais l'ont enlevée aux Mahrattes en 1773. A l'extrémité septentrionale de cette île se trouve le fort de *Tannah*. Salsette est célèbre par des temples souterrains creusés dans le roc.

L'île de Bombay est fort étroite, et n'a guère que deux lieues de longueur. On y cultive du riz et des cocotiers. Elle renferme une ville du même nom.

Bombay (en portugais *Buon-bahia*, bonne baie) est située à la distance de 290 lieues de Dehly, de 420 de Calcutta, de 150 d'Hydrabad, de 245 de Madrass, de 250 de Cochin, de 95 de Goa, de 50 à 55 de Surate, de 240 de Tattah, et de 340 de Lahor. Elle se trouve par 18 deg. 58 min. de latitude nord, et 72 deg. 38 min. de longitude est du méridien de Greenwich, selon Rennel. C'est une ville très-considérable, qui est défendue par une citadelle très-vaste et très-forte. Le port de Bombay est le seul de la côte de Malabar où les vaisseaux puissent trouver un refuge pendant la Mousson. Les Anglais ont, dans cette ville, un chantier et un arsenal pour la marine. Bombay leur fut cédé en 1662, par les Portugais, pour acquitter une partie de la dot de la femme de Charles II.

La ville de Bombay est le siège d'une présidence, c'est-à-dire, d'une cour formée par un gouverneur général et des conseillers. Cette cour a l'intendance de toutes les possessions britanniques situées sur la côte de Malabar, et qui sont très-considérables aujourd'hui. Il paraît même qu'une partie des acquisitions que, lors du dernier partage du Mysore, les Anglais ont faites dans cet empire, dépendent actuellement de Bombay.

Cette ville expédie des cargaisons pour Basrah, pour Bander-Abassi, et pour le Sindy, où elle envoie des draps. Surate lui achète beaucoup de fer et de plomb, quelques étoffes de laine, et lui donne en retour les produits de ses manufactures.

Elle jouit aujourd'hui du privilége exclusif sur le poivre des provinces maritimes du Mysore, que s'était réservé Tippou-Zaïb. Auparavant, l'établissement de Bombay coûtait 300,000 liv. sterl. plus qu'il ne rapportait, ce qui était dû sans doute aux dépenses qu'occasionnent l'armée de terre

et de mer qu'on y entretient ; mais il procure à la Compagnie la facilité d'attaquer ses ennemis, à l'ouest comme à l'est de la presqu'île.

Au-dessous de l'île de Bombay se trouve celle de *Caranjah*, qui est encore plus petite.

Il y a aussi dans la rade de Bombay d'autres îles très-petites, parmi lesquelles on remarque sur-tout celle d'*Eléphanta*, qui est fameuse par une pagode souterraine. La description de ce temple donnera une idée de tous ceux du même genre.

La pagode d'Eléphanta a été taillé, à main d'homme, dans un rocher massif, à motié chemin d'une haute montagne, et est formée dans une aire spacieuse de près de 120 pieds carrés. Pour supporter le poids de la partie supérieure de la montagne, on a tiré du même roc des piliers massifs, d'une forme assez élégante ; qui sont placés à égale distance les uns des autres. Une grande partie de l'intérieur est remplie de figures humaines en relief, d'une taille gigantesque et remarquables par la singularité des formes. Elle offre, en outre, une variété de symboles, qui, probablement, représentent les attributs des divinités que les Indiens adoraient, ou les actions des héros qu'ils admiraient. La plupart des figures du temple d'Eléphanta diffèrent tellement de celles qui sont aujourd'hui exposées dans les pagodes, qu'on a cru qu'elles représentaient les rites d'une religion plus ancienne que celle qui est maintenant établie dans l'Hindoustan. Cependant les Hindous eux-mêmes considèrent cette caverne et les autres du même genre comme des lieux destinés à leur culte, et ils s'y retirent toujours pour y accomplir leurs exercices de religion. D'ailleurs, ils reconnaissent très-bien dans les figures qu'elles renferment celles de leurs divinités actuelles ; et il est à remarquer que la plupart des personnages les plus considérables des groupes d'Eléphanta sont décorés du cordon sacré, particulier à l'ordre des Brahmines, témoignage authentique que la distinction des castes était établie dans l'Inde lorsque ces ouvrages furent achevés.

Les Anglais possèdent encore, sur la côte occidentale de l'Inde, la citadelle de *Surate* et la ville de *Barouch*. Celle-ci est située à la distance d'environ 20 lieues de la côte, sur la rive septentrionale de la Nerboudda, qui se jette dans le

golfe de Cambaye. Il paraît que c'était le port d'une ancienne ville, appelée *Nehroualeh.*

Surate. cette ville est située sur la rive méridionale de la Taptey, à la distance d'environ 240 lieues de Dehly, de 430 de Calcutta, de 280 de Madrass, et de 50 à 55 de Bombay, par 21 deg. 11 min. de latitude nord, et 72 deg. 50 min. de longitude est du méridien de Greenwich, selon Rennel. Elle était autrefois très-célèbre, parce que c'était-là que les Mahométans de l'Inde s'embarquaient pour la Mecque, et il paraît qu'elle fût aussi très-importante à une époque plus reculée. Les Portugais s'en emparèrent peu de tems après leur arrivée dans l'Hindoustan, et ce fut une des premières places que les Anglais fréquentèrent dans cette contrée. Le port n'est point à Surate même, mais à 4 lieues de cette ville, au village de Souhaley, sur la côte occidentale du golfe de Cambaye, au-dessus de l'embouchure de la Taptey.

La ville de Surate est bâtie en carré, mais du côté de la rivière elle forme une espèce de croissant. Toutes les maisons sont en terrasse et ont des jardins. Elles sont, à l'extérieur, très-ornées en ouvrage de menuiserie, et il y en a beaucoup dont l'intérieur est magnifique. La grande place est entourée de beaux édifices; et le château qui la termine n'en est pas un des moindres ornemens. Les Français et les Hollandais, sans compter les Anglais, y possédaient autrefois de magnifiques comptoirs, si bien fortifiés, qu'ils étaient à l'abri de toute insulte. Stavorinus, qui a récemment visité Surate, y compte 500,000 habitans, une grande partie desquels sont *Maures*, c'est-à-dire, Arabes, Persans, Moghols et Turcs, professant la religion de Mahomet, quoiqu'ils retiennent quelques rites payens, tels que la *Salamma*, ou le salut à la lune, etc.

A la possession de la citadelle de Surate, les Anglais joignent l'exercice de la charge d'amiral de l'empire Moghol, qui leur rapporte annuellement 700,000 liv. sterling. Cette double concession leur a été faite en 1759.

Surate est l'entrepôt des innombrables ateliers du Guzarate. Le commerce de cette ville est encore plus étendu que celui de la côte de Malabar. Sans parler de celui qui se fait dans l'intérieur, et qui est considérable, une navigation active

transporte.

transporte en Perse, en Arabie et en Abyssinie les gazes bleues et rouges de Pariapour, les tapis de soie, les toiles et les étoffes fines ou communes, unies ou rayées, blanches ou teintes, ou brochées d'or et d'argent qui sortent des manufactures de la province. La Turquie reçoit les marchandises de Surate par l'Egypte. L'Europe n'en consomme guère que quelques toiles peintes fabriquées à Amenabad, et des schalles de Kachmyr. Le port de Surate envoie, en outre, au Bengale, 7 à 8 mille balles de coton brut; et lorsque la récolte est bonne, il en fait passer une quantité plus considérable encore en Chine, en Perse et en Arabie.

En échange de ses diverses exportations, Surate reçoit de l'Arabie des esclaves et des parfums; de la Perse, des dattes, des fruits secs, des perles, du cuivre et de la gomme; du Malabar, du poivre et des mâtures; du Bengale, des soies écrues; de la Chine, des porcelaines; et des Anglais, du fer, du plomb, des épiceries, des draps, de la Cochenille et quelques clincailleries.

La balance en argent est, en faveur de Surate, d'environ 25 millions sterling.

GISEMENT *des principales pointes des côtes orientales et occidentales de la presqu'île de l'Inde, précédé et suivi d'observations générales et particulières, tant sur le pays que sur les habitans et le commerce.*

La côte orientale de l'Inde forme la côte occidentale du golfe de Bengale, et se divise ordinairement en *côte d'Orixa* ou de *Cattack*, et en *côte de Coromandel*. La côte d'Orixa commence à-peu-près à la rade de Balazore, et aboutit au circar de Cicacole. Elle appartient aux Mahrattes orientaux, ou Mahrattes du Berar. La côte de Coromandel commence à la frontière du circar que nous venons d'indiquer, et se termine à la pointe Calymère. Nous avons déjà dit que le nom de cette côte vient de celui de l'ancienne capitale (aujourd'hui Arcot) du pays de *Sora*, ou de *Sora-Mandalum*, d'où, par corruption, on a fait *Choro-Mandel*, et ensuite *Coromandel*.

Toute la côte orientale de l'Inde est absolument plane, et dénuée de verdure. Un sable aride couvre cette plage immense, qui a presque par-tout 2 milles d'enfoncement dans

les terres. Durant la mousson il n'y a pas un seul port où les vaisseaux puissent se retirer sur cette côte (*Voyez* TRINQUEMALE, dans la description de l'*île de Ceylan*).

Pointe Palmyras : 20 degrés 44 minutes de latitude nord, et 87 degrés 5 minutes de longitude présumé, à l'est du méridien de Greenwich, selon Rennel.

Au-dessous de la pointe Palmyras se trouve la *pagode de Jagernaut*, par 87 degrés 56 minutes de longitude présumée, à l'est aussi du méridien de Greenwich. Ce temple fameux est une masse informe, qui n'est remarquable que comme un des premiers objets de la vénération des Hindous. Il sert aussi de point élevé ou de balise, ce qui le rend d'une grande importance pour les navigateurs.

Au-dessous de la pagode de Jagernaut, est situé le *lac de Chilka*, qui sert de limite au circar de Cicacole, vers le nord-est. Ce lac a environ 17 lieues de longueur du nord-est au sud-est, et, en quelques endroits, 4 ou 5 lieues de largeur, avec un prolongement étroit, formé d'un fond de sable qui gît du côté de la mer. Au nord-ouest il est borné par une chaîne de montagnes, qui sont une continuation de celles qui s'étendent depuis la Mahanouddy jusqu'à la Godavery, et ferment tout-à-fait les circars du côté du continent. En conséquence ce lac forme un passage pour aller de ceux ci vers la province de Cattack. Il renferme quelques îles qui sont inhabitées. La ville qui lui donne son nom, est située sur la rive méridionale. Le lac de Chilka communique avec la mer par une brêche.

Au nord du jaghire de Madrass et de la ville de *Paliacate* ou de *Poulicat*, se trouve un autre *lac*, à qui cette ville donne son nom, et qui paraît avoir 15 lieues de longueur sur 4 ou 5 de largeur. Il renferme plusieurs îles, et communique à la mer par une ouverture étroite et profonde. La bande de terre à laquelle cette ouverture est faite est fort étroite aussi.

Le lac de Chilka et le lac de Paliacate n'ont que peu d'eau dans l'intérieur.

Pointe Calymère : 10 degrés 20 minutes de latitude nord ; 79 degrés 54 minutes 30 secondes de longitude est du méridien de Greenwich, selon Rennel.

L'espèce de golfe qui se trouve entre la côte sud-est de la

presqu'île de l'Inde et l'île de Ceylan, depuis la pointe Calymère jusqu'au Pont-d'Adam, est appelé *Passage-de-Paulk*, du nom de celui qui le franchit le premier.

Une partie de la côte sud-est de la presqu'île se nomme *Côte-de-la-Pêcherie*, parce qu'on y pêche des perles auprès de *Tutucoryn*.

Cap Comorin. — Cette pointe méridionale de la presqu'île de l'Inde est par 8 degrés de latitude nord, et 77 degrés 36 minutes 50 secondes de longitude est du méridien de Greenwich. Il y a des îlots près de ce cap.

Côte occidentale de la presqu'île de l'Inde, ou *côte de Malabar*. Cette côte présente un aspect riant, et est revêtue d'une verdure continuelle. On en connaît fort peu, et on en a très-mal décrit les détails, entre le cap Comorin et Anjega.

Il se trouve, à-peu-près à la moitié de la distance de Calicut à Mangalore, un promontoire remarquable, appelé *mont Dilla* ou *Delly*, qui est situé par 12 degrés 1 minute de latitude nord, et 75 degrés 2 minutes de longitude est du méridien de Greenwich. Ce promontoire forme huit anses, dans lesquelles se retiraient autrefois les pirates. Il y a, ou il y avait une forteresse sur ce promontoire.

On connaît peu les détails de la côte entre Goa et Bombay. Cette côte a été long-tems connue sous le nom de *Concan*. Le major Rennel la nomme *côtes des Pirates*. Peut-être, dit-il, y a-t-il peu de côtes qui soient aussi coupées que celle-ci par des havres et des petites baies, sans que leur forme générale offre une grande courbure. Cette multitude de petits ports, une vue non interrompue le long du rivage, une côte élevée d'où l'œil peut apercevoir de très-loin, semblent avoir destiné ces parages à être le siège de la piraterie. De plus, les vents frais qui, pendant une grande partie de l'année, soufflent alternativement de la terre et de la mer, obligent les vaisseaux à naviguer très-près du rivage. Il n'est donc pas étonnant que Pline ait fait mention des pirateries exercées de son tems sur les vaisseaux romains qui fesaient le commerce des Indes-Orientales. Les pirates de cette côte ont cependant essuyé un grand échec de nos jours.

On remarque une grande difference entre les indigènes de la côte de Coromandel et ceux de la côte de Malabar. Les

premiers sont laborieux et doux, et les autres belliqueux et ennemis du travail. Cette différence vient, dit-on, de ce que les indigènes du Coromandel sont soumis à des princes musulmans, qui les tiennent dans une grande dépendance, et de ce que ceux du Malabar sont gouvernés par des radjahs, ou des princes naturels du pays, fréquemment en guerre les uns contre les autres. Il y a beaucoup de chrétiens sur toute la côte de Malabar, et les indigènes de cette partie de la presqu'île se sont répandus dans toutes les parties maritimes de l'Inde en général. Les Malabars-Hindous sont très-superstitieux. On nomme *Canarins* ceux qui sont naturels du royaume ou de la province de Canara.

Commerce de la côte de Coromandel.

Ce commerce ne consiste qu'en toiles et en mousselines de diverses sortes. Les tisserands du pays ne fabriquent pour leur compte que la partie destinée à la consommation intérieure. Tout ce qui s'exporte à l'étranger est acheté par des commissionnaires indigènes répandus dans les différens comptoirs européens. Ces agens règlent avec les factoreries la qualité, le prix, la quantité des toiles; reçoivent une avance de 25 à 30 pour 100; commandent les achats qu'ils font quelquefois à 30 et 40 lieues dans les terres; avancent des fonds aux ouvriers; surveillent le travail, et, par le ministère de ses agens établis dans l'intérieur du pays, retirent les marchandises lorsqu'elles sont confectionnées.

Presque tout le commerce extérieur de la côte de Coromandel est exploité par les Anglais. Quelques Baniens et des Arméniens font le reste.

Le Coromandel exporte par mer, pour les échelles de l'Inde, 3,500 balles de toiles.

Pour l'Europe, 9,500, parmi lesquelles se trouvent les toiles bleues destinées à la traite des Nègres.

On évalue chaque balle, l'une dans l'autre, à 960 francs. A ce compte, les 13,000 balles doivent rendre aux manufactures du pays une somme de 8,160,000 francs.

Le reste de l'Inde donne en échange au Coromandel du riz, du bled, des dattes, des épiceries, des aromates pour 4,800 francs.

L'Europe lui envoie du cuivre, du fer, du plomb, des draps, du corail, etc.

Le surplus se paie en métaux précieux, dont la balance, en faveur du Coromandel, peut être d'environ 6 à 7 millions sterling.

Commerce de la côte de Malabar.

Le commerce du Malabar, depuis le cap Comorin jusqu'à Surate, se compose de quelques toiles communes du Mysore, et sur-tout d'aromates et d'épiceries, telles que gingembre, safran, cardamomes, bois de sandal, poivre et fausse cannelle.

Le poivre seul entre pour les deux tiers dans ce commerce d'exportation, qu'on peut évaluer à 8 ou 9 millions, et qui se partage entre les deux débouchés de l'Europe et de l'Inde.

Le Malabar reçoit en échange quelques marchandises d'Europe, des grosses toiles et du riz du Bengale, du Mysore et du Canara. La balance en argent est à-peu près égale.

La chute de l'empire de Mysore et l'occupation des établissemens français et bataves par les Anglais ont fait tomber entre les mains de ceux-ci l'exploitation de presque tout le commerce extérieur du Malabar.

Tableau des monnaies dont on fait usage dans le commerce de l'Inde.

Monnaies de l'Inde.	Ancienne monnaie de France. liv.	sols	d.
La Roupie d'or	42		
La Roupie d'argent	2	8	
La Pagode à 3 figures	9	12	
——————à l'étoile	8	8	
——————de Portonovo	7	4	
——————de Negapatnam	7	4	
——————de Mangalore	9	12	
——————ancienne			
Le demi Fanon (1)		3	

(1) Le Fanon est une petite monnaie d'or ou d'argent. Les Fanons d'or sont très-désagréables, en ce qu'étant fort petits on les perd aisément. Les Français, les Anglais et les Danois ne font frapper que des Fanons d'argent.

Suite du tableau des monnaies dont on fait usage dans le commerce de l'Inde.

Monnaies de l'Inde.	Ancienne monnaie de France. liv.	sols.	d.
Le Fanon de Pondicherry		6	
Le double Fanon de Pondicherry		12	
——— de Madrass		8	
——— de Trinquebar		12	
Le Fanon d'or de Negapatnam		7	6
——— de Paliacate		9	
——— de Mangalore		9	
——— de Tiroupadi		9	
——— de Madouré		7	6
——— de Doulondourpoté		9	
——— de Latchimi-Devi		12	
——— de Batal-Chipoté		15	
——— d'Alingeri		6	
——— d'Areni		12	
——— d'Olear-Paleon		12	
On fait aussi usage du Doudou, monnaie de cuivre. Il faut 20 Doudous de Pondicherry pour un Fanon ou 6 sous.			
Le Doudou de Madrass		1	
——— de Bombay		1	
——— d'Acot		6	
——— du Tanjore		6	
——— de Madouré		6	

On trouve encore, dans le nord de l'Inde, des monnaies anciennes en or et en argent, où sont frappés les douze signes du zodiaque. Les révolutions continuelles qui agitent cette partie du monde font disparaître bientôt les anciennes. Un usurpateur qui s'empare de l'autorité détruit tous les monumens, et fait fondre toutes les espèces, pour anéantir, s'il est possible, jusqu'au nom du prince qu'il a détrôné. Telle est la cause de la rareté des anciennes monnaies de l'Inde.

On compte aussi dans l'Inde par roupies *sikah*, par *laks*, par *krors* et par *arribs*. On évalue la roupie *sikah* à 250 centimes et quelques fractions (50 sous). Le lak fait 100,000. Cent laks font un kror (10 millions). Cent krors font un arrib (un milliard).

Mesure itinéraire.

On compte le chemin par *koss* dans l'Inde, et chaque koss est évaluée trois quarts de lieue.

ILES DEPENDANTES DE L'HINDOUSTAN, OU DE LA PRESQU'ILE DE L'INDE.

Ces îles sont celles de Ceylan, *les* Maldives *et les* Lacquedives.

Ile de Ceylan.

Cette île est située entre les 5 degrés 53 minutes et 9 deg. 57 min. de latitude nord, et les 77 deg. 25 min. et 79 deg. 33 min. de longitude orientale du méridien de Paris. Elle se trouve a l'entrée du golfe de Bengale, dont les flots la baignent au nord. Le golfe de Manaar, détroit fort resseré, la sépare de la côte sud-est de la presqu'île de l'Inde. On en estime la circonférence à près de trois cents lieues; et de l'extrêmité septentrionale de l'île, c'est-à-dire de la *pointe Pedro* au nord, jusqu'au cap Dondre au sud, la longueur en est d'un peu moins de cent lieues. Comme l'île de Ceylan a la forme d'une poire, la largeur en est très-inégale. L'espace le plus large, c'est-à-dire celui qui s'étend de l'est à l'ouest, n'a pas plus de trente-deux lieues.

Construction des côtes maritimes. — La côte nord et nord-ouest, depuis la pointe Pedro jusqu'à la ville de Colombo, est plane et dentelée par la mer, qui s'y enfonce en divers sens, à une grande profondeur et sur une considérable largeur. Le bras le plus large s'étend presque tout à-fait en travers, depuis Mullipati jusqu'au district de Jafnapatam, qui donne son nom à la péninsule qu'il forme. Plusieurs de ces entrées sont de petites baies; mais il y a un si grand nombre de bancs de sable et de bas fonds sur la côte, qu'il est impossible à de grands vaisseaux d'en approcher. La côte de l'est est herissée de rochers, et la profondeur de l'eau en permet l'abord aux vaisseaux de première grandeur. C'est de ce côté, que sont situés les ports de *Trinquemale* et de *Batacolo*. Quelques ressifs de roche se projetent dans la mer, sur

la côte sud-est, entre ce dernier port et celui de *Pointe de Galle*. La côte de l'ouest est plane aussi, et les bandes de terre qui la bordent aboutissent à des bosquets de cocotais. La plaine intermédiaire présente de superbes champs de riz, et le fond du tableau est ordinairement formé par des bois qui couvrent les flancs des montagnes, et déploient un vert feuillage presque dans tous les tems.

Construction de l'intérieur du pays. — L'intérieur de Ceylan est rempli de montagnes hautes et escarpées, revêtues d'épaisses forêts, dont les intervalles sont occupés par d'impénétrables jonchaies. La chaîne des montagnes les plus élevées divise l'île en deux parties, qu'elle sépare si complétement, que le climat et les saisons diffèrent de l'un et de l'autre côté. (Voyez *Pic d'Adam*, à l'art. religion).

Rivières. — Les rivières les plus considérables sont la *Malivagonga* et la *Moulihouaddy*. La première a sa source près de la ville de Candy. Après un cours extrêmement sinueux, elle se jette dans la mer à Trinquemale. Elle est si profonde qu'on ne peut la passer à gué qu'à peu de distance du lieu où elle prend naissance; et les rochers qui en couvrent le lit empêchent qu'elle ne soit navigable. La Moulihouaddy sort de la base du Pic d'Adam. Elle porte ses eaux dans la mer par plusieurs canaux, dont le plus considérable, appelé rivière de *Montoual*, termine son cours à-peu-près à une lieue du fort de Colombo, après avoir presque entièrement entouré une grande plaine, dont il forme une belle péninsule.

La plupart des rivières de Ceylan ont beaucoup de profondeur et de largeur, et peuvent porter de petits vaisseaux marchands; mais il est rare qu'on puisse les remonter un peu loin. A leur passage entre les montagnes, dans le royaume de Candy, le cours en est rapide, et le lit hérissé de rochers; et elle se précipitent avec une telle impétuosité, qu'elles renverseraient tout navire.

Lacs. Outre les nombreuses rivières qui arrosent l'île de Ceylan, on y trouve un grand nombre de lacs, qui, dans la partie basse de cette île, communiquent les uns avec les autres, sur-tout dans les environs de Colombo et de Negumbo, par des canaux, dont plusieurs ont beaucoup de longueur.

Climat. Le climat de l'île de Ceylan est beaucoup plus

temperé que celui de la presqu'île de l'Inde. Cette île doit un pareil avantage aux brises de mer par lesquelles elle est constamment rafraîchie. D'ailleurs elle n'est pas exposée à ces vents de terre suffoquans, qui sont si insupportables sur le continent. Les moussons y règlent bien plus les saisons que ne le fait le cours du soleil ; car le tems le moins chaud est celui du solstice d'été, pendant lequel règne la mousson de l'ouest. Le printems commence en octobre, et l'été dure depuis le premier de janvier, jusqu'à la fin de mars. La chaleur pendant le jour est pour ainsi dire la même toute l'année. Cependant la saison des pluies rend les nuits plus froides, à cause de l'humidité de la terre, et de la continuité des vents.

Les moussons, à Ceylan, correspondent, pour ainsi dire, entièrement à celles des côtes de Coromandel et de Malabar ; mais elle commencent plutôt sur la côte occidentale que sur la côte orientale de l'île. Sur la première, les mois de juin et de juillet sont ceux où tombent les pluies périodiques ; et c'est alors qu'elles règnent sur la côte de Malabar ; ces pluies sont ordinairement accompagnées de coups de tonnerre continuels. La partie septentrionale de l'île en ressent peu les effets. Dans les mois d'octobre et de novembre, quand la mousson contraire tourmente la côte de Coromandel, c'est cette même partie qui l'éprouve ; et l'on s'en doute à peine dans le sud de l'île. Ces moussons passent légèrement sur l'intérieur du pays ; mais il éprouve des orages affreux, qui, dans la saison des pluies, commencent ordinairement vers une heure après-midi. Les mois de mars et d'avril sont ceux où les pluies y règnent. L'extrême épaisseur des forêts y cause aussi des brouillards et une humidité pernicieuse. Les vapeurs de la terre s'élèvent au déclin du jour, et ne se dissipent que lorsque le soleil est depuis quelques tems sur l'horizon. En conséquence la nuit est froide, et les vapeurs étouffantes qu'élevent les rayons du soleil rendent le jour tout aussi malsain. Un Européen qui pénètre dans l'intérieur de l'île evite rarement d'être attaqué de la fièvre des montagnes ou des jonchaies. C'est une fièvre intermitante dont jamais on ne se débarasse qu'en retournant vers les côtes de la mer.

La proximité à laquelle l'île de Ceylan se trouve de l'équateur, est cause que les jours et les nuits y sont à-peu-près égaux, la différence n'étant jamais de plus de 15 minutes.

Sol et Productions. — Le sol des environs des côtes de Ceylan est en général sabloneux, mais mêlé d'une petite quantité d'argile. Néanmoins, dans les parties sud-ouest, et principalement aux environs de Colombo, il se trouve beaucoup de terres marécageuses, qui sont extremêment productives. Ces terres sont consacrees à des plantations de canneliers. Le reste de l'île ne fournit pas une quantité de riz suffisante pour la nourriture des habitans, et il faut en faire venir annuellement du Bengale et d'autres parties du continent. On pense que le défaut de culture en est la cause.

Il croît une grande quantité de plantes diverses à Ceylan. Presque tous les fruits particuliers à l'Inde et aux climats situés entre les tropiques s'y trouvent en abondance, et y sont d'une qualité supérieure. La plupart même viennent sans la moindre culture dans les forêts. Il y a maintenant quelques plantations de cannes à sucre sur les côtes de l'île.

Le tallipot de Ceylan est un arbre très-renommé. C'est un palmier dont les feuilles sont si larges, qu'une seule peut couvrir plusieurs hommes à la fois. Les grands du pays s'en servent en place de parasol. Il y a aussi dans l'île des bois propres à la menuiserie et à l'ébénisterie ; et l'on y trouve le *teck* ou le chêne Indien. On prétend même qu'on a depuis peu découvert, dans l'intérieur du pays, l'arbuste qui donne le thé ; mais les cannelliers sont ce qu'il y a de plus précieux dans le règne végétal à Ceylan. Il y en a de trois espèces. Les environs de Colombo présentent des jardins, ou plutôt des forêts, qui en sont entièrement plantés. La cannelle qu'ils fournissent est la meilleure que l'on connaisse. Il y a aussi des cannelliers sur le reste de la côte occidendale de l'île, qu'en conséquence on désigne quelquefois sous le nom de *pays de la cannelle*. Le sol le plus propre aux cannelliers est un sable blanchâtre.

Animaux. Il n'y a pas d'éléphans plus robustes, plus infatigables, plus intelligens, plus dociles que ceux de l'île de Ceylan; et tous les ans on y en prend un grand nombre, que l'on transporte sur le continent de l'Inde, où ils sont fort recherchés. Il se trouve aussi dans cette île des léopards, des ours, des hyènes, des chacals, des buffles, des cochons sauvages, des daims, beaucoup de singes, etc., etc.; mais les bœufs y sont petits, et les pâturages n'y sont pas propres aux chevaux ni aux moutons.

L'espèce enplumée est très-nombreuse et très-variée à Ceylan. A l'exception des poules d'Inde, tous les oiseaux de basse-cour sont indigènes dans cette île. Les canards, les oies, les faisans, les paons, les perruches et les perroquets, etc., etc., y sont, tant sauvages que privés, très-nombreux aussi. Il y a des serpens qui ont jusqu'à trente pieds de longueur. D'énormes crocodiles infestent toutes les rivières de Ceylan, et continuellement un grand nombre de personnes en sont victimes. Un nombre infini de crapauds, de lézards, de caméléons, et d'autres insectes ou reptiles, se trouvent dans toutes les parties de l'île. Il y a des sangsues qui infestent en grand nombre, sur-tout dans le tems des pluies, les forêts et les terres marécageuses. Elles ne sont pas plus grosses qu'une épingle, et ont la peau tâchetée et d'un rouge foncé. Elles percent les vêtemens, et sucent le sang au point de donner la mort aux personnes qu'elles attaquent dans le sommeil.

Minéraux. Il y a un grand nombre de minéraux divers à Ceylan. Cette île a même été long-tems célèbre par les pierres précieuses qu'elle produit, et dont on compte vingt différentes sortes. Ce sont des diamans, des rubis, des topazes, des saphirs, des améthystes, des aigues-marines, des opales, des tourmalines, etc.. Il est rare que les diamans de Ceylan soient d'une très-belle eau. Ce sont dans les sables des rivières qui se précipitent du haut des montagnes, qu'on y trouve les pierres précieuses. On assure que le roi de Candy, à qui les Hollandais en demandaint continuellement en tribut, a défendu à ses sujets d'en chercher. Ceux-ci ont un meilleur motif pour s'en dispenser; c'est que toute pierre précieuse, d'une certaine valeur, doit être livrée au roi sans aucun paiement.

Habitans. Outre les Chingulais ou les indigènes, qui vivent sous la domination des Européens, les côtes de l'île de Ceylan sont principalement habitées par des Hollandais, des Portugais, c'est-à-dire de prétendus descendans de ceux de cette nation qui s'établirent les premiers dans l'Inde, et par des Malais. Nous ne nous occuperons que des premiers, les mœurs des autres n'ayant rien de plus particulier dans cette île que dans toute autre colonie où ils se trouvent.

Les *Chingulais* n'ont guère que cinq pieds de haut, et ils

ont le teint plus clair que les Maures et que les Malabars de la presqu'île; mais ils ne sont ni aussi bien faits, ni aussi forts. Les *Candiens*, c'est-à-dire les sujets du roi de Candy, ou les habitans de l'intérieur de l'île, ont la peau moins brunâtre, et sont mieux proportionnés et moins efféminés que les naturels du pays, qui vivent sous la domination des Européens. La taille des femmes est inférieure à celle des hommes, bien plus qu'elle ne devrait l'être d'après les proportions établies par la nature. Leur teint est aussi plus clair, et approche de la couleur des Mulâtres. Tous les naturels de Ceylan sont extrêmement sobres, les fruits et le riz forment leurs principaux alimens. Par-tout où le poisson abonde, ils en mangent; mais il est à peine un seul lieu dans l'île où la viande soit leur nourriture ordinaire. Ils sont tous très-propres, sur-tout dans la préparation des alimens. Ils ont beaucoup de politesse, et ne sont ni voleurs ni menteurs, comme les habitans de la presqu'île. Ils se conduisent avec bonne foi et avec douceur les uns envers les autres; mais leur ressentiment n'en est que plus implacable lorsqu'on est une fois parvenu à l'exciter. Ils conversent toujours du ton le plus grave, même avec leurs parens les plus proches et leurs amis les plus intimes. Ils sont très-cérémonieux, sur-tout dans leur salut. Lorsqu'un homme d'une classe inférieure passe devant son supérieur, il se prosterne en quelque sorte, et il en prononce les noms et la qualité de cinquante façons différentes. Les Chingulais traitent leurs femmes avec beaucoup d'égards. Cependant on prétend que la polygamie est permise aux personnes de l'un et de l'autre sexe, parmi ces indigènes; et on les accuse tous de mœurs licencieuses. Ils sont aussi fort indolens, ce que prouve assez le vêtement des gens de la classe la plus pauvre. Ce vêtement consiste en une pièce d'étoffe grossière qui leur entoure les reins et leur couvre les cuisses. Les femmes de la même classe ont de plus une sorte de corset, ou de jacquette. Les personnes des deux sexes relèvent leurs cheveux au-dessus de leur tête. Cependant les Chingulais riches aiment la parure, et ils mêlent ensemble les modes Asiatiques et Européennes. La distinction des rangs est très-marquée parmi tous les indigènes; et ils ont un corps de nobles, appelés *mahondreous*, d'où se tirent leurs *Moudeliers*, ou leurs magistrats. La division des castes se maintient avec rigueur dans le

royaume de Candy ; il y en a quatre, comme dans le reste de l'Inde, et les Européens sont toujours censés de la première.

Le Candiers des classes supérieures ont, pour vêtement principal, une pièce de toile de coton, qui leur fait plusieurs fois le tour des reins. Une autre pièce de même étoffe leur enveloppe le corps. Ils ont les bras, les épaules et la poitrine nue. Leur coïffure est un bonnet large et applati par le haut, et étroit par le bas. Ils portent un baudrier, auquel pend une dague ou un coutelas fort court. Une bourse, qui s'attache par-devant, renferme leur betel, leurs noix d'arec et leur tabac ; mais pour l'ordinaire ils se font accompagner d'un jeune homme, qui porte une boîte d'ivoire ou d'écaille de tortue destinée au même usage. Ils ont tous des anneaux aux doigts ; mais peu d'entr'eux en ont aux oreilles, car il faut une permission du roi pour porter cette sorte de parure.

Les femmes d'un rang distingué portent une sorte de jupon et de camisole ou de corset, en toile peinte, ou en mouseline brodée, et attachés avec une ou deux ceintures. Elles aiment fort la parure, et se chargent le cou et les bras de colliers et d'anneaux assez riches. Elles laissent tomber leurs cheveux par derrière.

Les personnes des classes inférieures sont vêtues à-peu-près de la même manière parmi les deux peuples. Cependant, on peut dire que les Candiens sont mieux habillés que les Chingulais.

En considérant la physionomie et le maintien des Chingulais et des Candiens, on reconnaît facilement la différence de leur position. Les Candiens portent la tête haute, ont le regard altier ; et tout en eux dénote l'orgueil de l'indépendance. Mais l'air humble et soumis des Chingulais, et l'empreinte de la patience et de la sujetion qu'ils portent sur leur figure, font voir aisément à quel état ils sont réduits. Leurs regards annoncent une mollesse, une lâcheté qui excite le mépris des Candiens, quoique ceux-ci, malgré le courage dont ils font vanité, ne se hasardent jamais à attaquer les Européens, qu'en se tenant cachés dans les jouchaies, ou derrière les buissons.

Les Chingulais sont industrieux, malgré leur indolence. Ils travaillent parfaitement l'or et les métaux. Leurs outils

sont en petit nombre et très-simples. Comme les Indiens, ils se servent des doigts des pieds aussi facilement que de ceux des mains.

Les maisons des naturels de Ceylan ne sont guère que des huttes construites avec des bambous et des roseaux, sans qu'il y entre un seul clou. Il est défendu aux Candiens de les blanchir, le blanc étant la couleur réservée au Roi. Celles dont se composent la plupart des villes de l'intérieur de l'île sont éparses au hasard; et en plusieurs endroits les habitans se logent à la cime des arbres. Cette partie du pays renferme quelques temples, dont l'architecture n'est pas absolument à mépriser. Dans leur zèle pour la religion, les Portugais en ont abattu un grand nombre.

Bedahs. Outre les habitans dont nous venons de parler, il en est d'autres qui vivent dans le fond des forêts des parties les plus inaccessibles de l'île, et qu'on nomme *Bedahs* ou *Vaddahs.* Ils ont le teint plus clair que les autres naturels du pays; ils portent une longue barbe, relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête, sont on ne peut mieux faits, et vont à-peu-près nus. Les Bedahs vivent sous leurs propres lois, si toutefois ils en ont, car ils sont dans l'état le plus sauvage. Ils n'ont point de cabanes, ne cultivent point la terre, et ne subsistent que de fruits et du produit de leur chasse. Ils ont des chiens doués d'une grande intelligence, et qui font toute leur richesse. Ce sont ces animaux qui composent la dot des filles. La manière de commercer des Bedahs prouve à quel point ils sont farouches. Lorsqu'ils ont besoin d'étoffes, de fer, de couteaux, de haches, etc. ils s'approchent d'une ville ou d'un village, pendant la nuit, et déposent en un lieu fréquenté une certaine quantité de leurs denrées, qui consistent ordinairement en miel, en cire et en gibier, et ils la recouvrent d'une feuille de Tallipot, sur laquelle ils ont écrit ce qu'ils desirent. La nuit suivante, ils retournent à la même place, et ordinairement ils y trouvent ce qu'ils ont demandé. Mais si on les refuse, ils ne manquent pas de saisir l'occasion de faire du dégât.

La religion que professent ces sauvages est peu connue. Ils ont des divinités inférieures, et observent des jours de fête.

Langue. — La langue des naturels de l'île de Ceylan a

deux dialectes qui diffèrent considérablement l'un de l'autre, et ont chacun leur grammaire. L'idiôme poétique, ou la langue de la cour, est honoré du nom de *sanskrit Candien*, et est plus proprement appelé *pauly* ou *mangaḍa*. Il contient une grande quantité de mots arabes, et passe pour le plus correct, le plus sonore et le plus doux. L'opinion la plus accréditée parmi les indigènes est que l'arabe forme le fond de leur langue, et que les mots sanskrits y ont été introduits par une colonie de naturels de l'Inde, qui arrivèrent à Ceylan après avoir traversé le pont d'Adrus. On pourrait aussi supposer le contraire. Ceux qui habitent les côtes de l'île parlent le dialecte vulgaire, le *chingulais*, qui est un idiôme extrêmement corrompu.

Religion des naturels de Ceylan. — Outre l'Etre suprême, qu'ils révèrent comme le souverain maître du ciel et de la terre, et sans compter les démons chargés de les tourmenter, les Chingulais ont un grand nombre de divinités inférieures. Ils supposent que celles-ci font près d'eux l'office d'anges tutélaires, et sont les ames des justes, que les démons sont celles des méchans, et que toutes agissent par permission de la divinité supérieure. Le second de leurs dieux est *Boudhou*, le sauveur des ames. C'est le même que le *Gaudma* des Pégouans. (Voyez ci-après la description de l'empire Birman). Selon la tradition la plus accréditée, Boudhou étoit l'ame d'un juste, et fut envoyé deux fois sur la terre. Après avoir, la seconde fois, accompli un grand nombre d'actions vertueuses, et reçu 199 formes différentes, il remonta au ciel, où il intercède sans cesse pour ses adorateurs. Le culte de Boudhou fut introduit à Ceylan quarante ans après l'ère chrétienne. Les prêtres de cette divinité ont la prééminence sur tous les autres prêtres dans le royaume de de Candy. On les appelle *Tirinanxes*, et ils sont tirés du corps des nobles ou des *Mahondreous*. Le roi, tout absolu qu'il est, n'a pas le pouvoir de leur infliger la moindre punition. Ils ont une grande part à la direction des affaires à sa cour.

Les fêtes en l'honneur de Boudhou ne sont point célébrées dans les temples où il est adoré, mais à l'ombre d'un arbre consacré, et sur le sommet du mont *Hammalyt*, autrement appelé *Pic d'Adam*, qui est situé à la distance d'environ 16

lieues au nord-est de la ville de Colombo. M. Sonnerat le considère comme la montagne la plus élevée de toute l'Asie. On prétend qu'il a deux lieues de hauteur, et qu'on le voit à la distance de vingt lieues en mer. Les naturels de Ceylan disent que leur île est le paradis terrestre, et que c'est du haut de la montagne dont nous venons de parler que le père des humains jeta un dernier regard sur ce lieu de délices. On suppose reconnaître la place qu'il occupoit en cet instant à une empreinte semblable à celle du pied d'un homme, mais du double de la grandeur ordinaire. Le Pic-d'Adam est si escarpé, qu'en plusieurs endroits les dévots ne peuvent monter qu'au moyen de cordes et de chaînes. Une de celles-ci est, dit-on, l'ouvrage de notre premier père, et est fixée à une roche qui se trouve au sommet de la montagne.

Le Pic-d'Adam est l'objet de la vénération, non-seulement des naturels de l'île de Ceylan; mais d'une foule de personnes de différentes castes et de religions diverses établies dans l'Inde. Chaque secte y a des temples, et les catholiques romains y ont une chapelle.

L'arbre chéri de Boudhou est le *bogaha*; par-tout où il se trouve, les Chingulais payent des hommes chargés d'en prendre soin, et de le garantir de toute souillure.

Les Chingulais sont très-superstitieux, et se croient sans cesse entourés d'esprits malins. Ils font beaucoup de présens à leurs dieux, et les ministres de ceux-ci en profitent. Ils forment de petits simulacres humains, qu'ils déposent sur l'autel de Boudhou, pour en obtenir la santé. On voit l'image de ce dieu dans les temples, mais aussi dans les maisons. Les Chingulais qui se trouvent dans le besoin mettent quelquefois leurs idoles en gage, mais ne manquent jamais de les retirer. Boudhou est constamment représenté assis à la manière indienne, les mains croisées par-devant, et les oreilles extrêmement longues.

L'immortalité de l'ame et la résurrection des corps sont des dogmes auxquels les Chingulais sont fortement attachés. Ils croient aussi à la prédestination.

Gouvernement européen de Ceylan. — Pendant que les Hollandais étaient maîtres des côtes de Ceylan, la principale autorité était confiée à un gouverneur-général, qui néanmoins

néanmoins était subordonné à celui de Batavia. Cet officier était assisté d'un conseil, dont il choisissait les membres parmi les habitans de Colombo; mais dont la nomination devait être approuvée par les Provinces-Unies. La justice était administrée par une haute-cour, établie dans la capitale, et qui jugeait les affaires criminelles en dernier ressort. Il y avait des magistrats inférieurs à Jafnapatam, à Trinquemale et à Pointe-de-Galle. Dans l'arrondissement de tous les postes dont les côtes de l'île sont garnies, de petits tribunaux expédiaient les affaires les moins importantes, et étaient ordinairement présidés par les commandans militaires du district. On appelait de ces tribunaux à la haute-cour de Colombo. Les Anglais ont adopté ce mode de gouvernement; mais l'île de Ceylan ne dépend que de la métropole, et n'a rien de commun avec le gouvernement de la compagnie anglaise des Indes Orientales.

Les Chingulais sont soumis aux lois des Européens. Il leur a été permis de conserver leurs anciennes coutumes, autant qu'elles ne seraient pas trop en opposition avec les lois anglaises: Les lois sur les successions n'ont éprouvé aucun changement. Si le père meurt sans avoir fait de testament, les terres passent au fils aîné; mais il doit être réservé une certaine partie de la propriété pour l'entretien de la veuve et celui des autres enfans. Nous avons déjà dit que les Chingulais sont immédiatement gouvernés par leurs propres magistrats, appelés *Moudeliers*.

L'état militaire des Hollandais à Ceylan était de 5000 hommes. Selon les derniers avis reçus de cette île, les Anglais y avaient deux régimens européens, trois bataillons de naturels du pays, un corps de Malais, et 200 hommes d'artillerie.

Revenus et commerce *Des possessions européennes à Ceylan.* La colonie de Ceylan, il y a vingt ou trente ans, rapportait suffisamment pour couvrir la dépense qu'elle occasionnait; et quelquefois même la balance était en sa faveur. Les guerres, la négligence et la corruption ont insensiblement fait disparaître la prospérité de cette colonie, et ont mis les recettes au-dessous de la dépense. En 1795 les revenus n'étaient pas de plus de 611,704 liv., et les charges du gouvernement se montaient à la somme de 1,243,338 liv.

Ceux d'aujourd'hui consistent principalement dans le produit de la cannelle et de la pêche des perles, et dans les droits que l'on perçoit sur plusieurs sortes de marchandises qu'on importe des autres parties de l'Inde à Ceylan.

Les principaux objets d'importation sont le riz, et quelques toiles. (Voy. l'art. *Colombo*.)

Il paraît qu'il n'y a que peu de manufactures à Ceylan. On en exporte aussi du *coya*, ou des cordages faits avec l'écorce du cocotier.

Les Candiens ne font aucun commerce avec les autres habitans de l'île de Ceylan.

Mesure itinéraire.—Les naturels de Ceylan comptent par lieues, chacune desquelles est d'environ le double des anciennes lieues communes de France.

Gouvernement de l'interieur de l'Isle. — Le gouvernement du royaume de Candy est despotique : cependant les naturels du pays prétendent que de tems immémorial il existe parmi eux des loix fondamentales et des coutumes que le roi doit prendre pour règles de sa conduite, et ils assurent que s'il les violait il pourrait être mis à mort. Le dernier roi l'a été. La couronne est élective, lorsque le dernier monarque n'a pas laissé un héritier en ligne directe. On est maître de choisir le nouveau souverain dans les branches les plus éloignées de la famille royale, et même de nommer un étranger. Le roi actuel est natif de l'île de Ramiseram, située sur la côte sud-est de la presqu'île de l'Inde ; mais il étoit parent du feu roi.

Le roi de Candy se considère comme le plus grand monarque de l'univers, et il prend un grand nombre de qualifications, parmi lesquelles on remarque celle de prince issu du soleil. C'est le seul prince de l'Inde qui porte une couronne.

Les premiers officiers de l'état sont les *Adigars*. Ils sont au nombre de deux, et toute l'autorité se partage entr'eux. Presque dans tous les tems, les adigars ont excité la jalousie du monarque, qui en conséquence les choisit d'une faction différente et d'un caractère opposé. Ils sont juges de tous les procès civils et criminels. On peut appeler de leur sentence au roi : mais le prince ne se dirige que par leurs conseils.

Les supplices sont très-cruels. On empale les condamnés, et on les fait déchirer par des oiseaux de proie, on les broie dans des pilons, on les fait fouler aux pieds des éléphans, ou on les tourmente de plusieurs autres manières. Toute la famille d'un homme est quelquefois immolée avec lui.

Ceux qui tiennent le premier rang après les adigars sont les *dissauvas*, ou les gouverneurs des *Cortes*. Ces officiers sont, en outre, les principaux commandans de l'armée, et ils perçoivent les revenus publics. Le pouvoir du *dissauva-oudda*, ou du commandant en chef des troupes, est très-grand; et cet officier devient souvent très-redoutable au monarque. Les dissauvas résident, pour l'ordinaire, à la cour.

Le roi de Candy a une garde composée de Malais, de Malabars, et même d'Européens. Outre ce corps, qui est continuellement de service au palais, 8,000 hommes de troupes, dites régulières, et un certain nombre de nobles, sont logés ou campés dans les environs, et peuvent être promptement rassemblés. Ces troupes sont très-mal équipées. A peine y a-t-il 1,000 fusils dans toute l'armée du roi de Candy. La solde consiste en une petite ration de riz et de sel, et en une pièce d'étoffe, distribuée annuellement. Ceux qui servent sont en outre exempts de toute redevance, et on leur abandonne un petit champ, dont ils tirent une partie de leur subsistance. Il paraît qu'il y a des milices dans le pays; du moins les habitans des frontières font une sorte de service militaire. On croit que le roi de Candy pourrait mettre sur pied 20,000 hommes.

Revenus du roi de Candy.—Les principaux revenus du roi de Candy consistent en présens que lui apporte son peuple, et en contributions que ses officiers lèvent, de la manière la plus arbitraire, deux ou trois fois l'année. Il les perçoit en argent, en pierres précieuses, en ivoire, en étoffes, en riz, en fruits, en miel, en cire, en feuilles de tallipot, préparées pour écrire, et en armes que fabriquent ses sujets. Ces armes sont des lances, des piques, des flèches, des boucliers, etc. L'inquiétude que lui donnent les Européens force le roi de Candy d'user à leur égard du moyen que ses sujets emploient pour échapper à la rapacité de ses officiers. Quoi-

qu'on sache que son trésor est rempli de divers objets d'une grande valeur, il se dit toujours très-pauvre.

L'île de Ceylan formant deux souverainetés distinctes, nous donnerons une description séparée des parties de l'île qui les composent.

Possessions britanniques (1).

Les possessions européennes ou britanniques à Ceylan se composent de toutes les côtes, et enferment absolument celles du roi de Candy. Elles s'enfoncent plus ou moins dans les terres, selon la valeur ou la nature du terrain, les Hollandais ayant dépouillé les naturels du pays de tout canton qui pouvait être à leur convenance. Il paraît que les Anglais possèdent entièrement ce qu'on peut appeler la partie septentrionale de Ceylan; et par ce moyen ils peuvent communiquer directement de Trinquemale sur la côte de l'est, à Mantotte sur celle de l'ouest. Par-tout ailleurs il faut faire le tour de l'île, soit par terre, soit en longeant la côte.

Les côtes de l'île de Ceylan sont divisées en *corles* ou en districts. Le plus septentrional est celui de *Jafnapatum*, qui pourrait même passer pour un groupe d'îles; car la mer y pénètre de tous côtés, et le sépare totalement, mais à peu de distance du reste de Ceylan, qu'elle coupe ainsi par le travers. Ce district est situé vis-à-vis de Negapatam, ville de la côte de Coromandel, et est le moins malsain de l'île, parce qu'il est rafraîchi par des brises de mer. Les plaines y sont verdoyantes; les végétaux, les fruits, le gibier, la volaille y abondent par-tout. On y élève même des moutons. Il fournit un peu de cannelle et de poivre d'une qualité inférieure.

Les lieux principaux de ce district sont *Pointe-Pedro* et *Jafna*.

La *Pointe-Pedro*, sur laquelle est construit un fort du même nom, est la plus septentrionale de l'île: elle est près d'un port, d'où l'on se rend en quelques heures à Negapatam.

Jafna.—Le fort et la ville de Jafna, chef-lieu du district,

---

(1) *Voyez* la fin de l'article *Histoire*, à la suite de la description du royaume de Candy.

sont situés à la distance de quelques milles de la mer, à laquelle ils communiquent facilement au moyen d'une rivière, ou plutôt d'un bras de mer. Le fort de Jafna est petit, mais bien bâti. Le *Pettah*, ou la Ville-Noire, ainsi nommée parce que c'est là que résident tous ceux qui sont naturels de l'Inde, est assez considérable. Il y a dans cette ville quelques fabriques de toiles communes et de bas. Il s'y trouve des jouailliers, des orfèvres, des menuisiers, des ouvriers en meubles, qui sont tous très-habiles.

Au sud-ouest du district de Jafnapatam sont situées plusieurs petites îles, auxquelles les Hollandais ont donné le nom des principales villes de leur patrie. On les nomme donc *Amsterdam*, *Leyde*, *Roterdam*, *Middelbourg*, *Haarlem* et *Delft*. Entre celles-ci et la côte sud-ouest de Ceylan il y en a quelques autres plus petites et peu importantes. On nourrit des chevaux et du bétail sur les premières, parce que les pâturages y sont bons.

Nous croyons qu'il importe peu d'indiquer la division précise des autres districts, et nous nous bornerons à décrire les lieux principaux du reste des côtes.

Malativoe.—C'est un fort duquel dépend une petite factorerie, et qui est situé à moitié chemin, entre Jafnapatam et Trinquemale. La situation de Malativoe est des plus délicieuses et des plus pittoresques. Une rivière qui se jette près du fort dans la mer y forme un port propre à recevoir de petits vaisseaux marchands. La principale occupation des habitans est la pêche. Ils élèvent aussi du bétail et de la volaille, et tuent beaucoup de gibier, les bois adjacens étant peuplés de sangliers et de daims.

Du district de Jafnapatam à Malativoe, et de cette ville à Trinquemale, on ne découvre que des rivages escarpés et des forêts immenses qui s'enfoncent au loin. On le croirait désert; car il est habité par des *Bedhas* (*Voyez* la fin de l'article HABITANS).

Trinquemale, ou *Trinkomaley*, et anciennement *Cotiate*. — Cette ville est située sur la côte orientale de l'île de Ceylan, au nord du district de Jafnapatam, et à la distance de 28 lieues du pays. Elle se trouve par 8 degrés 35 minutes de latitude, et 79 degrés 5 minutes de longitude est. Elle s'étend le long d'une baie, et est environnée d'un pays mon-

tagneux et boisé, qui n'offre que l'aspect d'un désert. La situation de Trinquemale et les travaux de l'art en font une place très-forte. Cette ville a environ une lieue de circonférence en-dedans des murs, dans l'enceinte desquels est renfermée une colline qui s'élève immédiatement au-dessus de la mer, et que couvrent d'épaisses jonchaies, où les daims et d'autres animaux sauvages trouvent un asyle. Le fort de Trinquemale est en état de soutenir un long siège. Il commande l'entrée du grand port, ou de la baie intérieure. Ce port est assez spacieux et a suffisamment de fond pour recevoir un nombre infini de vaisseaux, de quelque dimension qu'ils soient; et, comme il est presque de toutes parts enfermé par la terre, il offre un abri sûr en tout tems. Il est aussi protégé par le fort Ostenbourg, bâti sur une falaise qui se projette dans la mer. Les rivages de la baie sont à pic, et l'eau qui les baigne a beaucoup de profondeur. La nature et la position du port de Trinquemale en rendent la possession très-avantageuse. C'est le seul de la côte occidentale du golfe de Bengale ou de la côte orientale de la presqu'île de l'Inde où les vaisseaux puissent se réfugier pendant la mousson.

On regarde le climat de Trinquemale comme le plus chaud et le plus malsain de toute l'île, ce qui est dû aux montagnes, aux forêts et aux marécages dont cette ville est entourée. Il ne s'y fait que très-peu de commerce; mais elle pourrait devenir le plus riche entrepôt de l'Orient.

Batacolo. Ce fort est situé sur la côte orientale de Ceylan, et est à peine en état de se défendre. Il jouit d'un port qui peut recevoir de petits navires marchands. Les environs en sont très-pittoresques; et prise en mer, à la hauteur de Batacolo, la vue de Ceylan est vraiment remarquable. Le rivage est extrêmement escarpé dans cette partie de l'île, et plusieurs des énormes rochers qui le surchargent ont, à cause de leur forme grotesque, reçu différens noms caractéristiques. Ceux qu'on appelle le *Capuchon du moine* et la *pagode*, sont bien connus des navigateurs.

Tout l'espace qui se trouve entre Batacolo et Matouré est peuplé d'animaux féroces, et n'offre aucun autre établissement européen.

Matouré ou *Matoura*. C'est un fort et un village situés dans un pays des plus sauvages, près de l'embouchure d'une

rivière assez large. A peu de distance à l'est de Matouré se trouve le cap Dondre, le plus méridional de Ceylan.

Pointe-de-Galle. Cette ville est située à la distance de près de 10 lieues du pays, au sud de Colombo. On la considère comme la troisième de l'île. Elle est défendue par un fort; et elle jouit d'un port qui est sûr pendant une grande partie de l'année. C'est le premier dans lequel entrent les vaisseaux qui arrivent d'Europe. La ville de Pointe-de-Galle est commerçante, et la pêche est considérable sur les côtes voisines. On recueille de bonne cannelle dans les environs.

Barbaryn est un petit village situé sur la côte occidentale, et qui a un port.

Caltoura est un fort situé sur une hauteur que baigne une des branches les plus considérables de la Moulihouaddy, qui se jette là dans la mer. C'est un lieu délicieux, et c'est un peu plus loin que se termine au sud le *pays de la Cannelle.*

Pantoura est a environ trois lieues de Caltoura. On prendrait la route qui les sépare pour un jardin planté d'arbres touffus. Pantoura est un village, où il y a une église et des baraques pour les troupes qui se rendent de Colombo à Pointe-de-Galle.

Colombo. Cette ville est située au sud de Manaar, à la distance de 29 lieues du pays, et à environ 15 au sud-ouest de Candy. Elle se trouve par 7 deg. 4 min. de latitude nord, et 77 deg. 22 min. de longitude est de Paris. C'est le siège du gouvernement européen de l'île de Ceylan. Elle est défendue par une forteresse considérable, située sur une peninsule, dont le rivage est si hérissé de rochers, et sur lequel la mer s'élève si haut du côté du sud, qu'il serait fort dangereux d'en approcher. Ce fort est aussi garanti par d'autres ouvrages et par des fossés pleins d'eau. Au centre de la peninsule il y a un petit lac, au milieu duquel s'élève une île, où l'on envoie les convalescens.

La ville de Colombo a été construite sur un plan régulier. Deux rues, qui se coupent à angles droits, la divisent en quatre parties à-peu-près égales. Des rues plus petites sont disposées parallèlement et séparées par des ruelles. Les maisons sont toutes à-peu-près sur le même plan. Elles sont blanchies avec une chaux de coquilles très-brillante et très-belle; et elles ont toutes un portique sur le devant. Le palais du gouverneur est un vaste édifice, plus commode qu'élégant,

et qui a vue sur le port. Le jardin attenant à ce palais est très-beau. Un double rang d'arbres touffus garnit chaque côté des rues. Le *Pettah*, ou la ville Noire, c'est-à-dire, celle qui est principalement habitée par des Indiens, est divisé en deux parties. La plus voisine du port consiste en une rue fort longue et fort large, où se trouvent de belles maisons, qu'occupent des Hollandais. La seconde division du Pettah forme une longue ville irrégulière. Dans l'une et dans l'autre les bazars, les boutiques, les étaux placés le long des rues, sont remplis ou couverts de marchandises, et sur-tout de celles qui conviennent le plus aux naturels de l'Inde.

Colombo est une ville très-peuplée; et l'on y rencontre à chaque pas des individus de toutes les contrées de l'Asie. Les vivres y sont chers, et l'eau y est saumâtre; mais des sources situées à un mille du fort en donnent de potable.

Le port de Colombo est situé à l'ouest de la ville. Ce n'est qu'une rade ouverte, où les vaisseaux ne trouvent un convenable mouillage que depuis le commencement de décembre jusqu'à celui d'avril. Malgré cet inconvénient, la richesse du district où cette ville est située, et les articles qu'elle fournit au commerce, en font un considérable entrepôt. C'est-là qu'on embarque la cannelle qu'on transporte en Europe. On distille beaucoup d'arrack dans le voisinage de cette ville, et sur toute la côte occidentale de Ceylan. On envoie cette liqueur au Bengale, à Madrass et à Bombay, qui, en retour, donnent du riz et d'autres objets de consommation. On fabrique à Colombo une grande quantité de cordages tirés des fibres du cocotier, dont on pourvoit les navires anglais qui naviguent dans les mers de l'Inde. On exporte aussi de cette ville des feuilles de bétel, des noix d'arec, du jagre, ou du sucre de palmier, des noix de coco, de l'huile, du miel, de la cire, des cardamomes, du corail, de l'ivoire, des fruits, etc., etc. On y importe de grosses étoffes de coton, des calicos, des toiles peintes ou imprimées, de grosses mousselines, des mouchoirs, des bas, de la porcelaine, de l'étain, du cuivre, et divers colifichets. On y perçoit 5 pour 100 sur toutes les marchandises d'importation et d'exportation. Chaque année un vaisseau portugais ou chinois y arrive de Maccao, avec une cargaison de thé, de sucre, de confitures sèches, de jambons, de soies, de velours, de nankin, etc., etc.

Les principaux bois, ou jardins de cannelliers, sont situés à un demi mille du fort de Colombo, qui les protège. Le plus considérable s'étend du nord-est au sud du district, et occupe un espace de 10 à 15 milles de longueur. Les cannelliers sont plantés en quinconce, et les jardins où ils croissent sont entourés d'une levée.

Negumbo est une forteresse carrée, accompagnée d'un village, qui pourrait passer pour une ville. Cette place est située au nord de Colombo, à la distance d'environ 4 lieues du pays. Negumbo se trouve sur le bord de la mer, dans la situation la plus pittoresque, et passe pour le lieu le plus sain de l'île de Ceylan. L'embouchure d'un bras de la Moulihouaddy y forme un port pour de petits navires marchands. Il se fait un assez grand commerce de poissons dans cette ville; et il croît beaucoup de cannelliers dans les environs. —

Poutallom ou *Portallum* est un village situé au nord de Negumbo, à la distance d'environ 11 lieues du pays. Il s'y trouve des salines formées par un bras de mer, qui submerge une partie du pays situé entre ce village et Calpentyn. Il n'y en a pas d'autres de ce côté de l'île, et elles fournissent le sel dont les Hollandais approvisionnaient les sujets du roi de Candy, qui ne possède aucune saline dans ses Etats.

Calpentyn est un poste fortifié situé à l'extrémité d'une longue penisule, dont il paraît que les grandes eaux font souvent une île.

L'île de Caridien, qui se trouve au nord ce Calpentyn et dans la même direction, est extrêmement étroite. Il ne paraît pas qu'elle soit habitée.

Arippo. Ce village, situé au sud de Manaar, à la distance de deux lieues du pays, est remarquable, parce que c'est-là que pendant la *pêche des perles* se rendent les officiers civils et militaires qui en ont la surveillance. Les bancs sur lesquels se fait cette pêche s'étendent l'espace de plusieurs milles le long de la côte de Manaar, au sud et à la hauteur des villages d'Arippo, de Condatchy, de Pomparipo. Les perles que l'on retire de cette côte sont d'une eau plus blanche que celles du golfe d'Ormuz ou des îles de Bahrein; mais à d'autres égards on les regarde comme moins pures et d'une moindre qualité. On pêche aussi des perles à la hauteur de Tutucoryn, sur la côte de Coromandel, presque à

l'opposité de Condatchy; mais elles sont encore inférieures à celles de Ceylan. La pêche des perles qui se fait sur la côte de cette île appartient au gouvernement, qui l'afferme, ou bien l'exploite à son profit. Le produit en est toujours considérable, quoique les Hollandais aient extrêmement dégarni les bancs. Après la cannelle, les perles forment l'article de commerce le plus important pour l'île de Ceylan.

Manaar est une île située sur la côte de Ceylan, et sur laquelle les Hollandais ont construit un fort pour protéger la pêche des perles et les bancs auxquels s'attachent les huîtres perlières. On y prélève des droits sur les marchandises que l'on porte à Colombo par cette île.

L'île de Manaar est séparée de l'île de Ceylan par un bras de mer d'environ deux milles de largeur, qui, à la basse-marée, est presque à sec, à l'exception d'un petit chenal large de 100 ou de 120 pieds au plus. Le passage de la première à la l'île de *Ramiseram*, sur la côte de Coromandel, n'est que de 12 à 14 lieues. Un grand nombre de bancs de sable, dont quelques-uns sont entièrement à découvert pendant la mousson, obstruent ce détroit. Il s'en trouve une file qui s'étend presque en ligne directe depuis Manaar jusqu'à Ramiseram, et qu'on appelle le *Pont-d'Adam*. Les naturels de Ceylan prétendent qu'Adam se rendit par ce chemin sur le continent, lorsqu'il fut chassé de leur île, qu'ils regardent comme le paradis terrestre. On croit assez généralement qu'à une époque fort reculée l'île de Ceylan fit partie de la Peninsule de l'Inde, et qu'elle en fut séparée par une grande convulsion de la nature.

L'île de Manaar donne aussi son nom à un golfe qui sépare l'île de Ceylan du continent. Ce golfe a trop peu de fond pour admettre de grands navires. On le nomme aussi passage *intérieur*, ou *passage de Paulk*, du nom du hollandais qui le franchit le premier.

Domaines du roi de Candy, *ou parties intérieures de l'île de Ceylan.*

Jusqu'ici l'intérieur de l'île de Ceylan n'a été que rarement visité par les Européens. Depuis que les Candiens ont été forcés de se retirer dans les montagnes, ils ont eu le plus grand soin d'empêcher les étrangers d'y pénétrer. Si par ha-

sard il s'y en introduit un, ils prennent les plus grandes précautions pour qu'il n'en sorte plus.

Des montagnes et des forêts impénétrables séparent entièrement de ceux des Européens les domaines du souverain naturel du pays. Les passages sont extrêmement difficiles et ne sont connus que des habitans. Lorsqu'on s'est avancé à la distance de six ou sept lieues dans l'intérieur des terres, on trouve une contrée qui, par le sol, l'aspect et le climat, diffère infiniment de celle qu'on vient de quitter; et lorsqu'on a passé les montagnes et les bois, on est au milieu d'un pays où la culture et les arts sont absolument dans l'enfance. A mesure qu'on approche du centre de l'île, le terrain s'exhausse, les montagnes deviennent plus escarpées, et les forêts plus impénétrables.

Les domaines du roi de Candy sont infiniment réduits. Les provinces qu'il a conservées vers le nord et le nord-ouest sont celles de *Nourecalava* et de *Hotcourly*; plus à l'est est celle de *Matouly*. La province d'*Ouvah*, qui est assez importante, est située au sud-est. Les parties occidentales sont renfermées dans les provinces de *Cottemale* et de *Hotteracorley*. Elles sont toutes divisées en corles ou en districts.

Dans les parties les plus centrales et les plus élevées se trouvent le district d'*Oudanour* et de *Tatanour*, où sont situées les deux principales villes des Etats du roi de Candy. Ces districts ont la prééminence sur tous les autres, et il n'y en a point de mieux cultivés ni de plus peuplés. On les désigne sous le nom générique de *Conde-Oudda*; *Condé* ou *Candé* signifiait une montagne, et *oudda* la plus grande où la plus élevée.

Candy. Cette ville est située à la distance d'environ 25 lieues au nord-est de Colombo, et de 50 au sud-ouest de Trinquemale. Elle est bâtie au centre de plusieurs montagnes escarpées, et couvertes d'épaisses jonchaies. De fortes haies d'épines entre-coupent les passages étroits et difficiles par lesquels on y arrive. Les collines des environs sont entourées de semblables barrières; et des portes également construites avec des épines se relèvent et s'abaissent à volonté. La malivagonga fait presque entièrement le tour de la montagne sur laquelle la ville est assise. Quoique ce soit la capitale du royaume, et la résidence du roi, Candy n'est qu'une chétive

bourgade, entourée d'une muraille de boue. Cette ville ne consiste qu'en une longue rue, dont les maisons sont mesquines et basses, mais dont les fondemens sont tellement élevés au-dessus du reste du terrain, qu'elles ont l'air d'être fort hautes. On dit que cette singulière construction a pour objet de donner au roi la facilité de faire combattre ses buffles et ses éléphans dans la rue, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour les maisons. Lorsque le roi passe, aucun habitans ne peut se tenir sur sa porte, ni sur la petite levée qui est au-devant, parce qu'il serait odieux qu'un sujet fut placé au-dessus d'un prince issu du soleil. A l'extrémité supérieure de la rue s'élève le palais du monarque. C'est un espace carré entouré de hautes murailles de pierre, et dans lequel il y en a un autre de la même forme. Les Européens ont brûlé plusieurs fois la ville de Candy.

Digliggy-Neur. Cette ville est à 3 ou 4 lieues à l'est de Candy, dans la direction de Batacolo. Le monarque l'a quelquefois choisie pour sa résidence, parce que jamais aucune armée européenne n'a pu pénétrer dans le district où elle est située.

Nillemby-Neur. Cette ville est située à deux lieues de Candy. Elle a aussi quelquefois servi de retraite au prince, et même il s'y trouve un palais et des magasins.

Histoire. — On croit que l'île de Ceylan est la *taprobane* des anciens. On dit que dans les siècles les plus reculés elle était célèbre par ses épices, et que Salomon en tira les pierres précieuses dont il enrichit le temple de Jerusalem. Toutefois, ce n'est que depuis l'arrivée des Portugais sur les côtes de l'île, en 1505, qu'on peut compter sur l'authenticité des faits. Une tempête ayant forcé les Européens à se réfugier dans un des ports de Ceylan, ils furent parfaitement accueillis par les indigènes, qui se défendaient difficilement contre les Arabes. Almeyda parvint à engager le souverain du pays à payer un tribut annuel aux Portugais, qui garantiraient les côtes de l'île de toute invasion. L'importance du commerce de la cannelle inspira à Almeyda le dessein de fonder à Ceylan un établissement qui donna beaucoup de jalousie aux naturels du pays, et occasionna une guerre qui, à quelques interruptions près, subsista environ 100 ans. L'île étant divisée entre plusieurs petits princes feuda-

taires du roi de Ceylan, les Portugais entretenaient la mésintelligence entr'eux, prêtaient leur appui à celui qui le reclamait le premier, et s'emparaient des possessions du vaincu. Ces Européens s'étant rendus extrêmement odieux aux indigènes, dont ils renversaient les temples, le roi de Candy accepta les propositions des Hollandais, qui lui offrirent de le délivrer des Portugais. Ceux-ci furent entièrement expulsés en 1656. La joie qu'éprouvèrent les chingulais fut sans bornes, ainsi que leur reconnaissance envers leurs libérateurs. Le roi de Candy leur céda Trinquemale, Pointe-de-Galle, Colombo et Negumbo, avec une considérable étendue de terres d'un grand rapport. Les Hollandais prirent modestement le titre de *Gardiens de ses côtes*; et bientôt ils lui devinrent aussi odieux que les Portugais. Soit en guerre, soit en paix, ils parvinrent à lui arracher ses domaines les plus riches, à lui enlever toutes les côtes, et à le renfermer dans l'intérieur du pays.

La Hollande ayant épousé les intérêts de la République française dans la guerre allumée en 1792, cette réunion fut le signal de l'attaque des colonies Hollandaises dans les Indes-Orientales. En 1795, un corps de troupes anglaises fut chargé de faire la conquête de Ceylan, et l'effectua sans peine. Les possessions européennes situées dans cette île ont été cédées à la Grande-Bretagne par l'art. III du traité d'Amiens.

Iles Maldives et Laquedives.

Nous réunissons ces îles, parce que, selon toute apparence, elles appartiennent au même prince, et que les géographes et les voyageurs nous semblent les avoir confondues dans leurs descriptions. En outre, la longueur qu'on donne aux Maldives ne leur convient qu'en les réunissant aux Laquedives. Cette longueur est de 200 lieues, et la largeur de 35. La ligne passe au-dessus, et les îles de ce groupe, les plus voisines du cap Comorin, en sont à la distance de 50 lieues. On dit qu'on en compte 12,000; mais les plus petites ne sont que des monceaux de sable submergés dans les hautes marées, et les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. Les Portugais ont divisé cet archipel en 13 allolons ou provinces. Il paraît que celles-ci sont séparées les unes des autres par des canaux, dont quatre seu-

lement peuvent recevoir des navires. On conjecture que ces différentes îles n'en formaient autrefois qu'une seule, que l'effort des vagues, ou quelque grand accident de la nature aura divisée en plusieurs portions.

Les Maldives passent pour bien boisées; mais elles ne produisent, dit-on, que des cocotiers. Les habitans ne cultivent point la terre, et vont chercher du riz sur les côtes voisines. On ajoute qu'ils n'ont pour objet de commerce que du poisson, que de l'écorce de cocotier, et que ces coquillages appelés *kauris*, qui servent de monnoie dans l'Inde, spécialement au Bengale. La plupart des habitans sont mahométans, ce qui fait présumer qu'ils descendent de quelques Arabes jetés sur ces îles, en allant de la mer Rouge à la côte de Malabar, ou à celle de Coromandel. Chaque village a son chef, qui paye un tribut en kauris au roi. Hayder-Aly avait rendu ce pays tributaire; et il est probable qu'il est aujourd'hui dans la dépendance des Anglais.

La principale des Maldives est l'île de *Male*, qui donne son nom à tout le groupe, et qui a une lieue et demie de circonférence. Elle est au centre de toutes les autres, et on la place par 4 deg. 30 min. de latit. nord, et 92 deg. de long. Le roi y fait sa résidence. Ce prince mahométan abandonne, dit-on, toute l'autorité aux prêtres: cependant il y a des nobles dans ses Etats. Au reste, on paraît assez peu instruit sur tout ce qui concerne les Maldives.

Entre les Maldives et les Laquedives, à 35 lieues au nord des premières, gît l'île de *Maligué*, de *Maligoy* ou de *Malicut*, qui a 4 lieues de tour. L'air y est, dit-on, tempéré et sain, et la terre y produit toutes sortes de fruits.

Nous avons parlé de la petite île de *Diu*, à l'article *Goa*.

Fin de l'Hindoustan.

EMPIRE BIRMAN

OU

ROYAUMES D'ARACAN, D'AVA ET DE PÉGU.

ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 280 lieues anc. } entre les { 15 et 26 d. de latit. nord.
Largeur 160 lieues anc. } { 90 et 97 d. de long. est de Paris.

LIMITES (1).

L'Empire Birman est borné au nord par le Thibet ou Boutan; à l'ouest, par le golfe de Bengale et les possessions anglaises; au sud, par le golfe de Bengale et le royaume de Siam; et à l'est, par la Chine et le territoire de Siam.

Division. — Il se divise en trois grandes provinces, qui, avant la révolution de 1754, formaient trois royaumes distincts, divisés eux-mêmes en plusieurs provinces. Ces royaumes sont ceux d'Ava, au nord; d'Aracan, au milieu; et de Pégu ou Pegou, au sud.

Fleuves et Rivières.—Les plus considérables sont l'*Aracan*, qui coule du nord à l'ouest, et se jette dans le golfe de Bengale; l'*Irraouaddy*, ou la grande rivière d'*Ava*, qui prend sa source dans le Thibet, et, après un cours de 250 lieues, se jette dans le même golfe par plusieurs bouches; le *Kiu-Duem*, qui prend sa source dans un lac situé à quatre-vingt-dix jours de marche de son embouchure dans l'Irraouaddy, sépare le territoire du Cassay de celui d'Ava: cette grande rivière vient du nord-ouest, et elle est navigable pour les grandes

(1) Il serait difficile de marquer avec précision les limites de cet empire. Ce sont là ses limites connues, d'après les relations birmanes; mais il est probable qu'il s'étend encore plus au nord. Il faut observer cependant que sa largeur varie souvent, et que, dans plusieurs endroits de ce qu'on appelle la péninsule orientale, elle est peu considérable.

barques jusqu'aux confins de l'empire Birman. Celle de *Pégu* n'a qu'un cours très-borné ; elle coule du nord au sud-ouest, dans un espace d'environ cent milles, et forme la limite qui séparait autrefois les royaumes d'Ava et de Pégu.

Air, Sol, Climat et Productions. — A en juger par l'apparence de santé et la vigueur des habitans, l'air que l'on respire dans l'empire birman, quoique sous les tropiques, est pur, et sans doute très-salubre. Les saisons y sont régulières, et l'on y éprouve fort rarement les extrêmes du chaud et du froid ; du moins cette chaleur excessive qui précède immédiatement la saison des pluies, est de si courte durée, qu'elle n'incommode que fort peu. Les Européens eux-mêmes, que le commerce attire dans ces contrées, y sont rarement attaqués de maladies mortelles.

Le sol des provinces méridionales de l'empire Birman est singulièrement fertile, et produit d'aussi abondantes moissons de riz que les plus belles provinces du Bengale. Plus au nord, le pays devient irrégulier et montueux ; mais les plaines et les vallées, particulièrement près de la rivière, sont extrêmement fertiles ; elles rapportent de bon froment, ainsi que les diverses espèces de petits grains et la plupart des légumes et des plantes potagères qui croissent dans l'Hindoustan. Les cannes à sucre, le tabac d'une qualité supérieure, l'indigo, le coton et tous les excellens fruits des tropiques sont des productions indigènes de cette terre favorisée. Outre le teak (1), qui croît dans toutes les parties de l'empire Birman, au nord d'Ummerapoura, comme dans le midi, on y trouve presque toutes les espèces de bois connues dans l'Inde. Il y croît sur-tout des sapins très-beaux, et en grande quantité, que l'on pourrait employer utilement à la construction des vaisseaux. Les Birmans ne font pas grand cas du bois de sapin, parce qu'ils

(1) « Le teak ou tek est un arbre très-élevé, toujours verd, » et dont le bois est au moins aussi dur que celui du chêne. » Ses feuilles sont très-grandes, et répandent, par le froissement, » un suc d'un pourpre foncé, qu'on emploie dans la teinture ; » ses fleurs, petites et blanchâtres, d'une odeur suave, forment, » au sommet des jeunes ramaux, une panicule ample et pyramidale. Le bois de tek est propre à la construction des » vaisseaux, mais les birmans ne s'en servent point, par ce » qu'il le trouvent trop pesant (*Symes*).

le

le trouvent trop tendre; ils se contentent d'en extraire la térébenthine, dont ils font un grand usage.

Animaux. — On trouve dans l'empire Birman à-peu-près tous les animaux propres aux autres parties de l'Inde. Il y en a fort peu qui soient particuliers à cette contrée, ou du moins qui ne se trouvent pas dans l'Hindoustan. La *Heuza*, symbôle de la nation birmane, comme l'aigle était celui de l'empire romain, est une espèce d'oiseau sauvage, appelé dans l'Inde, l'oie bramine; mais les naturels d'Ava ne déifient point cet oiseau. On y remarque l'ichneumon, ou le rat de Pharaon, que les naturels nomment *ounbaïï*. Il est bien singulier qu'il n'y ait pas un seul jackal dans toute l'etendue des Etats birmans, tandis qu'il s'en trouve un si grand nombre dans les pays voisins. Mais on rencontre presque par-tout des coqs de bruyère et d'autre gibier en abondance. Les campagnes sont couvertes de troupeaux; mais dans le voisinage des forêts ils sont exposés aux frequens ravages des tigres, qui sont en grand nombre dans ces contrées. Le Pégu abonde en éléphans. Il y en a dans les autres parties de l'Empire; mais le Pégu paraît être leur séjour favori. L'un des titres de sa majesté birmane est celui de Seigneur de l'Eléphant blanc (1), et de tous les éléphans du monde.

Métaux et Minéraux. — Le royaume d'Ava abonde en minéraux. A six journées de marche de Bamon, près des frontières de la Chine, il y a des mines d'or et d'argent, appelées les mines de Badouem. Il y a aussi des mines d'or, d'argent, de rubis et de saphir, qu'on exploite sur une montagne voisine du Kiu-Duem, que l'on appelle Woubosou-Taun. Mais les plus riches, celles qui produisent les plus belles pierres, sont dans le voisinage de la capitale, presque vis-à-vis Keoummeoum. On trouve des pierres précieuses dans plusieurs autres parties de l'Empire. Les minières de qualité inférieure, celles qui fournissent le fer, le plomb,

(1) L'éléphant blanc est le symbole de la suprême puissance. L'abbé de Choisi raconte qu'un roi de Pégu déclara la guerre à un roi de Siam, et alla mettre le siège devant sa capitale, par ce qu'il lui avait refusé un éléphant blanc; qu'il éxigait sans doute comme une espèce de tribut, ou comme un signe de soumission.

l'étain, l'antimoine, l'arsénic, le soufre, y sont en grande abondance. En creusant près de la rivière on trouve une grande quantité d'un ambre extrêmement pur et transparent: il y a aussi de l'or dans les lits sablonneux des courans qui descendent des montagnes. Entre le Kiu-Duem et l'Irraouaddy, au nord, on voit une petite rivière appelée, en langue birmane, le Ruisseau au Sable d'or. Il n'y a ni diamans, ni émeraudes dans aucune partie de l'empire d'Ava; mais il produit des amethistes, des grenats, de superbes chrisolites, du jaspe, des pierres d'aimant et du marbre. Les carrières de marbre sont aux environs d'Ummerapoura. Le marbre qu'on en tire n'est pas inférieur au plus beau que produit l'Italie, et il prend un poli qui le rend pour ainsi dire transparent: la vente en est prohibée, on ne peut l'exporter sans une permission spéciale.

Population, Mœurs et Caractère des Habitans, etc. — On n'a que des données fort incertaines sur la population de l'empire Birman. Le major *Symes*, dans sa relation, prétend que, d'après les renseignemens qui lui ont été fournis par une personne qui devait bien le savoir, et qui n'avait aucun motif de le tromper, en portant le nombre de tous les habitans de l'Empire, y compris ceux de l'Aracan, à 17,000,000, le calcul ne pourra qu'être très-erroné. Je le crois même, ajoute-t-il, plutôt au-dessous qu'au-dessus de ce qu'il devrait être. « Toutefois, dit-il à la fin, ce n'est qu'une conjecture, » parce que je n'ai, je le répète, d'autres données que celles » que je viens de rapporter ».

Les Birmans, quant aux traits du visage, ressemblent plus aux Chinois qu'aux Hindous. Les femmes, et sur-tout celles des provinces septentrionales de l'Empire, sont plus belles que celles de l'Hindoustan; elles n'ont pas les formes délicates; mais elles sont bien faites, et, en général, disposées à prendre de l'embonpoint. Leurs cheveux sont noirs, longs et épais.

Les hommes sont d'une taille médiocre, mais ils sont robustes et très-agiles; ils conservent long-tems un air de jeunesse, parce qu'au lieu de se razer, ils s'arrachent la barbe avec de petites pinces. Leur caractère est très-différent de celui des naturels de l'Inde, dont ils ne sont pourtant séparés que par une étroite chaîne de montagnes, qui, dans plusieurs endroits, permet une communication facile. Malgré le peu

d'étendue de cette barrière, la différence physique de ces nations pourrait à peine être plus grande, quand elles seraient placées aux deux extrémités du globe. Les Birmans sont vifs, curieux, actifs, colères quelquefois et impatiens, mais bons, humains et hospitaliers.

Si la plupart des nations de l'Orient enferment leurs femmes dans un harem, cet usage ne doit être attribué qu'à la crainte très-bien fondée qu'ont inspirées à ces peuples les violences de leurs tyrans et des conquérans tartares. Les Birmans, isolés par leur position, ont conservé au beau sexe son ancienne liberté. Les femmes et filles birmanes ne sont point soustraites à la vue des hommes; et il y a entre eux une correspondance aussi libre que dans les sociétés de l'Europe. La loi cependant met une distinction entre les deux sexes. En justice, le témoignage d'une femme n'a pas le poids de celui d'un homme, et elle est obligée de faire sa déposition hors du *rhoum* (lieu où l'on rend la justice), dont il ne lui est pas même permis de monter les marches.

La coutume qu'ont les Birmans, de vendre leurs femmes aux étrangers, se borne aux dernières classes de la société, et peut-être est-ce plus souvent la conséquence d'un grand besoin d'argent, qu'un acte volontaire. Quoiqu'il en soit, cet usage n'est point général, et d'ailleurs ne déshonore point la femme. On dit aussi qu'elles sont rarement infidèles à leurs maîtres étrangers, et que quelquefois même elles leur sont essentiellement utiles, sur-tout aux commerçans; elles tiennent leurs livres, et font leurs affaires. L'infidélité n'est pas le défaut des femmes birmanes; elles sont en général trop occupées pour avoir le tems de penser au libertinage. Les femmes publiques ont des quartiers séparés. Il est rare même qu'une femme du plus haut rang soit chez elle à ne rien faire; ses servantes, semblables à celles des dames grecques de l'antiquité, filent et font courir la navette, tandis que la maîtresse surveille et dirige leurs travaux. La plupart des familles birmanes font elles-mêmes toutes les étoffes de soie et de coton nécessaires à leur consommation.

Le caractère des Birmans offre ce mélange de férocité et de douceur, de barbarie et d'humanité qu'on retrouve chez tous les peuples primitifs. Ils exercent la plus cruelle vengeance sur leurs ennemis. Quand ils entrent dans un pays,

ils y portent le ravage et la désolation, n'épargnant ni le sexe, ni l'âge; mais chez eux, ils ont un caractère tout différent. Ils y montrent beaucoup de bienfaisance, en portant des secours à la vieillesse, aux malades et aux infirmes. La piété filiale y est regardée comme un précepte sacré, et il y est religieusement observé. On n'y voit jamais de mendians: tout le monde est sûr d'avoir dequoi subsister. Quand un homme est incapable de gagner sa vie, les autres prennent soin de lui.

L'année birmane se divise en 12 mois lunaires, de 29 et 30 jours alternativement. Afin de completter la révolution solaire, les Birmans ajoutent tous les trois ans un mois de 30 jours; il y a cependant une différence d'un jour tous les 4 ans, à cause de notre année bissextile. Les Birmans sentent bien que cette division n'est pas exacte; aussi l'Empereur actuel s'occupe-t-il des moyens de former un calendrier invariable et permanent. Les Birmans terminent le dernier jour de l'année, qui correspond à notre 12 avril, par une cérémonie purificatoire. Cela occasionne beaucoup de joie et de divertissement, sur-tout parmi les jeunes filles, qui, armées de pots et de grandes seringues, cherchent à arroser les passans, et rient de bon cœur quand on leur lance quelque potée d'eau.

Le jour de 24 heures, en commençant à midi, est divisé en huit parties, de 3 heures chacune. Elles sont annoncées par un coup qu'on frappe sur un tambour oblong, toujours placé près de la demeure du premier magistrat.

Costumes, usages, nourritures et divertissemens. — Tous les objets dont les Birmans font usage, soit comme habillement; soit comme ornemens ou meubles portatifs, indiquent toujours le rang de celui à qui ils appartiennent. Les hommes de différens rangs sont assujettis à des formes différentes pour leurs boucles d'oreilles, pour leurs bonnets de cérémonie, et pour les harnois de leurs chevaux. Quiconque ose usurper les attributs d'un rang auquel il n'a point droit, en est très-sévèrement puni.

L'habillement de cérémonie que portent les Birmans, a de la grâce et de la noblesse. Il consiste en une robe de velours ou de satin à fleurs, qui descend jusqu'aux talons, et a un collet ouvert et des manches larges. Par-dessus cette robe ils ont un manteau léger et flottant, qui ne couvre que

leurs épaules. Ils sont coëffés de hauts bonnets de velours tout unis, ou bordés en soie, et ornés de fleurs d'or, suivant le rang de ceux qui les portent. Les boucles d'oreilles font partie de la parure des hommes. Celles des nobles sont de petits tubes d'or d'environ trois pouces de long, de la grosseur d'une plume, et élargis par un bout, ce qui leur donne la forme d'un porte-voix. Les femmes Birmanes ont aussi des parures qui les distinguent. Elles nouent leurs cheveux sur le haut de la tête, et mettent ensuite un bandeau, dont la broderie et les ornemens marquent leur rang. Elles portent une espèce de chemise qui ne passe pas la hanche, et qu'elles serrent avec des cordons pour soutenir leur gorge. Par-dessus cette chemise elles ont une veste large, avec des manches serrées. Une longue pièce de toile, ou d'étoffe de soie leur ceint les reins, et fait deux fois le tour de leur corps en trainant jusqu'à terre. Quand les femmes de qualité vont en visite, elles ont une ceinture de soie, semblable à un long schal, qui se croise sur leur poitrine, et dont les bouts, rejetés sur leurs épaules, y flottent avec grâce.

Les femmes du peuple ne portent ordinairement qu'un vêtement fait comme une très-grande chemise. Ce vêtement enveloppe le corps et est retroussé sous les bras; il se croise sur leur sein, qu'il cache à peine, et tombe jusqu'au bas de la jambe; en sorte que, quand ces femmes mettent un pied en avant, elles laissent voir en partie le côté de leur jambe, jusqu'au-dessus du genou, exactement comme les nymphes de l'ancienne Grèce.

Dans la toilette des dames birmanes on retrouve tous les usages communs des autres nations asiatiques. Elles teignent en rouge leurs ongles et le dedans de leurs mains; et pour cela, elles se servent du suc d'une plante. Elles sèment aussi sur leur sein de la poudre de bois de sandal. Quelques femmes en frottent aussi leur visage. Les femmes et les hommes peignent leurs paupières et leurs dents en noir. Elles ont également l'habitude de mâcher continuellement des feuilles de bétel, etc., etc.

Les Birmans d'un haut rang, quand ils ne sont point en habit de cérémonie, portent une veste étroite, à manches longues, faite avec de la mousseline ou du nankin. Ils ont aussi une espèce de pagne en soie qui leur ceint les reins.

Les Birmans mettent beaucoup de simplicité et peu de propreté dans leur manger, en comparaison des Indiens. Quoique leur religion défende de tuer les animaux en général, ils n'appliquent cette défense qu'aux animaux domestiques. Ils recherchent avidement tout espèce de gibier, et il y a des endroits où on le vend publiquement. Les reptiles, tels que les lézards, les *guanas* et les serpens, font aussi partie de la nourriture des basses classes. Les personnes d'un plus haut rang vivent à la vérité avec plus de délicatesse ; mais leurs repas ne sont jamais somptueux.

Les divertissemens des Birmans ont tout-à-la-fois un caractère religieux et civil. La dédicace d'un nouveau temple à *Gaudma* (divinité des Birmans), la pose d'un *piasath* (aiguille dorée qui se met au haut des temples) ; enfin, le commencement ou la fin d'une année, sont autant d'occasions de fêtes qui durent quelquefois plusieurs jours. La lutte et le pugilas entre pour beaucoup dans le plan de ces divertissemens, et les lutteurs y développent en général beaucoup de force, d'adresse et d'agilité. Les vainqueurs reçoivent ordinairement, en présent, de l'officier public, deux pièces de toile de coton qu'il leur étend sur les épaules. Les feux d'artifices font aussi partie de ces fêtes, mais ils ne sont, à beaucoup près, ni aussi beaux, ni aussi bien ordonnés que ceux des Chinois. Durant tous ces jours de fête les maisons sont illuminées : les Birmans s'étudient à donner à ce genre de décoration tout l'éclat dont il est susceptible. Au moyen de lanternes de papier transparent de toutes les couleurs, suspendues à des bamboues ; et distribuées de différentes manières, ils savent produire les plus agréables effets par le contraste des couleurs et des lumières. Les jeux scèniques y sont aussi en usage, et les pièces offrent quelqu'intérêt pour ceux qui entendent la langue. Le dialogue en est vif, mais naturel ; l'action rapide, mais vraisemblable. Les costumes y sont magnifiques. Pendant les entre actes un bouffon amuse ordinairement les spectateurs. En général, les Birmans aiment beaucoup à voir singer les autres ; et comme ils ont une physionomie très-mobiles, ils réussissent eux-mêmes très-bien dans cet art. Aussi ils ont des mimes vraiment étonnans par la vérité et l'énergie avec laquelle ils expriment les passions.

MARIAGES. — Les mariages, chez les Birmans, sont des actes purement civils; la juridiction ecclésiastique n'y entre pour rien. Les Birmans ne marient jamais leurs enfans avant l'âge de puberté. Les lois de l'empire défendent la polygamie, et ne reconnaissent qu'une femme, qui porte le titre de *mica*. Cependant les concubines sont admises par ces lois mêmes, et on peut en avoir un nombre illimité. Un homme peut répudier sa femme dans des cas particuliers; mais les frais que coûtent la répudiation sont immenses. Les concubines qui vivent dans la même maison que l'épouse légitime, sont obligées, par la loi, de la servir; et quand elle sort de chez elle, ce sont ces femmes qui l'accompagnent, et portent sa boîte à betel, son évantail et les autres choses dont elle a besoin. Quand un homme meurt, ses concubines, si elles sont esclaves, deviennent la propriété de sa veuve, à moins qu'il ne les ait affranchies par un acte authentique.

Quand un jeune birman désire se marier, sa mère ou sa plus proche parente le propose en particulier aux parens de la fille sur laquelle il a jeté les yeux. Si la proposition est agréé, quelques-uns de ses amis se rendent chez la fille, et conviennent de la dot qu'elle doit avoir. Le jour de la noce, le jeune homme envoie, dès le matin, à sa future, trois *loungis* (pièces d'étoffes qui tiennent lieu de jupon), trois ceintures et trois pièces de mousseline, avec les boucles d'oreilles, les bracelets et les autres joyaux que sa fortune lui permet de donner. Les parens de la femme préparent un grand festin, et on passe le contrat de mariage. Les nouveaux époux mangent du même plat. Le mari présente à sa femme du thé mariné qu'elle accepte, et elle lui en offre à son tour, qu'il accepte également. Toute la cérémonie se borne là, et n'est jamais suivie, de la part de la jeune épouse et de ses amies, de ces disputes, de ces résistances opiniâtres que les filles de Sumatra, et de quelques autres pays d'Orient opposent à l'ardeur d'un jeune marié.

Quand un birman meurt sans avoir fait un testament, ses enfans légitimes héritent des trois quarts de son bien, mais non pas par égale portion. Le quatrième quart appartient à sa veuve, qui est tutrice des enfans, et garde leur bien jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur majorité.

FUNÉRAILLES. — Les funérailles des Birmans se font avec

beaucoup de solennité et de grandes démonstrations de douleur. Le corps est mis dans un cercueil, et des hommes le portent sur leurs épaules. Le convoi marche très-lentement. Les parens suivent le corps en habit de deuil, et des femmes, payées pour cela, le précèdent en chantant une hymne funèbre. Les Birmans brûlent le corps de leurs morts, excepté celui des pauvres, qu'on enterre ou qu'on jette dans la rivière, parce que la cérémonie du bûcher coûte très-cher. Lorsqu'on brûle un mort, les Rhahaans ou prêtres récitent des prières adressees à Gadma, marchent autour du bûcher jusqu'à ce qu'il soit reduit en cendres; ensuite ils recueillent les os du mort et les déposent dans un tombeau. Les corps des personnages d'un haut rang, tel qu'un maywoun, un membre de la famille royale, est embaumé et conservé six semaines ou deux mois, avant d'être placé sur le bûcher funéraire. Pendant tout ce tems-là il reste pompeusement exposé dans un kioum, ou dans quelqu'autre édifice religieux. Mais s'il est mort dans la capitale, il est placé dans un salon sacré, magnifiquement orné de dorures et uniquement consacré à cette pieuse cérémonie.

Langue. — Nous n'avons que des renseignemens fort imparfaits sur les anciens *Palis* (1), dont la langue est, jusqu'à ce jour, la langue sacrée d'Ava, du Pégu, de Siam, ainsi que de plusieurs autres pays à l'est du Ganges. Quelques-uns des écrivains les plus versés dans les langues orientales, prétendent que le pali, langue sacrée des prêtres de Boudh, a beaucoup de rapport avec le sanskrit des Brahmes; et il y a certainement beaucoup de mots de cet idiôme sacré dans le langage vulgaire d'Ava, depuis l'introduction de la religion des Hindous.

---

(1) L'histoire des Palis serait fort intéressante à connaître, par les rapports qu'elle a particulièrement à celle d'Europe. Les tristes restes des Palis ne peuvent qu'exciter de la compassion, quand on considère leur grandeur passée, et de quelle hauteur il sont tombés par l'intolérance et la superstition de leurs voisins. Ils ont des traits et un caractère de physionomie particuliers, et leur langue differe de celle des autres hindous, quoiqu'elle paraissent dériver de la même source. Leurs villages, depuis leur émigration de l'Inde en Egypte, s'appellent encore Pali.

La langue birmane contient trente-trois sons simples, que leur alphabet représente par un nombre égal de caractères distincts. Les Birmans ont, outre cela, différentes marques et abréviations, pour suppléer aux voyelles longues et courtes, aux diphtongues, etc. Ils écrivent de gauche à droite; et, quoiqu'ils ne laissent pas d'espace entre leurs mots, ils marquent les pauses d'une phrase et les points. Leurs lettres sont distinctes, et leurs manuscrits, en général, fort beaux. Les livres ordinaires des Birmans, comme ceux des Hindous, sont composés de feuilles de palmier, sur lesquels les lettres sont gravées avec un burin; mais les Birmans surpassent de beaucoup les Hindous-bramines pour la netteté et l'ornement de l'ouvrage. Il y a dans chaque *kioum* ou monastère une bibliothèque, ou dépôt de livres conservés ordinairement dans des caisses en laque.

Dans la poésie birmane, la langue est extrêmement mélodieuse. La prose de la conversation paraît même cadencée, et le mot final de chaque phrase est alongé musicalement, de manière que la fin de la période se fait sentir, même à l'oreille d'une personne qui n'en entend pas du tout la signification.

Sciences et Arts. — Cet Empire, long-tems en révolution ou en guerre avec ses voisins, n'est pas très-avancé dans les sciences et les arts, dignes fruits de la paix. Cependant la connaissance des lettres est si étendue chez les Birmans, que tous les artisans et la plupart des paysans, et même des matelots (classe qui est ordinairement la plus ignorante), savent lire et écrire la langue vulgaire. Toutefois il faut avouer que peu d'entr'eux comprennent les livres de science, qui contiennent beaucoup de termes sanscrits, et sont souvent écrits en langue *pali*. Mais les connaissances s'étendent avec le commerce; et, comme les Birmans s'y livrent avec beaucoup d'activité, leur perfectionnement sera sans doute très-rapide. Déjà même, par les soins du sage prince qui les gouverne, l'émulation dans tous les genres a donné de l'essor à leur imagination active; et ils doivent être comptés, dès ce moment, au rang des nations instruites et polies. Minderagée-Praw, attentif à procurer à ses sujets tous les objets d'utilité publique, s'occupe des moyens d'introduire dans ses Etats l'art de faire du verre aussi beau et aussi transparent qu'en

Europe. Il a fait donner à ses artistes, par l'ambassade anglaise, tous les renseignemens possibles sur cet objet.

Les Birmans aiment beaucoup la poésie; et, quand leurs vers sont bien récités, ils sont doux et harmonieux. Ils ont des poëmes épiques et religieux très-célèbres; et ils aiment à raconter, en vers alexandrins, les hauts faits de leurs rois et de leurs généraux. Les exploits d'Alompra ont été, dit-on, chantés en vers dignes de lui.

La musique est aussi fort cultivée dans toute l'étendue de l'empire birman, et plus généralement que dans l'Inde. On dit que la bibliothèque d'Ummerapoura contient divers traités précieux sur cet art. Plusieurs professeurs de musique birmane sont très-habiles, et forment des accords qui flattent même les oreilles peu accoutumées à cette espèce de mélodie. Leurs principaux instrumens sont la harpe, le *turr* ou violon, le flageolet, la guitare et la flûte de Pan.

La sculpture y est assez cultivée. Elle s'exerce sur-tout à faire des idoles du dieu Gaudma., dont il y a une grande manufacture à Orde-Roua-Kieock; mais on compte, parmi ces statuaires, peu d'artistes habiles.

La peinture est l'art le moins cultivé. L'empereur a sans cesse des peintres auprès de lui, et dont il récompense généreusement les talens : cependant ce ne sont que des hommes fort médiocres.

Agriculture. — La soif des conquêtes, qui a long-tems tourmenté les Birmans, n'a pas rendu l'agriculture bien florissante dans leur pays. Ils laissent en friche la plus grande partie des collines, et ne cultivent que les plaines, où la terre est très-féconde. Ils mettent tous les ans le feu aux grandes herbes, afin d'avoir des pâturages pour leurs troupeaux. Le sol qu'ils habitent, s'il était bien cultivé, produirait, sans doute, de riches moissons; mais les paysans birmans ne se donnent pas beaucoup de peine; ils laissent la moitié du travail à la nature, qui a été généreuse envers eux. Ils n'élèvent point de brebis, parce que les chèvres donnent beaucoup plus de lait. Les bœufs sont les seuls animaux dont il se servent pour labourer et pour traîner les charettes et les voitures. La charrue birmane diffère peu de la charrue indienne, et ne retourne que la superficie du sol.

Commerce et Manufactures. — Il se fait un commerce

très-considérable entre la capitale de l'empire Birman et la province de Yunan, en Chine. Le principal article qu'on tire d'Ava est le coton. Il y en a, dit-on, de deux sortes; l'un de couleur foncée, dont on fait le nankin; l'autre blanc comme le coton de l'Inde. Cette marchandise remonte l'Irraouaddy dans de grands bateaux jusqu'à Bamou, où on l'échange avec des négocians Chinois, qui le transportent par terre et par eau dans l'empire de la Chine. L'ambre, l'ivoire, les pierres précieuses, le bétel et les nids d'hirondelles, apportés de l'Archipel oriental, sont aussi des articles de commerce. Les Birmans prennent en échange des soies écrues, des soies travaillées, des velours, des feuilles d'or, des confitures, du papier, et quelques articles de clincaillerie.

Le commerce entre la capitale et les parties méridionales de l'Empire, est facilité par la belle rivière qui arrose le pays. Il consiste principalement en denrées de première nécessité. Plusieurs milliers de bateaux sont annuellement employés à transporter le riz des provinces méridionales, ainsi que le sel et le guapi, à Ummerapoura et dans les districts du nord. Les marchandises étrangères se transportent, la plupart, en remontant l'Irraouaddy; il en passe une partie par l'Arracan, que des paysans transportent sur leurs têtes à travers les montagnes. Les principales de ces marchandises sont des draps d'Europe, quelque clincaillerie, de grosses mousselines du Bengale, des mouchoirs de soie de Cossembouzar, de la porcelaine, qui n'est point susceptible d'être transportée par terre, et des glaces. Un objet fort recherché, et qui se vend à un très-haut prix chez les Birmans, sont les excellentes noix de coco des îles Nicobar. Les négocians portent dans le royaume d'Ava de l'argent, du laque, des pierres précieuses et d'autres articles en petite quantité. Il se dépense annuellement dans la capitale une somme d'argent considérable pour acheter de ces statues de marbre de Gaudma dont nous avons déjà parlé.

Il y a quelques manufactures dans l'empire Birman qui ne tarderont pas à devenir florissantes, sur-tout celles de toiles de coton établies à Kioumzeik.

Lois et Religion. — La religion des Birmans est une secte de celle des Hindous. Ils n'adorent point Brahma, mais bien *Buddha*, sous le nom de *Gaudma*. Sans rapporter ici

toutes les fables mythologiques et les allégories qui enveloppent la religion des sectateurs de Brahma, aussi-bien que celle des adorateurs de Buddha, il suffit d'observer que les Birmans, adoptant la métempsycose, s'imaginent qu'après un certain nombre de transmigrations, les âmes seront admises dans le paradis, ou envoyées dans le lieu où celles des méchans doivent être punies. Ils regardent la clémence comme le premier attribut de la Divinité. Ils sont très-religieux, à n'en juger que par la quantité innombrable de temples érigés dans tout l'Empire en l'honneur de leur dieu, décorés avec un luxe et une richesse à peine imaginables. Ils ont aussi un nombre prodigieux de prêtres et de moines ou rhahaans, consacrés au service de Gaudma. Les rhahaans ne s'occupent nullement de ce qui a rapport au gouvernement de l'Etat. Ainsi, comme ils n'ont point part aux distinctions qui ont si souvent troublé l'Empire, ils n'ont été l'objet d'aucun ressentiment. Les Birmans et les Péguans professant la même religion, et tour-à-tour vainqueurs et vaincus, ont également respecté les ministres de leur culte. Si les Birmans rendent un culte superstitieux à leurs divinités, au moins ils ne troublent point celui des autres sectes : elles jouissent toutes de la plus grande liberté dans toute l'étendue de l'Empire.

Les lois des Birmans ont, ainsi que leur religion, une origine commune avec celle des Hindous; et, dans le fait, on ne peut guère séparer leurs lois de leur religion. Le code des Birmans est rempli de la plus saine morale; et il l'emporte de beaucoup sur tous les commentaires hindous pour la perspicacité et le bon sens. Il contient des lois spéciales pour presque tous les genres de crimes. Il rapporte de nombreux exemples de chacun de ces crimes, et il y joint les décisions des sages, afin de guider l'inexpérience, en cas de difficulté. Des lois, ainsi dictées par la religion, sont administrées avec équité. La justice criminelle des Birmans est douce en certains cas, mais rigide dans d'autres. Quiconque est coupable d'une usurpation de pouvoir, ou de quelque crime qui implique haute-trahison, subit le châtiment le plus sévère. La première fois qu'un homme commet un vol il n'encourt pas la peine de mort, à moins qu'il n'y ait eu en même-tems meurtre et mutilation. Dans le premier cas, on imprime un cercle sur chaque joue du coupable avec une aiguille et de

la poudre, à laquelle on met le feu, et on lui grave de la même maniere sur la poitrine le mot *voleur*, avec le nom de la chose qu'il a prise. Lorsqu'il vole une seconde fois, on le prive d'un bras; et enfin, pour un troisième vol, on lui tranche la tête; exécution que les bourreaux birmans font avec une singulière adresse. Dans les affaires capitales, où il s'agit de la peine de mort, après un sérieux examen du procès, le conseil d'état en fait le rapport à l'empereur, qui fait grace au coupable, ou ordonne sa punition.

Les affaires civiles peuvent être également portées au conseil d'état; mais cette translation occasionne toujours de très-grands frais. Aussi, malgré que le divorce entre époux soit permis, il est rare d'en voir plaider, à cause des sommes énormes qu'il en coûte pour remplir les formalités sans nombre prescrites par le code civil.

Constitution et Gouvernement. — Chez les sujets, le respect le plus profond pour leurs souverains, qu'ils regardent comme les plus grands monarques de la terre : chez le prince, le despotisme le plus absolu, voilà les principes du gouvernement birman. Les personnages les plus distingués après l'empereur, sont sa principale épouse et l'*engée tekien* ou prince-royal. Si l'engée-tekien est marié, et qu'il ait un fils, ce dernier a la préséance sur ses oncles, parce que la couronne échoit aux héritiers mâles en ligne directe.

A la suite des princes du sang royal sont les *woungées* ou principaux ministres d'état. Ils doivent être au nombre de quatre; mais il y a depuis long-tems parmi eux une place vacante. Les woungées forment le grand conseil de la nation. Chaque jour, excepté celui du sabbath birman, ils siègent dans le *lotou* ou conseil d'état, depuis midi jusqu'à trois ou quatre heures, et même plus tard, lorsque les affaires l'exigent. C'est d'eux qu'émanent les ordres pour les *maywouns* ou vice-rois des différentes provinces. Ils surveillent tous les autres départemens, et, dans le fait, ils gouvernent l'Empire sous l'inspection du monarque, dont la volonté est aussi absolue que son pouvoir est illimité. Pour accélérer l'administration générale, quatre *woundocks* sont adjoints aux woungées; mais leur autorité est très-inférieure à celle de ces derniers. Quatre *attawons* ou ministres de l'intérieur, jouissent d'une influence qui, quelquefois s'oppose avec succès

aux desseins des woungées et à l'exécution des mesures prises dans le lotou. Ces attawouns sont les conseillers particuliers de l'empereur, qui les choisit toujours d'après l'opinion qu'il a de leurs talens et de leur intégrité. Ils ont à toute heure accès auprès de lui ; privilège dont ne jouit que le principal woungée.

Il y a plusieurs autres officiers de distinction qui n'ont aucune part ostensible à l'administration des affaires publiques : ils sont chargés seulement de remplir différens emplois à la cour. Chacun des jeunes princes a aussi sa maison et ses officiers.

Le gouvernement birman ne reconnaît ni emplois ni dignités héréditaires. A la mort de ceux qui les possèdent, ils retournent à la couronne.

Le *tsaloé* ou la chaîne est le signe qui décore les nobles. Il y a plusieurs degrés de noblesse qui sont distingués par le nombre de cordons qui composent le tsaloé. Trois fils simples marquent la noblesse inférieure. Un autre degré en a six ; un autre neuf, et enfin le degré le plus élevé en a douze. Mais personne ne peut en porter un plus grand nombre, excepté l'empereur, qui en a vingt-quatre.

On pourrait appeler les Birmans un peuple de soldats, puisque chez eux tout habitant est sujet à la réquisition pour le service militaire, et qu'on regarde d'ailleurs le métier de la guerre comme le plus honorable. Leur établissement militaire régulier n'est cependant pas bien considérable ; il ne comprend guère que la garde du roi, et le nombre de troupes nécessaires pour la police de la capitale. Les levées se font en raison de la population. Toutes les deux, trois ou quatre maisons doivent ordinairement fournir un homme, ou payer en argent 900 ou 1000 francs.

Le gouvernement donne des armes, des munitions et une certaine quantité de grain par jour à ces nouveaux soldats ; mais il ne leur donne point de solde. Les parens de chaque conscrit répondent de sa bonne conduite : en conséquence ils sont soigneusement gardés en ôtage dans les districts qu'ils habitent. En cas de désertion ou de trahison, l'épouse innocente, les enfans et les parens du coupable sont impitoyablement traînés au supplice. Cette loi atroce, qui s'exécute avec rigueur, doit faire un prodigieux effet sur l'esprit du soldat,

soit pour l'empêcher de quitter ses drapeaux, soit pour l'exciter à des efforts de courage, et c'est peut-être le seul moyen certain de faire affronter le danger à des hommes qui ne connaissent pas le sentiment de l'honneur, et n'apprécient pas l'avantage de soutenir la gloire de leur nation.

Le roi a une garde régulière d'infanterie et de cavalerie. L'infanterie n'a point d'uniforme ; mais celui de la cavalerie est fort joli. Il consiste en un juste aucorps qui leur descend jusqu'à moitié de la cuisse, et sur la tête un turban de drap roulé fort serré, et tressé, formant un cône élevé, et élégamment recourbé en arrière.

Le gouvernement d'Ava est fort attentif, en tems de paix, à se procurer les moyens de faire la guerre. Il y a toujours, dit-on, dans les magasins royaux vingt mille fusils en bon état. Les Birmans aiment beaucoup leurs armes, et en prennent grand soin : mais elles sont en général si mauvaises, qu'il n'est pas au pouvoir de l'art de les rendre utiles.

La partie la plus respectable des forces militaires des Birmans est, sans contredit, leur établissement de chaloupes de guerre. Chaque ville considérable, située dans le voisinage d'une rivière, est obligée de fournir un certain nombre d'hommes, et une ou plusieurs chaloupes, proportionnément à ses moyens. L'Empereur peut, en très peu de tems, rassembler cinq cents de ses chaloupes. Elles sont formées d'un tronc de teak, en partie creusé par le feu, et en partie taillé. Les plus grandes ont depuis 80 jusqu'à 100 pieds de long ; mais elles n'ont guères que 8 pieds de large. Elles portent depuis 50 jusqu'à 60 rameurs, qui font usage d'une courte rame sur un pivot. La proue est formé du même morceau, et a une surface platte, sur laquelle on place, en tems de guerre, une pièce de canon de six, de neuf et même de douze livres de balles. L'affût est arrêté par de fort verroux des deux côtés, et il y a souvent des pierriers à l'extrêmité de la poupe.

Les matelots ont une épée et une lance, qu'ils placent à côté d'eux quand ils sont occupés à ramer. Indépendament de l'équipage, il y a ordinairement trente soldats à bord, armés de fusils. Ainsi armés, ces vaisseaux vont en flottes à la rencontre de leurs adversaires ; et lorsqu'ils sont en présence, ils forment une ligne de bataille, la proue tournée vers

l'ennemi. L'attaque des Birmans est très-impétueuse; ils avancent avec beaucoup de rapidité en entonnant un chant de guerre, tant pour encourager leurs soldats que pour intimider leurs ennemis et régler les coups de rames. Ils tâchent en général de venir à l'abordage, en jettant le grapin; et quand ils y parviennent, le combat devient furieux, car ils ont beaucoup de courage, de force et d'agilité. Les rameurs sont aussi exercés à ramer en arrière, et à faire aller les chaloupes la poupe en avant; c'est là leur manière de faire une retraite, et par ce moyen leur artillerie porte toujours sur leurs adversaires.

Il est probable que la poudre à canon était connue dans l'Inde avant qu'elle le fut en Europe. De tems immémorial il s'est fabriqué des canons en Orient, ou du moins long-tems avant l'époque où les Européens y ont formé des établissemens. Ce furent les Portugais qui introduisirent les premiers l'usage des fusils dans les royaumes de Pegu et d'Ava, et les habitans preferent aujourd'hui cette arme à celles de leur pays, qui sont la lance, la javeline, l'arbalète et le sabre.

Revenus, Monnoies, Poids et Mesures. — Quant aux revenus de l'empire Birman, on n'a pu jusqu'à présent se procurer des renseignemens assez axacts pour les apprécier. Suivant la loi sacrée qui traite des devoirs du monarque, le dixième de tous les produits doit appartenir au Gouvernement. L'Empereur a droit également de prelever un dixième sur toutes les marchandises etrangères qui entrent dans ses états. Les droits de douane sur les objets d'importation, ainsi que ce que le Gouvernement retire des produits des terres et des manufactures, se perçoit presque totalement en nature. On en convertit une partie en argent, et le reste est distribué comme il a été reçu, et devient le salaire des gens employés par la Cour. Les princes du sang, les grands officiers de l'etat, les gouverneurs de province, reçoivent en apanage des provinces, des cités, des villages, des fermes pour maintenir leur dignité, ou à titre de récompense; et dès-lors ils jouissent pleinement des revenus de ces biens.

Le trésor impérial ne donne de l'argent que dans les occasions extraordinaires, et lorsqu'il ne peut absolument s'en dispenser. On alloue à un homme les émolumens d'un emploi; à un autre un poste où il peut percevoir certains droits;

un

un troisième reçoit une terre; et chacun est ainsi payé en raison de la place qu'il occupe et des services qu'il rend. Par ces concessions, ils sont non-seulement obligés à une servitude personnelle; mais tous ceux qui dépendent d'eux y sont également assujétis. Ils s'appellent les esclaves de l'Empereur, et leurs vassaux sont appellés leurs esclaves. Ces concessions les obligent aussi à servir à la guerre. Ainsi le Gouvernement Birman offre, à peu de chose près, le tableau de la tyrannie féodale qui existait en Europe il y a quatre siècles.

Les Birmans, comme les Chinois, n'ont pas de monnaie frappée. L'argent et le plomb en lingots sont, chez eux, les signes représentatifs des valeurs. En conséquence, c'est le poids et la pureté du métal qui en fait le prix, et les naturels sont très-habiles à en faire l'estimation. Ce que les étrangers appellent un *Takal* (3 fr. 50 cent. de notre monnoie) est la pièce d'argent la plus commune en circulation; elle pèse dix deniers dix grains et trois quarts: elle se subdivise en *tubis*, en *mous* et en *maths*: deux *tubis* font un *mou*; deux *mous*, un *math*; quatre *maths*, un *tackal*, et cent *tackals*, un *viss*. Les balances et les poids dont on se sert dans tout l'empire, pour peser ces métaux, sont fabriqués dans la capitale. On leur met une empreinte, et il est défendu d'en avoir d'autres. Les mesures de longueur des Birmans sont un *paul-gaut*, ou pouce, dont dix-huit font le tain, ou la coudée ordinaire. Le *saunn-daung*, ou coudée royale, est égale à vingt-deux pouces. Le *dha* ou *bambou* équivaut à sept coudées royales; mille *dhas* font une lieue Birmane, qu'on appelle d'*ain*, et qui approche beaucoup de la lieue de France. Elle est aussi subdivisée en dixièmes. Les Birmans ont le calcul décimal, et suivent la methode des Chinois.

Curiosités. — Parmi les curiosités que renferme l'empire Birman, on remarque d'abord une statue colossale de leur dieu Gaudma, en airain supérieurement bronzé, et cinq images de *Rakouss* ou démons des Hindous. Elles sont du même métal que celle de Gaudma, et d'une stature gigantesque. Ces objets faisaient partie du butin que firent les Birmans lors de la prise d'Aracan, sous le règne du monarque actuel. On trouva aussi dans cette ville un canon d'une grosseur énorme, composé de très-grosses barres de fer battu. Il a trente pieds

de long, deux pieds et demi diamètre à son embouchure, et dix pouces de calibres. Les Birmans le transportèrent par eau à Ummerapoura, et le placèrent dans la cour du palais du roi, où on le conserve comme un monument de gloire. L'idole de Gaudma et ses gardiens infernaux furent aussi conduits par eau dans la capitale des Birmans, et ce transport se fit avec beaucoup de pompe et de marques de superstition. Un objet qui mérite ensuite l'attention des voyageurs et des étrangers, c'est l'antique et pesante masse pyramidale du temple de Commodou. Ce vénérable et curieux édifice est sur une éminence : aussi l'apperçait-on de très-loin. Il a précisément la forme d'une cloche ; mais il n'y a aucun vide. La pyramide n'a pas moins de trois cents pieds de hauteur. Elle se termine en cône peu agréable à l'œil, et n'a ni flèche, ni tée. C'est l'édifice le moins élégant de l'empire Birman, mais le plus étonnant par sa construction. Tout prouve d'ailleurs qu'il est très-ancien ; et d'après sa forme et sa grandeur, il semble encore devoir résister pendant plusieurs siècles aux ravages du tems.

PROVINCES, VILLES ET AUTRES LIEUX REMARQUABLES.

ARACAN. — Ce royaume, dont le véritable nom est *Yée-Kein*, est situé au sud-sud-est de la rivière de Naff, qui le sépare du territoire de la compagnie des Indes-Anglaises, et s'étend jusqu'au cap Négrais, où commençait l'ancien empire du Pégu. La chaîne de hautes montagnes, connues sous le nom d'Anoupectoumiou, l'entoure en grande partie. L'Aracan est quatre à cinq fois plus long que large. Les îles de Chéduba et de Ramrée, que les Birmans appellent *Magou-Kioun* et *Yamgée-Kioun*, sont grandes et bien cultivées. Ces deux îles avec l'Aracan propre et le Sandercy, sont les quatre provinces différentes qui forment le royaume d'Aracan. Quoiqu'heureusement situé, l'Aracan n'a jamais fait un commerce très-étendu : les seules choses qu'il fournit sont du sel, de la cire, des dents d'éléphant et du riz. Ce dernier article y est en très-grande abondance, et l'on pourroit en exporter considérablement sans faire tort à la consommation du pays. Le sol de l'Aracan est riche, le pays est bien peuplé, l'air en est très-sain, et le terrain agréablement coupé par des rivières, des lacs et des étangs. On y trouve des bois de toute espèce ;

les jardins et les marais sont cultivés avec soin; les campagnes et les collines sont fertiles en excellens pâturages, et couvertes d'une multitude innombrable de bestiaux. Ses montagnes renferment quelques mines d'étain et de plomb. Les arbres, toujours verds, produisent des fruits délicieux en quantité, des bananes, des mangos, plusieurs espèces de concombres, des oranges, des limons, des cédrats d'une prodigieuse grosseur et si plein de suc, que d'un seul on en tire souvent de quoi remplir un grand vase. Le durion est aussi commun dans l'Aracan que dans le royaume de Siam. Ce fruit croît sur un grand arbre que les Indiens appellent *batan*; il est de la grosseur d'un melon, sa chair est blanche et d'un goût exquis. On trouve dans les forêts des éléphans, des buffles et des chameaux, que l'on prend et que l'on emploie faute de chevaux, qui dans ce pays sont fort rares.

Aracan, capitale de ce royaume, à environ vingt lieues de la mer, est située dans une vallée entourée de montagnes, avec un fort pour la défendre. Cette ville est grande, mais les maisons en sont très-basses. Il y a plusieurs grandes places ou marchés dans les différens quartiers. On fait monter le nombre de ses pagodes à six cents. Le palais du roi était vers le milieu de la ville. Il était très-vaste, environné d'une triple enceinte de murailles, et renfermait, dit-on, des richesses incroyables, tant en or que pierreries, et autres objets rares et précieux. Toujours est-il vrai que les Birmans, lors de la prise de cette ville, y ont fait un butin immense. Nous verrons à l'article *histoire* comment ce royaume avec sa capitale est passé sous la domination de l'empire Birman.

Ava—Le nom d'Ava, qui est celui de l'ancienne capitale des Birmans, a été généralement donné par les Européens à tout le pays que les indigènes nomment *Miamma* (1). Cet empire se trouve à l'est du royaume d'Aracan, et a pour limites, de ce côté, une chaîne de montagnes qu'on appelle *Anoupectoumiou*, c'est-à-dire, la grande contrée des mon-

(1) C'est pour cela que plusieurs géographes ancien très-estimables ont parlé d'*un royaume de Mien*. Ce nom qu'on trouve sur les cartes de d'Anville n'est évidemment qu'une corruption de celui de *Miamma*.

tagnes occidentales ; au nord-ouest, le royaume d'Ava est séparé de celui de Cassay par la rivière de Kiu-Duem ; au nord, il est borné par des montagnes et par quelques petits états indépendans, qui sont limitrophes du pays d'Asam ; au nord-est et à l'est, il touche à la Chine et au royaume de Siam ; enfin, du côté du sud, ses limites ont si souvent changé, qu'il est difficile de les indiquer avec précision.

Ummerapoura est la capitale actuelle de l'empire Birman, et la résidence de l'empereur régnant qui l'a bâtie. Elle est située à environ deux lieues de l'ancien Ava, dans une péninsule de la province, au bord d'un lac accru des débordemens des eaux de la rivière de même nom, dont cette péninsule la sépare. Les débris de l'ancienne capitale ont servi à bâtir la nouvelle. On a mis tant d'activité dans cette reconstruction, qu'Ummerapoura est devenue, en peu de tems, l'une des plus belles et des plus florissantes villes de l'Orient ; elle est prodigieusement peuplée, et contient un grand nombre d'édifices, plus remarquables cependant par leurs ornemens intérieurs que par leur architecture. La forteresse qu'on y a élevé est spacieuse, régulière et solidement bâtie à la manière des Asiatiques. Les remparts sont très-élevés, protégés par un parapet, flanqués de bastions d'excellente maçonnerie, et entourés d'un fossé large et profond, revêtu d'un mur de brique, et toujours plein d'eau. Les portes sont garnies de canons, et un retranchement défend les passages du fossé. Les rues sont belles en général, bien alignées, larges et pavées en briques, mais les maisons sont basses, construites en bois et couvertes de tuiles. Le petit nombre de celles bâties en brique appartient à des membres de la famille Impériale. Les boutiques ouvertes sur la rue sont très-brillantes : près du fort est la rue des orfèvres, qui offre par-tout aux yeux une riche variété d'argenterie Birmane. Il y a dans plusieurs rues des rangs d'arbres, cinq ou six pieds en avant des maisons, qui forment un passage ombragé pour les gens de pied. On voit dans toutes les rues, sur le sommet des toits, une rangée de pots de terre remplis d'eau, que l'on brise en cas de feu.

On remarque à Ummerapoura le palais de l'Empereur : c'est un vaste bâtiment en brique, où on arrive après avoir traversé plusieurs cours spacieuses. La dernière, qui contient le *Lotou*, ou la grande salle du conseil et d'audience, est

immense. Dans cette enceinte est une cour intérieure, séparée par une muraille de briques, qui comprend le palais et tous les bâtimens nécessaires à la maison du roi. La cour déploie, dans les occasions d'éclat, toute la pompe et la grandeur imaginable ; en entrant dans la salle d'audience, il est impossible qu'un étranger ne soit pas surpris de sa magnificence : elle est soutenue par soixante-dix-sept colonnes, distribuées en onze rangs de sept chacunes, et à douze pieds environ de distance les unes des autres. Au fond de la salle il y a une haute jalousie dorée qui prend toute la largeur de l'édifice ; et au centre de cette jalousie est une porte dorée, qui, lorsqu'elle est ouverte, découvre le trône. L'étendart Impérial est blanc, et les parasols sont de la même couleur et richement dorés. *L'engée Tenkien* et les autres princes de la famille royale ont aussi leurs palais, mais il y règne beaucoup moins de magnificence. Après le palais Impérial, on admire le *Kioum*, où le grand prêtre de l'Empire fait habituellement sa résidence. Ce bâtiment surpasse de beaucoup, en grandeur et en magnificence, tous ceux de l'Empire, et c'est peut-être, en ce genre, le plus bel édifice de l'univers. Il serait difficile à la plume et au pinceau de nous donner une idée exacte de cet édifice extraordinaire. La dépense immense de la dorure, soit sur l'extérieur, soit dans l'intérieur de ce temple, ne peut manquer d'exciter l'étonnement d'un étranger, et jamais l'imagination n'aurait pu se former un tableau plus magnifique et plus frappant. Les autres temples et kioums d'Ummerapoura sont fort beaux.

Ava était une ancienne ville, qui fut long-tems la capitale de l'empire Birman, il n'en existe plus aujourd'hui que les ruines. Elle était divisée en haute et basse ville, toutes deux fortifiées. La basse, qui était la plus grande, avait environ deux lieues de circonférence. Elle est encore, en grande partie, entourée d'un mur de trente pieds de haut, au pied duquel il y a un fossé large et profond. La ville haute, ou la citadelle, n'avait qu'un mille de circuit. Comme les maisons d'Ava ne consistaient, en très-grande partie, qu'en bois et en bambou, un ordre de l'Emperenr a suffi pour les faire transporter dans la nouvelle ville d'Ummerapoura. Malgré que le terrain où elles étaient soit presque entièrement couvert d'herbes et de halliers ; on y distingue encore la

trace des rues et les emplacemens des maisons. Les murs des fortifications sont couverts de lierres et de ronces, qui y occasionnent des crevasses et en dégradent les fondemens.

Chagaing. Cette ville fut aussi autrefois une résidence impériale; elle est heureusement et agréablement située sur le bord de la rivière d'Ava : on y respire un air très-pur, et les campagnes qui l'avoisinent offrent les sites les plus pittoresques; mais un coup-d'œil unique c'est de voir, de la rive opposée, cette ville, ainsi que les pyramides, les tours et le superbe *piazath* d'Ummerapoura, qui font un grand contraste avec les restes abandonnés d'Aya, et consolent en quelque sorte de la tristesse que ces ruines inspirent. Ce qui ajoute encore au charme de la situation de Chagaing, c'est qu'elle est bâtie en partie au pied, et en partie sur le penchant d'une montagne escarpée et très-inégale. Chacune des éminences qui se trouvent sur le flanc de cette montagne est couronnée d'un temple pyramidal; et ces temples s'élevant irrégulièrement l'un au-dessus de l'autre jusqu'au sommet de la montagne, forment tous ensemble une perspective magnifique. Le coup-d'œil en est d'autant plus brillant, qu'ils sont blanchis et entretenus avec beaucoup de soin.

Denoubieu est remarquable par un beau temple, et célèbre par les nattes qu'on y fabrique. Il y en a de très-belles et de toutes les façons, et elles sont d'une qualité supérieure à celles que l'on fait dans les autres parties de l'Empire.

Mehamon, sur la rive occidentale de la rivière d'Ava, est assez considérable; elle est environnée d'arbres de palmiers. On y fabrique de grosses toiles de coton mouchetées, qui servent de vêtemens aux dernières classes du peuple.

Sembieu - Ghieun; située sur la rive orientale de l'Irrouaddy, à une lieue dans les terres, n'offre rien de bien remarquable. Sa position seule la rend importante, en ce qu'elle est l'entrepôt de toutes les marchandises du Bengale, que le royaume d'Ava reçoit par la voie d'Aracan, et qu'on embarque sur l'Irrouaddy.

Summeï-Kioum est une grande ville, dont les maisons sont toutes médiocres et irrégulièrement bâties. Le territoire des environs est propre à la culture du riz, on y en recueille beaucoup. Il y a dans cette ville une manufacture de salpêtre et de poudre à feu, la plus considérable de tout l'empire

Birman. On y fabrique toute la poudre nécessaire à l'approvisionnement des arsenaux : c'est le seul genre d'industrie des habitans de cette ville. Le Gouvernement ne permet, sous aucun prétexte, qu'on exporte ni de la poudre ni du salpêtre ; et personne ne peut en vendre sans une permission expresse de ceux qui ont droit de l'accorder.

Nioundoh est une ville très-commerçante ; elle s'est emparée de tout le commerce qui se faisait autrefois à Pagahm. Le coton, la porcelaine vernissée, et l'huile de sésame sont les principaux articles que fournit Nioundoh.

Pagahm, cette ville jadis si grande et si magnifique, est bien déchue aujourd'hui. Il ne reste guères de l'ancienne Pagahm, à proprement parler, que ses temples en ruine, et des vestiges d'un fort bâti en briques, dont on peut encore reconnoître l'enceinte. Cette ville est l'appanage, ou plutôt le titre d'un prince de la famille impériale. Les rues sont en général longues, tortueuses, et de la largeur d'environ trente pieds. Les maisons sont de bambou, et élevées au-dessus du sol, comme celles des autres villes Birmanes. On voit partout des boutiques où l'on vend de la poterie vernissée, des boîtes, des bassins, des coupes, et divers autres objets de différentes couleurs et vernis avec goût. Les *bazars* ou marchés sont amplement approvisionnés de comestibles ; on n'y voit point de viande, mais beaucoup de lézards, que les Birmans regardent comme un manger très-délicat. Il y a deux ponts de bois assez bien construits.

Sillah-Miou est une ville grande et remarquable par ses manufactures de soieries. Ces étoffes sont d'un tissu serré et fort, et durent, dit-on, plus long-temps que celles de la Chine et de l'Hindoustan. Les couleurs en sont jolies et très-brillantes ; mais elles semblent devoir passer vîte. Du reste Sillah-Miou est une belle ville, agréablement située.

Schouayedoug, petite ville mais fort jolie, a environ trois cents maisons, qui forment une rue très-droite ; à chaque maison est attenant un jardin entouré d'un treillis de bambou. La vue s'arrête avec plaisir sur les grands arbres dont les temples de cette ville sont ombragés.

Miaïday est la résidence du vice-roi de Pégu, à qui elle appartient, et qui, pour cette raison, est plus souvent désigné par le titre de *Miaïday-Praw*, que par celui que lui

donne la vice-royauté. Cette ville n'est pas considérable, mais elle est très-jolie et très-propre. On remarque hors de la ville plusieurs temples et couvens placés dans des bosquets de mangniers, de trompettes et de tamarins de la plus grande beauté.

Tongho, capitale d'une province très-riche et très-peuplée, à laquelle elle donne son nom, sert d'apanage à l'un des fils de l'Empereur. Les habitans excellent sur-tout, dans la fabrication des toiles de coton, et ses environs produisent le meilleur bétel de l'empire.

Prome, capitale d'une province du même nom, est célèbre dans l'histoire Birmane, par les longs sièges et les sanglantes batailles dont elle a été le théâtre. Prome contient à-peu-près quarante milles habitans. On trouve au bout de la nouvelle ville de Prome les ruines de l'ancienne. Elle formait un petit pentagone, dont l'enceinte était bâtie en briques, et par sa situation elle devait être très-forte. La nouvelle ville n'est entourée que de palissades qu'on a garnies de terre en dedans. Tout près de la ville est un manège impérial, où l'on dresse des éléphans ; il y a deux vastes écuries où on les tient pendant la saison des pluyes. La ville de Prome et la province à laquelle elle donne son nom sont l'apanage du second fils de l'Empereur, qui, en conséquence porte le titre de prince de Prome.

Kioum-Zeïk, par sa position, a beaucoup de relations avec l'intérieur du pays. Divers grands chemins y aboutissent. Cette ville est en général bien bâtie, et tout annonce qu'elle est riche. Elle est traversée par divers canaux que forme la rivière, et sur lesquels on a construit de jolis ponts de bois. C'est aux manufactures de toiles de coton que Kioum-Zeïk doit sa prospérité. On ne voit dans ses environs que de vastes plaines, où de grands troupeaux de buffles et d'autre bétail paissent tranquillement.

Mayahounn, qui portait autrefois le nom de *Lounzaï*, et que les guerres des Birmans et des Péguans ont rendu célèbre. C'est une ville très-ancienne, et qui occupe un espace de deux milles sur le bord de la rivière. Mayahoun est surtout remarquable par le nombre de ses temples dorés, et par ses vastes kioums.

Kanoungohé, ville fort étendue en longueur, est remar-

quable par un quai fort bien bâti, avec un parapet où l'on monte par un escalier de bois qui a cent marches. La population en est considérable.

Le Pégu, appelé par ses habitans *Baigou*, fut autrefois un état puissant. Par les conquêtes d'Alompra il est devenu province de l'empire Birman. Ce royaume est au sud de celui d'Ava ; il renferme dans ses limites les côtes de la mer jusqu'à Martaban, dont le vrai nom est Mondimaa. La ville de Prome le bornait anciennement au nord, et le territoire de Siam à l'est.

On remarque dans le Pégu une nation singulière, qui, bien qu'originaire de ces contrées, paroît être d'une race différente des autres indigènes : on les appelle *Caraïners*. Ils ont des mœurs fort simples, et parlent une langue différente de celle des Birmans. Ils mènent une vie pastorale et agricole, et sont extrêmement laborieux. Ils n'habitent point les villes, mais des villages, et ne s'allient qu'à des personnes de leur race. Ils ne prennent jamais les armes ; ni ne se mêlent des querelles du gouvernement ; ce qui les oblige nécessairement de se soumettre au parti vainqueur.

Il y a des Caraïners Péguans et des Caraïners Birmans ; et ces deux peuples diffèrent entr'eux au même degré que les nations auxquelles ils sont attachés. Ils adorent Gaudma ; mais non pas avec cette ferveur qui anime les Birmans. Ils ont plutôt l'air de se soumettre à la doctrine de leurs conquérans qu'ils ne se piquent de la comprendre. Du reste, ils sont doux, timides, bienfesans et hospitaliers.

Tout ce qu'on a publié jusqu'à présent sur la géographie de ce pays est imparfait, et quelquefois absolument inexact. D'après les dernières observations, on place Pégu par les 17 d. 40 min. de latit. nord, c'est-à-dire, plus de 40 milles géographiques au sud de l'endroit où on l'a mise sur les anciennes cartes. La différence de la longitude est moindre que celle de la latitude ; cependant elle est de 22 milles plus à l'ouest qu'on ne l'a prétendu jusqu'à ce jour. C'est cette erreur qui peut avoir été cause qu'on a pris la rivière de Sitang pour celle de Pégu.

Pégu, capitale de cette province, est une nouvelle ville, dont les habitans sont, pour la plupart, des Rhahaans occupés du service des temples, des officiers et d'autres personnes

attachées à la cour du vice-roi. Le nombre de tous les habitans ne s'élève pas à plus de six à sept mille. On verra à l'article Histoire les causes de la décadence de l'ancienne ville de Pégu. Les restes du fossé et de la muraille qui l'environnoient montrent encore qu'elle étoit son étendue. Elle formoit un carré de près d'un mille et demi sur chaque face. Les murailles de Pégu devaient être un ouvrage considérable, à en juger seulement par leurs ruines. Elles étoient construites avec des briques et de l'argile.

La nouvelle ville de Pégu occupe environ la moitié de l'espace de l'ancienne, et est bâtie sur le même plan. Elle est entourée de pieux de dix à douze pieds de haut; et du côté du nord et de celui de l'est elle touche aux anciennes murailles. Il y manque encore beaucoup de maisons, mais on en construit chaque jour de nouvelles. La principale rue traverse la ville de l'est à l'ouest, coupée à angle droit par deux rues moins grandes, qui ne sont pas encore achevées. A chaque extrémité de la rue principale est une porte où est placée une mauvaise pièce de canon, gardée par des soldats armés de mauvais fusils, et la plupart du tems endormis dans leur corps-de-garde.

Les rues de Pégu sont fort larges, ainsi que celles des autres villes Birmanes: elles sont pavées en briques, que les ruines de l'ancienne fournissent en abondance; et de chaque côté des rues il y a un petit canal pour l'écoulement des eaux. Les maisons de tous les habitans du Pégu et du reste de l'empire Birman ont un grand avantage sur celles des Hindous, c'est d'être posées sur des poteaux de bois ou de bambou, dont la hauteur est proportionnée à la grandeur de la maison. Les kioums et les demeures des personnes de la première classe sont ordinairement élevées au-dessus du sol de six à huit pieds; celles des hommes d'un rang inférieur et des paysans ne le sont que de deux ou trois pieds.

A Pégu ainsi qu'à Rangoun, les seuls édifices bâtis en briques sont les maisons qui appartiennent à l'empereur, et les temples de Gaudma. L'empereur a défendu d'employer des briques pour les demeures des particuliers, parce qu'il craint, dit-on, que sous le prétexte de bâtir des maisons solides, on ne construise quelques forteresses, qui pourroient être dangereuses au repos de l'Etat. Les maisons sont toutes cons-

truites en planches, soutenues par des poteaux de bois ou de bambou. Comme la nature de ces matériaux rend les maisons combustibles, outre les précautions que prennent les particuliers contre les accidens du feu, le gouvernement entretient une compagnie d'hommes, dont l'emploi est de prévenir et d'éteindre les incendies : pour cet effet, elle parcourt les rues pendant toute la nuit.

La demeure du vice-roi, quoique d'une magnificence bien peu proportionnée au rang d'un homme qui représente l'empereur, est cependant fort belle, si on la compare aux autres maisons de Pégu. L'édifice de Pégu qui mérite le plus d'attention, est le superbe temple de Schoe-Madou, c'est-à dire, du Dieu d'or. Ce temple est élevé sur une double terrasse : la première a dix pieds d'élévation au-dessus du sol, et la seconde en a vingt au-dessus de la première ; l'une et l'autre forment un parallélogramme. On monte sur les terrasses par de grands escaliers de pierre, dont les marches sont dégradées. On voit de chaque côté des terrasses, les demeures des rhahaans, élevées de quatre à cinq pieds au-dessus du sol : chacune de ces demeures n'a qu'une seule chambre assez spacieuse, construite avec des planches, et couvertes en tuiles ; les poteaux qui les supportent sont tournés avec élégance. Il y dans chaque chambre plusieurs bancs nus, sur lesquels couchent les rhahaans. Le temple de Schoe-Madou est une *pyramide* construite en briques et en mortier, dans laquelle il n'y a ni ouverture ni aucune autre espèce de vide. Il forme à sa base un octogone, et il s'arrondit en s'élevant. Chaque face de l'octogone a cent soixante-deux pieds de large. A six pieds de hauteur il y a un grand avancement, sur lequel sont posées, à une égale distance l'une de l'autre, 53 colonnes *pyramidales* de 27 pieds de haut et de 40 pieds de circonférence à leur base. Au-dessus est un autre avancement qui porte également 53 colonnes de la même forme et de la même grandeur que les premières. L'édifice est couvert de moulures en forme de cercle, et à la corniche il y a des ornemens qui ressemblent à des fleurs-de-lys ; au-dessus des dernières moulures sont d'autres ornemens en stuc, pareils au feuillage d'un chapiteau corinthien, et le tout est couronné par un *tée* en fer, surmonté d'une aiguille et d'une girouette dorées.

Rangoun s'étend déjà beaucoup au-delà des limites marquées par son fondateur Alompra. La prospérité du commerce et l'accroissement de la population, qui en est la suite nécessaire, font qu'elle est dévenue en peu de tems la ville la plus commerçante de l'empire Birman. Il y a dans cette ville et dans ses fauxbourgs 5000 maisons qui paient des des impôts, de manière qu'on évalue la population à 30,000 ames au moins. Rangoun étant depuis long-tems le refuge des débiteurs insolvables de toutes les parties de l'Inde, se trouve remplie d'étrangers sans fortune, que les Birmans accueillent généreusement, et qui y font quelque petit négoce ; de sorte que ceux qui se conduisent avec prudence vivent assez à leur aise. Là on trouve des gens de tout pays et de toute couleur. La bourse offre un mélange de figures tel qu'on n'en trouve guères dans les plus grandes villes. Les Malabares, les Mogols, les Persans, les Parsis, les Arméniens, les Portugais, les Français et les Anglais s'y mêlent, et s'y livrent à différentes branches de commerce. Les rues en général sont bien pavées. Il y a plusieurs ponts en bois, et une longue et belle chaussée sur laquelle les vaisseaux déchargent leurs marchandises. On voit aussi une belle douane bâtie en briques et couverte en tuiles. Indépendamment de l'avantage d'être à portée de se procurer du bois de teak en abondance, la rivière de Rangoun en a un autre, c'est qu'elle est extrêmement commode pour la construction des vaisseaux. La marée y monte jusqu'à vingt pieds de hauteur. Le rivage est doucement incliné, et sans rochers ; de sorte qu'il est facile d'y creuser des bassins, et d'y construire des vaisseaux de toute grandeur. En un mot, la nature a prodigué à Rangoun tout ce qui est nécessaire pour en faire le port le plus florissant de l'Orient.

Dalla, capitale de la province du même nom, et située sur la rive occidentale du Bockier, étoit autrefois très-considérable et très-commerçante : elle a été ruinée par les guerres.

Maindou, située vis-à-vis de Rangoun, de l'autre côté de la rivière, est la résidence du gouverneur de Dalla. Cette ville est composée d'une longue rue, à l'extrémité orientale de laquelle on trouve une crique qui a jusqu'à douze pieds d'eau dans le tems des hautes marées.

Histoire des Birmans. — Les anciens n'ignoraient pas l'existence de la partie de l'Inde qui est au-delà du Ganges ; mais c'est presque tout ce qu'ils en savoient. Un voile ténébreux a caché aux Européens les événemens qui s'y sont passés, jusqu'au moment où les Portugais, guidés par le génie hardi de leur roi Emmanuel, ont ouvert à l'Europe une nouvelle source de richesse en doublant le cap de Bonne-Espérance. C'est aux écrivains portugais que nous devons presque tout ce que nous savons sur les contrées orientales de l'Inde. D'après eux, il paroît que, vers le milieu du seizième siècle, le pays situé entre le sud-est de la partie de l'Inde qui appartient aux Anglais, la province chinoise de Yunan et la mer orientale étoit partagée en quatre grandes souverainetés, connues des Européens sous les noms d'Arracan, d'Ava, de Pégu et de Siam. Les Birmans étoient anciennement soumis au roi de Pégu ; mais vers le milieu du seizième siècle, aidés des Portugais, ils secouèrent le joug des Péguans, et les subjuguèrent à leur tour. Les Birmans, fiers de leurs succès, tinrent les Péguans dans la sugétion jusqu'au milieu du dix-septième siècle : mais en 1751 les Péguans, aidés des Européens qui fréquentoient leurs ports, se révoltèrent, et remportèrent plusieurs victoires sur leurs oppresseurs. Leur audace s'accrut tellement par leurs succès, qu'en 1752 ils allèrent mettre le siége devant la ville d'Ava. Les Birmans, découragés par leurs nombreuses défaites, se rendirent à discrétion. *Donipdie*, le dernier d'une ancienne race de rois Birmans, fut fait prisonnier avec sa famille. *Beinga-Della*, roi de Pégu, se voyant maître d'Ava, songea à s'affermir dans sa conquête ; mais pour ne pas négliger le soin de ses propres états, il s'en retourna à Pégu, et confia le le gouvernement d'Ava à son frère *Apporaza*, qu'il chargea de soumettre le reste des mécontens, et d'exiger un serment de fidélité de tous les Birmans propriétaires.

La conquête du royaume d'Ava fut suivie pendant quelque tems d'une apparente tranquillité. Les principaux habitans ne balancerent pas à se reconnoître sujets du vainqueur, et à prononcer le serment qu'il exigeait. *Alompra* lui-même, Birman d'une naissance obscure, dissimula d'abord ses sentimens, et fut maintenu par les conquérans dans la place de chef de Monchabou, village situé à douze milles de

la rivière d'Ava : mais cet homme, d'un esprit pénétrant, hardi, et fait pour les entreprises difficiles, conçut dès-lors le projet d'affranchir son pays d'un joug étranger, et s'occupa sans relâche des moyens de le briser. Une proclamation dans laquelle le roi de Pégu annonçoit, d'un ton arrogant, à tous les peuples de la terre la conquête de l'empire Birman, en soulevant d'indignation les vaincus, hâta l'exécution du généreux projet d'Alompra.

Cet homme avoit alors, à Monchabou et dans les environs, cent de ses amis sur le courage et la fidélité desquels il pouvoit compter. Les Péguans, bien éloignés de soupçonner un acte de rébellion de la part d'un homme de si peu d'importance, portoient toute leur attention sur des provinces plus éloignées, si bien qu'ils n'avoient alors à Monchabou que cinquante soldats, qui traitoient sans cesse les Birmans avec la hauteur la plus insultante. Alompra, profitant du moment où quelque nouvelle injustice avait irrité ses compatriotes, rassembla ceux de son parti, attaqua les cinquante Péguans qui étoient dans la ville, et les fit tous passer au fil de l'épée.

Après cette action, *Alompra*, cachant encore ses intentions pour gagner du tems, écrivit à Apporaza pour l'assurer que le meurtre des Péguans étoit l'effet d'une querelle imprévue, dont il étoit très-affligé. Apporaza, qui ne voyoit en lui qu'un rébelle peu redoutable, donna des ordres pour qu'on le tint dans une étroite prison, lorqu'on l'auroit amené de Monchabou, et se contenta d'envoyer un corps de troupes dans cette ville pour remplacer celles qui avoient été égorgées. Ce détachement s'approchait sans defiance lorsque tout-à-coup Alompra parait à la tête de ses braves et fondant sur les Péguans, les taille en pièces comme les premiers : après ce succès, Alompra résolut vaillamment de marcher sur Ava, et de profiter de la terreur où était *Dotacheu*, neveu d'Apporaza, et qui y commandait; pour frapper un coup décisif avant qu'il eut le tems de rassembler les corps nombreux de Péguans répandus dans les provinces. Ce projet sage et rapidement conçu eut tout le succès qu'il méritait. Dotacheu, instruit de l'intention d'Alompra, prit la fuite, et tous ceux des Péguans qui ne purent ou ne voulurent pas suivre leur chef furent massacrés par les Birmans. Alompra envoya Schem-

buan, le second de ses fils, pour commander dans la capitale, et mettre une garnison dans le fort. Ces événemens eurent lieu dans l'automne de 1753. Tant de revers éprouvés coup-sur-coup par les Péguans, alarmèrent Beinga-Della sur les dangers auxquels se trouvoient exposés ses propres états.

En conséquence, au mois de janvier 1754, on équipa à Syriam beaucoup de chaloupes de guerre, dont le commandement fut donné à Apporaza, pour aller soumettre les insurgens. La saison où ce général partit avec sa flotte pour aller attaquer Alompra, était la plus défavorable. Pendant les mois de janvier, février, mars et avril, les eaux de la rivière d'Ava sont à peine navigables; les rochers et les bancs de sable y arrêtent souvent les bateaux chargés, et le vent de nord, qui y règne continuellement, ajoute beaucoup à la difficulté de le remonter. Ces obstacles, qui rallentirent la marche des Péguans, donnèrent à l'ennemi le tems de rassembler ses forces, et de se préparer à repousser le danger qui le menaçait.

La flotte d'Apporaza s'avança tranquillement jusques dans les environs d'Ava, où elle fut attaquée par de petits détachemens de Birmans postés sur le bord de la rivière. Cela ne l'arrêta pas; mais Apporaza trouva devant le fort d'Ava des difficultés et une résistance sur-tout à laquelle il ne s'attendait pas. Il crut plus prudent de livrer une bataille décisive que de perdre du tems dans les opérations d'un siège, dont la durée et le succès étoient incertains. Apporaza laissa donc Ava derrière lui, et se rendit, avec toute sa flotte, à Keoum-Meoum, où il trouva Alompra prêt à le combattre. On s'attaqua bientôt avec acharnement; l'action fut longue et sanglante; mais un bruit répandu à dessein, que Schembuan avait quitté le fort d'Ava pour venir fondre sur l'arrière-garde des Péguans, causa la déroute. La plupart furent massacrés dans leur fuite, et Schembuan les attaquant à leur passage, acheva leur défaite.

La puissance des Péguans semblait être sur son déclin; mais le revers qu'ils venaient d'essuyer, loin de les accabler, ne fit que les irriter. Sous prétexte que le vieux roi des Birmans, prisonnier au Pégu, venait de former une cons-

piration dans laquelle étaient entrés les principaux de sa nation, qui se trouvaient auprès de lui : le 13 octobre 1754, les Péguans s'armèrent, et après avoir massacré le malheureux monarque, ils égorgèrent tous les Birmans qu'ils purent joindre, sans distinction d'âge ni de sexe. Cet acte sanguinaire eut des effets terribles. Les Birmans, qui étaient en grand nombre dans l'ancien royaume d'Ava, coururent aux armes, et dans le délire de la vengeance, avec non moins de barbarie que ceux qui leur avoient donné un si funeste exemple, ils massacrèrent tous les Péguans qu'ils rencontrèrent.

Pendant ce tems-là, le chef de l'insurrection, Alompra, ne négligeait aucun moyen d'assurer ses succès. Informé de la marche de Beinga-Della, qui, réuni à son frère Apporaza, dirigeait ses forces sur Prome pour s'en emparer, il laissa le commandement d'Ava et de Monchabou à ses deux fils aînés, et partit avec une nombreuse flotte pour aller combattre les Péguans. La rapidité de sa marche ne pouvait manquer d'inspirer de la terreur aux ennemis, et de l'audace à ses propres soldats. A peine arrivé devant Prome, les Péguans furent attaqués, et chassés des retranchemens qu'ils avaient construits au nord de la forteresse. Dans le même tems, les flottes combattaient avec fureur. La bataille dura long-tems, et il y eut beaucoup de sang répandu ; enfin la victoire se déclara pour les Birmans : les Péguans prirent tout-à-coup la fuite.

Mais Alompra, qui ne manquait jamais de profiter de ses avantages, se rendit aussi-tôt à Lounzaï, que les Péguans avaient déjà évacuée. Il s'en empara, et voulut qu'elle s'appellât *Mayah-Oun*, nom qui signifie rapide conquête, et qu'elle a toujours conservé depuis.

La nouvelle défaite de Beinga-Della répandit la consternation dans tout son royaume. Alors Alompra, pour arriver plus promptement et plus sûrement à son but, crut devoir faire concourir la politique à ses opérations militaires. Il envoya une députation à M. *Brooke*, résident à Negrais, et chef de toutes les factoreries anglaises. Il sentoit tout l'avantage qu'il y avait pour lui à faire alliance avec une nation si habile dans la guerre de mer. Il voulait donc obtenir des secours des Anglais, ou s'assurer au moins de leur neutralité.

Cette

Cette négociation réussit au gré de ses désirs. Ils embrassèrent d'abord sa cause avec chaleur; mais ensuite, sollicités par les Péguans, et croyant d'ailleurs, pour l'intérêt de leur commerce, devoir se ménager les deux peuples (1), ils se rendirent suspects à Alompra, qui s'en vengea, en faisant massacrer tous les colons Anglais de Negrais. Dès le commencement de la négociation, Alompra s'était mis en marche contre les Péguans. La bataille qu'il livra à Apporaza, le 21 avril, et dans laquelle ce dernier fut complètement battu, acheva de les abattre. La victoire qu'Alompra avait remportée en cette occasion étoit décisive. Les Péguans decouragés s'enfuirent à Syriam, et plusieurs même ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent dans leur capitale. Parmi ces derniers était Apporaza lui-même, qui chargea de la défense de Syriam un parent de la famille royale.

La prise de Syriam, qui suivit bientôt après, décida du sort des Péguans. Privés de toute communication avec les contrées occidentales de Dalla et de Persaïm, ainsi que de la navigation de Rangoun et d'Ava, et ne pouvant recevoir aucun secours étranger, ils manquèrent bientôt de moyens pour continuer la guerre. Malgré toutes les pertes qu'ils venaient d'essuyer, les Péguans se préparèrent cependant à soutenir un siège dans leur capitale, qui, à la vérité, étoit dans un meilleur état de défense que ne le sont ordinairement les villes de ces contrées.

Dès que la saison des pluies fut à son terme, et que le pays marécageux qui sépare Syriam de Pégu, eut cessé d'être inondé, Alompra se mit en marche avec toute son armée; et en quatre jours il fut au pied des murs de Pégu. Selon l'usage des Birmans, il fit ses dispositions pour le blocus de cette ville, et attendit tranquillement les effets lents, mais certains de la faim et du désespoir. La famille royale et les principaux nobles Péguans s'étoient retirés dans la forteresse, défendue par une faible garnison. Quand la disette se fit sentir, et qu'il n'y eut plus d'espoir d'échapper à l'ennemi; le roi déclara, dans un conseil qu'il tint avec sa famille et ses principaux officiers, qu'il étoit dans l'intention de demander la paix, et d'envoyer sa fille au vainqueur.

(1) On reconnaît ici la *foi punique*.

Alompra accepte les conditions du roi de Pégu, épouse dans son camp la fille de ce roi, dont il obtient la main pour prix de la paix. Alors les négociations furent entamées, mais après plusieurs traités dont Alompra ne vouloit pas remplir les conditions, la ville réduite au désespoir fut obligée de se rendre au vainqueur. Le roi fut fait prisonnier contre la foi jurée, et la ville livrée au pillage.

En triomphant de son principal ennemi, Alompra porta le coup le plus terrible aux Péguans. Cette nation, après avoir perdu sa capitale et son souverain, n'eut plus la force de résister au vainqueur. Celui-ci ne tarda pas à se mettre en marche pour aller soumettre les autres provinces.

Après la reddition de la capitale du Pégu, le gouvernement Péguan fut totalement détruit. Envain les *Cassayens* se révoltèrent pour secouer le joug; leur révolte ne servit qu'à river leurs chaînes. Alompra, après avoir par-tout rétabli l'ordre et l'obéissance, affermit son autorité par des lois sages. Il allait attaquer les Siamois, qu'il voulait punir de la rébellion qu'ils avaient suscité dans ses états, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie mortelle qui le força de revenir dans sa capitale; il n'en eut pas le tems; la mort le surprit à deux journées de Martaban, le 15 mai 1760, à l'âge d'environ 50 ans. Ainsi finit Alompra, après avoir laissé à ses successeurs la paisible possession d'une triple couronne. Sa mort fut accompagnée des regrets de sa nation, à qui son courage, ses talens et la gloire de l'avoir délivrée du joug des Péguans, le rendoient cher. Sous le double rapport de politique et de guerrier, Alompra fut certainement un homme extraordinaire. Il sut conserver par sa sagesse ce qu'il avoit acquis par sa valeur.

Namdogée-Praw, l'aîné des fils d'Alompra, succéda à son père. Son règne fut court et rempli de troubles; il eût sans cesse des rebelles à combattre : son frère, son oncle et deux de ses généraux exercèrent successivement ses armes. Il mourut de la même maladie qui avait mis son père au tombeau, et il laissa pour successeur un fils, nommé Momien, qui était encore enfant.

A peine Namdogée-Praw eut fermé les yeux, que *Schembuan*, son frère, s'empara du trône, et malgré les droits de son neveu, se fit proclamer légitime souverain des royau-

mes d'Ava et de Pégu. Il déclara aussi-tôt la guerre aux Siamois, et marcha en même-tems contre les Cassayes, qu'il battit complètement. Il avait d'abord transporté le siège du gouvernement de Chagaing à Monchabou, où son père avait tenu sa cour. Mais il quitta bientôt Monchabou pour se fixer à Ava. Ses armes furent heureuses contre les Siamois et les Chinois ; mais il se vengea bien cruellement sur le roi de Pégu, Beinga-Della, d'une révolte des malheureux Péguans, dont il l'accusa d'être l'auteur. Il le fit périr par la main du bourreau, et, par cette rigueur, aussi inutile que barbare, il déshonora la fin d'un règne qu'il avait rendu éclatant.

Chenguza, fils de Schembuan, monta paisiblement sur le trône de son père ; et pendant son règne la guerre ne troubla pas un seul moment ses états. Il s'endormit au sein des plaisirs, fut détrôné, et *Momien* déclaré souverain de l'empire birman. Chenguza périt de la main d'un de ses officiers qu'il avait offensé, et personne ne chercha à venger sa mort.

Momien n'était qu'un faible instrument dont s'étaient servis les conspirateurs pour opérer une révolution, *Minderagée-Praw*, quatrième fils d'Alompra, qui règne actuellement, l'avait habilement préparée, pour se frayer le chemin au trône. Sous prétexte d'incapacité, Momien fut déposé, emprisonné et mis à mort sans même subir de procès. Momien ne règna qu'onze jours (1) ; son avénement et sa mort eurent lieu en 1782. *Mideragée-Praw* règne depuis cette époque sur les trois peuples d'Aracan, de Pégu et d'Ava, avec une autorité et une soumission qui font l'éloge du monarque et le bonheur des sujets. Ce prince a beaucoup ajouté à la gloire et à la puissance de sa nation ; et l'on a droit de croire qu'une paix durable ne fera qu'accroître désormais les avantages dont elle jouit, à moins qu'il ne s'élève des obstacles qu'il n'est pas donné aux hommes de prévoir.

(1) Ceux qui auront lu l'histoire de la Russie, vol. II, remarqueront des ressemblances frappantes entre les révolutions de la cour Birmane et celle de Saint-Pétersbourg.

ROYAUME DE SIAM.

Situation, limites, étendue. — Le royaume de Siam est borné au nord par la Dzemée, province d'Ava, et par le Yunan, province de la Chine; à l'est, par les royaumes de Cambodia et de Laos; au sud par le golfe de Siam, de même que la Péninsule de Malaca, dont la partie nord-ouest est sous sa domination; et à l'ouest, par le Pégu. Ce qui donne à-peu-près 220 lieues de long du nord au sud, et 100 dans sa plus grande largeur. Les Siamois se donnent le nom de Tai, et on les distingue en Tai-yaï et Tai-naï, c'est-à-dire; en grands et petits Tais. Leur ancienne capitale se nommait Youdia ou Youdra, ce qui fait que les Birmans les appellent souvent les Youdras. Les limites que nous venons d'indiquer pour l'empire Siamois doivent être considérées plutôt comme celles qui existèrent autrefois, que celles qui existent aujourd'hui. Les vicissitudes de la guerre avec les Birmans, sur-tout dans ces derniers tems, ont alternativement aggrandi et diminué les possessions des deux peuples.

Climat, sol, productions, etc. — Comme le royaume de Siam est tout entier sous la zône torride, et qu'un pays aussi brûlant n'est habitable qu'auprès des rivières, les Siamois l'ont entre-coupé d'une infinité de canaux, sur le bord desquels ils ont élevé quantité de villes et de villages. Néanmoins le climat est assez doux, et l'air en général y est sain. Le sol est presque inculte et couvert de bois, sinon aux environs des villes, où l'on a soin de cultiver le riz, et d'entretenir des jardins. Les terres cultivées sont extraordinairement fécondes par l'inondation annuelle qui les engraisse et assure les récoltes, en fesant périr une infinité d'insectes dévorans et qui les infestent.

Le Bambou est, de toutes les différentes espèces de bois qui abondent dans le pays; celui qu'ils emploient a un plus grand nombre d'usages. On dit l'or si abondant dans cette contrée, que les statues les plus massives en sont faites, et que cette matière brille par-tout à l'exterieur du palais du roi. Des voyageurs modernes ont reconnus que ces relations étaient des fictions des missionnaires français et autres; car

quoique le pays ait des mines d'or, elles sont loin d'être aussi abondantes qu'ils se sont plu à le publier ; aussi ces ornemens du palais, si riches selon eux, ne sont autre chose que des tablettes extrêmement minces de ce métal, ou une laque brillante appliquée sur le bois. Sans rapporter ici les descriptions que nous donnent de ce pays les missionnaires et de prétendus voyageurs, dans le style le plus romanesque, nous dirons seulement, d'après les relations les plus authentiques, que le royaume de Siam est un pays très-fertile. Ses principales productions consistent en riz, en fruits et en coton. Il y a trois sortes de riz : le sauvage, le riz de montagnes et celui de plaines. Parmi les diverses espèces de coton il y en a une d'une finesse trop grande pour pouvoir être filé. L'écorce de l'arbre *tonki* sert à faire du papier. L'arbre *faang* donne un bois de teinture pour les couleurs rouges. En fait de minéraux, l'or et l'argent ne s'y trouve que mêlé avec le cuivre ; les mines de *fer* et de *kaolin* sont beaucoup plus importantes. On y rencontre encore du salpêtre, du soufre, des aimans et quelques pierres précieuses.

Quant au règne animal, le Siam ne possède que très peu de bêtes à corne, et les chevaux y sont très-mauvais. On y trouve quantité d'animaux féroces ou gigantesques que l'on ne trouve point en Europe, tels que des éléphans, des rhinocéros, des tigres et autres semblables qui peuplent ses forêts. Les éléphans de Siam sont les plus grands et les plus beaux de l'Asie, après ceux de Ceylan. On y trouve au contraire de petites *panthères* de la grandeur d'un chien, qui n'attaquent que la volaille. Les oiseaux et les insectes sont ici d'une grandeur démesurée. Le *nocto* est plus grand que l'autruche. Les Français, pendant leur séjour à Siam, en tuèrent un, de l'espèce mâle, qui avait sept pieds et demi d'un bout d'aile à l'autre, et quatre pieds dix pouces de l'extrémité du bec au commencement des jambes. Il y a des crocodiles qui ont jusqu'à cinquante pieds de long. Les scorpions, les serpens, les lézards d'eau, dont la morsure est mortelle, les mille-pieds, souvent de la longueur d'un pied, fourmillent ici dans les vastes marais et dans les forêts immenses.

Population, habitans, mœurs, etc. — Comme on ne connait point avec certitude les limites de cette contrée, on n'a point de base fixe pour évaluer sa population, mais elle ne

peut être considérable : les guerres longues et sanglantes, dont ce pays a été le théâtre, l'ont beaucoup affaiblie.

Les Siamois sont en général d'une taille médiocre, mais bien faits. La forme de leur visage, tant des hommes que des femmes, tient moins de l'ovale que du losange : il est large et élevé par le haut des joues ; et tout d'un coup leur front se rétrécit et se termine presque autant en pointe que leur menton. Ils ont le nez court et arrondi par le bout, et les oreilles beaucoup plus grandes que les nôtres : leurs yeux fendus un peu haut sont petits et ternes ; le blanc en est jaunâtre. Ils ont les joues creuses, la bouche grande, les lèvres grosses et pâles, et les dents noircies. Leur teint est grossier et d'un brun mêle de rouge,

Les individus des deux sexes y sont presque nuds, mais plus modestes qu'en aucune autre partie de la presqu'île. Ils sont aussi simples dans leurs logemens, leurs meubles et leur nourriture, que dans leurs habits. Leurs maisons, construites en bambou, sont petites, et élevées sur des piliers, pour éviter l'inondation. L'escalier est une simple échelle, aussi de bambou, qui pend en dehors comme l'échelle d'un moulin à vent. L'hospitalité est une vertu inconnue chez les Siamois, à cause du soin que chacun y prend de cacher ses femmes. Aussi il n'y a point d'hotellerie, les bateaux des voyageurs en tiennent lieu. Les meubles des Siamois consistent en un bois de lit, c'est-à-dire, un chassis fort étroit et natté ; encore la plupart n'ont d'autre lit qu'une natte de jonc. Une table n'est ici qu'un plateau à bords relevés et sans pieds. On ne voit chez eux ni nappes, ni serviettes, ni cuillers, ni fourchettes, ni couteaux. Point de siéges, que des nattes de jonc plus ou moins fines.

Les riches ont des coussins pour s'appuyer. Leur vaisselle est de porcelaine ou d'argile, avec quelques vases de cuivre ; le bois simple ou le bambou leur fournit tout le reste. Les meubles du roi sont les mêmes à-peu-près, mais plus riches et plus précieux que ceux des particuliers.

La table des Siamois n'est pas somptueuse : leur nourriture ordinaire est le riz et le poisson. Ils aiment fort une sauce liquide, comme de la moutarde, qui n'est faite que de petites écrevisses pourries, parce qu'elles sont mal salées. Malgré leur vie sobre et réglée, les Siamois parviennent ra-

rement à un âge avancé. Ils sont assiégés d'une foule de maladies ; Les deux pestes de ce pays-là sont la fièvre, dite de Siam, et la petite vérole.

L'usage de fumer le tabac est commun aux deux sexes ; les hommes de toutes les conditions et les femmes, même celles de la première distinction, fument habituellement.

Les cérémonies du mariage sont fort simples chez ce peuple : ce sont les talapoins ou prêtres qui marient, en répendant une eau sacrée sur les jeunes époux, et en répétant quelques prières. Il y a des degrés de parenté auxquels le mariage est prohibé; mais cette loi ne regarde point le prince, qui n'en reconnaît d'autre que sa volonté.

Le divorce est permis chez les Siamois, cependant on le regarde en général comme un fort grand mal, par les suites funestes qui en résultent pour les enfans nés de ce mariage. Quand le divorce a lieu, le mari rend la dot à sa femme, et les enfans se partagent entr'eux de cette manière. La mère à le premier, le troisième, le cinquième, et tous les autres en nombre impair : le père a le deuxième, quatrième, et tous les autres en nombre pair. Il résulte de ce partage que s'il n'y a qu'un enfant, il est pour la mère, ou s'ils sont plusieurs en nombre impair, elle en a un de plus que son mari. La loi, par cette disposition, semble avoir eû en vue d'assurer aux enfans d'un âge tendre les soins qu'une mère seule peut donner, et par retour à la mère, les secours de ses enfans dans un âge avancé.

Les Siamois prennent grand soin de l'éducation de leurs enfans. Ils les forment de bonne heure à la politesse, ce qui contribue beaucoup à donner à leur caractère cette douceur qui les distingue en général des autres peuples de l'Inde. Mais en même-tems elle les habitue au joug despotique du souverain, par l'étude d'un cérémonial ridicule qu'on leur fait une loi d'observer jusques dans les choses les plus indifférentes.

Tous les arts sont ici dans l'enfance : l'industrie, en général, se borne à travailler assez grossièrement le bois qu'on employe à la construction des cabanes. Les Siamois savent un peu fondre le fer, mais ils sont mauvais forgerons. Cependant, il faut moins accuser leur paresse de cette ignorance où ils sont des arts les plus nécessaires, que

le despotisme du gouvernement, qui, les assujétissant à six mois de corvée par an, détruit par-là tout germe d'émulation et décourage le génie naturel qui aime à se développer en liberté.

Ils sont en général bons et paisibles, naturellement sobres, jaloux plutôt par vanité que par caractère, et fort adonnés au larcin. S'ils sont mauvais soldats à la guerre, c'est qu'ils n'ont à défendre que des propriétés incertaines. Ils sont prompts à donner des secours à leurs parens dans le besoin, car ils regardent la mendicité comme une infamie.

ETAT POLITIQUE. — Le royaume de Siam approche beaucoup de l'empire chinois par la forme de son gouvernement, sa politique, la vivacité et la finesse d'esprit de ses habitans. Tous les hommes sont nés soldats, et enrôlés par milice. Le prince fournit aux soldats des armes, des chevaux ou des éléphans; mais c'est à eux ensuite à se nourrir et à s'habiller. On tient un compte exact du peuple, pour que personne n'échappe à ce service personnel. Il est divisé par bandes, dont chacune a son chef, qu'ils appellent *naï*: les enfans sont de la bande de leurs parens. Les talapoins et les femmes, quoique exempts de tout service, sont néanmoins portés sur les rôles du peuple: les talapoins, parce qu'ils peuvent revenir quand ils veulent à la condition séculière, et les femmes, parce que leurs enfans en nombre impair sont ordinairement de leur bande.

Quoique les Siamois soient peu propres à la guerre, ils sont forcés de la faire souvent. Les Birmans, leurs voisins, font de fréquentes incursions sur leurs terres, ils ont tenté déjà plusieurs fois de faire la conquête de ce royaume, qui est loin d'être remis des ravages que ces ennemis redoutables y ont exercés pendant les dernières guerres. Le roi de Siam n'a d'autres troupes entretenues que sa garde étrangère, qui est peu nombreuse. Leur artillerie est détestable, mais ils sont encore plus faibles sur mer que sur terre. A peine le roi de Siam a-t-il cinq ou six vaisseaux fort petits, dont il se sert pour le commerce; quand il est en guerre, il les arme en course contre ses ennemis.

Le gouvernement, comme nous l'avons déjà observé, est extrêmement despotique: les serviteurs paressent à genoux devant leurs maîtres, et les mandarins se prosternent devant

le roi. Il y a six ordres ou dignités dans l'état, exprimés par les titres fastueux des officiers qui en sont décorés.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme, ils le sont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphans. Ceux de son palais sont traités avec des honneurs et des soins extraordinaires. Les moins distingués ont 15 esclaves à leur service, continuellement occupés à couper leur herbe, des bananes, des cannes à sucre. Les éléphans, qui ne sont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre que sur celui de ses provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres et dans les jardins, qu'ils dévastent, à moins qne l'on ne se rédime de ces vexations par des présens continuels. Personne n'oserait fermer son champ aux éléphans du roi, dont plusieurs sont décorés de titres honorables, et élevés aux premières dignités de l'état.

Religion. — Un prétendu fils de Dieu, nommé *Sommona-Codom*, est le prophète, le législateur et l'objet du culte des Siamois. Ils lui ont érigé des temples et des statues. Ils racontent de lui beaucoup de merveilles; il vivoit d'un grain de riz par jour; un pauvre lui demandant l'aumône, il sa racha un œil et le lui donna, parce qu'ils n'avait alors rien autre chose à sa disposition. Un autre pauvre obtint de lui sa femme. Ce généreux prophète commandait aux astres, aux rivières, aux montagnes. Mais il avait un frère qui le contrariait dans ses projets; Dieu lui-même descendit sur la terre et crucifia ce frère, pour venger son cher *Sommona-Codom*. Les talapoins sont dépositaires de sa doctrine, et l'enseignent au peuple. Ils vivent d'aumônes et habitent des couvens, où chacun a deux loges; l'une pour soi, et l'autre pour recevoir les passans qui cherchent un gîte chez eux. Les Siamois brûlent leurs morts, et déposent les cendres, avec un respect religieux, dans des mausolées en forme de pyramides qu'ils élèvent en leur honneur.

Commerce. — Le roi de Siam fait lui même une grande partie du commerce, qui n'est pas d'une grande importance. Le commerce extérieur de ce royaume, dans les premiers tems, était entre les mains des Hollandais, à cause de la proximité de leurs établissemens aux Moluques et à Ceylan,

Il a d'abord été assez considérable, mais il est bien déchu. Ils y transportaient des chevaux de Java, du sucre, des épiceries et des toiles. Ils en tiraient de l'étain à 77 livres le cent, de la gomme-laque à 57 liv. 4 sous, des dents d'éléphans à 3 liv. 12 sous, des peaux de cerfs, de buffles, de bœufs et de tigres pour leur commerce du Japon; ils tenaient principalement à cette liaison par le bois de sapan, qu'on leur vendait 5 liv. 10 s. le cent, et dont ils avaient besoin pour l'arrimage des vaisseaux.

Villes principales et lieux remarquables.

Siam, capitale du royaume du même nom. Elle donne son nom au golfe au fond duquel elle se trouve placée. Elle est par 14 deg. 20 min. 40 sec. de latitude nord, et par 98 deg. 30 min. à l'est du méridien de Paris. Cette ville se nomme aussi *Judia* ou *Siuthia*; et la rivière de Siam prend aussi quelquefois le nom de rivière de Judia. Siam est une ville fort grande, si on considère l'enceinte de ses murailles; mais à peine un sixième en est habité; le reste est désert, ou ne renferme que des temples. Le palais a environ une demi-lieue de circuit. Selon quelques voyageurs dignes de foi, ce vaste palais est mal construit, sans proportion et sans goût. Les rues sont larges et droites, plantées d'arbres en quelques endroits et pavées en briques. Du reste, la ville est très-malpropre et ne présente qu'un amas de cabanes. Il n'y a qu'une rue d'environ 200 maisons bâties en brique, assez petites et d'un seul étage, habitées par des Maures et des Chinois. Les faubourgs ne sont occupés que par les étrangers.

Cambory, sur la frontière de l'empire birman, est une ville assez considérable, mais qui n'offre rien de remarquable.

Louvo, à 7 à 8 lieues de Siam, est une grande ville assez bien peuplée, et située dans une grande et belle plaine. Le roi y a un palais avec des jardins; et il y passe ordinairement une partie de l'année, pour jouir plus commodément du plaisir de la chasse.

Mergui, sur la côte occidentale, est une ville commerçante, avec un port, le principal du pays et le meilleur des Indes. Le commerce qui s'y fait consiste principalement en

dents d'éléphans, en étain et en riz, que l'on transporte de-là dans toutes les parties de l'Inde.

Tenasserem, ville située sur une petite rivière qui donne son nom à cette partie de la côte occidentale, est une place très-importante. Son port, qui la met à l'abri de toute insulte du côté de la mer, en tems de guerre, lui procure, en tems de paix, tous les avantages du commerce.

Junkseylon, ville avec un port situé vis-à-vis une île de même nom, et qui n'en est éloigné que de deux lieues. Tous les vaisseaux qui se rendent à la côte de Coromandel, et qui se trouvent surpris par les ouragans, trouvent dans ce port une asyle aussi sûr que commode. C'est le seul de ces contrées où l'on puisse être en sûreté durant ces tems fâcheux, car on ne trouve presque par-tout ailleurs que des rades foraines exposées à tous les vents.

L'île de *Junkseylon* est longue de cinquante à soixante milles, et s'étend presque du nord au sud. Le centre de l'île est par les 8 degrés de latitude nord; le climat y est doux, et le sol extrêmement fertile. On y trouve une très-grande quantité d'ivoire et d'étain.

Bankok, à 18 lieues au sud de Siam, et à 4 de la mer, la seule place vers les côtes qui soit fortifiée de murs, de batteries et canons de bronze.

Histoire. — L'histoire des Siamois est plaine de fables. Outre que ce peuple est peu curieux de conserver ses annales, deux causes contribuent encore à la rareté des livres de ce genre, le petit nombre de gens de lettres et le manque d'imprimeries. Quoi qu'il en soit, ceux qui sont parvenus à déchiffrer quelques manuscrits Siamois assurent que l'histoire de ce royaume ne remonte pas bien haut, avec quelque caractère de vérité.

L'ère des Siamois date de la mort de *Sommona-Codom*. Leur année commence au mois de décembre, et l'année 1803 de l'ère chrétienne correspond à l'année 2347 des Siamois. Voici un abrégé chronologique, ou plutôt une idée générale des princes qui ont règné sur ce pays.

Leur premier roi eût le nom de *Pra-Poal;* il commença à règner en 1300, selon leur époque, 770 de la nôtre. Il tint sa cour dans un lieu appelé *Tchaï-poppe-Mahonacou*, qui ne subsiste plus. Le dernier des dix rois qui lui succé-

dèrent transféra le siège royal dans une autre ville, dont la situation et le nom sont également inconnus. Onze rois régnèrent après lui, sans changer de capitale, jusqu'à *Pra-Poa-Noome-Thele-seri*, qui, en 1731 de leur ère, obligea tout son peuple à le suivre à *Locoutaï*, et de-là à *Pipeli*, qu'il fit bâtir pour être le siège du royaume. Quatre autres rois lui succédèrent, dont *Rhamatitoudi*, le dernier, commença à bâtir la ville de Siam en 1894, et y établit sa cour, d'où il paraît qu'ils donnent 453 ans d'ancienneté à cette capitale. On compte 25 rois depuis *Rhamatitoudi;* mais à différentes dynasties, qui ont occupé successivement le trône, jusqu'au règne de celui à qui Louis XIV envoya une magnifique ambassade, pour établir la religion catholique dans ses Etats, et y former des relations de commerce. D'après le récit de cette expédition, il paraît que dès-lors les Siamois étaient constamment en guerre avec les Péguans et les Birmans leurs voisins. Un grec de Céphalonie, nommé *Constantin Phaulcon*, était le favori et le premier ministre de ce roi, que les Français nomment *Chaou-Maaic*. La chute de *Phaulcon*, en 1688, entraîna bientôt l'expulsion des Français, qui s'établirent à Mergui et à Bankok.

Depuis cette époque on ne parla plus de Siam, jusqu'à la révolution opérée dans l'Ava et le Pégu, par laquelle *Alompra* devint souverain des Birmans. Le parti que prirent les Siamois dans cette révolution, tantôt en fomentant des troubles dans les provinces voisines de leur empire, pour occuper *Alompra;* tantôt en donnant un asyle et des secours aux différens rebelles qui s'élevaient contre ce prince, leur attirèrent bientôt ses armes.

En effet, à peine *Alompra*, à force d'audace et de succès, s'était affermi sur le trône, qu'il porta la guerre au sein du royaume de Siam. Déjà il avait élevé des retranchemens autour de la capitale, et il était sur le point de se venger d'une manière éclatante par la ruine de cette ville, lorsque la mort le surprit, et préserva les Siamois des maux dont il les menaçait. Ceux-ci délivrés d'un ennemi si redoutable, et croyant n'avoir plus rien à craindre de son successeur, profitèrent des circonstances orageuses qui suivirent la mort d'*Alompra*, et l'avénement de *Namdogée-Praw*, pour se rétablir de leurs pertes et pour se venger. Ils excitèrent de nouveaux troubles

dans les provinces méridionales de l'empire Birman, et se déclarèrent pour le rebelle *Nuttoun*, qui s'était révolté contre *Namdogée-Praw*: ils occupèrent ainsi pendant 3 ans les armes de ce prince. Mais en 1765, 2309 de leur ère, deux armées formidables furent prêtes à agir de concert, pour attaquer la capitale du royaume : les Siamois furent battus et assiégés dans leur capitale, qui se rendit à discrétion au vainqueur. Le roi, par sa fuite, évita le sort qu'on lui préparait. C'en était fait dès-lors du royaume de Siam, si à cette époque une armée de Chinois n'eût opéré, en sa faveur, une diversion puissante, en attaquant subitement, avec des forces imposantes, les Birmans à peine assurés de leur nouvelle conquête. Presqu'aussi-tot les Siamois secouèrent le joug, chassèrent la garnison birmane, et se rassemblèrent en forces sur leurs frontières, résolus alors de s'opposer à une nouvelle invasion de la part des Birmans. Cependant, ils se gardèrent bien d'attaquer un ennemi dont ils venaient d'éprouver la valeur d'une manière aussi terrible, et que la défaite récente des Chinois rendait encore redoutable : ils se tinrent seulement sur la défensive. Enfin profitant de l'inaction des Birmans, le royaume de Siam reprenait, au sein de la paix, sa première splendeur, lorsque Mindéragée-Praw, 4e. fils et successeur de *Pompra*, forma le projet, en 1785, d'ajouter ce royaume à ses trois Etats. Le nouveau roi de Siam *Pietickssing*, plus brave que son prédécesseur, dont il venait d'usurper le trône, prévint cette fois les Birmans. Il les attaqua près de Martaban. La bataille fut longue et sanglante. Il défit complètement les Birmans, et leur enleva tous leurs canons, dont il ne put faire aucun usage. La guerre continua de part et d'autre avec une nouvelle vigueur et des succès différens. Enfin les deux nations, également lassées d'une guerre désastreuse et meurtrière, la terminèrent en 1793, par un traité de paix, dont tout l'avantage est en faveur des Birmans. Les Siamois, devenus prudens par leurs revers, ont cru devoir ménager un voisin si redoutable, et faire quelques sacrifices pour obtenir une paix dont ils avaient grand besoin. Il parait que depuis cette époque l'harmonie la plus parfaite règne entre ces deux Etats. Les souverains qui les gouvernent sont dignes l'un et l'autre du trône qu'ils occupent.

La Presqu'isle de Malaca ou Malaya.

Situation, limites, étendue. — Les frontières politiques entre les Siamois ou les Malays varient comme toutes celles des Etats asiatiques; jusqu'en 1788 le roi de Siam avait pour vasseaux le roi ou sultan de *Johor*, et quelques autres princes malays; mais dans cette année les Hollandais se rendirent maîtres de Johor; on ne sait pas si les Anglais ont chassés les Hollandais, et s'il leur a plû de rendre ou de reprendre Malaca.

Quant aux frontières *naturelles*, il semble qu'on doive regarder l'*isthme* formé par le golfe de Junkseylon et celui de Siam comme le commencement de la presqu'île proprement dite; elle est bornée à l'est par le *Détroit de Malaca*, qui la sépare de Sumatra; au sud on voit le *Détroit de Sincapura*, presqu'île d'un grand nombre d'îles.

Le *Cap Romania*, pointe méridionale de Malaca et de toute l'Asie, est situé par 122 deg. 30 min. longitude est de l'île de Fer, et 2 deg. latitude nord.

Sol, climat, productions. — Le pays de Malaca est coupé longitudinalement par des montagnes rocailleuses et stériles. Les terres basses renferment plusieurs contrées marécageuses. L'air [illegible] beaucoup plus tempéré que la position cosmographique du pays ne semblerait le promettre; il est humide, et, dans de certaines saisons, très-malsain, du moins pour les européens.

La fertilité naturelle du sol est moyenne; il y a peu de terrains propres à l'agriculture. La paresse des habitans est cause qu'on ne connaît que très-imparfaitement les productions du pays. D'après les relations des voyageurs les plus modernes, le principal produit de cette presqu'île consiste en fer-blanc, poivre, dents d'éléphans, cannes et gomme. Quelques missionnaires ont prétendu que c'est-là la Peninsule, ou la Chersonèse d'or des anciens, dont les habitans avaient coutume de supputer leurs richesses par lingots d'or. Mais il paraît que l'on ne tire aujourd'hui que peu d'or de ce pays. Les diamans qu'on y trouve, selon quelques auteurs, doivent être en très-petit nombre. D'autres voyageurs, parmi lesquels M. *Poivre*, font un tableau plus brillant de l'état physique de Malaca: « Un climat doux et sain, rafraîchi par

» les vents et les eaux sous le ciel de la zône torride ; une » terre prodigue de fruits délicieux, et propre à la culture » de toutes les productions nécessaires à la société ; des bois » d'une verdure éternelle ; des fleurs qui naissent à côté des » fleurs mourantes ; un air parfumé des odeurs les plus suaves ; » tout, enfin, de ce qui peut convenir à l'homme de la na- » ture se trouve dans cette presqu'île. Mais les institutions » civiles y ont complettement contrarié ces causes de bon- » heur ».

Dans ce conflit des autorités, nous croyons qu'il serait imprudent de vouloir prendre un parti quelconque. Probablement des contrées très-fertiles et des déserts affreux se trouvent ici les uns à côté des autres, comme dans le reste de l'Inde.

Caractère des Malays ; leur langue. — Les Malays sont des hommes très-différens des Hindous, des Birmans et des Siamois, leurs voisins. Ils sont forts, musculeux, de couleur brune très-foncé ; ils ont les cheveux longs et d'un noir luisant, le nez aplati et gros, les yeux grands et comme pétillans de feu. Les femmes sont bien faites, mais d'un tempérament extrêmement lascif. Une férocité qui surpasse toute description distingue les Malays de tous les peuples de l'Asie méridionale ; l'usage fréquent de l'opium exalte encore leur caractère, et dans l'espèce d'ivresse-mélancolique produite par ce stimulant dangereux, on les voit saisis d'une véritable rage ; leurs yeux semblent sortir de la tête ; l'écume couvre leurs lèvres ; ils prennent dans chaque main un poignard, nommé *krid*, et qui, par sa forme, ressemble à ces épées flamboyantes que nos peintres mettent dans la main des anges ; en agitant cette arme terrible, les Malays parcourent les rues, se jettent au milieu de la foule et massacrent tous ceux qu'ils rencontrent. Les voyageurs européens qui ont fait quelque séjour à Batavia, ont décrit ces scènes affreuses ; ils assurent que les esclaves d'origine malays sont souvent sujets à cette rage ; ils l'appellent « courir *mouk* ».

Les Malays vont presque nus ; seulement un morceau de toile leur enveloppe les reins ; mais ils portent aux nez et aux oreilles des ornemens d'or, d'argent ou de cuivre ; les riches y ajoutent des diamans. Ils professent la religion ma-

hométane, mais ils n'ont point de mosquées, et ne connaissent que très-peu l'alcoran.

Il n'y a que deux siècles, environ, que les Malays; d'une horde des pirates, étaient devenus un peuple civilisé, ingénieux, industrieux, commerçant, riche et puissant. Leurs flottes ont dominé sur toutes les mers Orientales; leurs colonies ont sans doute peuplé la plupart des îles au sud-est de l'Asie; leur langue se trouve répandue depuis l'île de Madagascar jusqu'à Otaïti et à Owaïhi (1). Les Malays fesaient un objet d'envie et d'admiration à toute l'Asie.

Des troubles civils, la tyrannie des princes, et les intrigues des Européens ont précipité la nation Malayse dans cet état de barbarie et de misère où elle se trouve aujourd'hui. De toute son ancienne splendeur il ne lui reste que sa *langue*, laquelle est encore la plus douce, la plus mélodieuse, la plus poëtique de toutes les langues orientales; c'est *l'Italien de l'Asie*. Les romances malayses sont pleine de feu et d'imagination; ils en ont qui peuvent passer pour des opéra dramatiques.

Commerce. — On n'a que très-peu de relations sur l'état commercial de ce pays; il ne paraît pas que les Européens soient parvenus à en tirer de grands profits. Il est cependant vrai que la situation de ce pays devrait le rendre d'une grande importance sous le rapport du commerce avec l'Inde, étant l'entrepôt naturel de toutes les îles situées dans la mer des Indes. Enfin, dès le tems même que ce pays fut découvert par les Portugais, chassés depuis par les Hollandais, Malaca était déjà, après Goa et Ormus, la plus riche ville de commerce de tout l'Orient: elle était, dès cette époque, la clef de la Chine, du Japon, des Moluques et de la Sonde. Aujourd'hui le principal commerce du pays se fait avec la Chine. Il ne faut pas s'étonner si les Malays, si ingénieux et si industrieux autrefois ont autant dégénéré, les Hollandais, pour jouir exclusivement de tous les avantages du commerce, les ont asservi peu-à-peu, et ont intérêt à ce que ce peuple ne puisse plus sortir de son état présent d'esclavage et d'ignorance. Les Anglais, avec leurs vaisseaux, font une espèce de

(1) Voyez *l'Introduction à la cinquième partie du monde* dans le volume suivant.

commerce

commerce de contrebande le long de la côte de Coromandel, et de la baie de Bengale à Malaca : le gouverneur et le conseil des Hollandais, qui devraient empêcher cette contrebande, ferment les yeux. En général, ils font peu de cas des ordres de leurs supérieurs, pourvu qu'ils s'enrichissent eux-mêmes.

Topographie des villes et provinces.

Malaca, ville qui a donné son nom à toute la presqu'île, a une forteresse et un très-bon port sur le détroit qui porte son nom, vis-à-vis de l'île de Sumatra. C'est une des villes les plus marchandes de l'Asie : les Hollandais l'ont prise en 1540, sur les Portugais, et l'ont toujours gardé depuis. Ils font payer l'ancrage à tous les vaisseaux qui passent par le détroit de Malaca. Par des raisons de politique, les Anglais seuls en sont exempts. Le territoire hollandais s'étend jusqu'au fleuve *Moar* au sud, et jusqu'au *cap Rockado* au nord. Ils ont occupé l'île de *Riouw* et quelques autres postes en 1788.

Voici, d'après *Le Gentil*, l'état actuel de cette place.

» Malaca, dit-il, passe pour un endroit assez considérable. » Mais, soit qu'il ne l'ait jamais été, et qu'on l'ait trop vanté » alors ; soit qu'il ait de beaucoup déchu, il est certain que » dans son état actuel cette ville est très-peu considérable : » à peine mérite-elle que l'on en parle, au moins comme » ville. Il est vrai que l'endroit est joli. Mais on pourrait le rendre plus agréable et beaucoup plus considérable. » La rade est très-fréquentée et presque toujours garnie de » quantité de vaisseaux de toutes les parties de l'Inde : c'est » donc en effet un des marchés les plus fréquentés.

» Quant à la place, en elle-même, c'est une espèce de ville assez mal bâtie, et composée de trois rues principales, » parallèles entre elles à la côte ; la première, ou la plus considérable de ces rues, est celle qui borde la mer, et qui se » prolonge en quelque sorte le long du rivage : elle est très-propre ; elle a d'assez jolies maisons à un étage, et des arbres d'un côté, lesquels, par leur verdure, font de cette rue une demeure fort agréable. La seconde rue n'est pas si » considérable ; la troisième ne mérite pas que l'on en parle.

» Les rues de traverses sont remplies de maisonettes fort

» mal propres : toutes ces rues sont peuplées de Chinois, de » Mogols, que l'on appelle *Maures*, de Malabares, de Ma- » lais, et de quelques pauvres Portugais : on y trouve très- » peu de Hollandais. Ceux-ci habitent dans les princi- » pales rues, et sont presque tous au service de la compagnie » hollandaise. Dans la rue qui borde le rivage, logent tous » les étrangers. Cette peuplade est bornée d'un côté par la » mer, du côté des terres par une jolie rivière et par un » mur qui achève de le fermer. Le mur est peu épais et de » terre, à la hauteur de trois à quatre pieds, avec des es- » pèces de redoutes de distance en distance, assez bonnes » contre les attaques des gens du pays.

» Ces différentes nations, excepté les Portugais, ont leurs » temples dans la ville. Les Chinois y en ont un; les Maures, » une mosquée; les Malais aussi, puisqu'ils sont mahomé- » tans. Les Portugais ont, à une demie-lieue de la ville, » leur église, desservie par un religieux de l'ordre de » *Saint-François*, et dépendant de l'évêché de Timor.

» Les femmes des Portugais à Malaca ont presque toutes » un pagne avec lequel elles s'enveloppent le corps à la fa- » çon des gens du pays. Par-dessus ce pagne, elles portent » une robe qui descend jusqu'aux talons, et qui ferme exac- » tement par en haut.

» Le *Fort de Malaca* est sur le bord de la mer, de l'autre » côté de la rivière, sur laquelle il y a un double pont-levis. » L'endroit où est ce fort est une petite montagne, sur le som- » met de laquelle est le temple des Hollandais, et, à côté, » le mât de pavillon. Le fort ne consiste que dans une mu- » raille qui environne la montagne par le pied. Cette muraille » est bonne et forte, garnie de place en place de gros canons » en bon état : elle est défendue, si pourtant on peut traiter » ces ouvrages de défense, par des espèces de tours moitié » carrées et moitié rondes, placées dans les angles de la mu- » raille, et qui sont également garnies de gros canons. Un mau- » vais petit fossé commençant à la rivière, et allant se terminer » à la mer, achève d'enfermer la citadelle. Ce fort subsiste » en cet état depuis le tems des Portugais; les Hollandais » n'y ont rien ajouté depuis. »

Mais l'existence des Hollandais à Malaca (actuellement peut-être au pouvoir des Anglais), est tout-à-fait précaire.

Ils ne possèdent guère de terres que jusqu'à une lieue aux environs de Malaca. Ils ne la cultivent, ni ne la font cultiver ; ils tirent du dehors tout le riz qu'ils consomment. Les Malais, presque toujours en guerre avec eux, ne leur fournissent aucune espèce de vivres ; en sorte que l'on y est exposé à la famine ; aussi le riz y est-il quelquefois très-cher.

Queda, sur le détroit de Malaca vers le nord, ville d'environ huit mille ames, avec un port très-fréquenté. Il s'y fait un grand commerce d'étain et de dents d'éléphans. C'est la capitale d'un petit royaume qui est, ou a été, tributaire de Siam.

Johor ou *Iohor*, sur le détroit au sud, est une ville assez grande, et sur-tout avantageusement située sur une rivière, de même nom, qui la partage en deux parties. Les maisons y sont élevées sur des pilotis de neuf à dix pieds au-dessus du sol, qui, étant fort bas, est sujet aux inondations de la marée : c'est la capitale d'un petit royaume de même nom, abondant en pierreries et denrées précieuses. Les habitans sont Mahométans et fort appliqués au commerce ; ils trafiquent le long des côtes avec leurs propres vaisseaux. La plupart des îles du voisinage dépendent de ce royaume, et sont peuplées des colonies qu'il y envoie.

Patane est situé sur le golfe de Siam, à l'est de Queda ; c'est une ville considérable et très-forte, avec un bon port bien défendu. Tous ses habitans sont bons marins : c'est la capitale d'un royaume de même nom, que l'on dit tributaire de Siam. Elle est très-commerçante, et toutes les nations voisines, sur-tout les Chinois, viennent y trafiquer pour obtenir des denrées de ce pays, abondant en toutes les choses nécessaires à la vie.

Ligor est une petite ville bâtie sur le golfe de Siam, à environ trente lieues de Patane : c'est la capitale d'un petit canton du même nom, avec un port, où les Hollandais ont établi une factorerie. La ville et son district appartiennent au royaume de Siam.

L'intérieur de la presqu'île de Malaca est habité par des animaux sauvages, et par une tribu d'hommes qui ne diffèrent guères des brutes ; on les dit antropophages, ils ne connaissent ni l'usage des vêtemens ni le besoin d'une habitation ; perchés sur les arbres, ils guettent leur proie, qu'ils

déchirent avec toute la rage d'un tigre ou d'un loup. On en a pris quelques individus, qui ne proferaient que très-peu de sons articulés, et qui ne se laissaient pas apprivoiser.

Archipel du golfe de Bengale.

Dans la partie orientale du golfe Bengalique s'étend une chaîne d'îles, d'îlots et de rochers qui lient en quelque sorte le *Pegu* à l'île de *Sumatra ;* du moins elle s'étend depuis la *Pointe des Negrais* presqu'à celle d'*Achem.*

La petite île *Préparis*, avec les îlots voisins, est située entre 14 deg. 45 min. — 15 deg. 8 min. latitude nord, selon *le Neptune oriental ;* l'abord en est très-dangereux.

Le rocher de *Narcondam* se trouve dans le sud-est de Préparis ; sa position varie sur les cartes.

Les îles de Cocos sont situées au sud-ouest de Préparis, et au nord-est de l'île Grand-Andaman, par 14 deg. 3 min. latitude nord, et 90 deg. 37 min. longitude est de Paris. On y trouve de l'eau et du bois.

N. B. Il faut distinguer ces îles de quelques autres groupes qui portent le même nom, spécialement de celui qui est près de Sumatra.

Les Iles d'Andaman s'étendent, du 10e. deg. 32 min., jusqu'au 13e. deg. 40 min. de latitude nord, et du 90e. deg. 6 m., jusqu'au 90e. deg. 59 min. de longitude est. Celle qu'on appelle le grand Andaman est la plus septentrionale ; elle a environ cent quarante milles de long, et seulement vingt milles de large.

Le grand Andaman n'a que deux milles à deux mille cinq cents Indigènes, qui forment plusieurs petites peuplades vivant sur des côtes et sur les îlots qui sont dans la baie. Leur seule occupation est de grimper sur les rochers, ou d'errer sur la plage pour attraper quelques poissons.

Aucun des voyageurs qui ont parlé des peuples sauvages, n'en a rien dit qui approche de l'état de barbarie dans lequel vivent les habitans des îles d'Andaman. Comparés à ses insulaires, les feroces cannibales de la nouvelle Zélande, et les sauvages grelotans de la terre de feu, peuvent passer pour des nations civilisées. La nature ne les a pas plus favorisés dans leur forme extérieure que dans leurs facultés intellectuelles. La plupart n'ont pas cinq pieds de haut : ils ont les

bras et les jambes excessivement grêles, le ventre fort pointu, les épaules hautes, la tête très-grosse, les cheveux laineux, le nez plat et les lèvres épaisses; enfin, ce qui est bien extraordinaire dans cette partie du monde, c'est qu'on trouve en eux une race de nègres dégénérés. Leurs yeux sont rouges et petits, leur peau est couleur de suie; ils ont un air féroce et toujours affamé. Ils vont entièrement nus, et leur nudité ne leur inspire aucun sentiment de honte.

Ces insulaires n'ont qu'un très-petit nombre d'instrumens de guerre, de pêche, et quelques ustensiles, tous grossièrement travaillés. Leurs huttes ne valent guère mieux que les repaires des plus sauvages animaux. Ce sont quatre poteaux obliquement enfoncés dans la terre, attachés ensemble par le haut, et recouverts de branchages. Une petite ouverture sur l'un des côtés sert d'entrée, et les feuilles d'arbres, étendues à terre, sont le lit des malheureux qui habitent ces demeures.

La religion des Andamaniens consiste dans un culte grossier qu'ils rendent au soleil, à la lune, aux bois, aux rivières et aux montagnes.

Outre le poisson, dont ils font leur principale nourriture, les Andamaniens mangent les lézards, les rats et les serpens qu'ils peuvent attraper. Les seules productions végétales dont ils connoissent l'usage, sont les fruits sauvages qu'ils recueillent dans les bois, et qui sont presque tous fort peu nourrissans, et d'un goût très-désagréable.

Leur langue n'a pas le moindre rapport avec les autres langues qu'on parle dans l'Inde; elle n'est cependant pas désagréable à l'oreille. Leurs chansons même, malgré leur ton sauvage, ont une certaine mélodie qui plaît.

Les seuls quadrupèdes qu'on trouve aux îles d'Andaman, sont les cochons, le rat et l'ichneumon. On peut y ajouter l'*igouane*, qui est une espèce de lézard qui détruit beaucoup de volaille. Il y a aussi plusieurs espèces de serpens et de scorpions.

Parmi les nombreuses espèces d'arbres qui croissent aux Andamans, on distingue le figuier Indien, l'amandier et l'arbre à huile. Pour extraire cette huile on ouvre le tronc de l'arbre par une incision horizontale de 6 à 8 pouces de profondeur, et l'on fait au-dessous une entaille perpendicu-

laire, longue de 14 à 15 pouces. On remplit ensuite l'incision de braise, et l'huile coule en abondance par l'entaille qui est au-dessous. Il y a aussi beaucoup d'arbres de l'espèce qu'on appelle *bois de fer*, et de celle qui fournit le *bois rouge* dont on fait des meubles dans l'Inde, et qui n'est guère inférieur à l'acajou.

Ce fut en 1791 que les Anglais commencèrent à former dans cette île une colonie, qui s'est fixee en 1793 dans l'endroit auquel on a donné le nom de *port Cornwallis*. Le principal but de cet établissement a été d'avoir un hâvre sûr et commode sur la côte orientale de la baie, pour recevoir les escadres Anglaises pendant la durée de la mousson de nord est. Il sert aussi de lieu d'exil aux coupables que les tribunaux du Bengale condamnent à la déportation.

Les îles de Nicobar et de Carnicobar se trouvent au sud-est des îles Andaman, et au nord-nord-ouest de Sumatra. Ce groupe est percé de divers canaux, dont les principaux sont le canal Sombrere et le canal St.-Georges. Le premier, sépare l'île Catchoute de la petite Nicobar; le second, sépare les deux îles Nicobar. La plus méridionale est la plus grande: elle a environ 9 lieues de longueur. Celle du nord contient autant d'étendue de l'est à l'ouest; mais beaucoup moins du nord au sud. On relache à ces îles pour des rafraîchissemens; elles s'étendent du 6e. deg. 40 min., jusqu'au 9e. deg. 45 min. de latitude nord, et du 90e. deg. 45 min., au 92e. deg. 10 min. de longitude est. Celle appellée Carnicobar est la plus septentrionale, nous allons en donner une description particulière.

L'île de Carnicobar est basse, ronde, et d'environ quarante-cinq milles de circonférence. A une certaine distance elle paroît entièrement couverte d'arbres; mais en y abordant on voit qu'il y a plusieurs endroits sans bois, et dont le paysage est extremêment agréable.

Le sol de Carnicobar est en général marécageux, et composé d'une espèce d'argile noire. Il produit en abondance, et avec peu de soins, la plupart des fruits du tropique, tels que l'ananas, la banane, la papaye et la noix d'arèque. On y cultive aussi d'excellentes ignames et une racine appellée *cachou*.

Les seuls quadrupèdes qu'on trouve dans cette île sont le cochon, le chien, une grosse espèce de rat, et un très-

grand lézard, très-friand d'oiseaux et sur-tout de poulets. On ne voit là d'autre volaille que la poule commune et en petite quantité. Les serpens y sont nombreux, de plusieurs espèces, et très-dangereux : aussi meurt-il souvent des habitans pour en avoir été piqués.

On y trouve du bois de différentes sortes et en grandes quantité. Il y en a de très-beau, propre à la construction des vaisseaux.

Les Indigènes de Carnicobar sont d'une petite taille, mais bienfaits, extrêmement forts et agiles ; ils ont le teint cuivré, et les traits assez semblables à ceux des Malais, c'est-à-dire fort désagréables ; les femmes, sur-tout, sont d'une excessive laideur. Les hommes portent les cheveux courts ; les femmes se rasent la tête. Elles n'ont d'autres vêtemens qu'une espèce de pagne faite avec des joncs ou des herbes sèches, et qui ne leur descend qu'à mi-cuisse. Les hommes ne portent qu'un étroit morceau de toile qui leur ceint les reins, et dans lequel ils enveloppent leurs parties naturelles d'une manière si serrée, qu'il semble qu'ils n'en ont pas.

Les Carnicobariens des deux sexes ont les oreilles percées dès leur plus tendre jeunesse ; et comme on leur y attache de gros morceaux de bois ou de pesantes coquilles, le trou devient si grand qu'il est très-désagréable à voir.

Ces insulaires sont naturellement bons et gais. Ils aiment beaucoup que les Européens les admettent à leur table, et ils y font honneur, car ils mangent énormément. Ils ne se soucient pas beaucoup de vin ; mais ils boivent de l'arak par goût jusqu'à s'enivrer. Les festins et la danse occupent une grande partie de leur tems.

Les habitations des Carnicobariens sont en général sur la côte, et forment des villages de quinze à vingt maisons, chacune desquelles contient une vingtaine de personnes. Ces maisons, élevées sur des poteaux, ressemblent à des grandes ruches d'abeilles couvertes de chaume : Il y a une trappe par dessous, où l'on monte avec une échelle, qu'on a soin de retirer la nuit. Cette manière de bâtir est nécessaire pour se garantir des rats et des serpens qui infectent l'île. Ils ignorent absolument l'art de faire des étoffes ; tout ce qu'ils ont en ce genre leur est apporté par des vaisseaux qui viennent dans leur île pour y acheter des noix de cocos. Ils

n'ont point de monnoie, et n'attachent aucune valeur fixe à celle qu'on leur offre ; ils ne la regardent que comme un objet d'ornement ; aussi les jeunes femmes portent quelquefois des piastres enfilées avec des cordons au tour de leur cou. Le vol est si rare chez cette nation, qu'un homme sort toujours de sa maison sans fermer sa porte, et même sans ôter son echelle.

Ces Insulaires sont si souvent visités par les navigateurs, qu'ils entendent le portugais corrompu, qui se parle dans presque toute l'Inde.

Lorsqu'un de ces Insulaires meurt, on enterre avec lui non-seulement ses haches, ses lames et tous ses ustenciles, mais les animaux qu'il possédait. Sa femme se fait couper une phalange d'un doigt ; et si elle refuse de remplir ce devoir, on fait une profonde entaille dans l'un des poteaux de sa maison.

Les Carnicobariens ne connaissent pas la polygamie, et ils punissent l'adultère d'une manière terrible : Ils coupent à l'homme qui l'a commis une partie du prépuce toujours proportionnée à l'énormité du crime.

La plus parfaite égalité règne entre tous ces Insulaires. Les vieillards y jouissent du respect que l'on doit à l'âge ; mais nul homme n'a de l'autorité sur les autres.

Quant aux îles de Nicobar, elles ont été peuplées par les Peguans ; et ce qui le prouve, c'est que la langue que l'on parle dans ces îles ressemble beaucoup à celle de Pégu.

La *Compagnie Asiatique* de Copenhague a pris possession de ces îles en 1756, et le pavillon Danois y est constamment resté arboré depuis cette époque. Mais la colonie Danoise périt bientôt par l'effet de l'insalubrité du climat. Cependant les Danois entretiennent dans l'île *Nankawri* quelques frères Moraves, en qualité de missionaires. L'*Autriche* a essayé de s'emparer de l'île Sombreiro, mais la colonie qui y fut envoyée périt au moment même où le gouvernement Danois de Tranquébar se préparait à l'en chasser. On dit aujourd'hui que les Anglais ont un établissement dans l'île Carnicobar.

FIN DU DIXIÈME TOME.

610758

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE Xe. TOME, qui fait LE XIe. VOLUME.

AVIS AU LECTEUR. . . . . Page iij

INTRODUCTION GÉNÉRALE A L'ASIE, par *Malte-Brun*. . . . 1
I. *Situation cosmographique, discussion sur les limites et l'étendue de cette partie du monde*. 2
II. *Conformation du terrein, montagnes, volcans, cinq grandes régions physiques, exposé général des climats de l'Asie*. . . . 5
III. *Hydrographie terrestre de l'Asie*. 14
A. Tableau des fleuves selon leurs bassins et pentes. . *ibid.*
B. Sur les lacs salés, bitumineux et autres. 17
IV. *Considérations générales sur la géographie physique de l'Asie*. 21
V. *Hydrographie maritime*. 26
1. De l'irruption de la mer Noire dans l'Archipel, et de l'hypothèse d'une ancienne communication entre la mer Caspienne et la Palus-Méotide. . . . . *ibid*
2. De la mer des Indes et de ses golfes. 32
3. Des parties du grand Océan qui avoisinent l'Asie. . . 34
4. De la mer Glaciale. 36
VI. *Population de l'Asie*. 37
1. Tableau des divisions, de leur étendue et population. 38
2. Discussion des opinions adoptées dans le tableau précédent. 39
VII. *Coup-d'œil sur l'état moral et politique des peuples de l'Asie*. 47

ARABIE, par *P.-F. Henry*. 63
Situation, limites, étendue, nom. . . . . *ibid.*
Climat général. 64
Vents dominans. Le *Smoum*. 65
Productions. Minéraux, pierres précieuses, encens, café, baume de la Mecque, vignes, fruits, grains. 67
Animaux. Chevaux, ânes, chameaux, sauterelles, etc. . 70
Habitans. Origine, castes, noblesse, constitution physique et morale, vêtemens, maisons, ameublemens, nourriture, boisson, manière de s'asseoir, visites, salut, hospitalité. 72
Religion mahométane, sectes, circoncision. 82
Polygamie, virginité. 86

Juifs, Chrétiens et Banians. 88
Langue arabe, instruction, chronologie, astronomie et astrologie; médecine, sciences occultes. . . . . *ibid*
Gouvernement, population, commerce. 95
Description géographique de l'*Arabie Pétrée*; villes et ports; mont *Sinaï*. 97
Description de l'*Arabie Déserte*. 99
Description de l'*Arabie Heureuse*; sa véritable division, avec les noms arabes des provinces. 100
Province de *Hedsjas*; état politique, ville de *Médine*, tombeau de Mahomet, ville de la *Mecque*, la sainte *Kaba*, etc. 101
Province de *Nedsjed*; districts et habitans; nouvelle secte, fondée par *Abdul-Wechab*. 111
Le pays d'*Yemen* en général; sa division. 112
De l'*Yemen* proprement dit; état physique, gouvernement, revenus, armée. 114
Division de l'Yemen en trente départemens; topographie des villes, *Sana*, capitale; cour de l'*Imam* d'Yemen, etc. 117
Seigneurie d'*Aden* et autres provinces adjacentes d'Yemen. 127
Province d'*Hadramaut*. 131
Province d'*Oman*; port de *Mascate*, son commerce. . . 132
Province de *Lachsa* ou d'*Hadsjar*. 134
Observations sur la *mer Rouge*. 136
Histoire des Arabes. 137

PERSE, par *P.-F. Henry*. 139
Situation, limites, étendue; tableau des divisions les plus modernes. . . . . *ibid.*
Montagnes, fleuves, lacs, climat. 140
Productions des trois règnes et curiosités naturelles; énumération générale. 142
Manière de bâtir; maisons, carvanseries. 147
Habitans; vêtemens, nourriture, hospitalité, amusemens, caractère, etc. 148
Religion, jeûnes, funérailles. 152
Guèbres, chrétiens, juifs, indiens. 153
Gouvernement; manière de faire la guerre. 155
Poëtes, médecins, peintres. 157
Topographie des provinces. 159
Provinces de *Schirwan*; villes, ports, sources de *Naphta* . *ibid.*
Provinces d'*Erivan* ou *Haute-Arménie*; climat, productions, villes, religion des Arméniens. 161
Province d'*Aderbijane*; productions, villes, curiosités. . . 165
Province de *Guylan* ou *Ghilan*; détails sur le climat, les productions, les mœurs, etc. 167
Province de *Mazanderan*; climat, etc. 169

Province d'*Aster-Abad*. 171
Province d'*Irac-Agémi*; description d'*Ispahan*, ses palais, ses mosquées; la manière de vivre, etc. 173
Province de *Korasan*; productions, manufactures, villes. 182
Province de *Segestan* et de *Mekran*. 185
Province de *Kerman*; villes, monumens antiques. *Gomron*; commerce de ce port. Isle d'*Ormus*, etc. 186
Province de *Laristan*. 189
Province de *Farsistan*, description de la ville de *Schiras*, son climat; mœurs des habitans; beauté des femmes; curiosités naturelles; *Ruines de Persépolis*, etc. etc. 191
Province de *Louristan*. 201
Arabes établis sur le golfe Persique. 203
Diverses observations sur les exportations et importations; le commerce, les impôts, etc. 204
Histoire de la Perse moderne. 206

EMPIRE DES AFGHANS, par *P. F. Henry*. 212
Vues générales; étendue; forces, habitans, mœurs, ect. *ibid.*
Province de *Kachmyr*; climat, productions naturelles, habitans; leurs mœurs, habillemens, industrie, commerce, tyrannie des Afghans. 215
Districts de *Kouttore*, d'*Attok* et de *Peïchour*. 224
Le *Kaboulistan*, productions, villes, commerce. 225
District de *Ghizni*. 227
Le *Qandahar*. 228
Histoire des Afghans. 229

INDES ORIENTALES; division générale. 233

HINDOUSTAN, par *P. F. Henry*. 234
Situation, étendue, etc. Divisions anciennes et modernes. *ibid.*
Montagnes. 235
Fleuves et rivières. Détails géographiques et hydrographiques sur l'Indus et le Ganges, et sur la navigation de ces fleuves. 237
Climat et saisons; vents périodiques. 248
Sol, agriculture, forêts, plantes. 250
Animaux. 254
Minéraux. 255
Habitans; leur caractère, leur nombre. 256
Quatre castes; *Bramines*, etc. etc.; *Parias*, etc. 258
Croyance religieuse des Hindous. 263
Pagodes, fêtes, ordres religieux, pénitens, initiations, maléfices. 268
Mœurs et coutumes des Hindous, mariages, funérailles. 274
Sciences, arts et métiers des Hindous. Littérature, chrono-

logie, astronomie, médecine, mécanique, etc.....289
Gouvernement, etc.....301
Commerce de l'Inde; son histoire jusqu'en 1497.....303
Principales révolutions de l'Inde.....306
Description géographique de l'Hindoustan.....316

ÉTATS DES SEYKES; situation, habitans, mœurs et habillemens, sol, etc.....*ibid.*
Religion particulière des Seykes.....318
Gouvernement.....322
Province de *Lahor*.....323
Partie seyke du *Moultan* et du *Dehly*.....324
Origine des Seykes.....325

Etats indépendans entre les Seykes et les Marattes.....326
District de *Serinagour*.....*ibid.*
Circar de *Schauronpour*.....827
Le petit *Ballogistan*.....328
Le territoire de *Jates*.....*ibid.*
Pays des *Raypouts*.....329
Guzarat.....330
Le *Coutch*.....*ibid.*
Le *Sindy*.....331

ETATS DES MAHRATTES.....332
1. Etat occidental; topographie des villes; *Dehly*, *Agra*; leurs édifices, leurs monumens, etc.....*ibid.*
2. Etat des Mahrattes orientaux.....342
Histoire des Mahrattes.....343

Le pays d'*Adjidsing*.....348
Le *Bundelcunde*, etc, etc.....349
Le *Nepaul*.....*ibid.*
Le *Rampour*.....350

ETATS DU NABAB D'OUDE.....351
1. Le *Rohilkende*; rivières, montagnes, villes, habitans, etc.352
2. Le *Douab*.....355
3. L'*Oude* proprement dit; villes, édifices, etc.....*ibid.*

POSSESSIONS ANGLAISES septentrionales.....358
District de *Benarès*.....359
Province de *Behar*; villes, etc.....361
Le *Bengale*; sa situation.....363
Détails sur ses productions naturelles.....*ibid.*
Industrie et manufactures.....365

Gouvernement, état militaire, revenus, etc.....367
Topographie des villes; *Calcutta*, etc.....369
Commerce de la Compagnie anglaise.....375
Sur le *royaume d'Azam*.....378
Sur les habitans des montagnes de *Tipra*, ou les *Coucis*..379
Les *cinq Circars*.....382
Carnate et dépendances; divisions, villes, etc.....384
Pondicherry et l'histoire de la puissance française dans l'Inde.388
Province de *Tanjore*.....393
Province de *Madouré*.....395
Précis historique sur la révolution arrivée en 1801, dans le Carnatte.....397

ETATS DU NIZAM DE DEKAN; étendue, revenus, mines, villes, histoire.....399

ROYAUME DE MYSORE; partage de cet état.....405
Revenus et état militaire de *Tippou-Zaïb*.....407
Divisions, villes, etc.....409
Notice historique sur *Hayder-Aly* et *Tippou-Zaïb*, son fils..412

Royaume de *Travancore*.....423
Acquisitions faites en 1799, par les Anglais.....424
Le *Canara*.....*ibid.*
Le *Calicut*; villes, etc. sur le *Zamorin*.....425
Le *Coïmbettore* et le *Dindigul*.....427
District de *Goa*, appartenant aux Portugais.....*ibid.*
——— de *Bombay*, appartenant aux Anglais; villes de Bombay et de Surate, édifices, commerce, etc.....429
Gissement des principaux points des côtes occidentales et orientales de la presqu'île de l'Inde (*Malabar* et *Coromandel*), avec des observations sur le commerce, la navigation, etc. 433

L'ISLE DE CEYLAN; côtes, rivières, etc.....439
Climat et moussons.....440
Sol, végétaux, animaux, minéraux.....442
Habitans, mœurs, castes, etc.....443
Religion des naturels de Ceylan.....447
Gouvernement européen; revenus, commerce, etc.....448
——— du royaume de Candy, revenus, etc.....450
Possessions britanniques; topographie.....452
Parties intérieures; topographie.....458
Histoire.....460
Isles *Maldives* et *Laquedives*.....461

EMPIRE BIRMAN; étendue, situation, etc. etc.....463

Air, sol, climat et productions des trois règnes.....464
Population, mœurs, caractère des habitans.....466
Costumes, usages, divertissemens, etc.....468
Langue, sciences et arts.....472
Agriculture, commerce et manufactures.....474
Religion, lois, gouvernement, militaire.....475
Revenus, monnaies, poids, etc.....480
Curiosités.....481
Topographie du royaume d'*Arakan*.....482
——— du royaume d'*Ava*.....483
——— du royaume de Pégu.....489
Histoire des Birmans.....493

LE SIAM; étendue, situation.....500
Climat, sol, végétaux, animaux, etc.....*ibid.*
Population, mœurs de la nation.....501
Etat politique, religion, commerce.....504
Villes et lieux remarquables.....506
Histoire des Siamois.....507

La presqu'île de MALACA; situation, climat, production.510
Caractère des Malays; langue, commerce.....511
Topographie des villes.....512
Isles d'*Andaman*.....516
—— de *Nicobar*, etc.....518

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

NOTES ET ERRATA.

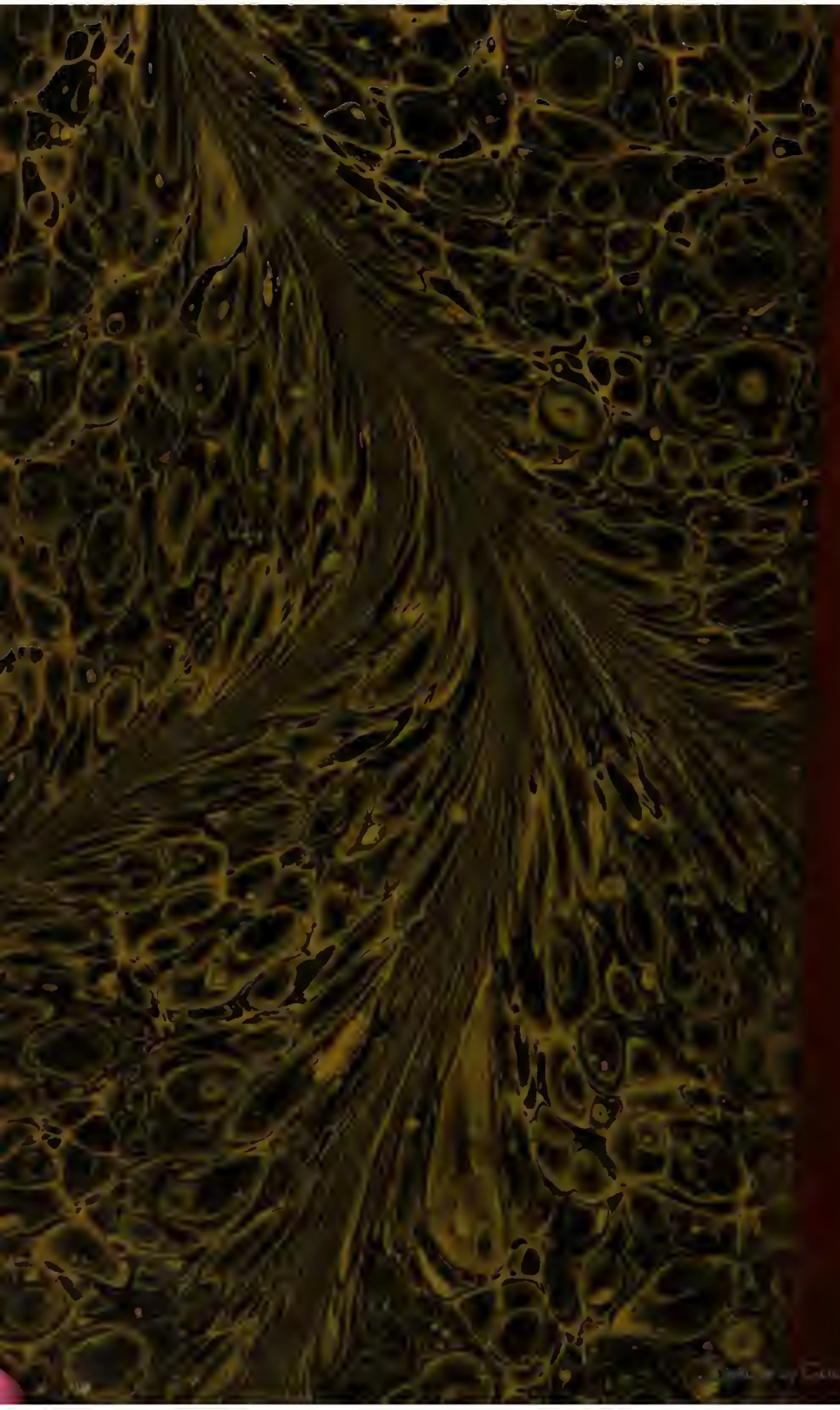
Page 2, ligne 25, *Babel-Mandel ;* lisez *Bal-el-Mandeb.*

N. B. L'autre ortographe, vulgairement adoptée, est absolument fausse, et a été insérée par les typographes malgré l'auteur.

—— 3, lig. 13, *Bellings ;* lisez *Billings.*
—— 13, lig. 4, *Saleyman ;* lisez *Soleyman.*
—— 15, lig. 12 *inf.*, *le Yan-ste-Kiaug ;* lisez *Yan-sté-Kiang.*
—— 80, dans la note, *egérium ;* lisez *exercitium.*
—— 136, ligne 24, *Babel-Mandel ;* lisez *Bab-el-Mandeb.*
—— 140, ligne 5, *Xhorasan ;* lisez *Khorasan.*
—— 433, ligne 25, *principales pointes ;* lisez *principaux points.*

Note à la page 26 et suivantes. On vient de nous assurer qu'un savant voysgeur français se propose de soumettre à l'Institut national un mémoire dans lequel il espère prouver que *le canal de Constantinople* a été formé par un tremblement de terre ; il croit avoir trouvé dans les rochers Cyanées des indices d'une éruption volcanique. Si ce mémoire paraît avant la clôture de notre Géographie, nous le comparerons à notre article sur l'*irruption de la mer Noire dans l'Archipel*, et nous tâcherons d'y répondre, s'il y a lieu.

Note à la page 37, article Population. Nous apprenons avec beaucoup de plaisir que le célèbre *Lalande* partage l'opinion que nous avons émise sur l'énorme exagération du nombre total du genre humain.

Note générale. Lorsque l'auteur de l'*Introduction générale à l'Asie* entreprit le travail immense d'une *Géographie physique* de toutes les parties du monde, il ne savait pas que l'illustre professeur *Hallé* s'occupait d'un travail à-peu-près semblable. Etranger à l'étude de la Médecine, il ne s'était jamais avisé de feuilleter le *Dictionnaire de Médecine* de l'Encyclopédie nouvelle. C'est là que se trouvent les deux meilleurs articles géographiques de toute l'Encyclopédie ; savoir, *la topographie de l'Afrique* et celle de *l'Europe.* Notre tableau de la geographie physique de l'Europe, inséré au volume II de notre ouvrage, coïncide avec celui de M. *Hallé* sur les points principaux ; il est moins détaillé, mais, si nous osons le dire, plus méthodique et plus universel. Dans le volume XIII, nous profiterons avec reconnaissance des recherches de M. *Hallé* sur l'Afrique ; il nous sera difficile d'y ajouter quelque chose.

Nous eussions désiré de donner pour l'Asie (comme pour l'Europe) un tableau développé de toutes les *régions* physiques, qui sont les subdivisions naturelles de cinq grands climats, dans lesquels nous avons distribué cette partie du monde ; mais les matériaux pour un semblable tableau sont en trop petit nombre pour qu'il soit utile d'en entreprendre la classification.